




6-318.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

DE LA NATURE HUMAINE

Un volume in-8.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Un volume in-8.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE

Un volume in-18.

MÉDITATIONS PHILOSOPHIQUES

Un petit volume in-18.

MARDOCHE

Un volume in-18.

LIBRAIRIE JULES HETZEL, RUE JACOB, 18

LA CONFESSION DE MADELEINE

Imprimerie L. Toinon et Cᵉ, à Saint-Germain.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'HISTOIRE

LE MONDE ANTIQUE

PAR

CHARLES DOLLFUS



PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

1872



CONSIDÉRATIONS

SUR

L'HISTOIRE

INTRODUCTION.

I.

L'ESPRIT.

Le problème universel dans l'homme.

Le haut Orient, la Grèce, Rome, le moyen âge n'ont guère eu que des annales. Ils ne purent jeter derrière eux ce long regard rétrospectif qui donne à l'histoire son caractère philosophique. Les événements ne s'apprécient bien que dans leurs conséquences, et les hommes qui font l'histoire ne sauraient être leurs propres juges. Engagés dans la ferveur d'une action plus instinctive que réfléchie, enveloppés dans la poussière du combat, ils ont peine à discerner les suites de leurs entreprises, d'ailleurs soumises à des influences fortuites, et qui se développent presque toujours suivant une logique inaperçue de leurs auteurs dans une direction que ceux-ci n'avaient point

devinée, à côté ou par delà le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre. Ne croit-on pas que Jésus et les réformateurs reparaissant au milieu de nous seraient très-surpris des résultats de leur œuvre, et qu'ils auraient quelque peine à y reconnaître leur dessein?

Notre tâche est précisément de comprendre ce qui échappait aux contemporains, et nous sommes en mesure de le faire non-seulement parce que notre vue embrasse une plus longue série de causes et d'effets, mais encore parce que le tempérament de notre époque nous incline à envisager les choses sans parti pris qui en altère la vérité. La vérité des choses est dans leur situation relative déterminée par leur enchaînement; cet enchaînement seul leur donne avec leur place leur réelle importance. Faute de perspective, tout ce qui est actuel paraît immense aux contemporains. Le peintre dans son atelier recule afin de mieux voir, il crée la distance qui permet d'embrasser l'ensemble. L'avenir, en faisant du présent le passé, met entre les choses et nous la distance qui nous permet de les juger selon leurs rapports. Il est vrai que la destinée de l'homme étant de rester inachevé, l'histoire où l'humanité se peint n'est jamais complète; cependant il est des portions du tableau qui se détachent et qui s'ordonnent assez pour nous fournir une impression distincte générale. Ce sont les périodes historiques : naissance, élévation et décadence de peuples, substitution d'une société nouvelle à une société ancienne dont l'âme est épuisée.

Notre siècle est un siècle informateur, il aime les enquêtes et procède avec méthode. Non certes qu'il soit indifférent, et qu'un vain dilettantisme ait remplacé

l'ardent intérêt qui anime l'homme dans l'étude de l'homme; mais épris du vrai jusqu'au scrupule, il craint de se tromper en s'abandonnant au sentiment plus qu'à l'intelligence. Accoutumé à ne marcher qu'avec l'appui des faits, en pleine lumière de raison, il craint de mettre l'histoire au service des rancunes ou des haines de parti, et s'il ne s'interdit pas la sévérité il ne croit pas non plus qu'elle doive exclure la justice. Il condamne, mais il tient à comprendre; et comprenant davantage il condamne moins. Juge plutôt qu'accusateur, l'historien, tout en réservant dans son verdict les droits de la conscience générale, apprécie le point de fait et procède à la façon du juré qui admet, en regard de la loi égale pour tous, des circonstances relatives susceptibles d'atténuer les responsabilités. Et que serait donc la justice et l'art de l'historien s'il ne procédait ainsi! L'absolu ne peut siéger dans les assises où l'homme se juge lui-même. Cette circonspection qui anime l'historien moderne, il la doit en grande partie à l'histoire même devenue notre expérience, et le trésor — hélas! encore bien réduit — de notre sagesse. L'histoire répond parmi nous à la curiosité que l'homme nourrit à l'égard de soi; elle répond aussi à un besoin pratique, car elle nous enseigne à mieux agir en nous signalant nos erreurs et nos fautes. Mais elle répond surtout à un besoin moral, celui qui distingue et qui honore le plus notre temps : le besoin d'humanité. Cette nature humaine que nous portons en nous, malgré de si redoutables rechutes et des atteintes si terribles, nous avons conscience d'en être devenus à notre tour les dépositaires responsables; nous en avons hérité afin de la transmettre agrandie, épurée, à nos descen-

dants qui après nous en vivront. C'est ce sentiment qui nous fait étudier les choses avec un zèle tout nouveau, à un point de vue plus élevé et plus large que nos prédécesseurs; c'est lui qui, nous mettant en communication vivante avec le passé et avec l'avenir, fait participer notre âme à des investigations qui semblent d'abord n'intéresser que notre esprit. L'histoire est bienfaisante. En même temps qu'elle nourrit et discipline la pensée, elle élève la conscience et nous met au cœur une profonde compassion pour les douleurs dont elle nous offre le tableau. Elle nous rend tolérants au spectacle de tant d'erreurs et d'horreurs où se complut la présomption de notre infaillibilité, et son plus grand éloge est dans ce fait que jamais sectaire ne fit œuvre d'historien : preuve irréfragable que l'histoire enseigne l'humanité aux hommes.

La mémoire est la présence du passé dans l'esprit. Si tout à coup elle s'éteignait au sein des générations présentes, nous redeviendrions des barbares et l'histoire serait à recommencer. L'histoire est l'école de la solidarité. Les morts vivent en nous, et nous sommes des héritiers avant d'être des ancêtres; nous souffrons de ce que des hommes qui nous précédèrent ont fait de mauvais, nous jouissons de ce qu'ils ont fait de bon. Tâchons de nous faire bénir par nos descendants. C'est à la filiation de l'espèce que s'applique surtout la sévère parole biblique que les fautes des pères seront punies dans leurs enfants jusqu'à la septième génération; elles le sont bien au delà, car elles ne peuvent plus s'effacer complétement une fois entrées dans le fleuve de la descendance. Notre consolation est que les œuvres bienfaisantes portent en elles une force d'expansion qui tend à en multiplier les effets à

mesure qu'elles s'étendent dans l'avenir, tandis que les effets des mauvaises tendent plutôt à se restreindre avec le temps qui les fait mieux connaître et mieux combattre.

L'histoire est un effet dont la cause est l'homme. Mais si l'homme explique l'histoire, celle-ci ne l'explique pas ; elle vient de lui, elle ne nous dit pas d'où il vient. Quand a-t-il apparu, en quelle contrée, dans quelles conditions : nous l'ignorons. Mais que n'ignorons-nous pas ? Toutes nos explications se heurtent à l'inexplicable, et si longue que soit la chaîne de nos déductions, si haut qu'elle remonte, elle finit toujours par se perdre dans le mystère. Cela est irrémédiable, puisque ce ne sont pas les limites des choses que nous rencontrons, mais les nôtres, au bout de toutes nos déductions.

Nous ne savons rien de l'origine de notre espèce, si ce n'est qu'elle a surgi après de nombreuses transformations du globe devenu le théâtre de son activité, à la suite d'une succession d'êtres et de milieux qui ont amené les conditions propres à son avénement. Et de quelque côté que nous nous tournions, vers le miracle ou vers la nature, le problème toujours se représente. Si c'est tout formé, à l'état adulte, que l'homme est entré en scène, nous sommes en face d'un coup de théâtre qui bouleverse toutes les notions de développement et de continuité que nous impose l'expérience ; si c'est par voie de développement que les premiers rudiments de l'homme ont apparu, comment a-t-il pu vivre et grandir sans l'aide d'une espèce préexistante autre que la sienne ? Que je consente à voir dans le singe notre ancêtre, le singe le moins éloigné de l'homme n'en restera pas moins à une distance infinie : l'histoire les sépare. N'est-ce rien ? C'est

tout l'homme au contraire. Il me faut une cause de l'histoire que le singe le plus perfectionné est impuissant à me fournir; s'il me la fournissait il aurait lui-même engendré une histoire et produit une civilisation : or jusqu'à ce jour nous ne connaissons point de civilisation simienne. L'homme n'est pas dans ce qui le confond avec l'animal, n'importe lequel, mais dans ce qui l'en distingue. Accordez cette chose à l'animal, ce n'est plus l'animal, c'est l'homme; supprimez-la dans l'homme, ce n'est plus l'homme, c'est l'animal. Le singe n'explique pas l'homme, il n'explique pas même le singe, car d'où vient le singe lui-même? Qu'on sépare les espèces à leur naissance, ou qu'on les enchaîne en les déduisant les unes des autres par génération et croisement, leur origine demeure un problème.

Il est néanmoins certain que l'homme a des antécédents, et qu'il résume ces antécédents tout en les dépassant; qu'il se relie à ce qui l'a précédé en même temps qu'il s'en détache. Les lois du monde élémentaire, du monde végétal, du monde animal, convergent en lui. Il est sujet de la gravitation qui affermit ses pieds sur le sol, et qui a formé le sol lui-même, la terre et tout le firmament; il dépend de l'air, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité qui sont les agents physiques de toute vie; son système locomoteur représente une application des lois dynamiques universelles; les affinités chimiques agissent, les éléments et les substances se combinent incessamment dans son organisme comme en un laboratoire spécial; il relève du monde végétal par la nutrition et la génération qui constituent celui-ci sous toutes ses formes; il appartient au règne animal où la

nutrition et la génération deviennent des instincts en se répercutant dans un centre vivant; il lui appartient par les sens qui apportent à ce centre les impressions de son milieu, et y déterminent par réaction des impulsions volontaires dont ce milieu est l'objet. Cependant, ce n'est ni dans la gravitation, ni dans les forces et les lois physiques, ni dans les affinités chimiques, ni dans les fonctions végétatives, ni dans les instincts, les sensations et les mouvements de la vie animale que se trouve la cause de l'histoire, par conséquent l'homme qui est cette cause.

Si l'homme n'avait eu des instincts particuliers il n'aurait pas cherché ce dont il n'aurait pas éprouvé le besoin : des aliments, une femelle, l'air, l'eau, la lumière, le sol lui auraient suffi. A côté du castor, de la fourmi ou de l'abeille, il aurait augmenté le nombre des espèces industrieuses, il n'aurait pas donné naissance à l'industrie. On l'aurait vu peut-être s'assembler en troupes à l'égal des chevaux, des buffles ou des éléphants; se transporter en de lointains climats sous la conduite de chefs de file, comme font les oiseaux émigrants : il n'eût ni formé des sociétés proprement dites, ni institué des colonies, rejetons de sociétés mères. L'animal possède de la mémoire et de l'intelligence, il lui manque la curiosité qui est le principe, et la faculté d'abstraire qui est le moyen de la science. L'animal dans une certaine mesure est capable d'imaginer; il n'est pas possédé de ce besoin qui porte l'homme à se servir de son imagination pour reproduire ce qui l'émeut, et donner dans l'art un corps à ses sentiments, à ses désirs, à ses pensées.

L'animal enfin est en harmonie avec son milieu,

l'homme moral crée le sien, qui est la société et le langage.

Le progrès qui a permis à l'homme de naître et qui le rattache à ses antécédents est devenu sa loi. Sensible à son âme, il l'excite à se dépasser sans cesse lui-même. Cette loi du progrès, la nature la subit et ne la connaît pas; l'homme qui la subit est susceptible de la comprendre et de la vouloir. Perfectionnement des milieux et des espèces naturelles, c'est l'histoire de la nature; perfectionnement des milieux sociaux et des espèces sociales, c'est l'histoire de l'humanité. L'histoire de la terre conduit à l'homme par le progrès, et le progrès rattache encore à la terre l'histoire de l'homme : ainsi l'histoire de la nature se réfléchit dans la nature de l'histoire. L'antique idée de la création soudaine tirée du néant a fait place à l'idée de la création continue et perfectible, en même temps que l'idée du miracle cédait le pas à la loi, et la notion du Dieu-machiniste, extérieur à l'univers, à la conception d'une unité présente au milieu des éléments ou des forces [1] diverses qu'elle met sous son empire. L'unité est la loi de l'ensemble; si chaque élément, si chaque force avait un mouvement indépendant du tout, ce n'est pas l'univers, c'est un chaos mouvant qui serait l'effet du mouvement. Les existences individuelles se meuvent dans l'universel et s'y relient; isolées elles se perdraient dans le vide. N'est-ce pas sur ce fait que repose l'existence des systèmes planétaires, sociétés d'astres où se combinent la force centrifuge et la force centripète, et celle des sociétés humaines

1 A nos yeux tout élément est une force, toute force un élément.

où chacun obéit à la double loi de l'égoïsme qui l'éloigne et de la justice qui le rapproche du centre idéal autour duquel gravitent les âmes? Que deviendrait l'astre détaché de l'ensemble et l'âme détachée de l'espèce? Ils se mouvraient dans le néant. Le *motu proprio* est nécessaire, mais il n'est conforme à l'ordre que lorsqu'il ne le contredit pas ; s'il le contredit, il faut que l'ordre général l'abolisse ou qu'il soit aboli. Qu'il s'agisse d'organiser le firmament en systèmes de soleils et de planètes, d'organiser le monde végétal, d'organiser le monde animal : organiser signifie toujours la même chose, subordonner le multiple à l'unité.

Unité et mouvement : voilà l'univers.

Les phénomènes dépendent de la qualité, du nombre et de la situation respective des éléments qui les constituent. La relation des parties constitutives d'un composé, alors même qu'elles restent identiques en nombre et en qualités, modifie ses propriétés. L'acide chlorhydrique est un poison, de même que le sodium : combinés, ils donnent naissance à la plus innocente et la plus utile des substances de cuisine : le sel. L'eau, formée d'hydrogène et d'oxygène, a des propriétés que ne possèdent ni l'oxygène ni l'hydrogène. Les proportions suivant lesquelles se groupent des éléments identiques amènent aussi des résultats très-différents et qui peuvent varier à l'infini. Mais qu'il s'agisse d'une association quelconque de parties, nous sommes en présence d'un phénomène de mouvement. Les éléments ne peuvent changer leurs situations respectives dans l'espace sans qu'un mouvement s'opère, et réciproquement, chaque fois qu'un mouvement s'opère il y a changement dans la situa-

tion respective des éléments. Cela est vrai du corps universel comme de chaque corps en particulier. Tous les phénomènes sont des phénomènes de mouvement, ils impliquent un rapprochement ou un éloignement d'éléments invisibles : car les derniers éléments des choses, les parties indécomposables des composés, personne ne les a vus ni ne les verra ; nous ne percevons que les rapports qu'ils ont entre eux et avec nous. La matière est le mot à l'aide duquel nous désignons l'ensemble des rapports ainsi perçus ; elle ne qualifie que les impressions produites sur nous à l'aide des sens par ces rapports. La matière est l'objet de la sensation, elle n'en est pas la substance. La substance de la sensation réside à la fois dans les éléments qui ne tombent pas sous nos sens, dans les rapports qui les unissent entre eux et avec le je ne sais quoi qui en nous perçoit ces rapports et que nous appelons notre âme. Mais l'âme ne se voit, ne se palpe, ne s'entend, ne se flaire pas plus que les éléments qui entrent dans la constitution du phénomène; et puisque la matière est le mot qui désigne l'objet de la sensation, il faut conclure que ni les éléments des choses dont nous ignorons l'essence bien que nous percevions leurs rapports, ni l'âme qui au moyen des sens perçoit ces rapports au dedans de nous, ne sauraient être qualifiés de matériels en aucune façon. Les matérialistes se paient d'un mot, et se croyant réalistes ne sont en réalité que les apôtres de la plus superficielle des abstractions.

C'est le mouvement qui préside à l'agrégation des existences inorganiques, à la combinaison et décombinaison des existences organiques : son vrai nom est méta-

morphose. Le mouvement est un et multiple dans l'univers : un, parce que l'univers est un ; multiple, parce que l'univers est multiple. Mais c'est l'unité qui domine et qui règne; l'unité absente livrerait à la dissolution le corps universel.

L'univers étant donné, à la fois un et multiple, il est impossible de concevoir l'unité comme agissant indépendamment de la multiplicité dans l'univers. L'idée de la toute-puissance ne cadre pas avec ce que nous voyons : l'idée de la toute-puissance est vide. Une puissance est inimaginable sans une existence, et nulle existence n'existe sans des attributs qui la font ce qu'elle est, nul être n'est sans une manière d'être. Or la manière d'être d'un être le limite à sa manière d'être; il dépend de sa propre réalité. Les lois qu'il impose à l'ensemble sont ses propres lois ; comment les changerait-il sans se changer lui-même? « Rien, dit Voltaire, ne peut borner la puissance de l'être éternel existant nécessairement par lui-même ; d'accord, il ne peut avoir d'antagonisme qui l'arrête ; mais comment me prouverez-vous qu'il n'est pas circonscrit par sa propre nature? » A quoi l'on répond que l'être universel est l'infini. Oui, mais l'infini se manifestant dans le fini, à l'aide du fini. De quelle manière d'ailleurs conçoit-on la toute-puissance : Dieu peut-il faire qu'un cercle soit un carré, que le feu ne brûle pas, que la lumière cesse d'éclairer, la chaleur de réchauffer? Peut-il faire que l'hydrogène n'ait plus d'affinité pour sa base, que le carbone et l'oxygène se rencontrant ne forment plus d'acide carbonique? Peut-il faire que le soleil tourne autour de la terre, que l'attraction ne s'exerce pas en raison inverse des distances, en

raison directe des masses? Dieu peut-il faire que nous vivions sans digérer et sans respirer, que nous pensions sans cerveau, que nous sentions et voulions sans qu'il y ait en nous une force, une cause qui veut et qui sent? Peut-il faire que ce que nous estimons raison soit déraison, que le vice soit la vertu, la justice l'injustice, ou qu'il n'y ait plus ni raison, ni vertu, ni justice? En un mot, Dieu pourrait-il engendrer une création où rien ne serait de ce qui constitue la nôtre, où tout ce qui constitue la nôtre serait le contraire de ce qui est? Les partisans de la toute-puissance sont obligés de répondre affirmativement, ou bien ils sont réduits à dire que les choses sont ce qu'elles sont parce qu'elles sont les meilleures qui puissent être, et que Dieu étant la perfection ne peut rien faire que de parfait : ce qui revient à mettre en Dieu la fatalité en lui ôtant la délibération et le choix.

Cette question qui semble étrangère à l'histoire s'y rattache au contraire étroitement; car le fait qu'elle implique, celui de la coexistence du fini et de l'infini dans la nature, se retrouve dans l'homme où il devient le principe de la perfectibilité sans laquelle l'histoire n'est plus. Examinons donc de plus près ce fait constitutif de la nature et de l'histoire.

Nous sommes incapables d'imaginer de quelle manière l'infini et le fini coexistent dans les choses et par leur action respective engendrent l'univers; il n'en est pas moins certain que cette coexistence est l'univers et que nulle part, excepté dans l'abstraction de notre esprit, nous ne trouvons l'infini à l'état pur, dégagé de l'alliage du fini et se manifestant en dehors de lui. Que savons-nous de l'infini? sa présence dans le fini. Du fini? sa

présence dans l'infini. Nous ne les discernons jamais que l'un dans l'autre. Quant à concevoir ce que sont en eux-mêmes les éléments du fini ou du multiple, et l'essence de l'infini ou de l'unité, nous y devons renoncer. La métaphysique a tenté d'expliquer leur rapport, elle a tenté d'expliquer l'univers. En vain! son effort ne pouvait aboutir, et si les systèmes nés de cet effort restent la gloire de leurs auteurs, les plus admirables n'ont servi qu'à mieux démontrer l'impuissance de la métaphysique par les œuvres des plus puissants métaphysiciens. L'on peut s'en rapporter là-dessus à Platon, à Leibnitz, à Spinoza, à Hegel; derrière leurs hypothèses le problème reste béant. Il en est de même des conceptions qui se sont produites sous le voile des mythologies avec le secours de la foi; elles n'ont point révélé l'énigme de l'univers. Ajoutons, en revanche, que si nulle métaphysique, philosophique ou religieuse, n'est parvenue à expliquer le rapport du fini et de l'infini, aucune non plus n'a réussi à supprimer ce rapport en détruisant soit l'un, soit l'autre de ses termes. Déduire le fini de l'infini, c'est reproduire et non résoudre le problème, car le fini est dans l'infini s'il en sort. Déduire l'infini du fini, c'est admettre puisqu'on l'en déduit que l'infini est dans le fini. Identifier le fini et l'infini ou l'infini et le fini, c'est escamoter le problème en confisquant l'un des termes où il se trouve posé.

Mais l'univers qui est ce problème ne se laisse pas escamoter.

Que reste-t-il à faire? Il reste à prendre le rapport du fini et de l'infini, c'est-à-dire l'univers, tel qu'il est sans plus essayer de concevoir pourquoi et comment il est. Il reste à dire : l'univers est le rapport du fini et

de l'infini, du multiple et de l'un ; ce rapport aussi évident qu'impénétrable ne nous usons pas à le vouloir comprendre ; étudions à sa lumière les choses qu'il renferme, poursuivons-le dans ses manifestations et non dans son essence : c'est-à-dire étudions l'un dans l'autre l'unité et la multiplicité, l'infini et le fini. Voilà l'évolution que doit accomplir la philosophie moderne, si elle veut sortir du cercle où depuis des milliers d'années elle tourne et s'épuise inutilement.

Nier l'infini ou le fini sera peine perdue tant que l'univers sera. Il y a dans l'univers quelque chose qui n'est aucune chose en particulier, ni le total de toutes les choses additionnées. Il y a dans l'univers des phénomènes, des existences, des êtres divers qui nécessairement impliquent des éléments divers. Or, ce qui est multiple est fini, puisque la multiplicité suppose des existences qui se limitent respectivement ; d'autre part, ce qui remplit de soi la multiplicité n'est pas multiple, puisque cela ne s'étendrait autrement pas à tout ce qui est multiple ; cela par conséquent est un, est l'unité. J'ai dit qu'en parlant de matière nous n'exprimions que l'objet de nos sensations sans exprimer la nature des éléments que suppose le phénomène de la sensation. Simples, indivisibles, ces éléments sont la condition logique de la sensation ; la pensée seule les perçoit à titre de nécessité idéale. Elle n'admet pas, en effet, que le composé ne se résolve pas dans l'indécomposable, que le divisible n'ait pas son terme rationnel dans l'indivisible. Qu'on nomme atomes ou monades ces éléments, il n'importe : la chose importante, c'est que la multiplicité se résolve forcément pour l'esprit en des unités indécomposables substance du fini.

Ces unités du fini ne sont pas l'unité répandue dans l'ensemble et qui permet à l'ensemble d'exister. Si l'une d'elle était conçue comme embrassant l'ensemble dans son activité, elle apparaîtrait immédiatement à notre esprit comme étant l'infini même, l'infini n'étant que l'existence présente en toutes les existences, — l'unité supérieure, générale, qui les pénètre, qui les contient en soi et les rassemble dans la synthèse universelle. Cette unité ne peut être aucune des unités qu'elle embrasse et relie, l'infini ne peut être un élément du fini. L'un et le multiple, l'infini et le fini partout unis restent partout distincts.

Les âmes font-elles partie de l'un ou du multiple, sont-elles des applications spéciales de l'infini en des organisations finies ou des éléments appartenant au fini? Il se peut que les âmes soient des parties homogènes d'une commune substance dont la propriété consisterait à ressentir la vie et à la communiquer lorsqu'elle se trouve associée avec d'autres éléments, et que chaque atome de cette substance jouisse de qualités identiques, à l'égal par exemple des atomes de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone ou de l'azote. Il se peut que, distribués dans des combinaisons organiques et des milieux différents, ces atomes appelés à réagir produisent des phénomènes de vie aussi nombreux et aussi variés que les conditions corporelles ou planétaires dans lesquelles ils se trouvent engagés. Il se peut encore qu'il y ait des séries d'éléments psychiques d'ordre inégal et dissemblables, que même un élément quelconque du fini, un atome quelconque soit susceptible de produire avec l'assistance de milieux favorables des effets de vie et de mouvement.

De ce chef toutes les conjectures sont admissibles, aucune n'étant démontrable.

La question, au fond, est de savoir si l'âme existe. Or, qui parle d'histoire ne peut nier l'âme, car toute la chaîne des phénomènes historiques est suspendue à ce premier anneau invisible. Ou bien serait-ce le carbone qui a fait l'histoire, l'oxygène, ou l'azote? Je le veux bien, mais alors l'un ou l'autre de ces éléments est l'âme. Veut-on que leur assemblage la constitue et qu'elle soit la résultante du corps organisé? Alors je demande comment, en l'absence d'une force centralisatrice, l'assemblage corporel s'est formé et se maintient; comment, en l'absence d'un centre où les impressions se transforment en sensations, où naissent les émotions, où surgissent les idées, d'où partent les désirs et les impulsions volontaires, la vie sous n'importe lequel de ses aspects reste possible et se justifie au regard d'elle-même. La vie individuelle, comme la vie universelle, suppose une unité qui en constitue la base; elle suppose en outre un rapport entre l'unité de l'existence individuelle et l'unité de l'existence universelle.

L'âme humaine est enveloppée dans un cercle de fatalités. Aucun homme n'est libre de naître à telle époque, en tel lieu, dans telle société et chez tel peuple, dans telle famille ou dans telle condition. Il ne choisit ni ses organes, ni son sexe, ni son visage. Son organisation il la porte avec soi et ne peut s'en affranchir que par la mort. Il est contraint de se servir pour raisonner du cerveau qu'il a, de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour entendre, de son estomac pour digérer, de ses poumons pour respirer, de ses jambes pour marcher. Il a son cœur, ses veines

et ses artères, son sang, son système nerveux particulier et son système musculaire : tous ces organes constitutifs de son corps, s'il les possède, le possèdent à leur tour, il s'en sert mais il leur est asservi. Ouvrier parmi beaucoup d'autres, il est né avec des outils qu'il peut manier avec plus ou moins d'habileté, modifier un peu et corriger, que cependant il ne peut changer. Il pourra se servir de lunettes s'il a mauvaise vue et du cerveau d'autrui pour ajouter à ses idées ou pour les rectifier; jugeant les idées d'autrui avec les siennes, c'est à l'aide de son cerveau qu'il les jugera, c'est sa manière d'être intellectuelle, dépendante de son organisme cérébral, qui fera qu'il s'appropriera les unes et rejettera les autres. Où donc, s'il en est ainsi, commence la liberté humaine et jusqu'où s'étend-elle ? Elle commence et finit avec l'âme consciente d'elle-même et de sa volonté. Tout homme se sent libre qui se sent auteur volontaire de son action. Alors, s'attribuant son action il se reconnaît responsable; elle est de lui, elle est à lui. Le sentiment unanime sur ce point est-il une illusion unanime? Oui, si la liberté est cette chimère dont nous entretient certaine école, la liberté de l'indifférence, la liberté de l'absolu, et non l'expression même, toute relative, de l'individualité qui se sait cause de ses actes et qui se ressent comme une cause. J'ai voulu, et ce que j'ai voulu je l'ai fait : voilà la liberté matérielle. J'ai voulu ce que j'ai fait en vertu de motifs que j'ai pesés, et si je me suis décidé par tel motif plutôt que par tel autre, c'est qu'entre ce motif et ma volonté il y a eu accord, que ce motif je l'ai voulu, et qu'il m'a déterminé parce qu'il avait de quoi me déterminer ; qu'en réalité c'est donc moi qui lui ai donné

son poids déterminant. Il n'eût point déterminé un autre que moi, il ne m'eût pas déterminé moi-même en d'autres circonstances; ma volonté l'a épousé, il est devenu mien aussitôt et s'est incorporé à ma substance. Cela revient à dire que je ne saurais être un autre que moi-même, et que ma manière de vouloir est individuelle parce que je suis un individu et qu'elle exprime mon individualité. Mais c'est là précisément la liberté : être soi, n'être déterminé au regard des circonstances les plus restrictives que par soi. Qui donc se sent esclave de soi-même, alors qu'il ne veut que ce qu'il veut? Mon individualité est ma fatalité, mais cette fatalité, mon individualité me contraignant à la vouloir, n'est plus ressentie comme une atalité par moi et s'identifie avec ma liberté même. La fatalité des circonstances et celle de mon propre corps peuvent m'enlacer au point d'étouffer ma vie; néanmoins tant que ma volonté subsiste je subsiste avec elle. La liberté d'agir et celle de vouloir diffèrent essentiellement, et c'est dans la volonté que se montre l'âme, non dans la faculté d'agir qui dépend des choses dont elle est environnée et des organes dont elle est douée pour son échange avec ce qui l'environne. La liberté d'agir est un fait extérieur qui montre que nous sommes circonscrits et bornés par ce qui n'est pas nous; la liberté de vouloir est un fait intérieur qui témoigne que, dans notre dernier fonds, nous sommes une cause distincte de celles qui nous circonscrivent et nous limitent. L'individu sentant qu'il est une cause spéciale se démontre son âme à lui-même irréfutablement; il sent que lorsqu'il agit et veut, il n'est pas un autre que lui-même; qu'il n'est pas davantage tout le monde, ni la cause universelle dont

tous les êtres et son propre être sont remplis, mais avec laquelle ils ne sont point confondus.

L'âme humaine étant la cause de l'histoire, c'est dans celle-ci qu'il convient de l'étudier. L'histoire est la vraie psychologie de notre espèce. Or, l'histoire nous enseigne que l'âme humaine aspire à l'infini et qu'elle est incapable de le réaliser. Elle nous enseigne la présence dans l'homme du problème universel ; la coexistence du fini et de l'infini, irréductibles l'un dans l'autre, inséparables l'un de l'autre.

D'où peut venir en notre âme le désir de l'infini, sinon de l'infini présent en elle ; — l'impuissance de réaliser ce désir, sinon de ce qu'il se manifeste dans les bornes d'un organisme fini ? Notre être s'agite ainsi dans l'irrémédiable conflit d'un instinct qui le pousse à franchir ses limites et celles des choses, et d'une existence restreinte qui lui interdit, sous peine de n'être plus, de s'identifier avec l'universel. Mystère étrange ! nous poursuivons un idéal qui anéantirait notre individualité à laquelle cependant nous ne voulons pas renoncer. Mais comme le fini se mêle à l'infini dans tout ce qui nous environne et dans tout ce que nous sommes, pensons, imaginons et voulons, il n'est pour nous aucun moyen de sortir de l'antinomie où s'agite notre existence avec celle de la nature entière. Cette antinomie est notre loi et la sienne. La nature est-elle donc une fantasmagorie, la vie un contre-sens, l'homme le jouet d'un Sophiste qui se donne en spectacle des efforts qui ne peuvent ni cesser ni aboutir ? Non ! l'homme pour ne point réussir à comprendre le mystère de sa destinée, n'en est pas réduit à ne vivre qu'en se contredisant. De la lutte entre le fini et

l'infini, il voit sortir en effet, non pas le néant mais le progrès; la contradiction apparente du fini et de l'infini se dénoue dans l'indéfini de la perfectibilité qui est la vérité, qui est la vie même des choses.

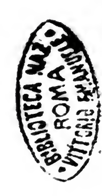
Le problème humain, l'antinomie du fini et de l'infini, enveloppé dans le problème universel, c'est par le progrès, non par la perfection, qu'il se résout : l'infini est la thèse, le fini l'antithèse, le progrès indéfini la synthèse des choses. Le progrès est le mot de l'énigme universelle, celui de la nature et celui de l'histoire; le progrès est la loi du mouvement, il est la raison et l'ordre, Dieu visible dans l'évolution du corps universel. Notre espèce n'est pas dans l'univers comme dans un Charenton, elle porte en soi l'universel mystère mais pas l'universelle folie des choses : l'homme possède une destinée qui l'unit à l'ensemble et lui impose sa loi. La substance de notre raison est celle de l'univers. Qui parviendrait à détruire cette conviction aurait rompu le lien qui nous rattache à la nature; il devrait renoncer à la science sous n'importe quelle forme, car la science ne fait que chercher, elle ne fait que découvrir la relation des choses entre elles et de l'homme avec les choses. Elle suppose cette relation, et dans l'élan de la curiosité, qui est celui de l'esprit, elle proclame avant de l'avoir découverte l'existence de l'unité au sein du multiple. Comment le pourrait-elle si nulle affinité avec l'unité n'existait en nous? L'instinct qui tend vers son objet le suppose, il anticipe sa vue et par un acte de foi en devance la possession. Détruisez donc la curiosité, détruisez l'esprit, mais n'essayez pas de me prouver que la raison qui est en moi n'est pas hors de moi, que la raison

qui est quelque part n'est point nécessairement partout.

Tant que l'homme existera, il aspirera à la raison parce qu'il est doué de raison, à la justice parce qu'il est doué de conscience, à la félicité parce qu'il est doué de cœur. Si vous lui dites qu'il n'a pas de destinée, ou que sa destinée consiste à s'engloutir dans le vide après d'inutiles efforts, vous lui aurez dit de renoncer à soi. Si vous avancez que l'humanité possède une destinée en tant qu'espèce alors que l'individu n'en a pas, il n'imaginera pas comment, si l'humanité n'est composée que d'individus, il se peut qu'elle ne soit pas faite pour les individus. L'humanité vit en eux et par eux, elle est leur ouvrage; c'est précisément le but de l'histoire : constituer l'humanité pour les hommes par le concours des hommes. Et les hommes ne naîtraient, ils ne souffriraient et ne travailleraient que pour se pousser dans le néant les uns après les autres! L'histoire alors est une mystification, il faut renoncer à s'en occuper : nous ne travaillons plus, nous ne vivons et ne souffrons plus les uns pour les autres, notre destinée commune est de n'en point avoir.

C'est dans la religion que les hommes déposent leur foi en une destinée supérieure.

Le progrès gouverne la religion à l'égal des autres manifestations de l'activité humaine. Après avoir dépassé ce que sous le nom de Dieu nous imaginions comme parfait, nous imaginons un idéal nouveau qu'à son tour nous franchissons en vertu de l'impulsion que nous devons à notre désir de l'idéal. Et c'est ainsi que l'esprit humain, créateur non de son désir mais de son idée de la perfection, plante sur sa route des jalons qu'il laisse der-



rière lui dans sa marche en avant. Tant pis pour les peuples qui s'attardent ! le progrès les condamne à suivre ou à périr.

Mais après tant de croyances, de dogmes et de cultes évanouis, la religion elle-même semble aujourd'hui disparaître. Ce n'est pas néanmoins qu'elle nous quitte, c'est bien plutôt qu'elle se répand en toutes choses et rentre dans le cœur de l'homme et dans la nature. Notre temps, devenu incapable de s'emprisonner dans un dogme, et portant en soi l'esprit victorieux de la lettre morte, dit avec Schiller que s'il n'est d'aucune religion exclusive, c'est par religion. Sa religion est le progrès, le progrès dans la religion comme ailleurs, et cette religion ne lui permet pas l'immobilité dans la religion.

L'aptitude plus grande au progrès fait les grandes races, les grands peuples, les grands hommes. Elle est le génie partout, elle est l'esprit. Le progrès gouverne tous les esprits, et c'est par lui qu'ils gouvernent et se gouvernent à leur tour. Notre globe recèle-t-il en soi un esprit, une force d'organisation spéciale, capable de se développer et de faire à l'aide de ses œuvres sa propre éducation? Il se pourrait. Dans l'histoire de la terre et dans celle de l'humanité les formes se montrent grossières au début : l'esprit faiblement luit à travers les épaississements d'un chaos mal débrouillé. Mais peu à peu l'organisation rudimentaire s'enrichit et se complique ; l'esprit qui de plus en plus apparaît semble marcher aux splendeurs de midi après s'être levé dans les brouillards du matin. Les plus anciens vestiges échappés à l'histoire de la terre ressemblent à ces esquisses que trace sur la muraille la main inexpérimentée de l'en-

fant; attendez : la forme se perfectionnera, et dans une forme plus parfaite réside toujours, on l'a dit avec raison, une plus haute valeur idéale. La forme atteste la présence de l'esprit, l'informe son absence. L'accommodation d'organes plus nombreux à des fins plus multiples indique la gradation des êtres. Il y a loin certainement du mollusque à l'homme, et cependant qui nous dit qu'il n'existe pas des êtres aussi supérieurs à nous que nous le sommes au mollusque? La vie est une échelle dont nous ne connaissons que bien peu de degrés. Quelles bornes lui assignerons-nous dans l'immensité de l'espace et dans l'immensité du temps! De même que les formes passées annonçaient de loin celles qui existent, les formes actuelles ne sont sans doute que les prophéties de celles de l'avenir. Le monde ne s'arrêtera pas à ce qui existe; et n'est-ce pas une prophétie que cet instinct du mieux qui tourmente nos âmes et leur défend la halte dans le fini? Le mouvement universel est en nous, et sa loi invariable ne nous environne pas seulement, elle nous habite.

Que l'on imagine des âmes, que l'on se représente des mondes à l'infini; que dans un beau zèle de polythéisme astronomique on suppose ceux-ci possédés chacun d'un génie distinct de création, l'on ne sera pas moins contraint de les soumettre tous à une force capable de les retenir dans l'orbite générale. Il faudra, quoi qu'on fasse, les ramener à l'unité. Dans les âmes, dans les esprits aussi nombreux qu'on les imagine, aussi indépendants qu'on les suppose, il y a l'esprit — c'est-à-dire une capacité d'ordre et de développement. Cette capacité, malgré leur diversité, les rapproche; les mondes sont unis

par la gravitation, les esprits doivent l'être dans tous les mondes par la raison. La raison une nous fait concitoyens des êtres raisonnables dans l'univers entier. Sans doute, quand on parle de l'universelle raison, on ne fait encore que nommer un problème, puisque la raison même nous ne la comprenons pas, bien que ce soit à sa lumière que nous discernions les choses et que nous les voyions se coordonner dans l'étendue et se développer dans la durée. La raison universelle qui se confond avec l'absolu est l'abîme de notre pensée. Quand nous essayons de fixer l'absolu, nous ne saisissons plus rien et tombons éperdus dans le vide.

Mais si nous ne pouvons comprendre l'infini dégagé du fini, nous pouvons le comprendre dans sa relation avec notre être particulier. Cette relation, qui est notre religion puisqu'elle nous rattache à Dieu, se révèle dans les lois qui nous unissent à l'ensemble, et plus particulièrement dans celles qui font de tous les hommes une même famille. Les lois physiques sont inhérentes au monde physique, les lois morales au monde moral, et Dieu est l'unité nécessaire de ces lois qui manifestent son ubiquité dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Les lois de l'ordre physique rattachent l'homme par son corps au monde physique, les lois de l'ordre moral le rattachent par son âme au monde moral. Ces lois, physiques ou morales, l'homme dépend d'elles, elles ne dépendent pas de lui : il n'en est pas la cause ni la substance. Il ne respire pas, il ne digère pas en vertu d'un acte de sa volonté ou de son intelligence; son sang ne circule pas parce qu'il l'estime indispensable à son existence, lui-même existe au contraire parce que son sang

circule. Il n'a pas formé ses nerfs, ses muscles, ses organes quels qu'ils soient, par un acte de son intelligence ou de sa volonté; il n'a pas pensé son cerveau à l'aide duquel il pense, il n'a pas fait les lois du raisonnement en vertu desquelles il raisonne, et s'il raisonne de la raison, c'est avec la raison qui n'est pas de lui, bien qu'il soit par elle et qu'elle soit en lui : « Ce qui paraît le plus à nous, dit Fénelon, et être le fond de nous-même, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre, et qu'on doit croire le plus emprunté. Nous recevons sans cesse, à tout moment, une raison supérieure à nous, comme nous respirons sans cesse l'air, qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous, à la lumière du soleil, dont les rayons sont des corps étrangers à nos yeux. » En combien de choses notre propre raison nous dépasse! Combien de choses à chaque instant nous accomplissons en vertu d'une raison dont nous ne pouvons nous rendre raison!

Cette raison générale qui est dans notre chair, qui est dans notre pensée, qui est dans notre raison même et dans notre âme, alors qu'elle n'est ni notre âme ni notre raison; — cette raison qui est la loi physique et la loi morale dont nous dépendons et qui nous fait solidaires, nous pouvons la méconnaître mais non la changer. Nos erreurs et notre liberté n'ont prise sur elle que pour la confirmer. Nous sommes libres d'agir contre la loi, et de tenter d'exister en opposition avec elle; nous ne sommes pas libres de la renverser, plus forte que nous elle finit toujours par nous vaincre. Elle nous a pour sujets quand elle ne nous a pas pour auxiliaires : la seule manière de nous en affranchir c'est de la connaître et de la suivre.

Avec la loi l'homme triomphe, jamais contre elle : les succès éphémères qu'il s'attribue ne sont que des défaites à terme. La loi peut attendre. Elle est la communauté du genre humain, les fautes commises par des hommes seront expiées par des hommes. La loi traite les membres de l'humanité comme s'ils étaient tous des frères et tous responsables les uns pour les autres.

L'homme ne peut quitter Dieu. Il l'emporte, présent dans la loi, où qu'il aille, et dans ses plus terribles égarements Dieu le suit : il reste *in manu*. Les destinées individuelles, celles des nations et de l'espèce entière portent le même enseignement : tout mépris volontaire ou non de la loi amène comme conséquence inévitable un désordre, parce que la loi est l'ordre; un recul, parce que la loi est le progrès. Qu'il s'agisse de la douleur physique ou de la souffrance morale, toujours, à tous leurs degrés, elles témoignent d'une violation de la loi. S'il n'y avait point de loi, il n'y aurait point de désordre, et s'il n'y avait point d'âmes pour ressentir le désordre il n'y aurait point de douleur. Il existe du désordre dans le monde inanimé, il n'y existe pas de souffrance. En des âmes régies par le progrès, la douleur est inévitable, puisque l'imperfection ressentie et la perfection impossible constituent leur nature. Et si de telles âmes, engagées dans le conflit des forces et des éléments qui les environnent depuis la naissance jusqu'à la mort, ne cessent d'être menacées et ne se trouvent que par faveur spéciale et fugitivement en accord avec le dehors et avec elles-mêmes, quel ne sera pas leur sort, et quelle peine n'auront-elles point à se défendre contre le désordre qui naîtra de leurs erreurs ou de leurs fautes, contre

celui que des accidents et des fatalités de tout genre leur apporteront sans qu'elles y soient pour rien! Telle est bien la condition de notre espèce, et c'est dans ce désarroi, dans ces fluctuations incessantes entre la jouissance et la souffrance, entre la santé et la maladie, entre l'être et le non-être, qu'elle aspire à devenir la perfection même et qu'elle convoite l'absolu!

Où en sommes-nous cependant? Après plus de vingt siècles de labeur, notre société sent encore le chaos, et tant s'en faut que l'esprit ait triomphé même des besoins les plus élémentaires de l'existence physique corporelle. Le corps tient encore le titan de l'histoire asservi à la glèbe de l'estomac. En dépit de tant de découvertes, des millions d'hommes ne vivent que pour s'empêcher à peine de mourir. Malgré tant de prédications éloquentes, et d'expiations plus éloquentes encore, la justice humaine est si imparfaite, surtout dans nos cœurs, que la politique n'est arrivée, après une longue oppression de la majorité par la minorité, qu'à se rejeter sous prétexte de démocratie dans l'oppression des minorités par les majorités. Quoi qu'il en soit, le peu que nous sommes nous le devons à l'esprit; ce que nous deviendrons, nous le lui devrons : il reste le maître de l'histoire.

La civilisation est une conquête de l'esprit sur l'homme et sur la nature. L'esprit humain en pleine possession de la terre et de l'homme, les gouvernant pour sa propre fin, ce serait la civilisation même. Mais les dieux nous vendent toutes choses au prix du travail [1]. C'est Jupiter, dit Eschyle, qui a porté cette loi : la science au prix de

1. Épicharme.

la douleur. — Oui, la science au prix de la douleur, tout au prix de la douleur, telle est la loi. La vie de l'homme est une lutte, il ne subsiste qu'à la condition de se défendre toujours contre ce qui menace de le détruire; contre le froid, contre le chaud, contre la faim et la soif, contre la maladie, contre l'ignorance, contre l'erreur, contre l'arbitraire, contre les autres et contre lui-même. Et dans ses progrès mêmes, de combien d'obstacles nouveaux il sème son chemin ! Qu'il s'endorme ou se lasse, tout conspire pour effacer ses œuvres. Bien mince est la couche cultivée en lui, hors de lui. Voyez les terres que sa main abandonne, comme elles sont vite envahies et recouvertes. Il en ainsi de lui-même s'il cesse de se cultiver : les vices, les préjugés, les superstitions ont bientôt fait de l'envahir; leurs germes toujours présents ne demandent qu'à reprendre l'empire avec cette luxuriante fécondité qui est le secret des forces élémentaires livrées à elles-mêmes. Buffon a dit admirablement de l'homme : « Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface ses ouvrages, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. »

La culture morale de l'homme est celle de sa conscience. L'industrie, la science, l'art, les institutions peuvent s'améliorer, les coutumes devenir plus tolérantes et plus douces : si le support moral fait défaut la société

menace ruine. Et la notion de la loi dans l'esprit ne suffit pas, il faut qu'elle s'incorpore à l'âme. Il n'y a que la loi devenue vivante qui gouverne notre vie : les formules n'y suffisent point. La raison nous éclaire et nous dirige, le cœur seul nous meut parce que seul il s'émeut. La conscience née du concours de la pensée et du cœur résume l'homme; de là sa force. Sans la raison la conscience est aveugle; sans le cœur, elle est morte : la pulsation de la vie, la ferveur d'humanité n'y est pas; nous ne sommes que des égoïstes intelligents ou des orgueilleux fascinés par la contemplation stérile de leur propre moi. Le cœur transporte l'homme en autrui et lui permet de se ressentir dans les autres; il est l'organe de la solidarité humaine. Privé de l'homme, l'homme n'est rien. C'est une vérité que nous crie l'histoire : le progrès humain ne s'accomplit pas dans l'isolement; les hommes ont besoin les uns des autres pour accomplir leur destinée. Ah! si nous avions autant de cœur que d'intelligence! Mais nous voyons ce que nous devrions faire, et nous sommes incapables de nous y résoudre, faute de trouver en nous cette force qui nous permet de vivre dans les autres et nous fait éprouver leur misère comme si elle était notre misère. Et ne l'est-elle pas?

La conscience humaine a commandé des crimes dont leurs auteurs se sont réjouis comme de vertus, faisant hommage à Dieu des plus épouvantables attentats commis contre l'humanité. Elle a engendré des remords à l'idée de crimes imaginaires, déchiré l'âme au souvenir de fautes illusoires; cependant la loi de l'humanité n'en a pas été atteinte. Depuis qu'il existe des hommes, elle n'a pas varié d'un iota, tandis que variait sans cesse

l'idée que les hommes s'en faisaient suivant les temps, les circonstances et les lieux. La loi, non la conscience humaine, est infaillible. Ce dont il s'agit dans le progrès moral, dans la croissance de l'homme intérieur, c'est de rapprocher de la loi notre notion de la loi. Perfectionnons nos remords en perfectionnant notre conscience; dégageons en nous des obscurcissements qui le recouvrent le juge intérieur, afin de marcher sous son regard, de l'avoir pour témoin, pour conseil et pour guide. Que notre devise soit : la croissance de l'humanité dans l'homme par la raison qui éclaire, par le cœur qui inspire, par la volonté qui réalise. L'intelligence, la justice, l'amour, sont les rayons de l'esprit. L'âme, germe intangible, ne s'échauffe et se développe que sous leur influence.

Nous connaissons de Dieu ce qu'il nous importe d'en connaître pour faire notre devoir. A défaut d'une autre révélation, l'histoire qui est l'école de l'expiation en même temps que celle du progrès, nous apprend que la loi de notre intelligence est la raison, la loi de notre cœur l'amour, la loi de notre conscience la justice; elle atteste que la raison, l'amour, la justice nous unissent et nous élèvent en augmentant notre humanité, alors que la déraison, la haine, l'injustice nous divisent et nous abaissent en la diminuant. Dieu, présent dans ce qui nous unit et dans ce qui nous élève, est absent de ce qui nous abaisse et nous divise. Dieu en nous c'est notre loi; vivre en Dieu c'est vivre humainement. La loi n'a que faire du miracle pour exister et se montrer; l'histoire lui suffit. Entre le miracle et l'histoire d'ailleurs, il faut choisir, car ils s'excluent. Mais il n'est pas nécessaire de

choisir entre le christianisme et l'histoire, qui sont d'accord du moment où l'on écarte du christianisme le voile du surnaturel et qu'on l'interprète au grand jour de la conscience humaine formée par l'histoire elle-même. Quels sont les préceptes fondamentaux de l'évangile :

— Aimez-vous les uns les autres.

— Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

— Dieu est esprit et vérité, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.

— Il faut que la loi s'accomplisse.

Or le premier précepte est celui de la solidarité humaine.

Le second est celui de la perfectibilité humaine, qui commande l'effort vers la perfection.

Le troisième est l'hommage de l'esprit humain rendu à l'esprit universel qui le pénètre et dont il sent en lui, aux heures de justice, de raison, d'amour, l'inspiration et comme l'attraction à travers le mystère impénétrable des choses.

La quatrième parole signifie que la loi est Dieu, et que Dieu ne peut être aboli. C'est la fatalité divine gouvernant sans l'anéantir la liberté humaine. Une parole analogue a été prononcée sur la montagne : Que ton règne vienne ! c'est-à-dire encore que la loi s'accomplisse.

Est-ce là tout le christianisme et toute l'humanité ? Non, au-dessus de ces préceptes tirés des profondeurs morales de notre âme plane la suprême consolation : — Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! c'est la loi du cœur humain qui n'étant pas fait pour le désespoir ne veut pas désespérer.

La philosophie, par delà les sectes esclaves de la lettre et du miracle, rejoint ainsi le christianisme essentiel. Ce

christianisme n'introduit pas brusquement dans l'histoire Dieu qui n'a cessé d'y être présent par les lois de l'humanité, il le proclame en même temps que ces lois. Le fleuve de l'esprit coule à travers les mondes. Nos âmes y sont plongées, elles sentent sa direction idéale vers le progrès. Qu'ont-elles besoin de connaître sa source indiscernable cachée dans l'éternité; qu'ont-elles besoin de sonder le mystère de ses insondables profondeurs et de ses perspectives infinies? Il les pénètre et les abreuve, il les porte et les entraîne : qu'elles aient confiance, il ne les jettera pas, frustrées, sur la grève du néant.

II.

LES PASSIONS.

L'ambition. — La conquête et la guerre. — Le fanatisme.

L'esprit n'est pas seul dans l'histoire, il y a la passion. Dans la préface de ses fables, Lafontaine dit : « les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures raisonnables. » L'homme est un besoin de perfection greffé sur une nature animale. S'il est certain qu'il existe en lui quelque chose qui ne se trouve dans aucun animal, il n'existe rien dans l'animal qui ne se retrouve en lui; mais l'homme, en introduisant dans les divers instincts de l'animal une intelligence supérieure devient à la fois meilleur ou pire que celui-ci. Nous traitons d'abjecte et de rampante la couleuvre : l'intrigant ne l'est pas moins; de venimeuse la vipère : la calomnie l'est davantage. L'animal est sensuel, il ne raffine pas la sensualité pour en faire la débauche; glouton, il ignore les festins où l'esprit s'épuise en inventions subtiles pour ranimer un appétit blasé et servir en esclave la chair qu'il est né pour commander. Nous

parlons de l'imbécillité des bêtes et de leur cruauté : l'histoire n'est-elle pas là pour nous montrer que la bêtise de l'être qui pense est sans fond, que sa cruauté est sans limites? La passion égoïste et ténébreuse qui s'agite dans l'homme ronge incessamment le frein de l'esprit. Ce frein rompu, rien ne l'arrête. La bête humaine débridée est dans ses féroces aveuglements sans égale sur la planète. Lâchée à travers l'histoire, elle la dévaste et se baigne dans le sang qu'elle a répandu. O nobles protestations de l'esprit, que pouvez-vous alors! L'homme s'éclipse derrière la brute et l'intelligence humaine ne sert plus qu'à raffiner l'inhumanité.

« Dans le vaste domaine de la nature vivante [1], il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres pour leur mutuelle destruction : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi; depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tuées! Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres; ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de

1. Joseph de Maistre.

proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. »

Si l'homme dans sa férocité l'emporte sur l'animal, c'est que sa faculté de généralisation le rend capable d'élever ses crimes envers lui-même à la hauteur de maximes, qu'elle lui permet de transformer en institutions les passions de son égoïsme, les erreurs de sa pensée en dogmes politiques ou religieux. Le règne animal ne connaît ni l'ambition ni le fanatisme, ces artisans par excellence des désordres dont l'histoire nous déroule la série lamentable. Les travers, les défauts et les vices des individus sont assurément des causes de désordre toujours actives : néanmoins ils disparaissent devant ces causes dominantes dont les effets ne se bornent point au détail, mais s'emparent des hommes en masse, embrassent des périodes, et s'étendent par moments comme des épidémies morales sur des peuples entiers.

L'ambition est l'appétit du pouvoir, le fanatisme est l'erreur dogmatisée. Tous deux ne tendent qu'à la domination. Cependant ils ne se ressemblent qu'en cela. Il ne faut point confondre non plus l'ambitieux avec l'homme qui souhaite seulement les distinctions. L'ambitieux en veut à la proie, il méprise l'ombre. A la vanité les dehors

suffisent; l'ambitieux n'estime pas le signe, il estime la chose et les honneurs sans le pouvoir lui sont de peu; il ne veut point paraître puissant, il veut l'être. Si la vanité et l'ambition se rencontrent parfois, jamais elles ne s'identifient. La véritable ambition se trouve mal de la vanité et même de l'orgueil; l'ambitieux pur et de haute volée les élimine par cela même qu'il est un pur ambitieux. Napoléon prodiguait les hochets et les méprisait; il lui importait moins de se distinguer des autres hommes que de leur commander. Il était né dominateur, comme César ou Richelieu. Mêlée aux caractères les plus variés, aux circonstances les plus variables, l'ambition reste la même invariablement. Un ambitieux avant d'avoir saisi la proie pourra se montrer intrigant, l'intrigue n'est souvent que l'ambition qui rampe; il se distinguera toutefois de l'intrigant en ce qu'il intriguera dans l'intérêt de son ambition et non par esprit d'intrigue. Le caractère particulier de l'ambitieux, celui qu'il possède ou celui qu'il affecte, n'est jamais qu'un moyen. Le monde entier, les choses et les hommes, ne sont à son égard que des moyens ou des obstacles. L'ambitieux aime le pouvoir comme l'avare aime l'argent, pour lui-même; il suffit à la cupidité de sentir croître sa fortune, à l'ambition de sentir croître sa puissance.

Mais à l'égal de toute autre passion, celle du pouvoir a ses degrés, et je doute qu'elle puisse entièrement manquer chez quiconque se sent porté vers le maniement des affaires publiques; le seul devoir ne suffirait pas à alléger le fardeau de celles-ci, il y faut toujours un secret désir d'avoir à l'assumer. Contenue dans ces limites, où

elle n'apparaît que comme un stimulant indispensable du mouvement politique, l'ambition souffre davantage le mélange de la vanité ou de l'orgueil ; elle est aussi plus capable heureusement de se subordonner en quelques-uns à des fins supérieures, et bien qu'elle exige d'eux de fréquents compromis, elle ne les possède pas au point de les retenir lorsqu'un franc appel de la conscience leur commande de sacrifier au devoir le pouvoir et les honneurs à l'honneur. Dans l'homme dont elle fait son élu — ou sa victime — elle gouverne l'âme sans partage. Il immole tout au monstre qui l'habite, et qui l'asservit avant de lui asservir les autres. Quand il se couvre des mots de justice, de liberté, d'humanité, c'est à la manière des sauvages qui guettent l'animal qu'ils veulent atteindre dissimulés sous sa propre peau. L'ambitieux guette ainsi les foules ignorantes ou lassées, c'est un chasseur d'hommes.

L'ambition et le fanatisme sont des passions historiques. Tandis que les autres, si funestes qu'elles soient lorsqu'elles échappent à la justice et à la raison, ne font poids dans l'ensemble que par leur accumulation et leurs répétitions individuelles, celles-ci, bien qu'elles prennent également leur source dans l'individu, ont une vertu de contagion qui les fait se répandre fort au delà de leur point de départ en des calamités générales. L'appétit effréné du pouvoir, l'erreur dogmatisée qu'enflamme la haine de ce qui la contredit, n'ont pas de bornes en elles-mêmes, elles n'en trouvent qu'au dehors. Ces passions-fléaux aspirent l'une et l'autre à niveler le genre humain. Qu'elles se montrent à l'Orient ou à l'Occident, elles vont par l'uniformité à la mort. Si la diversité

humaine plus forte a toujours fini par échapper aux prises de l'ambition et du fanatisme, combien aussi leurs étreintes sans cesse renouvelées ont duré, et comme elles ont laissé leurs traces fatales sur les peuples meurtris; que d'efforts et de brisements, que de convulsions pour rompre des liens séculaires remplacés presque aussitôt par d'autres ! car les peuples, victimes ignorantes ou aveuglées, s'offrent eux-mêmes à la servitude.

Réactions violentes de la liberté, longues rechutes dans le despotisme, voilà l'alternative de l'histoire.

Le crime de l'ambition n'est pas seulement la servitude, c'est la guerre. Il y a eu des guerres justes, mais une guerre juste étant celle qu'un peuple soutient pour sa légitime défense suppose l'injustice. Plutarque dans sa vie de Pyrrhus dit que l'ambition de s'agrandir est une « maladie naturelle aux princes. » Elle n'est pas seulement naturelle aux princes, cette maladie, elle est naturelle aux peuples; elle fut le génie même du peuple romain. Étendre sa domination, n'est-ce pas s'élever dans le sentiment de sa propre puissance et se la confirmer à soi-même en la faisant subir aux autres? L'appétit territorial, s'il ne se confond pas avec l'appétit du pouvoir, en est la forme la plus fréquente; les princes et les peuples ambitieux sont des princes et des peuples conquérants. Ambition, guerre, conquête, trois choses qui s'enchaînent comme le principe, le moyen et le but. La conquête est l'expression matérielle, extérieure, de la puissance; le vulgaire ne l'aperçoit que là, et les princes en ce point sont du vulgaire. Un prince qui mettrait sa puissance ailleurs que dans la force ne serait plus un ambitieux, il serait un éducateur.

Mais en usant du pouvoir au profit du peuple il réussirait difficilement à devenir populaire, le peuple ne respectant guère ceux qu'il n'apprend pas à redouter. Il fait ainsi la partie facile aux ambitieux. L'ambitieux a besoin du peuple; s'il s'élève sur lui, il s'élève par lui. Napoléon, duquel l'historien ébloui du Consulat et de l'Empire a dit, hélas! qu'il était fait pour la France comme la France était faite pour lui, et qu'il « nous a laissé la gloire qui est la grandeur morale et ramène avec le temps la grandeur matérielle [1]. » — Napoléon se donnait lui-même pour un parvenu du peuple vainement exalté par ses victoires. Aussi, en 1813, durant les pourparlers de Dresde avec Metternich, alors qu'il se refusait à faire une paix qui laissant la France intacte eût diminué son propre prestige — le prestige de gloire dont il vivait — prétendait-il avec raison que les rois nés sur le trône ne pouvaient comprendre ses sentiments. Vaincus, s'écriait-il, ils retournent dans leur capitale et ne sont point amoindris. Lui, soldat parvenu, il avait besoin de la gloire et de l'honneur (la France les confondait comme lui); il ne pouvait reparaître sans eux au milieu de son peuple; il fallait qu'il restât grand, glorieux, admiré! Après Troyes, et lorsque la France envahie on lui offrait encore la paix avec les frontières du Rhin et des Alpes, il répondait indigné ne pouvant quitter son vertige : « Que j'abandonne les conquêtes qui ont été faites avant moi, que je laisse la France plus petite que je ne l'ai trouvée? Jamais! »

Voilà l'ambition jugée par elle-même, avec sa com-

1. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

pagne la gloire des conquêtes. Mais qu'est-ce que la gloire des conquérants?

> Glory is like a circle in the water
> Which never ceaseth to enlarge itself,
> Till, by broad spreading, it disperse to nought [1].

L'ambition fait des ivrognes de gloire; mais dans sa coupe c'est la soif que boivent ses esclaves, une soif toujours plus ardente. Et cette ivrognerie qui remplit de rêves nouveaux la tête des conquérants est inguérissable; prêcher la tempérance à l'ambitieux c'est perdre sa peine, car la nature de l'ambition est l'intempérance.

Les grands génies bienfaiteurs de l'humanité s'appellent et rivalisent pour son bonheur à travers les siècles, les conquérants heureux s'appellent et se séduisent pour son malheur d'âge en âge. Pendant son séjour en Espagne, nous raconte Plutarque, César lisait un jour des particularités de la vie d'Alexandre; après quelques moments de réflexion, il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause : « N'est-ce pas pour moi, leur dit-il, un juste sujet de douleur qu'Alexandre, à l'âge où je suis, eût déjà conquis tant de royaumes et que je n'aie encore rien fait de mémorable? » Les lauriers d'Alexandre empêchaient César de dormir; ceux de César et d'Alexandre troubleront le sommeil de Napoléon qui bouleversera le monde afin de les surpasser l'un et l'autre. Eût-il fait son expédition d'Égypte si le fils de Philippe n'eût autrefois conquis l'Inde? Il croyait alors marcher sur ses traces, comme il cherchait celles d'Annibal en traversant les Alpes. Napoléon n'est qu'un

1. Shakspeare.

anachronisme fatal, il n'a rien compris à son époque, il a pensé et vécu dans l'antiquité, en visionnaire. Aussi n'est-ce plus à la fin qu'un fou glorieux que son imagination précipite à travers tout vers l'impossible.

Plutarque est d'avis qu'Alexandre n'eût pas accepté l'empire des Perses afin d'avoir la gloire de le conquérir. Ce n'est pas l'ambitieux qui répétera jamais en compagnie du philosophe :

Que nous faut-il? un toit, la santé, la famille;
Quelques amis, l'hiver, autour d'un feu qui brille;
Un esprit sain, un cœur de bienveillant conseil,
Et quelque livre, aux champs, qu'on lit loin du grand nombre,
Assis, la tête à l'ombre,
Et les pieds au soleil [1].

Retirer son âme de la presse, suivant l'expression du judicieux Montaigne, n'est point son fait. Il faut qu'il foule les hommes en ses pressoirs, il a sa coupe à remplir. Il n'y a donc pas de danger que la terre s'endorme dans la paix, l'ambition veille. « L'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres [2]. » Si du moins l'épée des grands exterminateurs ouvrait des brèches à la civilisation, si de ces déluges de sang et de larmes l'humanité sortait retrempée et plus forte! Mais que reste-t-il de tant de bouleversements? « Ceux-là dont la renommée coûte si cher au genre humain, que laissent-ils après eux? Un bruit, un souvenir mêlé avec celui de désastres fameux; mais rien qui soit proprement d'eux; nul mo-

1. Lebrun.
2. Joseph de Maistre.

nument, nulle œuvre de leur intelligence qui les représente aux hommes. Par les arts seuls qu'ils ignorent, ils vivent dans la mémoire, et leur gloire, toujours indépendante du labeur d'autrui, périt si quelqu'un ne prend soin de la conserver. Car enfin, qu'est-ce qu'une gloire dont aucun titre ne subsiste? Qu'est-ce qu'un nom tout seul dans la postérité? Ceux-là vraiment ne meurent point dont la pensée vit après eux. Alexandre fut grand guerrier, on le dit, je le veux croire; mais Homère est grand poëte, je le vois, j'en juge par moi-même, et si je l'admire c'est avec pleine connaissance, non sur la foi des traditions. Raphaël respire encore et parle dans ses tableaux. La Fontaine m'est mieux connu que si, lui vivant, je le voyais sans lire ce qu'il a écrit. On peut même dire que ces hommes-là gagnent à mourir et que leur âme, qu'ils ont mise tout entière dans leurs ouvrages, y paraît plus noble et plus pure, dégagée de ce qu'ils tenaient de l'humanité; mais vos guerriers, leurs équipages, leur suite, leurs tambours, leurs trompettes font tout leur être, et, perdant cela, qu'ils vivent ou meurent, les voilà néant[1]. »

En 1813, au retour de Russie, Drouot et la garde font une trouée; les canons, d'après un témoin, « roulaient dans une boue de chair humaine. » C'est là ce qu'on trouve sous le char des triomphateurs.

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées hu-

1. Paul-Louis Courier.

maines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne. » C'est le général Bonaparte qui écrivait cela en décembre 1797; il était alors candidat de passage à l'Institut! On sait comment le candidat permanent à la gloire exécuta ce beau programme. Le candidat à l'Institut avait raison : les vraies conquêtes sont celles de l'esprit. Pour juger de la valeur d'un homme, regardons à son œuvre; examinons ce qu'il laisse de lumière et de chaleur derrière lui. Gardons-nous des éblouissements qui aveuglent, fuyons l'éclat des exploits éphémères; ne nous laissons pas dominer par les fanfares qui couvrent la voix de la raison; écoutons, recueillis au fond de nous-mêmes, les témoins incorruptibles de la vérité, les avocats sincères de la civilisation, les amis véritables et modestes de l'humanité. La vraie grandeur est sans fracas. Toute chose féconde germe dans le silence, elle débute humblement dans les profondeurs de l'esprit et croît avec le temps. La gloire des conquérants assourdit jusqu'à la postérité, la pensée fait peu de bruit dans l'histoire; c'est elle néanmoins qui de plus en plus la possédera. Ce qui ne répond qu'aux passions d'un jour ou d'un lieu s'évanouit, ce qui répond aux permanentes exigences du cœur, de la raison, de la conscience, l'homme progressif l'emporte avec lui et le conserve en lui comme la substance de sa croissance intérieure; et croître intérieurement, croître en amour, en vérité, en justice, c'est pour l'homme se civiliser. Je vois bien ce qui a rendu César possible, inévitable même, je ne vois pas quel profit la civilisation a tiré de l'existence de César et je trouve très-supérieur à

lui sous ce rapport, non pas seulement un Guttenberg ou un Stephenson, mais le plus humble des utilitaires : l'inventeur de la brouette a plus fait pour les hommes que le vainqueur des Gaules. Quant au superbe Alexandre, peut-il comme bienfaiteur de l'humanité soutenir la comparaison avec Parmentier qui, au lieu de conquérir un monde, importa dans le nôtre la pommé de terre? La lettre de change en donnant des ailes au commerce a fait beaucoup pour la civilisation ; qu'a fait pour elle la bataille d'Austerlitz? Le moindre maître d'école enfoui au fond d'un hameau sert mieux l'humanité que tous les conquérants. Cependant la foule — et qui n'en est pas un peu? — est ainsi faite qu'elle admire les météores plus que le soleil. Elle préfère ce qui l'éblouit à ce qui l'éclaire, dût l'éblouissement finir par l'incendie, elle préfère ce qui résonne à ce qui persuade ; il lui faut des émotions et des nouveautés, le monde à ses yeux est un spectacle, les personnes des personnages. Elle souffre et veut être trompée, on la trompe. Élément de tous les charlatanismes, résidence de toutes les erreurs qui durent et s'enracinent, base première de toutes les servitudes, elle n'est pas malgré cela responsable pour ceux qui l'exploitent, cultivent son ignorance, excitent ses passions inférieures, entretiennent à leur profit ses illusions et la leurrent d'espérances impossibles, au lieu de lui offrir un secours moins bruyant, moins abondant en promesses chimériques ou menteuses, plus fécond en réalités tangibles et en sympathie journalière. Mais nous n'avons pas encore appris à désarmer l'ambitieux et le fanatique en nous vouant à l'éducation du peuple, à l'assistance opiniâtre de ceux qui ignorent et qui souf-

frent. Nous les abandonnons à ceux qui les égarent ou qui les aigrissent. Je suis tenté de bénir la foudre qui tira le paratonnerre de l'esprit de Franklin, l'incendie et la grêle qui imposèrent à l'esprit humain la découverte de l'assurance. N'y aura-t-il donc jamais d'assurance préventive et mutuelle contre les ambitieux auxquels les peuples dans leur ignorance se donnent en proie?

Nées en pleine barbarie, les nations modernes sont toutes filles de la violence. Cette sanglante chimie de races entremêlées par la conquête dans les limbes du moyen âge n'a toutefois rien de commun que l'apparence avec les exploits des dilettantes conquérants. Ceux-ci que le monde admire n'ont rien fondé. L'entreprise de ces glorieux inutiles vue dans l'avenir fait pitié. On ne compte pas leurs succès, où est leur œuvre? Elle s'est écroulée derrière eux, parce qu'elle était artificielle autant qu'arbitraire, et que rien ne subsiste de ce que la force tente d'élever contre la nature des choses, sinon des ruines qui deviennent des obstacles. Le sol de l'histoire en est jonché et le meilleur de nos peines se passe à le déblayer. Ah! que l'ambition de Rome nous coûte encore cher, et que nous expions cruellement à cette heure celle qui nous précipita sur les pas de Napoléon!

Je cherche en vain les traces fécondes de César, d'Alexandre, de Napoléon. De César il reste les *Commentaires*; d'Alexandre une ville, Alexandrie; de Napoléon une légende. Mais César a laissé sur la Gaule conquise l'empreinte néfaste de l'administration romaine; Napoléon a provoqué contre la France le reflux de l'Europe, en léguant à un peuple trop épris de gloire militaire le péril d'une rechute profonde et la perspective d'un plus

terrible châtiment. Il est du moins convenu que ni Cyrus, ni Xerxès, ni Sésostris, ni Attila, Gengiskhan ou Tamerlan, illustres ravageurs de peuples, n'ont contribué à la civilisation générale : leurs exploits se sont accomplis trop loin de nous. Qu'on me permette d'en penser autant de leurs émules d'Occident et de m'inscrire en faux contre le paradoxe malsain qui voudrait en faire des civilisateurs au mépris de la civilisation. L'Occident et l'Orient se fussent bien rencontrés sans Alexandre; la Gaule s'en fût tirée sans César, et le monde contemporain n'avait que faire d'un Napoléon pour lui prêcher la démocratie et le droit des peuples en les violant. Appelons les choses et les hommes par leurs noms. La conquête qui a pour principe l'ambition et pour fin l'ambition, est un vol à main armée; c'est le brigandage international et politique.

Si la plupart des hommes n'étaient des badauds, il n'y aurait pas de faiseurs; — y aurait-il des héros conquérants si la plupart des hommes n'étaient des adorateurs-nés du succès? Extirpons l'injustice de nos entrailles, la guerre cessera.

Quelques-uns pensent que la guerre retrempe l'âme des nations. Elle la retrempe dans la barbarie. C'est un élément qui bien vite rend l'homme à sa grossièreté primitive; la guerre enveloppe les âmes d'un air chargé de haine, elle les invite aux représailles et remet en vigueur la loi du talion. L'homme plongé dans son atmosphère enflammée n'y respire que l'arbitraire. Comment la guerre saturée d'iniquités serait-elle saine à l'homme? Une guerre pour la justice est belle sans doute, parce qu'elle sacrifie à la chose la plus élevée que les hommes

conçoivent celle à laquelle ils tiennent le plus : la vie. Mais alors ce n'est pas la guerre, c'est la justice dans la guerre qui nous enthousiasme. Une chose plus belle que la justice par la guerre, c'est la paix par la justice.

La personne humaine ne doit s'immoler qu'à sa propre cause.

Ce n'est point parce que la guerre tue qu'elle est mauvaise. Eh! qu'importe que l'on vive ou que l'on meure? ce qui importe, c'est que l'on vive ou que l'on meure pour ce qui mérite que l'on vive ou que l'on meure. Parle-t-on du courage nécessaire à la guerre, et qui la relève s'il ne la rachète pas ? Qu'on y prenne garde : le courage pour une œuvre inhumaine n'est encore que de la férocité. Et puis, le courage militaire n'occupe pas le haut de l'échelle ; il y a beaucoup d'alliage en lui. Si ce n'était pas le moindre, la guerre serait impossible, car on ne trouverait pas en tout pays, même au prix d'une discipline de fer, tant de milliers d'hommes de toutes conditions capables de le montrer. Qu'on me pardonne, mais l'idée me vient parfois que pour être un héros au sens vulgaire quelque limite d'esprit ne saurait nuire. Tel Murat, et qui sait! Bayard ; sans parler d'Achille et du paladin Roland.

Le courage dans lequel la raison se montre à la hauteur du cœur restera chose rare. Ce courage-là s'élève au-dessus du danger en vue d'un devoir moral à remplir. Il connaît sa fin et la sert. Moins turbulent, moins matériel, à certains égards moins chevaleresque, on sent à son contact qu'il est d'espèce supérieure, plus personnel, et capable de se passer des entraîne-

ments populaires, de la fièvre du champ de bataille et des applaudissements du public. Ce n'est pas lui que généralement la guerre cultive, bien qu'elle le mette en évidence chez quelques-uns, et qu'elle montre en eux l'âme supérieure au corps. Le courage civil, celui du savant qui vit et qui meurt pour la science, du voyageur qui s'expose pour elle en de meurtriers climats, du marin qui brave la mort sur chaque flot de l'océan pour unir deux mondes, soutenu seulement par l'inspiration de son cœur, voilà un courage fait à l'image de notre temps. Mais laissons là cette idée fausse que la guerre puisse jamais devenir une école d'humanité, car « la culture des armes enfante naturellement une pensée vaseuse d'injustice [1]. »

Dans un temps barbare, entre peuples barbares, la guerre formant l'état normal n'est pas aussi funeste que lorsqu'elle éclate en pleine civilisation et remet en question les biens acquis; cela montre encore l'intime connexité qui existe entre elle et la barbarie. La conquête fait tache sur notre civilisation, elle souille le blason du dix-neuvième siècle. Héraclite a dit que la guerre était la génératrice des choses, le mot est vrai en ce sens que de la lutte des hommes naît leur progrès. L'histoire n'est pas une berquinade, et l'ardent conflit des intérêts, des désirs, des existences ne cessera que lorsqu'il n'y aura plus sur notre globe éteint ou calciné ni peuple ni individus. Mais où tendent ces combats? à la suppression de l'arbitraire, donc à la paix. Si la justice pouvait entièrement s'établir dans les lois et dans les cœurs,

1. Ramayana.

l'émulation dans l'humanité remplacerait nos discordes destructives de l'humanité. La justice parfaite étant impossible sur notre planète, la guerre n'y sera jamais entièrement vaincue. Cependant la justice augmentant la guerre diminuera — et la justice augmente. Combien l'État moderne, encore si défectueux, l'est déjà moins que l'État ancien! Dans les pays les plus avancés la guerre a quitté la rue pour se transporter dans les assemblées, où s'accomplissent des révolutions parlementaires sous l'ascendant de la discussion libre et par l'autorité de la persuasion. L'Europe n'a pas de meilleure garantie contre la guerre civile et les guerres internationales que le système des assemblées délibérantes. Elles constituent au dehors et au dedans les vraies ligues de la paix contre la violence ambitieuse; universellement et loyalement pratiquées, elles réduiraient le risque de guerre au minimum. L'État existe pour empêcher la lutte armée et favoriser la lutte intellectuelle. Mais où est à l'heure présente le gouvernement qui échappe lui-même tout à fait à l'esprit de parti? L'État organe du droit existera quand les citoyens d'un même pays auront trouvé un gouvernement qui les protége tous également et dans toutes les manifestations de leur individualité : travail, pensée, conscience; quand les peuples divers reconnaissant leur droit commun à l'existence auront consacré ce droit par leurs institutions et surtout par leurs pratiques. Il n'est point de pays où, de citoyen à citoyen, le droit ne souffre encore de vives atteintes, qu'est-ce donc, juste ciel, de peuple à peuple!

Protéger l'individu, dégager des entraves artificielles son essor naturel, son droit des prises de l'arbitraire, tel

est la fin de l'État. C'est par l'individu, c'est pour l'individu que l'État et que les peuples eux-mêmes existent : le progrès de l'individu est leur légitimité; car il n'y a de légitime aujourd'hui que ce qui est démontré utile ou nécessaire au développement des hommes.

La justice est seule capable de vaincre la guerre que l'injustice amène. Voilà notre axiome. Mais l'injustice, qu'est-elle au fond? elle est dans l'âme le désir de mettre son moi à la place du moi d'autrui; en fait elle représente la substitution de son moi à celui d'autrui. L'injustice est le prime-saut du moi. L'homme y tend de nature, alors qu'il est le plus souvent obligé de se contraindre pour être juste et de s'élever au-dessus de lui-même en quelque façon. S'il en était autrement, la justice aurait-elle besoin de la force pour se faire obéir? Le droit n'est que la balance des égoïsmes maintenue tant bien que mal au moyen de la force. La loi a droit à la force quand elle est le droit, elle est le droit quand elle laisse à chacun, dans les seules limites des circonstances naturelles et sociales, le libre usage de ses facultés. Pendant longtemps la loi n'a été que l'ambition ou le fanatisme légalisés, c'est-à-dire l'usurpation même la plus flagrante et la plus terrible du moi humain : aujourd'hui encore elle n'est pas affranchie chez tous les peuples de cette contradiction qui viole sa propre essence, et les plus soumis au droit n'ont pas réussi à dégager sans réserve leur idéal juridique des restes d'arbitraire qui demeurent attachés comme des lambeaux du passé à leurs élans vers l'avenir.

On peut à travers l'histoire suivre les ambitieux et les fanatiques à la piste : ils ont laissé derrière eux une

longue traînée de sang : « Que j'en ai vu de condamnations plus crimineuses que le crime ! [1]. » C'est surtout à l'adresse du fanatisme que vont ces paroles, alors qu'assis au tribunal que l'ignorance et la superstition populaire lui élèvent, il fait de la loi l'instrument de l'assassinat.

Rien qui ait plus animé les hommes contre eux-mêmes que la politique et la religion. Et cependant l'objet de la politique est la justice, celui de la religion est la perfection. Mais quelle différence les passions et l'erreur accouplées pour créer des monstres mettent entre les théories et les actes ! La science a eu des martyrs, elle n'a pas eu de bourreaux, ni l'art non plus. Où la science et les arts l'ont emporté, en Grèce et pendant la Renaissance, le fanatisme a moins sévi ; ses explosions les plus formidables ont au contraire partout accompagné les crises religieuses ou politiques : sans parler de l'antiquité, l'avénement du christianisme, celui de la réforme et de la révolution ont vu s'accomplir les plus horribles effusions de sang humain. L'art, les lettres, la science sont l'apanage d'une élite, tandis que la politique et la religion ont le don de remuer les masses. Or, il n'y a pas de fanatisme sans une foule capable d'être fanatisée ; la foule est l'auxiliaire indispensable du fanatique comme de l'ambitieux. Il faut que l'étincelle pour produire un incendie tombe sur un amas inflammable, que le germe de mort trouve un milieu de contagion pour se répandre en épidémie. La foule s'offre toujours au fanatique parce qu'elle n'est guère que passion, et que sa masse homogène, moléculaire en quelque sorte,

1. Montaigne.

la dispose à ne sentir et à ne vouloir qu'en commun ; parce qu'en un mot elle est la foule. La découverte d'une loi scientifique, la production d'un chef-d'œuvre, le percement d'un tunnel ou l'invention d'un mécanisme sont des victoires de l'esprit qui font avancer l'humanité plus que tout le reste, mais ces conquêtes silencieuses ne passionnent pas le grand nombre et ne mettent pas en mouvement les multitudes; même averties, celles-ci ont de la peine à en discerner les conséquences.

C'est le fait de la culture intellectuelle de détacher les individus de la masse en les rendant capables d'une existence personnelle, c'est souvent le fait de la passion de les y replonger : un homme que la passion emporte n'est plus qu'un flot dans un torrent, une molécule dans une fournaise, un atome dans une explosion. Aussi, plus l'homme s'élève au contact des choses de l'esprit, plus il redoute les foules régies par la fatalité des passions inconscientes. Qui ne sait aimer ni haïr fortement, qu'il ne se mêle pas aux foules — les foules ne savent que cela. Ce n'est pas qu'elles soient inaccessibles à la justice et à l'humanité, elles se sont quelquefois montrées généreuses, la vertu d'une parole humaine a pu les saisir et les ébranler; mais l'histoire enseigne que ces accès de générosité sont rares, et fréquents au contraire les exemples où les masses égarées sur les pas des fanatiques ont commis des actes qui sont l'épouvante de l'imagination.

Quand le philosophe voit les condensations humaines s'amonceler à l'horizon de l'histoire sillonné par quelque parole nouvelle, il sait que des orages se préparent d'où la foudre va sortir. Plus les molécules humaines se dis-

tendent et s'espacent, moins elles sont sujettes à éclater en explosions. Aussi les grandes villes sont-elles les fournaises de la passion, en même temps que les foyers de production des idées. Il n'y a d'autre remède au danger de ces accumulations que le flegme naturel d'un peuple, sa propre expérience, surtout l'amélioration de ses notions et de ses lois. Que les peuples à tempérament révolutionnaire se surveillent donc de près; leurs capitales risquent de devenir des cratères, et les pays calcinés par des éruptions, ébranlés par des commotions périodiques, entassant gouvernements sur gouvernements, sont condamnés à périr s'ils n'avisent à remplacer, avant qu'il soit trop tard, la passion par l'intelligence et le feu des volcans par la lumière du jour.

On ne s'épargne des révolutions qu'en ne cessant d'accomplir des réformes. Malheureusement, les réformes sont plus difficiles à faire que des révolutions, parce qu'elles ne se font que par les individus au fond d'eux-mêmes. Si la puissance réformatrice gît dans quelques-uns, et dans combien peu! la puissance d'inertie comme la puissance de bouleversement réside dans les foules, et l'on n'a pas lieu de s'étonner dès lors que les peuples les plus routiniers soient en même temps les plus révolutionnaires : ce sont en effet ceux qui font aux foules la plus large part dans leur destinée. Le progrès politique, on ne le répétera pas assez, consiste à diminuer la foule en élevant, du sein de sa masse élémentaire et chaotique, le plus d'âmes possibles au rang d'individus. Mais les ambitieux et les fanatiques n'auraient garde de suivre cette politique-là; former des individus, diminuer la foule qui leur sert d'auxiliaire, tel n'est point leur

souci. Ils ne veulent pas apprendre aux hommes à se passer d'eux.

Le rôle des foules a été désastreux pour la civilisation, et c'est la plupart du temps en dehors d'elles ou contre elles que l'esprit a maintenu ses droits, accru ou sauvé son honneur. Que les fanatiques et les ambitieux en aient la charge! elle leur revient. Écoutons Voltaire décrire l'influence du fanatique sur les masses : « Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent, tous ces mouvements tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général... L'esprit humain une fois sorti des routes lumineuses de la nature n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité, sans rencontrer autre chose que des lueurs, qui, se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres. — Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante et dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles : on crie, on cabale, on se bat ; ceux qui soutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, messieurs, votre géant existe-t-il ? dit modestement un passant. Quel doute horrible! s'écrient tous ces disputants ; quel blasphème! quelle absurdité! Alors ils font tous une petite trêve pour lapider le passant, et après l'avoir assassiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils se battent

entre eux comme de coutume, au sujet du petit doigt et des ongles. »

Le portrait n'est pas flatté, il est exact. Quel pouvoir l'imagination n'a-t-elle pas exercé dans le monde ! Nous lui devons des créations admirables — mais combien d'erreurs aussi, et d'actions que des milliers de siècles de sagesse n'effaceront pas. Que de temps il aura fallu pour que l'homme de visionnaire soit devenu voyant ! Et nous ne sommes pas au bout. L'imagination dans la poésie se connaît elle-même et sait qu'elle crée des fictions qui sont pour l'âme, un instant ravie par delà nos misères, une compensation, un oubli de la triste réalité. Mais l'illusion ne se tient pas pour imaginaire, elle intervient dans le monde et prétend le régir au nom de la vérité. C'est ainsi qu'elle s'empare des peuples pour leur ruine. Dans la folie, la vision, l'hallucination et le rêve, où l'imagination est à nu, elle n'apparaît comme telle qu'à celui qu'elle n'a pas saisi : aux yeux de celui qu'elle possède elle est la réalité même, l'unique réalité.

Il importe cependant de reconnaître que même au milieu des croyances les plus extravagantes dont l'esprit des hommes fut jamais hanté en tous les lieux du globe, l'imagination n'a point régné toute seule; l'erreur la plus grossière soigneusement analysée laisse toujours échapper encore un fragment de vérité. D'autre part, il est également certain que la puissance d'une idée, même juste, dépend de son empire sur notre imagination et qu'il s'y mêle toujours quelque fiction dont elle a besoin pour nous mieux captiver. Ce n'est pas autant la somme de vérité qu'elle renferme qui lui donne son ascendant sur nous, que notre conviction qu'elle est

vraie, et cette conviction vient souvent de nos passions plus que de notre raison. L'infirmité égoïste de notre nature n'admet pas la raison sans un alliage qui l'altère, nos passions en l'unissant à l'erreur lui font toujours payer plus ou moins l'accès de nos âmes et l'entrée de notre esprit. L'homme trouvant son intérêt dans la vérité l'aurait bien vite comprise et retenue; mais il préfère l'illusion qui flatte ses penchants despotiques, ou ses chimériques espoirs, à la vérité qui lui en demande le sacrifice. L'homme ne veut pas seulement être trompé, il veut se tromper soi-même. S'ils sont prodigieux les mouvements accomplis dans l'histoire en vertu de l'illusion, les illusions n'y sont pas de même valeur. Une illusion peut engendrer de nobles réalités. Ainsi le patriotisme romain, qui ne fut que la tyrannie d'un peuple, a produit des actions admirables et donné aux dépens des autres peuples l'essor à de grandes vertus parmi les Romains. Ainsi le Calvinisme, qui repose sur la croyance à l'iniquité divine, a créé des saints et délivré des nations de l'absolutisme religieux et politique. C'est que l'individu peut, à l'occasion d'une croyance que l'humanité repoussera plus tard, déployer des qualités que l'humanité admire, et bien que cela paraisse contradictoire, dans son erreur même se montrer au-dessus de son erreur.

L'imagination est la force créatrice, la passion la force motrice du genre humain. Elles aiment à se rencontrer, elles ne créent rien de durable sans la raison qui représente la finalité et sait approprier les œuvres aux besoins, les moyens au but. Ces besoins sont-ils de l'homme, ce but est-il humain, l'œuvre subsiste; qu'une

croyance mêle en soi la fiction et la raison, elle ne survit que dans ce qu'elle avait de rationnel : la critique survient qui dissout l'alliage et dégage la vérité. Celle-ci est indécomposable, elle n'a rien à redouter, et ceux qui craignent pour leur conviction le contrôle du libre examen, loin de se montrer sûrs de leur foi témoignent au contraire d'un doute secret : ils n'ont pas une entière confiance en sa vérité. Quiconque est assuré de posséder un vrai diamant craindra-t-il de l'exposer au feu? Il l'y jettera au contraire afin de lui donner par l'épreuve surmontée un titre irrécusable d'authenticité.

« Recherchons, dit Rousseau, la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir... Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. » La vérité, marquée au coin de l'impersonnalité, n'est à personne; nous la découvrons et ne l'inventons pas : l'homme n'invente — en dehors de l'art — que l'erreur. Et c'est pour cela qu'il y tient si fort, elle lui est plus intime. Elle s'incorpore à son sentiment; contrariée, discutée, elle s'irrite et tend au fanatisme. Dans la raison, parce qu'elle est impersonnelle, il y a toujours de la tolérance; elle unit en les rapprochant les hommes que l'erreur divise en les opposant. Cependant, l'intolérance qui couve dans l'erreur n'est pas encore le fanatisme, elle n'en est que le germe. Il y a beaucoup d'intolérants, et si l'on ne compte pas les fanatisés on compte les fanatiques. Les grands fanatiques sont

connus dans l'histoire, et bien qu'ils ne se confondent pas avec les grands hommes, ils sont aussi rares que ceux-ci. Que faut-il donc ajouter à l'intolérance pour en faire le fanatisme? il faut joindre à l'esprit de système un tempérament ardent, susceptible de tout braver pour ce qu'il estime la vérité. Le fanatique, après tout, n'est pas le premier venu, et par exemple un fanatique du calibre de Calvin est bien près de ressembler à un grand homme; il le serait s'il n'était point fanatique, car ses facultés ne sont nullement ordinaires, mais le fanatique en lui déprime l'homme et l'amoindrit.

Si l'erreur est l'élément intellectuel du fanatisme, toute erreur n'est pas susceptible de l'engendrer : il est nécessaire que ce soit une erreur qui porte sur une idée générale de l'ordre politique, moral, ou religieux ; telles sont les idées de patrie, de justice, de liberté, de Dieu, de vertu, d'immortalité. Ces notions rassemblant les hommes autour d'elles, sont seules propres à les soulever en des mouvements collectifs d'amour ou de haine, d'enthousiasme ou de fureur. A ce titre elles servent de drapeau au fanatique et à l'ambitieux, aussi bien qu'aux véritables initiateurs du progrès. L'ambitieux les exploite, le génie les sert, — le fanatique les fausse, et leur dérobe le légitime enthousiasme qu'elles excitent pour en transporter la flamme en d'étroites formules qu'il décore de leur nom. Mais sous leur couvert il paraît grand et fait illusion aux multitudes comme à lui-même, car le fanatique croit à sa mission imperturbablement. Il traverse l'histoire en halluciné à la suite de son idée fixe. Cette idée, avant de tyranniser les autres, le tyrannise. Aussi les crimes du fanatique sont-ils de ceux qui inspi-

rent l'horreur, non de ceux qui engendrent le mépris.

La rage de l'uniformité, je l'ai dit, fait également le fanatique et le despote ambitieux; il y a toutefois cette différence entre eux que le second trouve dans son appétit insatiable du pouvoir le despotisme qu'il impose aux hommes, tandis que le premier porte ce despotisme dans sa tête qui le condamne à ne voir qu'une conviction, la sienne, comme résumé de toute vérité, et le pousse de bonne foi à y convertir le genre humain. Si le fanatique doutait de lui, il cesserait d'être. Tout fanatique, né pape, vit dans la certitude de son infaillibilité; un pape non fanatique est une inconséquence. Entrevue à travers sa propre uniformité, l'humaine diversité apparaît au fanatique comme le désordre même et le malheur des hommes. Rien ne fait mieux comprendre la nature du génie que celle du fanatisme, rien ne montre mieux la nature du fanatisme que celle du génie. Le génie, à l'égal de la nature dont la force synthétique semble avoir passé en lui, est créateur de l'unité vivante qui ne détruit pas mais qui relie la diversité sous la loi de l'ensemble; sa large intelligence embrasse la variété et ne l'étouffe pas, elle ne perd pas de vue en aspirant à généraliser la légitime et féconde multiplicité des faits, des existences, des opinions. Sa foi est en la raison, il sait attendre, il appelle la discussion. Chez le fanatique affamé d'absolu tout s'engloutit dans une abstraction, règle, mesure, type de toutes choses. Sa foi n'est pas dans la raison, elle est en lui-même; impatient de toute contradiction, il ne sait que terrifier et contraindre. L'esprit n'a point de pire ennemi. Le fanatique ignore l'histoire. — Pourquoi l'histoire ne peut-elle l'ignorer?

Certains rêveurs d'absolu, inoffensifs, ne sont que des chimériques; le fanatique, homme d'action, n'est pas d'humeur à se bercer dans sa chimère comme dans un hamac, entre terre et ciel. Utopiste, il méprise les utopistes et s'estime avant tout héros pratique, il est destiné à changer la face du monde. Au service de son abstraction il met une volonté de fer; il est trempé, il est d'acier. Ce n'est pas un contemplatif; s'il vit retiré, solitaire à ses débuts, c'est qu'il se recueille: tout à l'heure, il va s'élancer et mettre le feu aux têtes. Isolé dans sa pensée qui le fait se distinguer des masses et les dominer, le fanatique au fond est le plus aristocrate des hommes; — il ne connaît que lui-même. Qu'il soit d'espèce politique, ou d'espèce religieuse, le dogmatisme est le fond de son intelligence. L'idée se cristallise dans sa tête anguleuse. Les dogmatiques sont très-nombreux dans le monde, car c'est la tendance commune de maximer ses idées. Aussi nul homme possédé d'une conviction forte, s'il n'a pas l'esprit large, ou s'il n'est pas d'humeur douce et conciliant de cœur, ne résiste à l'intolérance. Un esprit dogmatique peut d'un autre côté s'allier à un caractère faible, et c'est ainsi que beaucoup d'entre nous échappent à l'exclusion systématique des opinions contraires. Ils n'en sont que plus exposés aux heures critiques à être emportés avec le grand nombre dans un courant d'intolérance, ils augmentent le flot au lieu de faire digue. Être à la fois convaincu et tolérant n'est pas chose commune, le monde depuis qu'il existe s'en est trop aperçu.

Quelle force peut-on espérer cependant, et quel salut d'une tolérance née du manque de conviction?

Scepticisme énervant, fanatisme destructeur, ce sont

deux maladies auxquelles notre espèce est soumise. Elle n'en guérira pas complétement, mais elle peut les combattre avec succès par l'étude des lois de la nature et celles de l'histoire, qui sont nos propres lois, et qui se résument dans le progrès. Quand cette évidence aura passé dans la généralité des esprits que tout change, se meut, se perfectionne, nous ne prétendrons plus enfermer dans une tête, dans un peuple, dans un pays ou dans une époque, l'humanité mouvante, multiple et perfectible. Pénétrés de ce fait que la loi des choses est leur perfectionnement, nous verrons alors dans le progrès la vérité même, c'est-à-dire la foncière et permanente nature des choses. Aucun fanatique ne comprendra jamais que le vrai réside dans le rapport des faits. Il coupe à travers tout vers son but imaginaire. N'essayez pas de lui faire concevoir que n'occupant point le centre des choses, et ne résumant point en nous leur conscience universelle, nous ne savons d'elles et de nous-mêmes que notre situation à leur égard et leur situation quant à nous; que nous sommes, vivons, pensons, agissons nécessairement dans le relatif. Ce relatif toutefois, faisant partie de l'univers, est un aspect de l'absolu qui embrasse toutes les relations possibles entre toutes les choses, tous les mondes et tous les êtres. Affirmer le relatif comme constitutif de notre manière d'être, de sentir et de penser, c'est donc répondre du même coup au scepticisme qui prétend nous interdire de rien savoir qui soit absolument vrai, et au fanatisme qui croit connaître l'absolu même dont il se prétend le détenteur unique et le dispensateur privilégié.

Le seul moyen d'échapper sûrement au fanatisme, c'est

d'échapper au dogmatisme qui en est le principe, et l'on n'échappe au dogmatisme que par la connaissance des faits et le respect des consciences. On ne peut, on ne doit exiger de personne qu'il confesse pour vrai ce qu'il juge faux, mais on peut et l'on doit exiger de chacun que tout en combattant les opinions qu'il estime fausses il respecte, il honore la sincérité dans celui qui les professe sincèrement. Dire à autrui qu'il se trompe, sans reconnaître qu'on est sujet soi-même à se tromper, c'est se mettre sur la pente de la tyrannie intellectuelle. Admettre qu'on est susceptible d'erreur, c'est être tolérant et en appeler à la seule discussion. Les esprits justes sont tolérants sans effort parce qu'en eux se contre-pèsent les faits et les idées. Ceux qui sont à la fois amples et justes, s'ils ont l'imagination qui féconde et la pénétration qui devine, représentent le génie dans l'humanité. Les Aristote, les Montaigne, les Leibnitz, les Gœthe et les Voltaire purifient par de larges effusions de bon sens la veine du genre humain qu'infecte le poison des sectaires; ils sont l'antidote du fanatisme. Mettez Jésus dont le cœur déborde d'humanité à côté de Calvin qui sacrifierait le monde à un syllogisme qu'il croit chrétien; mettez Mirabeau à côté d'un prêcheur politique à tête étriquée comme Robespierre, vous sentirez la différence de l'homme au sectaire: ici, la paroi; là, l'horizon. Le fanatique et l'homme de génie, c'est leur force, font également converger leurs facultés sur un point capital; mais ce point est un chaînon du vrai, ou n'est qu'un anneau dans l'interminable série des erreurs humaines. Une grande idée mère fait le génie fécond, une grande idée fausse rend le fanatisme stérile.

L'ambition, au moins par intervalles, permet aux passions, même aux passions tendres, de subsister à côté d'elle, bien qu'elle ne les laisse jamais la dominer; quand elle parle, il faut qu'elles se taisent, quand elles traversent ses voies il faut qu'elles disparaissent. Mais enfin, si sacrifiées qu'elles soient, elles gardent encore auprès de l'ambitieux certains droits de nature; il reste un homme. Le mystique, lui, transporte en Dieu son amour, et quand le mysticisme s'appelle sainte Thérèse, insinuant la volupté dans l'extase, il mêle en ses prières qui montent vers le doux Jésus comme un parfum du sérail à l'encens des cathédrales. De ces bagatelles du monde, de ces élans où la volupté transfigurée monte vers Dieu, nul vestige dans le fanatique. Sa passion exclut les passions, l'amour de son idée éloigne de lui l'amour. C'est un austère, un pur. Il pousse droit devant lui, ses œillères l'empêchent de voir à droite ni à gauche, et son impulsion lui défend les temps d'arrêt. S'il le pouvait, il suivrait la ligne du boulet de canon. Même dans la politique, il est tout l'opposé d'un politique; il prend en pitié les hommes d'État qui transigent, s'accommodent aux circonstances et voudraient partir de ce qui est pour l'améliorer, ne croyant pas que l'on puisse par décret supprimer l'histoire, les conditions de temps, de lieu, de caractère, encore moins la nature de l'homme subsistant en tout temps et en tout lieu. Si les faits le contredisent, tant pis pour les faits! il les condamne à ne plus être. Sent-on quels ravages peut exercer un pareil héros lâché dans l'histoire, et combien il va commettre de dégâts, la foule aidant, avant de tomber abattu, mais non convaincu, au pied du mur invisible que lui oppose

la logique des choses et de l'humanité, bien autrement intraitable que la sienne!

L'ambition dessèche les peuples ou les corrompt; les vices, l'intrigue, l'envie, la sensualité, la cruauté, la vengeance, la perversité rongent à l'envi le cœur de notre pauvre espèce; l'ignorance et les erreurs minent son intelligence, tandis que la misère blême s'attache à ses flancs et se nourrit de sa chair : cependant, la première place dans nos calamités reste au fanatique. A lui la palme, à lui qui s'entend à enflammer les foules pour l'œuvre d'une Jacquerie, d'une Saint-Barthélemy ou d'un massacre de Septembre; à lui qui, mieux avisé, en légiste, sous le masque de la loi, s'installe au tribunal de l'Inquisition ou bien au Comité de salut public, afin d'imposer le salut aux hommes dans le ciel et sur la terre par la main du bourreau. Torquemada, Calvin, Robespierre, entourés de vos émules et de vos disciples, inquisiteurs catholiques, inquisiteurs protestants, inquisiteurs démagogues, contemplez-vous dans vos œuvres! Où en serait le christianisme s'il avait célébré dans l'inquisition son triomphe définitif; où la réforme, si elle s'était laissé garrotter dans les liens du calvinisme qui détruit la justice en Dieu et la responsabilité dans l'homme; où les droits du citoyen s'ils étaient restés sous la sauvegarde de la guillotine? Heureusement, la cause de l'esprit humain, plus haute que les hommes, se dérobe en les dépassant aux sectaires qui la perdraient.

Le fanatisme se rencontre dans l'histoire tantôt à l'état de révolution, tantôt à l'état de gouvernement. Aussi longtemps que dans une croyance il demeure le maître incontesté des esprits, ceux-ci l'ignorent en eux-mêmes,

il reste latent. L'intolérance partout répandue ne se ressent plus comme telle ; elle s'apaise n'étant pas contredite, et si l'on voit alors des actes de rigueur atteindre les rares intelligences qui s'élèvent contre l'idée dominante, ces actes isolés dont la conscience générale est complice ne sont que des attestations presque superflues que le pouvoir se donne à lui-même de son existence. Le christianisme à son origine transforme le monde en un champ de bataille ; mais dès qu'il entre avec Constantin dans le corps de l'empire romain expirant, son triomphe est assuré : d'hérétique et de persécuté qu'il était, il se fait à son tour persécuteur de l'hérésie, et se calmant comme force révolutionnaire à mesure qu'il triomphe davantage, il devient organisation et dogme ; la lave bouillonnante entre dans les moules de la hiérarchie et se fixe dans l'airain de la domination. L'hérésie est désormais l'orthodoxie, elle est devenue l'Église.

La nature de toute domination est de s'immobiliser, la nature de l'esprit est de se mouvoir et de changer. Le jour arrive dès lors nécessairement, après une période d'inertie, où le progrès qu'on entendait à peine sourdre dans les profondeurs, augmente, se renforce, réapparaît à la surface et commence à battre en brèche le dogme existant. Alors, ce ne sont plus seulement quelques contradictions éparses et timides qui se produisent, les contradictions se multiplient et s'engendrent ; la domination sent le danger et s'arme de croissantes rigueurs. Une lutte à mort s'engage de nouveau entre le passé qui ne veut pas cesser d'être et l'avenir qui veut devenir ; l'esprit fermente, la fournaise des passions se rallume,

l'histoire reprend feu : l'heure est revenue des martyrs et des bourreaux.

Le fanatique subordonnant tout à son idée n'hésite pas à mentir, à intriguer, à dénoncer, à trahir pour la cause qu'il sert ; tout moyen lui est bon, y compris l'assassinat qui devient chose sainte s'il est utile. La morale est à sa discrétion. Il se place au-dessus des préceptes vulgaires : le bien à ses yeux est ce qui sert son idée, le mal ce qui lui fait obstacle ; — et pourquoi ne lui sacrifierait-il pas tout lorsqu'il lui a d'avance fait le sacrifice de sa propre existence ? car le fanatique est spiritualiste d'outre en outre, puisqu'il ne vit, n'agit, ne meurt que pour une idée, et que son idée, quoique fausse, se rattache à ce que l'esprit humain conçoit de plus élevé. Mourir pour son pays, pour sa religion, pour la liberté, pour la justice, quand même ce qu'on prend pour ces choses est une illusion, cela n'est pas ordinaire après tout, et peu d'hommes isolément en sont capables. De la passion, de l'enthousiasme, il en faudra toujours : qui ne s'oublie, ne fait rien de grand. Le fanatique s'oublie, mais c'est en s'égarant. Or l'enthousiasme sans la vérité est comme l'imagination sans le goût, dont un poëte a dit qu'elle était toujours prête à causer dans l'art les plus grands ravages. Sortant du vrai, l'homme, quelque énergie, quelque désintéressement qu'il montre, use de ses vertus contre lui-même. Point de savant de génie sans la passion du vrai, point d'artiste supérieur sans la passion du beau, point de réformateur politique sans la passion de la liberté, point de réformateur moral et religieux sans la passion de l'idéal. Ce qui n'a pas racine dans le cœur ne vit pas. Nul ne trouvera de force dans

la seule vérité, s'il ne s'inspire en même temps de l'amour de la vérité. Mais une idée ne suppose pas nécessairement l'abondance du cœur. Le fanatique en est la preuve : il a de l'enthousiasme et nulle générosité. Le fanatisme tue la pitié, il est aride, et son souffle fait pour attiser les incendies populaires n'est pas de ceux qui réchauffent les âmes et les font s'épanouir dans la sympathie.

Le fanatique atteste que si toutes les idées généreuses sont des idées générales, toutes les idées générales ne sont pas des idées généreuses. Il semble contradictoire que les plus terribles explosions de fanatisme aient eu lieu précisément dans le monde moderne chez le peuple le plus expansif et le plus généreux de la terre. C'est que la France par son amour même des idées générales et de l'absolu se trouve prédisposée aux solutions générales qui donnent particulièrement prise aux fanatiques. Par amour de l'absolu la France est devenue tout à la fois catholique, révolutionnaire et socialiste. Le socialisme communautaire n'est qu'un catholicisme économique, dont la fin est le nivellement des intérêts et des conditions.

L'erreur et la passion sont en affinité et célèbrent ensemble les noces sanglantes de l'histoire. Mais le fanatisme travaille à sa manière pour la tolérance. Personne ne la prêche avec plus d'autorité que lui ; au sortir des nuages dont il recouvre l'humanité les lois de celles-ci apparaissent plus lumineuses et se font mieux reconnaître. La croissance du vrai au cœur de l'homme est douloureuse, et l'on peut dire que notre raison s'est formée des conséquences reconnues de notre folie. L'expérience est le fruit amer de nos erreurs expiées. Qui dira les tribulations que l'humanité doit à l'erreur et à la passion?

Cependant l'esprit n'en est pas accablé, il n'a pas fléchi sous leur poids, il est debout et marche. Ce qui occupe le devant de la scène, les foules et leurs coryphées, ambitieux et fanatiques, conquérants et dominateurs, c'est en réalité la moindre partie de l'histoire et la plus éphémère. La mise en scène et les trompe-l'œil populaires nous empêchent d'apercevoir aussitôt les acteurs du fond, ils nous dérobent la vue de ces travailleurs discrets qui loin de la rampe et du public préparent le lendemain, ensemencent l'avenir de leurs pensées et le réchauffent de leur cœur. C'est avec eux néanmoins, en eux, qu'est le progrès. Pendant que les erreurs et les passions entrechoquées remplissent l'histoire de leur fracas, au fond de quelque grande âme, de quelque intelligence d'élite, germe dans la solitude une idée qui transformera le monde. Ainsi que le blé, semence imperceptible cachée dans le sillon mais qui deviendra la récolte, croît le pain de l'esprit, cette nourriture idéale du genre humain. Pourquoi faut-il que rien ne mûrisse que dans la douleur, et que l'homme ne puisse entrevoir quelque aspect de la vérité sans la recouvrir aussitôt de ténèbres nouvelles !

Le tableau qui s'offre à nous, lorsque du haut de notre temps nous regardons le passé, n'est point fait pour nous réjouir. Là-bas, dans la brume de l'Orient où l'homme essaie ses forces et fait ses premiers pas, que discernons-nous ? des troupeaux d'hommes parqués en castes, ou menés à la boucherie des ambitieux pour la gloire d'un Xerxès, d'un Cambyse, d'un Sésostris, d'un Cyrus ou d'un Alexandre. Cela dure jusqu'au jour où Babyloniens, Assyriens, Égyptiens, Mèdes, Perses, Indous,

après nous avoir offert le spectacle d'un lamentable remue-ménage d'empires naissants et croulants les uns par-dessus les autres, cèdent le pas aux Grecs et aux Romains. Les Grecs repoussent l'Asie qui les menace d'un débordement. Ce premier acte des guerres médiques est beau. Mais l'Asie repoussée, ses vainqueurs se battent entre eux ; la guerre civile sévit entre les cités rivales et déjà la Grèce tend à sa fin. N'ayons crainte : le spectacle ne finira pas avec elle. Une poignée de bandits, réfugiés dans un coin du Latium, ont fondé une ville ; ils enlèvent des femmes, se multiplient et prospèrent : Romulus suspendu aux mamelles de la louve y boit l'insatiable faim du fauve dévorant. La louve passée dans le Romain dévore des peuples. Puis ses enfants se déchirent; la guerre civile après les guerres étrangères, c'est la règle. — Sylla après Scipion, après Sylla César. L'empire se coule en bronze dans le feu des guerres civiles, Rome se laisse elle-même conquérir; c'est la première vengeance des peuples. Place à Tibère, place à Néron. Les Antonins introduits par le hasard dans la file des monstres couronnés ne sont qu'un accident heureux et sans conséquence. Cependant l'empire a fait son temps, les Barbares l'assiégent, le reflux des peuples devient irrésistible, il rompt partout la digue des frontières. Alaric, Odoacre, Attila arrivent en vengeurs, en liquidateurs de l'empire romain par la guerre et l'invasion. On n'a plus devant soi qu'un chaos mouvant de peuples et de races amalgamées dans le sang.

Enfin s'annonce une ère de paix et de fraternité. — Aimez-vous les uns les autres! — Jésus est né, il prêche, il est cloué sur la croix. Mais son amour a passé

dans ses disciples, qui se dispersent et propagent, aux quatre points cardinaux, la flamme de l'esprit qui doit achever de dévorer les restes du vieux monde et faire place à un monde nouveau. Les hommes vont maintenant se reconnaître, se tendre la main d'un bout de la terre à l'autre. Assez de méprises, assez de ténèbres et de fureurs. Regardez : vous avez même visage, même âme, même souffrance; vous êtes une famille née du même Père! Soyez des frères pour vous alléger le poids de la terre et vous ouvrir le ciel.

La parole d'amour devait changer les hommes, ce furent les hommes qui la changèrent en une doctrine de haine. Au lieu de s'élever jusqu'à elle, ils l'abaissèrent — c'était plus facile — au niveau de leurs iniquités et de leur déraison ; ils en firent un instrument plus terrible que tous les autres de meurtre et de servitude. C'est en invoquant le christianisme, que les hommes vont commettre les crimes les plus atroces contre l'humanité. Après s'être combattus à outrance, le paganisme et le christianisme s'asseyent ensemble sur le trône des Césars. Constantin consomme l'alliance entre le Latin et le Sémite; victorieuse en Gaule avec Clovis et Charlemagne, l'Église naissante s'empare du Celte et du Germain. L'Église faite au Nord comme au Midi, un double despotisme plane sur le monde. Le Sacerdoce et l'Empire se sont unis pour dominer, en attendant qu'ils se brouillent pour déchirer l'Occident. Qu'est devenu l'Évangile? il a disparu derrière eux. Les trois premiers siècles du moyen âge n'ont abouti qu'à constituer une société plus malheureuse que celle de l'Orient, emprisonnée dans la théocratie, la féodalité et le servage. Les ma-

tériaux en ruine de Rome et de la Grèce, les blocs grossiers du Nord encore barbare furent associés dans l'édifice gothique. Un ciel de plomb recouvrait le monde. Si l'espérance n'avait fait sa trouée, les cœurs auraient péri dans le découragement.

Trois faits se détachent sur cette sombre époque : les croisades, la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, l'inquisition. Cela dure plus de mille ans au nom du christianisme. Alors l'homme enseveli se réveille, il ramène au sein de l'histoire l'Évangile et la conscience enfouis dans les catacombes de l'Église. La Réforme, renaissance morale, entre dans l'histoire presque en même temps que la Renaissance des lettres, des arts, de la science. Le monde s'apprête à célébrer de meilleurs jours, Jésus et Platon se donnent la main, la Grèce et la Judée se rencontrent, Phidias et Raphaël, Érasme, Luther, et bientôt Bacon — le passé, le présent, l'avenir — semblent s'être donné un glorieux rendez-vous. Est-ce enfin l'humanité qui s'annonce ? tant de fois elle a paru se lever, et les lueurs de l'aube se sont éclipsées dans la nuit ! Mais l'on peut espérer cette fois, puisque la conscience et le cœur se réveillent en même temps que la raison. Jamais conjonction d'astres ne fut plus favorable. Cependant la Renaissance éclate en chefs-d'œuvre, partage d'une élite. La Réforme qui s'adresse au clergé, aux peuples, aux princes soulève de toutes parts la tempête, l'intolérance sévit avec rage par toute l'Europe et jusque dans le camp des réformateurs. L'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, la Suisse sont entraînées dans ce tourbillonnement de passions, d'intérêts, d'idées contraires : la danse macabre a recommencé, le vertige est partout.

Faute de définir de même des choses indéfinissables, il faut bien s'entr'égorger. Un grand schisme se fait entre les nations latines et germaines, une large crevasse s'ouvre à travers l'Europe qui la sépare en deux moitiés opposées. L'Église n'abandonnera pas le terrain qu'elle a conservé, et sur lequel elle ne peut se maintenir qu'à la condition d'étouffer l'avenir des peuples qu'elle y a retenus. Elle sera l'ennemie de ces peuples, elle les mettra en travers du progrès : pour vivre il faut qu'elle les tue, pour qu'ils renaissent il faut qu'elle disparaisse. Perspectives nouvelles de désordre et de guerres !

La réforme a passé, le monde épuisé s'apaise ; on est presqu'à bout de haine. Mais voilà que déjà l'ère des philosophes s'annonce après l'ère des réformateurs. Les philosophes se créent dans leur cabinet un idéal dont ils contemplent le mirage à l'horizon. Bonne chance aux philosophes ! Le feu qui a couvé dans leur cerveau commence à gagner les régions moyennes, il y a comme une fermentation de raison universelle. Sans doute l'âge d'or s'avance. Cependant l'atmosphère s'émeut, le branle-bas recommence, les éléments se réveillent sourdement au cœur des multitudes. Voici la révolution ! La France a trouvé pour le monde un nouvel évangile, l'évangile du droit. Elle l'annonce aux peuples du haut de sa chaire par la bouche des tribuns : Liberté, Égalité, Fraternité. Formule splendide : éclair ou lumière ? cela dépendra des hommes. En attendant qu'ils la mettent en pratique, cette formule admirable, elle illumine la terre. Les peuples unis par la chaîne de leurs misères à son contact ressentent comme un choc électrique, et tressaillent. Mirabeau parle pour le monde, ses discours sont un tonnerre qui

ébranle les trônes. Il meurt sentant déjà la révolution glisser de ses mains, à travers celles des tribuns inférieurs, dans les couches où toujours se change en torche incendiaire le flambeau lumineux. La révolution, des classes moyennes descendue dans le peuple, du peuple descend dans la populace; elle n'est plus au conseil des philosophes ni des hommes d'État, elle n'est même plus à la tribune, elle est dans la rue; — elle a suivi la pente fatale des passions transformées en partis. Nous sommes en pleine Terreur : l'évangile de la liberté coupe des têtes chez le plus aimable des peuples qui dans les massacres de Septembre donne un pendant politique à la Saint-Barthélemy. Le salut public terrestre a remplacé le salut public céleste, le Jacobin inquisiteur et prêcheur le Jésuite. Les années, les mois sont des siècles.

Quand finira ce cauchemar? quand la passion aura fini de faucher l'intelligence. La machine, qui est logique, s'est arrêtée après avoir détruit ses artisans; elle est au bout de ses opérations. On est affamé d'ordre et de sécurité : le Corse qui guettait sa proie devient empereur des Français. Est-ce le repos au moins à défaut de la liberté? Non, c'est l'ambition qui succède au fanatisme. Elle se fait égalitaire pour réussir, elle réussit. L'évangile des droits de l'homme, après l'avoir supprimé chez le peuple qui le proclama, le missionnaire botté va le répandre en Europe et pendant quinze années, l'épée en main, courir du nord au midi pour faire le bonheur des nations. Il soûle la France de gloire, mais les peuples émancipés se liguent à la fin contre l'émancipateur et vont jusque dans son aire saisir l'aigle impérial.

Une colonne reste debout marquant les œuvres sublimes que fit avec la France le moderne César. Une légende soigneusement cultivée par des historiens et des poëtes, rouvre après moins d'un demi-siècle l'accès du pouvoir à un aventurier porteur du nom légendaire. Il s'empare de la France par un coup d'État nocturne, et le suffrage universel récemment conquis dans les transports d'une République d'un jour couronne avec élan la Bohème politique. L'ère des faiseurs succède dans Paris, capitale de la civilisation, à l'ère raisonneuse des philosophes et des tribuns. Pendant vingt années le monde est attentif : au dedans silence et torpeur, coupé de deux aventures au dehors. Le règne de l'aventurier finit par un cataclysme. Les deux nations dont l'union serait la paix de l'Europe, dont l'hostilité sera sa ruine, poussées par l'ambition sur les champs de bataille, y sèment l'insécurité et la discorde future dans le sillon des boulets. C'était hier, et le monde date de milliers d'années, et le christianisme a dix-neuf siècles de vie; quel âge ont donc la justice et la fraternité des hommes? il faut croire qu'elles sont encore au berceau. Ah! puissent-elles grandir, puisse de tant de catastrophes se dégager radieuse, évidente pour tous, indiscutable, cette vérité que Napoléon lui-même proclamait entre deux carnages dans un accès de lucidité : toute guerre en Europe est une guerre civile.

Quelle conclusion tirerons-nous de ce triste aperçu? — est-ce le découragement? Non, malgré tout! L'homme est bien infime dans ce qu'il exécute, mais il est bien grand dans ce qu'il rêve et toujours son idéal a surnagé au-dessus de ses naufrages. Il habite une planète infé-

rieure qui peut-être est la plus basse dans l'échelle des cieux ; mais il le sait, il le voit, il en souffre. Il est donc supérieur à sa misère, plus haut que ses exploits, et s'il fait des chutes si profondes c'est qu'il aspire à monter. Il n'y a pas d'abîmes où il n'y a pas de sommets.

L'ORIENT.

I.

NINIVE ET BABYLONE.

Notre passé historique. — L'Orient en face de l'Occident. — Agglomérations humaines, nationalités et citoyens absents. — Castes et théocratie. — Orient et moyen âge. — La famille. — Despotisme et conquêtes. — Élévations, écroulements d'empires. — Art, industrie et morale en Assyrie. — Les prophètes.

Lorsque nous nous retournons vers le passé, la distance parcourue nous semble énorme. Que l'on se figure cependant l'humanité comme une suite de générations se tenant par la main, et chaque génération représentée par un homme; en étendant à cinquante années la vie d'une génération, mille années seraient résumées par vingt individus, dix mille par deux cents. Pour atteindre au temps d'Abraham ou de Ninus une chaîne de soixante-quatre individus suffiraient; il n'en faudrait guère plus de cinquante pour remonter jusqu'à Lycurgue, cinquante atteindraient à Platon, quarante dépasseraient Jésus-Christ et l'ère moderne. Nous ne serions pas à une distance

de plus de vingt de Charlemagne, douze seulement nous sépareraient de saint Louis, six combleraient à peu près l'intervalle entre nous et Charles-Quint. En vérité, l'histoire est bien jeune. L'homme sans doute est plus ancien que l'histoire, et si par delà les empreintes qu'ont laissées sur le silex ses débuts inexpérimentés, franchissant des âges géologiques, nous le prenons à la date des terrains où se rencontrent ses premiers débris, il nous semblera que notre espèce fuit derrière nous en des perspectives incalculables. Et pourtant cet espace où notre esprit se perd est-il aussi vaste qu'il nous apparaît? L'intervalle qui sépare l'apparition de l'homme de la première condensation terrestre est immense aux yeux d'un être qui le mesure à sa propre durée; mais cette appréciation relative est peut-être celle d'un éphémère, et tel insecte qui vit à peine un jour, s'il devait comparer notre existence à la sienne, trouverait sans doute que nous plongeons dans l'éternité. Le temps n'est qu'un rapport, et si l'on mesure à la vie de notre espèce sur la terre jusqu'à ce jour celui qui s'y écoula lorsqu'elle ne l'habitait point encore, l'on sera tenté de dire que l'homme est d'hier sur la planète.

La terre accomplit son mouvement d'occident en orient. L'histoire a marché en sens contraire, c'est vers l'Orient que regarde l'homme moderne lorsqu'il se retourne vers ses origines.

L'Orient nous offre deux grandes races, la race aryenne et la race sémitique, qui n'ont trouvé leur point de confluence que dans notre civilisation. La race est-elle un fait dérivé ou bien un fait originel? Je crois qu'elle est un fait originel, mais quand même il en serait autrement,

elle se trouverait dans l'histoire et s'y montrerait comme si elle était un fait originel. Qu'importe d'ailleurs à l'historien ce débat, si dès le début de l'histoire appréciable c'est la diversité qu'il rencontre et dont il relève les effets? Qu'il y ait eu plusieurs avénements de l'homme par groupes ou paires isolées, en un lieu de la terre ou bien en plusieurs, à quoi bon s'échauffer là-dessus? l'homme a fait son avénement, voilà l'évidence, et la nature de l'homme subsiste en tous les hommes à des degrés inégaux, mais incontestables. Les physiologistes même qui déduisent l'homme du singe n'ont jamais songé à classer le nègre parmi les primates. S'ils ne le font pas, ils avouent que le nègre appartient à l'espèce humaine; ils confessent l'unité de l'espèce dans sa diversité, et reconnaissent que s'il existe des races supérieures, parmi ces races des peuples supérieurs, parmi ces peuples des individus supérieurs, les plus hautes expressions de l'humanité et les plus infimes font ensemble partie de celle-ci. Ses traits distinctifs, pour être moins accusés, se retrouvent chez le plus humble des Papous, et la faculté du langage, la curiosité, la religion, l'aptitude au progrès, si faibles qu'elles soient, le distinguent de l'animal pour l'unir à elle.

La variété des races, des peuples, des individus, est nécessaire au travail humain, une espèce uniforme serait condamnée à la stérilité. Races, peuples, individus, qui durant de si longs siècles ont travaillé à l'écart sans se connaître, ou ne se sont rencontrés que pour se combattre, tendent aujourd'hui à un but commun : l'espèce divisée, éparpillée, aspire à relier ses membres épars et tend à s'organiser. Nous assistons à ce spectacle, nous contri-

de mystères. Depuis que les explorations des Anglais, depuis que la philologie allemande et française ont ouvert à l'Europe les portes de l'Inde et nous ont ramenés près de nos origines, une révolution a commencé de s'accomplir silencieusement dans les esprits : l'Occident et l'Orient mis en contact, c'est l'humanité qui se retrouve en se complétant. Placée sur ces pistes antiques, fouillant les religions et les langues, elle suit ses propres pas, étudiant, distinguant et comparant, relevant avec une sorte de piété les vestiges de son pèlerinage vers le nord où commença, la Grèce et Rome franchies, l'école de ses laborieuses conquêtes sur la nature et sur elle-même.

L'Inde, la Perse, l'Égypte n'ont pas résisté à l'application soutenue de la curiosité occidentale, elles ont dû se rendre. Ces recherches ont produit des héros. Le dévouement à la science jusqu'à la mort en vaut un autre : se donner à l'humanité, de quelque façon que ce soit, c'est la grandeur humaine. Il n'y a que ce spectacle de la grandeur modeste et sans fracas, abondante en sympathie, qui nous puisse consoler de la fausse grandeur des ambitieux ou des fanatiques qui remuent le monde et ne savent que le faire reculer. Ce n'est pas Napoléon qui a fait la conquête de l'Égypte, c'est Champollion ; ce n'est pas Cyrus ni Alexandre qui se sont vraiment emparés de l'Orient, c'est la légion des Anquetil, des Burnouf, des Chézy, des Humboldt, des Weber, qui le possèdent parce qu'ils le connaissent et nous apprennent à le connaître. Et que dire de ces hardis voyageurs, Barth, Overweg, Livingstone, et tant d'autres, qui parcourent seuls, au péril de leur vie, les contrées inexplorées de

l'Asie ou de l'Afrique, non plus pour les soumettre mais pour révéler à l'homme sa demeure jusqu'en ses points les plus inaccessibles et rattacher partout, dans l'intérêt de tous, les fils interrompus du réseau humain.

La supériorité de l'Occident est incontestable, c'est là qu'est le mouvement. L'Orient n'apparaît plus que comme une immense nécropole dans laquelle se pressent les fantômes des peuples éteints et des races flétries. Que sont les Indous et les Égyptiens d'aujourd'hui au regard de leurs aïeux qui se lèvent et ressuscitent à l'appel de l'érudit? Des ombres qui se propagent. Les peuples ont le triste privilége de se survivre en prolongeant leur existence après avoir cessé d'être. Ce destin qui a frappé l'Orient, puis la Grèce, Rome et Jérusalem, un jour nous atteindra. Mais nous ne mourrons pas tout entiers, le meilleur de notre âme et de nos œuvres aura passé dans les sociétés futures, dans les peuples nouveaux évoqués par l'impérissable loi du progrès qui tue et qui fait vivre — qui peut-être quelque jour ranimera les peuples flétris en infusant dans leur veine épuisée le sang de ceux où fermente l'avenir.

Ce qui frappe d'abord au spectacle de l'Orient, c'est l'étendue des empires qui s'y sont déployés. Mais ces empires ne renferment point de peuples au sens moderne du mot. Ce ne sont pas des organismes, des nations proprement dites. L'âme ainsi que le corps y sont diffus, et bien qu'on y saisisse une individualité chinoise, égyptienne, indoue, persane, l'individualité politique n'y est pas constituée : le citoyen est absent. Ce sont des multitudes parquées en castes. Sur certains points elles se rapprochent en de formidables condensations humaines;

elles créent Ninive, Babylone, Persépolis, Thèbes, Memphis, elles ne donnent point naissance à ces capitales où, ramenée sur elle-même en quelque sorte, une nation converge et prend conscience de soi. Athènes, Rome, Jérusalem, au regard de ces gigantesques agglomérations de peuples, sont des points imperceptibles. Et cependant les foules armées de Xerxès et de Darius se dispersent en se heurtant aux soldats citoyens d'Athènes, Rome fait la conquête du monde, Jérusalem deux fois captive de l'Asie ne s'y dissout point et reste triomphante au cœur de ses enfants. C'est que dans ces petits États la vie nationale est concentrée comme les rayons au foyer de la lentille; c'est que dans chaque habitant d'Athènes et de Rome il y a un citoyen d'Athènes ou de Rome, dans chaque habitant de Jérusalem un Juif qui porte avec soi l'orgueil de la cité sainte, élue par Jéhovah, le Dieu unique.

« L'éparpillement, dit le Ramayana, est la fin des amas, l'écroulement est la fin des élévations, la séparation est la fin des assemblages, et la mort la fin de la vie. »

Cette voix, venue du fond de Orient, exprime à merveille la constitution de celui-ci : il est un amas, un assemblage de peuples. Et cette constitution nous explique à son tour trois choses que nous rencontrons à peu près dans tout l'Orient : le despotisme sacerdotal, la conquête, les castes.

A cause de leur prodigieuse étendue et de leur éparpillement, ces peuples ne pouvaient être régis que par le despotisme le plus absolu; à cause du despotisme qui les régissait, ils ne pouvaient avoir d'autre politique que la conquête. Faute d'une loi intérieure d'organi-

sation, ils ne purent trouver leur assiette que dans le système des castes. Les castes sont l'architecture sociale de l'Orient. Elles représentent les étages de la société, dont les matériaux superposés sont cimentés par le despotisme. Les castes mettent l'ordonnance dans les sociétés qui ne connaissent pas l'ordre, fruit exclusif de la justice. Le moyen âge, plus barbare que l'Orient sous maint rapport, à cet égard lui ressemble : les castes sont-elles autre chose que de grandes corporations systématiques; les serfs, les vilains, les seigneurs ne forment-ils pas aussi les étages de l'édifice social couronné par le double despotisme du sacerdoce et de l'empire? Orient et moyen âge sont essentiellement théocratiques. L'autorité non consentie et la conquête règnent des deux parts. Des agglomérations foulées ou poussées les unes contre les autres, un branle-bas incessant de peuples, d'ambitions et de fanatismes; des guerres, des massacres, des élévations et des abaissements au-dessus desquels reparaissent les guerriers et les prêtres, tantôt unis, tantôt divisés, toujours dominateurs, — tel est l'Orient, tel le moyen âge. Toutefois, dans la confusion de celui-ci s'ébauchent les nations modernes qui substitueront à la caste fermée la classe légalement accessible à tous, au joug du sacerdoce la communauté des consciences autonomes, à la tyrannie de droit divin la liberté de droit humain, à l'unité mécanique du despotisme l'unité organique de la justice. Le monde contemporain n'a pas encore définitivement et partout cause gagnée, mais son incontestable tendance est là, son esprit et son avenir : le gouvernement n'a plus d'autre objet à ses yeux que d'assurer la liberté réciproque des hommes, l'État

plus d'autre mission que de délivrer les forces sociales des liens artificiels qui entravent leur essor. C'est pour cela que le monde oriental lui est devenu si étranger qu'il lui semble en y entrant aborder sur un continent historique duquel le sépare un abîme plus profond que l'Océan.

L'Orient n'était pas en mesure d'échapper au despotisme. Le moyen âge en est sorti parce qu'il renfermait en soi un principe supérieur à lui-même, l'idée du respect de la personne humaine enveloppée dans le christianisme; parce que, d'autre part, les barbares venus du Nord lui apportaient une séve d'individualité, une énergie de corps et de caractère que l'Orient n'eut pas et ne pouvait avoir. Où manque le nerf moral, ce muscle de l'âme, il n'est pas de remède à l'asservissement. Où ce nerf existe la liberté prévaudra inévitablement au bout d'un certain temps, car elle n'est que l'individu faisant triompher son droit à l'existence et à l'humanité. L'Orient avait en outre contre lui son immense étendue et la dissémination de ses peuples sans cesse remués, déplacés par la conquête. Quelque chose d'analogue se passe dans un État contemporain qui tient beaucoup de l'Asie et dont l'ambition penche de son côté, bien qu'il soit la puissance septentrionale par excellence. Que l'empire russe s'étende outre mesure au lieu de se concentrer, qu'il accueille en soi des éléments trop disparates, l'estomac lui fera défaut pour les digérer; il ne pourra se maintenir que par le despotisme politique et religieux résumé en un seul homme. La fatalité qui s'attache aux trop vastes agglomérations, impuissantes à se concentrer, restera la sienne. L'Amérique elle-

même n'y aurait point échappé si, dans son immense étendue et la diversité de ses éléments en fusion, ses fondateurs n'avaient apporté les mœurs, l'instinct, les idées d'une nation déjà formée qui est la plus politique et la plus libérale de toutes les nations. Peuple nouveau doté de la sagesse pratique d'un peuple ancien, les Américains ont, par la fédération, échappé aux périls résultant de l'amas croissant des populations et de l'étendue des territoires. Par la fédération, ils ont divisé le problème et laissé à chaque agglomération politique le soin, et, grâce au bénéfice de ses limites restreintes, le moyen de le résoudre pour soi. Les solutions locales, devenues des provinces ou des États, se sont unies dans une solution générale qui est l'Amérique. Et puis, l'Amérique s'en tire par la conquête, — celle du sol qui ne lui manque encore nulle part; elle donne un débouché à la vieille Europe et profite de l'expérience de celle-ci, sur une terre vierge elle apporte une civilisation toute armée qui lui donne la victoire.

L'Orient, privé de telles ressources, incapable de rien emprunter, devait, après avoir atteint son apogée, tourner sur lui-même, décliner, et s'endormir dans la torpeur jusqu'au jour où l'Occident, sans le régénérer, le réveillerait par son contact. Les sociétés qu'il a produites ressemblent à sa végétation qui nous offre de larges épanouissements; l'ampleur et l'éclat y remplacent la force, la séve s'y délaie au détriment de la saveur. L'Orient a plus de fleurs, le Nord moins rapide a plus de maturité et de fruits.

Le monde oriental se reflète dans la famille orientale dont la constitution est également théocratique et despo-

tique. « La pluralité des femmes, dit Heeren, mène nécessairement au despotisme dans la famille, parce qu'il fait de la femme une esclave, et par conséquent de l'homme un maître. La société ne se compose donc pas d'un certain nombre de pères de famille, mais de despotes domestiques, qui, parce qu'ils font eux-mêmes du despotisme, veulent être traités despotiquement à leur tour. Qui commande aveuglément n'est habile qu'à obéir aveuglément. »

Nous trouvons la famille constituée fortement chez tous les peuples dont l'individualité politique s'accentue avec vigueur. Chez les Juifs, elle fut l'élément de la vie patriarcale, de la tribu qui n'est qu'une réunion de familles sous l'autorité d'un homme choisi lui-même parmi les pères de famille. Chez les Grecs, nous la verrons beaucoup plus respectée qu'il ne semble d'abord; chez les Romains, assise première de la cité, elle affecte dans la personne du *pater familias* un caractère presque religieux. Parmi les nations modernes, les plus solides sont celles qui ont les familles les plus solides. La famille est la pierre dont les sociétés sont bâties; quand elle se désagrége, la société se décompose.

Les sociétés guerrières et théocratiques de l'Orient furent tout ce qu'elles pouvaient être en dehors de la famille et de la liberté. Les arts techniques y acquirent une perfection due principalement, j'imagine, aux traditions que le système des castes entretenait parmi les artisans et qui faisaient école. L'Orient, surtout en Perse et dans l'Assyrie, a la main artiste, ses tissus, ses armes, ses vases, sa vaisselle, l'ornementation de ses palais et de ses monuments en témoignent encore sous nos yeux.

Ce n'est pas la façon grecque, mais c'est ingénieux presque toujours, souvent original, quelquefois même beau et mesuré. Le sens de l'ensemble n'a pas encore triomphé dans l'équilibre des lignes monumentales ou dans la pleine harmonie de la forme vivante; cependant la forme humaine, et particulièrement le visage humain, y sont traités avec respect. Dans les bas-reliefs et les statues de Ninive que nous devons aux fouilles de M. Layard [1], je remarque l'amour intelligent avec lequel le cheval est étudié, il semble mieux compris que l'homme lui-même. Certains lions ailés sont superbes de force et de calme. Ce qui domine dans la sculpture assyrienne, c'est la musculature, l'énergie précise en même temps qu'ornée. Les profils sont nobles, très-purs de dessin, les attitudes et le geste expressifs et justes. Moins anguleuse que la sculpture égyptienne en proie à la roideur des formes traditionnelles sacrées, celle de Ninive est plus voisine de la nature et l'on voit le constant effort qu'elle fait pour s'en rapprocher. L'Égypte emprisonnée dans ses liens sacerdotaux n'a pas su marquer aussi bien que l'Assyrie la différence naturelle du contour féminin et de la ligne masculine. L'art assyrien qui se meut avec plus d'aisance ne s'est pas non plus laissé écraser sous les surcharges et les monstrueuses superfétations auxquelles a succombé celui de l'Inde. C'est de la Perse éprise d'élégance qu'il me paraît s'être davantage rapproché. Il caresse le détail, s'y complaît partout et s'y attache trop pour ne pas s'y perdre souvent, — il a toutefois dans le mélange de la forme humaine et de la forme animale,

1. *Ninive et ses restes.*

propre à l'Orient ainsi qu'au moyen âge, créé de vrais types qui se marquent ineffaçablement dans l'imagination, et créer des types c'est créer un art.

Combien de mains occupées à tailler, façonner, orner les métaux, l'ivoire, la pierre, les étoffes! Si l'Orient n'est pas industriel, il est industrieux, s'il n'a pas d'artistes comme la Grèce, sculpteurs ou architectes, il abonde en artisans qui dans leur travail mettent partout de l'art et s'y complaisent. A côté de la région des artisans fourmillaient les négociants : d'après le prophète Nahoum, il y en avait plus à Ninive que d'étoiles au ciel. Tout ce monde, au sud de l'Euphrate et du Tigre, à Babylone et à Ninive, était très-actif. Cela devait ressembler à des ruches en temps de paix. Comme l'Orient a remué la pierre! Ces capitales colossales dont les ruines font notre étonnement, Ninive et Babylone, Thèbes aux cent portes, Persépolis, étaient environnées de murailles qui devaient les protéger et dans l'enceinte desquelles des champs, des espaces réservés à la culture permettaient aux habitants et à l'armée de suffire à leur existence durant des siéges indéterminés. « Le premier dessein des anciens maîtres de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Médie, ne fut pas de montrer leur puissance dans l'érection de grandes et populeuses capitales. Ils cherchaient, dans la sûreté de la capitale, la sûreté et la durée de l'empire [1]. » La capitale était la sûreté de l'empire, mais la muraille était celle de la capitale. Le mur que Nabuchodonosor éleva au VI[e] siècle et qui s'étendait de l'Euphrate au Tigre, haut de cent et large de vingt

1. Max Duncker, *Histoire de l'Antiquité*.

pieds, avait une longueur de douze à quinze milles allemands; les murs de Babylone, sur un périmètre de huit à neuf milles, mesuraient cent ou deux cents pieds d'élévation et quatre-vingt-deux pieds de largeur. Cependant Ninive tomba, elle dut sa chute au Tigre comme Babylone dut la sienne à l'Euphrate détourné par l'ennemi. Ces murailles prodigieuses disent assez sous quelle loi a vécu l'Orient. Les arts manuels y ont fleuri, le commerce y a prospéré, le luxe y a pris des proportions qui ont rendu l'Asie proverbiale; mais tout cela n'a vécu, n'a grandi que sous l'égide de la force et toujours exposé à des coups de force. La conquête, d'un mot, a gouverné, et l'Orient n'a eu d'autre appétit que celui des conquêtes. Les grands conquérants sont ses représentants, ceux dont les bas-reliefs nous racontent les exploits, ceux qui brillent dans la tradition et qui font seuls les frais des annales de pierre ou de papyrus. Il n'y a qu'eux; il ne pouvait y avoir qu'eux. L'Orient, c'est Sémiramis, Ninus, Cyrus, Rhamsès, Nabuchodonosor, — ce sera quelque jour Omar, Gengiskhan, Tamerlan.

Dans les bas-reliefs de Ninive nous ne voyons que prisonniers qui défilent, villes prises d'assaut, maisons incendiées et pillées, archers bandant leurs arcs, guerriers, chefs et rois sur leurs chars, vainqueurs coupant des têtes, greffiers qui les enregistrent avec soin en présence du roi ou du chef, afin d'évaluer au plus juste les pertes de l'ennemi. « A peine le bélier avait-il fait brèche, dit M. Layard, et l'assaut avait-il commencé, les femmes apparaissaient sur les remparts et, s'arrachant les cheveux, étendant leurs mains suppliantes, demandaient grâce. Il n'est pas rare que les hommes soient représen-

tés avec elles implorant le pardon du vainqueur. Lorsque les assiégeants s'étaient rendus maîtres de la place, un massacre général paraît avoir eu lieu et la ville communément était livrée aux flammes. » Enfants et femmes étaient entraînés comme du bétail, des populations entières transportées comme colons dans une possession éloignée. « Il est très-probable que dans la plupart des cas, comme nous le savons des Israélites sous Salmanassar, le peuple arraché à ses foyers n'était pas transféré dans une contrée unique, mais qu'on le partageait, ce qui réduisait le danger autant que possible. Le livre d'Esra nous apprend comment ces colonies étaient organisées [1]. »

Les bas-reliefs retrouvés dans les fouilles de Ninive sont un commentaire parlant de ces dramatiques paroles d'Ézéchiel :

« Car ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : voici je vais faire venir de l'aquilon Nébucadnezar, roi de Babylone, le roi des rois, contre Tyr, avec des chevaux, et des chariots, et des gens de cheval, et un grand peuple assemblé de toutes parts.

« Il passera au fil de l'épée les villes de ton ressort; il élèvera des forts contre toi, et dressera des terrasses contre toi, et lèvera le bouclier contre toi.

« Et il posera ses machines de guerre contre tes murailles, et démolira tes tours avec ses marteaux.

« La poussière de ses chevaux te couvrira, à cause de leur multitude; tes murailles trembleront du bruit de la cavalerie, des charrettes et des chariots, quand il entrera

1. Marc Niebuhr, *Histoire d'Assur et de Babel.*

par tes portes comme on entre dans une ville à laquelle on a fait brèche.

« Il foulera toutes tes rues avec la corne des pieds de ses chevaux; il tuera ton peuple avec l'épée, et les trophées de ta force seront renversés par terre.

« Puis ils butineront tes richesses et pilleront ta marchandise, et ils ruineront tes murailles et ils démoliront tes maisons de plaisance, et jetteront tes pierres, ton bois, et ta poussière au milieu des eaux. »

Tout est colossal en Orient, rien n'y est fort parce que rien n'y est organisé, que les empires se résument dans quelques villes énormes où règne un seul homme maître absolu, dont les yeux ne se plaisent qu'à l'éclat extérieur des choses, au luxe et à l'apparat, dont la volonté ne s'assouvit que dans la domination, dont le cœur ne connaît qu'un désir : étendre son pouvoir jusqu'aux bornes de la terre — et qui n'a qu'un signe à faire, qu'un ordre à donner pour mettre en mouvement des peuples de guerriers dans l'intérêt de sa gloire uniquement fondée sur l'étendue de son empire. De l'Euphrate au Tigre, du Tigre au Gange, du Gange à l'Indus, sur les bords du Nil, aux frontières du désert, la grandeur royale n'est mesurée qu'à la grandeur du royaume. Les peuples modernes et leurs souverains peuvent-ils se dire complétement affranchis de cette fausse idée, de cette idée asiatique de la grandeur et de la force?

C'est la portion de l'Orient comprise entre l'Euphrate et le Tigre qui a le plus souffert de cet universel remue-ménage de conquêtes, d'asservissements et de triomphes; c'est là qu'on a vu les plus vertigineuses fortunes et les désastres les plus profonds s'accomplir. C'est là que la

scène a changé le plus souvent et le plus vite, et que les empires s'écroulant les uns par-dessus les autres se sont remplacés comme des décors. Ne formant qu'un bloc à l'origine, celui d'Assyrie embrasse Ninive et Babylone, plus la Médie. Puis ce bloc mal cimenté se décompose en trois, et les trois empires se heurtent et tentent de s'anéantir. Vers 680 le roi de Ninive réussit à s'emparer de Babylone qui tombe au second rang, mais bientôt c'est Babylone à son tour qui l'emporte sur Ninive avec l'alliance des Mèdes : Ninive est détruite, Balthazar peut se croire définitivement le maître du monde. Survient Cyrus qui s'empare de tout, et c'est à la Perse que passe le sceptre de la conquête. La suprématie des Perses a détruit celle des rois d'Assyrie et de Babylone qui ne renaîtra plus; cette suprématie s'incarne à son tour, Xerxès est l'héritier des Ninus, des Sémiramis, des Sardanapale. La puissance de Xerxès s'abat devant une cité grecque et Darius ne réussit pas à reprendre sa revanche des Athéniens; sous Cambyse la Perse déborde sur l'Égypte, qui sous Rhamsès déborde elle-même sur l'Inde et sur la Perse. Plus tard, c'est l'Inde avec Porus qui triomphe, plus tard encore avec Mithridate. Alexandre n'a fait qu'une promenade triomphale en Orient, les Romains n'ont pu assujettir ses immenses territoires, ni implanter leurs aigles dans ces royaumes mouvants.

A considérer dans son ensemble l'histoire de l'Orient, celle des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, de l'Égypte et de l'Inde, nous ne voyons en somme que des déluges de guerriers se portant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, la puissance se déplaçant partout et ne se fixant nulle part. Au milieu de ces fluc-

tuations guerrières, deux épopées se détachent en relief sous le rayon de la littérature, — celle de Cyrus le jeune avec la retraite des dix mille comme corollaire et celle d'Alexandre, héros romantique égaré en pleine Asie. Beaucoup d'éblouissement, peu ou point de lumière; beaucoup de déplacements, aucun progrès ni individuel ni national : rien toujours que des multitudes, des armées, des conquérants, tel est le spectacle qui nous est offert. C'est en étudiant l'Orient que l'on aperçoit clairement cette vérité, que tout développement réel est un accroissement de force dans l'individu, principe et fin de la civilisation. Aucune nation n'est parvenue, et je crois qu'aucune ne parviendra jamais à transformer en individus capables d'un discernement et d'une volonté propres toutes les existences qui la composent. Un reliquat de foule demeurera dans les plus avancées. Il n'est pas moins incontestable que la nation la plus progressive, la plus civilisée, par conséquent la plus libre, sera celle qui, se délivrant du poids des masses, formera dans son sein le plus d'individus capables de se gouverner, le plus d'autonomies vivantes. Le progrès politique, inséparable du progrès intellectuel et moral, viendra toujours de la réforme des individus, du nombre de ceux qui sauront par la possession d'eux-mêmes échapper à la possession d'autrui et devenir des hommes.

Le respect de la personnalité humaine qui porte le monde moderne et la civilisation occidentale, est aussi étrangère à la politique de l'Orient que l'idée de la tolérance religieuse à sa théocratie. L'Orient a beau se faire humain — et les traits d'humaine bienveillance ne manquent pas chez lui — il n'arrive nulle part qu'à mettre

de la tolérance dans l'arbitraire. Qu'il se montre plus cruel ou plus doux, selon le caractère fortuit de celui qui l'exerce, son despotisme demeure intact : l'on en souffre moins, l'on en souffre plus, on ne le conteste pas en son principe. Si d'aventure on le renverse, c'est pour le remplacer par lui-même; aucune révolution ne se fait au nom du droit pour la liberté. La notion du droit n'a germé dans la tête d'aucun Oriental, et si elle y est tombée aujourd'hui par-ci par-là, c'est que le vent d'Occident l'y a portée. L'Orient, dans l'Inde surtout, est parfois humain au point de nous faire honte : il n'est jamais libéral; le despotisme est son atmosphère, il ne respire pas autre chose et ne sait pas qu'il le respire, n'ayant ni la conception ni le besoin d'un régime différent. Le despotisme est son élément politique, comme son élément religieux est la théocratie et le miracle : allez parler de liberté de conscience ou de loi naturelle à l'Oriental, il ne comprendra pas; et s'il croit avoir compris, vous vous apercevrez bien vite à l'application qu'il accommode vos idées aux siennes, alors que vous vous imaginiez qu'il prenait les vôtres. L'ancien Orient n'a pas, que je sache, de mot pour désigner le despotisme, il l'ignore autant qu'il le subit. Il a fallu que nous baptisions le fait que l'Oriental ne discerne pas, car l'on n'aperçoit nettement les choses que par opposition. Aujourd'hui mis en présence, l'Orient et l'Occident se servent mutuellement de miroir.

Si jamais colosses reposèrent sur des pieds d'argile, ce sont les deux villes de Ninive et de Babylone qui s'élèvent à l'horizon le plus reculé de cette fabuleuse antiquité. Aristote dit qu'une partie des habitants de cette dernière ignoraient encore le troisième jour que les Perses

y fussent entrés, tant elle occupait de surface. M. Layard pense avec raison que l'étendue attribuée à Ninive au temps de sa plus grande prospérité ne saurait être regardée comme exagérée lorsqu'on considère l'existence des villes de l'Orient. Elles n'ont pas en effet avec leur population le même rapport que nos villes européennes. Déjà ce fait que les femmes vivaient en des demeures séparées exigeait un plus grand nombre d'habitations. Les jardins et les terrains de culture compris dans leurs murs s'étendaient au point que, d'après Diodore, l'enceinte de Babylone embrassait assez de place pour qu'on y pût cultiver, en cas de siége, du blé servant à l'entretien de toute la population. Nous savons d'ailleurs par Hérodote que le sol assyrien, naturellement très-fertile, et devenu plus fertile encore par une savante irrigation, rendait deux et même trois cents fois la valeur de la semence qui lui était confiée.

La vigne, le mûrier, le palmier et l'olivier y prospéraient. Mais où l'homme moral reste inculte, la civilisation n'atteint que l'enveloppe. Celle de Ninive et de Babylone n'existait qu'à fleur d'âme. On sait que les mœurs y étaient fort relâchées. Le culte même consacrait, commandait la prostitution dans les temples; en quelques occasions il en faisait un devoir pour les femmes et les filles. Celles-ci, d'après Hérodote, étaient vendues à la criée, mais on commençait par les plus attrayantes et le prix d'achat servait à doter les plus laides. « Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, enchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes que

d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides avec l'argent qu'on leur donnait. En effet, le crieur n'avait pas plutôt fini la vente des belles, qu'il faisait lever la plus laide, ou celle qui était estropiée, s'il s'en trouvait, la criait au plus bas prix, demandant qui voulait l'épouser à cette condition, et l'adjugeait à celui qui en faisait la promesse. Ainsi l'argent qui provenait de la vente des belles servait à marier les laides et les estropiées. » Cette loi, si sagement établie, ajoute Hérodote, cessa d'être pratiquée après la prise de Babylone. Dans la crainte qu'on n'emmenât leurs filles et qu'elles ne fussent maltraitées, mais principalement pour sortir de l'indigence où la conquête avait réduit le menu peuple, les pères prostituaient leurs filles à prix d'argent. La prostitution sacrée et profane l'emportait sur toute la ligne.

Les choses ont certainement leur valeur intrinsèque, mais relativement à notre conscience leur importance dépend de l'idée que nous nous en faisons. Les Babyloniens et les Ninivites ignorant la famille ne pouvaient voir un crime dans ce qui n'en est un qu'au regard de la famille que la prostitution dissout, et du respect de la femme que la famille suppose. Appliquer à la corruption babylonienne le blâme que nous commandent nos idées modernes supérieures, c'est commettre un anachronisme en morale et porter un jugement injuste. Des Babyloniens vivant parmi nous penseraient comme nous, et si nous avions vécu à Babylone nous aurions pensé en Babyloniens. C'est dans la conscience juive, transportée sur les rives de l'Euphrate, que cette formidable dissolution s'est réfléchie avec le caractère que nous lui avons

conservé, nous dont la conscience en grande partie procède d'Israël; c'est sur les lèvres enflammées des prophètes juifs que le nom de Babylone est devenu synonyme de la corruption même, et que nous avons recueilli sa condamnation dont retentissent encore les échos de l'histoire. Comme ils se sont réjouis de la ruine des deux cités maudites, ces captifs d'Assur et de Babel, et comme leur vengeance a été complète! De Ninive qui servit de bûcher à Sardanapale, il reste quatre monticules recouvrant ses débris, fouillés par l'érudition moderne. Le sol sur lequel reposait la superbe a dévoré ce que le feu en avait laissé subsister; les briques dont elle était formée se sont hâtées de la rendre à la poussière. Quant à son heureuse rivale, elle s'est évanouie peu à peu, rongée par le ver de la décadence; aujourd'hui, le pas de l'homme fait sortir de l'ombre de ses ruines, effarée, la bête fauve qui les habite. Mais écoutons passer sur cette destruction, comme un ouragan de mépris et de haine, la revanche d'Israël glorifiée :

« Descends, assieds-toi sur la poussière, s'écrie Ésaïe, vierge, fille de Babylone, assieds-toi à terre; il n'y a plus de trône pour la fille des Chaldéens : car tu ne te feras plus appeler la délicate et la voluptueuse.

« Assieds-toi sans dire mot, et entre dans les ténèbres, fille des Chaldéens; car tu ne te feras plus appeler la Dame des royaumes. »

— Et le splendide empire d'Assyrie?

« Voici, Assur était comme un cèdre du Liban, ayant de belles branches, et des rameaux qui faisaient de l'ombre, et qui étaient d'une grande hauteur, et sa cime était touffue.

« Les eaux l'avaient fait croître, l'abîme l'avait fait pousser en haut, ses fleuves couraient autour de ses plantes, et il renvoyait les ruisseaux de ses eaux vers tous les arbres des champs.

« C'est pourquoi sa hauteur s'était élevée par-dessus tous les arbres des champs, et ses branches avaient multiplié, et ses rameaux étaient devenus longs par les grandes eaux, lorsqu'il poussait ses branches.

« Tous les oiseaux des cieux nichaient dans ses branches, et toutes les bêtes des champs faisaient leurs petits sous ses rameaux, et toutes les grandes nations demeuraient à son ombre. »

— Le flot des Babyloniens et des Mèdes s'avance et Ninive s'efface sous la conquête.

« Qu'elle soit toute vidée et revidée, s'écrie le prophète Nahum; que leur cœur se fonde, que leurs genoux se heurtent l'un contre l'autre, que le tourment soit dans leurs reins et que leurs visages deviennent pâles et livides.

. . . .

« Malheur à la ville sanguinaire qui est toute pleine de mensonge, toute remplie de proie; la rapine ne s'en retire point.

. . . .

« A cause de la multitude des prostitutions de cette agréable débauchée, de cette maîtresse enchanteresse qui vendait les nations par ses prostitutions et les familles par ses enchantements.

« Voici, c'est à toi que j'en veux, dit l'Éternel des armées; je retrousserai tes habits sur ton visage, et je montrerai ta nudité aux nations, et ta honte aux royaumes.

« Et je jetterai sur toi tes abominations, et je te déshonorerai, et je te ferai être comme de l'ordure.

« Et il arrivera que quiconque te verra s'éloignera de toi, et dira : Ninive a été détruite. Qui aura compassion d'elle? Où te chercherai-je des consolateurs ?

. . . .

« Tu as multiplié tes négociants en plus grand nombre que les étoiles des cieux, les grillons s'étant répandus ont tout ravagé, et ils se sont envolés.

. . . .

« Il n'y a point de remède à ta blessure, ta plaie est mortelle; tous ceux qui entendront parler de toi battront des mains sur toi ; car sur qui les effets de ta malice ne sont-ils point passés continuellement ? »

L'Éternel, dit le prophète Sophonie :

« L'Éternel étendra aussi sa main sur l'Aquilon, il détruira l'Assyrie; il mettra Ninive en désolation, en un lieu aride comme un désert.

« Et les troupeaux se reposeront au milieu d'elle, et toutes les bêtes des nations, même le cormoran, même le butor, habiteront dans ses portiques ; leur cri retentira aux fenêtres ; la désolation sera sur le seuil, car les cèdres seront découverts.

« C'est là cette ville orgueilleuse qui se tenait si assurée, qui disait en son cœur : C'est moi, et il n'y en a point d'autre que moi. Comment a-t-elle été réduite en désert pour être le gîte des bêtes ? Quiconque passera près d'elle sifflera et agitera de joie son chapeau. »

— *Sic transit gloria mundi.*

II.

LA CHINE.

Ingénieuse sans génie. — Manque de sens métaphysique. — Uniformité administrative; socialisme territorial. — Le mandarinat. — Tolérance religieuse. — Inquisition judiciaire. — Mépris de la mort. — Révolutions et massacres. — Peuple sociable, cérémonieux, subtil. — Fraude, mensonge, vol. — Sentiment chinois de la nature. — Bienveillance. — Morale de Confucius.

Les Assyriens et les Babyloniens n'auraient pas existé que le monde n'y aurait guère perdu. Ils font partie de l'histoire sans l'avoir influencée. Le peuple chinois n'aurait pas existé que la civilisation s'en ressentirait encore moins; il ne lui a rien apporté, rien ôté : il est à part, objet de curiosité plutôt que d'intérêt; avec ses trois cents millions d'habitants il ne pèse pas une once dans les balances de l'humanité, et malgré ses découvertes il est resté en dehors du progrès.

Les Chinois ont, sauf les chemins de fer et le télégraphe, à peu près tout inventé avant nous, même l'imprimerie et le papier-monnaie. « Sous la dynastie des Ming, qui précéda la dynastie actuelle, les marchands cherchèrent un moyen de faciliter le commerce et formèrent un système de banques, qui, quoique très-incomplet, fut promptement et généralement adopté. A

Fu-tshen-Fu et en d'autres grandes villes, plusieurs commerçants se réunirent et émirent des billets; ces billets, garantis seulement par le crédit de ces commerçants, n'eurent d'abord qu'une circulation très limitée; mais ce système de banque se développa peu à peu, et maintenant ces billet sont préférés au numéraire [1].

S'il faut en croire un missionnaire français, Basson, un ballon fut lâché à Pékin en 1306, lors de l'avénement au trône de l'empereur. En politique, nous verrons que les Chinois sont également nos prédécesseurs; conseils communaux élus, instruction primaire universelle, ils possèdent ces engins démocratiques. Ils n'ont cependant su tirer parti de rien. D'où vient cela? Cela vient de ce que le Chinois a l'esprit ingénieux et qu'il manque de génie. Son administration est correcte, mais sa politique est sans âme, il est lettré et n'a point de littérature, érudit et n'a point de curiosité scientifique.

« C'est un contraste piquant et singulier, dit M. Abel Rémusat, que celui de la vive curiosité avec laquelle nous recherchons tout ce qui tient aux mœurs, aux croyances et au caractère des peuples orientaux, et de la profonde indifférence qui accueille en Asie nos lumières, nos institutions, et jusqu'aux chefs-d'œuvre de notre industrie. Il semble que nous ayons toujours besoin des autres, et que les Asiatiques seuls sachent se suffire à eux-mêmes. Ces Européens, si dédaigneux, si enorgueillis des progrès qu'ils ont faits dans les arts et dans les sciences depuis trois cents ans, sont continuellement à s'informer comment pensent, raisonnent et sentent des hommes qu'ils re-

1. M. de Brieux : la circulation fiduciaire en Chine.

gardent comme leur étant fort inférieurs sous tous les rapports; et ceux-ci ne s'inquiètent pas si les Européens raisonnent, ou même s'ils existent. On s'adonne à la littérature orientale à Paris et à Londres, et l'on ne sait à Téhéran ou à Pékin s'il y a au monde une littérature occidentale. Les Asiatiques ne songent pas à nous contester notre supériorité intellectuelle; ils l'ignorent et ne s'en embarrassent pas, ce qui est incomparablement plus mortifiant pour des hommes si occupés à s'en targuer et si disposés à s'en prévaloir. »

Ce qu'on peut faire sans génie, la Chine l'a fait, mais pas autre chose. La vraie muraille chinoise est la limite de l'esprit chinois. Tout Chinois naît avec la tête tournée vers le passé, il est au plus haut point atteint de ce que Diderot appelle la postéromanie; son horizon est derrière lui, sa perspective une perspective à rebours.

De la double aptitude qui fait l'âme féconde, la force de généralisation et l'essor moral, nous n'en trouvons pas trace en lui; tel nous le voyons dans son dessin et dans son industrie, tel il se montre partout: minutieux, empêtré dans le détail, et faute de souffle s'arrêtant court en toutes les directions de son activité. D'une série de petites observations accumulées il n'arrive pas à tirer un ensemble, d'une série de petits élans il ne parvient pas à former une impulsion décisive qui lui fasse franchir ses bornes et dépasser sa routine. Il n'a pu généraliser assez pour trouver la notion de l'unité universelle : le mot *Dieu* manque dans la langue chinoise. Alors que l'Indou trop enclin à généraliser finit par sacrifier toute diversité à la notion de l'unité, le plus grand homme de la Chine, Confucius, moraliste plein de droi-

ture, mais dénué de sens métaphysique ou religieux, ne demande aux Chinois que d'être raisonnables, bienveillants, et de cultiver leurs ancêtres. S'il était arrivé jusqu'à la notion de Dieu, il ne se serait pas rencontré avec Platon; le « dieu des bonnes gens » de Béranger lui aurait probablement suffi. Les Chinois et les Indous sont séparés par une barrière morale bien autrement infranchissable que l'Himalaya; il y a là deux races que rien ne peut unir; ce sont les deux pôles de l'Orient, et si le bouddhisme importé en Chine s'y est implanté, c'est un bouddhisme défiguré, réduit à de petites pratiques, où ne subsiste plus rien de l'instinct métaphysique de ses fondateurs. Le Chinois n'est pas d'espèce spéculative, il a le regard court et son œil ne quitte pas la terre. Il aperçoit les choses en myope subtil auquel rien n'échappe de ce qui est rapproché, tandis que l'espace, l'air, les lointains de la pensée et les profondeurs du sentiment lui restent absolument fermés. Un pareil peuple est condamné à tourner dans le cercle de sa propre stérilité.

Le mandarinat et le culte des ancêtres sont les formes dans lesquelles s'est pétrifiée la Chine. Eh bien, dans cette Chine immobile, vit le plus agité des peuples. Nulle part, en Orient, les dynasties n'ont été plus culbutées qu'en ce pays de l'immutabilité; le peuple le plus routinier de la terre s'en est montré également le plus révolutionnaire, et pendant qu'il se livrait à de périodiques bouleversements il n'a pas réussi à se transformer. Révolution, centralisation, socialisme, depuis deux mille ans la Chine a expérimenté tout cela, elle n'aurait plus rien à nous envier si les jésuites parvenaient lui inculquer leur catholicisme accommodant. Nous

croyons généralement que le socialisme est un produit spécial de notre société : nous le voyons pourtant, enveloppé dans la loi agraire, surgir à Rome sous les Gracques; à Lacédémone, le communisme est la constitution même de l'État, dans la république idéale de Platon il s'étale triomphant. La Chine n'a cessé d'en être travaillée, et ses dynasties se sont usées à vouloir résoudre le problème de la misère. La concentration des forces sociales dans l'empereur l'appelait au socialisme par l'État. Le communisme de l'État est le propre des empires nivelés; où n'existe pas l'individualité politique, substance des États libres, la propriété individuelle telle que nous la concevons ne peut non plus exister. La terre est à l'État, et l'État c'est le souverain. Le système des terres communes, qui remplaça le fief, subsista très-longtemps en Chine. Fondé par les trois premières dynasties qui régnèrent de l'an 2265 à l'an 254 avant Jésus-Christ, il fut maintenu sans la moindre altération dans l'assiette de l'impôt foncier durant toute leur domination. Mais dans le cours des longues guerres civiles qui alternaient avec l'immobilité de l'empire, les terres ne rapportèrent plus assez au fisc dont les besoins ne cessaient d'augmenter; les paysans, disent les chroniques chinoises, ne cultivaient plus qu'avec une extrême négligence la part affectée au gouvernement. Vers le IVe siècle avant notre ère, les empereurs pensèrent faire rendre davantage à la terre, et par suite à l'impôt qui était leur souci, en permettant à chacun de devenir propriétaire. L'agriculture et l'impôt s'en trouvèrent bien. Cependant la population augmenta, et la terre par l'héritage se fractionna de plus en plus; les paysans s'endet-

tèrent, tombèrent dans la misère, les terres passèrent aux mains des riches : une oligarchie territoriale naquit. La terre et le sol n'appartinrent plus dès lors ni à l'empereur, ni aux laboureurs; ils allèrent à de riches particuliers qui ne s'adonnaient pas eux-mêmes à la culture et qui affermaient leurs biens dont ils percevaient la moitié du produit total, ainsi que cela se pratique avec succès aujourd'hui en certains pays vignobles de la Suisse. Dans le céleste empire, il n'en allait pas de même, parce que les propriétaires étaient très-réduits, les cultivateurs très-nombreux. « Il y a, dit un auteur chinois du temps, un propriétaire contre dix cultivateurs. Les propriétaires s'enrichissent tous les jours, mais les fermiers, hors d'état de nourrir leur famille avec leur part du revenu du sol tombent dans la plus extrême indigence, se vendent, s'engagent, se livrent à perpétuité, eux, leurs femmes, leurs enfants, comme esclaves du propriétaire. »

Le gouvernement ne fut pas insensible aux misères du peuple, il ne put y remédier néanmoins malgré les mesures qu'il prit et les encouragements qu'il donna à la culture. Convenait-il de rétablir le système premier des fiefs, de revenir aux terres communes, ou de laisser les choses dans l'état? Cela le préoccupait beaucoup, car le sort de la dynastie en dépendait : « Perds l'affection du peuple, dit Confucius, et tu perdras l'empire. » L'on songeait donc à prendre aux riches pour donner aux pauvres. Le parti modéré (il y aura toujours, grâce à Dieu, un parti modéré) n'admettait pas que cela fût juste. « S'il y a des riches, avançait-il, qui oppriment les pauvres sans merci, il faut remédier à ce mal par d'autres moyens, et non pas en leur

retirant la propriété qu'ils ont acquise par leurs travaux et leurs sacrifices personnels. Il peut fort bien arriver que les descendants d'une famille riche se multiplient au point d'être réduits à fractionner entre eux une propriété qui était dans l'origine entre les mains d'une seule personne, ou encore qu'ils deviennent pauvres jusqu'à vendre leur terre par lots. C'est, dans un cas comme dans l'autre, un principe naturel de changement introduit dans la propriété foncière. Le mal ne gît ni dans les terres communes ni dans les terres privées, mais dans l'impossibilité de supprimer la pauvreté ! » Après s'être longtemps balancé entre les divers systèmes, on se décida au IXe siècle à fixer un maximum; quiconque possédait au delà était exproprié de l'excédant qui faisait retour à la couronne pour être adjugé aux villages, dans la proportion de leurs besoins. Toute terre, en principe, était déclarée propriété impériale, comme à l'origine. C'est encore le principe qui régit la propriété en Turquie. A celui qui exprimerait un doute sur la sagesse de ces mesures, l'exil; à celui qui les enfreindrait, la mort. Ce retour incomplet vers le communisme d'État n'eut point de succès. Ses patrons en éprouvèrent bientôt les inconvénients, et les plus sages d'entre eux dirent à l'empereur : « Jao même, Schun, Wuin-wan et Tschjou-Gun [1] auraient beau ressusciter des morts, ils ne rétabliraient pas les champs communs. Les fleuves mêmes ont changé de lit depuis ces jours-là, comment pourrait-on renouveler des choses que le temps a détruites? » Trois ans après la promulgation, l'empereur Wanman retirait sa loi.

1. Empereurs très-anciens et presque légendaires.

La dynastie des Zsin, qui régna de 280 à 419 après Jésus-Christ, divisa en classes les travailleurs, elle assigna à chacun une étendue de terre déterminée. Ce fut encore peine perdue : la misère reparut. D'autres tentatives, toujours fort ingénieuses, furent faites par des empereurs ou des dynasties subséquentes, l'on revint même derechef au nivellement par des voies détournées en évitant l'expropriation de vive force : le communisme de l'État exerçait sur la Chine une sorte de fascination rétrospective, elle ne pouvait se dégager du passé en cherchant une issue vers l'avenir. En somme, la misère renaquit de chaque essai et ne fit que se déplacer. Contre la nature des choses, et l'imperfection qui fait partie de la nature humaine, l'État omnipotent ne peut rien. Enfin, le droit illimité à la propriété territoriale fit sa réapparition et se maintint en Chine. Cela dure depuis tantôt mille ans. Les *Fils du ciel* après avoir essayé de faire du vieux avec du neuf, du neuf avec du vieux, se sont résignés au lieu commun en cette matière; qu'ils soient un exemple pour ceux qui parmi nous cherchent une solution dans la même voie et s'imaginent que l'État propriétaire et répartiteur de terres nous tirerait d'embarras. Il n'y a que l'intérêt particulier pour mettre la terre en valeur, que la propriété individuelle et la libre association des individus pour en extraire les trésors au prix du travail intéressé menacé par la concurrence. « Un repos lent et durable, disent les théoriciens du *statu quo* chinois, un cours uniforme de toutes choses maintiennent l'ordre actuel. Tout marche de soi-même sans que personne y songe. Mais quand la moindre atteinte est portée à cet ordre établi, l'édifice entier croule. »

Méditons cette leçon que nous donne le céleste empire : les peuples en faisant des réformes se dispensent de faire des révolutions. Qu'un pays soit bouleversé, que des gouvernements succèdent à des gouvernements, que des noms nouveaux figurent sur des choses anciennes, si le changement n'atteint pas les âmes et les volontés il n'y aura qu'une révolution de plus qui aggravera le sort de ce peuple et qui le rendra plus incapable encore de se réformer. De ces changements intérieurs, le Chinois n'en a point fait, en fera-t-il? S'il en faisait, il cesserait d'être Chinois. La Chine est la patrie idéale de l'uniformité administrative, gouvernementale et morale; elle a fait du pays une lande, de ses habitants de la poussière humaine. Ceux-ci s'en rapportent aux mandarins, leurs préfets, pour les gouverner, et s'endorment dans l'inertie politique jusqu'à ce qu'ils se réveillent en sursaut dans le frénétique délire d'un bouleversement général. « Les mandarins, disent-ils, sont chargés de s'occuper des affaires de l'État, ils sont payés pour cela... nous serions bien fous de faire de la politique [1]. »

Si la France n'avait du génie, elle serait devenue la Chine de l'Europe. Elle a pratiqué le système chinois, celui de l'absorption de l'individu et de la société par l'État, le système de l'État-fétiche, jusqu'à l'abus et presque jusqu'à la mort. C'est à ce système qu'elle doit s'arracher si elle veut renaître. On prône l'instruction comme un moyen certain de régénération. Sans doute l'instruction est utile, pour nos sociétés démocratiques elle est nécessaire, et l'on n'insistera pas trop là-dessus.

1. Huc, *Empire chinois.*

La Chine cependant nous dit assez haut que l'instruction ne suffit pas. La Chine est lettrée, elle est savante, elle met depuis longtemps au concours tous les grades ; elle compte neuf degrés d'examens et de grades superposés. Le mandarinat y constitue une féodalité intellectuelle. « A Canton, des deux côtés d'une avenue de 300 mètres de long sont disposées à angle droit 9,238 niches carrées dans chacune desquelles un homme a juste la place pour s'asseoir. C'est là que, pendant huit jours, on enferme tous les trois ans les candidats aux grands examens[1]. » Concours de bacheliers, de docteurs, de mandarins, concours universel ! — « On peut dire que la Chine est comme une immense bibliothèque ; les inscriptions, les sentences, les maximes, ont tout envahi. On en rencontre partout écrites de toutes couleurs et dans toutes les dimensions. Les façades des tribunaux, des pagodes et des monuments publics, les enseignes des marchands, toutes les portes des maisons, l'intérieur des appartements, les corridors, tout est rempli des plus belles citations des meilleurs auteurs. Les tasses à thé, les assiettes, les vases de toute forme, les éventails sont autant de recueils de poésies ordinairement choisies avec goût et gracieusement imprimées. Les Chinois n'ont pas besoin de se donner beaucoup de peine pour se régaler des plus beaux morceaux de leur littérature. Ils n'ont qu'à prendre leur pipe et puis courir à l'aventure, et la tête en l'air, les rues de la première ville venue. Qu'on entre dans la plus pauvre maison du plus chétif village, souvent le dénûment y sera complet, les choses les plus

1. M. de Beauvoir, Java, Siam, Canton.

nécessaires à la vie y manqueront; mais on est toujours sûr d'y trouver quelques belles maximes écrites sur des bandes de papier rouge [1]. »

Le même auteur nous informe que l'enseignement est libre sans restriction en Chine, et qu'il ne s'étend pas seulement aux hautes sphères, mais se trouve répandu dans toutes les classes : « Il n'est pas de petit village, de réunion de quelques fermes où l'on ne rencontre un instituteur. A quelques exceptions près, tous les Chinois savent lire et écrire, du moins suffisamment pour les besoins de la vie ordinaire. » Cependant la Chine reste un pays desséché, aride d'esprit et corrompu : l'inspiration morale n'y est pas. Et que peut sans elle l'instruction pour soutenir ou relever les peuples! elle sert plus à les gâter qu'à les améliorer, car elle fait des raisonneurs et souvent par l'abus du raisonnement des sophistes. La Chine bourdonne de raisonneurs et de raisonnements, et si le bonhomme Chrysale de Molière y fondait une dynastie, les motifs ne lui manqueraient certes pas de s'écrier :

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

La Chine n'a pas d'idéal qui fasse battre son cœur, pas de pensée qui pénètre et creuse au fond de son être jusqu'à ce mystère de l'infini où nous rencontrons Dieu en nous. Elle est exclusivement cérébrale. Mais on ne vit que par l'âme, et l'âme elle-même ne vit que par la foi en quelque chose de plus grand que l'homme, de plus grand

1 Huc, l'*Empire chinois*.

que le présent. Hors de l'idéal l'esprit meurt d'asphyxie. Le Chinois, qui ne vit que du cerveau, s'il n'a pas échappé au fanatisme politique et révolutionnaire, a du moins échappé au fanatisme religieux : l'abominable fléau n'a éclaté en Chine que grâce aux missionnaires bouddhistes ou européens ; encore n'a-t-on sévi contre ces derniers que parce qu'on soupçonnait en eux, sous l'apôtre, l'étranger venu pour attenter à l'existence politique et nationale du céleste empire. Le missionnaire Huc dit que le Chinois parle volontiers de la religion, mais comme d'une chose qui ne le regarde pas et n'est pas faite pour lui. C'est apparemment que le Chinois n'est pas fait pour elle. Il pourrait, s'il avait lu nos poëtes, répondre simplement à ses convertisseurs ce que répondait certain héros à qui lui prêchait la vertu :

Nous n'avons pas, dit-il, le crâne fait de même.

Depuis quatorze siècles les missionnaires chrétiens palpent le crâne chinois, ils n'ont pu y découvrir encore la bosse des choses divines. Et la tolérance des Chinois les désole parce qu'elle n'est que de l'indifférence ; indifférence qui résulte elle-même de l'incapacité du Chinois en matière religieuse, de son impuissance à rien voir, sentir, imaginer au delà de sa présente condition. Le problème de la destinée humaine, où gît le problème religieux, n'existe pas pour lui ; il n'étreint pas son âme et ne lui fait pas pousser le cri d'espérance ou de désespoir qui est la religion dans le cœur, il ne tourmente pas son intelligence et ne lui fait pas engendrer ces conjectures diverses, ces hypothèses puériles ou grandioses qui sont

la religion dans l'esprit. Le Chinois est positiviste sans effort, il naît positiviste et n'a pas la peine de le devenir : son positivisme ne lui impose aucun sacrifice, il n'exige aucun contrôle du sentiment et de l'imagination toujours prêts à s'élancer chez d'autres vers l'inconnu. Il n'a pas besoin de souffrir pour manquer de religion. L'empereur Tao-Kouang, avant son avénement au trône, adressa au peuple une proclamation dans laquelle il passait en revue toutes les religions connues de l'empire, y compris le christianisme : il finit par conclure que toutes étaient fausses, et que l'on ferait bien de les mépriser toutes indistinctement. « Il est d'usage qu'on se demande à quelle sublime religion on appartient. L'un se dit confucéen, l'autre bouddhiste, un troisième disciple de Lao-tze, un quatrième sectateur de Mahomet. Chacun fait l'éloge de la religion dont il n'est pas, la politesse le veut ainsi, et puis tout le monde finit par répéter en chœur : Poutoun-Kiao, toun-ly, c'est-à-dire, les religions sont diverses, la raison est une, nous sommes tous frères [1]. » — Voilà qui est désespérant ! Le catholicisme importé échoue, l'opium envahit la Chine.

Malheureusement le Chinois, qui n'a pas inventé le catholicisme et qui s'y montre indifférent, a découvert l'inquisition qu'il emploie, faute de religion, dans le mécanisme de la justice laïque. Il lui faut un aveu ; il l'extorque donc à la douleur. Condamner les gens sans preuve est injuste.

« Cinq baguettes de bois, longues de 20 centimètres, sont intercalées entre les doigts de chaque main et de

1. Huc, *l'Empire chinois*.

chaque pied, puis solidement liées de chaque côté, de telle sorte qu'elles compriment fortement les phalanges. On met l'accusé à genoux, et on l'attache à un pieu; puis, avec des cordes de quelques mètres, on tire par coups saccadés sur les baguettes : ainsi, chaque fois, les phalanges qui craquent sont douloureusement distendues et presque arrachées. — Ici une simple corde, passée dans une poulie, élève au-dessus de terre un malheureux, suspendu seulement par un pied et une main, tandis que la tête et le reste du corps restent ballants. — Là on fait entrer le prévenu dans une cage, et on lui lie les mains derrière le dos : la partie supérieure de la cage se compose de deux planches munies de pointes de fer qui, en se rapprochant, serrent le cou du patient sans laisser glisser sa tête : on élève ces planches de telle sorte que l'homme ne soit pas pendu, s'il se tient sur l'extrémité des orteils des pieds. Dès que ces orteils crispés fléchissent, il reste accroché par la gorge et macéré par les piquants, il lui faut donc sautiller sans cesse, alternant pour point d'appui entre le bout extrême des pieds et des os maxillaires. — Puis viennent les pinces pour arracher les ongles et les yeux; les étrilles à dix lames de rasoir pour ratisser la peau et la fendre jusqu'à un demi-centimètre de profondeur; les bouteilles à huile, comme celles de nos mécaniciens, pour verser dans ces fentes de l'huile bouillante; le pal, sur lequel on fait tourner un homme comme sur une toupie; en un mot, plus de cent appareils, plus raffinés les uns que les autres, et destinés à extorquer les confessions des prévenus[1]. »

1. M. de Beauvoir.

Ce fanatisme légal a engendré un contre-fanatisme qui montre à quel point les Chinois sont stoïques devant la mort. Et ce stoïcisme est pur d'alliage, car ils ne croient pas à une autre vie. Mais ici, chose étonnante, l'exemple est donné, non point par des philosophes, non point par des malheureux que la misère pousse à bout, mais par des scélérats coalisés contre la justice et qui se font un honneur de la braver dans la personne de ses représentants. Donner et recevoir des coups avec impassibilité, tuer les autres avec sang-froid et ne pas redouter la mort, voilà leur idéal. Les « Kouan-Kouen sont très-nombreux en Chine ; ils forment entre eux des associations et se soutiennent mutuellement avec une imperturbable fidélité. Quelques-uns vivent isolément et ce sont les plus féroces. Ils regarderaient comme indigne de leur valeur d'avoir un associé, un appui quelconque; ils ne veulent compter que sur l'énergie de leur caractère. Rien n'est comparable à l'audace de ces hommes. Les crimes les plus atroces, les forfaits les plus extravagants, ont pour eux un attrait irrésistible. Quelquefois ils vont, par fierté, se dénoncer eux-mêmes aux magistrats. Ils font l'aveu de tous leurs crimes, s'appliquent à en fournir des preuves irrécusables, et demandent à être jugés; puis, quand on instruit le procès, comme d'après la législation chinoise l'aveu du coupable est nécessaire, ils nient tout ce qu'ils ont d'abord avoué et endurent avec un stoïcisme inébranlable tous les genres de tortures auxquels on les applique. On dirait même qu'ils trouvent un certain bonheur à voir leurs membres broyés, pourvu qu'ils puissent braver la justice et pousser à bout la colère des mandarins. Il leur arrive souvent de les compromettre et de les faire casser ;

c'est alors un de leurs plus beaux triomphes. On rencontre dans toutes les villes de la Chine de nombreuses collections de petites brochures qui composent en quelque sorte les fastes judiciaires et les causes célèbres de l'empire. Elles renferment les dramatiques biographies des plus fameux Kouan-Kouen ; le peuple dévore ces brochures qui ne coûtent que quelques sapèques [1]. »

Le calme mépris de la mort est un trait du caractère chinois, tous les voyageurs s'accordent à le reconnaître. Le suicide y est endémique. Serait-ce lassitude, hébêtement ? Je ne puis croire qu'il n'y ait que cela, dans l'impassibilité héroïque du Chinois, car nous voyons en Europe et partout les créatures les plus misérables tenir beaucoup à la vie. Le bouddhisme répandu en Chine, et qui prêche la délivrance par l'anéantissement, y est peut-être pour quelque chose, mais tous les Chinois ne sont pas des bouddhistes et ce mépris de la mort est général. En 1858, tandis que les escadres alliées tenaient la rade, des Anglais qui s'étaient aventurés seuls dans les rues de Canton y furent assassinés ; peu de temps après, parmi quelques Français descendus dans la ville, du bord d'une frégate à vapeur, il en fut un qui éprouva le même sort : on le trouva au coin d'une rue, décapité. « Quand ce crime fut connu à bord de la frégate, dit un voyageur contemporain [2], le second, — et c'est de sa propre bouche que je tiens ce récit, — réunit aussitôt cinquante hommes de bonne volonté, les arma de revolvers et de haches, et descendit avec eux à terre. Arrivés à la rue où le crime avait été commis, la troupe en ferme les issues, puis on fouille

1. Huc, *l'Empire chinois*.
2. *Le Tour du monde*, par M. Edmond Plauchut.

les maisons, et l'on tue les habitants. Un seul échappa ; ayant essuyé sans être atteint dix coups de feu, il n'en cheminait pas moins sur la voie sans hâter son pas et sans regarder derrière lui. « Je le fis épargner, me dit l'officier, émerveillé de tant de courage. Je courus sur lui, et, lui frappant avec la paume de ma main un rude coup sur l'épaule, je vis cet homme étonnant me répondre avec un pâle sourire, et sans que je sentisse sous mon étreinte brutale un seul frisson agiter son corps. J'essayai de lui faire comprendre mon admiration ; il parut s'en soucier très-peu, je dois l'avouer. Je me hâtai de le confier à deux de mes hommes qui empêchèrent qu'on ne lui fît aucun mal. » — Il était temps.

Du reste, les Chinois nous offrent des exemples de tueries politiques monstres et qui, dans ces proportions sans doute n'ont été atteintes par aucun autre peuple d'Orient ni d'Occident. A Canton, le mandarin Yeh, — un lettré — fit tomber cent mille têtes de rebelles dans les eaux du Kouang-Foung : la Chine est un pays si peuplé! A genoux sur le bord du quai, raconte un témoin, les victimes attendaient, impassibles, le coup fatal. Les têtes pleuvaient dans le fleuve, moisson du glaive qui ne se fatiguait point. Un prétendant à l'empire, chef de rebelles, nommé Tchang-Hien, dans l'espoir de vaincre par la terreur, sur une simple censure de son administration par un religieux bouddhiste fit égorger tous les bonzes de la province, au nombre de plus de vingt mille. Six cent mille habitants d'une grande ville eurent le même sort, on ne fit grâce à aucun. Les annales chinoises disent qu'un fleuve de sang couvrit la terre... Le tyran fit jeter les cadavres dans la rivière, afin que les habitants des contrées

qu'elle arrosait fussent avertis, par le spectacle de ses eaux changées en sang et des corps qu'elle charriait, du sort qui les attendait eux-mêmes... Ce tigre altéré de sang exerça sa rage sur les animaux qui avaient échappé au massacre général des habitants : chevaux, bœufs, moutons, tous les troupeaux furent égorgés par son ordre [1]. »

Les mémoires très-intéressants de la mission russe à Pékin [2], auxquels nous avons emprunté déjà les données sur les révolutions territoriales et le socialisme de la Chine, nous donnent le récit pathétique de ce qui se passa lors de la chute de la dynastie des Min, la dernière dynastie nationale, renversée en 1644 par une rébellion militaire et remplacée par celle des Tartares mantchous, entrés en conquérants sur le territoire des anciens « Fils du ciel, » et devenus fils du ciel à leur tour. Lorsque l'empereur régnant se vit perdu, il dit simplement : « Je plains le peuple; » puis, il envoya ses trois fils à leurs parents du côté des femmes, ajouta en se tournant vers l'impératrice : « C'en est fait de la bonne cause, » et tous se mirent à sangloter. Les domestiques suivirent leur exemple. L'empereur les renvoya et leur recommanda de ne plus songer qu'à eux. L'impératrice baissa la tête et dit : « Voilà dix-huit ans que je vis avec toi, tu as toujours écouté ma voix : eh bien, il ne faut pas survivre à ce jour. » Elle embrassa l'héritier du trône et les deux princes avec une inexprimable douleur, les embrassa une seconde et une troisième fois, et les congédia; puis elle se rendit au palais et se pendit. L'empe-

1. *Histoire générale de la Chine.*
2. Publiés à Saint-Pétersbourg, de 1852 à 1857, par le docteur Charles Abel. Voir *Revue germanique,* t. I.

reur vit ce spectacle en passant devant le palais et dit : « C'est bien, c'est bien. » Il appela l'aînée des princesses, qui avait déjà plus de quinze ans, et dans l'angoisse de son cœur, s'adressant à l'enfant qui fondait en larmes, il prononça ces paroles : « Pourquoi es-tu née dans ma maison ? » Ayant mis son bras gauche devant les yeux, il tira son sabre de la main droite et frappa. La princesse voulut parer avec le bras, le coup porta sur l'épaule gauche et le bras tomba par terre. L'enfant fut renversée, le sang coula à flots, l'empereur laissa échapper son sabre : il n'était plus en état de le manier. Tandis qu'on criait dans le palais que l'empereur avait tiré le sabre, il se précipita vers sa seconde femme et lui ordonna de se suicider. Elle se pendit sans délibérer, mais la corde cassa et la malheureuse tomba à terre. Elle reprit ses sens, et l'empereur la frappa trois fois de son sabre. Alors furent appelées les autres femmes et les concubines : l'empereur les tua toutes de sa propre main. Il fit dire à l'impératrice mère de se dépêcher de mourir. Il appela ensuite l'eunuque Wan-tschen-en, s'entretint quelque peu avec lui, et ils burent du vin. Vers la troisième veille de la nuit, l'empereur se déguisa, mit les bottes de Wan-tschen-en, et accompagné de quelques douzaines d'eunuques portant des haches, ayant lui-même un trident à la main, il abandonna le palais. Le cortége se dirigea vers la porte Zi-chua-muin, où les eunuques de garde, par soupçon de quelque nouveauté survenue au palais, tirèrent sur eux. On ne pouvait plus s'enfuir vers le Sud. Par divers détours, l'empereur avec sa suite perça jusqu'au mur de la ville, y monta, et vit aux perches à signaux de la porte Zjan-muin trois lanternes. Ils comprirent tous qu'il n'y

avait plus de salut : l'ennemi avait pénétré dans la ville intérieure. L'empereur se transporta avec ses compagnons à la maison du portier Tschju-tschun-tschan pour se consulter avec lui; mais il n'y était pas et faisait ripaille en ville. Les domestiques ne laissèrent pas même entrer l'empereur dans la maison ; il alla à une autre porte, mais la trouva trop solidement verrouillée pour qu'il fût possible de l'ouvrir. L'aurore approchait, et l'empereur retourna au palais, après avoir tout à fait échoué. Le 19, à l'aube, il se rendit au palais de Jui-zjan-djan, et frappa sur la cloche à signaux dont l'appel avait coutume de réunir tous les fonctionnaires. La cloche sonna, mais personne ne parut. L'empereùr commanda alors aux employés de sa cour de se disperser, prit Wan-tschen-en par la main et l'entraîna dans le jardin intérieur ; là ils grimpèrent sur la montagne Wan-scheu-schan et allèrent au pavillon Scheu-chuan-tin. L'empereur dit en soupirant : « Je n'ai pas ménagé mes grâces aux fonctionnaires. Pourquoi donc aucun d'eux n'est-il auprès de moi quand les choses sont venues si loin ? Y en a-t-il seulement un qui se conduise comme Tschen-zi, lors de la révolution de la capitale du Sud ? Peut-être n'ont-ils pas entendu la cloche, et que c'est là ce qui les empêche d'accourir. »

Telles furent les dernières et tristes réflexions de l'empereur; il se pendit à l'arbre Chai-tan-schu, sous le pavillon, et l'eunuque se pendit en face de lui. Dans cette aventure qui eut pour objet de remplacer une dynastie par une autre, les plus épouvantables excès furent commis par les soldats victorieux de l'insurrection, et, pour échapper au déshonneur, des femmes et des filles sans

nombre se donnèrent la mort. Les fontaines et les canaux étaient comblés de cadavres; beaucoup recouraient dans leur misère à la corde et au couteau. Dans la seule ruelle An-fu-chu-tun, plus de trois cent soixante-dix femmes se suicidèrent en une seule nuit. L'empereur nouveau se créa d'office des ancêtres, il en faut en Chine, et se décerna à lui-même le titre de Jun-tschan, c'est-à-dire « celui qui brille éternellement. »

Les Chinois commencent à émigrer, ils vont en Amérique, ils viennent en Europe; ils voient à l'œuvre ces chrétiens qui ont la prétention de leur enseigner la fraternité humaine. Récemment une correspondance du *New-York Tribune* donnait le récit d'une épouvantable scène de sauvagerie, qui a eu lieu le 24 octobre, à Los Angeles, en Californie.

Le bruit avait été répandu que les maisons habitées par les Chinois étaient remplies d'or et la populace s'était réunie devant la demeure de l'un d'eux, nommé Yo Hing, dans le but de la piller. Les Chinois se barricadèrent, des coups de feu furent tirés, et un Américain tué. Aussitôt après l'œuvre de pillage le meurtre commença. La populace enfonça les portes, quatre Chinois furent tués à coups de fusil, sept ou huit blessés et dix-sept pris et pendus. Weng Chin, marchand chinois, fut la première victime pendue. Il fut conduit à travers les rues par deux Irlandais, que suivit une foule d'hommes et de gamins, la plupart Irlandais et Mexicains d'origine, vociférant de toute la force de leurs poumons. A diverses reprises l'infortuné Chinois tenta d'échapper aux deux brutes qui le conduisaient, mais un Mexicain à moitié ivre le suivait un couteau à la main, prêt à lui porter le premier coup.

Le malheureux accélérait sa marche sans prononcer cependant un seul mot. Au bout de Temple-Street on fit hâtivement les préparatifs de la pendaison, qui fut bientôt accomplie. Mais, comme il ne mourait pas assez vite, un Irlandais monta sur ses épaules et lui brisa la colonne vertébrale. La populace se livra ensuite à des transports de joie féroce.

L'une des victimes, un médecin chinois en renom, M. Gnee Sing, offrit à ses bourreaux 4,000 dollars à condition qu'on le laissât aller. On coupa immédiatement ses poches et on lui tira un coup de pistolet à la joue gauche, après quoi il fut également pendu, au milieu d'une nouvelle explosion de cris et de vociférations. Un troisième malheureux fut hissé à diverses reprises contre le bras de la potence, avec une violence telle que sa tête fut mutilée d'une manière horrible. Trois Chinois, dont l'un n'avait pas plus de quinze ans, furent expédiés de même. C'est à peine si ces malheureux ont exprimé une plainte. Seul le plus jeune a dit, pendant qu'on lui mettait le lacet au cou : « Moi pas peur de mourir ; moi » bon enfant chinois; moi jamais fait de mal à per» sonne. »

Trois jeunes garçons chinois pendus *au bord d'un wagon* ont eu une agonie affreuse. L'un d'eux, ayant rattrapé la corde avec ses mains, essayait de se soulever; mais on lui frappa les mains à coups de bâton et de pistolet jusqu'à ce qu'il se laissât retomber.

Alors les Irlandais s'en servirent comme d'une cible et l'achevèrent à coups de feu.

En 1858, lorsqu'à coups de canon nous enseignâmes avec tant de succès la civilisation européenne aux enfants

du céleste empire, des Chinois, pauvres diables qui s'étaient vendus par misère et qui allaient remplacer des nègres à la Havane, arrivèrent en rade devant Manille. « On leur avait dit que la traversée était courte, ils se crurent à destination et demandèrent à descendre. Sur l'opposition du second, ils tentèrent de se révolter. On les enferma dans l'entre-pont, on ferma les écoutilles, on fit clouer les sabords. Le capitaine s'était rendu à Manille où le thermomètre marquait 40 degrés centigrades à l'ombre. Quelques murmures de voix arrivèrent jusqu'au port, cela ne dura guère : un silence profond bientôt s'établit. Le capitaine passa tout le jour et la nuit en ville. Lorsqu'il revint le lendemain, apprenant ce qui avait eu lieu, il fit en hâte ouvrir les cloisons à coups de hache. Quand l'air et la lumière pénétrèrent dans le réduit, on trouva trois cents Chinois asphyxiés. A 500 francs pièce, c'était 15,000 francs que perdait le capitaine. Aussi, pourquoi ne pas faire assurer la cargaison [1] ? »

Ce progrès est attendu, il est réalisé peut-être aujourd'hui que la traite a passé du noir au jaune, et qu'elle vogue à pleines voiles sur l'océan de justice qui unit les continents, les peuples et les races.

Le Chinois, subtil en toutes choses, ne dément pas son œil bridé et railleur. Un livre de médecine légale, le Si-Yuen, passe en revue toutes les manières imaginables de donner la mort et il explique la méthode employée pour les découvrir sur les cadavres. « On est effrayé, dit M. Huc, en voyant tous les genres d'homicide que les Chinois ont su inventer; ainsi l'article *étranglé* nous a

1 Ed. Pauchut.

paru très-riche : l'auteur distingue les *étranglés pendus*, les *étranglés à genoux*, les *étranglés couchés*, les *étranglés au nœud coulant* et les *étranglés au nœud tournant*. »

C'est un peuple bienveillant néanmoins. Ses coutumes, les formes de son esprit, l'indiquent assez; des hommes épris à ce point de sociabilité ne sauraient être d'un tempérament cruel. On sait effectivement que les Chinois sont les plus grands visiteurs du globe, les plus cérémonieux, et qu'ils passent dans les villes les trois quarts de leur temps à ce métier. Leur politesse a dégénéré en formalisme comme tout le reste : le formalisme est le tombeau de la Chine. Elle commande aux gens bien élevés, avant de se rendre chez la personne qu'ils ont dessein d'aller voir, d'expédier à celle-ci un billet plié, de papier rouge, plus ou moins grand suivant la dignité du destinataire, et portant ces mots sur la seconde page : « Votre disciple ou votre frère cadet, un tel, est venu pour baisser la tête jusqu'à terre devant vous et vous offrir ses respects. » Formalisme et formules partout vont de compagnie, mais partout aussi elles risquent de détruire le fonds individuel en le recouvrant d'une enveloppe uniforme qui sous la convention étouffe la nature. Le Chinois, il est vrai, manquant de fond, avait moins à perdre que nul autre peuple à se laisser ainsi façonner. Les fictions ne le gênent pas, il s'y complaît. La sincérité n'habite guère en Chine ; le Chinois a pour cela l'esprit trop délié, sa finesse l'incline à la ruse, la ruse le mène au mensonge et plus loin. Il porte témoignage de l'intime parenté qui existe entre le mensonge et le vol; n'est-ce pas la fraude des deux côtés, ici celle des mains qui dérobe l'objet, là celle de la langue qui dérobe la vérité, et qui pour dissimuler

la fraude des mains ramène à sa suite la fraude des lèvres — car il faut mentir quand on a volé.

Le Chinois n'a pas le sentiment des beautés naturelles, impossible à rencontrer où manque le sentiment du divin dans la nature. Il ne s'élève pas au-dessus du joli, de l'agréable, et ce joli reste chinois. Sse-ma-Kouang, premier ministre vers la fin du XI[e] siècle, sous la dynastie des Song, a composé un poëme sur son jardin qui pourrait s'appeler *la retraite du sage* :

« Quand je suis lassé de composer et d'écrire, dit-il, au milieu des livres de ma grande salle, je me jette dans une barque que je conduis moi-même, et vais demander des plaisirs à mon jardin. Quelquefois j'aborde à l'île de la pêche, et, muni d'un large chapeau de paille contre les ardeurs du soleil, je m'amuse à amorcer les poissons qui se jouent dans l'eau et j'étudie nos passions dans leurs méprises.

— Mes amis viennent souvent interrompre ma solitude, me lire leurs ouvrages et entendre les miens ; je les associe à mes amusements. Le vin égaye nos frugals repas, la philosophie les assaisonne, et tandis que la cour appelle la volupté, caresse la calomnie, forge des fers et tend des piéges, nous invoquons la sagesse et lui offrons nos cœurs. »

Ne croirait-on pas entendre un Cicéron chinois? L'intelligence chinoise s'est desséchée faute de plonger dans le sentiment ; elle n'aspire pas la séve de l'instinct, c'est un arbre sans fleurs et sans fruits. La poésie de la conscience échappe à la Chine en même temps que celle de la nature et du cœur. Son âme manque de musique, elle ne donne pas le *la*. Confucius, son apôtre, auquel

elle a voué l'unique culte dont elle s'est montrée susceptible, qu'elle vénère sans le déifier, dont l'image est partout, qui a des temples élevés en son honneur et des descendants qui forment la seule noblesse héréditaire de l'empire, Confucius n'est qu'un Chinois supérieur. Rationaliste bienveillant, humain, sa bienveillance n'atteint pas jusqu'à la charité, son humanité ne s'échauffe pas jusqu'au dévouement. Il éclaire sans flamme, et son esprit ne produit, il ne porte que des maximes. Beaucoup de ces maximes du reste sont très-belles. Qu'on en juge par les suivantes :

— Ce que vous ne désirez pas qui vous soit fait à vous-même, ne le faites pas aux autres hommes [1].

— Celui dont le cœur est droit, et qui porte aux autres les mêmes sentiments qu'il a pour lui-même, ne s'écarte pas de la loi morale du devoir prescrite aux hommes par leur nature rationnelle ; il ne fait pas aux autres ce qu'il désire qui ne lui soit pas fait à lui-même [2].

Confucius vivait dans la seconde moitié du VIe siècle avant Jésus-Christ. Il a devancé les préceptes de la morale chrétienne, et cependant l'inspiration chrétienne n'anime pas ses paroles. Il a devancé de même la démocratie moderne, et cependant le souffle de la liberté ne respire pas en lui. Dans le Chou-King, le *Livre par excellence*, dont il a coordonné les antiques éléments, nous lisons :

— Ce que le ciel voit et entend n'est que ce que le peuple voit et entend. Ce que le peuple juge digne de ré-

1. Le *Lun-Yu*, ch. XII, art. 2.

2. Le *Tchoug-Young*, ch. XIII, art. 3, ou de l'invariabilité dans le milieu. Édit. Pauthier.

compense et de punition [est ce que le ciel veut punir et récompenser. Il y a une communication intime entre le ciel et le peuple; que ceux qui gouvernent le peuple soient donc attentifs et réservés.

C'est la théorie du *vox populi, vox dei*, dont voici la sanction :

— Obtiens l'affection du peuple, et tu obtiendras l'empire;

— Perds l'affection du peuple, et tu perdras l'empire.

L'insurrection, a dit un moderne démagogue, est le plus saint des devoirs. Un célèbre philosophe chinois du XIIe siècle de notre ère, Tchou-hi, dans son commentaire sur le premier des *quatre livres classiques de la Chine*, enseigné dans toutes les écoles et les colléges de l'empire, dit que le peuple serait dégagé de tout respect et de toute obéissance envers le pouvoir qui enfreindrait les limites de la morale et qui abuserait de son mandat. Confucius pense que l'empereur au regard de la morale n'a pas de droits exceptionnels et supérieurs.

Le prince doit tendre à se perfectionner comme les autres hommes :

— Un prince qui veut imiter la bonne administration des anciens rois doit choisir ses ministres d'après ses propres sentiments toujours inspirés par le bien public ; pour que ces sentiments aient toujours le bien public pour mobile, il doit se conformer à la grande loi du devoir, et cette grande loi du devoir doit être cherchée dans l'humanité, cette belle vertu du cœur qui est le principe de l'amour pour tous les hommes [1].

1. *Tschoung-Young*, ch. xx, 4.

— Le parfait, le vrai, dégagé de tout mélange, est la loi du ciel; la perfection ou le perfectionnement, qui consiste à employer tous ses efforts pour découvrir la loi céleste, le vrai principe du monde et du ciel, est la loi de l'homme. L'homme parfait atteint cette loi sans aucun secours étranger... il parvient à elle avec calme et tranquillité; c'est là le *saint homme*. Celui qui tend constamment à son perfectionnement est le sage qui sait distinguer le bien du mal, qui choisit le bien et qui s'y attache fortement pour ne jamais le perdre.

— La puissance ou la loi productive du ciel et de la terre peut être exprimée par un seul mot; son action dans l'un et l'autre n'est pas double : c'est la perfection ; mais alors sa production des êtres est incompréhensible.

— La raison d'être, ou la loi du ciel et de la terre, est vaste en effet; elle est profonde! elle est sublime! elle est éclatante! elle est immense! elle est éternelle[1] !

Lao-tze, qui précéda de très-peu Confucius, est le seul philosophe chinois qui se soit aventuré aux limites de la métaphysique; il s'exprime ainsi : « Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait; immense et silencieux, immuable et toujours agissant : c'est la mère de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de raison... L'homme a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison, la raison en elle-même[2]. »

Mais Confucius déclarait ne pas le comprendre; enthousiaste de la raison, et du devoir qui est sa loi dans l'homme, il n'allait pas au delà; les ailes de Platon sont

1. *Ibid.*, 17.
2. Abel Rémusat, *Melanges asiatiques*

absentes ; il ne quitte pas terre. Le plus grand des Chinois reste chinois ; il résume l'esprit de la Chine en même temps qu'il en mesure la plus haute élévation ; il en est comme la cime dernière, aisément accessible. La raison lui donne raison, il ne suffit pas au cœur ; et non-seulement il ne répond pas à la question de la destinée humaine qui se pose en chaque âme éprise de progrès et d'avenir, mais cette question est pour lui une question oiseuse : l'éternité ne s'ouvre nulle part devant lui, il n'en a que faire. Quelqu'un lui demandait ce que c'était que la mort. « Quand on ne sait pas encore ce que c'est que la vie, répondit-il, comment pourrait-on connaître la mort ? »

Son lointain est derrière lui comme celui de tout Chinois. « Je ne naquis point doué de la science, dit-il : je suis un homme qui a aimé les anciens et qui a fait tous ses efforts pour acquérir leurs connaissances [1].

Un peuple qui a produit un tel sage, n'est pas un peuple barbare. Avec le *je ne sais quoi de divin* dont parle Cicéron et qu'il dit être l'inspiration secrète de toute grandeur, ce serait un grand peuple. Faute de ce quelque chose, ce n'est qu'un peuple aussi aride que cultivé.

1. *Lun-Yu*, ch. XI, § 11.

III.

L'ÉGYPTE.

L'Architecture. — L'Égypte moraliste en regard de la mort et du jugement. Le livre des morts. L'enfer et le paradis. — Le gouvernement. — Le sacerdoce, les hiéroglyphes. — L'orgueil égyptien. — La Religion, les divinités : le mythe d'Osiris. — La gravité égyptienne. — Civilisation et mœurs. — Rhamsès le grand.

Un peuple se retrouve partout, mais dans sa langue et dans sa religion, dans sa tradition orale ou écrite, il faut le chercher; son architecture le présente d'emblée aux yeux, elle vous impose de sa personnalité une impression immédiate dont l'esprit reste ineffaçablement marqué. Les œuvres de la littérature et de la peinture, celles de la statuaire en tant qu'elle se dégage de l'art monumental et se fait une existence à part, nous offrent sans doute aussi une empreinte du génie national; à cette empreinte toutefois se mêle l'effigie de leur auteur, que nous apercevons d'abord. L'architecture au contraire se subordonne les individus même quand elle leur emprunte des chefs-d'œuvre; plus impersonnelle que les autres arts, elle dit mieux aussi le caractère d'un peuple entier ou d'une époque et doit être à ce titre regardée comme leur vrai style. Elle exprime l'individualité collective, semblable en ceci à l'épopée; et n'est-elle pas une sorte d'épopée

en pierres, tout vrai monument n'est-il pas une œuvre tirée des profondeurs inconscientes de l'âme nationale par l'effort de quelques-uns?

L'Égypte est la patrie du monolithe. Ses monuments indiquent tous la même chose : l'homme faisant effort pour vaincre la destruction. Pyramides, nécropoles taillées dans le roc, temples, obélisques, corps embaumés et protégés avec une si méticuleuse science, nous racontent à l'envi ce labeur colossal de l'Égyptien qui se raidit contre le néant. Quelle patience déployée pour vaincre le temps et s'emparer de l'éternité! S'il n'a pas réussi dans cette tâche impossible, le génie égyptien a su du moins conquérir la durée dont il se montre épris. A la fois colossal et minutieux, le même peuple qui a construit les pyramides, creusé le lac Mœris, percé le labyrinthe de Thèbes, s'est appliqué au détail avec une patience inouïe; ses momies environnées de bandelettes, et la réglementation de sa vie enveloppée de prescriptions, en fournissent la preuve. Il a de l'ordre et sait tenir son ménage; il distingue, subdivise, analyse : avant nous, il a institué des spécialités en médecine. « La médecine est si sagement distribuée en Égypte, dit Hérodote, qu'un médecin ne se mêle que d'une espèce de maladie, et non de plusieurs. Les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre et des parties voisines; d'autres enfin pour les maladies inconnues ». — Ces derniers, je pense, devaient être les plus occupés.

Les matériaux que le sol mettait sous la main de l'Égyptien, marbre, granit, porphyre, ont influé sur le caractère de son architecture, mais ne semble-t-il pas d'autre part

que ces matériaux eux-mêmes se soient offerts au caractère égyptien? Il y a dans ce caractère aussi une solidité de granit. Le despotisme malheureusement en participe, il est massif et pèse d'un poids accablant sur la société. Ces monuments élevés à la gloire des Pharaons, ils ont été portés sur les épaules de générations qui vécurent pour souffrir et qui se sont effacées dans la poussière des siècles amoncelés à leur pied. Nous les voyons en pensée défiler devant nous, continuant de père en fils, sous l'encouragement du fouet, mordues par l'ardent soleil, leur corvée héréditaire. La pyramide de Chéops, qui condamna tout le peuple aux travaux forcés, et celle de Chéphren, ont transmis le nom de leurs fondateurs à la postérité; mais ces noms le peuple les exécrait, il fut après eux défendu de les prononcer. Cent mille hommes, dit-on, auraient travaillé pendant quarante années à la première pyramide! Chaque Pharaon se faisait ainsi durant sa vie élever son tombeau, dont les dimensions progressivement accrues indiquaient celles de son règne. A quoi dès lors servait-il de changer de maître à ces milliers d'esclaves, condamnés à gémir sous la pierre qui ne pesait que sur les vivants? Et quand l'œuvre des nécropoles-pyramides cessa, et qu'abandonnant Memphis les Pharaons s'établirent à Thèbes, c'est l'ouvrage du labyrinthe qui commença, les travailleurs continuèrent une corvée plus dure encore sous terre. Souvent, lorsque le roi après l'achèvement de son tombeau dans son étendue première se sentait encore en force et se pouvait promettre une série d'années nouvelles, il faisait tailler d'autres galeries se reliant à celle du milieu par des inclinaisons plus abruptes; de nouveaux corridors et des chambres latérales se joi-

gnaient aux premières. Et l'œuvre était ainsi reprise, augmentée, agrandie tant que celui qui devait habiter ce palais de la mort restait dans son palais de la vie. Quand enfin l'heure sonnait, le cadavre royal, après un embaumement de dix-sept jours, était déposé dans le sarcophage [1].

« Aux festins qui se font chez les riches, on porte après le repas autour de la salle un cercueil avec une figure en bois, si bien travaillée et si bien peinte qu'elle représente parfaitement un mort. On la montre à tous les convives tour à tour en leur disant : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort ; buvez donc maintenant et vous divertissez [2]. » Dans la vallée du Rhône, une inscription parle en ces termes aux vivants de la part des morts : « Nous étions ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes. » Une autre inscription, latine, trouvée près de Coppet, s'exprime ainsi : « J'ai vécu comme tu vis, tu mourras comme je suis mort ; ainsi la vie s'écoule ; voyageur, va à tes affaires. » Les peuples envisagent la fin de la vie avec plus ou moins de sérieux et de fixité, suivant leur tempérament, leur croyance et la nuance de leur esprit. L'Égypte a vécu en regard de la mort, mais elle ne s'y est pas abîmée comme le moyen âge. L'idée de la mort la domine sans l'engloutir et ne lui désapprend pas la vie, son *memento mori* n'est point monacal. Il met dans son allure quelque chose de grave, il ne l'énerve ni ne l'attriste. L'Égyptien n'a rien dans son caractère qui rappelle la mélancolie de l'Indou ni son ascétisme : c'est un peuple actif, laborieux,

1. Lepsius. *Briefe aus Aegypten.*
2. Hérodote.

de volonté tendue. Il est spéculatif sans être métaphysicien, il s'élève haut sans perdre pied. Où le mènent cependant toutes ses spéculations sur la divinité, sur la destinée des âmes, sur la vie et sur le trépas? elles le mènent ou le ramènent à une pensée unique, celle du jugement.

Or c'est là le signe distinctif du moraliste. L'Égypte a le génie moraliste, les Égyptiens sont des moralistes spéculatifs. On dirait un croisement de Sémite et d'Aryen, et n'est-ce pas grâce à ces deux faces de sa nature que l'Égypte a pu intéresser les Grecs et n'être pas sans action sur les Juifs? L'idée de la pureté domine la religion des Perses, celle de l'unité absorbe la religion des Indous; le culte des Phéniciens s'inspire de la vindicte divine qui commande l'expiation féroce; la notion religieuse d'Israël se résume dans l'alliance privilégiée d'un peuple avec Jehovah qui le châtie ou qui le récompense selon qu'il viole ou respecte le saint contrat : sur l'Égypte religieuse plane le jugement.

On nous parle quelquefois de grandes assises où, dans l'ancienne Égypte, les rois morts étaient jugés par l'assemblée des vivants. Mais il y a là probablement plus de légende que d'histoire. L'histoire d'Égypte la plus authentique, ce sont les morts eux-mêmes qui nous la racontent. A cinq mille ans de distance les tombeaux parlent, les cercueils ouverts nous livrent la feuille de papyrus roulée qui relatait en abrégé l'existence du défunt. Arrêtons un instant notre pensée sur ce drame de la mort si grandement conçu par les Égyptiens.

L'âme du défunt, quand le soleil disparaît à l'horizon, descend aux lieux souterrains et comparaît dans la salle

de la « double justice » où le dieu suprême, Osiris, donne audience aux morts, la couronne sur la tête, le bâton recourbé et le fouet dans la main, environné des bandelettes des momies. Autour de son trône s'épanche l'onde de la vie qui abreuve les fleurs du lotus. A ses côtés, ornés de la plume d'autruche, symbole de vérité et de justice, siégent les quarante-deux esprits dont la mission est de prononcer sur les quarante-deux péchés mortels qu'énumère la loi. L'âme traduite devant ses juges supplie le roi de la justice de l'accueillir favorablement dans la société des bienheureux, elle affirme qu'elle est restée exempte de mal. Le livre mortuaire de la tombe de Rhamsès IV renferme un catalogue accompagné d'un commentaire illustré où les péchés, conformément au goût symbolique des Égyptiens, sont représentés aux yeux : la débauche par le bouc, la voracité par le crocodile, la paresse par la tortue. L'âme du souverain adresse cette prière et fait cette confession à Osiris : « Gloire à toi, grand Dieu maître de la vérité. J'ai comparu devant toi, maître, je me présente devant toi pour contempler ta bonté. J'ai reconnu et je confesse ton nom. Je connais les noms des quarante dieux qui siégent avec toi dans la salle de la vérité, qui vivent du châtiment des coupables, qui vivent du sang des coupables, au jour de la comparution devant Osiris le parfait. Refuge des esprits, maître de la vérité, tel est ton nom ! Puissé-je vous reconnaître, maîtres de la vérité. C'est la vérité que je vous apporte. Couvrez mes fautes ! Je n'ai exercé ni fraude ni mal. Je n'ai pas commis d'homicide. Je n'ai pas menti en justice. Je n'ai pas trompé l'homme dans le salaire de sa journée. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me suis point lassé. Je

ne me suis pas abandonné. Je ne me suis pas découragé. Je n'ai rien fait que les dieux aient en aversion. Je ne me suis pas élevé contre mon supérieur. Je n'ai pas opprimé, ni fait souffrir de la faim, ni fait pleurer personne. Je n'ai pas été trompeur en face des hommes. Je n'ai point altéré les mesures de l'Égypte. Je n'ai point soustrait les images des dieux. Je n'ai point ôté les bandelettes de lin des morts. Je n'ai point été débauché. Je n'ai point commis d'usure. Je n'ai point falsifié les sceaux. Je n'ai point diminué le poids de la balance. Je n'ai point troublé les gazelles dans leur retraite. Je ne me suis point emparé des oiseaux des dieux. Je ne me suis point saisi de leur poisson Kami et de leur poisson Oxynhynchos. Je n'ai point élevé d'obstacles sur le fleuve. Je n'ai point détourné son cours. Je n'ai point frustré les dieux en dérobant le pain du sacrifice. Je n'ai point dispersé les troupeaux sacrés. Je suis pur! je suis pur! je suis pur! »

L'égalité devant la mort et le jugement sont un dogme de l'Égypte : les castes expirent sous la terre, devant le trône d'Oriris il n'y a plus que des bons et des méchants. Après que le mort a plaidé sa cause, son cœur est placé sur un plateau de la balance, sur l'autre repose la plume d'autruche, symbole de vérité. D'un côté se tient le dieu Anubis à la tête de chacal, l'accusateur des morts, de l'autre Horos à la tête d'épervier. Thot, le greffier, est assis, muni de l'écritoire, il transcrit l'indication de la balance et la sentence du juge. Le cœur du défunt est-il trouvé trop léger, on l'envoie dans l'enfer, royaume des ténèbres. L'enfer des Égyptiens est représenté dans le tombeau de Rhamsès VI, qui remonte à 1200 ans avant Jésus-Christ, et qui figure dans la nécro-

pole de Thèbes. « Ces âmes ennemies, dit l'inscription, ne voient pas le dieu du soleil lorsqu'il fait luire les rayons de sa face. » L'enfer se divise en cinquante-sept parties ou demeures auxquelles président autant de terribles démons armés d'épées qui en défendent — non l'entrée, hélas! — mais la sortie. Au-dessus de chaque section est indiqué le péché pour lequel les suppliciés endurent leurs tourments et la nature du tourment. — Les supplices sont gradués et ne sont pas éternels; à l'opposé de l'enfer chrétien qui pour les coupables de tous les degrés n'a qu'un même supplice, et qui met l'éternité de la peine en regard de la faute temporaire d'une créature imparfaite née faillible, afin de satisfaire un dieu qui représente la perfection de l'amour et de la justice. Ce n'est pas toutefois que pour l'horreur de ses tortures l'enfer égyptien le cède sur aucun point à l'enfer gothique. Les âmes des damnés, peintes en noir — l'Éthiopie n'est pas loin — sont attachées à des pieux et déchirées avec des épées par leurs gardiens couleurs de brique; d'autres sont suspendues la tête en bas, d'autres encore auxquelles on a coupé la tête défilent en longues processions. Il y en a qui marchent les mains liées et traînent derrière elles leur cœur arraché de leur propre poitrine. Celles-ci sont rôties dans d'énormes chaudières en compagnie de leurs éventails, symbole de la fraîcheur et du repos chers à l'Orient[1].

Les âmes de ceux qui furent trouvés justes devant Osiris « ne sont pas dans le lieu du châtiment; » elles obtiennent la plume de la justice, et les déesses Hathor et

1. Lettres de Champollion. — *Brugsch, Reiseberichte aus Aegypten.*

Nut versent sur elles, du haut de leurs arbres favoris, l'eau de la vie éternelle. Ainsi fortifiées, elles traversent le monde souterrain, et passent sans encombre au milieu des plus redoutables animaux jusqu'à ce qu'elles arrivent, au Levant, dans les plaines de Ra, dieu de la lumière. Le tombeau de Rhamsès dit de ces âmes bienheureuses : « Celles-ci ont trouvé grâce devant les yeux du grand Dieu, elles habitent dans les demeures de la gloire où l'on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont abandonnés reposent à jamais dans leurs tombeaux pendant qu'elles se réjouissent de l'aspect du plus grand des dieux. » L'on voit ces âmes occupées à couper du blé dans les champs, à cueillir des fleurs et des fruits; elles se promènent en des allées ombreuses, se baignent et nagent dans un vaste bassin. On n'eût pas imaginé de remplir d'ombrages un paradis septentrional, nous ne mettons dans le paradis que ce que nous regrettons de laisser sur la terre ou ce qui nous y fait défaut : reflet de nos désirs, notre paradis varie avec eux. Celui des Égyptiens ne pouvait être qu'une Égypte idéalisée, car nous sommes incapables de nous représenter des choses absolument étrangères à celles que nous voyons ou que nous éprouvons; les éléments premiers de leur conception nous échappent. Il en est du songe céleste comme de ceux que nous faisons quelquefois durant notre sommeil : quelque différents qu'ils soient de la réalité, c'est néanmoins à l'aide des matériaux de notre existence présente que nous les formons : tel un peintre mêle à son gré et choisit les couleurs sur sa palette, alors que le désir d'un idéal supérieur guide sa main et compose l'ensemble. Voici, dans le paradis des Égyptiens, un

trait vraiment indigène. Le dieu du soleil, Ra, qui préside à leurs travaux, dit aux âmes bienheureuses : « Prenez vos faux, récoltez le fruit des champs qui sont votre partage, portez-le dans vos demeures, jouissez-en et présentez aux dieux ce pur don, ce don des champs et de la gloire. » N'eussions-nous point d'autre document sous les yeux, que nous en pourrions conclure sans une extraordinaire sagacité : de leur amour pour les ombrages et les frais bassins, que les Égyptiens furent un peuple d'Orient ; de leurs récoltes des céréales célestes, qu'ils furent un peuple agriculteur voué spécialement à la culture du blé ; de ce qu'ils fauchent encore en paradis, qu'ils furent un peuple actif aimant le travail ; de la part offerte aux dieux, qu'ils associaient toujours ceux-ci à leurs travaux, les avaient présents à l'esprit dans la vie journalière et vénéraient en eux l'assistance que prête au cultivateur la gratuite fécondité d'un sol privilégié.

La haute idée de la justice d'outre-tombe engendrée par le génie moraliste des Égyptiens pénètre leur société en dépit de la discipline des castes, en dépit de la théocratie et de l'omnipotence des Pharaons. Mais il ne saurait être question ici de la justice au sens politique du mot. Un peuple soumis au despotisme avec naïveté, qui vit dans le despotisme comme dans son élément naturel, est très-capable de mettre dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation même, des maximes empruntées aux notions de la plus pure équité : les droits de l'homme restent aux antipodes de sa manière de penser. Le code de Manou et les Védas, le Zend-Avesta, le Pentateuque de Moïse, bref tous les codes théocratiques de l'Orient, hérissés de règlements à l'infini, surchargés de

prescriptions locales qui nous semblent puériles, absurdes, ou monstrueuses, n'ont réussi nulle part cependant à étouffer la conscience humaine sous leur végétation accidentelle. Par endroits, elle s'y révèle magnifiquement et luit en larges rayons à travers leur fouillis; c'est ce qui nous permet de nous retrouver encore dans ces peuples qui d'ailleurs nous demeurent étrangers, qui même nous paraissent étranges; la conscience humaine laisse subsister entre eux et nous quelque chose qui comble l'intervalle, elle maintient l'unité morale des nations, bien autrement profonde que leur diversité ethnologique. Tous les hommes ne trouvent pas la justice, tous la cherchent. Leur communauté n'est pas dans la notion, elle est dans le besoin du juste. Ainsi de la religion; invariable dans le désir de la félicité et de la perfection qui est la commune substance du sentiment religieux, elle s'épanouit dans l'esprit en des hypothèses diverses. L'homme ne se rencontre en aucun lieu du monde à l'état d'individu, comme espèce il est dans tous les hommes : il s'appelle la nature humaine.

Le respect d'un peuple pour la justice se trahit dans le soin qu'il met à isoler les juges — qui sont des hommes — de tout ce qui pourrait en eux troubler son empire. En Égypte, trente citoyens choisis dans les villes principales étaient chargés de remplir cette haute fonction sociale qui fut d'abord l'exclusif apanage des prêtres. L'accusé avait droit à la défense, mais il n'était permis à personne de plaider de vive voix ni par avocat; l'Égypte craignait les séductions de l'oreille et du visage, plus défiante encore qu'Athènes ordonnant à l'aréopage de tenir ses séances dans les ténèbres, la patrie de Ménès a

surpassé celle de Solon. Les parties exposaient leurs arguments par écrit, c'est à l'aide de pièces écrites que les juges se formaient une opinion et rendaient leurs sentences. Les Égyptiens furent gens très avisés. L'image de la vérité était suspendue au cou du président; nous n'oserions affirmer qu'elle figura toujours dans son cœur — tant il y a loin en tous les pays de ce que prescrivent les institutions à ce que réalisent les hommes. Un philosophe a dit que si les idées des hommes les mettent très-haut leurs pieds les mettent très-bas. Ce propos a certainement trouvé son application aux bords du Nil comme ailleurs. Il n'en reste pas moins que les conceptions d'un peuple sont des indices de ce qu'il aurait voulu faire, et qu'elles donnent par suite l'exacte mesure de ce qu'il ambitionnait d'être : or, les indices que nous recueillons ici sont à l'honneur des Égyptiens et confirment l'opinion qu'ils nous ont donnée de leur génie moral supérieur fondé sur l'amour de la justice.

Quant à leur gouvernement, il est le plus théocratique de l'Orient dont l'essence politique est la théocratie. D'abord empreint d'un caractère fortement sacerdotal, il revêt cependant plus tard un caractère guerrier. C'est l'inverse de ce qui eut lieu dans l'Inde, et la raison en est simple : les Indous s'établissent par la conquête au bord du Gange, les Égyptiens n'ont pas à conquérir leur séjour, mais ils auront un jour à le défendre. Les rois sont élus à l'origine par les guerriers et les prêtres; ceux-ci n'en ont pas moins la prépondérance, car la voix de chacun des principaux vaut cent voix de guerriers, et celle des prêtres de second ordre vingt. Le roi dans ces conditions est presque toujours tiré de la

caste sacerdotale. Quand la paisible possession du territoire fut disputée et qu'il fallut repousser les invasions des Éthiopiens et des Arabes, la caste guerrière prit le dessus et la royauté devint héréditaire; le gouvernement glissa du régime sacerdotal dans le régime féodal. Toutefois, la substance théocratique demeura au fond du pouvoir qui en était sorti, et le souvenir de cette origine première laissa flotter autour des prêtres comme une mystique auréole; ils marchèrent environnés d'une atmosphère sacrée. Bas-reliefs et peintures représentent partout les rois en commerce avec les dieux, le plus souvent comme sacrificateurs. Dans l'une des salles du temple d'Amon à Karnac, le père de Rhamsès le grand est reçu par le dieu assis sur son trône, derrière lequel se tient debout la déesse Hator. Une inscription explique ainsi la scène : « Ceci est la visite du roi dans le temple de son père, Amon-Ra, qui dispense la vie[1]. » : Les Pharaons s'appuient matériellement sur les guerriers sans cesser de relever moralement des prêtres qui apportent à l'exercice de leur pouvoir le seul tempérament dont il soit susceptible en dehors du caractère personnel du souverain.

Cet esprit théocratique de la royauté égyptienne, les prêtres ont grand soin de l'alimenter, car il retient la monarchie près du temple où s'exerce leur propre pouvoir. « De même, disent-ils, qu'au commencement de toutes choses, les dieux gouvernaient l'Égypte, les Pharaons la gouvernèrent ensuite à la place des dieux. Ils ne tirent pas seulement leur origine des dieux, ils sont eux-mêmes les dieux du pays[2]. » Le droit divin est la doctrine

1. Brugsch, *Reiseberichte.*
2. Hérodote.

de toute société théocratique, sous n'importe quelle latitude. Il est cependant une chose qui, sous n'importe quelle latitude aussi, l'emportera sur le reste tant qu'il existera des hommes, — c'est le succès. Tous les rois de l'Égypte ne sortirent pas méthodiquement d'un conclave de prêtres ou de guerriers; il y en eut qui n'eurent à se réclamer que d'eux-mêmes. Tel fut cet Amasis qui dit un jour aux habitants de Saïs prosternés devant la statue d'un dieu : « Cette statue est faite avec un bassin qui servait à laver les pieds. Cependant elle est l'objet de votre culte. Ma destinée est toute semblable : j'ai été d'abord un simple plébéien ; aujourd'hui je suis votre roi et j'ai droit aux honneurs que je vous prescris de me rendre. » Les parvenus joueront toujours un rôle dans l'histoire, on ne supprimera pas le succès, parce que le succès consiste à réussir. Une société légale fait rentrer dans la loi par leur descendance les favoris de la fortune et les élus du hasard; une société théocratique par la main des prêtres les ramène bientôt dans le réseau dont ils n'ont réussi que momentanément à traverser les mailles.

Le sacerdoce égyptien, c'est l'hiéroglyphe.

L'hiéroglyphe est une espèce de rébus. Il exprime les choses par l'aspect, en déposant dans leur figuration un sens caché; il les découvre et les voile en même temps. L'on a dit de Platon qu'il était un peintre d'idées, la langue hiéroglyphique forme une peinture des idées; mais qui donc n'est pas, sans le savoir, un peintre d'idées, et quel mot pris à sa racine n'est pas une traduction du monde intérieur à l'aide du dehors? Toute langue, métaphorique en sa souche, est une figure; elle se compose

d'images empruntées aux phénomènes tangibles pour exprimer les phénomènes intangibles de notre âme, sensations, pensées, émotions. Le dehors et le dedans se rejoignent, ils se pénètrent dans le langage. De là vient que chaque race, peuple, ou individu, révèle dans le sien son âme en même temps que la nature qui l'enveloppe. L'hiéroglyphe met à nu le secret du langage. Il existait sur la porte d'un temple de la ville de Saïs une inscription gravée se composant d'une figure d'enfant à côté de celle d'un vieillard, suivies de l'image d'un épervier, suivie elle-même de celle d'un poisson, auquel succédait un hippopotame. L'épervier signifiant la divinité, le poisson la haine, l'hippopotame le mal ou l'injustice, leur assemblage dans cet ordre voulait dire : « Jeunes gens et vieillards, Dieu hait l'injustice. »

Cette méthode par l'aspect, populaire à son origine et dans son esprit, ne le resta point; elle devint au contraire le moyen dont se servirent les prêtres pour éloigner du temple les multitudes profanes. Le langage des hiéroglyphes insensiblement se transforma par abréviation en langue sacrée, sorte d'algèbre inabordable au vulgaire. Les prêtres s'abritèrent du peuple derrière ces rébus dont seuls ils avaient gardé la clef : c'était celle de leur pouvoir. Il leur fallait le mystère qui grandit et qui tient à distance, ils surent en tirer parti avec un art consommé, avec une profonde intelligence de sa portée en matière religieuse. Reconnaissons d'ailleurs qu'ils semblent avoir possédé eux-mêmes ce sentiment de respect délicat qui est comme la pudeur des choses divines et qui redoute pour elles les grossiers maniements d'un dogmatisme vulgaire. Leurs dieux gardèrent un côté inaccessible par où ils se

perdaient au regard et fuyaient dans l'impénétrable les indiscrètes poursuites de la pensée. On connaît les magnifiques paroles gravées sur un temple d'Isis : Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, et personne n'a encore percé le voile qui me recouvre. — Ce voile, les prêtres n'eurent garde de le soulever. Dieu apparaît d'autant plus grand à l'imagination qu'il est plus incompréhensible à l'intelligence ; en s'environnant d'énigmes les serviteurs particuliers de la divinité participaient en quelque manière de sa nature et se rapprochaient d'elle aux yeux de la foule. Le seuil du sanctuaire infranchissable à la curiosité du profane et la langue sacrée fermée à son esprit constituaient une double sauvegarde de l'autorité sacerdotale; retranchée dans son double mystère, elle était invincible. Ne distribuant au peuple que l'enveloppe, gardant pour elle le noyau spiritualiste du mythe, elle n'en offrait à la foule que ce qu'elle en pouvait saisir ; nulle oligarchie sacerdotale n'a jamais mieux compris que celle des prêtres égyptiens ses intérêts et les besoins de la masse. Seuls peut-être à notre époque les Jésuites se sont montrés aussi connaisseurs de la nature humaine, aussi contempteurs de la nature populaire qu'ils servent en l'asservissant.

L'ignorance du peuple à dessein maintenue par ses chefs alimentait chez ceux-ci l'orgueil d'eux-mêmes, et cet orgueil la caste sacerdotale le marquait surtout à l'encontre de l'étranger : l'Égypte était le pays par excellence, ils étaient, eux, les premiers des Égyptiens. Les Égyptiens ne mangeaient pas avec les Hébreux, parce qu'ils les considéraient comme impurs, et dans la suite ils rejetèrent les vases qui avaient servi aux Grecs. Chaque

peuple a ses barbares : pour les Grecs ce furent les Perses, pour les Juifs les Idolâtres, pour les Chrétiens les Gentils. Chez les Aryens primitifs, le *barbare* (bègue) désignait celui qui parlait une autre langue. On voit que l'orgueil de race remonte haut, puisqu'il s'agit ici des plus anciens souvenirs de l'histoire. Hérodote, ce Montaigne de l'antiquité, auquel il ne déplut pas aux prêtres égyptiens de faire les honneurs de leur science en lui recommandant le secret, est exempt de fanatisme national. La curiosité l'en dispense; né voyageur, il aime à se promener à travers les diversités nationales, les idées, les croyances, les coutumes et les usages dont il fait collection, et qu'il goûte sans la moindre intolérance, avec une largeur, une souplesse de compréhension, un besoin de variété humaine qui devance les temps. A propos de l'invitation que les Argiens firent aux Perses de passer en Grèce, il dit avec un sourire dont ses compatriotes ont leur part sans doute : « Tout ce que je sais, c'est que si tous les hommes portaient en un même lieu leurs mauvaises actions pour les échanger contre celles de leurs voisins, après avoir envisagé celles des autres, chacun remporterait avec plaisir ce qu'il aurait porté à la masse commune. »

« Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers, tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui[1]. »

En vertu de cette disposition de nature, il arrive que la superstition c'est toujours la religion d'autrui. Les prê-

1. Lafontaine.

tres de l'Égypte estimaient naturellement la leur seule véritable et la tenaient en une estime égale à eux-mêmes; ils n'étaient pas comme les augures de Rome au temps de Cicéron et se regardaient sans rire. Ils en avaient le droit, car les mythes égyptiens renferment de très-hautes pensées mêlées à des choses qui, à distance, nous font l'effet d'être parfaitement saugrenues, mais qui avaient alors sans doute un sens moins ridicule. Ils avaient voué un culte au chien, à l'ibis, au scarabée, à l'ichneumon, à l'ours, au renard, à l'épervier. Des momies d'ibis ont été trouvées en assez grande quantité à Memphis et même autour de Thèbes; d'autres animaux sacrés étaient également embaumés. Au lieu de nous récrier, essayons de comprendre. Parmi ces animaux sacrés il en est de symboliques derrière lesquels nous entrevoyons la figure d'une divinité : le scarabée, par exemple, n'était pas adoré pour lui-même, il était l'attribut ou le symbole du dieu Ptah, le « père de la lumière, » parce que ce dieu, le plus ancien de l'Égypte, était représenté roulant devant lui le monde et que certain scarabée égyptien forme et roule devant soi une boule de fange. En d'autres animaux également consacrés à quelque divinité, comme l'ibis, ou le chat, les habitants de la vallée du Nil vénéraient une puissance utile à leurs travaux agricoles : quand nous demandons à notre Dieu de protéger nos moissons, de les préserver de la grêle ou de la sécheresse, que faisons-nous donc et quel autre esprit nous inspire? Nos pratiques et croyances religieuses ont d'ordinaire moins de sens que celles de l'antiquité — et je ne parle point des Grecs dont les symboles éclatent d'humanité. Je ne

sache pas que les Orientaux, par exemple, aient mangé aucun de leurs dieux après l'avoir fait descendre dans un pain à cacheter, ni qu'ils se soient imaginé jamais d'exorciser des sauterelles ou des hannetons; ils adorèrent des bêtes, ils ne s'en rapprochèrent pas à ce point. Leurs conceptions les plus extravagantes exhalent encore un parfum de poésie, quand les nôtres trop souvent ne sentent que l'ignorance et manquent de cette matinale fraîcheur des âmes s'ouvrant à la religion au contact de la nature qui les saisit de craintes ou d'étonnements. Mais quoi : les Égyptiens se sont prosternés devant un bœuf! C'est qu'ils supposaient que dans ce bœuf avait passé l'âme d'Osiris; on ne dit pas qu'ils regardassent le bœuf Apis comme infaillible, même après l'avoir tiré d'entre tous les bœufs. C'est par une conception immaculée que la vache élue engendrait l'Apis : elle était, nous apprend Hérodote, fécondée par un rayon de soleil, d'après Plutarque par un rayon de la lune. Ce rayon sauve tout, mais il prouve aussi qu'il est difficile de faire du nouveau. D'après Diodore, les Égyptiens croyaient que l'âme d'Orisis entrée dans le bœuf avec le rayon du soleil passait d'un Apis à l'autre ; la dynastie religieuse des Apis ainsi fondée en valait une autre, on n'a point vu d'Apis commettre des crimes de droit divin et s'arroger d'autre prérogative que celle de l'adoration. Le bœuf Apis n'a pas fait couler de sang humain et les hommes, semble-t-il, ne se sont point massacrés en son honneur. En revanche, il a fait couler bien des larmes — parmi lesquelles sans doute beaucoup de larmes officielles ou de crocodile — car il était pleuré à sa mort durant soixante-dix-sept jours comme les Pharaons; c'était un deuil général. Près de

Memphis, soixante-quatre momies d'Apis ont été trouvées dans des sarcophages de granit rangés le long d'une galerie souterraine et dont quelques-uns remontent jusqu'au XVIe siècle de notre ère.

Les plus anciens dieux de l'Égypte, à l'exemple de tant d'autres, dérivent du soleil. Ra, leur père et leur roi, qui surveille et règle toute la sphère céleste, était particulièrement adoré à Memphis et dans Héliopolis (ville du soleil). La légende voulait qu'en cet endroit, où s'élevait un temple magnifique, le phénix, fils de Ra, venu tous les cinq cents ans des régions de l'aurore, se jetât lui-même dans les flammes pour renaître en une nouvelle jeunesse et s'envoler le troisième jour vers sa patrie : symbole de l'astre qui revient à son point de départ après s'être évanoui dans les feux du couchant. La mythologie, comme le langage et la poésie qu'elle suit de si près, insinue notre âme dans les choses. Les phénomènes qui frappent l'imagination d'abord et vis-à-vis desquels l'homme sent le plus sa dépendance, sont ceux qui l'émeuvent le plus ; ils excitent en lui la crainte et le désir, et s'alliant au vague pressentiment d'une puissance inconnue cachée derrière eux, ils produisent des impressions qui cessent d'être seulement poétiques pour devenir religieuses. Ces impressions forment la substance des mythes. L'Égyptien a dans les siens réfléchi ce qui l'environnait, il a rendu ses impressions telles que les lui apporta la vallée du Nil avec ses périodes successives de fécondité et de sécheresse.

Hérodote prétend que les Égyptiens furent le premier peuple qui conçut l'âme comme immortelle. Il est de fait que l'idée de la renaissance perce en toute leur religion, et cette idée qui a fait son chemin dans le monde

chrétien sous la forme de la résurrection, les Égyptiens l'ont visiblement déduite des alternatives de vie et de mort qu'ils avaient sous les yeux, alternatives dont dépendait leur existence et que réglait le soleil dans le cours des saisons. Les crues et décroissances du Nil étaient comme le rhythme, la diastole et la systole, de la vie égyptienne. Religion, agriculture, science astronomique et géométrique, sont régies par cette oscillation fondamentale. En Perse nous trouverons l'antithèse tranchée des saisons et des climats, qui s'est inscrite dans l'âme religieuse sous la forme du dualisme; ici, rien de heurté, mais le changement qui sans cesse ramène les choses à leur point de départ. N'est-ce pas dans le cercle que les prêtres d'Égypte virent le symbole de l'éternité? L'abrégé de la mythologie du Nil se trouve dans le mythe d'Osiris, devenu le dieu suprême, le dieu national, après avoir éclipsé les divinités originaires. Osiris est tué par son frère Typhon qui lui enviait le titre de bienfaiteur de l'Égypte; le meurtrier et ses soixante-douze complices mettent son corps dans une caisse et l'ensevelissent dans les flots du Nil. Isis cherche en gémissant son époux perdu. Elle retrouve son cadavre, et le dépose dans l'île de Philée qui plus tard fut le lieu particulier de son culte. Mais du fond du royaume des morts, Osiris apparaît à son fils Horus et l'excite à le venger. Celui-ci rassemble autour de lui ses fidèles; Typhon aux cheveux roux, dieu du mal, est mis en fuite et se réfugie au désert avec ses noirs compagnons. Horus alors monte sur le trône de son père et gouverne l'Égypte.

L'érudition moderne a vite découvert le sens de cette transparente allégorie. Elle a reconnu sous les traits de

Typhon et de ses noirs satellites les soixante-douze jours d'ardeur solaire et de sécheresse, dans Isis le pays d'Égypte qui gémit et se lamente, implorant le bienfait de l'eau; dans Osiris, la puissance fécondante du Nil qui disparaît pendant le règne de son frère ennemi, ou qui sommeille au seuil rocheux des cataractes de Philée et d'Eléphantine. Son fils est le printemps qui chasse « l'homme de feu à la peau rougeâtre, » et rend au pays sa fécondité. Osiris renaît sur la terre dans son fils Horus, tandis que dans le royaume souterrain devenu sa résidence il juge les âmes et les réveille à son tour de la mort pour une existence nouvelle.

Dans les contrées où florissait le culte d'Adonis, en Grèce chez les Phéniciens, à Tyr, à Sidon, à Gadès, les femmes éplorées, cheveux épars, cherchaient avec des cris le jeune dieu disparu. Proserpine est emportée dans la région des enfers par Pluton et ne reparaît à la surface du sol que sous les traits de Cérès. De l'observation de phénomènes analogues peuvent résulter, sans qu'il y ait d'emprunt, des mythes analogues. Dans celui d'Osiris, d'Adonis, de Proserpine, c'est le cycle des saisons aboutissant à la renaissance printanière qui se trouve exprimé en des images diverses. De semblables analogies se rencontrent dans les attributs de certains dieux; elles ont trompé Hérodote qui a cru de bonne foi reconnaître plus d'une divinité de son pays dans l'antique pays des Pharaons. Tacite a de même cru à des emprunts faits par les Germains aux dieux de Rome, alors qu'il ne faisait que transporter lui-même en Germanie les dieux qu'il y retrouvait. Quiconque voyage est tenté de s'écrier : C'est comme chez nous ! et souvent il a raison. Cependant

aucun peuple n'existe qu'à la condition de se distinguer des autres par une manière d'être originale, et cette manière d'être est toujours marquée d'un trait plus saillant qui met en relief sa physionomie.

Le trait qui donne à la physionomie égyptienne son principal accent est la gravité.

La gravité règne dans l'architecture égyptienne; elle apparaît encore davantage dans la sculpture : toutes les figures, toutes les statues égyptiennes sont graves. Et cette gravité n'est pas calculée, car elle se communique à vous. On sort plus grave d'un temple égyptien, l'âme s'y hausse. Le fait que l'Égyptien vit en regard de la mort et du jugement, qu'il porte en soi un génie de moraliste spéculatif, expliquent suffisamment ce caractère particulier des œuvres encore debout sous nos yeux. La gravité est sœur de la raideur, comme la grâce est sœur de la souplesse. Qui n'a été frappé de la raideur géométrique des figures égyptiennes emprisonnées dans les liens de la tradition sacrée? La sculpture y repose immobile et massive. Combien plus libre, plus légère, remplie d'essor et toujours aisément humaine, se montre celle des Grecs à laquelle la religion n'inflige d'autres limites que celles de l'art dont elle procède elle-même! Elle se meut dans le large espace de la poésie; elle orne le sanctuaire que la sculpture égyptienne a l'air de défendre; elle semble en alléger le poids et vous inviter à y entrer, sérieux, mais paisible, l'âme prête à sourire aux dieux qui lui sourient. La sculpture et la peinture égyptiennes tiennent au temple, elles tiennent du temple : le prêtre y respire, non l'artiste. C'est plutôt de la statuaire que de la sculpture. Sévère dans ses attitudes

jusqu'à la raideur, volontairement énigmatique dans ses symboles, ses rébus taillés dans le marbre, le granit ou le porphyre, sphinx, animaux sacrés, êtres hybrides où se marie étrangement la forme humaine avec les formes animales, elle nous ouvre silencieusement les lointaines profondeurs d'un passé peuplé de mystères et vers lequel le mystère nous attire.

Ce passé mort, et qui n'a cessé de contempler la mort, a pourtant fourmillé de vie; peintures et bas-reliefs nous montrent dans leur soigneux détail ce peuple chassant, semant, cultivant, ouvrant, fabriquant, les outils à la main, des vêtements, des armes, des parures, des ustensiles de toute sorte. Ici l'on voit des musiciens qui jouent accompagnés de chanteurs qui battent la mesure; là des danseurs lèvent le pied pour une danse joyeuse, pendant que de studieux greffiers s'appliquent à aligner des chiffres et que le bâton rappelle au devoir le rebelle ou le paresseux [1]. Les œuvres de la guerre, quoique moins abondamment représentées que sur les monuments assyriens, n'y manquent pas non plus. L'Égypte eut à subir trois invasions des Éthiopiens, deux fois elle se vit débordée par les Arabes ou les Hyksos; les Perses foulèrent la vallée du Nil sous Xerxès et sous Cambyse, elle subit plus tard l'invasion des Macédoniens, qui lui laissèrent les Ptolémées avec un regain de vie; les Romains, en fossoyeurs universels, vinrent à la dernière heure pour l'ensevelir. A l'apogée de sa grandeur, en 1600, sous Rhamsès le Grand, elle se fit conquérante. Mais elle n'avait pas le génie de la conquête, les arts de la paix conve-

1. Lepsius.

naient mieux à son sol, à sa position et à l'humeur de ses habitants. Durant une existence troublée, entrecoupée de longues et cruelles servitudes étrangères, elle tint bon et prouva sa solidité; sa civilisation, en dépit de nombreuses traverses, suivit son cours en remontant le Nil de Memphis à Thèbes, pour redescendre ensuite vers Alexandrie.

Sous les Ptolémées, la Grèce pénètre dans l'Égypte, elle y donne rendez-vous à Rome et à la Judée : mais Alexandrie est en Égypte, elle n'est plus l'Égypte. L'Égypte vraie, classique, patrie du granit et du limon, c'est le Pharaon et le prêtre unis dans la théocratie qui la représentent; société dans laquelle les prêtres possédaient un tiers du sol, les guerriers un autre tiers, exempts d'impôts et cultivés par des laboureurs héréditaires. L'homme dans lequel cette Égypte s'est incarnée, Sésostris, a pénétré au delà du Gange plus loin qu'Alexandre. Mais revenu sur les bords du Nil, il fit creuser des canaux et des bassins dans l'intérêt de l'agriculture, fondement de la vie égyptienne; c'est dans cette seconde période de son règne qu'il personnifia davantage sa patrie. L'Égypte était un don du Nil : il appartenait à l'Égyptien de mériter par son travail le don gratuit de son dieu terrestre.

IV.

LA PERSE.

Le dualisme. — Point de mal radical. — Le Zend-Avesta, doctrine de la pureté. — Origine patriarcale. — Ormuzd, la lumière et le souverain dieu, créateur. — La résurrection, l'Éden. — La Bible et l'Avesta. — Caractère persan. — Peuples artistes et peuples réfléchis; le midi et le nord. — Luxe des Perses. — Cyrus et la Cyropédie.

L'Iran souffre de la chaleur de l'été et du froid de l'hiver, des vents brûlants du désert et des tourbillons de neige des hauts plateaux. Ici, les pâturages et les champs restent pendant de longues semaines couverts de frimas, tandis qu'ailleurs les terres sont dévastées par le sable[1]. Saisons et régions y confinent les unes aux autres, opposant leurs températures rigoureuses et clémentes, mettant en regard la plaine et la montagne, l'aridité du désert et la plantureuse fécondité des herbages.

La Perse est le pays des contrastes. Telle est aussi sa religion, antithèse heurtée du bien et du mal. Tous les peuples sont plus ou moins dualistes, parce que l'homme chez tous a des craintes ou des désirs qu'il personnifie en les opposant. Les Perses le furent à un tel degré que le dualisme est devenu leur génie même. Et

1. Max Duncker, *Histoire de l'antiquité.*

nous ne voyons pas qu'ils aient été plus mauvais observateurs que d'autres, bien que leur religion parallèle n'aille pas au fond des choses et ne reflète en son miroir que des apparences. Mais quelle religion ne s'y est laissée prendre, laquelle subsisterait si elle cessait de croire au mal comme à une puissance indépendante ennemie du bien? Il existe, en effet, dans la nature comme une puissance diabolique et une puissance angélique. Elles semblent se partager le monde, elles luttent dans notre âme. Le dualisme n'est-il pas sensible déjà sur les confins où la vie commence à poindre, comme s'il était la loi même de la vie et renfermait en soi les deux pôles indispensables de son mouvement? Depuis en bas jusqu'en haut, n'est-ce point un combat sans trêve d'êtres cruels et méchants que possède la haine, d'êtres bons et bienfaisants que possède l'amour? Dans l'ordre végétal, il y a les plantes empoisonnées, espèces de serpents végétaux, et les plantes salutaires. Le monde animal place la violence près de la douceur, l'astuce près de la loyauté, la tyrannie brutale à côté de la fidélité et du dévouement. Dans l'ordre humain, le contraste va s'accentuant davantage : quels monstres sataniques et quelles célestes créatures se détachent sur le fond de médiocrité qui dans le mal comme dans le bien est le lot général! Un Tibère et un Jésus, une Messaline et une Jeanne d'Arc, la nature humaine renferme tous les extrêmes qui se coudoient dans l'histoire. Et ceux d'entre nous qui ne sont ni des démons ni des anges, qui ne sont ni les pires ni les meilleurs, ne connaissent-ils pas la profondeur de cette parole de Diderot : que le cœur humain est tour à tour un sanctuaire et un cloaque? Il semble impossible d'attri-

buer ces contrastes à un même principe, d'autant plus que la conscience humaine repose sur la distinction radicale du bien et du mal, et que les notions différentes qu'elle s'en est formées ne les lui ont jamais fait confondre ni dans leur nature ni dans leur origine.

Et pourtant cette vue des choses est superficielle, n'étant que relative. Sans qu'il soit nécessaire de forcer le secret des choses qui est si bien gardé, nous remarquons que certains poisons n'en sont pas pour tous les êtres, que même des poisons pris à faibles doses ou bien associés à d'autres substances se changent en remèdes. De même qu'il n'existe pas de fumier pour la nature dénuée de nerf olfactif, il n'y a pas non plus de poison à son égard ; il n'en existe qu'envers nous physiologiquement constitués de telle sorte que certaines substances nuisent à notre corps quand d'autres lui sont avantageuses. Les animaux s'entre-dévorent, à l'exception des herbivores qui mangent des plantes, et cela nous paraît cruel; il n'y a là toutefois qu'une transsubstantiation de matière : les animaux sont tous féroces puisqu'ils se mangent tous, et nul animal ne l'est puisque tous sont condamnés à s'entre-manger pour vivre, et que cette loi, qu'on pourrait appeler la solidarité de la chair, ils ne l'ont point faite. L'appétit et la soif sont le besoin qu'éprouve la créature vivante de réparer sa chair et d'en combler le déficit; l'appétit sexuel est un besoin que la nature éveille en elle pour la perpétuation de son espèce. Ces besoins corporels inhérents à toute vie ne sauraient être condamnés dans l'homme à moins qu'on ne lui prêche le suicide et l'extinction de son espèce. Ils peuvent néanmoins devenir le point de départ des vices de la chair et ruiner l'esprit

quand ils dégénèrent par l'abus en gourmandise, en goinfrerie, en ivrognerie, en lubricité. Où trouver le vice qui n'ait sa souche dans une propriété légitime soit de notre nature physique, soit de notre nature morale? Le désir du gain, stimulant du travail individuel et moteur du monde économique, s'il passe certaine limite devient la cupidité pernicieuse ; l'épargne, chose louable, en s'exagérant devient la parcimonie et quelquefois l'avarice qui sont choses mauvaises. Le désir de l'approbation aisément tourne à la vanité, le désir trop vif de l'influence verse dans l'ambition et la domination. Nulle qualité qui ne côtoie son défaut et n'y tombe. Le mal est la rupture de l'équilibre, il trouve accès dans toute organisation où des forces et des propriétés diverses se combinent sous une loi d'existence collective. Celle qui enfreint la loi de l'ensemble empiète, et se nuit en même temps qu'elle nuit à ses associées. Le mal toujours est l'usurpation. Même la plus effroyable perversité ne nous montre que l'exaspération d'une force humaine s'essayant follement à confisquer l'homme à son profit exclusif et le détruisant. Chaque individualité est une balance d'organes et de facultés ; quel homme ne penche pas, et lequel ne risque point de tomber du côté où il penche? Que chacun surveille ses penchants. Beaucoup naissent en rupture d'équilibre, le plus grand nombre incline tour à tour dans un sens ou dans un autre ; les plus favorisés réussissent difficilement à maintenir leur aplomb physique et moral. La santé du corps est l'ordre dans le corps, résultant de l'équilibre de ses organes ; la santé de l'esprit est l'ordre dans l'esprit, résultant de l'équilibre de ses facultés ; l'équilibre des citoyens par le droit est la santé ou l'ordre

des sociétés, celui des peuples et des sociétés est la santé ou l'ordre dans l'humanité; l'équilibre enfin des mondes et des systèmes constitutifs de l'univers est la santé ou l'ordre dans l'univers.

Le mal est, à tous les degrés, ce qui menace l'ordre. Mais il n'existe que par l'ordre, il suppose l'ordre qui ne le suppose pas. Plus l'ordre existe, plus à sa lumière le mal apparaît. Grâce à l'esprit, dont l'ordre est l'instinct, la nature et l'histoire émergent peu à peu de la confusion, se débrouillent et s'organisent, chaque force prenant sa place et son rang dans l'ensemble. Cette aurore lente et pénible, sujette à de constantes perturbations, reste menacée par l'abus que les forces multiples font de la force et la tendance qu'elles ont à sortir de leur sphère et à se supplanter au lieu de se grouper selon leurs aptitudes. L'ordre ne se relève pas moins des plus violentes secousses dans l'histoire et dans la nature, car l'esprit demeure qui ne cesse d'y tendre de tout son être : la crise la plus terrible n'est pour lui qu'une victoire ajournée, il ramène au combat contre la puissance usurpatrice, élément, homme ou nation; les énergies vaincues, il en suscite de nouvelles pour détruire ce qui lui résiste et le remplacer. Toutefois ce labeur, ni dans la nature ni dans l'histoire, ne se heurte jamais à aucune puissance radicalement mauvaise, à aucun Satan qui lui barrerait le chemin de parti pris : il ne se heurte qu'à ses propres erreurs, et à la diversité vivante dont les premiers conflits sentent le chaos mais qui deviendront, sous sa loi déjà présente, des auxiliaires de plus en plus soumis, des coopérateurs volontaires de l'ordre, son ouvrage.

Quiconque envisagera les choses de ce point de vue

apercevra la diversité dans l'unité, mais non la dualité des principes au fond de l'univers ; il verra comment Ormuzd se transforme en Ahriman, le bien en mal, et combien il est facile de passer de l'un à l'autre en passant de l'usage à l'abus ; il ne verra pas dans le mal un principe, il n'y verra qu'une déviation, une infraction à la loi d'ensemble qui gouverne les choses et qui leur permet d'exister simultanément. Cette loi n'est pas douce toujours, et pourtant il se trouve que tout être la chérit parce qu'il chérit son existence qui ne s'en peut détacher : isoler un élément, une force, un être c'est les réduire à l'impuissance, sinon d'exister, du moins de manifester leur existence — et n'est-ce pas la même chose? Les Perses comme les chrétiens, surtout les chrétiens calvinistes, croient à un mal fondamental. S'ils n'entendaient par là que l'imperfection inhérente à la nature en tant que finie, multiple et relative, je souscrirais à leur opinion ; mais ils veulent qu'il existe dans la nature une volonté directe du mal, une puissance dont le génie est d'aspirer au désordre, à côté d'une autre qui tend nécessairement à l'ordre : c'est ainsi qu'ils sont dualistes radicalement, et non pas seulement à la façon de ceux qui reconnaissent dans le fini et l'infini les deux aspects nécessaires de la nature considérée sous l'aspect de la multiplicité et sous l'aspect de l'unité. Les Perses néanmoins, en assurant à Ormuzd, principe du bien, la victoire définitive sur Ahriman, principe du mal, font cesser le dualisme à l'avantage du premier. — Voltaire, qui termine ses éloquentes tirades sur le tremblement de terre de Lisbonne par un acte de foi et s'écrie : tout n'est pas bien aujourd'hui, mais *un jour tout sera bien*,

parle et pense comme un disciple de Zoroastre, et chose plus surprenante, Zoroastre et Voltaire se rencontrent en ce point avec Joseph de Maistre affirmant « que le mal n'est rien de substantiel, que le mal ne peut créer. » — Il ne peut que détruire, en effet, et son triomphe serait la destruction de l'univers : l'univers en se maintenant prouve que le mal n'est pas son principe. Si profond, si pénétrant, si général que le désordre nous paraisse, il n'en atteint que la surface.

Les Perses sont de moins grands métaphysiciens que les Indous, ils sont de plus grands métaphysiciens que les Égyptiens ; mais avant tout ils sont psychologues, car ils ramènent au monde intérieur leurs conceptions empruntées aux phénomènes matériels, et par leur culte de la pureté ils ont devancé le christianisme qui leur est d'ailleurs redevable de tant de choses : sans Zoroastre et sans Platon, comment l'Évangile serait-il sorti de Moïse ? Seuls, les Juifs ne l'eussent point enfanté ; ils le prouvent assez en le reniant.

Le Zend-Avesta est, comme l'Évangile, foncièrement spiritualiste.

« La richesse et la plus grande pureté sont pour le juste qui est pur. Celui-là est pur qui fait des œuvres pures. Je prie avec la pureté de la pensée, avec la pureté de la parole, avec la pureté de l'action. »

Telle est aujourd'hui la prière du Perse à son réveil. Épicharme, le pythagoricien, disait : « Si l'esprit est pur, le corps est pur. Une vie pure est le meilleur viatique pour les mortels. » Hérodote raconte des Perses qu'ils enseignent à leurs enfants deux choses entre toutes : à bien tirer de l'arc et à ne pas mentir. La fourberie, la

fraude, le détournement, sont considérés par le Zend-Avesta comme les plus grands crimes; la violence ouverte et le vol flagrant sont moins punis que l'escroquerie, parce que l'escroquerie est un vol frauduleux et que la fraude contient le mensonge. Quiconque calomnie commet un outrage envers Mithra, dieu du soleil et de la lumière, dieu de la pureté qu'Ormuzd a fait semblable à lui-même. Le roi Darius appelle ceux qui s'élèvent contre l'autorité des « menteurs contre le royaume. » Le monde, a dit quelqu'un, ne vaut pas un mensonge; Zoroastre aurait ratifié cette parole. Le démon Agramant, l'un des princes du mal, et qui prend souvent la figure du serpent, est comme celui de l'écriture, *le père du mensonge,* il rampe dans l'hypocrisie.

Quand Zoroastre annonça la loi qui protége contre les mauvais esprits, ceux-ci, racontent le Vendidad, se rassemblèrent, sortant des cavernes et des gouffres, sur le sommet de l'Arezura. Ils s'assemblèrent en hâte et dirent : « Hélas ! Zoroastre le pur est né dans la demeure des Pouroushaçpa, il est l'arme avec laquelle on bat les dévas, il ravit au déva de la mort et du mensonge sa force; comment le tuerons-nous ? » Alors Ahriman, venu des contrées septentrionales du nord, se précipita, lui qui est plein de mort, le déva des dévas, et s'écria qu'il fallait tuer Zoroastre le pur. Mais Zoroastre vit en esprit les dévas qui conspiraient sa mort. Il se leva et se montra, portant dans sa main des pierres énormes qu'il tenait du créateur Ormuzd, il exalta les eaux de la bonne création et la loi des adorateurs d'Ormuzd et prononça une prière sur la manière dont il convient de servir le souverain maître. Les dévas tournèrent autour de lui, et puis

se détournèrent, chagrins, et le déva de la mort dit au démon Agramant qui torture : Je ne vois pas de mort en lui, en Zoroastre le pur. Et Zoroastre dit à Ahriman qu'il ferait périr sa création et les siens par la parole sainte d'Ormuzd. Agramant lui répondit : Ne tue pas mes créatures, pur Zoroastre, tu es le fils de Pouroushaçpa et tu tiens la vie d'une mère. Maudis la bonne loi des adorateurs d'Ormuzd et conquiers le bonheur, comme l'a conquis Vadaghna, le maître des royaumes. Mais Zoroastre : Je ne maudirai pas la bonne loi, pas même quand mes ossements, mon âme et mes forces vitales seraient séparés. — Et les dévas rentrèrent dans les profondeurs de l'enfer.

Les prières du Zend-Avesta ne le cèdent à nulles autres, elles sont de vrais élans de l'âme religieuse vers le Créateur :

« Amschaspands, pleins de pureté et de bonté, je vous confie mon corps et mon âme; toute ma vie vous soit consacrée ! Dès ce jour je suis pur en pensée, en parole, en action.

« Je t'offre à cette heure, Ormuzd, une prière qui est pure et fondée sur des œuvres de la bonté. »

« Loué soit Ormuzd, le saint — le pur — le grand ! »

« Que toutes ces choses montent vers Ormuzd, le roi de la justice, rayonnant de lumière et de gloire, et vers les amschaspands. »

« Pardonne-moi, dit une prière adressée à l'amschaspand Afrin, à moi qui déplore mes péchés avec une force intérieure, pardonne-moi aussi les péchés de la pensée ! Comment ne serais-je pas pur en pensée — en parole — en action ?

« O roi du secours, toi qui réserves au mérite des hommes leur récompense, récompense-moi devant le monde entier, moi qui t'invoque en cet instant! que je sois pur en ce monde et béni dans le ciel! Ame de Zoroastre, pur féruer, âmes de tous les prêtres, de tous les guerriers, de tous les agriculteurs, de tous les artisans de la terre... venez au-devant de moi lorsque je mourrai... que mes bonnes actions s'augmentent! que la racine maudite du péché reste loin de moi! que la pureté et la sainteté s'accroissent à la fin! »

Nous trouvons l'idée du péché exprimée aussi énergiquement dans le Livre saint des Perses que dans l'Évangile, le péché y est un phénomène de conscience que le repentir efface et non les pratiques du dehors. L'expression de ce repentir pouvait être recueilli par les mages, la Perse a connu la confession avant le catholicisme. La liturgie, les observances, les minutieux préceptes n'y furent pas non plus négligés, et le Zend-Avesta ne le cède guère de ce chef au code de Manou. Lés mages, descendants de Zoroastre, paraissent avoir constitué du reste une tribu plutôt qu'une caste dans la rigueur du mot. Xénophon dit qu'ils présidaient aux sacrifices, qu'ils entonnaient avec le lever du soleil des invocations aux dieux et prescrivaient les jours où l'on devait sacrifier à telle ou telle divinité. D'après Diogène Laerte, leur opinion était que les sacrifices et les prières qu'ils adressaient aux dieux étaient seuls exaucés. Mais l'on peut déduire de cette opinion même que les sacrifices et les prières étaient aussi accomplis par les simples fidèles, exception très-caractéristique si l'on veut bien songer que nous sommes en Asie.

Les mages se distinguaient par le contraste de leur mise simple au milieu d'un peuple qui aimait en artiste les ornements de toilette, la richesse et l'élégance des vêtements : ils portaient robe blanche, un roseau leur servait de bâton, la terre était leur lit, et comme la légende le raconte de leur maître durant sa retraite au désert ils ne se nourrissaient que de pain, de plantes et de fromage. Convenons que c'était là un sacerdoce de bon goût, et peu coûteux au peuple des croyants ! Cette simplicité répondait à celle du culte. Les Perses ne connaissaient point de représentations figurées de la divinité, et n'ayant point d'images ni peintes ni sculptées de leurs dieux ils n'avaient pas non plus de temples pour les loger : l'image du bien et du mal restait dans la conscience, sanctuaire de l'idéal. Les cérémonies consistant en sacrifices et en invocations furent sans doute à l'origine accomplies par le père de famille. Nous trouverons dans les hymnes védiques le tableau charmant de ce premier culte dont le souvenir remonte sans doute aux jours où les Aryens, communs ancêtres des Indous et des Perses, vivaient encore confondus dans la « contrée des Sept-Fleuves. » Le Zend-Avesta en a gardé l'empreinte : « Lève-toi, dit le Vendidad, maître de la maison ; revêts tes habits, lave tes mains; cherche du bois à brûler et apporte-le-moi. Fais-moi briller à l'aide du bois pur et avec tes mains purifiées. Azis, qu'ont créé les dévas, pourrait venir à moi et me ravir au monde. » Voilà le père de famille sacrificateur et prêtre, comme il le fut à Rome [1] d'une autre manière, et vraisemblablement au

1. *La Cité antique*, par M. Fustel de Coulanges.

début de toute organisation sociale, lorsque les éléments rudimentaires de la société, les familles, tendaient à s'associer en tribus pour fonder le village ou la cité d'où l'état futur devait sortir. Chez les peuples agriculteurs qui débutèrent par la vie nomade et pastorale, et les Perses étaient de ceux-là, l'origine patriarcale du culte laisse des traces plus vives du passé dans le présent. Ne faudrait-il pas attribuer en partie à ces origines la plus grande douceur du sacerdoce dans l'Inde et dans l'Iran?

Le feu joue un rôle prédominant chez les deux peuples, il forme un objet primitif de leur adoration; le feu, c'est la lumière et la chaleur, le feu c'est la flamme du foyer, le feu c'est la vie. « Les Perses, dit Hérodote, tiennent le feu pour divin; » Xénophon le désigne sous le nom de Vesta et l'associe aux dieux suprêmes Ormuzd et Mithra. Plus tard, apparemment vers le quatrième siècle avant notre ère, des édifices furent élevés au feu devenu le dieu visible; le cérémonial, la liturgie, les formes extérieures envahirent le culte, tandis que, par une conséquence dont l'histoire des religions nous offre l'invariable spectacle, l'autorité du prêtre s'aggravait au détriment de la religion même. Le formalisme religieux est le matérialisme dans la religion, et le matérialisme est la mort de l'esprit. Lorsque, après la chute des Sassanides, le parsisme eut vécu, l'autorité du prêtre ne laissait plus rien à souhaiter. Le *Sadder* (les cent portes), livre du quinzième ou seizième siècle, nous le montre qui étend son pouvoir sur tous les détails de l'existence; il est devenu le directeur des consciences, on lui paie la dîme. Il tient les clefs du ciel qu'il n'ouvre qu'à bon escient : « Si le destour

n'est pas content de toi, tu n'entreras pas en paradis. » Quand le prêtre s'est définitivement emparé des clefs du paradis, il possède l'homme mais la religion est morte.

Telle était néanmoins la force du spiritualisme dans la religion de Zoroastre, que l'entassement des pratiques et les épaississements successifs du dogme n'ont pu avoir raison tout à fait chez les Perses de la substance psychologique; le noyau primitif et sa saveur se retrouvent encore, même aujourd'hui, sous les mortelles enveloppes qui le recouvrent.

Ormuzd et Ahriman se disputent l'homme, ils combattent avec leurs légions autour de lui, pour lui, en lui; proie désignée de leurs combats, il sera le prix de la victoire. Ainsi que Dieu et Satan dans le livre de Job et dans le prologue de *Faust*, ils semblent avoir parié à qui l'emportera : la religion des Perses est un drame religieux dont la scène est le monde. Mais Ormuzd est tranquille, il connaît sa force plus grande, et le fidèle sait aussi qu'Ahriman ne prévaudra pas dans son cœur s'il s'appuie sur celui qui est la force, s'il reste dans les voies de celui qui est la lumière, s'il nourrit son âme de celui qui est la pureté, s'il obéit aux commandements de celui qui est la suprême loi et le Bien personnifié.

« Je t'invoque, Ormuzd, le grand, rayonnant et brillant, glorifié par la lumière — parfait — excellent — pur — tout-puissant — omniscient — dont le corps est pur au-dessus de tout — dont la pensée n'est que le bien même — source de toutes joies — qui me donne ce que j'ai ; fort et efficace, qui alimentes toutes choses, et par-dessus tout plongé dans une gloire inexprimable ! »

« Qui créa les voies du soleil et des étoiles, dit l'une des

plus anciennes hymnes du Iaçna, qui donne à la lune sa croissance et la fait se dissiper? Qui soutient la terre et les nuages au-dessus d'elle, qui nourrit les eaux et les prés et les arbres, qui prête aux vents leur rapidité? Qui créa les bonnes lumières et les ténèbres, qui créa la bonne chaleur et les frimas? Qui créa l'aurore, le soir et la nuit? Qui créa Armaiti (la terre) la grande abondante en fleuves, qui soutient le fils et l'élève quand le père meurt, sinon toi, Ormuzd! Toi-même, la pureté, saint entre tous, esprit universel, toi fonds de tous les vivants! »

« Je loue le créateur Ormuzd, le rayonnant, très-bon et très-grand, très-parfait et très-fort, très-sage et très-beau, qui se revêt d'un vêtement orné d'étoiles, chez lequel nulle part l'on ne trouve de fin... »

« J'invoque Ormuzd et Mithra, les sublimes immortels, les purs.

« Lève-toi, soleil éclatant, avec tes chevaux rapides, élève-toi au-dessus du Hara Berezaisti et brille aux yeux des créatures dans le chemin qu'Ormuzd t'a frayé dans les airs... » « Mithra s'élève, le premier des dieux célestes, sur la montagne au levant, traîné par des chevaux rapides, *il se place sur les beaux sommets avec leurs pointes dorées.* »

> *Night's candles are burnt out, and jocund day.*
> *Stands tiptoe on the misty mountain tops.* [1]

Mithra est l'Apollon des Perses, amoureux comme les Grecs de la lumière, joie et pureté du monde matériel. La joie et la pureté du monde immatériel, n'est-ce pas la vérité du bien possédée au fond de l'âme que n'obscurcit

1. Shakspeare, *Roméo et Juliette.*

point le mensonge : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

« J'invoque, est-il dit au début du Zend-Avesta, j'invoque le créateur Ormuzd, le lumineux!... Je vénère toutes les créations de l'être saint et céleste, cette terre et ce ciel, le souffle pur du vent, ce pays, cette maison, et le lieu où le blé est mis en réserve, avec le jardin et les animaux. Je vénère tous ceux qui sont purs et les maîtres de la pureté. Je vénère et j'invoque celui qui a été donné à ce monde, donné contre les dévas, Zoroastre, le maître de la pureté, et la pure parole de Zoroastre notre maître. Je vénère tous les esprits dignes de vénération dans le ciel et sur la terre, qui sont invoqués dans la pureté et que l'on doit vénérer. O toi qui as été donné à ce monde contre les dévas, ô Zoroastre, si je t'ai offensé avec ou sans ma volonté en pensée, en action, en parole, je répète de nouveau cette louange à ton honneur... »

« Je vénère tout ce qu'Ormuzd a pensé de pur et de bon, tous ses dons, tout ce qu'il a de saint, de lumineux, d'éclatant et de parfait, où que ce soit, les créatures de la vie, la pureté, la lumière dont la splendeur partout se répand et qui se communique à tout. »

S'élever dans la lumière et dans la pureté, c'était monter vers Ormuzd. Celui qui avait en soi augmenté la pureté et la lumière, entrait au royaume des esprits purs après la séparation de l'âme et du corps. Dans la troisième nuit qui suit le trépas, aussitôt que l'éclatant soleil a paru et que le victorieux Mithra a posé ses pieds étincelants sur les sommets, les âmes arrivent à l'entrée du pont de la récompense conduisant à la demeure des dieux bienfaisants. Là, le dernier acte du drame religieux s'ac-

complit; les dieux et les dévas se disputent les âmes; celles-ci sont jugées, Ormuzd les interroge et scrute leur vie. Les pures, dont les dévas craignent le parfum — odeur de sainteté — passent le pont, elles entrent dans la félicité, dans la pureté, dans la lumière. Ormuzd alors s'élève sur son trône d'or, en même temps que tous les bons esprits, il fait accueil à l'âme et lui adresse ces paroles : « Comment, ô pur, as-tu trouvé le passage du monde périssable au monde impérissable? » Mais les âmes qui arrivent sur le pont, enténébrées et malades de péché, ne trouvent pas d'amis pour les recevoir, le méchant esprit les emporte garrottées dans les demeures de la nuit où les mauvais ne recevront qu'une mauvaise nourriture et n'entendront que des discours inconvenants [1]. Plus tard les bons esprits, les divins Izeds qui transportaient les purs en paradis par-dessus le pont Chinvat, cédèrent la place aux bonnes œuvres; celles-ci, sous la figure d'une belle jeune fille, venaient au-devant de celui qui les avait accomplies et portaient elles-mêmes son âme au pied du trône d'Ormuzd. Où trouver l'équivalent de cette adorable et profonde allégorie?

Le Boundehesch [2] indique quatre périodes de création sur la terre, chacune de trois ou de quatre mille ans. Ces périodes écoulées, la terre entière adoptera la loi d'Ormuzd, toute fraude disparaîtra et les hommes n'auront plus besoin de nourriture. Alors aura lieu la résurrection des morts et tous les hommes seront aussi purs qu'un

1. Spiegel, Zend-Avesta.
2. Dernière partie du Zend-Avesta, qui en renferme six, dont la première est le Vendidad.

miroir [1]. « Ils ne projetteront plus d'ombre, dit Plutarque, et le dieu qui aura produit tout cela se reposera comme le ferait un homme qui dormirait. » Les disciples de Jésus s'attendaient à ce que leur maître reviendrait dans sa gloire pour établir définitivement sur la terre le royaume de Dieu, solution que nombre de croyants attendent encore aujourd'hui comme un renouvellement, alors que d'autres, d'humeur plus tragique, y voient plutôt une destruction propre à rassasier la vengeance divine. Le moyen âge tout entier, en l'an mille, ne s'est-il pas précipité dans cette pensée que le monde allait finir par quelque épouvantable cataclysme? La mythologie scandinave nous offre, à l'égal du parsisme, un tableau plus réjouissant de la transformation dernière des choses : le monde sera dévoré par les flammes, mais du fond de la mer une terre nouvelle émergera, heureuse, avec des dieux rajeunis; un ordre supérieur sera inauguré pour toujours dans lequel il n'y aura plus de mal. La vieille langue germaine appelait poétiquement cette aurore « l'aube des dieux » — Götterdämmerung.

L'ordre et le bonheur seront à la fin des temps comme ils furent à leur origine. Le Zend-Avesta nous dit en effet que lorsque les bons génies eurent été créés avec les autres êtres qui leur sont subordonnés, la paix et l'harmonie régnaient dans le monde d'Ormuzd. L'année n'était qu'un jour ininterrompu. Les saisons alternant ne changeaient point la terre. Mais la création de l'homme éveilla la jalousie d'Ahriman et le poussa à envahir la terre avec ses légions. Cependant les féruers, ou les âmes des hom-

1. Spiegel, Zend-Avesta.

mes, encore retenus dans le voisinage d'Ormuzd, se réjouissaient de l'ordre qui reliait ensemble les différentes parties de la nature. Ormuzd les envoya sur la terre en leur représentant qu'ils auraient grand avantage de s'unir à des corps, de combattre le mal, et qu'à la fin ils remonteraient dans le monde supérieur pour vivre d'une vie immortelle en une éternelle jeunesse; il leur promit jusque-là de les protéger sur terre contre l'ennemi. Les écrits des Perses racontent à cette occasion que lorsque Ormuzd voulut envoyer dans ce monde le feu, les hommes et les animaux, chacune des créatures lui remontra tour à tour combien elle aurait à souffrir des atteintes d'Ahriman et des siens. Mais Ormuzd leur fit contempler à toutes la série des événements, et par quel enchaînement des choses il les délivrerait enfin du joug des mauvais esprits; il ajouta que de cette manière elles lui aideraient à renverser son ennemi et leur promit encore sa protection : c'est ainsi que les créatures apparurent sur la terre [1].

Dans les entretiens d'Ormuzd et de Zoroastre qui forment les premiers livres du Vendidad, Ormuzd dit qu'il ordonna à Yima, le premier des mortels auquel il fit connaître sa loi, de la proposer parmi les hommes. Mais afin de prévenir les embûches d'Ahriman, le dieu suprême lui prescrivit en même temps de construire un parc immense dans lequel vivraient, au milieu des douceurs de la paix, de la pureté et du bonheur, tous les serviteurs d'Ormuzd, avec les animaux, les arbres, les plantes utiles et agréables qui viennent de lui. L'Éden et

1. Kleuker, Anhang zum Zend-Avesta. — Sadder — Bundehesch.

la résurrection sont des idées communes au parsisme et au christianisme. Ces idées n'ont rien de judaïque, car la résurrection n'est pas dans le génie de Moïse, et l'Éden de la Genèse n'est plus mentionné nulle part dans la Bible dont il peut être retranché, c'en est la preuve, sans en altérer l'esprit ni l'économie. La notion d'un paradis terrestre et celle d'une résurrection terrestre adoptées par les chrétiens se montrant étrangères à l'esprit de l'Ancien Testament, la conviction s'impose à nous qu'elles furent apportées dans la Judée au retour de la captivité, et que, sans pénétrer au for de doctrines avec lesquelles elles n'avaient point d'affinité, elles ont pris racine à côté dans les sectes qui précédèrent le christianisme. Celui-ci représente un mélange d'éléments hébraïques, persans et platoniciens, fondus au creuset de la charité dans le cœur de Jésus. Il est également présumable que les mots « trônes » et « dominations » sont des emprunts faits à la langue mazdéenne ; les bons esprits qui entourent Ormuzd, comme Ormuzd lui-même, sont assis sur des trônes : ils règnent dans leur ciel. Les anges, les chérubins et les archanges, esprits purs, semblent avoir émigré de Perse avec les démons qui leur sont opposés. L'Évangile parle des anges et des démons en un tout autre sens que la Bible, d'ailleurs assez sobre dans leur emploi. Pour les patriarches les anges sont des envoyés de Jéhovah, pour Jésus ce sont des êtres divins qui font cortége au Père céleste dans les cieux, comme les démons à Satan dans les enfers. L'antithèse dualiste est ici bien marquée ; or partout où nous trouvons dans l'Ancien Testament des marques de dualisme, nous sommes en droit de les mettre au compte des Perses, puisque l'Ancien Testament n'est ni

dualiste ni idéaliste, et qu'il ne respire d'un bout à l'autre que l'anthropomorphisme monothéiste. La parenté mazdéenne est impossible à méconnaître dans l'Évangile. Mais le témoignage le plus concluant de cette parenté ne nous est-il pas donné par les manichéens, qui déduisirent du christianisme sans effort une édition nouvelle du parsisme dont la rapide contagion menaça de couvrir le monde chrétien et ne fut arrêtée que par la violence? L'Éden, le péché, la résurrection rapprochent la doctrine chrétienne de Zoroastre beaucoup plus que de Moïse, et si l'amour humain de Jésus la distingue du Zend-Avesta ce n'est pas pour la confondre avec la Bible : ce fervent amour de l'humanité souffrante qui constitue l'originalité de l'Évangile, qui en est l'inspiration, la vie, la vérité, rapprocherait son fondateur non de Moïse mais de Bouddha, ce Christ indien également inépuisable en compassion. Satan n'est pas Juif non plus, l'adversaire de Dieu est un frère cadet d'Ahriman installé aux bords du Jourdain. « Quels maux je jetterai sur les hommes purs! » s'écrie dans l'Avesta ce père du mensonge. Le livre de Job où Dieu et Satan luttent pour une âme pourrait figurer presque sans changement parmi ceux des Perses. Et le serpent de la Genèse? Il est cousin au moins du chef des Amschaspands. Lorsque ceux-ci pressèrent leur chef d'attaquer la créature d'Ormuzd, « Ahriman s'approcha de la lumière en compagnie de tous les mauvais génies. Il combattit contre le ciel et y pénétra; de là il sauta sur la terre sous la forme d'un serpent, gâta tout sous forme de mouches, couvrit la surface de bêtes venimeuses et féroces, et s'insinua dans toute la nature. »

Les Perses sont dualistes en psychologie comme en

théologie; les âmes humaines, d'essence impérissable et de nature identique, suivant eux se joignent aux corps et ne se confondent pas avec les éléments dont celui-ci se trouve formé : « Le corps de Kaiomorts (l'homme-type, l'Adam) fut composé d'un assemblage de feu, d'eau, de terre et d'air. Ormuzd y ajouta une âme immortelle, et de cette manière devint l'homme [1]. » La raison des êtres raisonnables, même des génies, forme un tout avec la raison d'Ormuzd. Les âmes ne sont pas prédestinées au mal par leur créateur, elles sont faillibles et non condamnées à mal faire. Le bien est leur tendance naturelle, elles y aspirent en aspirant vers Ormuzd. Leur destinée est le bonheur. Cette destinée, comment les Perses l'ont-ils conçue?

Même les Chaldéens, qui lisaient la religion dans les astres, n'ont pu rencontrer l'hypothèse des âmes pérégrinant de monde en monde à travers le firmament. Cette idée d'une métempsycose astronomique ne pouvait leur venir, parce que l'Orient ne plaçait point la terre dans l'ensemble de l'univers qu'ignora leur esprit. L'Orient n'avait le choix qu'entre trois suppositions touchant l'immortalité, — celle de la métempsycose à travers des formes animales, celle de l'entrée des âmes bonnes ou mauvaises dans un lieu de délices ou de supplices ; enfin la supposition d'un sommeil prolongé duquel les âmes se réveilleraient dans un monde renouvelé. Ces hypothèses se mêlent, alternent ou marchent de front chez les Orientaux, les Chinois exceptés et les anciens Juifs, pour qui la question ne s'est point posée. Chez les Perses, la résur-

1. Kleuker, Anhang.

rection tient une place importante; nous la rencontrons dans leur livre sacré, en des parties il est vrai qui ne sont pas les plus anciennes du recueil, mais qui cependant y figurent traditionnellement et font autorité. De quelle façon l'accordaient-ils avec l'entrée immédiate des âmes dans le ciel ou dans l'enfer après la mort, c'est ce que nous laissons le soin d'expliquer à ceux d'entre les chrétiens qui nous proposent le même problème sans se mettre davantage en peine de le résoudre. Toujours est-il qu'à l'exemple des Égyptiens les Perses n'admettaient point de peines éternelles; leur enfer, séjour du prince des ténèbres, devait aussi finir avec celui-ci. L'invention des peines éternelles est une gloire qui revient au moyen âge et à nos théologiens modernes; s'il a souvent imaginé des dieux cruels, s'il est allé jusqu'à sacrifier à quelques-uns des hécatombes humaines, l'Orient n'a pas de Père céleste vouant à des tortures sans fin et sans mesure les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses enfants.

La religion, l'état social et politique d'un peuple changent avec ses idées, ils montent et déclinent avec lui, mais son caractère persiste; où serait le peuple s'il disparaissait? Encore aujourd'hui, le Persan existe. Comment peut-on être Persan, demandait le Parisien de Montesquieu : on peut l'être en l'étant. « Les Persans, dit un voyageur contemporain[1], ont l'esprit très-vif, très-animé, et en même temps très-léger et d'une mobilité surprenante. Ils abandonnent une idée, une étude, une application quelconque avec une promptitude égale à celle qu'ils ont mise à se l'approprier. On a dit d'eux que

1. Eugène Flandin, *Voyage en Perse.*

c'étaient les Français de l'Orient... Ils sont spirituels, aimables, polis, bienveillants, hospitaliers, braves, alertes, leur imagination brillante aime la poésie, la peinture, les arts de toute espèce, et se passionne pour la gloire militaire.

« Ils sont extrêmement exaltés pour tout ce qui touche à la foi dissidente qu'ils ont embrassée avec ferveur; pourtant il faut reconnaître que leur fanatisme a quelque chose de plus intelligent, de moins brutal que celui des Turcs. Ainsi, les Sunnités ne souffrent pas qu'on mette en discussion un seul des dogmes de leur religion ; les Persans, au contraire, se plaisent dans la controverse; loin de l'éviter ils la recherchent avec cette assurance que donne une foi vive et un esprit délié.

« C'est vraiment une chose remarquable que de voir avec quelle merveilleuse facilité un pauvre mirza[1] adopte les allures d'un grand seigneur, avec quel naturel il prend les airs et les belles manières de l'aristocratie, avec quelle aisance il change ses habits de cotonnade grossière contre des vêtements de cachemire et de soie, sans que l'on y remarque rien de choquant ou qui fasse contraste. Le Persan ne trahit jamais son origine. Cela tient évidemment à la noblesse de maintien, de langage et de manières qui caractérisent les nations asiatiques. L'Arabe, le Persan ou l'Indien a naturellement dans son attitude quelque chose de digne, d'élevé, de noble, qui empêche de distinguer le simple bédouin du chef de tribu, le raïa du Khân ou l'Indou prolétaire du nabâb autrement que par le costume. Mahomet n'était-il pas un pauvre chamelier ?

1. Artisan, marchand, laboureur.

« Intelligence naturelle qui reçoit aisément toutes les impressions et se moule sur toutes les formes, on pourrait presque dire qu'il n'y a pas un Persan inintelligent, comme il n'y en a pas de complétement illettré. »

L'imagination chez le Persan prime la volonté, l'intelligence primesautière, facile et qui se contente facilement, l'emporte sur la réflexion assidue rigoureuse envers elle-même. Artiste, il a les dons brillants des peuples artistes, mais aussi leur mobilité, conséquence d'une vivacité d'impression qui sans cesse déplace l'âme et nuit à sa consistance en augmentant son élan. Toute qualité se paie d'un défaut, toute lumière projette son ombre, excepté dans le ciel d'Ormuzd habité par des êtres parfaits. Ce qui est individuel est limité, ce qui est limité est incomplet; les individualités collectives ou nationales, soumises à la loi du fini de même que les individualités personnelles, ne subsistent et ne se complètent que par l'échange de leurs qualités. Aucun individu, aucun peuple ne se suffit à lui-même; l'humanité ne résulte que de leur concours, elle souffre de leur isolement, elle expire dans leurs haines, et quand ils se combattent c'est dans son sein qu'ils plongent leurs épées. Les peuples doués de solidité et de volonté persévérante sont plus favorisés du côté du caractère que de l'esprit : tels furent les Égyptiens, les Juifs, les Phéniciens et les Romains parmi les anciens, tels sont les Anglais, les Américains, les Germains parmi nous. Les peuples doués de facilité, à imagination brillante, à compréhension rapide, sont plus apparents étant plus extérieurs; ils ont beaucoup à l'étalage : les Persans, les Arabes, les Indous à quelques égards, les Athéniens,

les Français, les Espagnols, les Italiens sont du nombre. Les premiers excellent dans les choses qui demandent avant tout l'énergie et l'application soutenue; leur politique à long terme, plus réformatrice que révolutionnaire, chemine en des transformations lentes qui pénètrent davantage et renouvellent mieux les esprits que les théories générales et les trop brusques changements; les travaux scientifiques de longue haleine et l'érudition, où la patience et le temps ont autant de part que l'intelligence, leur conviennent spécialement. Les seconds exercent leur supériorité dans les lettres et dans les arts; ils sont plus théoriciens que pratiques, et font en politique comme en religion plus de révolutions sans réformes que de réformes sans révolutions, parce que leurs idées sont plus vives que leur volonté n'est durable et qu'ils ont plus de passion que de caractère, plus d'éclat et de fécondité que de suite. Ce sont des peuples à grandes idées et d'un génie universaliste. Leurs dons naturels malheureusement, cause de faiblesse, les dispensent des grands efforts et font qu'ils prennent moins de peine. Ils fleurissent plus vite, mais se flétrissent de même. Ils récoltent les fruits de leur propre génie presque sans travail, semblables à ces terres fertiles que le moindre labourage trouve reconnaissantes, alors que d'autres, rebelles, ou sévères à l'homme, exigent pour se rendre qu'on les approfondisse et cherche leurs trésors enfouis à l'aide d'un travail qui ne se lasse point. Le Midi est favorisé, mais son privilége qui devance le Nord lui devient aisément un piége; la rude école septentrionale fait des hommes de plus de réflexion, de nerf et de discipline, qui finissent en accumulant l'effort par l'emporter sur ceux qui les distan-

cèrent d'abord : histoire du lièvre et de la tortue, du pot de fer et du pot de terre. Ne voit-on pas le fait se vérifier même dans les frontières d'une même nation, et ne semblerait-il pas que chacune a son pôle nord et son pôle sud? On trouve chez les peuples artistes l'élégance, la politesse, le tact fin, la vive intuition, la grâce, le goût, l'aisance des mœurs et des manières, tous les charmes enfin de la sociabilité et du plaisir; la vie sera toujours plus agréable au milieu d'eux, à moins qu'elle ne dégénère en tourmente et ne se déchaîne en quelqu'une de ces crises sociales, religieuses ou politiques, qui prennent chez eux un caractère de fureur exceptionnelle à raison de leur passion de rénovation générale et de l'élément expansif dans lequel ils vivent et respirent comme au sein d'une âme commune.

Deux choses ont préservé les Perses d'une décadence trop prompte, leur qualité de peuple agricole et leur amour de la vérité. Si l'industrie et le commerce sont la force, la terre est la santé des nations. Les Persans revêtaient les travaux des champs d'un caractère religieux : « Créateur des mondes doués de corps, ô pur, qu'est-ce qui en second lieu t'est le plus agréable ? » demande Zoroastre à Ormuzd, qui répond : « C'est un saint homme qui s'y est construit une habitation dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux, une habitation dans laquelle il y a abondance de bétail, abondance de probité, abondance de fourrages, de chiens, de femmes, de jeunes gens, de feu, de tout ce qui appartient à une bonne vie. » — Abondance de biens et d'enfants, c'est le mot de la

vie patriarcale : croissez et multipliez ! — « Créateur des mondes doués de corps, poursuit Zoroastre, ô pur, qu'est-ce qui en troisième lieu t'est le plus agréable sur la terre ? — C'est, ô saint Zarathoustra, l'endroit où la culture fait produire du blé, des pâturages et des arbres portant des fruits bons à manger [1], où l'on arrose un terrain aride ou bien où l'on dessèche une contrée humide. » L'Avesta représente comme mécontente la terre que néglige la main de l'homme, et qui comble de ses biens, comme un ami chéri, quiconque la travaille avec ardeur. La terre n'est-elle pas l'épouse de l'homme ? « A celui, ô saint Zarathoustra, qui cultive la terre de gauche à droite et de droite à gauche, à celui-là la terre dit : Homme, qui m'as cultivée de gauche à droite et de droite à gauche, je veux toujours être fertile. Je veux toujours te fournir une abondante nourriture avec le fruit des champs. A celui, ô saint Zarathoustra, qui ne cultive pas la terre de gauche à droite et de droite à gauche, à celui-là la terre dit : Homme, qui ne m'as pas cultivée de gauche à droite et de droite à gauche, tu iras toujours d'une porte à l'autre, mendiant ta nourriture. »

Ces paroles du Vendidad valent bien, ce me semble, un cours d'économie politique fait en Sorbonne.

Dans cette simplicité des premiers temps s'insinuèrent bientôt les germes morbides dont les capitales sont les grands foyers d'émanation. Le Perse épris de lumière l'était aussi d'éclat, et les monarques de l'Iran ont rayonné d'un luxe fabuleux même en Asie. Suze, Sardes, Ecba-

1. La pêche, reine des fruits, vient de Perse.

tane, Persépolis ont effacé Babylone et Ninive, en même temps que l'ambition des conquêtes inhérente au régime despotique s'est surpassée dans les Xerxès et les Darius. Au temps de Darius, l'empire s'étendait des îles de la mer Égée jusqu'à l'Himalaya, de la Nubie jusqu'aux steppes de l'Iaxarte, et depuis Cyrus les Perses formèrent une aristocratie à l'encontre des autres peuples subjugués : ils s'étaient affranchis de tout impôt ainsi que leur sol, et la coutume exista de bonne heure que les rois en remettant le pied sur la terre de leur origine, au retour de quelque conquête nouvelle ou de quelque excursion à travers les pays conquis, distribuassent chaque fois des largesses à tous les habitants [1]. Les Juifs captifs sont restés éblouis de ces magnificences. Le livre d'Esther nous raconte le festin qu'Assuérus donna, dans la ville de Suze, à tout le peuple :

« La troisième année de son règne, il fit un festin... pour montrer les richesses de la gloire de son royaume.

« Les tapisseries de blanc, de vert et de pourpre tenaient avec des cordons de fin lin et d'écarlate à des anneaux d'argent et à des piliers de marbre ; les lits étaient d'or et d'argent sur un pavé de porphyre, de marbre, d'albâtre et de marbre tacheté.

« Et l'on donnait à boire en vaisselle d'or, qui était de diverses façons, et il y avait du vin royal en abondance, selon l'opulence du roi. »

L'énervement fatal devait sortir de ces somptuosités

1. Max Duncker.

qui ne laissent plus rien à faire qu'à jouir : dans ce bain de mollesse et de tièdes parfums l'âme se détend et s'enivre; Alexandre qui s'y plongea un instant faillit s'y perdre; l'Orient faillit conquérir son conquérant. Ses officiers résistaient moins bien aux doux enveloppements du luxe asiatique : « Ignorez-vous, leur dit un jour le fils de Philippe, que le moyen de rendre nos victoires durables c'est de ne pas imiter les vaincus ? » Après les défaites de Darius, quand son vainqueur vit les bassins, les baignoires, les urnes, les boîtes à parfums, le tout d'or massif et d'un travail parfait; quand il respira l'odeur délicieuse des aromates et des essences dont la chambre était embaumée; quand de là il fut passé dans la tente même et qu'il eut admiré son élévation et sa grandeur, la magnificence des lits et des tables, la somptuosité et la délicatesse du souper, il se tourna vers ses amis et proféra ces paroles : « Voilà ce qu'on appelait être roi [1]. » Les Perses, judicieux, sentaient eux-mêmes le danger, et par l'éducation tâchaient de réagir. Le satrape Tissapherne avait divers « paradis » près de Sardes, le plus beau orné d'eaux courantes et de prairies, d'endroits de repos et d'ombrages délicieux, paradis royal au plus haut degré, nous apprend Plutarque. Cyrus, frère d'Artaxerxès, fit lui-même les honneurs de son parc à Lysandre, roi de Sparte. Tandis que le Grec admirait l'arrangement de toutes choses et respirait l'air embaumé de ce lieu de délices, Cyrus lui dit : J'ai tout disposé et mesuré moi-même, et j'ai planté de mes mains plus d'un arbre. Lysandre, d'un regard jeté sur les superbes vêtements, les bracelets et les

1. Plutarque, *vie d'Alexandre*.

chaînes d'or du prince, semblait exprimer un doute. Le prince compritet répondit : « Je jure par Mithra que je ne prends aucune nourriture un seul jour avant de m'être mis en sueur par des exercices guerriers ou des travaux de jardinage. » Ce Cyrus probablement posait un peu, le Persan ne s'en fit jamais faute, pourtant il y avait du vrai dans ses paroles. Xénophon nous apprend que longtemps encore après Darius les premiers d'entre les Perses ne dédaignaient pas, malgré leurs anneaux et leurs culottes de pourpre, de sauter de cheval dans la boue pour retirer de l'ornière un char de bagages qui entravait la marche de l'armée. Le vieux Perse résistait sous la molle enveloppe du Mède. Nous avons affaire ici, d'ailleurs, à un peuple laborieux, vif et vivant. Sa religion lui enseigne le combat, l'action, la vigilance ; c'est pendant que l'homme repose qu'Ahriman et sa troupe font leur œuvre : nous disons en prose vulgaire que l'oisiveté est la mère de tous les vices. « Le long sommeil, ô homme, ne te convient pas [1]. » Ils aimaient la vie, usaient avec bonne humeur de ce dépôt. Les prières de l'Avesta parlent de la vie comme d'une bénédiction céleste. Le génie persan n'est pas morose.

Nous savons par Xénophon quel soin l'on donnait en Perse à l'éducation des enfants, qui était assez lacédémonienne pour les classes supérieures dans le but de compenser l'effet résultant d'une vie de luxe et de somptuosité. Du reste, il arriva — phénomène fréquent dans l'histoire — que les Perses s'assimilèrent de plus en plus les coutumes des Mèdes qu'ils avaient subju-

1. Vendidad.

gués : « Leur vie, dit Xénophon [1], est beaucoup plus molle que du temps de Cyrus. Ils se ressentaient alors encore de l'éducation et de la tempérance des Perses, quoiqu'ils eussent déjà l'habit et la parure des Mèdes. Aujourd'hui ils laissent s'éteindre en eux les mâles vertus des Perses, et ne conservent que la mollesse des Mèdes. Je veux donner quelques preuves de leur relâchement. Quelques-uns ne se contentent pas d'être étendus sur des couches très-molles, il faut que les pieds de leurs lits soient posés sur des tapis, qui en obéissant au poids empêchent de sentir la résistance du plancher. Pour ce qui est du service de la table, ils n'ont rien abandonné des inventions d'autrefois, mais ils s'ingénient tous les jours en des raffinements nouveaux. Il en est de même des mets. Il ont des inventeurs à gages dans les deux genres. L'hiver, ils ne se bornent pas à se couvrir la tête, le corps et les pieds; ils ont les mains garnies de fourrures épaisses, et les doigts dans des étuis. L'été, l'ombre des bois et des rochers ne leur suffit pas ; ils ont recours à des procédés artificiels pour se faire de nouvelles ombres. Ils ont un nombre infini de vases précieux, et ils en tirent vanité. Que tout ce luxe leur vienne par des moyens déshonnêtes, ils n'en rougissent nullement; tant ont fait chez eux de progrès l'injustice et l'amour des progrès honteux. »

Les peuples artistes sont généralement des peuples cuisiniers, amateurs de bonne chère. Les Perses en sont témoins, ils ont su avant nous appliquer à la cuisine la division du travail, ainsi que nous en informe encore

1 Cyropédie.

Xénophon : « Dans les petites villes ce sont les mêmes gens qui font lit, porte, charrue, table, et qui, en outre, bâtissent une maison; heureux quand ces métiers donnent de quoi manger à qui les exerce ! Or, il est impossible qu'un homme qui fait tant de métiers les fasse bien tous. Dans les grandes villes, au contraire, où une foule de gens ont le même besoin, un seul métier nourrit son homme : quelquefois même il n'exerce pas tout son métier ; l'un fait des chaussures d'hommes, l'autre de femmes ; l'un vit seulement de la couture des souliers, l'autre de la coupe du cuir ; l'un taille les tuniques, l'autre ne fait qu'en assembler les parties. Nécessairement un homme dont le travail est borné à un ouvrage restreint doit y exceller. On peut en dire autant de l'art culinaire. Celui qui n'a qu'un homme pour faire son lit, soigner sa table, pétrir le pain et préparer toutes sortes de ragoûts, doit s'accommoder à tout comme on le lui présente ; mais où chacun a sa tâche particulière, l'un de faire bouillir les viandes, l'autre de les rôtir, celui-ci de cuire le poisson dans l'eau, celui-là de le griller, un autre de faire le pain, non pas de toute manière, mais de la seule qui convienne à son maître, il me semble, que là, de toute nécessité, chaque chose doit être faite dans la perfection. Voilà pourquoi les mets qu'on servait chez Cyrus étaient mieux apprêtés qu'ailleurs. »

On sait que les rois de Perse avaient, comme nos millionnaires d'aujourd'hui, non leurs villas, mais leurs villes d'été, d'hiver, de printemps : ils passaient l'hiver à Babylone, le printemps à Suze, l'été à Ecbatane. Avant Louis XI, ils avaient inventé les relais de poste ; la route de Sardes à Suze comptait cent onze stations régulièrement parcourues

par des courriers. Cette culture pourtant n'était que barbarie raffinée, despotisme brillant. Les pénalités ne sont pas douces, dans l'Avesta les coups de bâton pleuvent : c'est la peine la plus commune, elle simplifie tout, et l'on n'a qu'à multiplier la dose pour suivre les délits dans leur progression. Le chiffre des coups de bâton prescrits dans le code sacré atteint des proportions vraiment prodigieuses : espérons que la main de ce peuple artiste était légère. Xerxès n'ordonna-t-il point qu'on fustigeât la mer ! Les Perses eurent des assises ambulantes que nécessitait l'étendue de l'empire, et je présume aussi l'humeur ambulatoire de leurs rois : les juges sur l'ordre de ceux-ci avaient coutume de parcourir les provinces, et parce qu'ils rendaient la justice ils étaient appelés « les yeux du roi. » L'Angleterre possède encore des jurys nomades, la France a eu ses *Grands jours d'Auvergne*. Administration, justice, et le reste, se résumait comme ailleurs en un seul homme qui déléguait et retirait à son gré ses pouvoirs. Il se passa en Perse ce qui s'est passé en France, sous l'astre-roi : les grandes familles seigneuriales quittèrent leurs domaines pour émigrer dans la résidence et composer à l'astre souverain une couronne étincelante. Le jour vint où l'on ne vit plus autour du roi que des mendiants de titres, de pouvoir et d'honneurs. Darius créa des positions et des titres spéciaux, il nomma des « convives de la table royale » et des « parents » du roi. Il y eut à la cour, outre les gardiens suprêmes de la porte, des porte-sceptres, des échansons, des maîtres des cérémonies ou chambellans qui avaient mission d'introduire les étrangers à l'audience du monarque, un porteur des messages royaux, un porteur de l'arc royal, un por-

teur de la chaise royale. Gageons qu'en dépit du soin que mirent Darius et ses successeurs à contenter le plus de vanités possibles, il s'en montra de reste, et que la somme des mécontents dépassa celle des satisfaits. Et les maréchaux? Darius en eut sans doute, il ne lui manqua que des sénateurs. Mais Darius ressemblait à Louis XIV encore plus qu'à Napoléon, bien qu'il possédât, sous le couvert asiatique, quelque chose de l'un et de l'autre. Ce fut un parvenu qui sut fonder sa dynastie, un homme de grand sens qui vainquit les mages et leur faux Smerdis; un politique d'une pénétrante finesse, comme le prouve l'histoire du cheval hennissant qui le proclama roi, au lever du soleil. La fraude de Smerdis et la ruse de Darius n'établissent point que la sincérité fût toujours pratiquée dans le pays d'Ormuzd; mais on n'aurait que faire de prêcher la sincérité dans un pays d'où les hommes seraient absents, et puis les politiques sont des politiques, c'est à eux spécialement que s'applique le mot de Voltaire sur je ne sais quel personnage mourant : il était arrivé au moment où l'on ne ment plus. Si le monde ne vaut pas un mensonge, un royaume en tout pays du monde vaudra toujours une messe.

Souple, brillant, généreux, friand de coutumes étrangères, désireux d'étonner et d'éblouir, le Perse prend en n'importe quel lieu ce qui lui plaît; à l'inverse du Chinois, il est le plus éclectique des peuples de l'Asie, le plus capable d'assimilation et le plus sympathique. Telle est son élasticité, qu'il célébra encore au IIIe siècle de notre ère une espèce de résurrection sous les Sassanides. A l'heure présente, après avoir subi l'invasion des Arabes, il garde de la vitalité, et s'il est une nation orientale qui

se rapproche de nous et semble pouvoir nous comprendre — c'est lui. L'Égyptien enchaîné à ses traditions rigides a disparu avec elles; le Chinois s'est muré vivant dans les siennes, l'Indou s'est énervé sous son ardent soleil, engourdi dans les torpeurs de sa métaphysique; grâce à la souplesse de son tempérament, et peut-être à l'inconsistance d'un caractère d'ailleurs élevé, le Persan a presque surnagé dans le naufrage général des sociétés asiatiques. Cela ne tiendrait-il pas également à ce que chez lui les castes furent à peine ébauchées et moins lourde la pierre du sacerdoce?

Son héros, Cyrus, est presque des nôtres. Il tient des propos de table et disserte de toutes choses avec ses convives. Il a fait la conquête de Xénophon, chose plus difficile que de conquérir l'Asie, et le plus pratique des Grecs élève un monument à sa gloire, espèce de poëme épique en prose familière. Voici le portrait qu'il trace de ce grand homme : « Ces réflexions nous conduisent à conclure qu'il est facile à quiconque est né homme de gouverner toute espèce d'animaux, plutôt que des hommes. Mais quand nous eûmes considéré que jadis Cyrus, le Perse, eut sous sa domination une immense quantité d'hommes qui lui obéirent, une immense quantité de villes et une quantité immense de nations, nous fûmes obligé de changer d'avis et de reconnaître que ce n'est point une œuvre impossible ni même difficile de gouverner les hommes, quand on s'y prend avec adresse. En effet, nous savons que des hommes se sont empressés d'obéir à Cyrus, bien qu'éloignés de lui d'une marche d'un grand nombre de journées et même de mois, quelques-uns ne l'ayant jamais vu, et d'autres sachant qu'ils ne le verraient jamais :

et cependant ils voulaient être ses sujets. Aussi laissa-t-il bien loin derrière lui les autres rois qui ont hérité du pouvoir paternel ou qui ont acquis par eux-mêmes leur empire. En effet, le roi des Scythes ne pourrait se rendre maître d'aucun autre peuple, quoique les Scythes soient très-nombreux, mais il se contenterait de demeurer chef de sa propre nation; le roi de Thrace voudrait demeurer chef des Thraces, l'Illyrien des Illyriens, et de même pour toutes les autres nations connues. De là vient qu'il y a, dit-on, encore aujourd'hui en Europe tant d'États indépendants et détachés les uns des autres. Mais Cyrus, ayant trouvé les nations de l'Asie également indépendantes, se met d'abord en campagne avec une petite armée de Perses, devient chef des Mèdes et des Hyrcaniens, qui s'empressent de lui obéir, et subjugue les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les Cappadociens, les Phrygiens des deux pays, les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babyloniens : il dicte des lois aux Bactriens, aux Indiens et aux Ciliciens; il en est de même des Saques, des Paphlagoniens, Moriandyns et d'un nombre infini de peuples dont on aurait peine à dire même les noms. Enfin il commande aux Grecs d'Asie et, descendant vers la mer, il conquiert l'île de Chypre et l'Égypte.

« Et toutefois, ces peuples qu'il gouvernait ne parlaient point son langage et ne s'entendaient pas entre eux. Cependant son ascendant s'étendait par la crainte sur cette immense étendue de pays, au point d'effrayer tout le monde, sans que personne ait osé rien entreprendre contre lui; c'est qu'aussi il sut inspirer à tous un si vif désir de lui plaire, que l'on désirait ne jamais cesser d'être gouverné par sa volonté. Voilà pourquoi il a réuni

des nations si nombreuses, que ce serait toute une affaire de les parcourir, en commençant le voyage de la résidence royale, et en se dirigeant vers le matin, vers le soir, vers l'ouest ou vers le midi. »

De tant de gloire cependant, qu'est-il resté? le livre qui les célèbre, la *Cyropédie*.

V.

L'INDE.

PÉRIODE VÉDIQUE.

Génie panthéiste. — Les hymmes. — Sentiment religieux et dialectique. — Les dieux : Agni, Varuna, Urjani, Vishnu, les Maruts. — Indra.— L'âme et le corps. — Les dieux invisibles. — Sacrifice du cheval.

L'Égypte est moraliste, la Perse est dualiste : l'Inde est panthéiste.

L'Inde panthéiste est le cœur de l'Orient. Les trois périodes de son histoire, la période védique, brahmanique, bouddhique, correspondent aux trois phases de sa conscience religieuse, dont le développement est celui d'une idée qui s'accentue dans une progression croissante, jusqu'à ce que, parvenue à son extrême limite et ne pouvant aller plus loin, elle se retourne contre elle-même et s'anéantisse dans sa propre négation. Je ne sache pas qu'aucune évolution de la pensée spéculative se soit accomplie nulle part avec une telle rigueur logique, excepté celle de la métaphysique allemande moderne. Mais le cycle qui va de Hegel à Feuerbach, parcouru en moins de vingt années, n'entraîne que des philosophes et des savants, il n'exerce sur la société que des influences obliques; ici, nous avons affaire à tout un peuple de métaphysiciens :

il respire dans la métaphysique, il en vit, il en meurt. La marche qu'il suit du pays des sept fleuves à la fertile vallée de l'Indus, de l'Indus aux rives du Gange, et des rives du Gange à son embouchure, offrent sans doute un grand intérêt; la marche de sa pensée qui des Védas, source de ses premières conceptions religieuses, descend vers le brahmanisme sacerdotal, du brahmanisme sacerdotal glisse dans le bouddhisme pour se noyer finalement dans la mer du Nirvâna, est plus intéressante encore parce qu'elle renferme son histoire essentielle — celle de son âme et de son esprit.

L'époque védique est l'âge de l'hymne et du patriarcat; elle nous montre les tribus vivant encore dans la simplicité des mœurs pastorales, sur le versant des montagnes et dans les hautes vallées, sous des chefs domestiques. L'époque brahmanique, qui correspond à l'installation des Aryas au bord du Gange après la défaite des anciens habitants, est celle de l'épopée et du sacerdoce : devenus rois les chefs guerriers ont fait alliance avec les sacrificateurs devenus prêtres, la théocratie a pris corps et s'est fixée. L'époque bouddhique est celle de l'ascétisme désespéré qui dissout le monde entier dans la pensée du néant des choses et dans la volonté de s'en affranchir par la destruction du désir qui l'engendre. Les hymnes du Véda portent le cachet d'une très-haute antiquité; cependant les poëtes religieux dont ils renferment les élans, et les idées aussi profondes que naïves, nous laissent entrevoir une période antérieure plus reculée durant laquelle toutes les peuplades aryennes, obscurs rudiments de notre civilisation, étaient encore mêlées. « Les anciens Aryas devaient occuper une assez vaste région

dont la Bactriane formait le centre, sans qu'il soit possible d'en déterminer les limites d'une manière précise. C'est là que, divisés sans doute en tribus plus ou moins indépendantes, distinctes déjà jusqu'à un certain point par le genre de vie et les modifications de leur langue primitive, mais liées entre elles par le souvenir d'une commune origine, ils préludaient aux migrations qui les ont dispersés au loin. Il faut bien admettre dès lors qu'ils avaient derrière eux un passé déjà considérable, des siècles sans doute de développement graduel, à partir du moment où ils ne formaient encore que le premier noyau de leur race[1]. »

Les Védas portent eux-mêmes témoignage de ce passé reculé :

« Les ancêtres, disent-ils, ont façonné les formes des dieux, comme l'ouvrier façonne le fer.

« ...Nos ancêtres, enfants de Manu, sont aussi venus s'asseoir autour d'un semblable foyer.

« Ils ont révélé la lumière du jour, et, par leurs prières, organisé le sacrifice.

« Ils ont inventé les premières formules d'adoration. Ils ont imaginé les vingt et une mesures qui plaisent à la vache mère du sacrifice. C'est en entendant ces accents que s'est levé le troupeau ; c'est alors que l'aurore s'est montrée avec la glorieuse splendeur du voyageur.

« Les sombres ténèbres sont anéanties; le ciel se couvre de clartés; les feux de la divine aurore sont venus. Le soleil s'est revêtu de larges rayons, et voit, au milieu des mortels, tout ce qui est droit, tout ce qui est tortueux.

1. Adolphe Pictet, *les Aryas primitifs*.

« Qu'à l'instant, dans toutes les demeures, les Dévas se réveillent pour chanter, et qu'ils affermissent le trône où brille la précieuse lumière... (Vamadêva.) »

« Le symbole et rien de plus, telle est la religion de la période védique. Les symboles de ces temps anciens ont rarement une valeur morale; ils représentent, sous une forme humaine idéalisée, les forces qui engendrent les phénomènes naturels, soit ceux de la nature inanimée, comme le feu, la chaleur, la lumière, les mouvements de l'air et des astres, soit ceux de la vie dans les plantes et dans les animaux. Ils sont simples, par cela même qu'ils se rapportent le plus souvent à un ordre de faits sensibles bien circonscrits; ils sont clairs, parce que, n'étant pas fondés sur les conceptions mystiques d'une théologie profonde, mais sur l'observation vulgaire des phénomènes, ils se tiennent toujours le plus près possible des apparences et portent ainsi avec eux leur explication. Il ne semble pas que, par une arrière-pensée quelconque, les premiers prêtres védiques aient rien voulu dérober aux assistants de l'intelligence et de l'interprétation des symboles : ces assistants étaient souvent leurs fils, leurs femmes, leurs plus proches parents, quelquefois des hommes riches au nom desquels ils offraient le sacrifice; l'hymne devait, dans les conditions d'un culte si simple, être simple lui-même, aider l'intelligence par sa clarté et non la dominer par une obscurité mystérieuse que le peu d'autorité du prêtre ne comportait pas[1]. »

Le génie de l'Indou est déjà dans les Védas, mais comme l'ébauche d'un tableau que le travail de ce

1. Émile Burnouf, *Essai sur le Véda*. Nous empruntons à cet *Essai* la plupart de nos citations.

génie sur lui-mêmé, le temps et les circonstances, en tireront graduellement. La délicatesse vibrante et pudique de l'âme, l'exquise tendresse du cœur, l'amour de la nature que l'Indou, panthéiste d'instinct, sent palpiter en lui se trahissent à chaque pas avec éloquence :

« Vous connaissez, dit l'hymne à Viçwakarmas, celui qui a fait tous ces choses ; c'est le même qui est au dedans de vous. Mais à nos yeux tout est couvert comme d'un voile de neige : nos jugements sont obscurs. »

« Son essence active existe dans tous les êtres animés. Tous les dévas[1], d'un commun accord, se rallient ensemble à ce dieu puissant. »

« Quand je pense que cet être lumineux est dans mon cœur, les oreilles me tintent, mon esprit se trouble, mon âme s'égare en son incertitude. Que dois-je dire? Que dois-je penser[2] ? »

Invoquant Agni, le feu céleste, l'hymne de Vamadêva s'exprime ainsi : « Le monde entier existe par toi ; le flot suave de tes splendeurs coule au vase des libations, dans le cœur de l'homme, dans toute la vie, dans les eaux comme dans le foyer. »

Nous sentons ici la vibration de l'âme religieuse que n'a pas encore emprisonnée le dogmatisme. Elle est lyrique. C'est la religion avant la théologie. Les Védas ne connaissent pas de système ; ils sont œuvre d'inspiration, et répandent au hasard la semence des symboles ultérieurs. Le poëte religieux, inconscient de son propre génie, y exprime librement la chose ou le dieu dont il est plein, qui

1. L'on constate ici l'origine des « bons esprits » du Zend-Avesta, en même temps que la souche commune des Perses et des Indous.

2. Bharadwaja.

l'occupe au moment même, le maîtrise — ébranle son âme, émeut son cœur. Les dieux l'emportent tour à tour; chacun alternativement se présente devant le miroir vivant et frémissant pour le remplir de son image. « Aussi, lorsqu'on lit les hymnes les plus évidemment symboliques et polythéistes, est-on surpris de voir un même poëte, suivant l'inspiration du moment, faire tour à tour, de chacun des dieux, le principal agent de vie, et mêler ainsi tous les rôles [1]. »

Les hymnes du Véda ne sont pas toutes de même date, elles sont toutes antérieures au brahmanisme et par conséquent fort anciennes. Quel peuple dans l'état de simplicité de mœurs et de notions que suppose la vie patriarcale a illuminé de pareils éclairs les profondeurs de la nature? Aucun. Voici comment le Véda parle de la sainte parole, plusieurs milliers d'années avant l'Évangile :

« J'existe dans tous les mondes et je m'étends jusqu'au ciel.

« Telle que le vent, je respire dans tous les mondes. Ma grandeur s'élève au-dessus de cette terre [2], au-dessus du ciel même. »

Cependant le doute, fruit tardif de la raison, s'insinue déjà dans quelques esprits, les dieux par quelques-uns sont contestés. « Indra n'est pas, dit l'un. Nêma affirme le contraire; je l'ai vu : chantons, » dit l'hymne de Nêma. C'est encore le sentiment qui prévaut. Quand les Indous auront quitté l'école du lyrisme religieux pour entrer dans celle de la dialectique, et qu'à force d'affiner leurs raisonnements ils en seront arrivés au bouddhisme,

1. Émile Burnouf.
2. Hymne, *La sainte Parole* (Vâk).

la fugitive objection qui ne semble faite que pour glorifier davantage la foi spontanée aura vaincu les efforts du cœur affamé de croyance : après avoir commencé par tout croire on finira par tout nier.

La dialectique est un terrible scalpel, elle dissèque les œuvres vivantes de l'âme, elle fouille en leurs dernières fibres les poëmes religieux étendus sous notre regard; mais elle n'attend pas qu'ils soient morts, c'est une dissection sur le vif qu'elle accomplit. On voit grandir la dialectique dans l'évolution religieuse des Indous à mesure que la tendance polythéiste, qui est celle du peuple en tout pays, fait place à l'idée de l'unité universelle et soulève au-dessus des dieux multiples et familiers, voisins de l'homme, intimes avec lui, la grande abstraction qui doit les dévorer sous le nom de Brahma. *Agni*, le feu céleste qui rayonne du soleil dans les espaces, ouvre la voie à Brahma. Il existe en tout; lumière, foudre, chaleur, vie, tout procède de lui, c'est déjà une sorte d'âme universelle. Chaque divinité des Védas tend de la sorte à s'universaliser, à se panthéiser, si l'on me passe le mot. D'Agni à Brahma, du védisme au brahmanisme, il n'y a réellement que la distance qui sépare de l'unité universelle vaguement pressentie la claire notion de son existence devenue un objet de spéculation. Mais cette distance franchie, et la religion naïve du sentiment transformée en théologie métaphysique, c'en est fait de la communauté qui existait au début : le peuple et les penseurs se séparent à leur mutuel détriment, la masse s'enfonçant dans la superstition et le cérémonial qui n'exigent d'elle aucun effort d'esprit, tandis que les écoles sacerdotales et les écoles philosophiques, dans une rivalité de raisonnement effréné,

s'efforcent de saisir l'insaisissable, jusqu'au jour où de la plus haute cime l'esprit atteint de vertige tombe dans le vide et jette avec Bouddha le plus formidable cri de désespoir qui ait retenti dans le monde avant celui du Psalmiste : tout est vanité, il n'existe que l'illusion, il n'y a que le néant !

Oh ! qu'il est doux, lorsqu'on a parcouru ces routes poudreuses de la dialectique, de désaltérer un instant son âme aux sources fraîches, et de sentir passer sur son front courbé sous le poids de la pensée la libre inspiration des émotions premières ! Nous avons exilé les dieux loin de nous à force d'y penser, mais en quelle charmante familiarité nous vivions encore avec eux dans ces lieux d'où notre race a pris l'essor :

« Viens, amène la troupe céleste, fais-les asseoir sur le gazon et consomme le sacrifice. »

« Agni, à côté des parents qui t'ont produit, dieu vigilant et irrépréhensible parmi les dieux, toi qui t'es donné une forme sensible, sois-nous propice : accueille le sacrifice du père de famille. Toi qui possèdes la fortune, tu peux bien conférer la richesse.

« Agni, tu es pour nous un défenseur prudent et un père : à toi nous devons la vie, nous sommes ta famille. En toi sont des biens par centaines, par milliers ; insensible, tu es la force des héros et le gardien des sacrifices.

« Agni, alors que tu pris une forme humaine pour le bien de l'humanité, les dévas te donnèrent comme général à Nahusâ. Quand le fils de notre Père naquit, c'est eux aussi qui choisirent Ilâ pour commander aux enfants de Manu.

« Agni, déva, par tes secours protége nos biens et nos

personnes. Tu mérites nos louanges. Tu conserves les vaches du fils de ton fils, toujours attentif à perpétuer ton culte.

« Agni, tu étends ta protection sur le serviteur, inconstant dans ses hommages. Tes quatre yeux brillent et s'allument. Tu chéris la prière du prêtre qui te présente l'holocauste. Car tu es bon et miséricordieux[1]. »

Les dieux et les hommes ne cessent de communiquer ensemble dans les Védas, ainsi que dans l'Iliade et dans la Bible. L'on est encore près du début où la familiarité s'unit au sublime. Et dans le culte des Aryens de cette époque, quelle douceur d'invocation, quelle tendresse voilée, à la fois intime et respectueuse ! Nulle terreur ne s'y fait sentir, il n'y a que de l'amour et de la confiance : on dirait une idylle religieuse. Le pardon est près de la faute, la méditation du péché n'a pas encore creusé dans l'homme les demeures sombres du remords :

« Que notre faute soit effacée, ô Agni ! purifie notre fortune. Que notre faute soit effacée !

« Nous demandons, en t'offrant le sacrifice de beaux champs, de la prospérité, des richesses. Que notre faute soit effacée !

« Si le premier des chantres divins ici présents, si nos chefs de famille s'avancent pour t'honorer, que nos fautes soient effacées !

« O Agni ! si ces chefs de famille, si nous-mêmes nous nous avançons avec respect, puissions-nous obtenir la victoire ! Que notre faute soit effacée !

1. Prière de l'aniras Hiranyastûpa.

« Si les régions lumineuses du puissant Agni s'avancent de toute part, que notre faute soit effacée !

« En effet, te voilà, toi dont la face est tournée de tous côtés, te voilà embrassant de toute part nos offrandes. Que notre faute soit effacée [1] ! »

Les cœurs se rassemblent dans l'invocation; d'un lien souple encore la religion unit les hommes et les dieux, elle n'est pas une chaîne rivée au dogme théologique par la puissance sacerdotale et qui les asservit ensemble en entravant leur élan.

« Agni, maître généreux, tu te mêles à tout ce qui existe. Dans la demeure de l'Offrande, tu allumes tes feux. Apporte-nous la richesse.

« Venez, rassemblez-vous pour vous entendre. Que vos âmes se comprennent. C'est en s'unissant que les antiques Dévas ont obtenu leur part.

« Les hommes ici rassemblés n'ont qu'une prière, un vœu, une pensée, une âme. J'offre dans ce sacrifice une intention commune.

« Que vos volontés et vos cœurs soient d'accord, que vos âmes s'entendent, et le bonheur est à vous [2]. »

Les dieux toujours loués avec grâce et finesse laissent deviner l'idée que les Aryas — mot qui signifie les forts, les dignes — nourrissaient d'eux-mêmes; aimant la louange, mais discrète et tempérée par le goût, ils supposent la même disposition chez les immortels qu'ils ont formés à leur image :

« Sois heureux de nos louanges flatteuses, dieu à la

1. Hymne de Coutsa. Rig-Véda, traduction Langlois.
2. Hymne de Savanarasa.

noble face, et maître souverain ; assiste avec les autres dieux à nos sacrifices [1]. »

Il y avait chez les tribus védiques, comme au temps d'Homère, des festins en l'honneur des morts : c'est un usage qui se retrouve à notre époque dans les contrées où les mœurs ont gardé quelque chose de la primitive simplicité. Dans ces festins, l'on mangeait en silence, afin que les esprits des défunts pussent manger avec vous. Nous lisons ici dans l'âme de l'Indou, âme silencieuse et recueillie qui possède l'ouïe des choses intérieures. Ni faste ni fracas dans le culte ; ces pasteurs n'ont à offrir, avec leurs sentiments, que le feu du sacrifice qui brûle sur les verts gazons. Ils demandent en échange aux Asuras divins la pluie fécondante, les vaches laitières, les chevaux, les céréales, pendant qu'ils versent la spiritueuse et mystique liqueur du sôma dans la flamme allumée sur l'autel formé de bois et d'herbes sèches. Le chant ou déclamation de l'hymne accompagne le sacrifice. Les moments du culte sont le matin, à midi, le soir. La première cérémonie commence à l'aube, avec l'apparition de l'étoile du matin :

« .....Sans racines, règne Varuna, fort et pur, trésor élevé de rayons lumineux. Ces rayons descendent, mais leurs racines sont en haut. Puissent-ils briller pour nous au milieu des airs !

« C'est lui, c'est le royal Varuna qui prépara au soleil cette large voie où il poursuit sa route ; qui, dans une région dépourvue de chemins, en fit un pour le voyageur...

« Ces étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes appa-

1. Hymne à Indra, IX, Langlois, Rig-Véda.

raissent la nuit, et avec le jour elles se retirent ; la lune aussi vient la nuit étaler ses splendeurs ; l'œuvre de Varuna n'est jamais interrompue[1]... »

Mais voici l'aurore, Urjani, fille du soleil :

« Elle se dévoile, comme une femme couverte de parures ; elle semble se lever et se montrer à la vue, comme une femme qui sort du bain. Elle a tissé la plus belle des toiles, et toujours jeune elle précède à l'Orient la grande lumière[2]. »

« Nous venons, dit l'hymne de Gotama[3], nous venons de traverser l'océan de cette nuit. L'aurore se lève, elle ramène la vie. Telle qu'un Seigneur puissant, elle brille et sourit, belle, bienveillante, ennemie des ténèbres pour notre bonheur. »

. . . .

« La déesse, poursuivant sa marche, et d'un large regard embrassant tous les mondes, luit, et fait lever tout ce qui respire. Vers elle monte la voix de tous les êtres intelligents[4]. »

Indra la suit, Indra le porte-foudre, l'aîné de Jupiter, dieu triomphant à la chevelure d'or :

«.....Monte sur ton char à couleur jaune.

« Par amour, tu amènes l'aurore, tu allumes le soleil. Sage et prévoyant, Indra aux chevaux jaunes, tu donnes au monde sa brillante parure.

« Jaune est la voûte du ciel, jaune est la surface de la terre ; et c'est Indra qui a consolidé ces deux grands corps

1. Çunascêpa.
2. Satyacravas.
3. Langlois, Rig-Véda.
4. *Ibid.*

jaunes, entre lesquels, jaune lui-même, il circule pour les entretenir.

« Le dieu aux jaunes coursiers, bienfaisant et jaune, illumine le monde entier. Il porte dans ses bras une arme jaune, la foudre aux jaunes reflets.

« Oui, Indra tient sa foudre jaunissante, ardente, entourée de traits éblouissants [1]. »

« Car tu es tout puissant, ô Indra, époux de Sacî; ô noble vainqueur de Vritra, toi qui portes la foudre, dans le sacrifice de midi bois le sôma [2]. »

Indra, Visnu, les deux premiers dieux de la trinité indoue, font leur apparition dans les Védas comme personnifications du soleil. Çivâ qui viendra les compléter, dieu destructeur, n'est pas né. Visnu, le pénétrant, représente spécialement le soleil dans sa station supérieure, le soleil à midi :

« Les sages observent la station supérieure de Visnu: leur œil est toujours tendu vers le ciel. »

« O Visnu, ton corps est immense, et nul n'en peut mesurer la grandeur. Nous connaissons deux de tes stations, qui touchent à la terre ; toi seul tu connais la plus élevée, véritablement divine...

« Ce dieu dans sa grandeur a mesuré en trois pas ce monde brillant de cent rayons. Que Visnu soit célébré comme le plus rapide des êtres ; mais sa gloire est aussi dans sa brillante solidité...

. . . .

« O Visnu, pourquoi quitter ta forme, sous laquelle tu t'es écrié : je suis le Rayonnant? Ne nous cache pas

1. Viçwâmitra.
2. Çyâvâcwa.

ta beauté, que nous avons admirée quand tu es venu parmi nous[1]. »

« Je chante les exploits de Visnu qui a créé les splendeurs terrestres, qui par ses trois pas a formé l'étendue céleste, de Visnu partout célébré...

« Ses trois pas immortels sont marqués par de douces libations et par d'heureuses offrandes...

« Deux des stations de ce dieu touchent au domaine des mortels. La troisième est inaccessible à tous, même à l'oiseau qui vole.

« Visnu a développé la force suprême qui fait briller le jour, et, uni à ses amis, il a ouvert le pâturage[2]. »

Yama est le dieu des morts et du monde souterrain ; Visnu a le ciel pour demeure : « Puissé-je arriver à cette demeure de Visnu, où vivent dans le bonheur les hommes qui lui ont été dévoués...

« Nous souhaitons que vous alliez dans ce séjour où paissent les vaches légères (les nuées), aux cornes merveilleusement allongées[3]. »

Çiva remplace dans le panthéon des brahmanes le Rudra védique ; Rudra veut dire le Pleureur, il est le chef des vents, le génie de la tempête gémissante.

Les vents, maruts, sont au nombre de soixante-trois.

« Chargés de vapeurs humides, rayonnants, parés de bracelets et de colliers d'or, ces nobles héros ont du haut du ciel mérité nos louanges et un renom immortel.

« O Maruts, sur vos épaules reposent vos glaives; dans

1. Vasista.
2. Dirgatamas.
3. Dirgatamas.

vos bras sont la force, la vigueur et la puissance. Sur vos têtes brillent des aigrettes d'or...

« Agitez le ciel et les montagnes, versez des trésors sur votre serviteur. Les forêts ont tremblé de crainte sur votre passage. Ébranlez la terre, enfants de Prisni. Pour le bonheur, vous avez attelé vos antilopes. »

Nous suivons pas à pas la déification des grands phénomènes de la nature et leur impression sur le cœur de l'Indou. Parjanya, le Tumultueux, est le premier des Maruts.

« Parle devant tous : célèbre par tes chants, honore par tes offrandes le vigoureux Parjanya ; fécond, rapide, retentissant, il répand une heureuse semence au sein des plantes.

« Il déracine les arbres...

« O Maruts, envoyez-nous la pluie du haut du ciel. Que le mâle étalon nous lance sa rosée. Asura, notre père, viens avec la nue où gronde le tonnerre, et répands les eaux sur nous.

« Fais entendre ta clameur, tonne ; dépose sur terre un germe de vie. Vole de tout côté sur ton char humide. Déchire l'outre du nuage ; qu'elle s'épuise sur nous, et que les collines comme les plaines soient inondées.

« Ouvre et répands sur nous ce grand trésor. Que les eaux prisonnières se répandent. Arrose de ce beurre le ciel et la terre. Que nous buvions le lait des vaches [1].

. . . .

« Tu nous as donné la pluie pour notre bonheur. Tu as rendu la vie aux déserts arides. Tu as produit les plantes

1. C'est-à-dire des nuées qui versent sur les campagnes l'abondance avec la pluie.

utiles à notre existence. Ainsi tu as mérité les hommages des hommes [1]. »

A la fin de la période védique, alors que les Aryas descendus vers le Gange sont entrés en lutte avec les populations indigènes, la vie patriarcale fait place à la vie guerrière; Indra, le dieu de la foudre, prend un accent de plus en plus guerrier, il occupe de plus en plus la scène que remplissait Agni. Dans cette description de la lutte des éléments, quelle ardeur des combats !

« Je veux chanter les antiques exploits par lesquels s'est distingué le foudroyant Indra...

« Ahi [2] se cachait dans la montagne ; il l'a frappé de cette arme retentissante, fabriquée pour lui par Twastri, et les eaux, telles que des vaches qui courent à leur étable, se sont jetées au Grand-fleuve.

. . . .

« Indra a frappé Vritra [3], le plus nébuleux de ses ennemis. De sa foudre puissante et meurtrière, il lui a brisé les membres, tandis qu'Ahi, comme un arbre frappé de la hache, gît étendu sur la terre.

«..... Il osait provoquer le dieu fort et victorieux... Il n'a pu éviter un engagement mortel, et l'ennemi d'Indra, d'une poussière d'eau, a grossi les rivières.

«..... Privé de pieds, privé de bras, il combattait encore. Indra de sa foudre le frappe à la tête, et Vritra... tombe déchiré en lambeaux...

« La mère de Vritra s'abaisse; Indra lui porte par-dessous

1. Hymne de Bhôma, fils d'Atri.
2. Ahi, le serpent.
3. Vritra, celui qui couvre de nuages l'atmosphère.

un coup mortel; la mère tombe sur le fils. Dânu est étendue, comme une vache sur son veau.

« Le corps de Vritra, ballotté au milieu des airs agités et tumultueux, n'est plus qu'une chose sans nom que submergent les eaux. Cependant l'ennemi d'Indra est enseveli dans le sommeil éternel...

« Indra, roi du monde mobile et immobile, des animaux apprivoisés et sauvages, armé de la foudre, est aussi roi des hommes. Comme le cercle d'une roue embrasse les rayons, de même Indra embrasse toutes choses [1]. »

Après ce drame des airs, l'on aime à se reposer sur une plus douce image :

« La lune, poursuivant son vol à travers les vagues de l'air, s'avance dans le ciel. O rayons du jour à la trace dorée, l'œil ne peut retrouver votre voie. »

Dès que l'Indou ne combat plus, son âme s'ouvre à la contemplation; semblable à la fleur du lotus qui s'épanouit sur la tranquille surface des eaux, il revient à sa nature.

Les Aryas védiques croyaient à la persistance de l'âme. L'un des quatre frères de la famille des Gopayanas est tué. Les trois autres offrent le sacrifice à Agni, puis ils se rendent auprès du cadavre et prononcent ces paroles :

« Quand ton âme visite au loin la contrée de Yama, fils de Vivaswat, nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie.

« Ton âme visite au loin le ciel et la terre; nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie. »

L'âme du trépassé visite ainsi le monde entier, les quatre

1. L'Angiras Hiranyastûpa.

régions de l'air, le grand réservoir des nuages, les torrents lumineux, les ondes et les plantes, le soleil et l'aurore, les larges montagnes, les extrémités de l'horizon, le passé et le futur. Au milieu de la cérémonie, Agni apparaît aux Gopayanas, et se tenant en face du cadavre de Subandu, il lui dit :

« Voici ta mère, voici ton père, voici ta vie. Tu peux marcher, ô Subandu; viens, lève-toi.

« Comme avec une corde on lie un joug pour le consolider, ainsi l'âme te soutient pour la vie, pour l'existence, pour un heureux développement...

« Je suis l'âme de Subandu, et je viens de la contrée de Yama, fils de Vivaswat, pour la vie, pour l'existence, pour un heureux développement [1] ...

Dans ce passage, en même temps que l'universelle paternité d'Agni, la métempsycose terrestre se trouve esquissée : « Celui qui connaît le père avec ses rayons inférieurs, sait aussi connaître tout ce monde avec ses supérieurs. Marchant sur les pas de nos poëtes, qui peut ici célébrer ce dieu ? D'où est née l'âme ?

« Il en est, dit-on, qui viennent vers nous et s'en retournent, qui s'en retournent et reviennent. »

« L'homme agit et, sans le savoir, n'agit que par lui; sans le voir, il ne voit que par lui. Enveloppé dans le sein de sa mère et sujet à plusieurs naissances, il est au pouvoir du mal [2]. »

Cette dernière phrase de l'hymne n'indiquerait-elle pas une date plus récente, ou bien sa première rédaction n'aurait-elle pas subi des retouches et des suppléments ?

1. Les Gopayanas.
2. Hymne de Dirgatamas.

Malebranche dit que nous voyons toutes choses en Dieu, saint Paul que nous avons en Dieu l'être, le mouvement et la vie. L'Indou est un poëte métaphysicien qui dans les Védas est encore plus poëte que métaphysicien. Mais qu'elles sont admirables ses pénétrantes intuitions qui devancent les temps! D'après les Védas, le corps se dissout, sa forme disparaît, le feu du regard retourne au soleil, le souffle aux vents, les membres à la terre. Il existe néanmoins dans l'homme une partie immortelle: « c'est elle, ô Agni, qu'il faut échauffer de tes rayons, enflammer de tes feux. O Iâtavêdas, dans le corps glorieux formé par toi, transporte-la au monde des pieux [1]. »

— Le corps à la matière, l'esprit à l'esprit.

« O affermis en nous l'âme qui fait la vie... Assure-nous la vue du soleil!...

« O toi qui conduis l'esprit, mets en nous l'œil, le souffle vital, le sentiment du plaisir. Que nous voyions longtemps le lever du soleil! » s'écrient les Gopayanas après la résurrection de leur frère par Agni qui donne la vie.

Le désir personnifie tout, il est le dieu immanent à l'homme, et duquel sont nés tous les dieux. Cependant les dieux, dans le Véda, ne paraissent point sous forme corporelle; « nul n'a vu le corps immortel des dieux. Ces êtres invisibles ont une forme glorieuse (divyavapus) qui n'est saisissable que pour la pensée [2]. »

Il y a là une sorte de *noli me tangere* de la pudeur religieuse. Les Aryas craignaient-ils de voir leurs dieux diminuer s'ils les eussent contemplés avec les yeux du

1. Damana.
2. Émile Burnouf.

corps? Leur instinct métaphysique les spiritualisait, leur instinct poétique aimait à les laisser flotter dans ce demi-jour si favorable, dans cette pénombre sacrée dont ils se sentaient eux-mêmes enveloppés et qui les maintenait dans l'ordre surhumain où se complaisait leur imagination. Des dieux matériels figés dans leurs attributs, incapables de se perdre les uns dans les autres, eussent dissipé le charme des formes encore inaccusées et vaporeuses où se jouait le reflet des âmes. A leurs dieux incorporels, ou dont le corps plutôt restait invisible, les Aryens ne sacrifiaient pas non plus d'êtres corporels et vivants. Une seule exception, mais très-rare, se rencontre dans le Véda. Elle concerne le cheval, offert en sacrifice dans des circonstances solennelles.

La cérémonie de l'açwaméda, mentionnée dans le Rig-Véda, a passé dans la période brahmanique, et l'on trouve, dans le premier livre du Ramayana, une description détaillée de cette grande fête religieuse. L'Inde avait pour le cheval une vénération, un culte, et c'était presqu'un dieu qu'elle sacrifiait à des dieux en immolant le noble animal. Nous le trouvons même dans l'hymne de Dirgatamas identifié avec le soleil en ses trois stations; c'est le coursier d'Indra qui traîne son char à travers l'espace :

« ... O cheval, ta naissance est grande et digne de nos louanges.

« O cheval, tu es Yama, tu es Aditya, tu es Trita, par un mystérieux accord. A des moments marqués tu es arrosé de sôma : car on te reconnaît dans le ciel trois stations.

. . . .

« O cheval, ce sont là tes relais...

« Je t'ai reconnu de loin; c'était bien toi-même, volant à nous du haut du ciel. J'ai vu une tête s'avancer rapidement par des routes faciles où la poussière est inconnue.

. . . .

« O cheval, après toi, les mortels, et leurs chars, et leurs vaches, et lè bonheur des jeunes filles! Tous les vivants recherchent ta faveur; les dieux voudraient égaler ta force.

« Sa crinière est d'or; ses pieds, rapides comme la pensée. Indra est descendu, les dieux sont réunis pour consommer l'holocauste de celui qui le premier a monté le cheval.

. . . .

« Voici le cheval arrivé au lieu du sacrifice, l'air pensif et l'âme soumise aux dieux. Devant lui est mené le bouc enchaîné à ses destins. Voici venir aussi les sages et les chantres. »

« Quand tu t'en vas, dit l'Açwaméda, ne te chagrine pas de ton sort. Que la hache ne s'appesantisse pas longtemps sur ton corps. Qu'un barbare et indigne victimaire n'aille pas, par ignorance, taillader tes membres avec le fer.

« Ce n'est pas ainsi que tu dois mourir; la souffrance n'est pas faite pour toi. C'est par des voies heureuses que tu vas vers les dieux. Pour te porter, tu as les deux coursiers, les deux antilopes et le char léger traîné par un âne.

« Si ceux qui voient le cheval cuit, disent : « il sent bon, coupez-en un morceau, » accueillez la demande de quiconque voudra de cette chair.

« Que ce cheval nous procure des vaches nombreuses, de bons chevaux, des guerriers, des enfants, une abondante opulence. Toi qui es pur et sain, rends-nous saints et purs ; que le cheval, honoré par l'holocauste, nous donne la puissance. »

PÉRIODE BRAHMANIQUE.

Les hypothèses religieuses et la religion ; mérite inégal de ces hypothèses. — Enfer indou ; métempsycose, pénalités. — Code de Manou. — Incarnations divines. — Métempsycose et darwinisme. — Brahmanisme : l'Unité. — Quiétude, l'ascétisme remplaçant l'héroïsme. — Polythéisme et panthéisme ; Brahma et Jehovah. — Grandeur métaphysique. — Sainteté ; brahmes et peuple : dieux anciens et nouveaux. — Imagination démesurée de l'Indou. — Décadence religieuse. — L'ascète roi.

L'homme aspire au bonheur, et l'homme est malheureux ; il aspire à la durée, car « le désir de tout être est de persévérer dans son être [1], » et chaque homme est sujet à la mort ; il veut la perfection, et son imperfection toujours renaissante, jointe à celle des choses environnantes, l'accable. Pour échapper à l'antinomie qui l'étreint, son âme s'envole dans la perfection qu'il appelle Dieu, dans le rêve de la félicité qu'il appelle le ciel. Ces conceptions de Dieu et du ciel varient d'un peuple à l'autre, elles se modifient selon les temps et les lieux, le besoin qui les engendre reste invariable et se retrouve dans toutes.

Le rêve de la perfection et de la félicité est le fond commun de toutes les religions, qui sont elles-mêmes les diverses manières dont ce double rêve a été conçu par les hommes dans le cours de leur histoire.

1. Spinoza.

C'est fatalement que l'homme est religieux, sa nature lui fit une loi de l'espérance, et peut-il ne désirer que ce qui est? force lui est donc de rêver ce qui n'est pas. Le désir fleurit dans l'espérance dont la forme est l'idéal. Il est vraisemblable que des diverses conceptions engendrées par l'âme religieuse aucune ne correspond à la réalité des choses futures voilées par le présent, qu'aucune même ne s'en rapproche; mais quand elles seraient toutes condamnées il n'en résulterait pas que le vœu dont elles procèdent, et qui est la loi vivante de l'âme humaine, soit une illusion sans objet. Alors que tous nos instincts vérifiables, ceux du corps et ceux de l'esprit, ont leur objet dans ce qui nous environne, comment admettre que celui-là qui dépasse notre milieu et nous dépasse nous-mêmes, le plus élevé de notre être et qui fait de nous des créatures perfectibles sinon parfaites, ne rime à rien? Son objet est notre perfectionnement, mais ce perfectionnement n'est qu'un leurre s'il doit pour chacun de nous aboutir au vide. L'illusion réside sans doute dans la façon dont nous imaginons l'idéal, elle ne peut résider dans la tendance vers l'idéal, et si nous ne sommes pas de purs fantômes à la poursuite d'une ombre il est inévitable que notre rêve de perfection et de félicité, quelle que soit d'ailleurs la vanité des représentations qu'il engendre, repose sur une nécessité fondamentale de l'ordre universel et qu'il y trouve un fondement logique, une fin aussi bien qu'un principe de son existence. Notre ignorance de cette fin et de ce principe ne prouvent rien contre eux, elle n'empêche pas le progrès de gouverner l'univers et de nous gouverner; et c'est de cette loi du progrès qui n'est pas une chimère que notre âme tire les reli-

gions. Les hypothèses religieuses sont des hypothèses, le besoin qui excite notre imagination à les produire est un fait constitutif, et le plus essentiel, de notre nature morale. Il y a donc une réalité cachée dans les poëmes du cœur, une séve qui ne tarit point lorsque se flétrissent ces efflorescences divines, une racine qui demeure et leur survit parce qu'elle les précéda.

Chaque peuple a conçu son idéal de la perfection et de la félicité, aucun n'a produit le désir générateur de l'idéal.

Tout être cherche l'idéal à sa manière. La rose, si elle était animée, rêverait sans doute d'une rose parfaite qui jamais ne se fanerait; le bonheur de la terre, si elle se sentait exister, serait de tourner autour du soleil. L'aspiration au bonheur est l'âme des êtres, — les formes du désir sont les formes de la vie, les degrés du désir ses degrés. L'homme conçoit nécessairement l'idéal sous des formes humaines. Il transporte son âme dans ses dieux comme en toutes choses. Sa religion est son suprême effort, elle nous donne sa limite tracée par lui-même. Sans une religion qui serve de patrie à son esprit, un peuple n'est pas. Égales devant le mystère qu'elles ne sauraient forcer, les religions ne sont pas égales devant l'homme : il en est qui renferment plus d'humanité que d'autres et qui par conséquent les dépassent, car toutes les œuvres humaines se doivent mesurer à l'humanité. Dieu croît avec l'homme et croît en lui ; c'est-à-dire que l'idée de Dieu et celle de la destinée humaine s'élèvent avec les individus et les nations qui les conçoivent. Le mystère intime qui sollicite les hommes à produire des hypothèses religieuses a beau résister à ces hypothèses

tenues pour des solutions, celles-ci, incorporées à l'âme par la foi, n'en ont pas moins sur nous des effets certains et divers tant qu'elles possèdent le cœur et dirigent la pensée. Nées de l'homme, elles deviennent à leur tour des causes qui le modifient et dont les résultats meilleurs ou pires dépendent de la somme de raison et de justice qu'elles renferment.

La religion est le crédit que l'homme fait à Dieu, principe impénétrable des choses; elle est en dernière analyse la confiance naturelle à l'homme en l'accord de sa raison, de son cœur, de sa conscience avec ce qui constitue la loi de sa raison, de son cœur et de sa conscience; d'où résulte que plus il se rapproche de cette loi moins il s'éloigne du principe qu'il estime présent en elle. Ni la philosophie, ni la religion ne dissipent le problème universel; elles témoignent, et c'est l'important, de l'affinité de notre esprit avec la raison, de notre conscience avec la justice, de notre cœur avec l'amour et la félicité, de toute notre âme avec la plénitude de ces choses que nous supposons en Dieu, que nous nommons Dieu et le ciel.

Nous devons en conclure que, mérite poétique à part, les hypothèses religieuses valent ce que vaut leur morale. Leur morale les juge. Celle de l'Indou a versé dans l'ascétisme, la sainteté de la vie a fini par consister à ne plus vivre. Cette manière de voir cependant n'a pas triomphé en un jour de la jeunesse des Indous, elle s'est développée parallèlement à la spéculation comme la conséquence pratique de la théorie qui absorbe l'univers dans l'impassible quiétude de Brahma. Agni, dieu du foyer, l'emporte pendant que les Indous vivent, encore rapprochés de leurs

lieux d'origine, de la libre vie des pasteurs. Mais lorsque descendus dans la vallée de l'Indus et se rapprochant du Gange ils se trouvent aux prises avec les peuplades indigènes qui leur disputent le terrain, Indra le foudroyant devient leur divinité principale. C'est la fin de la période védique. Établis enfin dans de riches contrées, sans crainte du lendemain, noyés dans les rayons d'un soleil qui presque sans travail fait mûrir les moissons, une nouvelle évolution de leur génie commence : l'énervement des volontés, l'éclat fascinateur des villes et de la souveraineté, les progrès de la théocratie escortée de ses règlements innombrables, de ses prescriptions minutieuses et de ses étroites observances, substituent graduellement l'existence du pénitent à celle du guerrier qui avait lui-même remplacé déjà le pasteur.

Les monuments de cette période sont le Code de Manou et les deux grands poëmes épiques, le Mahabharata et le Ramayana.

Les poëmes épiques dans leurs plus anciennes parties, où l'esprit guerrier l'emporte encore sur l'ascétisme, nous parlent de héros morts sur le champ de bataille et qui entrent dans le paradis d'Indra ainsi que les héros scandinaves dans celui d'Odin. Le Mahabharata renferme un passage où le Jupiter indien se plaint de ce qu'il n'apparaisse aucun de ces hôtes aimés « qui consacrent leur vie au combat et qui reçoivent la mort sans détourner le visage. » Le paradis d'Indra était supposé dans l'air pur et froid des montagnes du Nord, sur les sommets de l'Himalaya, et même plus loin, à la cime du Merou, la montagne des dieux. A mesure que l'héroïsme guerrier cède à la vie contemplative et pénitente, Indra recule devant

Brahma et prend le second rang, excepté pour le peuple dont il resta toujours le dieu familier. La notion qu'on se faisait du sort des âmes après la mort suivit cette transformation ; l'idée de la perfection changeant, celle de la félicité qui s'y rattache devait changer aussi. Les âmes issues de Brahma eurent dès lors pour suprême destinée de rentrer en Brahma qui devint tout, — et le monde, et le dieu, et le ciel, la perfection de l'être et le séjour des bienheureux, absorbés en lui après en être sortis. Mais les âmes seulement entreront dans sa pureté qui sont pures, les impures descendront chez Yama afin d'y expier leurs péchés. Le royaume de Yama reçut peu à peu toute la précision désirable, grâce aux prêtres dont il soutient le pouvoir et à l'inspiration dramatique du peuple partout éprise de tourments. Les prêtres d'Égypte avaient détaillé les supplices de leur enfer que nous trouvons peints dans leurs catacombes mortuaires ; les brahmanes excellèrent encore davantage à la description détaillée du leur. Dans l'enfer brahmanique la chaleur est le condiment de la souffrance ainsi que dans l'enfer égyptien : la fraîcheur et l'ombre n'existent qu'en paradis. Au lieu de feuilles, les bois portent dans l'enfer des lames d'épées ; c'est un endroit de ténèbres, de pleurs et de grincements de dents. Ici, des âmes sont déchirées par des hiboux et des corbeaux ; là, leurs têtes chaque jour sont brisées avec de lourds marteaux par des gardiens infernaux. Des coupables de premier choix rôtissent en d'énormes chaudières, d'autres sont condamnés à avaler des gâteaux enflammés, à marcher pieds nus sur du sable enflammé ou sur du fer incandescent. On voit des âmes qui errent enchaînées comme des forçats — l'enfer n'est-il pas le bagne des

âmes? — plus loin on leur verse dans la gorge du cuivre fondu. L'enfer indou a plusieurs cercles qui vont en se renforçant, il est dantesque. Le livre de Manou en indique vingt, les Sutras bouddhistes en comptent seize. Pauvres chrétiens qui n'en avons qu'un, et qui même ne sommes pas sûrs de le garder! car le régime de la terreur appliqué à la religion perd du terrain; on comprend qu'il vaut le terrorisme politique ou domestique, qu'il ne renferme aucun principe éducateur et ne fait que des trembleurs ou des hypocrites. Si la terreur ne produisait des martyrs qui la bravent, elle serait la ruine complète des consciences.

Ces idées sur l'enfer se raccordaient avec l'émanation et le retour des âmes en Brahma, qui est le fond du brahmanisme, à l'aide de la métempsycose. Les âmes issues de l'Ame universelle auront à traverser, avant de faire retour en celle-ci et d'y trouver le repos et la béatitude, tous les degrés de l'existence, elles devront revêtir toutes les conditions. Le soudra deviendra un vaiçya, le vaiçya [1] un kshatriya [2], le kshatriya un brahmane, le brahmane un saint — le saint, pur esprit, redeviendra une portion de Brahma. Cette évolution est une doctrine de perfectibilité calquée sur celle qui servait de constitution à la société : elle suit les castes dans leur ascension. Nous imaginons différemment le progrès, mais dans notre pensée, c'est également lui qui conduit à Dieu, dernier terme que nous imaginions de la perfectibilité et du bonheur. La métempsycose est donc un hommage rendu à la loi du progrès : on renaît suivant son mérite et la vie subséquente est la

1. Laboureur.
2. Guerrier.

conséquence de l'antécédente; celui qui s'est élevé revêt une vie plus élevée, celui qui s'est abaissé une vie inférieure, les âmes descendent ou montent suivant le poids de leurs fautes ou l'allégement qu'elles doivent à leurs vertus : chacune se fait sa destinée. En se spiritualisant elles se rendent dignes d'une meilleure existence, en se chargeant de matière, esclaves des sens, du corps et de la terre, elles s'alourdissent et s'enfoncent dans les épaisseurs des existences inférieures jusqu'aux régions infernales.

« Je vais maintenant, annonce le Code de Manou, vous déclarer succinctement et par ordre les diverses transmigrations que l'âme éprouve dans cet univers par l'influence des trois qualités.

« Les âmes douées de la qualité de bonté acquièrent la nature divine, celles que domine la passion ont en partage la condition humaine, les âmes plongées dans l'obscurité sont ravalées à l'état d'animaux; telles sont les trois principales sortes de transmigrations. »

Chaque âme se condamnait elle-même : nulle ne l'était irrévocablement. Après une expiation suffisante, les plus perverses, confinées dans l'enfer, en sortaient pour pénétrer dans le corps d'un soudra, porte infime par où elles rentraient dans la spirale des existences terrestres et recommençaient l'épreuve.

Une fois lancé dans le champ de la métempsycose, l'Indou se complut à en suivre le parallélisme, elle devint la peine du talion. On ne renaît pas seulement dans une caste, esclave, artisan, guerrier, brahmane; on renaît dans des corps d'animaux : les cruels comme bêtes féroces, les frivoles comme oiseaux — ou danseurs. « Si un homme a dérobé par cupidité des pierres précieuses, des

perles, du corail, ou des bijoux de diverses sortes, il renaît dans la tribu des orfèvres, ou dans le corps de l'oiseau hémacara.

« Pour avoir volé du grain, il devient rat dans la naissance qui suit ; du laiton, cygne ; de l'eau, du miel, taon ; du lait, corneille ; le suc extrait d'une plante, chien ; du beurre clarifié, mangouste[1]. »

Cela se poursuit ainsi dans les plus minutieux détails : à chacun selon ses préférences, l'instinct détermine la forme et décide de l'être. Par exemple, il ne fallait pas toucher aux brahmanes : qui se rend coupable de tentative de meurtre sur l'un d'eux, suivant le succès de sa tentative est voué aux plus épouvantables tourments.

Le Dwidja[2] qui se précipite sur un brahmane, dit le quatrième livre du code de Manou, dans l'intention de le blesser, mais qui ne le frappe pas, est condamné à tourner pendant cent années dans l'enfer appelé Râmisra.

« Pour l'avoir, par colère et à dessein, frappé rien qu'avec un brin d'herbe, il doit renaître, pendant vingt et une transmigrations, dans le ventre d'un animal ignoble.

« L'homme qui, par ignorance de la foi, fait couler le sang du corps d'un brahmane qui ne le combattait pas, éprouvera après sa mort la peine la plus vive.

« Autant le sang en tombant à terre absorbe de grains de poussière, autant d'années celui qui a fait couler ce sang sera dévoré par des animaux carnassiers, dans l'autre monde. »

1. *Manou*, Liv. XII. Trad. Loiseleur-Deslonchamps.
2. Élève des brahmanes, étudiant en théologie.

La vache et le brahmane sont aux yeux de l'Indou les êtres les plus précieux de la création. Celui qui a sauvé une vache ou un brahmane expie son crime d'avoir tué un homme de la classe sacerdotale. Les brahmanes sont déclarés par Manou la base et les kshatriyas le sommet de la loi; celui qui déclare sa faute en leur présence lorsqu'ils sont réunis est purifié. Si trois brahmanes versés dans les Védas s'étant réunis déclarent aux coupables l'expiation qu'exige leur crime, la pénitence indiquée suffira pour leur purification, « car les paroles des sages enlèvent la souillure. » Un brahmane ou un dwidja qui a dans un parfait recueillement accompli une des expiations indiquées, efface le crime d'avoir tué un homme de la classe sacerdotale *en pensant fermement qu'il y a une autre vie pour l'âme.* Le brahmane du reste n'échappe pas au châtiment : meurtrier lui-même d'un brahmane « qu'il a tué sans le vouloir et auquel il était très-supérieur en bonnes qualités » — un brahmane peut donc n'avoir pas que des qualités supérieures — doit se bâtir une cabane dans une forêt et y demeurer douze ans [1], ne vivant que d'aumônes, ayant pris comme marque de son crime le crâne du mort ou tout autre crâne humain à défaut du premier. Si le coupable appartient à la classe militaire, et s'il a tué volontairement un brahmane recommandable, qu'il s'offre de son plein gré comme but à des archers instruits de son désir d'expier ce meurtre, ou bien qu'il se jette trois fois, « ou jusqu'à ce qu'il meure, » la tête la première dans un feu ardent. Le meurtre ayant été commis involontairement « sur un brahmane peu recom-

1. Manou, livre XI. Le nombre d'années doit être doublé pour un Kshatriya, triplé pour un Vaiçja, quadruplé pour un Soudra.

mandable, » que le dwidja coupable fasse à pied cent yodjanas (neuf ou cinq milles anglais pour un yodjana) en récitant le texte d'un des Védas, mangeant peu et maîtrisant ses sens. Le cas est prévu où le brahmane tué par mégarde n'était recommandable par aucune qualité; alors il suffit que le meurtrier, s'il est riche, donne tout ce qu'il possède à un brahmane versé dans les Védas ou assez de bien pour qu'il puisse subsister, ou une maison garnie des ustensiles nécessaires pour la durée de son existence; ou bien qu'il marche contre le courant vers la source de la Saraswati en mangeant seulement des grains sauvages qu'on offre aux dieux; ou bien encore qu'il réduise sa nourriture à une très-petite quantité et qu'il répète trois fois la Sanhita (collection de prières) du Véda. — Ce n'est guère, mais n'oublions pas que l'homicide est involontaire et que le brahmane était de ceux qui ne sont recommandables par aucune qualité.

Ces pénalités, avec leurs distinctions à l'appui, nous disent assez que le code de Manou, si haut qu'il place les brahmes, et tout en les égalant aux dieux en d'autres passages, ne les regarde pas comme impeccables; il leur laisse une grande portion de nature humaine et les oblige à ne dépasser la foule que par l'effort qu'ils font pour atteindre à la sainteté. Un stage rigoureux précède l'investiture. « Le dwidja ayant préalablement terminé ses études, après avoir ainsi demeuré dans l'ordre des maîtres de la maison conformément à la règle, doit vivre ensuite dans la forêt muni d'une ferme résolution et parfaitement maître de ses organes. Renonçant aux aliments qu'on mange dans les villages et à tout ce qu'il possède, confiant sa femme à ses fils, qu'il parte seul, ou

bien qu'il emmène sa femme avec lui. Qu'il porte une peau de gazelle ou un vêtement d'écorce; qu'il se baigne soir et matin; qu'il porte toujours ses cheveux longs et laisse pousser sa barbe, les poils de son corps et ses ongles. Il doit s'appliquer sans cesse à la lecture du Véda, endurer tout avec patience, être bienveillant et parfaitement recueilli, donner toujours, ne jamais recevoir, se montrer compatissant à l'égard de tous les êtres [1]. Après un premier temps d'épreuve, il lui est recommandé d'augmenter par degré ses austérités, afin que celles-ci devenant de plus en plus fortes il « dessèche sa substance mortelle. » Exempt alors de tout penchant aux plaisirs sensuels, chaste comme un novice, ayant pour lit la terre, l'aumône pour soutien de son existence, retiré au sein des forêts, il ne cesse de suivre les pieuses pratiques et de méditer le Livre saint pour « unir son âme à l'Être suprême. » Mais qu'il ne désire point la mort, qu'il ne désire point la vie; qu'il attende le moment fixé pour lui, « comme un domestique attend ses gages. » A-t-il quelque maladie incurable, « qu'il se dirige vers la région invincible du nord-est, et marche d'un pas assuré jusqu'à la dissolution de son corps, aspirant à l'union divine et ne vivant que d'eau et d'air. »

« Le culte prescrit par les Livres saints, dit Manou [2], est de deux sortes : l'un, en rapport avec ce monde et procurant des jouissances, comme celles du paradis par exemple; l'autre, détaché des choses de ce monde et conduisant à la félicité suprême.

« Un acte pieux, procédant de l'espoir d'un avantage

1. Manou, livre VI.
2. Livre XII.

dans ce monde, comme par exemple un sacrifice pour obtenir de la pluie, ou dans l'autre vie, comme une oblation faite dans le but d'être récompensé après la mort, est déclaré lié au monde; mais celui qui est désintéressé et dirigé par la connaissance de l'Être divin est dit détaché du monde.

« L'homme qui accomplit fréquemment des actes religieux intéressés parvient au rang des dieux (dévas); mais celui qui accomplit souvent des œuvres pieuses désintéressées se dépouille pour toujours des cinq éléments, et obtient la délivrance des liens du corps.

« Voyant également l'Ame suprême dans tous les êtres, et tous les êtres dans l'Ame suprême, en offrant son âme en sacrifice il s'identifie avec l'Être qui brille de son propre éclat. »

Dans cette dernière strophe se trouve résumée toute la théologie des brahmes.

Les peuples actifs créent des dieux actifs, ils les détachent de la nature parce qu'ils s'en détachent eux-mêmes et la prennent pour objet de leur énergie : ils sont anthropomorphes au premier chef. L'Indou contemplatif se noie dans la nature, son dieu suprême, Brahma, ne se donne pas la peine de créer — il laisse les choses dériver de lui dans le repos de son éternelle substance. Rien ne l'émeut, il est impassible, la quiétude même. Ce ne pouvait être tel quel un dieu populaire. Aussi le peuple sut-il l'arracher à son impassibilité en l'incarnant. Le peuple a besoin d'aide en ses misères, il a besoin de médiateurs; le peuple indou a donné ce rôle principalement à Mithra. Avant que Bouddha vînt pour le délivrer de ses misères, il se choisit l'un des personnages de la trinité indienne, Vischnou, et le fit

voyager pour le secours de l'humanité en des corps innombrables. Dans le poëme du Ramayana, où les plus hautes idées métaphysiques et morales se soudent aux conceptions populaires les plus matérialistes, Brahma s'incarne pour sauver une femme vertueuse, tuer son ravisseur et la rendre à son époux :

« C'est pour la mort de Râvana que tu es entré ici-bas dans un corps humain. Ce fut donc pour nous que tu as consommé cet exploit, ô la plus forte des colonnes qui soutiennent le devoir. »

Le panthéisme mène à la doctrine des incarnations, seule forme sous laquelle la conscience populaire se montre capable de l'accueillir, parce que dans l'incarnation l'unité divine prend un corps et cesse d'être un principe en devenant une personne. Il est vrai qu'elle ne le devient que temporairement et se montre toujours prête à rentrer dans la nuit de l'absolu où, comme l'a dit Hegel, « tous les chats sont gris. »

« J'ai eu bien des naissances... quoique sans commencement et sans fin et chef des êtres vivants, quand la justice languit, quand l'injustice se relève, alors je me fais moi-même créature, et je vais d'âge en âge pour la défense des bons, pour la ruine des méchants, pour le rétablissement de la justice [1]. »

« Caché sous la trompeuse apparence d'un mortel, Bhagavad a fait, par les mains de Krichna et de Râma, d'héroïques actions qui surpassent la puissance de l'homme [2]. »

1. Bhagavad Gita.
2. Bhâgavata Puranâ. Trad. Eugène Burnouf. — Encyclopédie mythologique postérieure aux Védas et aux poëmes épiques.

« Daigne nous exposer l'histoire de celui dont l'incarnation eut pour but la protection et le bonheur des créatures [1]. »

L'incarnation, qui est la métempsycose des dieux, et la métempsycose qui est l'incarnation des hommes se tiennent de près dans le panthéisme. Brahma, l'âme universelle, apparaît aux hommes sous leurs propres traits, remédiant ainsi à sa propre invisibilité ; Vischnou célèbre des avatars sans nombre ; les âmes humaines, ces « pures étincelles émanées de Brahma, » s'incarnent avant de retourner à leur origine en des corps d'hommes et d'animaux. La métempsycose est une idée propre à presque tout l'Orient, dans l'Inde panthéiste elle sert de compromis entre l'instinct polythéiste de la foule et les théories des métaphysiciens, prêtres ou philosophes. La métempsycose est une image avant d'être une pensée ; elle s'alimente de ce qu'on a sous les yeux : phénomènes du monde végétal, animal, humain, tout lui sert d'expression, de figure, de tentation. Le monde animal particulièrement y engage l'esprit. A la fois visible et mystérieux, ses énigmes vivantes qui résolvent le problème de la vie en même temps qu'elles le posent attirent l'imagination vers les conjectures de la transfiguration des espèces. Buffon disait que l'homme serait encore plus incompréhensible sans l'animal. N'y a-t-il pas quelque chose de ce sentiment, à l'état vague, sous l'idée de la transmigration des âmes du corps des animaux dans celui des hommes, du corps des hommes dans celui des animaux ? Assyriens, Égyptiens, Syriens et Phéniciens ont associé dans la

1. Bhagavata-Puranâ. Livre I, verset 13.

représentation de leurs dieux la forme humaine et la forme animale. L'art gothique a peuplé d'animaux symboliques le portail de ses cathédrales. Les matérialistes modernes parlent de la circulation de la matière : la métempsycose est la transsubstantiation de la matière sous l'action de l'âme. S'il existe des âmes, comment échapper à l'idée de la métempsycose ou terrestre ou planétaire autrement qu'en les absorbant en Brahma par un retour immédiat? Ce retour différé est-il un détour, alors l'idée de la métempsycose ne peut être remplacée que par celle de l'inconscience des âmes jusqu'au jour de leur réveil, c'est-à-dire de leur résurrection en Dieu : car la supposition qu'elles rentrent dans le cercle des existences après ce sommeil nous ramènerait à une métempsycose coupée d'intermittences; il s'agirait dans ce cas d'une série alternante de vies et de morts où les âmes accompliraient leur destinée. Cependant il faudrait encore, ou les condamner à une évolution de renaissances infinies, ou les anéantir, ou les résorber dans l'infini. Que sont les anges de la mythologie chrétienne sinon des âmes qui changeant de lieu ont émigré dans un autre organisme supérieur et se sont munies d'une forme angélique, d'un corps « glorieux » tissé d'éléments plus éthérés?

Ce problème nous partagera toujours parce qu'il est celui des rapports du fini et de l'infini, nœud gordien de l'univers. Les métaphysiciens de l'Inde ont cru l'avoir tranché par l'unité de substance; mais dans cette unité le peuple a introduit la diversité des dieux et les innombrables métamorphoses : grâce à lui la multiplicité a ressaisi son droit en regard de l'unité, à l'inverse de ce qui se passa en Grèce où l'unité malgré le polythéisme fonda-

mental se fit jour à travers la pluralité divine et triompha dans Jupiter.

Parfois la pensée de la métempsycose saisit notre esprit à l'aspect d'un profil, une expression de visage nous l'apporte sous la forme d'un doute renfermant une possibilité : mais faute de rencontrer dans nos tendances religieuses les conditions propres à la fixer, elle ne fait que traverser notre intelligence et ne s'y arrête pas. L'Inde lui fut propice; la conjecture a germé, elle est devenue croyance. N'oublions pas qu'il n'y avait en Orient aucune barrière entre le naturel et le surnaturel, entre l'humain et le divin, qu'il n'y avait pas non plus l'orgueil occidental qui repousse du pied l'animal dans son isolement et fait schisme entre lui et nous. La transition était aisée entre les deux règnes, le passage libre de l'un à l'autre. Et pourtant l'hypothèse qui fait du singe notre ancêtre, et celle plus radicale qui nous rattache au mollusque par l'insensible transformation des espèces progressives, a fait reparaître parmi nous, en pleins débats de science, sous un jour différent, cette même idée de la transsubstantiation des espèces ; car ne faut-il pas également dans cette hypothèse supposer le passage ouvert de l'animal à l'homme ? L'unité de substance est à la souche de cette conjecture, et je ne vois pas qu'à leur façon les Indous aient dit autre chose : leur métempsycose est une évolution dans les êtres d'une substance unique — celle de Brahma — qui émet des âmes, et puis les ayant laissées pérégriner plus ou moins longtemps à travers les corps, les résorbe en soi. Dira-t-on que dans l'hypothèse de Darwin, il existe en plus l'idée du progrès ; nous répéterions alors que la notion de perfectibilité se trouve aussi

dans les incarnations rétrogrades représentées comme des rechutes et dans les incarnations supérieures qui tendent à la résorption finale des créatures en l'être parfait. Lorsque nous parlons chrétiennement de rentrer dans le sein de Dieu, soit que nous nous figurions ce retour comme devant s'accomplir immédiatement après notre présente existence ou bien après plusieurs autres qui nous permettraient de nous rapprocher de la perfection à l'aide d'une série de progrès encore nécessaires, nous supposons toujours une transformation de nos âmes, une métempsycose par conséquent s'accomplissant sur cette terre ou dans les sphères supérieures, et qui, ne l'oublions pas, implique le progrès comme loi de son mouvement.

Il y a des notions que, sous des aspects et des noms divers, l'esprit humain retrouvera toujours sur son chemin, incapable qu'il est d'échapper à sa propre logique. Celle de la transformation des êtres dominée par la loi de la perfectibilité est du nombre. Dans sa forme religieuse, elle associera constamment la félicité à la perfection et la perfection à la félicité. Nulle âme ne pouvant jouir de la félicité parfaite qui est le ciel qu'en partage avec la perfection qui est Dieu, aucune ne pénètre dans le ciel qu'en se rapprochant de Dieu; il faut même qu'elle s'identifie avec lui pour jouir de l'infini du bonheur puisque l'infini du bonheur n'est possible que dans l'infini de l'être. Chaque religion trace donc aux âmes leur chemin vers Dieu, elle leur indique la voie de la délivrance et du salut. Les Indous, race contemplative, amoureuse de repos, fuyant tout ce qui inquiète, agite et fatigue l'homme, devaient aboutir à un idéal qui fût le repos même et faire du détachement des choses terres-

tres, du désir et des sens, d'où naissent le trouble et l'agitation, le moyen d'y parvenir. La quiétude comme but, l'ascétisme comme moyen : c'est l'abrégé du brahmanisme. Cette manière de penser, conséquence d'une manière d'être, trouvera dans le bouddhisme son dernier mot. Le génie panthéiste de l'Inde la poussait de ce côté. Dans le Mahabharata l'héroïsme l'emporte encore sur l'ascétisme, Brahma lutte avec Indra, il ne l'a pas vaincu définitivement; dans le Ramayana, moins rapproché de l'époque guerrière, l'ascète a sans retour éclipsé le héros, ou plutôt l'ascétisme vainqueur des sens et du désir est devenu l'unique héroïsme auquel se doivent appliquer les grandes âmes.

Rama, le héros du poëme, fils du roi Daçaratha, aussi vaillant que pieux, est en ces termes exhorté par sa fidèle épouse, Sitâ aux grands yeux, qui l'a suivi dans son volontaire exil au fond des bois :

« Te voici, dit-elle avec douceur, en chemin pour la forêt, accompagné de ton frère, avec ton arc et tes flèches à la main. A la vue des animaux qui errent dans ces futaies, comment ne voudrais-tu pas leur envoyer des flèches? En effet, seigneur, l'arc du kshâtriya est, dit-on, comme le bois aliment du feu. Placée dans sa main, l'arme augmente malgré lui et beaucoup plus sa bouillante ardeur : aussi, l'effroi de saisir à l'instant les sauvages hôtes des bois, quand ils voient l'homme de guerre s'avancer ainsi. Les armes inspirent même à ceux qui vivent dans une solitude l'envie de tuer et de répandre le sang.

« Jadis s'était confiné dans les bois je ne sais quel ascète qui, vainqueur de ses organes des sens, était arrivé à la

perfection dans la forêt des pénitents. Là, quelqu'un étant venu trouver l'anachorète qui se maintenait dans une grande vertu, laissa dans ses mains, à titre de dépôt, une épée excellente et bien affilée.

« Une fois qu'il eut cette arme, l'ermite se dévouant au soin de conserver son dépôt, ne s'en fiait qu'à lui seul et ne quittait pas même cette épée dans les forêts. En quelque lieu qu'il aille recueillir des fruits ou des fleurs, il n'y va jamais sans porter ce glaive, tant son dépôt le tient dans une perpétuelle inquiétude. A force d'aller et venir sans cesse autour de cette arme, il arriva que peu à peu l'homme qui avait thésaurisé la pénitence finit par habituer sa pensée à la cruauté et perdit ses bonnes résolutions de pénitent. Ensuite, arraché au devoir par son âme, que cette familiarité avec une épée avait menée ainsi jusqu'à l'endurcissement, l'anachorète alors de tomber dans l'abîme infernal.

« C'est un souvenir que mon amour, que mon culte envers toi rappelle à ta mémoire : n'y vois pas une leçon que je veuille ici te donner.

« ..... Quelle différence il y a des armes, des combats, des exercices militaires aux travaux de la pénitence! Celle-ci est ton devoir maintenant; observe-le : tous les autres te sont défendus.

« *La culture des armes enfante naturellement une pensée vaseuse d'injustice.* Mais d'ailleurs qu'es-tu, depuis le jour où tu as cédé le trône? Un humble anachorète! Le devoir est le père de l'utile; le devoir engendre le bonheur : c'est par le devoir que l'on gagne le ciel, ce monde a pour essence le devoir. Le paradis est la récompense des hommes qui ont déchiré eux-mêmes

leur corps dans les pénitences; le bonheur ne s'achète pas avec le bonheur[1]. »

Dès que les événements le laissent ou le rendent à lui-même, l'Indou glisse dans la contemplation et se prend à réfléchir sur l'essence indiscernable des choses. Aux premiers débuts de la mythologie grecque les dieux s'accusent fortement, se personnifient et se localisent; nous sentons aussitôt que nous avons affaire au génie polythéiste. La mythologie indoue au contraire, après avoir vaguement dessiné les contours des dieux multiples, les livre en proie au seul Brahma; nous sommes en plein génie de monothéisme spéculatif dont le panthéisme est la forme raffinée et dernière. Combien sont différents Brahma et Jéhovah, le dieu du monothéisme spéculatif et le dieu du monothéisme actif! De Jupiter à Brahma la distance quoique grande est moindre, il y a séve de panthéisme à la souche de la mythologie grecque, il n'en existe pas vestige dans le mosaïsme : l'Aryen et le Sémite ne se connaissent pas, le Sémite ignore absolument les liens qui unissent l'homme et la nature en Dieu.

« Ce qui n'est pas exprimé par la parole, mais ce par quoi la parole est exprimée, sache que cela est le Brahma. Ce qui ne pense pas par l'esprit, mais ce par quoi l'esprit pense, sache que cela est le Brahma.

« Si maintenant tu crois savoir ce que c'est que le Brahma, tu sais en réalité bien peu de chose sur le Brahma. Celui qui dit que le Brahma est inconnu, celui-là connaît le Brahma; celui qui le connaît ne le connaît pas. Ce

1. *Ramayâna*, trad. Fauche.

n'est pas par la connaissance, c'est par l'ignorance qu'on le connaît [1]. »

On n'a rien dit, on ne dira rien de plus profond sur l'incompréhensible mystère de l'infini et de sa présence universelle. Avec quel respect de l'indéfinissable, les paroles suivantes expriment ce qu'elles craignent de profaner en l'exprimant :

« On ne peut l'atteindre ni par la parole, ni par la pensée, ni par la vue ; celui-là seul peut l'atteindre qui dit : Il est, il est. C'est ainsi qu'on peut l'apercevoir et dans son essence [2]. »

La philosophie Vedanta dit que Brahma est sans grandeur, sans attribut, sans caractère, sans dualité.

« Tu es la demeure de la vérité ; tu as vu au commencement et à la fin des mondes ; mais on ne connaît de toi ni le commencement ni la fin. « Quelle est son essence ? » se dit-on. On te voit dans tous les êtres, dans les troupeaux, dans les brahmes, dans le ciel, dans tous les points de l'espace, dans les mers et dans les montagnes !

« Dieu fortuné aux mille pieds, aux cent têtes, aux mille yeux, tu portes les créatures, la terre et ses montagnes. Que tu fermes les yeux, on dit que c'est la nuit ; si tu les ouvres, on dit que c'est le jour : les dieux étaient dans ta pensée, et rien de ce qui est n'est sans toi.

« On dit que la lumière fut avant les mondes ; on dit que la nuit fut avant la lumière ; mais ce qui fut avant, ce qui est avant tout, on raconte que c'est toi, l'âme suprême [3]. »

1. Oupanichad.
2. *Ibidem.*
3. Ramayana.

Les créatures puisent en Brahma leur force et leur être. Un des héros du Ramayana, criblé de flèches dans un combat, reprend enfin connaissance, « grâce à sa durabilité, grâce à l'union d'une plus grande part de l'âme divine dans sa nature humaine. »

« Je vois dans ton unité tout l'univers, avec les choses mobiles et immobiles... Sans commencement, sans milieu, sans fin... Par ta chaleur tu échauffes cet univers; car tu remplis à toi seul toute l'étendue du ciel et de la terre, et tu touches à toutes les régions [1]. »

Le livre premier des lois de Manou expose ainsi la genèse du monde :

Manou était assis, ayant sa pensée dirigée vers un seul objet; les Maharchis [2] l'abordèrent, et, après l'avoir salué avec respect, lui adressèrent ces paroles :

« Seigneur, daigne nous déclarer, avec exactitude et en suivant l'ordre, les lois qui concernent les classes primitives, et les classes nées du mélange des premières.

« Toi seul, ô maître, connais les actes, le principe et le véritable sens de cette règle universelle, existant par elle-même, inconcevable, dont la raison humaine ne peut pas apprécier l'étendue, et qui est le Véda. »

Ainsi interrogé par ces êtres magnanimes, celui dont le pouvoir était immense, après les avoir tous salués, leur fit cette sage réponse : « Écoutez, » leur dit-il...

« Ce monde était plongé dans l'obscurité; imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.

1. Bhagavad-Gita.
2. Grands Richis, saints personnages d'un ordre supérieur.

« Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité, *c'est-à-dire développa la nature* (Pracriti).

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel l'*être suprême* naquit lui-même sous la forme de Brahma, l'aïeul de tous les êtres. »

La différence entre le brahmanisme et le judaïsme éclate surtout dans leur manière de concevoir l'origine des choses. La genèse de Manou est celle de l'émanation, la genèse de Moïse celle de la création. La création est un acte, l'émanation une conséquence. Le flot émane de la source, l'étincelle du foyer, la chaleur et la lumière du feu : ainsi le monde sortit de Brahma, l'invisible et l'intangible. D'après Moïse Dieu a fait le monde de rien parce qu'il l'a voulu, il eût pu ne pas le faire, il pouvait le faire autrement ; Brahma et le monde sont une même substance, ils restent unis, Jéhovah et le monde substantiellement distincts restent séparés. Ormuzd et Jéhovah sont des volontés, des dieux militants et qui invitent au combat du bien leurs fidèles ; Brahma est l'être uni-

versel, immuable, qui demeure au centre du monde et le remplit de son essence, l'anime sans en être animé, le meut sans en être mû, en constitue l'équilibre sans être jamais atteint pas ses désordres. Le devoir des hommes qui croient en lui c'est de remonter à leur source, de se résorber dans leur foyer : un être qui meurt c'est un rayon qui s'éteint dans le soleil, c'est un pli qui s'efface dans la mer; c'ést le fini passager qui meurt dans l'infini éternel. « Lui, l'esprit suprême, est la vérité. Ainsi que des milliers d'étincelles qui toutes ont la même forme pétillent et s'échappent d'un feu ardemment embrasé, ainsi, ô mon bien-aimé, les différents êtres sortent de l'esprit impérissable et retournent de nouveau à lui[1]. »

Ces poëtes de la transcendance ont devancé et souvent dépassé Spinoza et Hegel, ils ont parlé comme le chartrain Amauri de Bène, qui enseignait à Paris au XIIIe siècle et professait cette hardiesse :

« La fin de toutes choses est de retourner en Dieu pour ne faire qu'un avec lui. Tout est un, et tout est Dieu. Dieu est l'essence de toutes les créatures. »

Ils eussent également souscrit à ces propositions de David Dinant :

« Il y a trois choses. Le principe indivisible duquel sont faits les corps, le principe indivisible dont sont faites les âmes, et le principe indivisible dans les substances éternelles, qui est appelé Dieu. Ces trois choses sont une seule et même chose[2]. »

Si le problème de l'infini et du fini, de l'unité et de la

1. Atharva-Véda.
2. Henri Martin, *Histoire de France.*

diversité était susceptible d'être résolu par l'intelligence humaine, les métaphysiciens de l'Inde n'auraient pas laissé à d'autres la tentation d'y revenir pour y échouer après eux en des efforts également vains, parfois également admirables. Reconnaissons donc encore ici, d'un même coup, l'incompréhensibilité infinie de l'infini et l'évidence de ses rapports avec le fini. Si l'Inde s'était bornée à reconnaître la présence de l'infini dans le fini, elle fût restée dans les bornes de la nature humaine et dans la réalité de la nature universelle : mais dans son ivresse métaphysique, elle a effacé le fini dans l'infini ; en procédant ainsi elle s'est elle-même, par delà l'intelligible et le réel, ensevelie vivante en Brahma, elle ne s'est plus étudiée qu'à n'être plus ; elle est tombée dans le gouffre de sa propre pensée.

« L'homme sage rénonce à la joie et dédaigne l'affliction quand il a reconnu le Dieu... quand il a contracté une alliance intime avec cet être profondément caché, difficile à apercevoir, être qui a pénétré dans la nature où il demeure invisible, vieillard qui habite la caverne du cœur où il se tient mystérieusement debout dans l'abîme [1] »

« Lui, l'unique, le dominateur, l'esprit de tous les êtres, qui varie sa forme unique, les sages qui le contemplent fixé dans l'esprit, à ceux-là est la félicité éternelle et non aux autres [2]. »

« Laissant à ses amis ses bonnes actions, à ses ennemis ses fautes, le Sannyasi, en se livrant à une méditation profonde, s'élève jusqu'à Brahma, qui existe de toute éternité.

1. Kathaka-Dupanichat. Ch. II.
2. *Ibid.*

« Lorsque, par la connaissance intime du mal, il devient insensible à tous les plaisirs des sens, alors il obtient le bonheur dans ce monde, et la béatitude éternelle dans l'autre.

« S'étant de cette manière affranchi par degrés de toute affection mondaine, devenu insensible à toutes les conditions opposées, il est absorbé pour toujours dans Brahma[1].

« C'est ce Dieu qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé des cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue.

« Ainsi l'homme qui reconnaît dans sa propre âme l'Ame suprême présente dans toutes les créatures, se montre le même à l'égard de tous, et obtient le sort le plus heureux, celui d'être à la fin absorbé dans Brahma[2]. »

Cette sainteté n'était que le partage de quelques-uns, la foule n'y pouvait atteindre, pas plus qu'elle n'était capable de s'élever jusqu'aux cimes de la spéculation où trônait l'abstraction infinie contemplée par les sages. Le sacerdoce brahmanique s'est montré très-souple à suivre les évolutions du protée populaire, et dans la mesure du possible il a su ajuster la sublimité de ses conceptions à l'infirmité de son intelligence et de son langage. Quand il prit naissance à la suite de l'établissement victorieux des Aryens au bord du Gange, les anciens dieux du Véda furent subordonnés à Brahma et réduits à l'état de gardiens des huit régions du monde distinguées par les

1. Mânou, Liv. VI.
2. *Ibid.* Liv. XII.

Indous. Indra fut préposé à la garde de la meilleure et de la plus importante, le Nord au souffle rafraîchissant et pur; Yama occupa la région souterraine dans la brûlante contrée du Sud; les autres régions appartinrent à Surja dieu du soleil, à Vaju dieu du vent, à Agni dieu du feu, à Varuna devenu le dieu de l'Océan en ses limites extrêmes, à Tschandra dieu de la lune, à Kuvera dieu de l'abondance. Lors de l'émanation du monde, ces huit dieux gardiens émanèrent les premiers de Brahma, après eux vinrent les esprits de l'air, après ceux-ci les hommes purs et saints, puis les castes chacune à son rang; aux hommes succédèrent les animaux selon leur espèce, les arbres, les plantes, les herbes, les pierres, enfin la matière inanimée. Cette échelle qui de Brahma descendait aux dernières existences, et de ces existences remontait à Brahma[1], ne suffit bientôt plus et les livres de Manou se trouvèrent dépassés. Le peuple poussant à une diversité plus grande des dieux et s'efforçant de les ramener plus près de lui, augmenta leur nombre en même temps qu'il les dépouillait de tout caractère abstrait et les figurait davantage afin de se les mieux figurer : c'était une sorte de retour qu'il tentait vers les sources védiques dont le courant de la pensée abstraite l'avait éloigné de plus en plus. Mais la naïveté perdue et la fraîcheur des origines dissipée ne se retrouvent jamais; le peuple ne fit plus que de la superstition sans poésie. A Brahma et aux huit dieux gardiens du monde, l'imagination populaire associa d'autres dieux qui, comme il arrive toujours dans ces éditions successives, effacèrent les an-

1. Max Duncker, *Histoire de l'Antiquité*.

ciens s'ils ne les supplantèrent pas. Indra de plus belle refoula Brahma; à la place des huit gardiens apparurent huit dispensateurs de tous les biens commandés par Agni, suivi de Soma et d'autres dieux, puis les douze mois de l'année représentés par douze divinités de la lumière et du ciel, fils d'Aditi, l'éternelle nature, génies présidant à l'évolution de l'astre des saisons. A ces dieux ou génies succédèrent Rudra avec les dix maruts ou dieux des vents : au total trente-trois dieux[1].

Les sens nous mettent en rapport avec la multiplicité phénoménale dont ils sont les organes révélateurs. C'est sous leur angle que la nature nous apparaît d'abord, et qu'elle continue d'apparaître aux peuples, aux enfants, à tous ceux enfin chez qui la sensation et l'imagination dominent. L'esprit tend à l'unité, il en est l'organe, et plus il s'élève et s'étend plus le besoin de l'unité devient impérieux en lui et trahit son propre génie qui dérive de l'unité : il en est ainsi dans toutes ses œuvres, dans la science, la philosophie, la religion, les arts, la politique, l'industrie; nulle part son instinct ne se dément. Dieu est le monde envisagé dans son unité, le monde vu par l'esprit, la querelle des philosophes et du peuple celle de l'unité et de la multiplicité, de la raison d'une part, des sens et de l'imagination de l'autre. Mais bien que l'esprit soit le sens de l'unité, il lui faut un grand effort pour monter à la hauteur d'où il l'aperçoit, un plus grand pour s'y soutenir. Un petit nombre d'hommes seulement se haussent à ce niveau, un moindre s'y maintient; assiégé par la multiplicité que lui apporte inces-

1. Burnouf, *Commentaire sur le Jaçna.*

samment le spectacle de la vie, submergé par la diversité des impressions, des désirs et des craintes, l'homme se trouve plus à l'aise aussi dans la société de dieux multiples. L'exemple du peuple juif, d'ailleurs le moins artiste de tous les peuples, n'infirme pas cette règle, il la confirme; car la tâche de Moïse et des prophètes n'a consisté qu'à réprimer, l'on sait avec quelle peine, ce laisser-aller d'un premier mouvement toujours prêt à forcer sa digue ou à la frauder. De combien de saints et de saintes, de combien de quasi-divinités l'homme populaire n'a-t-il pas comblé le vide qui, dans le christianisme, le sépare du Dieu unique et de son ciel! Si les nations protestantes résistent mieux au polythéisme, c'est qu'elles sont plus cultivées et moins peuple dès lors; cependant il ne serait pas impossible de découvrir encore chez elles des traces de cette tendance qui suit la pente de l'imagination.

La mythologie populaire indienne, outre les dieux et les hommes divinisés dont elle regorge déjà à l'époque brahmanique, s'est chargée d'une quantité d'êtres mixtes, je ne dirais pas de demi-dieux, mais de dieux à demi: démons, géants, singes, animaux ou saints, ajoutés aux incarnations, métempsycoses et métamorphoses de tout genre. Rien de défini cependant, de classé ni de classique dans ce polythéisme énorme et difforme; incapable de se discipliner, dépassant le but faute de mesure, la fantaisie créatrice de l'Indou tombe dans le gigantesque en cherchant la grandeur, dans le difforme en cherchant le colossal. Ce panthéon luxuriant est un assemblage, mais non une famille de dieux; ceux-ci y sont entrés pêle-mêle à diverses époques, chacun pour soi-même, ils ont été

remaniés, gratifiés de nouveaux attributs greffés au hasard sur la souche première ; et tout cela fait à distance l'effet d'un immense bric-à-brac religieux où le sublime coudoie le grotesque, où la majesté confine au ridicule. L'Indou a l'imagination romantique, il est sous ce rapport à l'antipode du Grec, bien que le Grec soit de sa race. Le classique n'est au fond que la mesure et l'ordre ; le génie indou est démesuré et désordonné : ses œuvres ressemblent trop souvent aux débauches d'une imagination qui ne connaît le frein ni de la raison, ni du goût qui en dérive, et qui se complaît dans sa propre monstruosité. L'Indou est beaucoup moins artiste que poëte, et s'il ne se rachetait des difformités esthétiques de sa mythologie par les grâces de son exquise tendresse, et les tableaux de volupté encadrés dans des descriptions inimitables de la grande nature, ses poëmes épiques seraient tout à fait illisibles. Mais dans ces forêts épiques, quelles échappées !

Il n'est pas de religion qui se soit établie d'une pièce; comme la langue la religion se fait peu à peu et jusqu'à ce que le peuple soit épuisé de séve elle reste en voie de formation. Quand le peuple s'y est dépensé, langue et religion s'arrêtent et commencent à se dessécher ; cependant la religion désormais sans puissance créatrice ne cesse pas de recevoir du dehors, par l'autorité du prêtre et l'action du peuple combinées, des suppléments et des modifications. Mais ces additions sentent le parti pris, l'âme de plus en plus se retire, il ne reste qu'une dépouille dogmatique hérissée de pratiques stériles et que se disputent les vers rongeurs. On en vient alors à réciter la religion qu'on ne sent plus, on se trouve en plein automa-

tisme des consciences. L'Inde avant l'Europe catholique nous a révélé jusqu'où peut aller un peuple dans cette voie descendante, elle qui a inventé la machine à prières, grâce à laquelle il suffit de tourner une manivelle pour faire son salut. Tant qu'une religion vit dans ses croyants, qu'elle a dans leur esprit une signification plus ou moins idéale et sur leurs âmes une action plus ou moins édificatrice, cette religion ne saurait être qualifiée de pure superstition, car elle contient toujours — il suffit d'y regarder de près pour s'en convaincre — un fonds d'humanité et de vérité. Il n'y a pas que de la superstition dans une religion qui a pu dire d'elle-même au fort de sa puissance :

« Avoir lu tous les Védas, s'être baigné dans tous les tînthas : une parole de vérité, sire, égale tous ces mérites ou plutôt ces mérites ne l'égalent pas.

« La vérité est le premier Véda, la vérité est la première loi ; ne foule pas aux pieds notre convention, roi puissant, et que la vérité soit bienvenue de toi [1]. »

C'est un fait démontré par l'histoire des religions que plus est grande la distance qui sépare la croyance populaire, ou pour mieux dire l'état intellectuel d'un peuple, des conceptions spéculatives de l'élite que ce peuple contient, plus est abrupte chez lui la pente de la superstition. Cela nous explique comment dans l'Inde les plus hautes cimes de la spéculation métaphysique et les plus ténébreuses profondeurs de la superstition ont pu être à la fois atteintes. Néanmoins l'Indou, tenu en bride par le sacerdoce, pendant longtemps ne connut point d'images taillées

1. Mahabharata. — Adi — Parva.

de ses dieux, il fut polythéiste sans être idolâtre. Le code de Manou renferme des menaces à l'adresse de ceux qui feraient voir des idoles au peuple, et les Grecs qui ont visité l'Inde en ces âges anciens ne disent pas qu'ils aient rencontré nulle part de figures sculptées ou peintes des dieux dont ils font mention. Mais lorsque dans une période postérieure les prêtres de Bouddha eurent élevé des temples et figuré Bouddha aux yeux, l'idolâtrie gagna le brahmanisme, s'étendit et fit rage au sein de l'élément populaire. C'est de cet élément qu'ont émergé ces divinités multiformes et multicolores, aux têtes, aux yeux, aux bras innombrables, monstres divins qui étonnent la raison et choquent le goût, prodigieuses créations où l'art de l'Indou enfin délivré du frein se donne carrière dans l'excentricité. Le peuple a gagné sa cause, et dans ce débordement le brahmanisme ne voit plus d'autre remède que de livrer sa barque au courant : elle n'en est plus sortie et c'est dans une mer de puérilités monstrueuses qu'elle s'est perdue.

L'ascète, au temps de l'apogée, est le vrai roi de la société brahmanique, la royauté et les dieux eux-mêmes s'inclinent devant lui. Il est le porte-sceptre de l'Inde qu'il gouverne en gouvernant ses maîtres. « Sur les bords du Mâline que sillonnent en se jouant de nombreux couples de cygnes éclatants de blancheur, le roi Douchmanta aperçoit un bocage consacré qu'il juge, par tout ce qui frappe ses regards à l'entour, devoir servir de retraite à quelque saint personnage, et cet heureux coin de terre renfermait en effet dans son sein l'ermitage paisible de l'illustre descendant du grand Casyapa, le prophète Canoua. De distance en distance, le long du

fleuve, des groupes d'yatis [1], de vénérables mounis [2], se livraient à leurs exercices pieux ; et de divers points s'élevait majestueusement dans les airs la flamme brillante du sacrifice.

« Rempli d'un saint respect, le roi Douchmanta dépose ses insignes, et, après avoir donné ordre à son cortége de l'attendre, pénètre, accompagné seulement de son ministre et de son grand prêtre, dans le bocage où l'air retentit de toutes parts du chant mélodieux des Védas. A chaque pas qu'il fait dans cette religieuse enceinte, semblable à la demeure du céleste Brahma, il sent croître en lui le plus vif enthousiasme. Ici ce sont des brahmanes qui dissertent avec profondeur sur les passages obscurs de leurs livres sacrés; là, de vénérables gourous [3] initient leurs pupilles aux rites des sacrifices ; plus loin, d'habiles pandits [4] cherchent à porter la lumière dans le ténébreux dédale de la plus subtile métaphysique; ailleurs, des poëtes inspirés chantent en vers sublimes les exploits des héros, tandis que d'innombrables rapasouis [5], dans le dessein d'anéantir la fougue de leurs sens, ou s'infligent les peines les plus dures, ou, plongés dans la plus haute contemplation, immobiles, sont déjà confondus en esprit dans l'incorruptible essence de Brahma. »

Ce tableau du Mahabharata résume l'Inde brahmanique dans ce seul mot : ascétisme.

1. Religieux.
2. Solitaires.
3. Dévots enthousiastes qui s'infligent des pénitences effrayantes.
4. Chefs spirituels sous lesquels les jeunes Indiens se forment à la connaissance des choses divines.
5. Sages et philosophes.

LE BOUDDHISME.

Bouddha; l'extinction du désir; le Nirvâna. Vanité et misère de l'être, victoire sur la métempsycose. — Le problème de la destinée : les génies religieux. — Prosélytisme, dialectique de Bouddha. — Les disciples. — Origines : systèmes philosophiques, le Sankhya. — La tristesse métaphysique. — L'Indou et l'Anglo-Saxon. — L'égalité des hommes devant la souffrance. — La compassion. — Morale bouddhiste. — Transaction du brahmanisme et du bouddhisme : le Baghavat-Gita. — Bouddhisme populaire dégénéré. — Légendes et miracles; métamorphoses. — Conclusion.

Le brahmanisme n'avait plus rien à faire, il était complet et partout victorieux : l'abstraction s'étalait en haut, les superstitions abondaient en bas, le code de Manou et ses classifications réglait toutes choses depuis la journée des rois jusqu'à celle des soudras esclaves. L'ascétisme avait répandu sa torpeur sur le monde indien, engourdi son âme et paralysé sa volonté.

A cette époque, environ cinq siècles avant Jésus, parut Bouddha, le Christ indien. Il ne naquit pas dans une étable mais sur les marches d'un trône, au milieu des splendeurs d'une cour orientale, dans la famille royale des Çakya qui avait son siége sur les premiers versants nord de l'Himalaya. A l'âge de seize ans on lui donna en mariage trois femmes avec lesquelles il mena joyeuse vie. Parvenu à l'âge de vingt-neuf ans, il aperçut un jour durant une promenade, du haut de son char princier, un malade, un vieillard, un cadavre, étendus au bord du chemin, et poursuivant sa route il arriva dans un village dont les habitants se

trouvaient plongés dans la plus extrême misère. Ces spectacles le jetèrent en une profonde méditation sur les maux qui remplissent le monde et lui inspirèrent la résolution d'abandonner la couronne pour se vouer tout entier à la recherche des causes d'où naissent les souffrances qui désolent l'humanité. Son père s'opposant à son dessein, il quitta secrètement le palais, rasa ses cheveux, ne conserva qu'un vêtement jaune — le jaune est la couleur des familles royales dans l'Inde — prit le nom de Çakya-Mouni, qui signifie moine de la race des Çakya, et se rendit en pèlerin mendiant jusqu'à la capitale du royaume de Magadha, dans le voisinage de laquelle se trouvaient les plus célèbres ermitages et les écoles des plus célèbres brahmanes. Il apprit très-vite tout ce que les brahmanes savaient et comprit leurs enseignements, mais comme ils ne purent lui dire exactement quelles étaient les causes des souffrances humaines, ni quel remède il y avait à ces souffrances, il résolut de se retirer au fond des bois, dans un complet isolement, et par les plus austères pénitences et la réflexion opiniâtre de pénétrer jusqu'à la vérité. Il mena cette vie pendant six années sans parvenir à la parfaite intelligence de ce qu'il cherchait à découvrir. Ayant cru remarquer au bout de cette période que la faim affaiblissait l'esprit, il se détermina à prendre une nourriture modérée. Après cela, assis sous le figuier légendaire à l'ombre duquel il viendra mourir, il tomba dans un recueillement plus profond encore et fut enfin frappé de la lumière de la vérité[1]. Il se leva alors, et la sébile à la

1. Max Duncker, *Histoire de l'antiquité.*

« Le mieux est de ne pas naître ; et une fois né, le second degré du bonheur est de rentrer au plus tôt dans le néant. Car à peine la jeunesse a-t-elle amené ses folles erreurs, quelles peines, quelles traverses ne fondent pas sur nous ? les meurtres, la discorde, les combats, l'envie ; et à la fin arrive la vieillesse chagrine, impuissante, insociable, importune, en qui se réunissent tous les maux. »

« Tout ce qui naît mérite de disparaître, mieux vaudrait donc que rien ne fût, » dit de son côté Méphistophélès.

Ce sentiment du néant de la vie, exprimé dans toutes les littératures, mais qui chez les hommes en général n'est que passager, chez Bouddha constitue la dominante de l'âme et l'idée fixe de l'esprit. Le spleen en lui s'est systématisé, il est devenu une doctrine au service de laquelle il a mis sa pénétrante dialectique ; car le génie du libérateur indou est fait de dialectique et de compassion. Ne nous y trompons pas cependant : Bouddha obéit, à l'égal des autres fondateurs de religions, au besoin de félicité qui est la loi de la religion parce qu'elle est celle du cœur humain. S'il aboutit à l'anéantissement, c'est qu'il ne voit que l'anéantissement pour échapper aux misères renaissantes de l'être enfermé dans les cercles de la métempsycose. C'est par horreur de la réalité vouée à l'incurable imperfection qu'il se précipite dans le vide, et son horreur de l'existence n'est encore que le désir de l'idéal surexcité jusqu'au désespoir. Si la soif humaine de félicité et de perfection ne l'avait possédé au plus haut degré, s'il n'avait possédé en même temps un amour des hommes capable de l'identifier avec toutes leurs souffrances, comment aurait-

il ressenti ces souffrances si profondément que pour s'y dérober il va jusqu'à proposer aux vivants l'extirpation du désir de vivre comme but de toute morale et de toute sainteté ?

Si nous voulons comprendre ce phénomène qui nous saisit comme un paradoxe, n'oublions pas que nous sommes en Orient.

Après une journée écrasante de travail et de chaleur, nous nous sentons à bout de force et n'aspirons plus qu'à nous étendre et à dormir. Une lassitude analogue, mais de l'âme, dut envahir Bouddha lorsqu'après de longues méditations il se fut représenté la misère de tous les hommes toujours renaissante avec eux, et que par l'effort de son imagination il eut accumulé sur son cœur, comme un poids écrasant, la pensée des existences vécues et de celles qu'il aurait à endurer encore sans terme dans l'avenir. De cette pensée naquit un immense découragement doublé d'une compassion immense : ce fut le bouddhisme. Si le christianisme est un cri d'espoir de la souffrance humaine qui en appelle à la justice, le bouddhisme est un soupir infini de la souffrance humaine s'abîmant dans le désespoir sous le fardeau de misères sans cesse renouvelées, pour enfanter un dernier désir, le désir du non-être. — Ah qu'il serait doux de s'endormir sans réveil, à jamais ! Ce soupir s'exhale du cœur de Bouddha ; il a vu la roue de l'univers tourner sans trêve, emportant dans son mouvement les âmes condamnées à l'évolution d'une interminable douleur, et ses lèvres ont laissé tomber ces paroles : Vous qui entrez dans la vie, laissez l'espérance, ou triomphez de la vie.

« La mort, ô mon fils, est un bien pour tous les hom-

mes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les chagrins, les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivants[1]. »

L'âme humaine est faite pour espérer; elle croît sous le rayon de l'espérance comme la semence confiée à la terre sous le rayon du soleil : croire et croître sont pour elle même chose. Où le soleil manque, la semence ne lève pas; où la puissance du soleil est exclusive la semence est brûlée : ainsi des âmes qui se consument dans le feu torride d'une contemplation immobile, leur ascétisme les stérilise en les détachant de la terre pour les immobiliser en Dieu. Il faut au germe la terre et le ciel pour devenir plante, il faut que l'âme, germe intangible, pour se développer et fleurir s'enracine dans la réalité tout en aspirant à l'idéal. Ces conditions de la perfectibilité intérieure, l'Inde ascétique les a méconnues à ses dépens : elle s'est de ses propres mains déracinée du réel, et le désir qui est la séve de la vie, l'espoir qui en est la fleur, les œuvres qui en sont le fruit ont cessé de lui appartenir; elle s'est étiolée et finalement éteinte dans l'abstraction. Redoutable enseignement!

Spinoza nous dit que le désir de tout être est de persévérer dans son être; Bouddha veut pour anéantir l'être que celui-ci détruise en soi cette volonté qui lui est inhérente. Il appelle Nirvâna la victoire de l'être aboutissant à sa propre destruction par la radicale extinction du désir de vivre.

« Il n'est pas facile de voir aujourd'hui, dit Eugène Bur-

1. Bernardin de Saint-Pierre. *Discours du vieillard à Paul après la mort de Virginie.*

respectable personnage devint ahrat, et son esprit fut parfaitement affranchi [1]. »

Voici comment le Messie de la délivrance prêche le salut à un chef des marchands qui l'aborde dans une assemblée formée de plusieurs centaines de religieux. « Écoute donc, ô Pûrna, et grave bien complétement dans ton esprit ce que je vais te dire. Il existe, ô Pûrna, des formes faites pour être perçues par la vue, formes qui sont désirées, recherchées, aimées, qui sont ravissantes, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, à la vue de ces formes, en est satisfait, s'il les recherche, s'il ressent de l'inclination pour elles, s'il s'y complaît, alors le résultat de ces divers mouvements est qu'il a du plaisir. Dès que le plaisir existe, aussitôt apparaît avec le plaisir la satisfaction du cœur. Dès qu'avec le plaisir existe la satisfaction du cœur, aussitôt paraît la passion. Quand avec le plaisir existe la passion, aussitôt paraît avec eux la jouissance. Le religieux, ô Pûrna, qui ressent le plaisir, la passion et la jouissance, est dit très-éloigné du Nirvâna. Il existe, ô Pûrna, des sons faits pour être perçus par l'ouïe, des odeurs faites pour être perçues par l'odorat, des saveurs faites pour être perçues par le goût, des touchers faits pour être perçus par les corps, des lois (ou des conditions) faites pour être perçues par le Manas (le cœur ou organe interne), tous attributs qui sont désirés, recherchés, aimés, qui sont ravissants, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, en voyant ces attributs, en est satisfait — il est très-éloigné du Nirvâna. »

1. Eugène Burnouf, *Introduction au bouddhisme.*

ce remède a guéri l'âme, il lui annonce la délivrance, toute doctrine de salut est une religion, toute religion une doctrine de salut. Et comment veut-on qu'il en soit autrement; comment veut-on que l'homme se désintéresse de lui-même et cesse de se demander si, par delà sa condition présente dévolue à la mort, il possède une destinée où s'il s'arrêtera court et se perdra à jamais dans le vide? Il peut sans doute s'abstenir de former des conjectures à cet égard, il peut se dire que toutes les conjectures qu'il formera sont invérifiables, mais il est incapable de ne pas se poser la question; encore le grand nombre y répondra-t-il toujours par des hypothèses qu'il tiendra pour des certitudes : le doute est pour la masse un fardeau trop lourd et qui augmente trop celui de la terre, la foi est au contraire un appui et un soulagement. C'est donc toujours vers la foi que tendra le cœur humain; que ceux que cela contrarie en prennent leur parti, l'homme ne cessera pas d'être religieux : son être l'y condamne.

Toutefois, l'intensité du sentiment religieux varie beaucoup suivant les races, les peuples, les temps et les individus. Ceux qui ont cherché avec anxiété sont des âmes religieuses au premier chef, et parmi ces âmes les plus religieuses furent celles de Jésus et de Bouddha. L'anxiété de leurs recherches, leur enthousiasme quand ils crurent avoir trouvé, ne vinrent pas de l'égoïsme ou de l'orgueil, mais de l'amour; ils cherchèrent pour tous parce qu'ils souffrirent pour tous. En n'importe quel lieu du monde, le problème de la vie se pose, et quiconque l'approfondit, qu'il soit poëte, penseur, ou moraliste, rencontre des accents religieux : il y en a sur la lyre de Pindare, dans

les dialogues de Platon et dans les entretiens de Socrate ; le Prométhée d'Eschyle d'un bout à l'autre est religieux : c'est pour avoir trop aimé les hommes qu'il est cloué sur l'aride rocher du Caucase. Le livre de Job qui agite si dramatiquement le problème de l'humaine destinée dans ses rapports avec la justice divine, les paroles désolées du Psalmiste, les lamentations débordantes des prophètes, que sont-ils sinon l'éloquence de l'âme humaine aux prises avec son propre mystère et faisant effort pour le franchir dans l'élan de la foi ? Faust, ce Prométhée gothique, Manfred, René, Obermann, — Pascal surtout, ce crucifié de la douleur philosophique — Schopenhauer et Leopardi, le nord et le midi, l'occident et l'orient, sont pleins de cette tristesse et de ces intimes combats qui sont notre malheur et notre grandeur à la fois ! « C'est pourquoi j'estime plus les morts qui sont déjà morts, que les vivants qui sont encore en vie, » dit l'Ecclésiaste après avoir contemplé les maux et les iniquités qui existent sous le soleil. Cri ou soupir, nous suivons d'âge en âge l'écho de la douleur humaine aspirant à la justice divine, et c'est là que se trouve, même en dehors des religions, l'histoire de la religion. Les Grecs se sont montrés plus religieux dans quelques-uns de leurs philosophes et de leurs poëtes que dans leur mythologie, œuvre de sérénité où l'on est convenu de voir exclusivement leurs croyances : les plaintes sur le sort de l'homme qu'exhale la Grèce sous l'étreinte de la destinée, tant de profondes paroles tirées des entrailles de la douleur, c'est dans la voix du chœur antique, où l'homme parle à l'homme, que nous les trouverons et non dans les jeux des Olympiens que ne troublent point nos misères. N'est-ce pas la substance même de la

tragédie que cette lutte de la destinée humaine avec la loi des choses? La vie en ses profondeurs est toujours tragique, l'histoire entière représente la tragédie de l'humanité se déroulant à travers mille vicissitudes sur des scènes diverses où l'homme ne poursuit qu'une chose, toujours la même : le mot de sa destinée.

Entre l'homme et Dieu, le dialogue ne cesse pas. Prométhée interpelle Jupiter, Job interroge Jéhovah : c'est à Dieu de répondre et de se justifier; l'homme accuse. Combien de consciences dont le monde ignore la détresse ont été, sont et seront encore le théâtre invisible de cet entretien où l'homme prend à partie la justice divine qui ne répond pas : car l'homme ne s'y est nulle part trompé. Dieu est la justice ou Dieu n'est pas. Existe-t-il une justice, et qu'est-ce que la justice? Les âmes ne manquent point qui, par l'indifférence, la frivolité et la dissipation, se dérobent à l'interrogation placée devant toute existence; il en est en revanche, ce sont les plus humaines, qui ne peuvent en se fuyant elles-mêmes fuir le mystère de douleur qui les étreint. Celles-là n'ont que deux issues : le désespoir ou la foi, quand elles n'hésitent pas entre deux jusqu'à la mort.

Jésus affirme, Bouddha nie, et tous les deux avec une égale ferveur, une égale compatissance envers les malheureux, un égal mépris de la vie terrestre et des désirs qui nous y enchaînent. Ils prêchent l'un et l'autre le salut par le détachement, la compassion mutuelle et la mutuelle charité, la victoire sur l'égoïsme et les appétits terrestres; et cependant quelle différence dans le but, quel contraste dans les conclusions! Là, les délices célestes au royaume de Dieu, père des créatures, amour,

justice, perfection ; ici, à la place du ciel le nirvâna, à la place de Dieu le vide universel. Tous les deux, Jésus et Bouddha, ont cherché le moyen de vaincre la misère physique et morale, la maladie et la mort ; ils n'ont pas trouvé le même remède : la méditation des choses conduit Bouddha au désespoir systématique, elle mène Jésus à l'espoir systématique. Ils s'en vont l'un et l'autre prêchant le salut aux infortunés mortels ; celui-là par l'extinction de l'espoir qui procure l'anéantissement, celui-ci par la flamme du désir et de l'espoir attisée jusqu'à dévorer la terre au profit du ciel. Tous les deux affirment qu'ils sont le chemin de la vérité. Hélas ! la lutte n'est pas finie entre ces deux personnifications de l'âme religieuse, entre Bouddha et Jésus, et qui oserait affirmer qu'elle finira jamais tant que subsistera le problème où la conscience de l'homme se débat ? Il y aura toujours des Prométhée pour interpeller Jupiter, des Job pour interroger Jéhovah ; il y aura toujours des Jésus qui affirmeront la justice et le bonheur futur au mépris de la réalité visible et présente, des Bouddhas qui les nieront sous l'obsession des misères que leur âme semble faite pour pressentir et leur regard pour compter. Qui ne réussit pas à demeurer indifférent, qui n'a pas la force de porter le doute, ne trouvera point d'autre solution que la foi ou le désespoir, l'affirmation quand même ou la négation froide et résolue ; il se rapprochera de Jésus ou de Bouddha.

Bouddha, qui prêche le suicide psychologique, a l'enthousiasme du néant. Il consentirait néanmoins à renaître éternellement pour de nouvelles souffrances s'il pouvait ainsi racheter de la souffrance les créatures en les rache-

tant de la vie, car la compatissance de Bouddha s'étend jusqu'aux animaux et jusqu'aux plantes qu'il croit sensibles; tous les êtres pour lui sont égaux devant la douleur. On voit les conséquences : les castes sont abolies, et si les dieux croulent c'est avec le sacerdoce qui les soutient. Voilà une première innovation ruineuse pour le brahmanisme ; une seconde, qui s'y rattache, c'est que le salut ne se peut faire par autrui ; nul que l'être lui-même ne se délivre de la fatalité intérieure du désir qui le condamne personnellement à renaître. Jésus plus heureux rachète des hommes par sa mort, Bouddha ne peut rien pour eux que de leur enseigner par son exemple à mourir radicalement. Universel dans son principe, son enseignement est individualiste dans son objet, et s'il le donne à tous il n'ignore pas que la voie du salut est ardue et qu'une élite seulement est capable d'arriver au nirvâna. Se tuer de corps serait chose facile mais qui manquerait le but; c'est d'anéantir les derniers restes du désir qu'il s'agit, et cela n'est pas à la portée de tous, cela n'est surtout pas l'œuvre d'un jour, ni d'une année, ni d'une existence pour la plupart : c'est la récompense de pratiques dont la suite ininterrompue et la rigueur surpassent la force moyenne. Que ceux qui ne peuvent arriver dès cette vie à devenir des bouddhas parfaits — des saints — s'appliquent autant que possible à la charité envers le prochain, ils relâcheront au moins, ils affaibliront jusqu'à ce qu'ils parviennent à les rompre complétement les liens de la sensation, les entraves de la crainte et du plaisir qui les retiennent dans le cercle vicieux des métempsycoses. Quant à ceux qui se sentent au cœur la foi et le courage nécessaires pour rompre dès maintenant avec l'existence, qu'ils

soient les disciples de Bouddha, les lumières sur le chemin de la délivrance!

L'histoire nous montre le prosélytisme s'inspirant de l'orgueil fanatique plus souvent que de la charité. Ce prosélytisme-là, despotique et tranchant, traite de haut le peuple; il intimide au lieu de persuader, au besoin il tue, saccage, met le monde à feu et à sang. C'est le prosélytisme des Arabes sectateurs de Mahomet. L'Église catholique ne l'a pas ignoré dans son rêve de l'empire universel des consciences. Calvin, parmi les réformateurs, n'en fut point exempt, car l'onction manque dans cette âme sèche de juriste inquisiteur, dans cet esprit hautain qui ne s'humilie si bas devant Dieu que pour s'élever avec quelques prédestinés au-dessus de la masse des réprouvés que la fatalité de la condamnation repousse dans l'éternel abîme.

Mais Jésus et Bouddha sont des prosélytes par amour.

« En ce moment Bhagavat, assis en présence d'une assemblée formée de plusieurs centaines de religieux, enseignait la loi. Bhagavat aperçut le respectable Samgha rakchita; et du plus loin qu'il le vit, il adressa de nouveau la parole aux religieux : Voici le religieux Samgha rakchita qui vient avec un présent. Il n'y a pas pour Bhagavat de présent aussi précieux que le cadeau d'un homme à convertir[1]. »

M. Hodgson a recueilli à la cour du Népal les livres bouddhiques dont la collection porte le titre de Sûtras. Les Sûtras, selon les autorités népalaises citées par M. Hodg-

1. *Légende de Samgha.* — Eug. Burnouf.

son, renferment tout ce qu'ont dit les Bouddhas ; c'est pourquoi on les appelle souvent *Bouddha vatchana*, « la parole des Bouddhas » ou *Mûla Grantha*, « le livre du texte. » Les Chinois expliquent ce terme de la même manière. D'après M. Landresse, il signifie « les doctrines attachées ou cousues, » et contient tous les enseignements saints où l'on traite de la loi en discours suivis, longs ou courts. « Rédigés en général sous une forme et dans un langage très-simple, les Sûtras gardent la trace visible de leur origine. Ce sont des dialogues relatifs à la morale et à la philosophie, où Çakya remplit le rôle de maître. Loin de présenter sa pensée sous cette forme concise qui est si familière à l'enseignement brahmanique, il la développe avec des répétitions et une diffusion fatigante sans doute, mais qui donnent à son enseignement le caractère d'une véritable prédication... Au lieu de cet enseignement mystérieux confié presqu'en secret à un petit nombre d'auditeurs, au lieu de ces formules dont l'obscurité étudiée semble aussi bien faite pour décourager la pénétration du disciple que pour l'exercer, les Sûtras nous montrent autour de Çâkya un nombreux auditoire, composé de tous ceux qui veulent l'écouter, et dans son langage ce besoin de se faire comprendre qui a des paroles pour toutes les intelligences, et qui, par ses perpétuelles répétitions, ne laisse aucune excuse aux esprits les moins attentifs ni aux mémoires les plus rebelles. Cette différence profonde est dans l'ensemble même du bouddhisme, doctrine dont le prosélytisme est le trait caractéristique ; mais le prosélytisme lui-même n'est qu'un effet de ce sentiment de bienveillance et de charité universelle qui anime le Bouddha, et qui est à la fois la cause

et le but de la mission qu'il se donne sur la terre[1]. »

Un Sûtra commence toujours par ces mots : Voici ce qui a été entendu par moi ; — l'enseignement, oral d'abord et traditionnel, recueilli plus tard, transformé, remanié, donna naissance aux évangiles du bouddhisme, aux livres de la parole. Ses apôtres étaient d'infatigables prêcheurs, s'il faut en croire les cent brahmanes qui, à la vue d'un disciple de Bouddha s'avançant vers leur ermitage, se dirent les uns aux autres : « Continuons de nous livrer à nos occupations ordinaires (c'est-à-dire ne faisons semblant de rien), car ces Çramanas, fils de Çakya, sont de grands parleurs ; il faut qu'aucun d'entre nous ne dise un mot à celui-ci. »

Ces excellents brahmanes pratiquaient d'instinct le sage précepte de l'Ecclésiaste : « Ne dispute point avec un grand parleur, et n'entasse pas de bois dans son feu. »

Ils pratiquaient encore mieux la malpropreté. « Un jour des mendiants nus se trouvaient réunis pour prendre leur repas dans la maison de la belle-mère de Sumâgadha, fille d'Anâtha pindika. La belle-mère dit à sa bru : Ma fille, viens voir des personnages respectables. Sumâgadha se dit en elle-même : Sans doute on a invité des grands auditeurs, comme le Sthavira Çâradvâti puttra, Mahâ Mâudgalyâyana, et d'autres. Elle sortit donc pleine de joie et de satisfaction ; mais elle n'eut pas plutôt vu ces mendiants portant leurs cheveux en forme d'ailes de pigeon, sales, n'ayant d'autres vêtements que les souillures dont ils étaient couverts (ils n'étaient pas vêtus de poésie comme l'antique), exhalant une mauvaise odeur, nus et sembla-

1. Eugène Burnouf, *Introduction au bouddhisme.*

bles à des démons, qu'elle fut saisie d'un vif mécontentement. Pourquoi donc es-tu triste, lui dit sa belle-mère. Sumâgadhâ répondit : O ma mère, si les personnages respectables sont ainsi faits, comment seront donc les pécheurs? »

Le corps n'a pas de droits aux yeux de l'ascète; pourvu que l'âme soit nette, qu'importe la chair? l'ascétisme a toujours marché de compagnie avec la malpropreté. Les bouddhistes, avant l'établissement des monastères, n'allaient pas aussi loin que les brahmanes dans le mépris du corps, ils appréciaient encore la beauté :

« La femme de Bouddha Rakchita mit au monde un fils beau, agréable à voir, ravissant, ayant le teint blanc, la peau couleur d'or; sa tête avait la forme d'un parasol[1], ses bras étaient longs, son front large, ses sourcils réunis, son nez proéminent[2]. »

Bouddha est un dialecticien doux, pénétrant et triste; une influence persuasive se dégage de ses lèvres et de sa personne. Il aime à converser avec les humbles et les pauvres sans dédaigner les théologiens et les philosophes. Un jour il s'endormit dans l'assemblée de ses auditeurs, près de la ville de Râdjagrika, dans un bois de bambous, au lieu nommé Karanda nivâpa. S'étant réveillé, il prit la parole pour enseigner à l'assemblée une loi agréable, « douce comme le miel de l'abeille et pleine de saveur. » « Un mendiant vit Bhagavat qui enseignait la loi, placé au milieu d'un cercle qui se déployait de chaque côté comme le croissant de la lune. »

1. Tête ovale.
2. *Légende de Samgha.* — Type de la beauté aryenne, très-différent du nègre ou du mongol.

Bouddha répandait autour de soi cet amour de la dialectique qui est le caractère intellectuel de sa prédication. Une femme portée vers ses idées convainc son frère, un brahmane, d'une faute de raisonnement; le brahmane aussitôt de se retirer dans la solitude et de se mettre à étudier, il devient bouddhiste. Voici un échantillon de la manière de Bouddha où se trouve en même temps résumée sa doctrine :

« Ce corps naturel et grossier, ô Agni vaiçyâyana, est formé des cinq grands éléments. Un auditeur respectable doit s'arrêter dans la considération que le corps est perpétuellement soumis à la naissance et à la mort. Il doit s'arrêter dans la considération de l'absence d'attachement, dans celle de l'anéantissement, dans celle de l'abandon. Quand un auditeur respectable s'arrête dans la considération que le corps est perpétuellement soumis à la naissance et à la mort, alors ce qu'il éprouve en son corps d'amour, d'attachement, d'affection, de complaisance, de passion pour ce corps même, tout cela, vaincu par son esprit, ne subsiste pas.

« Il y a, ô Agni vaiçyâyana, trois espèces de sensations; et quelles sont ces trois espèces? Ce sont la sensation agréable, la sensation désagréable et la sensation qui n'est ni agréable ni désagréable. Dans le moment où un auditeur respectable et qui a beaucoup étudié perçoit une sensation agréable, les deux autres sensations, à savoir la sensation désagréable et la sensation indifférente, n'existent pas pour lui; l'auditeur respectable ne perçoit en ce moment que la sensation agréable; mais cette sensation elle-même est passagère et soumise à l'anéantissement. Dans le moment où un auditeur respectable perçoit

une sensation désagréable, les deux autres sensations, à savoir la sensation agréable et la sensation indifférente, n'existent pas pour lui : l'auditeur respectable ne perçoit en ce moment que la sensation désagréable, mais cette sensation elle-même est passagère et sujette à l'anéantissement. Dans le moment où un auditeur respectable perçoit une sensation indifférente, les autres sensations, à savoir la sensation agréable et la sensation désagréable, n'existent pas pour lui, l'auditeur respectable ne perçoit en ce moment que la sensation indifférente ; mais cette sensation elle-même est passagère et sujette à l'anéantissement.

« Alors il fait cette réflexion : quelle est la cause, quelle est l'origine, quelle est la naissance, quelle est la production de ces sensations ? C'est le contact qui est la cause, l'origine, la naissance, la production de ces sensations. Quand a lieu la production de tel et tel contact, telles et telles sensations sont produites ; quand a lieu la cessation de tel et tel contact, telles et telles sensations cessent également, sont calmées, sont refroidies et disparaissent. Quelle que soit la sensation qu'il perçoive, qu'elle soit agréable, désagréable ou indifférente, il en connaît dans leur réalité l'origine, l'anéantissement, la diminution, l'apparition et la production. Connaissant ainsi dans leur réalité, l'origine, l'anéantissement, etc., de ces sensations, quand ces sensations viennent à se produire, il s'arrête dans la considération qu'elles sont passagères, dans la considération de l'anéantissement, dans celle de l'absence d'attachement, dans celle de la cessation, dans celle de l'abandon. Éprouvant une sensation qui dure autant que dure son corps, il connaît telle qu'elle est cette vérité : je

perçois une sensation qui dure autant que mon corps. Éprouvant une sensation qui dure autant que sa vie, il connaît telle qu'elle est cette vérité : j'aperçois une sensation qui dure autant que dure ma vie. Et après la dissolution de son corps, comme aussi quand sa vie n'atteint qu'à la moitié de sa durée, toutes les sensations perçues par lui en ce monde même, cessent sans qu'il en reste rien, disparaissent, sont détruites, sont anéanties sans qu'il en reste rien. Il fait donc la réflexion suivante : Même pendant que je percevrai une sensation agréable, la dissolution de mon corps aura lieu ; c'est là qu'est le terme du plaisir. Même pendant que je percevrai une sensation désagréable, ou une sensation indifférente, la dissolution de mon corps aura lieu : c'est là qu'est le terme de la douleur. Même quand il perçoit une sensation agréable, il la perçoit détaché et non attaché. Même quand il perçoit une sensation désagréable ou indifférente, il la perçoit detaché et non attaché. Et de quoi est-il détaché ? Il l'est de l'attachement, de l'aversion, de l'erreur ; il l'est de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, du chagrin, des lamentations, de la douleur, des inquiétudes, du désespoir, des misères. Voilà, ô Agni vaiçyâyana, ce que je dis. »

Suivant une légende populaire, ces paroles se font entendre dans le ciel, quand y pénètrent les rayons lumineux produits par le sourire de Çakya :

« Cela est passager, cela est misère, cela est vide, cela est privé de substance. »

Ce fils de roi qui a descendu les marches du trône pour s'en aller, le sac du mendiant sur les épaules, prêcher la délivrance aux malheureux vivants, ne redoute rien :

comment craindrait-il la mort qu'il a vaincue en détruisant le germe des renaissances! Mais ses disciples auront-ils la même fermeté et leur courage ne faiblira-t-il pas devant les obstacles? C'est en ces termes qu'il met à l'épreuve un néophyte impatient d'aller répandre la bonne nouvelle :

« Par cette exposition, ô Pûrna, je viens de t'instruire d'une manière abrégée. Où veux-tu maintenant habiter? où veux-tu fixer ton séjour? — Par cette exposition, seigneur, répondit Pûrna, Bhagavat vient de m'instruire d'une manière abrégée; je désire habiter, je désire fixer mon séjour dans le pays des Çrônâparântakas. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta; ils sont emportés, cruels, colères, furieux, insolents. Lorsque les hommes du Çrônâparânta, ô Pûrna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi et qu'ils t'injurieront, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et qu'ils m'injurient, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, ceux qui m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, ceux qui se mettent en colère contre moi et qui m'injurient, mais qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres. — Ils sont insolents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc. comme ci-dessus). Si les hommes du Çrônâparânta te frappent de la main ou à coups de pierres, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me frappent de la main ou à coups

un néophyte qui n'avait reçu l'investiture que depuis un demi-mois se tenait derrière lui, ayant à la main un chasse-mouche avec lequel il éventait son maître. Cette réflexion lui vint alors à l'esprit : « Bhagavat célèbre le détachement, la cessation, le renoncement. Pourquoi ne m'arrêterais-je pas dans la considération de l'abandon, dans la considération du détachement, dans celle de la cessation, dans celle du renoncement? En conséquence le respectable Çâriputra s'étant arrêté dans la considération que les conditions étaient passagères, qu'elles étaient sujettes à périr; s'étant arrêté dans la considération du détachement, de la cessation, du renoncement, débarrassa, en n'en admettant aucune, son esprit de toutes ses imperfections. »

Écoutez, vous qui êtes travaillés et chargés; le Nirvâna est l'asile, le Nirvâna est le refuge, le Nirvâna est le port:

« Beaucoup d'hommes, chassés par la crainte, cherchent un asile dans les montagnes et dans les bois, dans les ermitages et auprès des arbres consacrés.

« Mais ce n'est pas le meilleur des asiles; ce n'est pas là le meilleur refuge, et ce n'est pas dans cet asile qu'on est délivré de toutes les douleurs.

« Celui, au contraire, qui cherche un refuge auprès de Bouddha, de la loi et de l'assemblée, quand il voit avec la sagesse les quatre vérités sublimes,

« Qui sont la douleur, la production de la douleur, l'anéantissement de la douleur et la marche qui y conduit... voie sublime, salutaire qui mène au Nirvâna,

« Celui-là connaît le meilleur des asiles, le meilleur refuge; dès qu'il y est parvenu, il est délivré de toutes les douleurs. »

Le formalisme s'évanouit devant Bouddha et ses apôtres, le formalisme aussi n'est que vanité :

« En conséquence le respectable Samgha Rakchita se mit à instruire cette réunion de brahmanes[1] : ce n'est ni la coutume de marcher nu, leur dit-il, ni les cheveux nattés, ni l'usage de l'argile, ni le choix des diverses espèces d'aliments, ni l'habitude de coucher sur la terre nue, ni la poussière, ni la malpropreté, ni l'attention à fuir l'abri d'un toit, qui sont capables de dissiper le trouble dans lequel nous jettent les désirs non satisfaits ; mais qu'un homme maître de ses sens, calme, recueilli, chaste, évitant de faire du mal à aucune créature, accomplisse la loi, et il sera, quoique paré d'ornements, un brahmane, un çramana, un religieux. »

Ne croit-on pas entendre Jésus parlant aux pharisiens?

« Les brahmanes l'entendirent et firent cette réflexion : Ce langage est conforme aux sentiments d'un brahmane ; et par suite, il vint auprès de lui un brahmane d'abord, puis deux, puis trois, jusqu'à ce qu'enfin ils vinrent tous auprès de lui.

« Bhagavat leur donna ensuite l'enseignement ; et après de longs efforts, après des études et une application profondes, ils obtinrent par l'anéantissement de toutes les conceptions du mal de voir face à face l'état d'arhat. Devenus arhats, affranchis de tout attachement pour les trois mondes, envisageant du même regard l'or et une motte de terre, considérant comme égaux l'espace et la paume de leur main, ayant les mêmes sentiments pour

1. Légende de Samgha.

le bois de santal et pour la hache (qui le coupe), ayant brisé au moyen de la sagesse la coquille de l'œuf, ayant acquis la science, les connaissances surnaturelles et la sagesse accomplie, tournant le dos à l'existence, au gain, aux plaisirs et aux honneurs, ils devinrent de ceux que tous les dévas, accompagnés d'Indra et d'Upêndra, adorent, honorent et saluent.»

Bouddha, non moins compatissant que Jésus mais plus dialecticien, trahit des origines plus philosophiques. Vers l'époque où Çakya-Mouni surgit, le brahmanisme arrivé à son plus haut degré de tension voyait s'élever à côté de lui trois écoles philosophiques partagées entre trois systèmes principaux, le vedantâ, le mimansa, le sankhya ; de même qu'à l'époque où Jésus se mit à méditer dans la solitude la régénération morale du peuple juif, les esséniens, les sadducéens, les pharisiens, sans négliger les sectes venues de Grèce et d'Alexandrie, se disputaient le terrain. Le système du vedantâ, issu des Védas, était un essai de traduction philosophique des plus anciens livres sacrés de l'Inde, auxquels s'efforçait toujours de se rattacher l'orthodoxie des brahmes par des interprétations où la souplesse de l'imagination le disputait à la subtilité de l'esprit. Le système du mimansa, devançant Kant de plus de deux mille ans, proclamait l'illusion du monde objectif ou phénoménal, et l'absorption de ce monde dans l'unique substance de Brahma. Le système sankhya, qui a pour auteur Kapila, proclame au contraire et cherche à prouver que la pluralité seule est substantielle, qu'il n'y a rien que des êtres et des individus, que la nature une est sans intelligence, que les âmes multiples seules en sont douées ;

que la nature sans pensée et les âmes dont la pensée est l'essence n'ont entre elles aucun rapport possible. Ne serait-ce pas en souvenir de cette doctrine qu'un religieux adresse à Bouddha cette magnifique parole : « La nature de la pensée est celle de la lumière. » La doctrine du mimansa et celle du sankhya, si différentes qu'elles soient, visent ensemble à délivrer les esprits de leurs chaînes en les délivrant de l'illusion de la matière. De même qu'il y a des affinités visibles entre la doctrine de Jésus et celle des esséniens, il y en a d'évidentes entre celle de Bouddha et de Kapila. La doctrine sankhya admet, dit Burnouf, « la multiplicité et l'éternité des âmes humaines, en physique l'existence d'une nature éternelle, douée de qualités, se transformant d'elle-même, et possédant les éléments des formes que revêt l'âme humaine dans le cours de son voyage à travers le monde. » Dieu manque. Imbue d'athéisme et de métempsycose, que lui manque-t-il pour devenir le bouddhisme? Il lui manque le cœur de Bouddha s'ouvrant aux lamentations humaines et son esprit imaginant le nirvâna pour en sortir.

M. Hodgson a découvert au Népal quatre grandes écoles nées du bouddhisme, parmi lesquelles une école naturaliste, la plus ancienne et la plus rapprochée, ce semble, de la source, car les influences et solutions brahmaniques prévalent dans les autres qui cherchent à établir la personnalité divine, l'effort créateur et l'action. Quand on demandait aux partisans de cette école : D'où viennent les êtres? ils répondaient : Svabhâvât, « de leur nature propre. » — Et où vont-ils après cette vie? — Dans d'autres formes produites par l'influence irré-

sistible de cette même nature. — Et pour échapper à cette inévitable nécessité de la renaissance, où faut-il qu'ils aillent ? — Dans le vide. » Ce vide, ajoute Burnouf, est ce que les bouddhistes appellent Çunyatâ, « la vacuité ; » état qui selon les Svâbhavikas les plus rigides est un bien quoiqu'il ne soit rien ; car hors de là l'homme est condamné à passer éternellement à travers toutes les formes de la nature, condition à laquelle le néant même est préférable.

L'Allemagne a créé les mots de moi et de non-moi, de subjectif et d'objectif pour désigner l'homme et la nature extérieure ; son évolution métaphysique a tourné autour de ces termes. Kant et Fichte sont du côté du subjectif, la philosophie sceptique doute même du moi, le panthéisme de Hegel et de Schelling affirme l'identité du subjectif et de l'objectif, du moi et du non-moi. Les discussions philosophiques de l'Inde roulent déjà dans le même cercle de controverses. Doctrine de l'émanation, le brahmanisme tire toutes les âmes de l'unité pour les y ramener toutes ; il n'admet pas de multiplicité psychique essentielle. Le bouddhisme qui supprime l'une des données du problème, l'unité, en supprimant Dieu, part au contraire de la multiplicité essentielle des âmes qu'il suppose régies, chacune, par la loi générale mais individuellement inhérente de la métempsycose, et conclut à la suppression de l'âme afin de supprimer ses renaissances, sans s'inquiéter de savoir si l'âme individuellement substantielle peut être supprimée en substance. Le brahmanisme est plus conséquent dans sa conclusion avec son point de départ : il va de Brahma, à travers l'existence ou les existences, à Brahma. Mais il ne nous apprend pas

davantage comment les âmes diverses issues de la substance unique s'en dégagent sans la disséminer, ni comment elles s'en distinguent sans avoir une existence réellement personnelle.

L'auteur du sankhya enferme Dieu dans ce dilemme : S'il y avait un Dieu, ou bien il serait indépendant du monde, ou bien il serait lié au monde. Il ne peut en être indépendant, car s'il l'était, rien ne le déterminerait à créer, et s'il était enchaîné au monde, dépendant du monde, il serait limité par celui-ci, il ne pourrait être omniscient[1]. Quant à Bouddha, il est tellement athée qu'il ne discute pas même la question de l'existence de Dieu : la discuter c'est la poser, la poser c'est supposer que Dieu peut exister. Dans son vaste et radical désenchantement où se réfléchissait le monde, il ne lui restait que deux voies ouvertes — ne pas admettre Dieu, ou le supposer méchant. La supposition intermédiaire qui l'admettrait comme bon mais non comme tout-puissant se trouve exclue dès que l'on est persuadé que rien absolument n'est bon de ce qui est, que toute vie n'est que misère, déception, souffrance sans espoir. Il n'est pas besoin de forcer outre mesure la note bouddhiste, pour en arriver à considérer la nature non comme une mère bienveillante — *alma mater* — mais comme une puissance mystificatrice dont les créatures seraient les jouets et les dupes. Elle les environne d'un voile magique et trompeur, elle les amorce à l'aide d'appâts illusoires qu'elle promène devant des affamés qui les suivent étourdiment. Que leur appétit les happe, il ne reste bientôt de

1. J'ajoute, ni omnipotent.

cet aliment dérisoire qu'un mécompte, quand ce n'est pas un regret aigu enfoncé dans le cœur saignant. Honneurs, argent, volupté, plaisirs, pouvoir, autant de mirages dont se sert la grande Mâya[1] pour nous fasciner, pauvres crédules, et nous retenir en son giron! Tout est faux, tout est creux : il n'y a rien que notre désir et le vide, dont le mariage condamné à un avortement perpétuel n'enfante d'autre réalité que notre misère : finissons-en donc et détruisons en nous toute velléité d'existence.

La métaphysique attriste, l'Inde métaphysique, bien avant l'apparition de Bouddha, s'est déjà vouée à la tristesse ; l'Indou pense, il sent, s'énonce dans le mode mineur.

« L'homme ici-bas n'est pas libre dans ses actes ni maître de lui-même, dit le Ramayana, c'est le destin qui le traîne à son gré çà et là dans le cercle de la vie.

« Tel qu'un morceau de bois flottant se rencontre avec un morceau de bois promené dans l'Océan, les deux épaves se joignent, elles demeurent quelque peu réunies et se séparent bientôt pour ne plus se rejoindre : ainsi, les épouses, les enfants, les amis, les richesses vont de compagnie avec nous dans cette vie l'espace d'un instant, et disparaissent ; car ils ne peuvent éviter l'heure qui les détruit. »

Cette tristesse, Bouddha qui en a respiré tous les poisons les concentre dans son cœur et les distille dans sa dialectique.

Nous l'avons dit ailleurs[2], l'Oriental, terrassé par le

1. L'Illusion, que les Thibétains bouddhistes appellent la *mère de Dieu*.
2. *De la Nature humaine : Diversités nationales.*

soleil qui l'énerve et l'épuise, devient rêveur ou fataliste, souvent l'un et l'autre: il n'a guère de réveil que dans le fanatisme. L'homme du Nord est debout, dans l'attitude du lutteur. Il lui faut en effet combattre à chaque heure pour ne pas mourir, arracher sa vie à une terre avare et rebelle, se garantir contre les mortelles atteintes d'un âpre climat. Sol et climat sont pour lui d'abord des ennemis, ils le tueront s'il ne les dompte. Cette lutte incessante aiguise son intelligence et trempe sa volonté; il devient actif, et ce qui le caractérise c'est une force concentrée, une âme ramassée sur elle-même et militante. Il a du muscle, plus de muscle que de sensibilité et de délicatesse. C'est seulement quand par le travail et la persévérance il a conquis un peu de loisir, qu'il commence à rêver et que naissent les arts qui lui sont propres, c'est-à-dire ceux qui expriment poétiquement sa manière d'être, de sentir et d'imaginer. Aux deux pôles opposés de la civilisation se rencontrent l'Anglo-Saxon et l'Indou; aujourd'hui, l'Anglais possède l'Inde : de quel droit? du droit de l'activité. Nous avons ici l'explication de la conquête, en même temps que le motif qui rend inconciliables les deux peuples.

Les peuples actifs sont envahissants et colonisateurs — ou conquérants tout court; Romains, Arabes, Anglais, Américains nous l'ont appris. L'Américain est un Anglais exagéré, chez lequel les énergies actives se sont tendues jusqu'au paroxysme. En avant, c'est sa devise, à tous risques! L'Américain est souvent le progrès, mais il y marche en casse-cou, il a le vertige de ses propres œuvres. L'Indou réduit la vie au minimum, il cherche le repos idéal, c'est un quiétiste et son art consiste à se résigner L'Amé-

ricain, fils de l'Anglo-Saxon, centuple la vie et cependant ne vit pas encore assez au gré de son rêve ; il n'est que projet, mouvement, témérité, il ne se résigne à rien et ne doute de rien : au lieu de se dissoudre par la contemplation dans la nature, il la surmonte et se l'approprie ; au lieu de s'absorber dans l'idée de l'âme universelle, il s'étudie à fortifier sa personnalité et à l'accentuer en des traits toujours plus marqués ; il goûte avant tout sa personnalité, sa jouissance est de la sentir croître même au détriment du prochain dans une pensée de domination sur les choses. Il diminue sans cesse leur fatalité au profit du gouvernement de lui-même et de la nature. Il vit et meurt sur la brèche alors que l'Indou accablé du poids de la vie, buvant la tristesse par tous ses pores comme une éponge plongée dans une mer de douleurs, soupire du fond de l'âme : mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. Le monde appartient aux optimistes, suivant la parole d'un politique, et l'homme d'action est optimiste. Mais l'action a son exagération, et ses excès également se paient : les fleurs du sentiment, la délicatesse, la fine sensibilité, les chefs-d'œuvre de l'art et de l'idéal religieux, les grands horizons, les cimes resplendissantes et les profondeurs insondables, il les ignore aussi bien que la douce morale du support mutuel et l'huile de la compatissance versée saintement sur les blessures de la vie. Il n'a pas le temps, il faut être pratique. A dimanche ! Dans ce tohu-bohu assourdissant plus de recueillement ; dans cette bataille acharnée plus de pitié — la pitié retarde, la pitié amollit, elle détrempe l'acier de la volonté qui est l'arme des vivants ; dans cette hâte fiévreuse plus de halte et de

lointains célestes, dans cette mêlée des ambitions plus de mesure, plus de fraîcheur dans cet universel échauffement. — L'égoïsme, le culte de la matière qu'on prétend asservir et qui trop fréquemment se venge, voilà le dernier mot de beaucoup de ces héros de l'action. En vérité, ne vaut-il pas mieux rêver sous le mancenillier, et réduisant le désir de la vie par des éliminations progressives, s'endormir finalement dans l'indifférence du nirvâna?

Mais non : l'homme n'est fait ni pour la vie méditative seulement, ni seulement pour la vie affairée; l'industrie et la politique ne sont pas tout, malheur à ceux qui l'oublient! Les peuples et les individus sont rares dans lesquels l'action et la méditation se font contre-poids, parmi les premiers c'est la Grèce qui l'emporte. Cette insuffisance nous ramène à la nécessité de l'échange des peuples et des hommes dans l'humanité, qui n'est nulle part et se fait en collaboration sans s'achever jamais en augmentant toujours. Si, non pas le peuple indou, mais les hautes aptitudes spéculatives qui ont fait ce peuple venaient à disparaître de l'histoire, notre espèce tomberait dans la frivolité ou dans le matérialisme — ce qui n'empêcherait pas d'aller à l'église le dimanche.

L'athéisme de Bouddha est au fond plus religieux que notre déisme superficiel, car il porte en soi la divine substance de la charité, il manifeste Dieu dans l'homme par l'amour, il cherche à redresser, à réparer, à soulager, à guérir. Il ne connaît pas le dédain du peuple, et ceux qui souffrent le plus, les plus misérables, à ses yeux sont les premiers. Sans nier explicitement les castes, Bouddha les effaçait dans l'égalité de la compassion. Le roi Açoka,

qui lui était favorable, saluait les mendiants de toutes les castes. Sur l'observation de son ministre Yaços qui s'en étonnait, Açoka réunit ses conseillers, fit venir des têtes d'animaux et une tête d'homme; puis il envoya vendre les têtes par son ministre. Yaços, honteux de n'avoir pu se défaire de la tête d'homme — « dont personne ne voulut, » est chapitré par le roi bouddhiste qui lui fait en ces termes un discours sur l'égalité des êtres devant la mort et devant la souffrance :

« Tu regardes la caste dans les religieux de Çâkya, et tu ne vois pas les vertus qui sont cachées en eux; c'est pourquoi, enflé par l'orgueil de la naissance, tu oublies dans ton erreur et toi-même et les autres.

« On sait qui est de la caste quand il s'agit d'une invitation ou d'un mariage, mais non quand il s'agit de la loi; car ce sont les vertus qui font qu'on accomplit la loi, et les vertus ne s'inquiètent pas de la caste.

« Si le vice atteint un homme d'une haute naissance, cet homme est blâmé dans le monde; comment donc les vertus qui honorent l'homme d'une basse extraction ne seraient-elles pas un objet de respect?

« C'est en considération de l'esprit que le corps des hommes est méprisé ou honoré.

« Et le roi ajouta encore : Est-ce que tu n'as pas entendu cette parole du héros compatissant des Çâkyas : les sages savent trouver de la valeur aux choses qui n'en ont pas, cette parole du maître véridique qu'un esclave serait capable de comprendre?

« Quand on a retiré d'un vase ce qu'il contenait de meilleur... et qu'il n'y reste plus que l'écume, si ce vase vient à se briser, il n'y a pas lieu à beaucoup se plaindre.

Il en est de même du corps; si les bonnes œuvres qui lui donnent du prix en sont enlevées, il ne faut pas se lamenter lorsqu'il vient à périr.

. . . .

« La peau, la chair, les os, la tête, le foie et les autres organes sont les mêmes chez tous les hommes ; les ornements seuls et les parures font la supériorité d'un corps sur un autre.

« Mais l'essentiel en ce monde, c'est ce qui peut se trouver dans un corps vil, et que les sages ont du mérite à saluer et à honorer[1]. »

Ce fils de roi, Bouddha, pense que celui qui considère attentivement le corps ne trouvera point de différence entre le corps d'un prince et celui d'un esclave, et que dans le corps le plus infime l'âme la meilleure peut habiter. Sa loi est « une loi de miséricorde pour tous. » Il admet parmi ses disciples jusqu'à des esclaves et des criminels, il y reçoit même des femmes. Un jour il en rencontre une qui puisait de l'eau au bord d'une fontaine. Las et brûlant de soif, il lui demande à boire ; elle lui répond qu'elle est une esclave tschandala et qu'elle ne peut le toucher : « Ma sœur, lui dit-il, je ne demande pas à quelle caste tu appartiens ni à quelle famille; je te demande de l'eau si tu peux m'en donner. » Il l'admit au nombre des initiés[2].

Bouddha prêchait cette mutuelle sympathie qui fait que chacun souffre pour tous, tous pour chacun, et qui rend moins pesant le fardeau des douleurs en le partageant entre les hommes. Nous disons que la vie est la

1. Eugène Burnouf, *Introduction au Bouddhisme.*
2. *Ibid.*

substance de tous les vivants, Bouddha disait que c'est la douleur. Il prêchait la compassion dans un double but, et parce qu'elle soulage autrui et parce qu'elle sert à vous détacher du moi égoïste qu'il s'agit de vaincre. Quiconque embrassait sa loi et s'identifiait avec sa pensée devait comme lui-même sentir se fondre l'orgueil humain et la dureté du cœur au creuset de la charité. Il recommandait la douceur, la patience, la mansuétude envers les serviteurs, la générosité envers les pauvres, les secours apportés aux malades. Il recommandait de semer les routes de végétaux salutaires, d'y planter des arbres, d'y établir des refuges et des hôtelleries, afin que pauvres et pèlerins y trouvassent nourriture et refuge ; il voulait qu'on creusât des puits pour eux, qu'on accueillît les voyageurs sans leur rien demander. Les brahmanes défendaient de tuer des animaux, Bouddha accentua vivement cette défense, car il ne faut faire de mal à aucune créature, avoir de la compassion pour les bêtes et soigner celles qui sont vieilles ou malades. « Animaux, mes frères ! » disait le doux François d'Assise. La compassion de Bouddha n'a d'autres limites que celles de la souffrance. Mais, à l'exemple de Jésus, il défend qu'on fasse parade de ses bonnes œuvres, et si l'on a commis ce péché, soit en pensée, soit en parole, soit en action, il est nécessaire de s'en repentir : le repentir, et non les pratiques cérémonielles, effaçant le péché.

Le peuple est comme les enfants : il sent ceux qui l'aiment, et les aime à son tour. Celui de l'Inde se prit aux compassions de la doctrine bouddhiste plutôt qu'à sa partie spéculative qu'il ne comprenait sans doute guère mieux

qu'il ne saisissait les spéculations des brahmes sur l'infini, sans attributs, sans commencement ni fin, égal pour lui au néant. Que lui importait de s'effacer dans l'être universel ou dans le nirvâna? Les brahmes voyant l'influence de Bouddha se propager comprirent enfin le danger d'une prédication qu'ils avaient pu d'abord juger parallèle à la leur : le courant populaire les abandonnait pour aller à celui qui prêchait avant tout la charité. N'osant ou ne voulant pas faire éclater une lutte ouverte, en gens prudents ils tâchèrent de détourner du Bouddha la sympathie des princes qu'ils tenaient sous leur ascendant. Ils ne réussirent pas à leur gré, la contagion gagnait les puissants et les faibles ; Bouddha menaçait de remonter sur le trône qu'il avait méprisé et de s'y asseoir de nouveau en esprit. A la fois roi par sa puissance et peuple par son cœur, il atteignait les hommes en haut comme en bas et faisait échec à la théocratie à ses deux extrémités. Les premières persécutions qui éclatèrent après sa mort ne semblent pas néanmoins avoir pris beaucoup d'extension, et ce sont plutôt des épisodes qu'une épidémie de fanatisme dont elles nous donnent l'idée. Ainsi la légende Sâmgha nous raconte que de mauvais religieux, expulsés par d'autres, mirent le feu à un vihâra (ermitage), et que « là furent brûlées un grand nombre de personnes, tant parmi les étudiants que parmi les maîtres. » Les persécutions ne semblent avoir pris le caractère d'une lutte violente que six siècles après notre ère. Les brahmanes réussirent alors à mettre de leur côté *le bras séculier* d'un prince dont la haine contre les sectateurs de Bouddha s'éleva jusqu'à la fureur, car il ordonna que du pont jusqu'aux

montagnes neigeuses (de la pointe de l'Indoustan en face de Ceylan jusqu'à l'Himalaya) quiconque n'étranglerait pas les sectateurs de Bouddha, vieillards et enfants, serait étranglé lui-même. Les bouddhistes en masse se réfugièrent dans l'île de Ceylan, en Chine et au Thibet. Durant la longue période qui précéda ces massacres, les brahmanes ne trouvant ni dans le peuple ni parmi les princes un suffisant appui partagèrent avec leurs rivaux, les moines bouddhistes, la direction des âmes. Ils eurent recours à un autre moyen, qui fait honneur à leur fécondité métaphysique autant qu'à l'ingénieuse pénétration de leur esprit. Renonçant à détruire le bouddhisme en le combattant de front, ils essayèrent de l'attirer dans les eaux du brahmanisme et de l'y noyer à l'aide d'une nouvelle évolution de leur théologie. Le plus important témoignage de cette tentative de fusion est le Bhagavat-Gitâ, intercalé dans le poëme épique du Mahabharatâ. Ce compromis est un chef-d'œuvre. Le bouddhisme, par exemple, repousse l'offrande que le brahmanisme recommande. Comment les brahmes vont-ils s'y prendre pour allier ces contraires? Ils diront dans le Bhagavat-Gitâ :

« Quand on m'offre en adoration une feuille, une fleur, un fruit ou de l'eau, je les reçois pour aliments comme une offrande pieuse. Ainsi donc, ce que tu fais, ce que tu manges, ce que tu sacrifies, ce que tu donnes, ce que tu t'infliges, fais-m'en l'offrande... et avec une âme toute à la sainte communion, libre, tu viendras à moi. »

Le passage suivant combine avec l'existence de Brahma la crainte bouddhiste des renaissances :

« Je me prosterne devant ses pieds, séjour du bonheur

et de la félicité suprême, où s'arrête la loi de la renaissance pour ceux qui s'y sont réfugiés[1]. »

Le Bhagavat-Gitâ contient des choses admirables, et l'on ne saurait y voir une simple fabrication, une œuvre de parti pris où ne se révèle que le dessein de souder ensemble les morceaux hétérogènes de deux systèmes en les trahissant l'un par l'autre. L'intention de transiger est évidente, mais j'y vois mieux encore l'effort du brahmanisme rendu plus attentif à lui-même, et devenu plus spiritualiste sous les yeux de son antagoniste qui le contrôle et qui le juge. Les deux doctrines se rencontraient dans le culte de la pénitence et dans le dogme de la mortification qui leur est commun, leurs vues spéculatives tendaient ensemble à l'effacement de l'être individuel comme terme dernier de la béatitude. Il n'y avait point d'opposition radicale. Les brahmanes restèrent vénérés du peuple et les livres bouddhistes, loin de leur tenir rigueur, leur gardent au contraire une place prééminente.

« Les brahmanes sont ceux dont le nom se représente le plus souvent ; ils figurent dans presque tous les sûtras, et toujours leur supériorité sur les autres castes est incontestée. Ils se distinguent par leur savoir et par leur amour pour la vertu. On en voit qui, parvenus au rang de richis ou de sages, vivent au milieu des forêts, ou dans les cavernes des montagnes. Ils s'y livrent à de rudes pénitences, les uns couchés sur des lits hérissés de pointes aiguës (cela fait penser à Pascal), ou sur la cendre ; les autres tenant, pendant toute leur vie, les bras levés au-

1. *Bhagavata-pourâna*, Eug. Burnouf.

dessus de leur tête ; quelques-uns assis, en plein soleil, au milieu de quatre brasiers ardents. Ils récitent les mantras brahmaniques et les enseignent à leurs disciples [1]. »

Tandis que les brahmanes s'ingéniaient à multiplier, ou bien à mettre en lumière les points de contact entre leur doctrine et celle de Bouddha, le peuple à sa manière rapprochait celle-ci, comme il l'avait fait à l'égard du brahmanisme, de ses besoins permanents. Bouddha ne prêchait point de dieu, et le peuple a besoin de dieux. Que fit le peuple ? il divinisa Bouddha lui-même. Sur la souche première, il greffa ses légendes, et cueillit des miracles. Ce labeur finit par l'adoration des os, des cheveux, des dents de Bouddha. Les légendes nous apprennent qu'aussitôt après les funérailles de Bouddha une querelle s'éleva entre ses disciples autour de l'urne d'or où l'on avait déposé ses restes. Le roi de Maghada envoya une armée pour les réclamer, la compétition fut vive. A la fin, et pour tout apaiser, on distribua les restes en huit parties entre les huit compétiteurs. L'usage s'établit d'enfermer les reliques de Bouddha dans des urnes précieuses et de les environner ou de les surmonter d'un monument, stupa, de forme cylindrique ordinairement terminé en coupole. Un roi de Maghada, vers 250 ans avant Jésus, fit ouvrir les huit stupas, sauf un, et distribuer en douze mille parties chaque monceau, ce qui donna quatre-vingt-quatre mille parties des restes de Bouddha enfermées de nouveau en des coffrets d'or, d'argent, de pierres précieuses, et qui furent partagées entre les quatre-vingt-quatre mille villes et localités de son royaume. Des

1. Eug. Burnouf.

monuments s'élevaient aux lieux illustrés par la prédication ou par les miracles attribués au réformateur qui jamais pourtant ne s'était targué de miracles. Bouddha fut représenté sur les murs de ces monuments dans les attitudes de la contemplation, assis, les bras croisés, ou dans celles de la prédication, et ces images s'illustrèrent des principales maximes de son enseignement. A ces créations populaires, légendes, miracles, idolâtrie, il manquait cependant quelque chose pour qu'il n'y eût rien de nouveau sous le soleil : on imagina après la mort du révélateur de rassembler des religieux avec mission de fixer le vrai sens de ses paroles que l'on interprétait diversement. En même temps que les monastères, des synodes et des conciles prirent naissance, et plus tard l'ensemble se couronna, au Thibet, de Son Infaillibilité le Dalaï-Lama.

Les brahmanes, qui jusque-là n'avaient eu ni temples, ni images, ni statues de dieux, et qui vivaient à l'écart du peuple au fond de leurs ermitages et dans les bois, suivirent cette impulsion et la dépassèrent. Leurs dogmes ayant repris le dessus grâce à l'amalgame qu'ils en firent avec le bouddhisme, on vit à côté des stupas bouddhistes s'élever des temples brahmaniques, les images de Bouddha lutter de concurrence avec celles des dieux rendus sensibles par la peinture et la sculpture, les miracles et les légendes des saints ou des dieux brahmaniques foisonner de manière à faire honte à la pauvreté des adhérents bouddhistes.

La métempsycose et l'ascétisme sont les traits indélébiles qui reparaissent à travers tous les changements; c'est que la métempsycose et l'ascétisme sont l'Inde elle-

même. Le respectable Sâmgha rakchita s'adresse ainsi au bienheureux Bouddha : « J'ai vu, seigneur, en ce monde des êtres dont la forme ressemblait à celle d'un mur, d'une colonne, d'un arbre, d'une fleur, d'un fruit, d'une corde, d'un balai, d'un vase, d'un mortier, d'un chaudron. J'en ai vu dont le corps, partagé par le milieu, marchait n'étant plus soutenu que par les muscles. Quelle est, seigneur, l'action dont ces métamorphoses sont la conséquence? Bhagavat lui répondit : Ceux que tu as vus, ô Sâmgha rakchita, sous la forme d'un mur, ont été des auditeurs de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli. Ils ont sali de leur morve et de leur salive le mur de la salle d'assemblée. Le résultat de cette action est qu'ils ont revêtu la forme d'un mur. Ceux que tu as vus sous la forme de colonnes, ont été changés par la même raison. Les êtres que tu as vus, ô Sâmgha rakchita, sous la forme d'un arbre, ont été des auditeurs de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli ; ils ont joui des fleurs et des fruits de l'assemblée dans un intérêt tout personnel. Le résultat de cette action est qu'ils ont revêtu la forme d'un arbre. Ceux que tu as vu sous la forme de feuilles, de fleurs, de fruits, ont été ainsi changés par la même raison. Celui que tu as vu, ô Sâmgha rakchita, ayant la forme d'une corde, a été un des auditeurs de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli ; il s'est servi de la corde de l'assemblée dans un intérêt tout personnel. Le résultat de cette action est qu'il a revêtu la forme d'une corde. Il en est de celui que tu as vu sous la forme d'un balai comme du précédent. Celui que tu as vu, ô Sâmgha rakchita, sous la forme d'une coupe, a été un des auditeurs de l'ordre des novices sous Kâçyapa, le Buddha parfaitement

accompli. Un jour qu'il avait été chargé de nettoyer les coupes et qu'il venait de les laver, voilà que surviennent tout d'un coup des religieux étrangers. Ceux-ci lui demandèrent : O novice, l'assemblée a-t-elle encore quelque chose à boire? Il n'y a plus rien, répondit-il; et les religieux désespérés furent obligés de continuer leur route; et cependant l'assemblée avait encore de la boisson. Le résultat de cette action est qu'il a été changé en coupe. Celui que tu as vu, ô Sâmgha rakchita, sous la forme d'un mortier, a été un des auditeurs de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli. Un jour que le moment de faire usage de son vase était venu, il aborda un novice qui avait acquis les mérites d'un Arhat et lui dit : Novice, pile un petit morceau de gâteau sésame et donne-le-moi. Sthavira, lui répondit le novice, attends un instant, je suis occupé; quand j'aurai fini, je te donnerai ce que tu demandes. Plein d'impatience à cette réponse, le sthavira reprit : Sais-tu que si cela me plaisait, je te jetterais toi-même dans ce mortier, et je t'y pilerais? à plus forte raison puis-je en faire autant d'un morceau de gâteau de sésame. Or, parce qu'il avait proféré contre un Arhat des paroles de violence, le résultat de cette action est qu'il a pris la forme d'un mortier.

« Ceux que tu as vus, ô Sâmgha rakchita, sous la forme de chaudrons, ont été des serviteurs (de religieux), sous Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli. Un jour qu'ils faisaient bouillir des médicaments pour les religieux, ils brisèrent le chaudron, ce qui fit tort à ces religieux. Le résultat de cette action est qu'ils ont pris la forme d'un chaudron.

« Celui que tu as vu, ô Sâmgha rakchita, marchant le corps partagé par le milieu et soutenu seulement par ses muscles, a été un homme qui est entré dans la vie religieuse sous l'enseignement de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli. Avide de gain, il avait l'habitude de transformer en provisions pour l'hiver ce qu'il gagnait l'été, et en provisions pour l'été ce qu'il gagnait l'hiver. Le résultat de cette action, c'est qu'il marcha le corps partagé par le milieu et n'étant plus soutenu que par ses muscles. »

Quiconque a manqué à la loi de commisération et de charité doit être puni ; l'égoïsme est le plus grand crime dans une religion qui tend à détruire le moi, et lorsque le crime d'égoïsme est commis par ceux qui s'offrent en modèles de dévouement ce n'est pas trop des plus terribles châtiments. Sâmgha arrive chez des religieux — richis — qui devant lui se rassemblent au son de la plaque de métal; chacun, son vase d'aumônes à la main, vient s'asseoir à son rang. Mais aussitôt le vihara ou l'ermitage s'évanouit à ses yeux. A la place du riz et des boissons apparaît du fer liquide, et avec ce fer les religieux s'aspergent les uns les autres en poussant des cris de douleur. « Cela dura jusqu'au moment où vint le soir ; ensuite le vihâra reparut de nouveau, et avec lui les religieux paisibles, et dans des postures calmes et décentes. Le respectable Sâmgha rakchita se présenta devant eux et leur dit : Qui êtes-vous donc, respectables religieux, et par suite de quelle action êtes-vous ici ? Respectable Sâmgha rakchita, répondirent-ils, les hommes du Djambudvîpa sont difficiles à persuader; tu ne vas pas nous croire. Je suis témoin oculaire, répondit-il, pourquoi

ne vous croirais-je pas? — Nous étions, ô respectable Sâmgha rakchita, des auditeurs de Kâcyapa, le Buddha parfaitement accompli. Un jour il arriva que l'assemblée ayant reçu de l'huile, des religieux survinrent tout d'un coup en qualité d'hôtes. Cédant alors à notre avarice, nous conçûmes la pensée de ne manger que quand ces nouveaux venus seraient partis, et nous fîmes comme nous avions projeté. Au bout de sept jours il survint un mauvais temps qui fit tourner notre riz et notre boisson. Quant à nous, parce que nous avions appliqué à notre usage ce que nous devions donner avec foi, nous sommes nés ici dans des enfers qui se renouvellent chaque jour. Il est établi que quand la mort nous aura fait sortir de ce monde, il nous faudra renaître dans les régions infernales. »

C'est un fait commun à toutes les religions que, de quelque manière qu'elles comprennent la suprême vertu, de quelque manière qu'elles imaginent la félicité suprême, c'est à la vertu suprême qu'elles accordent la suprême félicité. Le bouddhisme n'a pas menti à cette loi des religions, puisqu'il rattache à la vertu le non-être qui est son paradis, la vertu à la perfection qui est l'extinction de l'individualité imparfaite. Il n'imagine pas d'enfer au delà de la vie, mais il regarde la vie comme un enfer, et cet enfer sera indéfini pour quiconque ne saura pas y mettre fin par la dernière victoire de la sainteté, qui est l'extinction du désir. L'homme, quoi qu'il imagine de faux sous le nom de sainteté, ne saurait échapper à sa nature morale qui unit le bonheur à la vertu : en se trompant sur la vertu et sur le bonheur, il ne se trompe pas sur leur connexité.

Évincé en grande partie de l'Inde, sa patrie, un millier d'années après sa naissance, le bouddhisme s'est réfugié dans l'île de Ceylan qui est devenue le foyer de son orthodoxie et le dépositaire le plus authentique de ses traditions ; il a gagné le Japon, le Thibet, la Chine — à l'heure présente il s'étend, très-altéré il est vrai, surchargé d'excroissances, de superfétations, de mélanges étrangers qui le rendent presque méconnaissable, sur une très-grande partie des pays de l'extrême Orient. Il est encore la nourriture religieuse et morale de plus d'âmes que n'en compte le catholicisme. Est-ce parce qu'il s'est affaissé au niveau de tant d'êtres humains dont l'état intellectuel et la hauteur morale ne comportent rien de plus? Je ne sais, mais je ne puis me défendre de l'idée que si Bouddha revenait au milieu des bouddhistes, il se reconnaîtrait aussi peu que Jésus revenant au milieu des chrétiens, et qu'il recommencerait à prêcher de plus belle contre ses prétendus disciples.

La métaphysique de Bouddha n'est pas assurément selon les instincts de l'homme qui veut être, et augmenter son être ; elle n'est pas selon le progrès qu'elle renverse, et nous n'en avons que faire, nous qui vivons du progrès, qui croyons au progrès, qui déduisons de la loi universelle du progrès notre plus solide espoir religieux et notre religion même. Mais le cœur de Bouddha fut selon l'humanité qu'il aima pour ses souffrances. Quel homme n'est pas bouddhiste, lequel n'est chrétien par le cœur; lequel dans nos discordes, au spectacle des luttes où nous nous entre-déchirons comme des fauves, n'est tenté de jeter ce cri de l'humanité qui s'implore elle-même : Aimez-vous les uns les autres ! Oui, aimons-nous, aidons-nous,

supportons-nous les uns les autres, et s'il était vrai que tout n'est qu'illusion dans notre âme, néant dans la nature ; s'il était vrai que notre pensée, notre cœur, notre conscience ont menti parce qu'il n'y a rien dans le principe des choses qui réponde à leur inctinct, notre amour serait encore quelque chose et notre justice aurait servi à rendre moins cruelle l'absence de la justice divine. Mais nous faisons mieux : en nous montrant justes nous témoignons en faveur de la justice, nous témoignons en faveur de la raison en nous montrant raisonnables, nous témoignons en faveur de l'amour en nous aimant : nous attestons Dieu en reconnaissant les lois du monde moral où Dieu se trouve et qui sont nos lois.

Quant à la doctrine de Bouddha, religion du désespoir, si nous voulons vivre, souvenons-nous que « la tristesse en a tué beaucoup et n'est utile à rien.[1] »

1. Ecclésiaste.

LA FEMME DANS L'INDE.

La morale. — La monarchie. — La femme, l'*éternel féminin*. — Idylle et panthéisme. — La vierge, l'épouse, la mère : l'enfant. — La famille. — L'ascétisme et la volupté. — La difformité dans le miroir de la beauté. — Émancipation de la femme. — L'union des sexes.

Depuis Confucius jusqu'à Mahomet, tous les législateurs de la conscience ont défendu le vol, le mensonge, la fraude, la violence et le meurtre. Mais cette monnaie courante, trésor moral de l'humanité, se marque à l'effigie des peuples et n'a pas le même titre en tous lieux : l'alliage diffère et s'unit à l'or en des proportions très-variables.

La façon dont les Indous ont édité les lieux communs de la morale dénote une individualité accessible à toutes les délicatesses du sentiment et capable des plus nobles conceptions de la pensée. L'Indou est de haute race. Sa morale n'est pas apprise, elle s'exhale comme un parfum de son âme imprégnée de religion.

« Le devoir est le père de l'utile; le devoir engendre le bonheur ; c'est par le devoir que l'on gagne le ciel ; *ce monde a pour essence le devoir*. »

Ainsi parle Sitâ, l'épouse aimante et fidèle, à son époux Ramâ, tandis qu'ils marchent ensemble vers la grande forêt où loin des honneurs royaux, fuyant des intrigues de cour, ils vont chercher l'austérité et le silence.

« Râma, les hommes de bien atteignent à coup sûr une condition heureuse de justice, au moyen d'une bonté qui les préserve d'offenser aucun être quelconque ; mais il y a, dit-on, sept vices qui en sont le venin destructeur. Quatre, assure-t-on, naissent de l'amour, et trois de ces vices, noble fils de Raghou, se disent les enfants de la colère. Le premier est le mensonge, qui fuit toujours l'homme vertueux ; ensuite, vient le commerce adultère avec l'épouse d'un autre ; puis la violence dans une cause d'inimitié.

« Il est possible de les comprimer tous à ceux qui ont vaincu leurs sens : les tiens obéissent à ta volonté, je le sais, Râma, et la beauté de l'âme inspire tes résolutions. »

L'anachorète Bharadwâdja parle ainsi à Bharatâ, qui vient d'accepter la couronne des mains de son frère :

« Il est immortel ce Daçaratha, ton père, glorieux de posséder un fils tel que toi, qui semble à nos yeux *le devoir même revêtu d'un corps humain.* »

C'est encore une femme — leur rôle est grand dans l'Inde — c'est l'adorable Sacountalâ qui adresse ce discours au roi Douchmanta, son séducteur, feignant pour éprouver son amour de ne la point reconnaître :

« Pourquoi, ô grand roi, semblable à l'être méprisable et voué à l'impudence, t'abaisser à forger un odieux mensonge ?... Ton cœur doit savoir distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux ; consulte-le, ne suis que l'inspiration de la justice, et garde-toi d'avilir ton âme, cette pure étincelle émanée de Brahma. N'imite pas l'hypocrite qui ne craint pas d'agir contre la voix sainte de sa conscience ; l'hypocrite, le plus criminel des voleurs, puisque c'est notre âme même qu'il cherche à

dérober. Peut-être crois-tu être seul quand tu fais mal, mais en dedans de toi est un juge caché, et c'est en son inévitable présence que tu agis! Le Soleil et la Lune, le Feu et l'Air, la Terre, le Firmament et la vaste étendue des Eaux, le Jour et la Nuit, les deux crépuscules du matin et du soir, Dharma, Yama, tous sont les témoins des actions les plus secrètes de l'homme!..... S'il n'a point agi contre la voix intérieure de sa conscience, Yama, ce juge incorruptible, le fait jouir d'un bonheur éternel ; mais si, en l'étouffant, il s'abandonne au crime, il le condamne aux plus rudes tourments[1]. »

Douchmanta persistant dans son attitude, elle se désespère, le presse avec plus d'instance, et pleine d'indignation, de tendresse et de larmes :

« Que la vérité, s'écrie-t-elle, cette sublime vertu qui seule, ainsi le déclarent nos sages, l'emporte sur ce qu'il y a de plus grand au monde, qui seule nous rapproche de la nature des Dieux, *qui est l'éternel Brahma lui-même;* que la sainte vérité sorte enfin de ta bouche !

Dans son Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, Bossuet dit : Si je cherche où et en quel objet elles (les vérités) subsistent éternelles, et immuables, je suis obligé d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante, et où elle est toujours entendue; et cet être doit être la vérité même. »

Les paroles suivantes sont dignes de Sophocle et d'Euripide :

« La nécessité est la cause universelle, la nécessité embrasse le monde, la nécessité est la cause qui agit dans

1. Mahabharatâ.

la séparation de tous les êtres. Néanmoins que l'homme ne perde jamais de vue, dans les évolutions de ce destin, le bien, sur lequel on doit toujours fixer les yeux, car le destin même embrasse dans sa marche le devoir, l'utile et l'agréable[1]. »

« Telle que s'affaisse une maison devenue vieille, bien qu'épaisse et jusque-là solide, tels s'affaissent les hommes arrivés au point où la mort peut jeter sur eux son lacet. La mort marche avec eux, la mort s'arrête avec eux, et la mort s'en retourne avec eux quand ils ont fait un chemin assez long. Les jours et les nuits de tout ce qui respire ici-bas s'écoulent et tarissent bientôt chaque durée de la vie, comme les rayons du soleil au temps chaud tarissent l'eau des étangs. Pourquoi pleures-tu sur un autre? Pleure, hélas! sur toi-même, car, soit que tu reposes ou soit que tu marches, ta vie se consume incessamment. Les rides sont venues sillonner vos membres, l'hiver de la vie a blanchi vos cheveux, la vieillesse a brisé l'homme, quelle chose maintenant peut-il faire d'où lui vienne du plaisir? Les hommes se réjouissent quand l'astre du jour s'est levé sur l'horizon : arrive-t-il sur son couchant ils se réjouissent encore, et personne ne s'aperçoit qu'il a marché lui-même vers la fin de sa vie! Les êtres animés ont du plaisir à voir la fleur nouvelle qui vient succéder à la fleur dans le renouvellement des saisons, et ne sentent pas que leur vie coule en même temps vers sa fin en passant avec elles par ces mêmes successions.

« ..... Nul être animé n'est entré dans la vie sous

1. Ramayanâ.

une autre condition : aussi tout homme ici-bas qui pleure un défunt, lui consacre des larmes qui ne sont point dues à son trépas. La mort est une caravane en marche, tout ce qui respire est placé dans sa route et peut lui dire : « Moi aussi je suivrai les pas de ceux que tu emmènes aujourd'hui !... L'oiseau est fait pour voler et le fleuve pour couler rapidement, mais l'âme est donnée à l'homme pour la soumettre au devoir ; les hommes sont appelés avec raison les attelages du devoir. »

Telles sont les paroles de consolation que Ramâ, ce modèle à la fois de l'héroïsme guerrier et de l'héroïsme moral, adresse à son frère Bharatâ qui se désole sur la mort de leur père. Et Bharatâ de lui répondre :

« Combien y a-t-il d'hommes tels que toi dans le monde, invincible dompteur de tes ennemis ? Tu n'es pas troublé par la douleur et le plaisir ne pourrait t'enivrer de sa joie : tu possèdes l'estime de tous les vieillards autant qu'Indra jouit de l'estime parmi les habitants du ciel.

« Tu possèdes une âme semblable aux âmes des immortels, tu es magnanime, tu es fidèle à ton alliance avec la vérité même ! Le plus accablant de tous les chagrins ne peut te renverser, toi qui, doué de telles vertus, connais si bien ce que c'est que naître et mourir. »

Et Bharatâ supplie son frère de revenir auprès de lui. Mais Ramâ a promis à son père de laisser la couronne à Bharatâ, et tout en « ramenant son esprit vers la pensée du retour, il demeure ferme sans quitter des yeux les paroles de son père. » Bharatâ tombe alors à ses genoux, Ramâ le relève, fait asseoir comme un enfant sur *le siége musculeux* de sa cuisse le jeune homme

au teint azuré, aux yeux charmants comme les pétales du lotus, à la voix semblable au roucoulement du cygne quand il s'avance ivre d'amour, et lui tient ce langage :

« Telle qu'elle est, ton intelligence, qui tient de sa nature seule la science de gouverner les hommes, peut très-bien suffire à gouverner même les trois mondes. Écoute, jeune roi, quels modèles Indra, le soleil, le vent, Yama, la lune, Varouna et la terre mettent sous nos yeux dans leur conduite invariable. Tel qu'Indra fait pleuvoir durant les quatre mois humides, tel un grand monarque doit inonder son empire de ses bienfaits. De même que le soleil ravit l'eau huit mois par la puissance de ses rayons, il faut toujours qu'un roi dise :

« Puissé-je amasser ainsi des trésors avec justice! C'est le vœu qu'on appelle solaire. Comme le vent circule partout et pénètre dans tous les êtres, il faut qu'un roi s'introduise en tous lieux par ses émissaires, et c'est la partie de ses fonctions qu'on appelle ventale. Tel qu'Yama, une fois l'heure venue, pousse dans la tombe également l'ami ou l'ennemi; tel il faut qu'après un mûr examen tout monarque soit le même pour celui qu'il aime ou celui qu'il n'aime pas. De même que nous voyons partout Varouna lier ce globe avec la chaîne des eaux, de même le devoir appelé neptunien d'un roi, c'est d'enchaîner les brigands et les voleurs en tous lieux.

« Tel que l'aspect de la lune brillant à disque plein verse la joie dans les cœurs; ainsi tous les sujets doivent se réjouir en lui, et c'est l'obligation royale nommée lunaire. Comme la terre sans relâche porte également tous

les êtres, tel c'est pour un monarque le devoir appelé terrané de soutenir, sans manquer même au dernier, tous les sujets de son empire[1]. »

Nous avons mis à la royauté le frein des constitutions, plus sûr que celui des métaphores bien qu'il se rompe encore trop aisément, mais la monarchie théocratique étant donnée avec l'Orient comment imaginer une morale du pouvoir et plus ingénieuse et plus austère? Cette morale est aussi le frein du guerrier, car « l'arme est dans la main du kshatrya pour empêcher que l'oppression ne fasse crier le malheureux. » La chevalerie n'a pas eu d'autre maxime. Hélas! nous savons combien il y a loin dans tout pays des préceptes à l'action, et combien partout où existent des hommes ils aiment mieux maximer leurs pratiques que de soumettre leurs pratiques à leurs maximes. Ils s'entendent merveilleusement à tourner leur propre conscience lorsque leur intérêt, leur paresse ou leurs passions les y convient; ils abondent en sophismes pour se persuader à eux-mêmes que le bien qu'ils proclament et le mal ne sont pas incompatibles, la règle n'étant point faite pour les cas exceptionnels où toujours ils prétendent se trouver. Sur la foi de ces admirables préceptes de justice, nous ne tiendrons donc pas le peuple indou quitte des infirmités de la pratique; nous n'en recueillerons pas moins avec le respect qui leur est dû ces témoignages que la conscience humaine s'est donnés à soi-même il y a plusieurs milliers d'années chez un peuple que n'avait point visité la prédication fraternelle de l'évangile.

1. Ramayanâ.

Le Ramayana s'ouvre par un tableau qui nous donne de l'Inde théocratique la plus riante idée :

« Il est, dit-il, une vaste contrée, grasse, souriante, abondante en richesses de toute sorte, en grains comme en troupeaux... Là était une ville célèbre dans tout l'univers et fondée jadis par Manou, le chef du genre humain.

« Heureuse et belle cité, large de trois yandjanas, elle étendait sur douze yandjanas de longueur son enceinte resplendissante de constructions nouvelles. Munie de portes à des intervalles bien distribués, elle était percée de grandes rues, largement développées, entre lesquelles brillait aux yeux la rue Royale, où des arrosements d'eau abattaient le vol de la poussière. » — Une rue de Rivoli ! —

« De nombreux marchands fréquentaient ses bazars, et de nombreux joyaux paraient ses boutiques. Imprenable, de grandes maisons en couvraient le sol, embelli par des bocages et des jardins publics. Des fossés profonds, impossibles à franchir, l'environnaient ; ses arsenaux étaient pleins d'armes variées, et des arcades ornementées couronnaient ses portes où veillaient continuellement des archers.

« Un roi magnanime, et de qui la victoire ajoutait journellement à l'empire, gouvernait alors cette ville, comme Indra gouverne son Amaravati, cité des immortels. »

Cette heureuse cité, capitale d'une contrée heureuse gouvernée par un roi magnanime et puissant, était « douée de tous les avantages que lui procurait une multitude variée d'arts et de métiers, toute remplie de chars,

de chevaux et d'éléphants, bien approvisionnée en toute espèce d'armes, de massues, de machines pour la guerre et de çataghnâs[1] ; elle était bruissante et comme troublée par la circulation continuelle de marchands, de messagers et de voyageurs qui se pressaient dans ses rues fermées de portes solides, et dans ses marchés bien répartis à des intervalles judicieusement calculés. On voyait sans cesse mille troupes d'hommes et de femmes aller et venir dans son enceinte; et, décorée avec de brillantes fontaines, des jardins publics, des salles pour les assemblées et de grands édifices parfaitement distribués, il semblait encore, à ses nombreux autels pour tous les dieux, qu'elle était *comme la remise* où stationnaient ici-bas leurs chars aimés.

« En cette ville d'Ayaudhya était un roi, nommé Daçaratha, semblable aux quatorze dieux, très-savant et dans les Védas et dans leur appendice, les six Angas, prince à la vue d'aigle, à la splendeur éclatante, également aimé des villageois et des citadins, roi saint, célèbre dans les trois mondes, égal aux Maharshis et le plus solide appui entre les soutiens de la justice. »

Le tableau monarchique suivant que nous donne le Mahabharatâ a je ne sais quel charme de rêverie qui fait penser aux paysages baignés dans le clair de lune.

« Le plus noble rejeton de l'antique et noble race de Pourou, le héros Douchmanta, régnait dans les temps anciens sur l'Inde tout entière. Les rivages seuls de la mer et les régions sauvages, retraite des farouches Mlétchas[2], formaient les limites de son vaste empire. Fidèles aux

1. Mot qui veut dire arme qui *tue cent hommes à la fois.*
2. Terme générique pour désigner un barbare ou un étranger.

lois, ses nombreux sujets, chacun dans la caste où il était né, remplissaient avec plaisir des devoirs qui ne leur étaient imposés que par la justice elle-même ; et, à l'abri de toute oppression, sous un tel monarque, ils passaient au sein de la sécurité la plus profonde des jours dont rien n'altérait le bonheur. Plein de confiance dans ses vénérables brahmanes qu'animait seul le feu de la piété la plus pure, le peuple, dirigé par leurs conseils, se rendait la divinité favorable par un culte de paix et d'amour; la nature elle-même semblait prendre plaisir à favoriser cette heureuse contrée : des pluies douces et fécondantes, dans la saison la plus favorable, arrosaient régulièrement la terre dont le sein fertile, sans être déchiré par le soc de la charrue, produisait en abondance les fruits les plus nourrissants ; et d'immenses troupeaux, errants de toutes parts dans de gras pâturages, apportaient chaque jour à l'homme le tribut de leur lait. »

Qui n'eût voulu vivre sous le règne du roi Douchmanta, de l'antique race de Pourou, sixième de la dynastie lunaire, plutôt que sous le règne du roi-soleil, très-chrétien, qui fut également un monarque de droit divin et le plus glorieux représentant d'une théocratie dont Bossuet, son pontife, a pris soin de nous faire la théorie :

« Je n'appelle pas majesté, dit l'évêque solennel, cette pompe qui environne les rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire. C'est le rejaillisement de la majesté et non pas la majesté elle-même.

« La majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince.

« Dieu est infini, Dieu est tout. Le prince, en tant que prince, n'est pas regardé comme un homme particu-

lier ; c'est un personnage public, tout l'État est en lui, la volonté de tout le peuple est enfermée dans la sienne. Comme en Dieu est réunie toute perfection et toute vertu, ainsi la toute-puissance des particuliers est réunie en la personne du prince. Quelle grandeur qu'un seul homme en contienne tant !

« La puissance de Dieu se fait en un instant de l'extrémité du monde à l'autre ; la puissance royale agit en même temps dans tout le royaume. Elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde.

« Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant ; que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion.

« Considérez le prince dans son cabinet. De là partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les citoyens et les soldats, les provinces et les armées par mer et par terre. C'est l'image de Dieu, qui, assis dans son trône au plus haut des cieux, fait aller toute la nature. »

Il ne se rencontre rien dans l'Orient théocratique qui se puisse mesurer avec une théocratie pareille ; elle éclipse même l'Asie, et c'est peut-être en y songeant que La Rochefoucauld écrivait que ni le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face. Nous savons dans quels abîmes s'est éteint l'astre sublime.

Le droit divin des Indous déduisait tout de Brahma, véritable chef de la société. Les castes dérivaient de lui, elles étaient comme ses prolongements au milieu des hommes. D'après les Védas, il existe trois castes pures : les brahmanes issus de la bouche de Brahma, les kschatryas ou guerriers issus de ses bras, les vaicjas, agricul-

teurs, artisans et commerçants, issus de ses pieds. La lecture des livres sacrés, permise aux trois premières castes, est interdite à la quatrième, celle des soudras esclaves appartenant à la race conquise et qui ne parle point le sanscrit. Pendant le règne de l'auguste et vertueux Râma, est-il dit à la fin du Ramayana, règne plein de justice où toute la terre « couverte de peuples gras et joyeux regorgea de froment et de richesses, » où il n'y eut pas de voleur dans le monde, où le pauvre ne toucha à rien, où jamais on ne vit des vieillards rendre les honneurs funèbres à des enfants — les classes vécurent « renfermées dans leurs devoirs et dans leurs occupations, les créatures s'adonnèrent à la pratique de la vertu. » L'ordre dépend de cela : les classes renfermées dans leurs devoirs et dans leurs occupations respectives ; l'édifice menace ruine dès qu'elles en sortent. Les castes représentent l'hérédité introduite dans les fonctions sociales. Platon bâtit avec des castes sa république idéale, et s'il ne les déduit pas théocratiquement d'un être suprême, il les tire philosophiquement des fonctions de l'âme traduites en professions. Les gouvernants sont en haut ; les guerriers ou gardiens viennent après ; en troisième lieu, les artisans et les commerçants. Les prêtres sont absents, mais les philosophes les remplacent : les gouvernants en effet sont des philosophes dans cette république philosophique où tout est beaucoup trop rationnel pour être raisonnable. Le système est calqué sur l'éthique de l'auteur : la partie intellectuelle de l'âme ayant mission de régir l'homme, c'est la sagesse qui doit être la vertu distinctive des gouvernants ; la volonté faisant le guerrier, le courage qui en est l'expression supérieure sera la vertu

distinctive du guerrier ; la moyenne formée d'artisans et de négociants aura pour vertu principale la modération conforme à la médiocrité de sa condition et de ses désirs. Hiérarchique d'un côté, la république de Platon est communautaire de l'autre, car les gouvernants et les guerriers ne doivent sacrifier leur rôle à aucun intérêt particulier, ils ne doivent ni se marier ni rien posséder individuellement. Napoléon, lors de la création de l'Université française, imagina un instant des professeurs célibataires dévoués à l'état enseignant comme les prêtres à l'Église. C'était une caste que cette idée, une caste au service de l'État-fétiche.

Partout où l'on essayera de systématiser la société, on aboutira soit à la hiérarchie des castes, comme cela est arrivé aux saint-simoniens remontant la pente de la théocratie; soit au communisme qui décrète l'égalité sociale de par la loi de l'utopie, contrairement à la loi de la nature humaine et de la société. Il est inévitable que le système social des castes se retrouve dans celui des pénalités; où l'égalité civile n'existe pas, l'égalité pénale qui la suppose doit nécessairement faire défaut. Les pénalités du Code de Manou sont hiérarchiques et s'abaissent à mesure que les castes s'élèvent. En bonne justice, le devoir se mesure au pouvoir, l'effet moral de la faute à la position, au rang, à la notoriété de celui qui la commet; les peines devraient en conséquence, s'il y avait inégalité, se montrer progressives de bas en haut : un brahmane pour la même faute devrait être puni plus qu'un soutra esclave ou qu'un simple artisan ; mais cette idée toute moderne, et qui a trouvé accès dans notre code, du moins quant à son esprit, par l'institution du jury appré-

ciateur des faits et circonstances relatives, est en sens contraire de celles dont s'inspirait l'Orient. Le système moderne a d'ailleurs aussi ses périls, car sa trop libre application en substituant l'appréciation psychologique à l'appréciation matérielle du fait tend du même coup à livrer au hasard des jugements individuels la permanence des intérêts sociaux. Il faudra toujours des peines pour sauvegarder la société, et ces peines devront toujours être proportionnées aux risques que les actes contraires à la société font courir à celle-ci. L'homme que ne retient pas la conscience ne peut être retenu que par la crainte, et c'est la crainte seule qui agit dans le châtiment. Il est consolant de penser qu'à mesure que la conscience sociale s'épure et se répand — c'est-à-dire plus la société se cultive — moins le législateur a besoin de frapper fort pour frapper juste. Telle société, telles pénalités; on n'obtient le progrès des lois pénales que par le progrès des mœurs et des idées; d'où résulte, soit dit en passant, que la suppression de la peine de mort doit se faire par en bas, et qu'elle ne comporte qu'une solution relative, telle société étant assez mûre pour s'en passer alors que telle autre encore trop barbare n'y saurait renoncer sans abandonner une arme nécessaire à sa défense. Dans le code de Manou la peine de mort est moins prodiguée que dans les autres codes du haut Orient, elle y figure cependant. En revanche, les mutilations et les peines corporelles y foisonnent. Cela vient-il seulement de la barbarie que nous attribuons à cette société? J'incline à penser que le fait n'est pas sans quelque intime connexion avec l'absence de sens plastique dont témoignent la sculpture, la peinture et l'architecture des Indous : ils craignent moins de

mutiler la forme humaine parce qu'ils craignent moins la difformité ; un Grec n'y eût pas touché si légèrement. Et puis, comment une société dont l'idéal était le mépris de la chair, les flagellations et les macérations, aurait-elle respecté la chair vivante dans ses pénalités?

La société indoue reposant sur la monarchie théocratique devait craindre par-dessus tout ce qui menaçait le sacerdoce ou la royauté. Nous avons vu de quelle façon, en ce monde et dans l'autre, était châtié quiconque attentait à la majesté du brahmane. La majesté royale qui vivait à son ombre, était protégée par des mesures en rapport avec son importance. Ici le voile de la monarchie idéale tissé par les poëtes s'évanouit ; nous voyons le despotisme en plein visage. Même le soupçon de haine contre le monarque est puni cruellement. Ce que la théocratie craint le plus c'est de ne plus inspirer assez de crainte. Qui montre de la haine au roi doit mourir, le roi s'occupe immédiatement de le détruire ; il faut écraser le péril dans son germe, et la haine que les paroles, la physionomie, l'attitude ou le simple geste expriment, c'est la révolte qui germe et se trahit. Nous voilà loin de l'idylle du Mahabharatâ. Sommes-nous aussi loin de nos gouvernements, monarchies ou républiques? Les dragonnades de Louis XIV, la loi des suspects et le comité de salut public ont de quoi nous répondre. Le salut public! chacun l'invoque tour à tour, à sa manière. Et de la théocratie, quel pouvoir n'en fait pas — lequel ne se proclame pas intangible et sacro-saint jusqu'au jour de sa chute! Il n'y a d'infaillible que la justice, mais comment l'homme faillible la reconnaîtra-t-il, où la pratiquera-t-il infailliblement?

Une race contemplative et tendre comme les Indous a pu subir la cruauté et même la folie de certains monarques, le tempérament de leur monarchie semblable au leur n'a pas dû être cruel, au temps surtout de leur prospérité. Depuis, les conquérants mongols ou turcs l'ont mise à l'école de la terreur et du sang, elle s'est résignée. Il a fallu des Européens pour la pousser aux révoltes. Ce peuple, que son âme panthéiste éloigne des formes plastiques dont le polythéisme est l'âme, possède en revanche au plus haut degré le sentiment de la grande nature. Il aime les cimes étincelantes et les vastes forêts, dont le silence lui parle, dont les ombrages le pénètrent. Il y entre comme le dévot sous la nef des cathédrales, avec un frémissement pieux. C'est un peuple romantique et tolérant.

Le roi Douchmanta durant une partie de chasse s'enfonce « sous des ombrages impénétrables à la lumière, séjour où tout inspirait une religieuse terreur. » Au retour de la chasse, admirablement décrite en quelques traits, après avoir traversé une plaine stérile, il entre avec son cortége dans une seconde forêt d'un aspect bien différent de la première : « Ce n'est plus, dit le Mahabharatâ, cette sauvage horreur que la nature abandonnée à elle-même imprime aux vastes solitudes : ici tout se ressent de la présence et des travaux de l'homme. Ce ne sont plus les rugissements du lion, les cris du tigre qui viennent effrayer le voyageur ; mais le bramement lointain du cerf, le chant des oiseaux, le bourdonnement de l'abeille retentissent doucement à son oreille, portent dans ses esprits un sentiment inexprimable de calme et de bonheur. Les arbres les plus élégants, mariant avec grâce leurs flexibles rameaux courbés sous le poids des fruits et des

fleurs, se balancent au souffle du zéphir qui leur dérobe en passant les plus suaves odeurs et les répand au loin dans les airs; sur la pelouse émaillée, des troupes de Gandharvas (musiciens célestes attachés à la cour d'Indra) et d'Apsarâs (nymphes du paradis d'Indra) brillantes de jeunesse se poursuivent dans leurs jeux folâtres, glissant d'espace en espace comme des ombres légères et mettant le comble au ravissement qu'on éprouve en ces lieux. »

Le sentiment de la nature et celui de la femme s'enchaînent dans les âmes tendres ; la nature évoque en elles l'image de la femme qui l'orne et qui la complète. De complexion amoureuse, l'Indou n'est jamais grossier, la chasteté de l'expression ne l'abandonne pas au milieu des tableaux de la plus ardente volupté. Les peuples, les races et les individus se jugent eux-mêmes dans la manière dont ils comprennent la nature et la femme. Pour le Juif qui n'a pas le sentiment de la nature la femme n'est guère qu'une sensation ; le *Cantique des cantiques*, hommage le plus exalté que la poésie hébraïque lui ait rendu, monte à la tête comme un vin capiteux. Son lyrisme est l'ivresse du sang, son souffle celui des sens embrasés qui sort des narines, non du cœur. Le Grec, polythéiste dans son sentiment de la nature et de l'humanité, est multiple aussi et varié dans sa manière de comprendre le féminin. Il voit les femmes plus que la femme, alors que l'Indou voit davantage la femme et moins les femmes. Il est comme l'Allemand[1], son frère d'Europe, idyllique et panthéiste : Sacountalâ est la sœur lointaine de Dorothée. Le panthéisme et l'idyllisme se

1. Nous ne parlons pas du Prussien qui est sans génie poétique et métaphysique.

tiennent; l'idylle place la femme dans la nature qui lui sert de cadre. Rien de plus opposé à ce sentiment que la galanterie, à laquelle correspond ce qu'on appelle aujourd'hui la femme du monde. La galanterie, sous les dehors d'un respect empressé, exclut le respect de la femme : elle l'envisage comme un objet d'agrément fait pour orner et charmer une société dont l'idéal tient dans un salon. Heureuse et privilégiée celle qui dans la serre chaude des villes n'a point perdu la saveur du naturel! Chez l'Indou et chez le Germain, la femme est plus près de la nature et son amour tient du culte qu'on a pour celle-ci; c'est un poëte allemand, le plus amoureux, le plus idyllique et le plus panthéiste de l'Allemagne, qui a parlé de *l'éternel féminin*. Un poëte indou l'eût compris; le rêve de l'éternel féminin nage dans l'âme de Valmiki, il remplit l'imagination de Kalidasâ. Et ce n'est pas là un vain mot jeté au hasard. Oui, il existe un éternel féminin, puisqu'il y a dans l'éternelle nature un côté féminin des choses, qui est la grâce et la douceur. Mais pour le ressentir partout, il faut le tact fin, tendre, voluptueux et chaste que possède l'âme rêveuse et panthéiste qui ne cesse d'être en contact avec la nature par toutes ses fibres, se sentant vivre en elle et la sentant vivre en soi; qui ne s'empare point des choses d'une prise violente et virile à l'excès, mais qui s'abandonne avec délices et naïveté aux impressions qu'elles lui apportent; qui ne les scinde pas comme le Perse dualiste, qui ne s'en détache point dans un monothéisme aride comme l'Hébreu ou le Mahométan incapables de sentir la vie des choses dans la leur, et qui devenus inaccessibles au côté féminin de la nature ne voient d'elle que

son utilité ou son plaisir, comme ils ne voient dans la femme que son utilité génératrice ou la part des sens.

Tout poëte idyllique, s'il n'est explicitement panthéiste, a dans l'âme une veine de panthéisme. — Virgile n'est-il pas le plus panthéiste des Latins? — Le sentiment idyllique est le sentiment virginal : l'idylle c'est la vierge, Sacountalâ, Nausicaa, Miranda, Dorothée, Virginie. La vierge commence la femme, elle est à la femme ce que le matin est au midi, ce que le printemps est à l'été, ce que la fleur est au fruit; et ce qui n'a point fleuri ne mûrit pas. L'amante nous offre l'épanouissement éclatant, l'épouse mère le fruit paisible de cette fleur qui s'appelle la vierge. Raphaël, peintre virginal et virgilien, laisse dans la mère subsister le souvenir de la vierge, en laissant le pur reflet de la chasteté éclairer le front qui se penche sur l'enfant.

Tous les cœurs tendres sont idylliques, et l'Inde n'est que tendresse.

Sa mythologie donne au dieu de l'amour, Câma, cinq sens. Dans le drame idylle de Kalidasâ, le roi a défendu aux vierges de célébrer la fête du printemps. L'une des compagnes de Sacountalâ, pendant qu'elle donne la volée à une colombe qui est venue tomber dans ses mains, s'écrie :

« Adoration à l'amour!

« Puissent, ô Câma! ces fleurs nouvelles, par leurs parfums enivrants, devenir dans tes mains un sixième trait irrésistible, aujourd'hui que ton arc redoutable s'apprête à frapper des milliers de jeunes cœurs. »

Sur la couche de mousse et de fleurs où reposa Sacountalâ enfant, des vautours dans leur vol circulaire planaient sur sa tête divine, agitant doucement les airs pour lui

procurer de la fraîcheur. » Quelle grâce dans ce tableau, et comme il nous fait augurer ce que sera quelque jour l'enfant devenue jeune fille!

Dans l'épisode du Mahabharata d'où Kalidasâ a tiré son drame, c'est au fond d'une forêt, sur le seuil d'un ermitage, que le roi Douchmanta rencontre la vierge indienne.

« Frappé de la beauté de la jeune solitaire, de l'expression touchante de sa voix, de la noblesse de ses traits : « Qui es-tu, fille adorable? s'écrie-t-il en proie à l'agitation la plus vive : dans quel dessein vis-tu ainsi retirée dans cette forêt? D'où es-tu, ô toi qui réunis en ta personne tous les charmes d'une déesse? Je brûle de connaître ton origine; instruis-m'en, je t'en conjure, car en vain je voudrais feindre, rien qu'en jetant les yeux sur toi j'ai senti que je n'étais plus maître de mon cœur. »

Ulysse en présence de Nausicaa est de même saisi par le sentiment idyllique de la virginité, et ce sentiment analogue, qui est la piété de l'amour, s'exprime en des termes analogues. Mais quoi? la note virginale partout rend le même son :

« Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. »

Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

Ces derniers vers empruntés à Parny sont la fraîcheur même. Qui les a inspirés? la vierge, printemps de la beauté, qui touchée par la mort change en un jour l'idylle en élégie.

La veille de son mariage, la jeune Pramadvarâ meurt de la morsure d'un serpent :

« Son père et les autres pénitents la virent étendue, sans mouvement, sur le sol de la terre, et belle dans sa pâleur comme un lis blanc [1]. »

Dans le drame d'Ourvaçi [2], un royal amoureux — il n'y en a que pour les rois chez les Indous — erre à la suite de l'image de sa bien-aimée absente. Il se trouve en présence d'une liane dépouillée de fleurs. A sa vue quelque chose d'étrange le saisit; il ignore que celle qu'il cherche inutilement a été changée en liane, nouvelle Daphné, sur la lisière du bois dans lequel, oublieuse d'une défense divine, elle se disposait à entrer.

« Mais pourquoi, se dit-il, éprouvé-je de la joie en voyant cette liane privée de ses fleurs? Cependant c'est avec raison que mon cœur se réjouit, car cette plante frêle, avec ses feuilles mouillées par l'eau des nuages, est comme une femme dont les lèvres sont baignées de larmes; privée de ses fleurs parce que la saison en est passée, elle est comme une personne dépouillée d'ornements. Elle semble livrée au silence de la méditation, abandonnée qu'elle est du bourdonnement des abeilles; elle m'apparaît comme Ourvaçi lorsque, fâchée et me repoussant, quand j'étais tombé à ses pieds elle s'en est allée en colère. Je suis heureux maintenant d'embrasser cette liane qui ressemble à ma bien-aimée. O liane, regarde, je n'ai plus mon cœur. »

La vierge fait place à l'épouse. Comment les Indous ont-ils compris celle-ci? de même qu'ils ont compris la

1. Mahabharata.
2. Drame de Kalidasâ.

vierge, en y retrouvant la femme. Rondeur et douceur; grâce élégante, exquise tendresse, charme de persuasion, attachement fidèle : telles nous apparaissent Sitâ et Savitri, les deux épouses modèles du Ramayana et du Mahabharata. Elles sont l'une et l'autre la vivante personnification de cet idéal que le poëte trace par la bouche même de Sacountalâ :

« Écoute la voix de nos anciens sages, rappelle-toi ce que, dans leurs chants immortels, ils ont dit de la femme, cette compagne modeste de l'homme : c'est elle qui dans le fils qu'elle lui donne prolonge son existence en le faisant revivre dans cet autre lui-même; c'est à ce fils qu'il doit la délivrance des âmes de ses ancêtres. La femme est la moitié de l'homme, elle est son ami le plus tendre : par sa voix douce et caressante, elle sait dissiper les ennuis de sa solitude; elle est son consolateur dans les peines inséparables des sentiers de la vie; et à la mort de son époux, avec quel dévouement ne se précipite-t-elle par sur le bûcher funèbre, résolue à ne point s'en séparer et à partager à jamais son sort, quel qu'il soit ? Plus religieuse que lui, souvent elle rallume dans son cœur une faible étincelle de la vertu qui allait s'éteindre, le sauve ainsi à son insu, et attire sur sa tête les faveurs de Brahmâ.

« Non, il n'est pas de spectacle plus touchant que celui d'un père respectable, entouré de sa femme et de ses nombreux enfants... »

La compagne de Ramâ, cette épouse aimable qui « accompagnait toutes ses paroles d'un sourire, » est abordée durant l'absence de son époux par le démon Ravâna qui a formé le dessein de l'enlever. A l'aspect de ce monstre épouvantable, les oiseaux et tous les êtres animés,

les arbres et jusqu'aux diverses plantes « nées pour grimper et saisir un appui, » tout resta immobile et le vent retint même son haleine. Le monstre qui s'est transformé en mendiant s'avance vers Sitâ qui pleurait son époux absent.

Il lui adresse les discours les plus insinuants et cherche à l'éblouir :

« Sois la première de mes épouses, auguste Mithilienne, sois à la tête de toutes ces femmes, mes nombreuses épouses, au plus haut rang elles-mêmes de la beauté. Ma capitale est Honkâ, la plus belle des îles de la mer ; elle est située sur le front d'une montagne et l'Océan se répand à l'entour. Elle est ornée de hauts pitons faits d'or épuré, elle est ceinte de fossés profondément creusés, elle porte une aigrette de palais et de belles terrasses. Non moins célèbre dans les trois mondes qu'Amarâvati, la cité d'Indra, c'est la capitale des Rakshasas, de qui le teint imite la couleur des sombres nuages.

« C'est une île céleste... Là, tu pourras te promener avec moi, Sitâ, dans ces riants bocages ; et tu n'auras plus aucun désir, noble dame, de revenir jamais habiter ces bois. »

— A ces mots de Ravâna[1], la charmante fille du roi Djanaka répondit avec colère au Démon, sans priser davantage ses discours : « Je serai fidèle à mon époux, semblable à Mahéndra, ce Ramâ qu'il est aussi impossible d'ébranler qu'une grande montagne et d'agiter que le vaste Océan ! Je serai fidèle à Ramâ, cet héroïque fils de roi, à l'immense vigueur, à la gloire étendue, qui a

1. Celui qui fait pleurer. Rama est « celui qui se fait aimer. »

vaincu en lui-même ses sens et de qui le visage ressemble au disque plein de l'astre des nuits ! Ton désir, bien difficile à satisfaire, de t'unir à moi est celui du chacal qui voudrait s'unir à la tigresse : il est aussi impossible que je sois touchée par toi, qu'il est impossible de toucher aux rayons du soleil !

« O toi, qui veux enlever de force à Ramâ son épouse chérie, c'est comme si tu voulais arracher à la gueule d'un lion, ennemi des gazelles, la chair qu'il dévore plein de vigueur, impétueux, en fureur même !

« La différence qu'il y a dans les bois du chacal au lion, la différence qu'il y a du faible ruisseau à l'Océan, c'est la différence qui existe de toi à mon noble époux !

« Tant qu'il sera debout, son arc et ses flèches dans sa main, ce vaillant Ramâ, de qui la puissance est égale à celle de la divinité aux mille yeux, tu ne pourras, si tu m'enlèves, oui ! tu ne pourras même digérer ta conquête, comme une mouche ne peut avaler la foudre ! »

Ainsi répond au monarque des Rakshasas l'épouse du glorieux Ramâ. Mais Sitâ, vivement émue, ajoute le poëte, tremblait en lui jetant ces paroles « comme un bananier superbe qu'un éléphant a brisé. »

Le démon finit par ravir l'épouse d'autrui « comme un soudra qui dérobe l'audition des Védas. » Irrités contre son ravisseur, les tigres, les éléphants, les gazelles couraient après Sitâ dans la grande forêt et marchaient tous pêle-mêle derrière son ombre. Quand le soleil consterné vit ce rapt, son disque pâlit et son brillant réseau de lumière disparut. « Il n'y a plus de justice ! D'où viendra maintenant la vérité ? il n'y a plus de rectitude ! Il n'est plus de honte ! » Ainsi, partout où Ravâna emportait

l'épouse de Ramâ à travers les espaces, ainsi gémissaient dans le ciel toutes les créatures.

Transportée dans le royaume du ravisseur, Sitâ plutôt que de trahir son amour endure les plus affreux tourments; elle résiste à la terreur, aux injures, aux avanies de toute espèce, comme à la séduction. Enfin délivrée par Ramâ vainqueur, celui-ci feint de soupçonner sa fidélité. Elle supporte encore ce supplice plus affreux que tous les autres. A la fin, le Feu, ce témoin incorruptible du monde, intervient et dit à Ramâ :

« Voici ton épouse; il n'existe aucune faute en elle.

« Cette femme vertueuse à la conduite sage n'a failli envers toi ni de parole, ni de pensée, ni par l'esprit, ni par les yeux... Reçois-la pure, sans tache : il n'existe pas en elle la moindre faute : je t'en suis garant. »

A ces mots, le héros à la grande splendeur, à l'inébranlable énergie, plein de constance et le plus vertueux des hommes vertueux, répond au plus excellent des dieux : « Je savais bien que la fille du roi Djanaka n'avait pas changé de cœur, qu'elle m'était dévouée et que sa pensée errait sans cesse autour de moi... Ravâna lui-même n'aurait pu triompher de cette femme aux grands yeux, défendue par sa vertu seule, comme l'Océan ne peut franchir son rivage. Oui! cette âme cruelle n'aurait pas été capable de souiller même de pensée la Mithilienne, aussi impossible à toucher que la flamme du feu allumé. Non! Sitâ n'a point donné son cœur à un autre, comme la splendeur ne fait pas divorce avec le soleil. »

Mais jusque dans la cité des Rakshasas difformes, sujets du démon Ravâna, l'amour et la vertu conjugale trouvent un asile. Il s'y rencontre des habitants dont

la vue réjouit encore les yeux et l'âme, doués d'une jolie forme, dignes, qui ont de la conduite et de la décence, et maintes bonnes qualités qui les rattachent à leur noble origine. Leurs femmes « de penchants purs, d'une haute majesté, assorties à leurs maris, brillent à l'égal des étoiles et le cœur est lié au cœur de leurs époux; » parmi elles « de nouvelles mariées, flamboyantes de beauté, tiennent leurs époux embrassés, ainsi que des lianes attachées récemment à des troncs de xanthocyme. »

La poésie d'aucun peuple a-t-elle produit un plus touchant épisode que celui de Sâvitrî, l'épouse dont nous entretient le Mahabharatâ?

« Écoute, sire, comment cette magnanimité des femmes de condition s'est trouvée jadis en la princesse Sâvitrî. »

Cette fille du roi de Madras s'est choisi un époux, fils du roi lui-même, beau et modèle de toutes les vertus :

« Magnifique et d'un aspect aimable, il est d'une telle beauté qu'il semble l'un des Açwins... Il est doux, il est véridique, il a subjugué ses organes, il est bienveillant, il ne médit jamais, il est rempli de pudeur, il est plein de constance. En lui habite la droiture; sa fermeté est vraie : en un mot, il est cité, et par ceux qui sont élevés en pénitence, et par ceux qui sont grands de caractère. »

Mais Satyavat doit mourir dans l'année, son destin est inévitable. Sâvitrî l'apprend de la bouche du révérend Nârada, honoré des dieux.

Elle n'en persiste pas moins dans son dessein : « Une seule fois, dit-elle, un héritage échoit, une seule fois une vierge est donnée, une seule fois un père dit : « Il « faut que je la donne!... » Qu'il ait une vie longue ou courte, qu'il ait des qualités ou n'en ait pas, je l'ai

choisi une fois pour mon époux, je n'en choisirai pas un second! »

L'époque fixée par le destin arrive. Sâvitrî, retirée au fond d'un ermitage avec son époux et ses vieux parents dépossédés de leur royaume, envisageait le terme fatal : « Dans quatre jours il doit mourir! » pensa la noble dame; et elle se tint jour et nuit, les yeux continuellement fixés sur une abstinence de trois jours.

La veille du jour où son époux devait mourir, elle passa la nuit debout, accablée de chagrin. Quand le soleil apparut au-dessus des monts, Satyavat prit une hache sur son épaule; il se disposait à aller au bois :

« Ne veuille pas aller seul, lui dit Sâvitrî; j'irai avec toi, car je ne puis t'abandonner.

« Tu n'es pas encore allée au bois, répondit Satyavat; la route, noble dame, serait fatigante pour toi : comment, amaigrie par ce jeûne de ton vœu, iras-tu à pied?

« Le jeûne ne m'a causé, reprit Sâvitrî, ni fatigue ni langueur; ne veuille pas mettre obstacle à mon désir tourné vers ce voyage. »

Les parents de Satyavat cherchant à la retenir : « Il y a près d'un an, répondit la jeune femme, que je ne suis pas sortie de l'ermitage, et *j'ai une extrême curiosité de voir la forêt en fleur.* »

Les époux partirent donc ensemble.

« Elle souriait, mais son cœur était agité par l'inquiétude.

« De tous les côtés, elle contemplait de ses grands yeux des bois charmants, fréquentés par des troupes de paons.

« Vois, disait Satyavat d'une voix douce à Sâvitrî,

vois ces rivières qui roulent des ondes limpides, et ces hautes montagnes couvertes de fleurs.

« La femme sans reproche, se rappelant les paroles de l'anachorète sur la mort de son époux, le regardait comme déjà mort dans toutes les circonstances.

« Elle suivait son époux et marchait à pas lents. Elle avait comme partagé son cœur en deux ; elle regardait ce que son époux lui montrait et la mort qui s'approchait derrière elle. »

Satyavat se mit à fendre du bois. Mais bientôt, accablé de lassitude, éprouvant une grande douleur de tête et une forte envie de dormir, il se coucha. Sâvitrî s'étant avancée, s'assit alors sur la terre à côté de lui, souleva sa tête et la posa sur son sein :

« La belle pénitente, songeant aux paroles de Nârada, pensa que c'était le jour, le temps, l'heure et la minute. »

Au bout d'un instant, elle vit un homme vêtu d'un habit rouge, coiffé d'une tiare, rayonnant d'une splendeur semblable à celle du soleil, un lasso à la main, inspirant l'épouvante. Il se tenait à côté de Satyavat, les yeux attachés sur lui. C'est Yama en personne, le dieu de la mort, qui vient chercher l'âme de son époux. En vain Sâvitrî l'implore, Yama jette son lasso sur sa victime, il arrache « violemment du corps de Satyavat un homme grand d'un pouce seulement...

« Ensuite le corps, d'où l'âme avait été enlevée, resta sans vie, la splendeur éteinte, sans mouvement et n'offrant plus qu'un aspect affligeant.

« Dès qu'il eut enchaîné l'âme, Yama de s'avancer, la face tournée au midi ; et Sâvitrî, la vertueuse et fidèle épouse, parfaite en son vœu et sa pénitence, accablée de

douleur, suivait Yama : « Retourne sur tes pas, dit « celui-ci ; va, Sâvitrî, et célèbre ses obsèques. »

Mais l'épouse ne s'en retourne pas. Elle suit le dieu, l'escortant de ses supplications et de ses discours. Celui-ci, charmé de tant de vertueuses paroles, lui accorde chemin faisant toute espèce de grâces, sauf celle de lui rendre Satyavat. A chaque fois qu'il a déféré à l'un de ses vœux, il reprend son exhortation et l'invite au retour :

« Tu as payé ta dette à ton époux : tu es allée jusqu'où il fallait aller. » — « Je dois aller, répond Sâvitrî, jusqu'au lieu où mon époux est conduit, ou jusqu'au lieu où il va de lui-même : voilà mon devoir éternel... Les sages disent que le devoir ou *Dharma* est le dieu suprême ! »

Enfin Sâvitrî, de plus en plus éloquente, douce et persuasive, devient la bouche même de la vertu. Elle se répand en maximes si pures, en sentences si admirables, que Yama oublie cette fois de mettre à la grâce qu'il lui octroie la restriction accoutumée :

« De même que tes paroles, dit-il, sont unies au devoir, favorables à l'âme, heureuses et pleines de sens, de même ta piété est la plus haute à mes yeux : choisis donc, épouse fidèle, une grâce sans égale. »

La vertu et la fidélité, en cet instant, ont vaincu la mort et le destin lui-même ; l'âme de Satyavat est délivrée.

« Sâvitrî retourne aux lieux où était le cadavre noir de son mari.

« Elle vit son époux étendu sur le sol, elle s'approcha, le prit dans ses bras, lui mit la tête dans son sein et s'assit sur la terre.

« Il revint à la connaissance, et, regardant Sâvitrî mainte et mainte fois avec amour, lui dit comme s'il revenait d'un pays étranger :

« Hélas! j'ai dormi bien longtemps : pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? Où est cet homme noir qui m'avait emmené avec lui?

« Oui! lui répondit-elle; tu as dormi longtemps sur mon sein, ô le plus éminent des hommes. L'auguste Dieu Yama, qui lie toutes les créatures, est venu.

« Tu es reposé, te voilà réveillé, vertueux fils de roi. Lève-toi, s'il est possible : vois la nuit profonde. »

Il reprit toute sa connaissance, et comme s'il était sorti d'un tranquille sommeil, Satyavat promena ses yeux sur toutes les plages du ciel et sur toutes les lisières du bois : « Emportant de la nourriture et des fruits, je suis sorti avec toi, femme à la jolie taille, » dit-il. Et Satyavat, relatant ce qui s'est passé, demande à Sâvitrî s'il a vu ces choses en rêve, ou bien si c'était la vérité.

Mais Sâvitrî prudemment remet au lendemain sa réponse.

« Elle prit son époux dans ses bras et l'aida à se relever. Alors Satyavat debout essuya ses yeux avec sa main.

« Il promena ses regards sur tous les points de l'espace et fixa sa vue sur le panier. « Demain, lui dit Sâvitrî, tu emporteras ces fruits.

« Je vais porter, moi! ta hache pour assurer la route. » Ayant proféré ces paroles, elle suspendit le poids du panier à la branche d'un arbre.

« Elle prit la hache de son époux et revint comme elle avait dit. La femme charmante posa le bras de son mari sur son épaule gauche, elle le soutint du bras droit.

« Les rayons de la lune se glissaient au-travers des arbres.

« Et tout en parlant, ils pressaient le pas et s'avançaient vers l'ermitage[1]. »

Dans le *Nuage messager*, de Kalidasâ, un génie amoureux ayant négligé son devoir, est condamné à l'exil loin de sa compagne :

Ah ! sentence cruelle! au pied de ta montagne,
O Rama, dans le bois où, sous les verts arceaux,
Sitâ de son bain pur sanctifiait les eaux,
Depuis huit mois banni loin de celle qu'il aime,
L'exilé languissait; et déjà, de lui-même,
Sur son bras amaigri descendait l'anneau d'or;
Lorsqu'un nuage épais, pareil en son essor
A l'éléphant qui joue et court tête baissée,
Du mont soudain couvert tint la cime embrassée[2].

L'exilé parle au nuage de sa bien-aimée, il l'invoque :

Vole vers Alakâ, noble cité, séjour
De ma belle et du dieu dont l'arrêt nous sépare;
C'est la ville où Çiva, qui du croissant se pare,
Plane sur les jardins, à l'entour des palais
Que de son front d'argent blanchissent les reflets.
. . . .
Roi, libre voyageur, tu la consoleras !
Car le regret abat le tendre cœur des femmes;
La nuit ferme les fleurs et l'absence les âmes.
. . . .
Puis, je tremble pour toi si le soleil te joint :
Altéré de rosée, il n'épargnera point
Ta vapeur qui s'oppose à sa course rapide.
Va plutôt te plonger en cette onde limpide,
Claire comme un cœur pur, et qui de près veut voir
Celui dont l'ombre fraîche embellit son miroir.

1. *Mahabharata*, trad. Hippolyte Fauche.
2. Traduction d'André Lefèvre.

. . . .

Allonge ton grand corps éclatant et brumeux,
Tel qu'un pied de Vichnou qui couvre tout un monde.
Plus loin, le Kailasa[1] montre sa tête ronde
Que, sans la renverser, un géant souleva;
Et, plus blanc qu'un lotus, un rire de Çiva
Réside sur ces pics, dents de neige éternelle!

. . . .

Souvent ces purs glaciers où se peint ton corps noir
A la belle Dourgâ servirent de miroir.

. . . .

Va donc, et pose-toi, pour lui rendre la joie,
Comme un jeune éléphant qu'Indra lui-même envoie,
Sur la colonne d'or où s'arrêtent les paons.
Modérant tes éclairs, par grâce, ne répands
A travers les treillis que la lumière douce
Des vers luisants joueurs enfouis dans la mousse!
Regarde! œil de gazelle et dents de blanc jasmin,
Lèvres où la vimbâ[2] distilla son carmin,
Nombril profond, flanc large, ondoyant, taille fine
Pliant sous les trésors d'une riche poitrine,
Épanouissement de la jeunesse en fleur,
Pur chef-d'œuvre d'amour sorti du créateur.
C'est elle la moitié de mon cœur solitaire.
Le chagrin la dévore, et sa beauté s'altère
Comme l'éclat d'un lis que le givre a brûlé.
Elle est silencieuse et songe à l'exilé :
Telle d'un cygne absent la compagne est muette.
Sous le fardeau des jours elle penche la tête.
Les soupirs de sa lèvre ont flétri les couleurs,
Et couvrant à demi ses yeux gonflés de pleurs,
Ses cheveux dénoués tombent sur son visage
Plus pâle que la lune au milieu d'un nuage.
Elle trace parfois mon profil amaigri,
Tel que l'a fait l'absence; et mon geai favori
Semble me reconnaître et gémit dans sa cage.

. . . .

Mais la nuit, la nuit pèse à cette solitaire
Fidèle et sans sommeil, elle est couchée à terre.
Sur sa fenêtre assis, prêt à la consoler,
Tu l'admires, cruel! avant de lui parler.

1. Mont de l'Himalaya.
2. Byronia grandis, fruit rouge.

Tu regardes son corps, blanc sur sa couche brune,
Aminci par le deuil comme un croissant de lune [1].

. . . .

Et tout en elle est deuil! . . . .
C'est que ce cher trésor est à moi tout entier,
Comme au jour du départ l'absent peut s'y fier.

. . . .

Ah! qu'ils pèsent ces jours de l'humide saison
A l'absent tourmenté par le maître aux cinq flèches!
Parfois les bois mouillés, avec leurs senteurs fraîches,
Douces comme l'odeur qui flotte sur tes pas,
T'évoquent un moment à mes yeux, et mon bras,
Comme pour t'enlacer, ma jeune bien-aimée,
S'élance dans le vide et presse une fumée!

. . . .

Comme moi, cœur fidèle, en ce cruel divorce,
A la réflexion demande un peu de force;
Quel être dans ce monde a reçu du destin
Le bonheur sans limite ou le malheur sans fin?
Il faut qu'en son retour la roue infatigable
Relève incessamment ceux que la chute accable.

. . . .

Ainsi parla l'époux exilé. Le nuage
A la nymphe éplorée apporta le message.
Kouvéra l'entendit et, touché dans son cœur,
Oubliant à la fois la faute et la rigueur,
Réunit les amants, et de joie éternelle
Entoura les beaux jours de ce couple fidèle.

La volupté et l'amour, à travers les regrets, respirent dans cet hymne de la nostalgie conjugale. Mais son caractère panthéiste n'est-il point marqué à chaque vers, ne se trouve-t-il pas dans l'inspiration même qui fait du nuage, ce passant des airs, le confident et le messager des époux séparés?

La force de l'union conjugale est dans la famille. L'étymologie déjà nous informe de la place qu'elle tint

1. Les métaphores lunaires sont très en honneur chez les Indous comme chez les Germains panthéistes.

chez les Aryas primitifs. Le père signifie protecteur, d'après les racines qui subsistent dans le sanscrit; la mère celle qui ordonne et distribue; le frère est le porteur, l'aide; la sœur celle qu'on soigne; la fille, la laitière : c'est la vie patriarcale se reflétant dans la langue avec une pittoresque naïveté[1]. Ce culte originaire de la famille, le brahmanisme ni le bouddhimse ne l'ont pas effacé du cœur de l'Indou, malgré leur esprit monacal et solitaire : ne voit-on pas l'épouse émigrer avec l'époux dans les retraites de la pénitence? L'Orient mahométan est voilé, il relègue la femme à l'écart dans la maison et sur le seuil met en sentinelle la jalousie. Ni la vierge ni l'épouse ne marchèrent voilées dans l'Inde : « le voile de la femme, dit le Ramayana, c'est la vertu de l'épouse. »

L'enfant est le couronnement de l'union conjugale et le centre de la famille, les époux se joignent, se pénètrent, se continuent en lui.

L'Indou se montre tendre et compatissant à l'enfant :

« .... Car il n'est point dans la nature de sensation plus délicieuse que le toucher d'un enfant.

« Tous les pères, éloignés quelque temps de leurs fils, se réjouissent à leur vue, ou plutôt ne cessent un instant de les avoir présents à la pensée! toi seul donc demeurerais insensible à cette impulsion universelle?... toi seul entendrais, sans en être ému, ces touchantes paroles que prononce pour le père le brahmane à la naissance d'un enfant?...

« O toi qui proviens de toutes les parties de mon être, toi le fruit précieux de mes entrailles, toi qui es mon

1 A Weber, Indische Studien.

âme même, puisses-tu vivre cent ans ! Sur toi repose le soin de mon existence, de toi dépend la perpétuité de ma race ; vis donc heureux, ô mon fils, l'espace de cent ans[1].

« Écoute la voix de nos anciens sages, rappelle-toi ce que, dans leurs chants immortels, ils ont dit de la femme, cette compagne modeste de l'homme : c'est elle qui dans le fils qu'elle lui donne prolonge son existence en le faisant revivre dans cet autre lui-même ; c'est à ce fils qu'il doit la délivrance des âmes de ses ancêtres. La femme est la moitié de l'homme, elle est son ami le plus tendre : par sa voix caressante, elle sait dissiper les ennuis de sa solitude ; elle est son consolateur dans les peines inséparables des sentiers de la vie ; et à la mort de son époux, avec quel dévouement ne se précipite-t-elle pas sur le bûcher funèbre, résolue à ne point s'en séparer et à partager à jamais son sort, quel qu'il soit ? Plus religieuse que lui, souvent elle rallume dans son cœur une faible étincelle de vertu qui allait s'éteindre, le sauve ainsi à son insu, et attire sur sa tête les faveurs de Brahmâ.

« Non, il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'un père respectable, entouré de sa femme et de ses nombreux enfants : de quel transport n'est-il pas luimême saisi lorsqu'il reconnaît dans ces innocentes créatures sa vivante image ?... Quand un enfant accourt vers son père, et qu'il se précipite dans son sein pour l'embrasser, quoique tout couvert de la poussière qu'il vient de soulever dans ses jeux, quelles délices sont comparables à celles que lui procure ce baiser ! »

« ... La petite fourmi protége ses œufs et ne les brise

1. Mahabharata, épisode de Sacountala.

pas!... et toi, être doué du sentiment de la vertu et de la justice, tu ne protégerais pas, tu ne chérirais pas cet être faible à qui tu as donné la vie ? »

La famille fait le mariage plutôt que le mariage la famille : où l'enfant manque il peut y avoir des amants ou des amis conjugaux — il n'y a pas de vrais époux. Le code de Manou permet à l'homme de délaisser la femme stérile : la fin de l'union d'après lui est la naissance de l'enfant, ou pour mieux dire du fils qui doit faire renaître le père du sein de la mère. La plus grande vénération est prescrite aux enfants envers leurs parents : le père peut les châtier et les frapper, mais seulement avec un roseau de bambou.

Les animaux ne vivent en couple qu'en vue de leur progéniture; ils cessent d'être monogames quand cesse pour la progéniture la nécessité de leur aide. Cela se vérifie particulièrement chez les oiseaux, le nid est une prophétie. L'homme est monogame parce que pour lui la famille ne cesse pas d'exister une fois qu'elle a pris naissance. La polygamie existait dans l'Inde, mais atténuée par le génie austère et délicat de la race. Le code de Manou est implacable pour l'adultère, mais il proscrit la vente des femmes et ne veut pas que celles-ci soient dotées même sous prétexte d'indemnité au mari : une union contractée de cette façon est celle des asouras ou des mauvais esprits. Afin de ne pas rompre tout à fait avec l'antique coutume patriarcale, le don d'une vache ou d'un taureau est permis toutefois, mais seulement dans un but de consécration religieuse. Cela s'appelle l'union des saints. Le mariage uniquement contracté pour la satisfaction d'un penchant réciproque se nomme l'union

des musiciens célestes, celle des gandharvas : le code de Manou ne lui est pas favorable — est-ce parce qu'elle surpasse les simples mortels ou qu'elle ne tient pas assez compte du poids de la terre et des obligations morales du mariage? Si un père remet sa fille aux mains du fiancé avec ces mots : — Remplissez tous les devoirs qui vous incombent — il a consacré l'union du créateur; la donne-t-il richement vêtue, ornée de parures à un homme versé dans les saintes écritures qu'il a invité et reçu avec honneur dans sa maison, c'est l'union selon Brahma. Le don est-il fait à un prêtre en fonction, il marie sa fille d'après le rite des dieux. La pire façon de contracter un mariage est celle par le rapt, c'est l'union des géants; encore pire cependant est le mariage si le séducteur a d'abord enivré la jeune fille à l'aide de boissons capiteuses, ce qui est l'union des sangsues. D'après le livre de Manou, les mariages contractés par vente, pure inclination, ou séduction, portent de mauvais fruits; il n'en peut résulter que des fils cruels, menteurs, ou méprisant les védas. Le code défend de marier la plus jeune sœur avant l'aînée, il n'aime pas qu'on prenne sa femme dans le cercle d'une parenté trop rapprochée, ou dans une famille où règnent des maladies, non plus que dans celles qui négligent les pratiques religieuses. Il convient de choisir autant que possible une jeune fille qui ait le maintien décent du cygne — ou de l'éléphant [1] — qui ait les dents petites et les cheveux fins. Qu'on évite celles qui ont la voix forte, les yeux rouges, la bouche loquace, ou celles dont le corps est poilu.

1. Le plus pudique des animaux : l'Indou du règne animal.

Mais la chose essentielle est le mutuel amour :

« Qu'une fidélité mutuelle se maintienne jusqu'à la mort, tel est, en somme, le principal devoir de la femme et du mari. »

* * *

« Celui-là est un homme parfait qui se compose de trois personnes réunies, sa femme, lui-même et son fils ; et les Brâhmanes ont déclaré cette maxime : le mari ne fait qu'une même personne avec son épouse. »

* * *

« Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme, et la femme avec son mari, le bonheur est assuré pour jamais. »

* * *

« Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites; mais lorsqu'on ne les honore pas, tous les actes pieux sont stériles[1]. »

— Honorez les femmes ! a dit Schiller.

Capable des plus nobles actes de dévouement et de la dernière perversité, à la fois, comme dit Labruyère, meilleure et pire que l'homme, la femme n'a guère le sens de la justice, chose trop abstraite pour elle, et qui ne parle pas à sa sensibilité et à son imagination : les madame Roland sont rares. L'amour de la justice est une vertu de l'homme, la vertu virile par excellence, car elle donne à l'homme sa valeur et sa dignité. Certes, la femme ne mérite pas toujours le mot de Rousseau qu'elle n'est qu'un grand enfant ; son héroïsme d'amour est souvent admi-

1. Code de Manou.

rable! Cependant il est vrai de dire que les femmes comme les enfants préfèrent ce qui brille à ce qui éclaire, qu'elles s'attachent aux personnes plus qu'aux institutions et vivent de partialité. La femme ne peut s'empêcher d'aimer, mais quand elle aime quelque chose, derrière ce quelque chose se trouve généralement quelqu'un ; il y a du parti pris, celui de son cœur, dans ses enthousiasmes. L'autorité personnifiée, la majesté princière l'attirent plus que la majesté de la loi. Elle aime la force ou du moins le pouvoir, chose masculine; l'éclat dans la force l'éblouit et volontiers en toute contrée l'attire, même la précipite sur le passage des princes : un regard princier la fascine, un royal sourire l'enivre; n'est-ce pas la puissance souveraine qui s'incline et se rend à la beauté plus forte?

La femme dans l'Inde vit en pleine théocratie, le prince lui apparaît revêtu des rayons de la divinité. Quelle joie de trouver sous ce rayonnement divin la chaleur humaine, un cœur sensible aux charmes de *l'éternel féminin?* Voici le roi Douchmanta qui part pour la chasse. Les femmes pour le voir accourent sur les terrasses : « Oh! s'écrient-elles délirantes, c'est l'intrépide Vasou lui-même : Indra armé de ses foudres s'avancerait avec moins de splendeur! » Et mille mains charmantes faisaient à l'envi descendre sur lui une pluie de fleurs, tandis que de vertueux brahmanes, les bras tendus vers le ciel, cherchaient à attirer sur le monarque les faveurs de Brahma[1]. »

On comprend que des princes placés si fort au-dessus des vulgaires mortels se dispensassent de suivre en toute occurrence les règles de la morale vulgaire. Jupiter et

1. Mahabharata.

Louis XIV passèrent sur mainte formalité, cela ne vaudrait pas la peine d'être dieu pour ne s'en point affranchir. Toutefois, si les monarques indous se dispensent assez volontiers des règles prescrites pour le mariage ordinaire, ils ne perdent jamais dans leurs rencontres cette exquise pudeur dont l'âme des Indous est tout imprégnée, qui s'échappe de celle des princes comme de celle des simples mortels et monte à leurs lèvres pour y éclore en fleurs de langage, en images poétiques à la fois chastes et brûlantes.

Sacountala surprise au fond de l'ermitage paternel par le roi Douchmanta le prie d'attendre le retour de l'anachorète afin qu'il dispose de sa main. Le royal amoureux n'est pas de cet avis : « Qu'est-il donc besoin de son consentement? répond-il avec feu; n'est-ce pas à l'âme seule à se donner elle-même à l'âme aimante qui doit lui servir de refuge dans les plaisirs, comme dans les peines de la vie? D'ailleurs le divin Manou, notre grand législateur, en réglant les différents modes d'union propres aux diverses castes, a spécifié celui-là pour la noble race des kshatryas; ne crains donc pas, chère Sacountalâ, en m'accordant ici ta main de ton propre mouvement, de commettre un acte répréhensible, et dont la vertu ait jamais à rougir.

« — Eh bien! répond la vierge, les joues colorées de la plus aimable pudeur, s'il est vrai qu'en cédant à ton désir je ne pèche pas contre la sainte loi du devoir, s'il est vrai que je puisse ainsi que tu me le dis (et voudrais-tu me tromper!) disposer moi-même de mon cœur, écoute, ô Roi! les conditions qu'ose t'imposer une fille timide : Si de l'union que nous allons contracter il doit résulter la

naissance d'un fils, engage-moi ta parole royale de lui donner le titre de Youva-râdja[1], et de le faire reconnaître à tes peuples comme ton légitime successeur. »

Chacun est ici dans son rôle, Douchmanta dans son rôle d'homme et de roi, Sacountala dans son rôle de femme. Quant aux paroles que le poëte met dans la bouche du monarque, c'est l'éternel discours de l'amour qui fuit la conscience dans le sophisme. Le sophisme est l'avocat naturel de la passion. Mais que fait la femme en présence du séducteur? elle se plaît aux assurances qu'il lui prodigue, elle désire qu'il la rassure et timidement l'invite à le faire; elle aussi trouve dans son esprit un avocat complice de son cœur.

Ce petit dialogue est le thème unique sur lequel, depuis qu'il y a des hommes et des femmes, et tant qu'il y en aura, les scènes de séduction broderont leurs variantes.

Celle-ci, je me hâte de le dire, finit bien, et Douchmanta, le séducteur séduit, est fidèle à sa parole comme à son amour. Après avoir mis à l'épreuve Sacountala, ainsi que Rama crut devoir le faire à l'égard de la vertueuse Sitâ — afin de dissiper devant ses peuples tout injurieux soupçon — il fait de la fille de l'anachorète la reine de son royaume, et de son fils, Bharata, publiquement reconnu, l'héritier de son trône. Tout est bien qui finit bien, alors surtout que les rois épousent des filles d'anachorètes et resserrent ainsi les liens du sacerdoce et de l'empire.

Le peuple indou est voluptueux en même temps que rêveur et tendre; la chair le tourmente. Ne serait-ce point

1. Littéralement jeune roi, c'est le titre de l'héritier présomptif de la couronne.

là, avec le désir du repos propre au pays du soleil et l'esprit métaphysique, la raison de son effort pour dompter les sens? Le contraire naît du contraire, prétend Socrate. Il y a dans l'Inde des femmes ascètes, le saint accomplit des prodiges, il réalise des miracles, il dépasse les dieux eux-mêmes parfois et menace de les détrôner; c'est un Hercule qui combat les monstres de la chair réputés invincibles : monstre lui-même de sainteté! Mais la volupté est toujours là qui guette l'homme dans le saint et qui attend l'instant de ressaisir le saint en reprenant l'homme, en chatouillant de son aiguillon les sens qui peut-être ne sont qu'assoupis. Ces combats de la sainteté et de la volupté sont magnifiquement décrits dans les poëmes épiques. C'est d'un de ces conflits qu'est née Sacountala, elle est sortie d'une victoire de la femme. Le saint Visouâmitra menaçant de détrôner Indra par sa piété, celui-ci, inquiet de son empire, lui envoie sa plus belle nymphe pour le tenter. « O la plus belle des Apsaras, lui dit-il, j'attends de toi une faveur. Visouâmitra, par la violence des tourments qu'il s'inflige, accroît tellement aux yeux de Brahma la somme de ses mérites, que je tremble que bientôt il ne l'emporte sur les miens et ne me prive de mon autorité. Va donc, et cherche par mille moyens à le troubler dans ses actes religieux. Avec cette fleur de jeunesse et de beauté qui brille dans tous tes charmes, comment pourrais-tu ne pas réussir? Mets tout en usage; et ce son de voix si touchant, et ce regard si doux, et ce sourire si perfide; je te devrai le repos. »

La nymphe de beauté doute de son pouvoir; comment réussirait-elle où le maître de la foudre risque d'échouer? Elle rappelle à Indra tous les actes étonnants, tous les

prodiges, tous les miracles du saint : « Qui, moi, s'écrie-t-elle, j'oserais aborder, toucher cet être effrayant, au front resplendissant comme le feu du sacrifice, redoutable comme le temps destructeur, lorsqu'à son seul aspect les plus grands saints, Soma[1], l'inflexible Yama[2] lui-même sont pénétrés de terreur! Cependant tu l'ordonnes, ô chef des Souras[3], il faut que j'obéisse. Mais je t'en supplie, pense aux moyens de diminuer les dangers que je cours dans cette entreprise hardie. Ordonne à Marouta, le dieu des vents, de diriger avec grâce les plis de ma robe, de la soulever un peu quand je formerai devant le vertueux Mouni une danse légère ; que Manmatha[4] aux flèches brûlantes s'attache à mes pas, et que le zéphir répande autour de moi les parfums les plus enivrants.

« Un peu rassurée par la promesse d'Indra, qui accède à ses désirs, la nymphe descend sur la terre, s'arrête non loin de la sauvage retraite de Visouâmitra, et sur une pelouse d'où elle peut être vue du saint ermite elle se met à folâtrer en imprimant à ses pas un mouvement cadencé. Cependant Marouta, au souffle parfumé, se joue dans les plis ondoyants de sa robe qui la dispute en blancheur aux froids rayons de l'astre paisible des nuits, et occasionne un voluptueux désordre que Ménacâ, comme si elle cédait à un mouvement de pudeur, augmente encore en feignant de le réparer.

« Malheureusement pour le saint homme, ses regards viennent à tomber sur la nymphe dans ce dangereux mo-

1. L'un des noms du génie qui préside à la lune.
2. Dieu des morts.
3. Synonyme de dévas, par opposition à asouras, le mauvais esprit.
4. Épithète donnée à Câma, l'amour indien, littéralement *trouble-cœur*.

ment; un désir qu'il ne peut vaincre s'empare de ses sens, et laissant tomber de ses mains le véda profané, il vole vers l'enchanteresse qu'il détermine facilement à venir habiter son ermitage. »

La Ramayana nous parle d'un solitaire qui, bien supérieur à Siméon stylite sur sa colonne, « assis sur une pierre et n'ayant que le vent pour seule nourriture, soutint dix mille années une pénitence douloureuse. Effrayés d'une telle énergie, tous les dieux, Indra à leur tête, de s'écrier : « Cet anachorète a l'ambition de nous enlever notre place. » Cependant ils avisent et lui envoient, pour assurer le trône des immortels, cinq apsaras qui firent tomber sous le pouvoir de l'amour le grand ascète, « de qui le regard embrassait le passé et l'avenir du monde. »

Un magistrat disait de nos jours qu'en toute cause qu'il avait à instruire il se posait d'abord cette question : où est la femme? Certainement la femme n'est pas tout l'homme, mais elle en est, s'il faut en croire la Bible et le code civil, la moitié. Dans tous les cas, elle est un désir de l'homme, désir sur lequel repose l'espèce et sa continuation; désir que par conséquent les dieux qui veulent cette continuation ont pris soin de faire le plus impérieux de tous les désirs. Ces dieux que l'Inde connaissait ont veillé à ce que l'homme ne les détrônât point; ils peuvent se rassurer : la femme est là et leur cause gagnée même contre les saints, le monde ne finira pas. Bouddha ne l'emportera point et l'on ne cessera de renaître en ce monde, et peut-être dans l'autre, car le paradis pour l'homme c'est d'abord la femme. Mahomet était de cette opinion, et les Indous qui ne se résignaient pas à se laisser absorber dans l'âme universelle ou dans le nirvâna

bouddhiste n'eussent point renoncé davantage à ne plus retrouver de sexe dans le ciel : ils avaient peuplé celui d'Indra de nymphes qui l'unissaient à la terre où, types de l'idéale beauté, elles descendaient quelquefois parmi les mortels éblouis.

« Ah ! si cette belle nymphe avait touché la terre avec ses pieds, dans les sentiers sablonneux de la forêt mouillés par la pluie, on apercevrait l'empreinte de ses beaux pieds colorés de laque rose, laissée derrière elle et distinctement marquée par le poids de ses hanches[1]. »

La nymphe c'est toujours la femme, mais la femme telle que la caresse, telle que la rêve l'imagination plutôt que le cœur des Indous : la pure volupté. L'Indou nous a fourni la preuve qu'il comprenait la vierge et l'épouse — il comprend aussi l'amante et la femme idole des sens. Jamais néanmoins la volupté chez lui ne descend à la lubricité ni à la grossièreté ; la sensualité quelque flamme qu'elle jette est encore resplendissante d'amoureuse poésie. Rien de moins cynique que l'Indou, il aime trop la femme pour cesser de la respecter, son délicat instinct l'avertit que la saveur de la jouissance c'est un reste de pudeur conservé jusque dans les derniers sacrifices de la pudeur. L'Indou est le plus amoureux en même temps que le plus pudique des peuples. Dans Sacountalâ règne la langueur, mais voici le brasier des voluptés qui s'allume. Ce n'est plus la vierge qui s'offre à l'imagination du poëte et qui l'impressionne, ce n'est plus une tendre mélodie qui s'élève dans son cœur à l'aspect de la candeur rougissante ; l'idylle est finie, les sens

1. Drame d'Ourvaçi.

ont gagné à la main, ils se cabrent comme des chevaux hennissants qu'avec peine maîtrise le cocher :

« Sur le chemin qui mène aux rendez-vous d'amour,
Que de fleurs en lambeaux gisent au point du jour!
Mandâras, lotus d'or, que les femmes éprises
Dans leur course rapide abandonnent aux brises;
Perles, rubis, joyaux perdus, foulés aux pieds,
Quand sur le sein qui s'enfle éclatent les colliers!
Alors, aventurant une main téméraire,
L'amant rompt la ceinture à ses désirs contraires;
Les femmes que déjà leur robe défend mal
Couvrent la lampe en vain de poudre de sandal;
La rebelle résiste à leur bras qui se pâme,
Et leur jette au visage une gerbe de flamme [1]. »

Le Ramayanâ nous peint ainsi l'intérieur du palais des femmes du ravisseur de Sitâ, dans la ville de Lanka, « dont jadis le séjour était la récompense des bonnes œuvres » et qui maintenant « s'en allait, pour ainsi dire, espionner les secrets du ciel par ses hautes maisons élancées dans les airs. »

— « Là soufflait une senteur exquise, enivrante, céleste, exhalée des breuvages, des onguents de toilette et des bouquets de fleurs... N'est-ce point ici le Swaya? Ne serait-ce point ici le monde des dieux? » pensait Hanoûmat [2], observant mainte et mainte fois ce palais. Il vit là des lampes d'or, qui semblaient méditer, pensives comme des joueurs vaincus au jeu par des joueurs plus habiles. Il vit là des femmes d'une éclatante splendeur, assises par milliers sur des tapis dans une grande variété de costumes avec des bouquets et des robes de toutes les couleurs.

1. Le Nuage messager.
2. Hanoumat, le plus excellent et le plus fort des singes qui, sur l'ordre de son roi, l'*Indra des singes*, est allé à la découverte de Sitâ.

Tombé sous l'empire du sommeil et de l'ivresse, quand la nuit fut arrivée au milieu de sa carrière, ce troupeau de femmes renonçant au plaisir de ses jeux s'endormit alors en mille attitudes. En ce moment, dans le sommeil des oiseaux, dans le silence des robes et des parures, la salle parut comme une forêt de lotus, où se taisent les abeilles et les cygnes.

« Alors cette pensée vint à l'esprit du singe : voilà sans doute les étoiles qu'on voit tomber de temps en temps, rejetées du ciel, et qui sont venues toutes se rassembler ici ! En effet, ces femmes rayonnaient là manifestement de la même couleur, du même éclat, de la même sérénité que les grandes étoiles à la splendeur éclatante.

« Là, sur des pavanas, des tambours, des cymbales, des siéges, des lits magnifiques et de riches tapis, des femmes dorment fatiguées, celles-ci de jeux, celles-là du chant, les autres de la danse.

« Ici, un bras mis sur la tête et posé sous de fins tissus, sommeillent d'autres femmes, parées de bracelets d'or et de coquillages. Celle-ci dort sur la poitrine d'une autre, celle-là sur un sein de la première...

« Ces belles à la taille svelte semblaient, par le tissu de leurs bras enlacés, une guirlande tressée de femmes; guirlande aussi brillante qu'au mois de mâdhava un bouquet de lianes en fleur tressées dans un feston autour duquel voltigent les abeilles enivrées. »

Qui sent vivement la beauté sent vivement son contraire, la laideur. A la recherche de la Mithilienne, le brave singe découvre dans un bosquet touffu un tout autre tableau, envers du précédent.

Il vit des Rakshasis difformes. Les unes avaient trois

oreilles, les autres avaient des oreilles comme le fer d'un épieu ; celles-ci avaient d'amples oreilles, celles-là n'en avaient point ; quelques-unes n'en avaient qu'une. Telle aurait pu s'envelopper des siennes comme d'une coiffe[1] ; telle, sur un long cou grêle, soutenait sa tête d'une grosseur énorme : l'une avait de beaux cheveux, l'autre était chauve, les cheveux d'une autre lui faisaient comme un voile. Celle-ci était large du front et des oreilles, celle-là portait flasques et pendants le ventre et les mamelles : beaucoup avaient les dents saillantes, la bouche rompue, le visage laid et difforme.

« Elles avaient la face rébarbative et le teint noir ou tanné : irascibles, amies des rixes, elles tenaient à la main des marteaux, des maillets d'armes et de grandes piques en fer.

« Celle-ci avait une gueule de crocodile, celle-là une hure de sanglier ; les unes étaient courtes, les autres longues, bossues, naines ou déhanchées. Il y en avait avec les pieds d'un éléphant, d'un âne ou d'un chameau, avec le mufle d'un tigre ou d'un buffle, une tête de serpent, d'âne, de cheval ou d'éléphant ; d'autres avaient le nez campé au sommet du crâne. Il en existait de bipèdes, de tripèdes, de quadrupèdes : celles-ci avaient de larges pieds, celles-là un cou et d'autres les mamelles d'une longueur démesurée. En voici avec une bouche et des yeux d'une grandeur immense ; en voilà avec une langue et des ongles excessivement longs : voici le facies d'une chèvre, le facies d'une cavale ; l'une est vache par sa tête, l'autre a un cou emmanché avec le chef d'une truie...

1. Observez l'oreille des madones de Raphaël, celle particulièrement de la Vierge à la chaise : c'est un morceau de choix et tout féminin.

Avides de graisse et de viande, elles boivent et mangent continuellement; elles font aliment de tout, mais quoi qu'elles mangent toujours elles ne sont jamais rassasiées. »

Ces laideurs sont vues dans le miroir de la beauté féminine, et plus elles sont expressives plus elles attestent chez le poëte la présence d'un idéal qui lui permet de les apercevoir. Ces mégères hideuses et bestiales ont pour mission de tourmenter la belle Sitâ, que le bon singe attendri voit au milieu d'elles pleine de langueur et le corps exténué — semblable « à la richesse tombée, à la mémoire quand elle s'affaisse dans l'incertitude; à une espérance qui s'est envolée, à un ordre qui n'est plus soutenu par la puissance. »

L'Indou n'aurait jamais imaginé de faire de la femme l'égale de l'homme. L'homme et la femme ne sont pas inégaux, ils sont différents. La femme ne peut être l'égale de l'homme en ce qui est masculin, ni l'homme l'égal de la femme en ce qui est féminin. Il est des choses pour lesquelles la femme, en tout pays, l'emportera sur l'homme; d'autres où elle lui restera inférieure ; et quand on demande l'émancipation de la femme il convient de savoir s'il ne s'agit pas d'émanciper la femme de la nature féminine — en la détachant de l'*éternel féminin*. Si cette ambition pouvait se réaliser, que deviendrait l'homme et que deviendrait la société? Mais il n'y a point de risque qu'elle prévale jamais, les vraies femmes sentant trop ce qu'elles perdraient, et ce que les hommes perdraient à ce qu'elles cessassent de l'être. Contre la nature on n'institue rien, et la nature, afin de les unir, opposa l'homme et la femme : elle les a faits différents pour les confondre dans l'amour où se marient leurs qualités. Quiconque aime

sent très-bien que non-seulement le corps, mais le cœur et l'esprit sont, chez l'homme et chez la femme, de sexe différent. C'est là précisément ce qui fait le charme et l'avantage mutuel de leur échange : ils éprouvent une jouissance intime à s'unir dans leurs dissemblances, et à s'achever l'un l'autre en s'unissant. S'ils étaient analogues, ils ne pourraient que se joindre : car pour s'unir il faut se pénétrer. Si l'amour qui est l'attraction des sexes se bornait à un échange des corps, il ne serait qu'un accident périodique. Mais il y a cent autres manières pour les âmes de ressentir leur contact et d'adhérer entre elles : le regard, le sourire, la parole, le silence, tout les rapproche quand elles s'aiment.

Le droit de la femme c'est d'être femme, la liberté féminine celle qui permet à la femme l'usage et la culture de toutes ses facultés. Les Indous n'ont pas eu de congrès où l'on prêchât l'émancipation des femmes, point de docteurs ès droits politiques réclamant pour elles le vote et la députation, c'est-à-dire la faculté de devenir des hommes manqués. Ils sont restés dans l'orthodoxie de la nature, et sans avoir élevé la femme jusqu'au rang qui lui permet l'exercice de toutes ses facultés au plus grand profit de l'homme et de la société, on reconnaîtra qu'ils ne l'ont pas seulement adorée dans sa beauté, mais qu'ils l'ont estimée aussi et respectée dans ses vertus. Elle n'a pas été seulement pour eux un objet de plaisir ou de luxe; elle a été une créature morale, et souvent, sous les traits de l'épouse, l'associée de l'homme dans les peines et dans les douleurs de la vie, sa consolatrice, son inspiratrice dans le devoir ; disons tout d'un simple mot, son amie : sa compagne.

Tel est l'idéal féminin des Indous, c'est-à-dire la femme vue dans les poëtes.

Mais de l'idéal à la réalité, du poëme au gynécée il y a loin, et ces princes qui élevaient à leur rang des vierges timides savaient au besoin faire respecter la fidélité conjugale autrement que par l'amour et l'admiration qu'ils inspiraient.

Une femme de Prasenadschit, roi d'Ajodha, se promenant sur une terrasse du palais, aperçoit le frère du roi, prince d'une grande beauté; elle lui jette un bouquet. Que fait le roi? Le roi fait couper à son frère les mains et les pieds en châtiment de cette faveur. Le bienveillant et doux souverain de Magadha fait piler une de ses femmes infidèles dans un mortier. Ces traitements atroces sentent l'Asie : ils révèlent toutefois la cruauté de l'institution despotique bien plus que l'âme des Indous, et s'il faut chercher le despotisme dans les pratiques du despotisme, nous ne nous sommes pas trompés en cherchant l'âme de l'Inde dans ses poëtes et dans ses philosophes, dans ses métaphysiciens du cœur et dans ceux de l'esprit. Qu'est-ce qu'un peuple, en effet, si ce n'est une manière spéciale et commune de penser, de sentir et d'imaginer; et quelles œuvres nous donneront les expressions les plus décisives, en même temps que les plus élevées de cette manière de penser, de sentir et d'imaginer, si ce ne sont pas celles de ceux qui, nés de ce peuple, ont pensé le plus fortement, senti le plus vivement, imaginé le plus richement, ceux-là enfin qui ont su le mieux exprimer ce qu'ils ont le mieux compris ou éprouvé?

VI.

SYRIENS ET PHÉNICIENS.

Dualisme naturaliste. — Baal, Aschéra; Moloch, Astarté. — Culte des divinités vierges. — Le féminin et le masculin dans la mythologie. — Moloch; les sacrifices humains. — La terreur dans la religion : Moloch et Jéhovah. — Génie gouvernemental et colonisateur des Phéniciens. — Phéniciens et Romains.

Les Syriens et les Phéniciens qui se rattachent à la race des Sémites, ne sont cependant pas des monothéistes à la manière des Juifs ou des Arabes. Ce ne sont pas non plus des polythéistes à la manière des Grecs, ni des panthéistes à la façon des Indous. Ils se rapprochent davantage du dualisme dans leur système religieux; mais leur dualisme beaucoup moins accusé que celui des Perses, et dans lequel des divinités opposées se fondent parfois l'une dans l'autre quand elles n'échangent pas leurs attributs, ne cesse pas de côtoyer le phénomène physique dont il est tiré et qu'il a peine à transformer en un phénomène de conscience. Il est dans son génie plus naturaliste que moraliste. Les Perses, après avoir commencé par déifier les puissances naturelles, utiles ou nuisibles à l'homme, ont promptement converti ces forces en puissances morales; la lutte des éléments est devenue celle des passions, — le drame de la nature s'est transformé en un

drame intérieur. Les Phéniciens et les Syriens sont restés plus près des impressions du dehors qui éveillèrent le désir ou la crainte bientôt divinisés; toutefois ils se rapprochent des Juifs en ceci que leurs divinités sont celles de peuplades dont l'essence est l'activité, non la contemplation. Le dieu Baal est un dieu agissant dans la nature, et qui, tout en s'y manifestant, la gouverne : ce n'est pas un dieu qui se laisse être et se suffise dans son être. Il combat les forces hostiles et les plie à sa souveraineté; il éloigne tour à tour le soleil trop rapproché de la terre, et l'en rapproche afin de la féconder; il se rend lui-même visible dans le cours des saisons. Son culte, venu de la Chaldée, et que les Syriens semblent avoir emprunté aux Babyloniens, est un des plus anciens qui ait existé.

Baal, à l'origine, dut être comme tant d'autres dieux primitifs placés en tête des familles divines une personnification du soleil. Maître du ciel, il envoie ses rayons à la terre humide, la déesse Aschéra, déesse de la fécondité : c'est, en un sens, Apollon fécondant Vénus. En opposition avec ces deux divinités apparaissent Moloch et Astarté, qui représentent l'ardeur torride et l'infertilité. Ce sont les divinités arides. Moloch est représenté sous la forme d'un taureau, ou bien sous forme humaine avec une tête de taureau ; le porc, rendu furieux par la chaleur de l'été, lui sert également d'emblème. Dieu redoutable et redouté, il stérilise et tue. Astarté, déesse de la virginité et de la guerre, cumule la nature de Diane avec celle de Minerve. Comme Diane, elle a pour symbole la lune, comme Minerve elle porte une lance ; c'est ainsi qu'elle est représentée dans les temples de Chypre et de Cythère, et sur les médailles de Sidon. Dans l'antique

forteresse de Carthage, elle figure montée sur un lion, sa lance à la main. C'est à elle que les Philistins consacrèrent les armes du roi Saül. Le culte d'Astarté n'était guère moins cruel que celui de Moloch, cet insatiable buveur de sang humain. Il semble bizarre que, presqu'en toute mythologie, ce soient les déesses dont la virginité est l'attribut particulier qui donnent lieu aux cultes impitoyables. Cela s'explique cependant : la fécondité leur manque, et pour garder leur virginité intacte il faut qu'elles renoncent à tous les sentiments tendres. Elles doivent se faire un cœur stérile pour garder un corps vierge. En Thrace, l'on immolait des victimes humaines à Diane et à son frère Apollon. Les enfants de Niobé, cette *Mater dolorosa* de la Grèce, sont tués sans pitié, les fils par Apollon, les filles par Diane, qui épuise sur eux son carquois sans épuiser son ressentiment contre leur mère dont l'orgueil a osé se comparer à Junon et se glorifier du nombre de ses enfants. Les vestales de Rome qui laissaient s'éteindre le feu sacré étaient enterrées vives. Moloch aussi est infécond, c'est un dieu célibataire et solitaire comme Jéhovah ; tous deux sont des dieux jaloux : le cœur manque. Jésus n'est venu que pour en donner un au dominateur du Sinaï.

Il se rencontre dans toutes les mythologies des attributions masculines et féminines, les divinités y marchent presque toujours deux à deux, excepté chez les purs Sémites, Juifs et Arabes, qui ne connaissent point de déesses et qui n'ont pas même su introduire dans leur dieu unique la pitié qui supplée à cette insuffisance. Le soleil, par exemple, est toujours masculin, qu'il engendre l'idée d'Osiris, d'Indra, d'Ormuzd ou de Baal. La lune n'en-

gendre que des déesses ; la terre est féminine, car elle est non-seulement féconde mais fécondée : Isis, Cérès sont femmes, voilà l'éternel féminin dans le culte. D'où vient donc qu'Astarté, bien que femme, soit guerrière de même que Minerve? C'est apparemment que la déesse patriotique est conçue comme inspiratrice du courage chez les hommes ; telles les Walkyries du nord, qui excitent les hommes à la bravoure. Astarté semble n'avoir été conçue comme déesse de la guerre que par suite de son action néfaste et destructive. Cependant elle protége aussi les peuples qui l'invoquent, et si Moloch, avec lequel elle marche de compagnie, ne se laisse point détourner de ses rigueurs, elle, du moins, se prête aux tempéraments. Déesse lunaire, elle est nomade, et les Phéniciens l'appelaient Didon, c'est-à-dire l'errante : elle erre dans les plaines du ciel, pâle voyageuse, et brille doucement sur les monts. N'est-ce point là qu'un soir Endymion surprit Diane attardée? Ici nous relevons le phénomène d'une déesse se transformant en une autre. Le dieu nomade du soleil, Baal, cherche la déesse disparue ; il la trouve enfin dans le lointain occident, dénoue sa ceinture, et ce divin hyménée transforme la déesse virginale en la déesse génératrice : Astarté devient Aschéra, Didon l'errante devient Anna, qui signifie, en phénicien, l'aimable et l'avenante. La vierge céleste est devenue la Junon du ciel, et les dieux Eros et Pothos, l'amour et le désir, du même coup sont devenus les enfants du dieu soleil et de la déesse de la lune. Il en advint qu'à Carthage Astarté, fondue avec Aschéra, fut honorée par la prostitution de jeunes filles. L'étoile du matin, Vénus, était consacrée à Aschéra, comme la pure lumière de la

lune à Astarté. Aschéra d'ailleurs possède plus d'une ressemblance avec Vénus aphrodite, elle est sortie comme elle des flots de l'océan : l'influence des mythes grecs est très-sensible dans la mythologie des Syriens et des Phéniciens, Sem et Japhet s'y rencontrent par la grâce de la Méditerranée. Aschéra et Astarté, fondues en une seule divinité, grâce à Baal qui a rompu le charme, c'est à la déesse mixte que s'adresse l'invocation suivante où se retrouve faiblement l'instinct sémite du monothéisme : « Déesse Astarté, toi qui es des dieux et des hommes la force, la vie, le salut, et aussi la mort et la ruine! »

Adorée comme vierge, Astarté exigeait le culte de prêtresses vestales auxquelles la plus rigoureuse chasteté était prescrite. Ces prêtresses veillaient à ce que pas une femme mariée n'entrât, à Chypre, dans son sanctuaire; elles entretenaient dans ses temples le feu qui brûlait sur ses autels comme sur ceux de Moloch. Les sacrifices humains qu'on lui faisait n'atteignirent pas les effroyables proportions de ceux qui constituaient le culte de l'anthropophage Moloch ; cependant plus d'une vierge fut immolée à la « vierge céleste. » Astarté était en outre servie par des prêtres voués au célibat; et tandis que ceux d'Aschéra se livraient à des débauches inouïes afin de se mieux identifier avec la nature de la déesse présidant à la naissance, ceux d'Astarté s'efforçaient par les plus rigoureuses mortifications de tuer la chair. A l'époque des grandes fêtes de la déesse, à Hiérapolis, on voyait des jeunes gens, pris d'une rage enthousiaste, au milieu du fracas des timbales, des trompettes et des flûtes, saisir dans leur délire sur l'autel de la déesse l'épée qui y reposait et se mutiler eux-mêmes. L'émasculation était regardée

comme le suprême sacrifice et le plus agréable à la déesse. Frénésie de la logique, à quelles aberrations tu aboutis! Après que les hommes ont fait à leur image leurs divinités, ils s'efforcent de leur ressembler, et cet effort les met au-dessous de leur propre ressemblance. La prostitution sacrée et l'émasculation sacrée sont le dernier terme pratique de l'antithèse religieuse personnifiée dans les deux déesses phéniciennes.

Les jeunes gens, a dit un bon juge, aiment l'antithèse et s'égarent à sa suite. Ainsi font les peuples jeunes, à imagination contrastée, qui ne sont pas nés artistes ou qui ne sont pas devenus philosophes. La nature a des contrastes, mais elle les unit par l'échelle des transitions : ce ne sont que des extrêmes. Qu'on supprime les intermédiaires, ces extrêmes apparaissent comme des oppositions. Les oppositions saisissent l'imagination et sont plus apparentes ; il faut pour discerner les transitions plus d'esprit et de tact, une observation patiente et suivie du réel dont tous les peuples ni tous les individus ne sont pas capables. La science expérimentale ou l'intuition philosophique permettent seules d'y arriver, et les Sémites ne connurent ni l'une ni l'autre. Ils ne connurent pas non plus la poésie de la nature, et quand il leur arrive d'être un peu poëtes c'est parce qu'un oblique reflet du génie grec est tombé sur eux par accident : le culte d'Adonis, à Byblos, en est un exemple.

La figure dominante de la mythologie phénicienne reste celle de Moloch. Ce dieu efface tous les autres par la terreur qu'il inspire. L'antiquité ne connaît rien de plus horrible. Il dédaigne les sacrifices d'animaux, il faut ce qu'il y a de meilleur à l'ogre divin : on ne

peut lui offrir que des victimes choisies parmi les plus notables citoyens, des enfants, des jeunes gens encore purs. On donnait au monstre qu'on avait soi-même créé son fils premier-né, son fils unique, ses plus chers enfants. On immolait à cette fiction, on livrait à ce fantôme sans existence les plus précieuses existences et les plus saintes. Eusèbe raconte que le fils aîné du roi, vêtu de pourpre, lui fut un jour sacrifié. Le sacrifice projeté d'Abraham, celui de la fille de Jephté et celui d'Iphigénie sont des exceptions isolées et qui revêtent d'ailleurs un certain caractère de poésie. Ceux qu'on fait à Moloch sont la règle; ils constituent son culte même. Quand le roi Joram d'Israël eut enfermé dans Kir-Hareseth le roi des Moabites « celui-ci prit le premier-né de ses fils, destiné au trône, et le sacrifia en son lieu et place sur le rempart. » Le fils de Hannon, Amilcar, s'offrit lui-même en holocauste sur un bûcher après la défaite des Carthaginois à la bataille d'Himéra. Son petit-fils Annibal sacrifia 3,000 prisonniers himériens à Moloch; Himilcon, en l'an 406, lorsqu'il vit son camp envahi par la peste lors du siége d'Agrigente, lui offrit un enfant contre la possession de la ville. Quand Agathocle de Syracuse débarqué en Afrique eut battu l'armée carthaginoise et se fut avancé jusque sous les murs de la ville, les Carthaginois croyant avoir attiré sur eux la colère du dieu parce qu'ils lui avaient immolé, dans les derniers temps, au lieu des plus notables citoyens, des enfants étrangers qu'ils avaient achetés à cette fin, crurent ne pouvoir réparer leur faute qu'en sacrifiant sans plus tarder au dieu courroucé 200 garçons appartenant aux familles les plus distinguées; et les familles soup-

çonnées de lui avoir soustrait par substitution leurs enfants lui en offrirent trois cents de leur plein gré[1]. Diodore qui relate ce fait dit qu'à Carthage il y avait une statue d'airain de Moloch (il l'appelle Saturne) qui élevait les mains, de telle sorte que les victimes qu'on plaçait sur celles-ci glissaient dans le gosier, abîme rempli de feu. » — Tu ne donneras point de tes enfants, dit Moïse[2], pour les faire passer par le feu devant Moloch. — Les victimes sacrifiées devaient pour être agréables au dieu aller à la mort sans plainte. Leurs gémissements, du reste, étaient dominés par le retentissement des instruments qui célébraient ces fêtes. Les mères devaient assister au spectacle sans pleurer, ni soupirer. Un poëte romain cité par Plutarque[3] invoque les « dieux paternels » de Carthage, dont les « temples sont sanctifiés par l'assassinat, et qui se procurent le respect par l'épouvante des mères. »

D'où vient ce terrorisme qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir de plus atroce? Les habitants de Tyr et de Sidon, ceux de Carthage, étaient-ils des monstres? Non, c'étaient au contraire avec les Grecs les hommes les plus cultivés de l'antiquité. Mais la souche phénicienne est dure, le caractère rude; caractère de sémites marins. Quoique très-industrieux, ingénieux, inventifs et actifs entre tous, ils ont l'imagination violente et tragique; ce sont des terroristes religieux. Les puritains anglais, peuple de marchands aussi et de marins, habitués à vaincre les éléments, impitoyables envers eux-mêmes comme la na-

1. Diodore. — Max Duncker, *Histoire de l'antiquité.* — Movers, *Religion des Phéniciens.*

2. Lévitique.

3. *De superstitione.*

ture l'est à leur égard, ont poussé au noir Jéhovah et l'ont conçu, sur le modèle biblique, avec plus de haine que d'amour comme un roi jaloux qui dans ses décrets prédestine les neuf dixièmes du genre humain à des supplices éternels. Cette notion calviniste, le réformateur que son génie tragique y inclinait en a puisé dans l'Ancien Testament non pas la théorie, qui ne s'y trouve point, mais l'esprit. L'Évangile est un livre d'amour et de confiance, l'Ancien Testament un livre de terreur et de tremblement. Le calvinisme s'inspirant de cet esprit a marié saint Paul avec Moïse. Le Jéhovah de Calvin et Moloch se valent; ils ne règnent que par l'épouvante et par l'iniquité, ce sont des monstres, et s'ils existaient, c'est dans leur propre enfer qu'il les faudrait reléguer. Il n'y a de divin dans les dieux que la justice, et le plus divin de tous les dieux, de même que le plus humain de tous les hommes, sera toujours le plus juste.

On attribue aux Phéniciens la découverte de l'écriture, du verre, de la pourpre. Ils ont fait mieux que cela : ils ont en pleine antiquité créé les classes moyennes, ils ont donné naissance à une bourgeoisie. C'est le plus moderne des peuples de l'antiquité. Avant les Anglais ils ont fait la conquête maritime du monde et fondé partout de vivantes et prospères colonies ; avant les Italiens de la Renaissance ils ont eu des cités marchandes avec une aristocratie de marchands pour les diriger : Tyr, Sidon Carthage, ont devancé Gênes, Milan et Venise. La vie se résume chez eux en quelques cités, mais chaque cité fait souche et par greffes et boutures implante ailleurs son esprit. La vitalité phénicienne est étonnante. C'est l'inverse de ce qui se passe en Asie où de gigantesques em-

pires ne constituent que des agglomérations. Les cités maritimes et commerçantes des Phéniciens agissent à la façon des verres qui concentrent en leur foyer restreint les rayons du soleil et multiplient ainsi par elles-mêmes la chaleur et la lumière. En Asie, la vie reste diffuse, la lumière et la chaleur éparses : l'activité éparpillée nulle part ne se condense. Les peuples d'Asie qui occupent une immense surface n'en font rien et les empires ne savent que se heurter, s'écrouler et se remplacer. Ici, sur une lande de terre étroite, infertile, quelques homme s'établissent en peu de villes au bord de la mer, et de ces points de départ s'élancent en toutes les directions pour devenir le lien, l'échange, l'âme commerciale du monde alors connu dont ils étendent les limites. Ils augmentent leur vie de toute celle qu'ils répandent au loin ; ils reçoivent et donnent, l'isolement dont les autres vivent les détruirait. Au lieu de tuer par le despotisme, ils fécondent par le commerce et créent toute une famille de villes en Asie-Mineure, sur la mer Égée, dans le golfe Persique, en Afrique, en Espagne, en Sicile : Cadix, Séville, Malaga naissent d'eux. Où sont les colonies des Romains, où les villes qu'ils ont fondées ? je ne vois que des villes qu'ils ont asservies ou ruinées : cela s'est appelé d'abord la conquête, ensuite l'administration romaine. La vitalité phénicienne persiste dans sa descendance. Ces infatigables fourmis partout déposent des germes qui éclosent. Eh bien, leur secret de vie et de fécondité, le voici : chaque ville née d'une autre se gouverne elle-même. Ouvriers de l'échange, pendant qu'on se tue ailleurs pour la domination et la gloire, les Phéniciens font œuvre de vie, et s'ils se battent c'est pour se défendre,

non pour dominer les autres mais pour rester libres eux-mêmes; la folie de l'épée ne les possède point, ces conquérants marchands n'ont pas le temps de se battre, ils n'emploient que des mercenaires. Le plus grand crime de Rome, parmi tant de crimes, c'est d'avoir détruit Carthage. Mais Carthage était une rivale deux fois redoutable : Carthage offusquait Rome et la condamnait. Tandis que celle-ci envoyait des armées pour subjuguer les peuples et atteler des rois à son char de triomphe, celle-là envoyait des vaisseaux jusque vers les îles britanniques, aux îles Sorlingue, des caravanes jusqu'à Babylone.

Tyr, Sidon, Byblos, sont gouvernées par des souverains indépendants. Après Didon, Carthage devient républicaine; son gouvernement se compose d'un sénat, du peuple, de deux magistrats ou suffètes élus pour un an et chargés du pouvoir exécutif. Le sénat renferme l'élite des citoyens, les notables par la naissance, la fortune, le talent. Les affaires portées devant lui, en cas de partage sont soumises à l'Assemblée du peuple qui décide. Afin d'empêcher certaines familles de se perpétuer dans le commandement, les généraux sont tenus de rendre des comptes et de comparaître devant une magistrature suprême composée de 104 sénateurs. Les auteurs de cette constitution ne furent pas des théoriciens épris d'idéalités, ce furent des gens pratiques qui eurent un gouvernement pour s'en servir, et qui surent pondérer les unes par les autres l'oligarchie, la bourgeoisie et la démocratie, ainsi que le voulait le sage Aristote. En ce point encore, je trouve qu'il y a de la ressemblance entre eux et les Anglais.

Mais plus j'y réfléchis, et plus je m'étonne que ces hommes-là qui ont fait la conquête commerciale du monde, produit Annibal et tenu en échec les armées romaines, aient tremblé devant Moloch. Ils valaient décidément mieux que leurs dieux, ce qui est arrivé et ce qui arrive encore dans l'histoire. Combien d'hommes agissent autrement qu'ils ne croient ! Le musulman fataliste et le calviniste pensent, parlent, se conduisent comme s'ils croyaient au libre arbitre ; le bouddhiste qui ne doit souhaiter que l'anéantissement fait appel au médecin ; le brahmane qui rêve son absorption dans l'âme universelle se défend contre les assaillants ; le chrétien qui doit renoncer à la terre et ne point estimer ses biens passagers s'y installe comme s'il y devait vivre toujours et ne songe qu'à poursuivre les biens qu'elle lui offre.

La religion a jusqu'à présent exercé beaucoup plus d'empire sur l'imagination des hommes que sur leurs actions, parce qu'elle fut en majeure partie une œuvre de leur imagination. A part les explosions du fanatisme, le courant des actions humaines lui a toujours plus ou moins échappé, il a suivi sa pente. Si l'on veut que la religion agisse sur l'humanité d'une manière plus efficace et plus étendue, il n'y a qu'un moyen : mettre l'humanité dans la religion. En mettant l'humanité au cœur de la religion, on mettra la religion au cœur de l'humanité. Quand la croyance religieuse sera telle qu'un homme ne pourra penser et agir contre cette croyance sans agir et penser contre l'humanité, nous serons assurés d'avoir trouvé la vraie religion de l'humanité. Les Carthaginois n'y étaient pas arrivés. Nous nous sommes rapprochés du but; combien d'idées cependant

nous en séparent ou nous en détournent encore, et sous prétexte de christianisme que de choses auxquelles le génie même du christianisme, la justice et l'amour, demeure étranger !

Les Syriens et les Phéniciens, intermédiaires entre l'Asie et la Judée, nous mettent sur le chemin de Jérusalem. Mais le peuple israélite a sa place aux confins du monde antique et sur le seuil du monde moderne. Le christianisme qui l'a détruit en est sorti. Il n'y a donc pas lieu de nous en occuper à cette place, et c'est en traitant du monde moderne à ses débuts que nous aurons à en apprécier le génie. L'Asie se ferme derrière nous, la Grèce et Rome nous sollicitent. L'étude de leur esprit cherché dans ce qu'il eut de plus général terminera la première partie de notre travail.

LA GRÈCE.

I.

HOMÈRE : L'ÉPOPÉE.

Le polythéisme. — Vérité dans la fiction. — Impersonnalité et puissance d'individualisation. — Classiques et romantiques. — La psychologie humaine dans Homère : hommes et dieux. — Tragédie en germe dans l'épopée. — Le royaume des ombres. — La vie, la lumière, l'harmonie : les modernes et la Grèce.

L'Iliade est la bible des Grecs. Le polythéisme y célèbre son plus beau triomphe en même temps que l'art. Si la conscience se montre dualiste parce qu'elle oppose le bien au mal; si la raison se montre unitaire ou monothéiste parce qu'elle cherche la liaison des choses sous leur diversité, l'art est polythéiste d'instinct. Que ferait d'un dieu unique l'art qui vit d'imagination et de sensibilité? Il a besoin de créations diverses pour rendre des impressions variées.

La Grèce artiste ne personnifie pas à tort et à travers, elle choisit parmi les attributs de l'homme et les phénomènes de la nature; ces attributs et ces phénomènes per-

sonnifiés, elle les ordonne et les subordonne les uns aux autres : son polythéisme satisfait au jugement, à l'imagination, et au goût.

L'anthropomorphisme est la loi non-seulement de toute religion, mais de tout langage : nous n'exprimons rien où nous ne soyons nous-mêmes exprimés. Nous disons l'ambition, l'envie, l'amour, la haine, la beauté, la sagesse, la justice. De là à leur donner figure de dieux ou de déesses, il n'y a pas loin. A vrai dire, nous ne pouvons nommer les choses sans les personnifier; nous ne parlons qu'en personnifiant l'impersonnel. L'article placé devant n'importe quel substantif est une personnification de la chose que ce substantif désigne. Prêter notre âme aux choses, voilà le secret de la parole, vraie génératrice de l'humanité. Le langage est un anthropomorphisme continu, et qu'est-ce qui n'est pas langage? un sourire, un geste, une attitude; tout ce qui, à n'importe quel degré, au moyen de n'importe quel signe, son, couleur, ligne ou contour, a pour objet d'exprimer quelque chose que nous éprouvons, pensons, imaginons ou voulons, fait partie du langage dont la fonction est de rendre tangibles à la sensation les phénomènes de la vie intérieure et de jeter un pont entre les êtres. Le langage est l'organe des esprits, qui sans lui resteraient enveloppés dans les limbes de l'existence animale.

Le langage religieux des Grecs ne laisse rien en dehors de ses prises qui mérite d'être saisi dans la nature et dans l'homme, il ne saisit rien qui ne mérite de l'être; et quelle façon d'artiste, quelle tournure poétique, philosophique et morale, il donne à ses créations ! C'est le commun chef-d'œuvre de la Grèce que sa mythologie, celui

qui renferme tous les autres ; car les Grecs, s'ils n'en ont pas exclusivement tiré leur architecture, leur statuaire, leurs poëmes épiques et leurs tragédies, n'ont rien produit de remarquable non plus qui ne s'y rapporte et qui ne la suppose. Essayez de la retirer, Homère, Phidias, Eschyle et Sophocle cessent d'exister, et la Grèce avec eux.

Est-ce que vraiment ces mythes dont la Grèce a vécu, d'où elle a tiré tant d'œuvres impérissables, ne seraient que des erreurs ? Le faux est incapable d'exercer semblable pouvoir, et des mythes qui seraient vides de vérité n'auraient pu défrayer un peuple qui, après s'être enseveli dans l'histoire, n'en est pas moins resté par son génie un élément indispensable de la civilisation. Le faux est la fantaisie ; la mythologie grecque n'est pas fausse, elle n'est que fictive, mais ses fictions sont si belles et si humaines qu'elles font presque regretter au poëte que l'expérience des siècles les ait dissipées. Même Boileau, le moins poétique des poëtes, ne se retourne pas sans un peu de mélancolie vers les lieux où tout prenait :

..... Un corps, un esprit, un visage.

Schiller évoque éloquemment ces fantômes divins qui peuplaient l'imagination des Grecs et remplissaient autour d'eux la terre et le ciel que leur fuite a laissés déserts; et pourtant Schiller est philosophe autant que poëte.

Mêlerons-nous nos doléances à celles des modernes rétrospectivement épris de ces rayonnantes images ? Non, car elles vivent encore dans l'art et par lui ; non, car la nature apparaît plus grande et plus belle que ces fictions qui pour ne plus renaître se sont évanouies dans son sein d'où

le contact de l'âme hellénique les avait fait jaillir. L'illusion est la mamelle où les anciens ont bu la foi et la poésie; cette mamelle est tarie, il faut bon gré mal gré se nourrir maintenant du lait âcre mais fortifiant de la réalité. Cette nature dont Lucrèce a dit qu'elle est à la fois pleine de volupté et d'horreur, nous la voyons face à face, et si le mystère s'interpose encore entre elle et nous, la fiction a disparu ; nous sommes occupés à déchirer de nos propres mains les derniers voiles du surnaturel et nous n'en tisserons pas de nouveaux : l'homme est appelé désormais à vivre en tête-à-tête avec lui-même et avec les choses ; il n'a plus d'autre prise sur elles que par l'intelligence des lois qui constituent leur être et qui se manifestent en sa propre existence.

Le problème de la destinée humaine que résout le devoir, la mythologie grecque ne s'en est guère informée ; son esprit est plus artiste que moraliste, et l'artiste a besoin de sérénité. Elle est un produit du sentiment et de l'imagination poétiques bien plus que de la conscience ou du cœur : les pleurs de la terre s'évaporent dans son empyrée comme la rosée de la nuit dans le ciel radieux du matin. C'est ailleurs que nous trouverons les traces durables de la rosée de douleur qui tombe des yeux des mortels, l'écho profond et sourd des gémissements humains montant de l'abîme, les cris et les soupirs des âmes tordues dans l'étau de la souffrance. Les tragiques nous diront la lutte de l'homme aux prises avec l'inexorable, les poëtes moralistes et lyriques les palpitations de l'homme qui s'interroge, penché sur les mystères de sa propre destinée.

Quelque bien ordonnée qu'elle soit, la mythologie des

Grecs n'est pas le résultat d'une conception d'ensemble ; l'ensemble s'est fait par rapprochement, et ce rapprochement de dieux nés à des époques et en des lieux différents n'a trouvé son unité que dans celle du génie grec. Sans doute, un insensible travail de raccordement, d'élimination et de triage a dû s'opérer, les parties ont subi des modifications propres à les réunir et se sont soudées dans l'ensemble. Cependant, il est difficile de relever les points de soudure et d'accommodation dans l'œuvre finale, tant l'harmonie inhérente au génie hellénique a su façonner le tout à son image. Ce génie harmonieux s'entend à concilier et réconcilier, il se complaît dans les ensembles : l'ordre vivant, qui met la variété dans l'unité, est son essence.

La Grèce possède une mythologie qui lui est entièrement propre. Qu'elle ait reçu ou non quelque chose de l'Inde ou de l'Égypte, elle l'a si bien transformé qu'on ne le peut reconnaître. Lisez à la suite l'un de l'autre un chant d'Homère et un chant du Ramayana, vous sentirez que vous êtes dans deux mondes différents et que des deux parts il y a création. On ne sent la parenté de race entre le Ramayana et l'Iliade que lorsqu'on les compare, non plus entre eux, mais tous les deux à la Bible ; alors l'Aryen se montre, il se dessine par opposition au Sémite chez Homère et chez Valmiki. Le Sémite les rapproche en s'en éloignant. En mathématique, deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles : en ethnologie, deux quantités inégales à une même troisième ne sauraient être sans analogie aucune. Souvent des étrangers perçoivent entre des individus de même famille des ressemblances qui échappent à ceux-ci. Quoi qu'il en soit

des analogies discernables entre le génie de la Grèce et celui de l'Inde, les différences l'emportent sensiblement comme nous l'avons indiqué déjà : l'Inde panthéiste est diffuse et difforme; la Grèce artiste donne à la matière toute sa valeur, à la vérité tout son prix, à la vie sa plus haute et sa plus forte expression dans la beauté.

Avec quelle facilité les enfants font passer leur âme dans les choses! L'humanité enfant est de même, elle anime tout de ses propres inspirations, mais elle le fait en enfant. La Grèce n'est plus l'enfance, elle est l'adolescence de l'humanité; et son adolescence n'exclut pas la maturité; la saveur de ses œuvres vient de cette alliance de la raison et du goût avec la jeunesse du sentiment, que le monde n'a retrouvé, grâce à elle, qu'à l'époque de la Renaissance. Le monde la reverra-t-il jamais? Il semble de plus en plus livré aux forces impersonnelles et mécaniques qui tuent la poésie. Le sablier est plus poétique que la montre, déjà le cadran solaire l'est moins que le sablier; l'arc est plus poétique que le fusil ou le canon; la rame et la voile le sont plus que la vapeur.

Le progrès des sociétés modernes se rattache en grande partie à celui des puissances mécaniques. Ce progrès serait donc, à n'envisager que ses effets actuels les plus manifestes, la destruction graduelle de la poésie. Mais la poésie est trop inhérente à l'homme pour qu'elle disparaisse de son être : ses éclipses ne sont pas sa mort, elle sommeille et se transforme, elle ne meurt pas! Le jour où le monde repu de matière se reposera, ne fût-ce qu'une heure, en vue d'une nouvelle conception à la fois plus profonde et plus haute de la nature et de l'humanité, conception qui s'élabore en pleine crise politique et religieuse, la société rajeunie se

couronnera comme toujours dans l'art et poussera sa fleur en des chefs-d'œuvre dont le germe repose encore enseveli au fond du présent. A cette heure, tout l'homme est employé à chercher; la réflexion, la critique, l'étude ardente des problèmes l'absorbe. Pour faire œuvre de poëte en des circonstances pareilles, il faut savoir retrouver en soi l'homme primitif, car on ne redevient original qu'en redevenant naïf, et se dégager par l'énergie d'un sentiment personnel irrésistible de tout l'acquis d'une longue civilisation. Mais cette poésie reposant sur un sentiment personnel ne deviendra pas une poésie nationale; il lui sera moins difficile de devenir une poésie humaine si le poëte porte en soi l'humanité, et que dans son inspiration particulière il réussisse à exprimer d'une façon individuelle quelque chose qui ne le soit pas.

La Grèce ignora l'humanité considérée comme un ensemble de peuples dépendant les uns des autres : elle fait partie du monde antique. Mais si elle ne s'est pas sentie située dans l'humanité, elle a senti l'humanité en elle, et de toutes les nations anciennes elle a le plus largement sous le Grec porté sa part de nature humaine, approfondi et cultivé l'homme. Cette justice, l'histoire la lui a spontanément rendue lorsqu'au sortir du moyen âge, et naissant à la vie moderne dans la conscience même de l'humanité, elle s'est, en un premier élan vers l'avenir, retournée vers la Grèce.

La souche hellénique est dans l'Iliade. Homère s'efface et disparaît derrière ses personnages, il se confond avec son œuvre. Quoique présent en elle jusque dans ses derniers replis, il s'y trouve comme une âme plutôt que comme un individu. Qu'il peigne l'horreur des combats,

les déchirements de la douleur, les naufrages et les désastres des hommes, les rivalités, le sourire ou la colère des dieux, il rend tout cela avec une égale limpidité : et le miroir de son âme où tout se réfléchit ne se trouble jamais; la vapeur d'aucune larme, le souffle d'aucune tempête ni d'aucune passion, le courroux d'aucun dieu ni d'aucun homme, n'en ternit un seul instant l'admirable pureté. Dans Virgile il y a déjà de la littérature. Il n'en existe pas l'ombre dans Homère, et c'est en quoi il reste inimitable. L'impersonnalité sans doute est le caractère même de l'épopée, mais d'où vient que l'épopée est morte et qu'il ne s'en est plus fait depuis l'Iliade, malgré Milton et l'Arioste, malgré Dante lui-même et les Niebelungen, qui soit pure de son auteur? C'est que précisément l'inspiration individuelle l'a emporté sur l'inspiration nationale. Il n'en reste pas moins que les plus grandes œuvres en tout genre et en tout pays sont et seront celles où l'auteur a parlé pour le plus grand nombre d'hommes; la force du génie est l'impersonnalité dans la personnalité, la puissance de dire mieux que personne ce que tout le monde ressent ou devient capable de ressentir avec son aide.

L'art classique est l'imagination disciplinée par la raison et le sentiment nourri de vérité; il éclipse l'auteur derrière son œuvre, tandis que l'art qu'on a qualifié de romantique se sert plutôt de l'œuvre pour faire briller l'auteur. Le classique et le romantique sont des tendances particulières et non des formes de l'art; tendances qui se retrouvent partout, mais que certaines époques et certaines sociétés favorisent par excellence. Quand une société se décompose, l'individu prend des proportions

outrées et s'enfle d'orgueil; le moi s'étale et se contemple. Quoi de plus romantique en apparence que certaines descriptions de l'Odyssée, quoi de plus classique que Macbeth? La simplicité est le caractère des œuvres homériques, même dans le grandiose elle règne. L'enflure en certaines œuvres appelées romantiques se montre jusque dans la familiarité. Il n'y a jamais dans Homère de chute du sublime au grotesque, partout l'expression s'adapte à la chose exprimée; elle ne se baisse ni se hausse, on ne la rencontre ni au-dessous ni au-dessus, ni à côté, ni en deçà, ni au delà de ce qu'elle veut rendre. C'est le secret de sa magistrale simplicité. Chez les coryphées du romantisme, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, d'Orient ou d'Occident, l'expression dépasse toujours; c'est le secret de leur emphase : exprimer au delà de ce qu'on ressent, au delà de ce qu'on pense, c'est faire de la rhétorique. Homère nulle part ne déclame. Chez lui la réalité limite l'art, l'art élève la réalité. Tout est à sa place et s'enchaîne en se développant; l'œuvre n'est pas fabriquée, ni même construite, elle est organique et vivante, elle procède d'un centre toujours actif qui la relie en ses parties les plus lointaines, en ses moindres détails, sans que le lien dont elle l'embrasse entrave nulle part la liberté de son mouvement et compromette l'aisance de son allure.

Le faux classique, contre lequel on a bien fait de protester, n'offre qu'une ordonnance extérieure, artificielle et voulue; le classique vrai est l'ordre même. Il ne s'éloigne pas de la nature, il s'en rapproche au contraire en soumettant à la loi du développement et de l'unité, ainsi que fait la nature, les parties appelées à former l'ensemble. Une œuvre d'art ne peut être que classique au

fond, parce que l'art suppose la mesure et l'ordre — mais la mesure dans la vie et l'ordre dans la vérité. La régularité symétrique n'est que la caricature de l'ordre : l'ordre vivant est intérieur. Telle œuvre qui singe l'ordre n'est classique en aucune façon, telle autre sous un désordre de surface et les brousssailles de ses métaphores, reste au fond classique par la liaison de ses épisodes, la vérité de ses situations, de ses sentiments, de ses personnages. C'est dans ce sens que les œuvres d'Homère, l'Iliade et l'Odyssée, sont des types de la littérature classique : leur règle intérieure doit rester et restera celle de toutes les œuvres organiques. Rien ne s'écarte davantage de la nature que la fantaisie et l'excentricité. Le classique n'est pas le conventionnel avec lequel on le confond souvent, où l'on affecte de le confondre. Les romantiques et les classiques n'ont vu que des dehors, ils se sont battus masqués autour des mots. Leur querelle n'eût pu naître si d'emblée ils avaient reconnu qu'il n'existe que deux littératures : la bonne et la mauvaise, celle qui s'affranchissant des règles de l'art détruit l'art, et celle qui s'y conforme en admettant l'essor de toutes les individualités, de tous les genres, de toutes les formes, à la seule condition qu'elles ne renverseront pas ce qui les soutient, l'art même, c'est-à-dire la vérité dans la beauté. Dans l'art le désordre n'est pas plus qu'en politique l'élément de la liberté, de la vie et du progrès : il est leur ruine. Une volonté sans loi, une imagination sans frein, une production sans vérité, sans goût et sans mesure, ne seront jamais de la liberté : elles en seront le contraire, car le contraire de la liberté c'est moins le manque de liberté que l'usage

qu'on fait de la liberté contre la liberté. On peut acquérir la liberté qui vous manque, on ne peut retenir la liberté que l'on détruit soi-même par la licence.

Homère est le modèle du génie se disciplinant lui-même ; à ce titre il demeure un exemple, et nul ne l'a surpassé, nul n'a su l'atteindre. S'il paraît moins haut de cime que ses successeurs, c'est que son étendue égale sa hauteur et que ses proportions donnent le change sur ses dimensions. Il ne s'élève pas comme un pic isolé soulevé par un cataclysme, il ressemble à un système complet de montagnes ; que dis-je, à un pays entier — à un monde. L'ampleur variée de l'Iliade laisse partout ce sentiment qu'il renferme plus qu'un homme, et que le poëte a travaillé sur les données et avec le concours anonyme d'un peuple ; la façon et l'assemblage lui appartiennent, car l'unité intrinsèque de la composition et du tour dénote l'unité d'auteur ; mais ce poëte prodigieux a servi d'interprète à des milliers de poëtes qui puisèrent eux-mêmes dans le fonds populaire, et les choses qu'il chante, ou plutôt qu'il raconte, il ne les a pas imaginées sans leur concours anonyme. L'Odyssée, moins impersonnelle que l'Iliade, l'est encore beaucoup. Et ce poëte si peu individuel, comme il individualise toutes choses, comme il détache ses personnages ! C'est qu'il ne les supplante pas. Il les voit agir, il les entend parler ; en leur donnant la parole, il ne parle point à leur place, il ne les fait point agir à son gré comme il agirait lui-même. Homère, pour tout dire, assiste à sa propre œuvre, le spectacle qu'il nous donne il se l'est donné d'abord, et croyez qu'il en a joui plus que nul autre : le génie se récompense soi-même.

Certains esprits doués de plus de talent que de génie excellent à mettre en valeur le détail et laissent en souffrance l'ensemble. Ici, le talent égale le génie, et la puissance d'analyse et de détail ne le cède point à la force synthétique.

L'action ne se noie pas dans l'abondance des épisodes. Chaque personnage reste lui du commencement à la fin, et ne se dément en aucune occasion. Les traits de sa physionomie sont dessinés nettement sans effort ni retouche; il se peint lui-même aux yeux de l'esprit par ses actes et ses discours. Chacun, très-vivant et très-particulier, est susceptible de se généraliser. Achille est la colère, Nestor la sagesse, Agamemnon l'orgueil royal, Hector le courage noble, Ulysse la finesse intelligente. Hommes et femmes sont des types et n'ont rien d'abstrait. De même les dieux; ce sont bien des personnes divines. L'individualisation est le génie d'Homère; ses héros, hommes ou dieux, sont éternels, leurs attributs les rattachent à l'espèce et les passions qui les font vivre ne disparaîtront qu'avec l'homme.

Il y a dans l'Iliade et dans l'Odyssée des formules consacrées, des épithètes, des vers qui font retour périodiquement : ce sont les clichés d'Homère. Ces répétitions, sortes de refrains rhythmiques de la pensée, ajoutent encore à la familiarité sublime du récit, elles lui donnent de la régularité et se font écho, de distance en distance, à travers la série des événements; ce ne sont pas de vaines rubriques ni des chevilles, elles résonnent dans le poëme avec la gravité du chœur dans la tragédie.

La moralité se fait sentir dans toute grande œuvre, le prêcheur de morale, le prédicant, dans toutes les œuvres

médiocres et de fabrique. On ne citerait aucun chef-d'œuvre qui aspire à moraliser, il n'en existe pas non plus qui soit immoral au fond parce qu'il n'y a point de chef-d'œuvre sans humanité. La vérité n'est jamais corruptrice, c'est le faux présenté sous les dehors du vrai qui corrompt les hommes en faussant les esprits. Présenter son image à l'homme, celle de son cœur et de ses passions, ce sera toujours, sans prétendre à moraliser, faire œuvre de moralité. Homère, comme Shakspeare, comme tout vrai poëte, est en même temps un moraliste et un philosophe. Mais ce qui frappe en lui, c'est qu'il traite les dieux comme les hommes, avec la libre familiarité du poëte. Ne semble-t-il pas que dans la mythologie homérique la vie des dieux consiste à se donner en spectacle les vicissitudes humaines qu'ils ont décrétées : que feraient-ils en leur olympe s'ils n'en descendaient pour intervenir dans la mêlée et prendre parti pour les uns contre les autres! Il faut même aux immortels un intérêt dans la vie. Aussi la scène est double dans l'Iliade, elle se joue dans l'olympe et sur la terre, quand la terre et l'olympe ne se mêlent pas. Cette constante sollicitude, cette immixtion constante des dieux dans les affaires humaines est le propre de la mythologie grecque. Non-seulement les dieux y ont visage humain, mais ils ont des cœurs à pulsation humaine, leurs rivalités, leurs préférences, leurs colères sont les nôtres. Voilà du moins un franc anthropomorphisme, qui n'a rien à dissimuler et ne se cache pas de lui-même. Le sang des dieux se mêle d'ailleurs à celui des hommes, il coule dans leurs veines, où il est entré par les portes de la volupté ; ce ne sont pas seulement des demi-dieux qui servent d'échelons entre

l'olympe et la terre, il y a des héros de sang mêlé : tel le bouillant Achille protégé par Junon, qui est femme et ne peut pardonner à Pâris le jugement du mont Ida. De quoi s'agit-il dans l'Iliade? Il s'agit de savoir qui l'emportera dans le camp des dieux des partisans d'Ilion ou de ceux des Grecs : Troyens et Grecs ne se battent point pour eux seuls, ils se battent aussi et surtout pour le triomphe de leur parti dans l'olympe.

L'Iliade semble au premier abord n'être qu'une épopée de la force, une épopée musculaire. Lorsqu'on y entre pour la première fois au fort de la mêlée, on n'y entend que coups donnés et reçus, que tumulte de chars, discours arrogants et superbes, injures, apostrophes guerrières qui s'entre-croisent et volent au milieu des flèches et des javelots. Cela fait un brouhaha de tous les diables. Quels magnifiques hâbleurs que ces héros ! Tout combat est précédé d'un dialogue, ils sont aussi discoureurs que batailleurs. Bien parler et bien combattre est leur idéal ; ils aiment la pompe et l'éclat des armes, les belles paroles autant que les beaux coups de lance ou d'épée : semblables en ceci aux Gaulois dont un ancien disait que leur souci était de manier finement la parole et bravement l'épée. Ces grands coups et ces grands discours, en leur genre admirable, ne sont pas cependant toute l'Iliade, ni la partie la plus intéressante de l'Iliade. L'intérêt de l'Iliade est ce que j'appellerais sa psychologie. Quand les armes font silence, les âmes parlent et nous entrons dans les régions intimes, dans les retraites profondes des cœurs. C'est par là que le poëme et ses héros se rattachent à nous et qu'ils nous émeuvent : qu'importent à notre siècle les exploits de ces sublimes batailleurs et qui l'emportera

après dix années de lutte infatigable : les adieux d'Andromaque, la douleur du vieux Priam venant réclamer le corps de son fils sous la tente du vainqueur, pénètrent en nous bien plus avant que l'épée du vaillant Hector ou la lance du bouillant Achille, et c'est quand celui-ci pleure Patrocle, non pas quand il lui sacrifie des hécatombes humaines, qu'il nous dérobe un peu de sympathie. Le cœur humain est d'une ressemblance frappante dans les vers d'Homère. Voilà ce qui ne vieillira pas : le cœur de l'homme est notre éternel contemporain. Je ne crois pas qu'il y existe une corde qu'Homère n'ait au moins effleurée, mais le poëte grec ne met pas la pédale; les nations et les sociétés, d'humeur diverse, ont appuyé davantage sur certaines notes au risque de les briser, elles ont changé l'accord dominant, la clef, les dièses et les bémols : elles n'ont pas ajouté une note au clavier humain que ne nous propose déjà la psychologie de l'Iliade, et l'on peut être assuré que celles qui n'ont pas au moins un fugitif retentissement dans l'œuvre homérique sont des notes de hasard et fausses où résonnent des sentiments artificiels. Notre siècle discordant aime tant les dissonances que fuyait le génie harmonieux des Grecs !

L'art est l'interprète du sentiment, et dans la gamme des sentiments, suivant la note qui domine, on a l'épopée, l'ode, la comédie, la tragédie, le drame, l'idylle, l'élégie, la poésie anacréontique et légère. Suivant la note qui prévaut dans le poëte même et donne son diapason ordinaire à l'âme, on trouve un poëte épique, lyrique, comique, tragique, dramatique, idyllique, élégiaque, anacréontique. La Grèce a eu des poëtes de tout genre, elle a parcouru toute la gamme du sentiment. Chez Homère,

en sa qualité de poëte épique, la note héroïque tient le dessus ; toutefois dans le large cadre de ses épopées Homère n'exclut rien et ses poëmes cachent une véritable encyclopédie du cœur humain. Mais si tous les sentiments humains s'y rencontrent, aucun n'y règne à l'exclusion des autres, aucun n'est poussé à bout ; chacun s'arrête discrètement au point qui, dépassé, mettrait en péril la balance de l'âme. Ce jeu des idées et des sentiments qui se balancent en se limitant est la loi de l'Iliade ; aussi l'Iliade est-elle une œuvre saine et qui respire la santé ; elle donne envie de vivre. Ce n'est point cependant qu'Homère ne soit tragique à l'occasion et pathétique, comme il sait être idyllique et même élégiaque lorsque la situation le commande. Voïci des paroles qui font penser aux premières teintes d'automne :

« O généreux fils de Tydée, s'écrie le fils d'Hyppoloque interpellé sur sa condition par celui qui va combattre avec lui, à quoi bon m'interroger longtemps sur le lot que m'a valu ma naissance? Il en est de la condition des hommes ainsi que des feuilles aux arbres ; tantôt le vent les fait tomber sur le sol, tantôt elles bourgeonnent et renaissent dans la forêt qui reverdit à l'approche du printemps : de même les générations des hommes naissent et disparaissent dans un perpétuel changement. »

Quelle vue profonde de la misère des hommes dans le discours qu'Achille adresse à Priam, venu seul sous sa tente pour lui mendier le corps de son fils :

« Ah ! malheureux, que tu as déjà éprouvé dans ton âme des misères sans nombre ! Comment as-tu trouvé courage de traverser seul le camp des Grecs, et de

paraître en présence de celui qui a déjà immolé tant de tes vaillants fils? tu dois avoir un cœur d'airain. Mais n'importe, prends place maintenant sur ce siége et laisse-nous ensevelir résolûment nos souffrances dans les profondeurs de notre âme, si pénible que cela puisse nous être; car la plainte ne fut jamais d'aucune utilité à l'homme. Les dieux ont tissé d'avance leur sort aux malheureux mortels, ils ont décidé qu'ils mèneraient une vie de tribulations; tandis qu'ils sont, eux, élevés au-dessus de la douleur. Nous savons que sur le seuil de Jupiter deux vases sont constamment remplis des dons que les immortels nous veulent départir, l'un renferme des dons néfastes, l'autre des dons bienfaisants : que Jupiter qui se réjouit du tonnerre mêle ses dons en les empruntant aux deux, celui qui les reçoit se voit alors environné tantôt de malheurs et tantôt de benédictions; celui par contre qu'il alimente du vase des infortunes, il ne veut que le repousser outrageusement : une faim impitoyable pourchasse le malheureux sur la surface de la terre et dans sa course errante il est méprisé des dieux aussi bien que des hommes! »

Cette scène, et l'amitié d'Achille pour le doux Patrocle, relèvent seules le caractère de ce sanguin au front étroit, auquel Hector mourant jette ces paroles : « tu portes dans la poitrine un cœur de fer. » Un instant Achille s'émeut en face de Priam, lorsque celui-ci par sa présence autant que par ses discours évoque dans l'esprit du meurtrier de ses nombreux fils l'image de son propre père. « Crains les dieux, Achille, aie pitié de moi et pense à ton propre père : plus digne de commisération que lui, il me faut endurer ce que jamais un mortel habitant de la terre

n'a souffert : j'élève vers le destructeur de mes fils mes mains suppliantes !

« Ainsi parla Priam, et le souvenir de son père éveilla dans Achille une plainte mélancolique: il prit la main du vieillard et le repoussa doucement loin de lui. Le souvenir arracha des larmes à tous les deux. »

Voilà comment Homère fait pleurer des hommes qui sont des héros. Mais Achille est le favori des dieux, le sang divin que charrie sa veine lui a donné quelque chose de leur insensibilité et ce n'est pas sans motif qu'Apollon, le moins inhumain des immortels, fait la leçon à ces Iniques, et s'écrie :

« Vous êtes terribles, ô dieux, et cruels ! Hector ne vous a-t-il donc jamais sacrifié des cuisses de taureaux et de chèvres sans taches? Vous ne pouvez même vous résoudre en cet instant à sauver au moins son cadavre, pour que son épouse le voie, sa mère, son fils, son père Priam et le peuple, et que l'on puisse aussitôt le brûler sur le bûcher et l'honorer d'une sépulture ! vous vous plaisez plutôt, dieux, à combler de vos faveurs le désastreux Achille, lui qui n'a dans la poitrine ni un cœur raisonnable ni un sens docile, mais qui pareil à un lion pris de rage, emporté par sa vigueur indomptable et l'énergie de sa passion, se jette à l'improviste sur le troupeau des mortels afin d'assouvir sa faim : Achille a de même perdu la pitié, et la pudeur lui manque qui sert aussi bien à la ruine qu'à la fortune des hommes. Plus d'un a éprouvé la perte d'un ami encore plus cher, d'un frère et d'un fils; et cependant il met un terme à ses pleurs et à ses lamentations, car un cœur patient fut donné à l'espèce humaine par les Parques. Mais celui-ci accroche le divin

Hector, après lui avoir ôté la vie, à son char et le traîne autour de la colline mortuaire de son compagnon mort; une action, en vérité, qui pour lui n'est pas précisément belle ni digne! »

Mais Achille n'est-il pas le fils d'une déesse, alors qu'Hector n'a bu la vie qu'au sein d'une femme mortelle? Cela résout la question et Junon l'emporte, il faut qu'Achille triomphe et que Troie soit détruite.

Dans Homère encore les hommes valent mieux que les dieux qu'ils ont créés; ils ont la pitié, ils se plaignent mutuellement et souvent s'entr'aident. Serait-ce une illusion, mais il me semble qu'Homère déjà dépasse les olympiens qu'il met en scène, car il les juge ; un sentiment religieux pris à la source et tout à fait naïf ne se permettrait pas de considérer de si près leurs querelles de ménage qu'il décrit si bien — celles entre Jupiter et Junon surtout sur lesquelles il laisse planer comme un sourire plus olympien, par moment, que les olympiens eux-mêmes. Homère est un contemplateur, mais s'il contemple naïvement les hommes et les dieux, les choses et les événements dont il se donne à soi-même le spectacle — vrai régal de poëte — il n'est pas un naïf. Il ne l'est pas plus qu'Hérodote. Homère d'ailleurs n'est pas si loin qu'il en a l'air de cet Eschyle qui fera comparaître Jupiter en personne et lui annoncera, avocat et prophète de la justice, qu'un jour la justice le précipitera, et que lui qui a détrôné Saturne sera détrôné à son tour. Homère n'a pas de ces indignations et n'oserait les avoir, car il porte en soi l'âme populaire dont il est l'interprète; il croit aux dieux et les respecte, mais il les peint s'il ne les juge; il ne les aborde pas avec le tremblement qui

naît de la crainte, mais avec l'inspiration de l'artiste qui se complaît dans le jeu de son imagination et dont la main divine manie librement les éléments d'une tradition ancienne au-dessus de laquelle il s'élève sans trop la surpasser. D'Hésiode à Homère, de la théogonie à la mythologie, un grand pas s'accomplit et c'est l'art qui le fait; d'Homère aux tragiques, des tragiques aux philosophes, de nouvelles distances seront franchies : Hésiode, Homère, Eschyle, Sophocle, Platon, sont les anneaux d'or de la Grèce artiste et pensante.

Le destin apparaît déjà dans Homère, la tragédie germe. Hector sait qu'il doit mourir, sa prédiction à Andromaque et le pressentiment de celle-ci pèsent comme une fatalité sur leurs adieux et les rendent plus poignants. Achille sait qu'il sera enseveli sous les murs d'Ilion. Patrocle, qui a succombé à son destin, prédit le sien au héros. Mais le nuage du destin n'est-il pas étendu sur l'Iliade entière? Nous savons que Troie doit tomber, les dieux l'ont résolu. Les dieux toutefois font encore le destin; quand Eschyle aura parlé, le destin dominera même les dieux, il sera le dieu véritable de la muse grecque. L'élément tragique, la fatalité, déjà sensible dans l'Iliade, n'est pas encore la loi même et le génie de la composition; quand cela sera, l'épopée sera devenue tragédie, nous aurons passé d'Homère à Sophocle. Il n'y a dans Homère nulle fièvre du but, la fin tragique d'Ilion ne l'obsède pas. Ce ne sont pas catastrophes sur catastrophes se hâtant par une marche de plus en plus rapide, de plus en plus entraînante, vers le désastre final où tout doit s'abîmer. Le récit suit un paisible et continu développement : il se déroule comme un large fleuve, il ne se précipite pas comme un tor-

rent. Quelques longueurs, un peu trop d'insistance et de complaisance dans le détail montrent assez que le poëte n'est pas pressé d'arriver ; il allonge le chemin, et s'y attarde le plus longtemps possible comme s'il craignait au contraire d'atteindre le terme entrevu, inévitable, vers lequel le poëte tragique s'avance à grands pas et qu'il nous montre sans cesse sous l'éclair de son orageux génie.

Ils aiment les combats, les héros de l'Iliade, mais ils n'aiment pas moins la vie : nul ne se soucie de descendre aux sombres bords. Ils se réjouissent de la lumière. Cet amour de la lumière et de la vie remplit la Grèce. Lorsque Ulysse dans l'Odyssée s'aventure au royaume des ombres pour y chercher sa mère, il rencontre le fantôme d'Achille et cherche à le consoler. Mais lui : « Ne me parle pas de consolation, noble Ulysse ! car j'aimerais mieux labourer les champs comme simple journalier, en homme de peine, sans patrimoine ni bien-être, que de gouverner la troupe entière des morts. » — « Je n'ajouterai qu'un mot, dit Iphigénie dans ses supplications à son père, mais plus fort que tout le reste : rien n'est plus doux pour les mortels que de voir la lumière[1]. »

Il n'y a pour les Grecs de vivants que ceux qui s'ébattent sur terre et jouissent de la lumière céleste : dans l'hadès souterrain il n'y a que des ombres. Le génie hellénique n'imagine pas la vie à la manière des chrétiens qui placent au contraire par delà la terre, dont ils font une vallée de larmes et de ténèbres, la vie intense et bienheureuse ; aux regards du chrétien la vie terrestre est l'ombre, le ciel est la lumière : d'une part le goût, d'autre

1. Euripide.

part le dégoût de la terre. L'hadès des Grecs ne diffère pas beaucoup du scheol des Juifs : la vie des âmes y existe si peu! Quelle idée pénible nous en donne le songe d'Achille évoquant l'ombre désolée de Patrocle ! Il nous fait entrevoir des fantômes plaintifs se mouvant dans une vague lueur, et notre impression répond entièrement aux tristes paroles d'Achille interrogé par Ulysse. Ce qui leur reste de vie est le regret de la terre : ils flottent entre le néant et l'être, et n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre. Les seules figures précises qui se détachent en relief sur ce fond terne et crépusculaire sont celles d'Ixion, de Sisyphe et de Tityos, enchaînés à leurs supplices. De bienheureux, il n'y en a pas : on n'y chante point de cantiques, on n'y cultive pas de houris, on n'y récolte pas de céréales célestes. Quelle distance de ces images d'Homère au Phédon, au songe de Scipion, au tableau philosophique des enfers et des champs Élysées que nous propose Virgile !

Dans *Les sept chefs devant Thèbes*[1], à la vue des corps d'Étéocle et de Polynice qu'on amène, le chœur des femmes fait entendre cette plainte :

« Mais le vent des lamentations s'élève, ô mes amies : que les deux mains frappent la tête; cadencé comme le battement des armes, que le bruit propitiatoire se fasse entendre; bruit qui fait voguer sur l'Achéron la barque des gémissements, Théoride[2] aux noires voiles, et la pousse vers l'invisible terre que ne visitèrent jamais ni Apollon ni le jour; vers cette terre où tous les mortels trouvent leur place. »

1. Eschyle.
2. Vaisseau sacré qui transportait les théories ou députations publiques aux temples de Delphes et de Délos.

Pour les Grecs, au delà de la terre il n'y a que le regret de la terre habitant des larves privées de sang et de lumière. La mère d'Ulysse ne reconnaît son fils qu'après avoir bu du sang noir; ainsi des autres âmes, celles des compagnons d'Ulysse devant les murs de Troie. L'état des âmes détachées du corps tel que l'Iliade nous le représente ressemble à une demi-syncope, elles ne gardent qu'un semblant de vie, pâle reflet de celle qu'elles menèrent quand elles jouissaient de la lumière. Leur corps est à peine un souvenir, leur existence un songe confus de ce qu'elles furent autrefois. Ulysse veut embrasser l'âme de sa mère; trois fois il tente d'étreindre dans son transport filial celle qui est morte du chagrin de son absence; trois fois elle lui échappe et se dissipe « comme une ombre vaine et un songe » ne laissant en son cœur qu'un plus vif sentiment de tendresse et de souffrance.

Cette manière de se représenter l'être après la mort vient de ce que les Grecs sont impuissants à concevoir l'âme et le corps en opposition; la vie n'est à leurs yeux que l'union des deux, ils ne séparent ni la matière de l'esprit, ni l'esprit de la matière. L'ascétisme est à l'antipode de leur pensée. Même après leur séparation du corps, les âmes se considèrent comme liées envers lui, elles ne quittent pas la terre et ne peuvent s'apaiser tant qu'il n'a pas reçu une sépulture convenable : c'est ainsi que l'âme de Patrocle apparaît à Achille durant son sommeil et réclame pour son corps les funèbres honneurs. L'harmonie du corps et de l'âme est pour les Grecs la philosophie de l'existence, elle est le fondement de leur nature éprise d'harmonie. Cette conception, moelle du génie grec, forme la substance de la religion qui se joue

entre l'idéalisme et le sensualisme; elle nourrit un art qui n'est ni réaliste ni idéaliste, et qui marie l'idéal au réel humain; elle se trouve à la base d'une éducation où le corps constitue un objet de culture aussi bien que l'esprit: elle est enfin dans toute la manière de sentir, de penser, de croire et de vivre de la Grèce, elle est la Grèce elle-même. Comment se pourrait-il qu'elle ne se trouvât point dans Homère qui la représente à l'époque de son premier épanouissement national? L'harmonie, constant souci des Grecs, est la santé : ils cherchent celle du corps dans l'équilibre des organes, celle de l'âme dans le libre concours des facultés; celle de la vie dans le concert des organes et des facultés, des forces physiques et des forces morales. Cet équilibre longtemps rompu chez nous dans la religion, dans l'art, dans l'éducation, par conséquent dans la vie, nous a constitués à l'état de malades. Le divorce de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps, les privant mutuellement de leur contre-poids naturel nous a livrés à l'idéalisme transcendant ou bien au matérialisme; il laisse encore notre société, nos idées, nos croyances, notre conduite vaguer incertaines entre les deux pôles de la vie arbitrairement opposés. Nous appelons païens ceux qui ont essayé de rétablir en eux l'harmonie naturelle, c'est-à-dire la nature humaine; nous avons raison de les qualifier de païens si le christianisme consiste à séparer les deux moitiés de l'homme que le paganisme voulait unir. Mais c'est ici une querelle de surface analogue à celle des romantiques et des classiques; au fond il ne s'agit pas de paganisme ni de christianisme, il s'agit de préserver et de favoriser l'humanité dans l'homme. Élevons-nous donc au-dessus de ces idées qui

dans l'homme font des sections et mettent dans les doctrines l'esprit des sectaires : soyons humains et nous serons dans la vérité humaine ; empruntons au paganisme et au christianisme, empruntons à toute croyance, à tout peuple, à toute race, ce qu'ils ont de conforme à la loi de notre espèce, et considérons-les au point de vue de cette loi qui les domine et leur assigne leur rang. C'est trop de s'écrier avec saint Paul : malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! L'âme a mission non de tuer le corps, mais de le plier à ses fins, et de s'en faire un support solide, car il est son appui sur la terre et lorsqu'il fléchit elle chancelle. Nous n'aurions point de corps si l'âme s'en pouvait passer. L'esprit n'est-il pas visible dans l'organisme corporel ? Les Grecs estimaient les exercices du corps parce qu'ils donnent la santé et favorisent la beauté, qui est une chose de l'esprit même dans le corps ; il y avait des couronnes aux jeux olympiques pour les lutteurs et les gymnastes comme pour les poëtes et les historiens.

Achille invitant Priam à manger lui rappelle que Niobé elle-même, après avoir perdu six filles et six fils sous les traits combinés de Diane et d'Apollon, ne négligea pas cependant de donner au corps sa nourriture. Le Grec croit que l'esprit a des devoirs envers le corps. Les vaillants d'Homère sont grands mangeurs de viande : le héros, n'est-ce pas le muscle ? Les dieux font des repas « homériques » et des rires homériques. Dans l'Odyssée, les prétendants ne cessent de festiner. Les héros de l'Iliade sont sobres, mais ils font au corps sa part ; ce ne sont pas des nerveux, et si la tête préside en leurs conseils aux délibérations, s'ils transportent avec eux l'agora

au milieu des camps, l'activité physique rehaussée du courage est leur véritable affaire. Nous sommes, nous, des combattants de l'esprit, des lutteurs de la pensée, sinon toujours des héros de la pensée. Mais ne pensons-nous pas trop : la tête et les nerfs ne l'emportent-ils pas à notre désavantage et au leur ? « Si je pouvais persuader à nos écrivains, dit un auteur moderne, de faire deux lieues à pied chaque jour, il y aurait une révolution dans la littérature ; nous aurions moins de critique et plus de poésie ; on nous ferait des livres plus simples, plus vrais, plus vivants[1]. » L'homme qui écrivait cela était pourtant un chrétien, mais un chrétien surtout par le cœur, et tout cœur généreux est chrétien de naissance, parce qu'il sait compatir et soulager. Combien de chrétiens prétendus, et qui nous chapitrent sur l'article de la chair à mortifier, n'ont pas dans le cœur un atome de christianisme ! Notre génération est trop assise, elle vit trop exclusivement du cerveau ou de la sensation, elle néglige l'entre-deux, qui réside dans le sentiment vivant et vivace des choses, dans le franc appétit de l'existence sous ses formes variées. L'homme moderne, jeté hors des gonds, est surmené, haletant. Sa pénétration s'est trop exercée aux dépens du bon sens, c'est une pénétration de lui-même souvent maladive. La maladie de l'homme moderne est de se regarder vivre et penser. Les anciens vivaient. Se regarder vivre c'est le commencement du désespoir. Quiconque se regarde vivre devient triste, quiconque est triste ou le devient se regarde vivre. Sur cette pente on peut aller loin, et nous y sommes tous placés.

1. M. de Gasparin, *la Famille*.

Les anciens se sentaient vivre dans la communauté et la sentaient en eux. Chacun de nous au contraire ferait volontiers de lui le pivot de l'univers ; il voit les mondes graviter autour de son moi chétif.

Les Grecs pourtant connaissaient la tristesse — qui oserait dire que personne l'a plus approfondie que leurs tragiques et quelques-uns de leurs philosophes — mais ils ne s'y établissaient pas à demeure, ils la traversaient et n'y versaient point. Ils n'eurent point de Manfred, de René, d'Obermann. Ceux-ci sont un produit bâtard du christianisme et de l'individualisme littéraire. Plus d'un philosophe, plus d'un poëte de la Grèce a parlé comme Bouddha en des heures d'amertume; aucun, pas même Héraclite, n'est devenu Bouddha; la séve nationale n'était pas capable de nourrir une telle morosité. Le Christ indou répand autour de soi l'amour de la mort. Les Grecs dans leurs plaintes les plus amères éprouvent encore et répandent l'amour de la vie. Socrate meurt et ne se suicide pas, la Grèce n'a point pratiqué le suicide, excepté par désespoir d'amour ; elle n'a embrassé la mort que dans un élan de vie. Rome en décadence a senti le spleen l'envelopper de ses replis glacés et l'imprégner de son subtil poison; le sang de la Grèce en décadence s'est appauvri, il ne s'est pas envenimé de la morsure secrète, terrible, dont nous souffrons; la Grèce n'est pas tombée, elle s'est affaissée et flétrie; Rome est tombée du haut de ses conquêtes, nous du haut de nos ambitions et de notre foi qui nous avaient portés jusqu'au ciel. Il faut tâcher maintenant de nous élever laborieusement sur l'échelle des réalités successives, car la nature qui ne néglige elle-même aucun échelon ne saurait nous en épargner aucun : elle

qui nous a réalisés après de lents progrès nous impose le progrès comme condition de notre propre conquête et de la sienne. Rien sans peine! on n'escamote ni n'improvise le progrès — on le mérite.

Les Grecs surent se borner. Ne rien pousser à bout, c'est l'art d'écrire—et de vivre, c'est la sagesse. En ce point, nous avons beaucoup à apprendre d'eux. S'ils ont donné le gouvernement à l'intelligence, ils ne lui ont pas donné le despotisme; elle respecte les droits du sentiment et ceux de la sensation. Zeus engendre Minerve après avoir englouti l'océanide Métis, qui représente la raison [1]. Minerve invente tous les arts utiles; l'agriculture par la charrue, l'art homicide de la guerre par la lance et par l'épée : l'art de tisser, l'art de guérir lui sont attribués. C'est la déesse de la raison pratique, dont Vulcain, le métallurgiste, est l'auxiliaire, dieux et déesses marchant deux à deux dans la mythologie grecque, Jupiter avec Junon, Apollon avec Diane, Mars avec Vénus, Mercure avec Cérès. Ce que Minerve ne fait pas, ce qu'elle ne peut pas faire, c'est d'engendrer les beaux-arts; la raison et l'utilité n'engendrent pas la poésie : l'industrie est fille de la nécessité, mais l'art naît du secret besoin de beauté et d'idéal que l'intelligence et la raison, en dépit de leur part nécessaire dans la composition et la forme des œuvres d'art, ne sauraient enfanter. Au temps d'Homère les Grecs estiment beaucoup le courage et la force, mais ils lui préfèrent déjà l'intelligence et le bien dire; dans l'*Ajax furieux* de Sophocle, les armes d'Achille sont dévolues à Ulysse qui l'emporte sur

1. Plus particulièrement la raison avisée, la prudence.

Ajax, le guerrier. L'heureux accord du sentiment et de la pensée, de l'action et de la raison, de la sensation et de l'esprit, fut la prérogative du monde grec: la Grèce s'est complu dans le libre jeu des facultés humaines, et l'homme plus qu'ailleurs y a joui de soi.

A ces qualités du génie grec se rattache pour moi l'explication d'un fait, au premier abord singulier. Les Grecs n'ont pas plus distingué le surnaturel du naturel que les autres peuples de l'Orient; néanmoins ils n'ont pas inventé de miracles: ils n'ont imaginé que des métamorphoses. D'où vient qu'ils n'aient point guéri des malades, ressuscité des morts, marché sur les eaux, arrêté le soleil en sa course? C'est que le miracle n'est pas seulement antinaturel, il est inesthétique, et que les Grecs aimèrent trop la nature jusqu'au sein du surnaturel, et trop la beauté jusque dans la fable, pour se livrer à ces fantaisies de l'imagination. La métamorphose n'est qu'un changement de forme; les Grecs qui avaient le culte de la forme vivante ont transformé Jupiter en cygne ou en taureau, Io en génisse, Daphné en laurier: ils ont transformé sans réformer, et toujours selon les indications du sujet. Même en dépassant la nature ils ont continué de la respecter.

II.

LA TRAGÉDIE : SOPHOCLE.

Le destin supérieur aux hommes et aux dieux. — La justice en lutte avec le destin; leur rencontre dans le fatum moral. — Les dieux sacrifiés à la justice. — La filiation des œuvres. — La tragédie dans l'histoire. — La sérénité grecque. — Aristophane et Sophocle. — Le chœur.

La tragédie est la lutte de l'homme avec le destin.

Sadi, poëte moraliste de la Perse, dit que : « toute personne en haine de laquelle les révolutions du globe s'accomplissent, la fortune la dirigera ailleurs qu'à son avantage. »

— « Hélas! pour ceux qui ont contre eux la destinée, le malheur s'enchaîne au malheur, » s'écrie le poëte indou Kalidasa[1].

Le destin, envisagé comme puissance suprême, n'appartient qu'à la Grèce ; elle seule en a fait la théorie, il règne en maître sur son théâtre, il y gouverne les dieux eux-mêmes, et jusqu'à Jupiter maître des dieux et des hommes :

PROMÉTHÉE.

... L'art est une bien faible puissance auprès de la nécessité.

1. Drame d'Ourwaçi.

LE CHOEUR.

Mais cette nécessité, qui donc règle son cours?

PROMÉTHÉE.

C'est la triple Parque, ce sont les Furies à l'infaillible mémoire.

LE CHOEUR.

Quoi ! Jupiter est moins fort qu'elles ?

PROMÉTHÉE.

Oui ; lui-même ne saurait éviter sa destinée.

Cette idée du destin est le moule d'airain où les tragiques ont coulé leurs chefs-d'œuvre ; en prenant consistance elle a remplacé l'épopée par la tragédie et mis au-dessus de la mythologie populaire, qui librement se joue en ses propres créations, l'impassible loi qui gouverne tout. Mahomet et Calvin sont des théologiens fatalistes, mais leur fatum est un décret de la divinité qui échappe à la loi. Jésus a dit : Il faut que la loi s'accomplisse jusqu'à un iota et un seul trait de lettre ; mais cette loi est une loi personnelle et personnifiée, la loi de celui sans la volonté duquel il ne tombe pas un passereau du toit, pas un cheveu de notre tête. Le fatum grec est une loi impersonnelle et sans volonté. Homère nous montre le génie grec dans le premier épanouissement de son génie. Après l'apparition d'Eschyle et de Sophocle, des accents plus graves retentissent, la note tragique à peine effleurée dans l'Iliade jette au sein de l'art national un peu insou-

ciant, sans toutefois en troubler l'harmonie, quelque chose de singulièrement grave. On croit entendre, quand parle le chœur tragique, l'orgue d'une cathédrale entonnant le *Dies iræ*. Avec Eschyle s'ouvre une école plus sévère que l'école homérique et qui devient la véritable école religieuse de la Grèce : car plus le destin accable et frappe l'homme, plus dans le cœur des spectateurs grandit la compatissance humaine, plus abondamment coule de la blessure qu'ils sentent par contre-coup la séve divine de la pitié. Les assistants saisis de commisération en même temps que de terreur sentent leur communauté avec la victime.

La tragédie grecque fut un grand apprentissage d'humanité, et j'ose dire que dans nul temple de plus austères, de plus fortes paroles n'ont été prononcées, de plus nobles maximes énoncées en un plus digne langage. De quels sentiments élevés ne devait pas être remplie l'âme d'un Athénien au sortir de ces représentations populaires! La tragédie est le lest de ce peuple mobile et presque frivole en politique, elle est le sérieux de la Grèce, c'est là qu'il faut chercher son âme : la mythologie ne donne que son imagination. Vulcain adresse ces paroles à Prométhée qu'il se met en devoir d'enchaîner sur le sommet du Caucase :

« Voilà donc les fruits que t'a valus ton amitié pour les hommes! Dieu, tu n'as pas craint le ressentiment des dieux : tu as fait aux mortels des présents que nul ne devait faire. »

Et Prométhée ne l'ignore pas, car il se dépeint ainsi lui-même :

« Voyez, hélas! dans ces fers, un dieu infortuné, haï de Jupiter, détesté de tous les dieux qui remplissent le

palais de Jupiter : et quel fut son crime? *il aima trop les hommes.* »

Le chœur interroge le Titan enchaîné qui aima trop les hommes et qui ne s'en repent pas au milieu des horribles supplices auxquels il est voué .

LE CHŒUR.

Mais ta bonté pour l'homme n'alla-t-elle pas plus loin encore?

PROMÉTHÉE.

J'ai mis fin aux terreurs que l'avenir inspirait aux mortels.

LE CHŒUR.

Et par quel remède as-tu donc guéri cette maladie?

PROMÉTHÉE.

J'ai placé dans leur âme d'aveugles espérances.

LE CHŒUR.

C'est un don bien précieux que tu as fait aux mortels!

Prométhée ne se soumet pas, il se révolte contre Jupiter en vrai Titan qu'il est.

PROMÉTHÉE.

« A peine dans le trône paternel, il distribua aux dieux des récompenses : chacun avait la sienne; le pouvoir du dieu s'affermissait. Mais des infortunes des mortels il ne tint nul compte. Même il conçut le dessein d'anéantir la race entière, de reproduire une race nouvelle. Personne ne fit obstacle à sa volonté, personne, excepté

moi; moi seul j'eus ce courage. Sans mon secours les mortels, écrasés par la foudre, tombaient au fond des enfers. Voilà pourquoi je subis le poids des maux que vous avez sous les yeux : supplice horrible pour moi ; pour vous spectacle déplorable ! J'eus pitié des mortels ! lui, il ne m'a pas jugé digne de pitié. »

« Je déteste tous les dieux ! » s'écrie-t-il, et il leur prédit leur fin. Ils succomberont parce qu'ils sont sans justice, parce qu'ils sont l'arbitraire. Son appel suprême, qui clôt la tragédie, est encore un appel à la justice.

« Ah ! voilà bien la menace qui s'accomplit ! La terre tremble ; le bruit assourdissant du tonnerre mugit ; l'éclair étincelant trace dans l'air des sillons enflammés ; la foudre roule en tourbillons ; tous les vents s'élancent ; tous les souffles contraires se heurtent dans une mêlée ; l'air et la mer se confondent. Cette tempête qui porte l'épouvante, elle vient de Jupiter, elle fond sur moi ! O ma mère, auguste divinité, et toi, Éther, toi qui fais rouler sur le monde le flambeau de la lumière, voyez mes *injustes* tourments. »

— « Le ciel, dit ailleurs Eschyle, applaudit à la victoire même lâchement acquise[1]. » —

Il me souvient d'avoir entendu un jour un enfant demander pourquoi Dieu était si souvent du côté de l'injustice. C'était un Prométhée en germe. Mais il protestait au nom de la justice : c'était aussi un homme en germe, car l'homme ne vit que de la justice. Il est supérieur au destin, maître des dieux et des hommes, si le destin ignore la justice. Rien ne résiste à la justice, et nulle divinité,

1. *Les Sept Chefs devant Thèbes*, le Chœur à Étéocle.

d'où qu'elle vienne, n'en triomphera; le jour vient où l'homme que la justice a élevé au-dessus du dieu qu'il imagina le juge et lui jette ce cri : Tu es l'arbitraire! Ce jour-là, le dieu a vécu. Dieu est la justice ou n'est pas; la justice trône, son arrêt de mort efface les iniques rois ou dieux, dans sa lumière : astre de l'humanité, elle fait briller le divin dans nos consciences.

Rien ne mord, hommes ni dieux, sur l'inévitable.

« Oui, la souveraine puissance du destin est terrible; jamais ni la richesse, ni Mars, ni forteresses, aucun noir vaisseau qu'assiége de toutes parts la vague écumante ne lui échapperont[1]. »

Étéocle répond au chœur qui lui propose d'offrir des sacrifices agréables aux dieux :

« Les dieux! depuis longtemps ils nous ont rejetés; la seule offrande qui puisse leur plaire, c'est notre mort : le destin veut nous perdre; pourquoi donc essayer sur lui de lâches complaisances[2]?

Ici le destin et les dieux sont condamnés ensemble.

« ... Je ne sais où tourner d'abord mes regards, » s'écrie le roi de Thèbes, Créon, vers lequel reflue l'horrible destin de la race d'Œdipe frappée dans ses descendants : « Tout est mouvant autour de moi et s'écroule, tout ce que touchent mes mains, tout ce qui s'étend au-dessus de ma tête : sur moi le destin s'est appesanti d'une manière effroyable. »

Aristote a raison : le double ressort de la tragédie c'est l'horreur et la pitié, la pitié fille de l'horreur, réaction du cœur secourable contre l'implacable fatalité.

1. *Antigone*, de Sophocle : le chœur.
2. Eschyle, *les Sept Chefs devant Thèbes*.

La fatalité n'apparaît pure de tout mélange que lorsqu'elle frappe l'innocent. C'est parce qu'Œdipe est innocent que sa lutte contre l'infortune est tragique, la tragédie vit de l'inexorable. Le destin maître des dieux, seul dieu véritable, est sans entrailles, il est sans moralité. Mais alors, comment échapper à la conviction que le monde est sans justice et les destinées humaines livrées à une domination aussi aveugle que fatale? La raison ne s'accommode pas plus de l'injustice que le cœur, l'ordre rationnel tombe avec l'ordre moral. Plus d'un se croit athée qui ne l'est pas ; on n'est réellement athée que lorsqu'on a cessé de croire à la présence dans les choses d'une loi conforme à celle qui s'impose à notre conscience éclairée par notre raison. La tragédie grecque est-elle athée?

Nous touchons ici au plus intéressant problème que la Grèce se soit posé à elle-même : celui de la conscience en conflit avec la fatalité. Ce problème des problèmes, où se heurtent la loi du destin qui ne connaît pas la justice et la loi de la conscience qui ne connaît que la justice, comment l'a-t-elle résolu? Il importe à l'humanité de le savoir pour juger de l'humanité, ou ce qui revient au même, de la moralité de la Grèce.

Remarquons d'abord que si le destin dans les tragiques agit indépendamment de la loi morale, il n'agit pas contrairement à cette loi. Il la domine et ne la renverse pas ; la conscience humaine se glisse dans la fatalité. L'engrenage de l'adversité, qui ne lâche plus sa victime une fois qu'il l'a saisie et ne l'abandonne que broyée, ne se met pas en œuvre sans cause : un crime donne toujours l'impulsion à l'horrible mécanisme. Si le fatum en mouve-

ment opère sans tenir compte de la culpabilité, c'est-à-dire de l'intention de l'auteur, il n'agit pas sans connexité avec le crime même. Il est de son essence de ne point considérer les individus et les volontés, mais il n'est pas moins de son essence de ne devoir qu'à un fait violateur de la loi morale l'occasion déterminante de son activité. Ce n'est pas l'auteur du fait, quoiqu'il paraisse, c'est le fait dans l'auteur qu'il poursuit. Une fois mis en branle par lui, il n'est plus que la série des conséquences qu'il implique; série qui se déploie dans les événements subséquents suivant une logique dont heureusement la réalité ignore la rigueur, qui néanmoins n'est pas aussi idéale qu'on le suppose, car les grandes infractions à la loi morale, aussi bien que les infractions à la loi physique, ont des conséquences qui dépassent leurs auteurs, se répandent au loin autour d'eux, et se continuent à travers leur descendance de génération en génération. Il n'est même pas certain que dans la société les suites d'un acte mauvais, antisocial, se puissent entièrement effacer. L'idée du péché originel transmis par Adam à toute sa filiation, le terrible avertissement biblique que les fautes des pères seront punies jusqu'à la septième génération — avertissement qui n'est pas seulement dans la Bible — c'est, sauf l'ingérence d'un dieu irrité et vengeur, une même conception exprimée dans un autre langage. Les Grecs ont fait de cette conception, élevée à sa plus haute puissance et dégagée de toute causalité divine, le destin.

Mais serrons de plus près leur idée. Malheur vient de mal : mal-heur. Le malheur chez les tragiques, quoique détaché de la volonté de mal faire, n'est pas détaché du

mal. D'où résulte, en dehors de l'innocence ou de la culpabilité de l'auteur dont ne s'informe jamais le destin et qui demeure réservée à la conscience individuelle, une manifestation jusque dans ce qu'il y a de plus impersonnel de la conscience humaine en tant qu'elle associe d'une manière générale la conséquence à la faute, le malheur au mal. Œdipe n'a pas sciemment tué son père, épousé sa mère, il ne s'est pas rendu intentionnellement coupable ni de parricide ni d'inceste; il n'a pas moins commis un parricide et un inceste, c'est-à-dire les crimes les plus épouvantables aux yeux de l'humanité. Dans la génération du mal engendrant le malheur, multipliant ses coups sur des têtes de plus en plus innocentes, il y a le crime comme premier générateur. L'innocence des victimes met en évidence la loi, et sa souveraineté qui réside, remarquons-le bien, dans son indépendance. Une loi qu'il serait au pouvoir des mortels ou des immortels d'éluder ou de fléchir ne serait plus une loi mais une volonté. La logique idéale du mal exige que les conséquences du mal éclatent même sur la tête des innocents. La foudre serait-elle encore la foudre si elle faisait acception de personne? Dans l'économie de la tragédie grecque le crime, voulu ou non, attire la foudre du destin : il est nécessaire qu'elle se révèle à tous en le frappant. A la lueur de ses fulgurations se lit la loi commune. Elle punit l'acte, à l'auteur de se punir lui-même par le remords s'il se sent coupable de l'avoir consenti.

Le crime a sa généalogie :

« Une action impie en met au monde bien d'autres, enfants dignes de leur race; mais le bonheur dans la maison des justes a toujours le bonheur pour fils. Oui,

une antique faute fait naître d'ordinaire une faute nouvelle chez les mortels méchants; tôt ou tard, à l'heure marquée par le destin. La nouvelle est mère à son tour : ténèbres, invincible génie de crimes, audace impie, noires infortunes qui renversent les palais ; ses enfants ont tous les traits de leur famille !

« La justice conserve son éclat même dans les chaumières enfumées ; elle récompense une vie passée dans la vertu. Mais l'or et la fortune, quand les mains sont souillées, n'arrêtent point ses yeux : elle fuit, elle cherche une demeure sainte ; son encens ne se prostitue point devant l'opulence puissante mais marquée du sceau de l'infamie; en toute chose ce qu'elle regarde, c'est la fin[1]. »

Œdipe, innocent quant à l'intention, est coupable quant au fait. Le fait accompli sinon voulu viole la loi morale, et comment séparer le fait de celui qui le personnifie? le mal objectif existe, le mal subjectif, c'est-à-dire volontaire et personnel, n'existe pas. Mais laissons Œdipe s'en expliquer avec les dieux, ainsi que Prométhée avec Jupiter et Job avec Jéhovah ; laissons l'Infortune discuter avec le Sort.

Créon, roi de Thèbes, le tyran plein de crimes volontaires, accuse Œdipe. Œdipe répond et s'indigne :

OEDIPE.

Cœur éhonté ! est-ce moi que ton orgueil injurie avec tant de dédain, moi vieillard, ou toi-même alors que tu me reproches d'une bouche audacieuse l'assassinat et

1. Eschyle, *Agamemnon*, le chœur.

l'union incestueuse, destin fatal que j'ai *sans conscience* subi, pauvre malheureux ! Il a plu qu'il en advînt ainsi aux dieux qui peut-être depuis longtemps étaient courroucés contre ma maison. Mais en moi-même tu ne trouveras la souillure d'aucun attentat par lequel j'aie offensé moi-même ou ma race. Car, dis-moi, lorsqu'un jour un arrêt des dieux retentit qui condamnait mon père à tomber sous le bras de son fils, comment peux-tu équitablement me reprocher cette faute, à moi qui n'avais pas encore reçu de mon père et de ma mère le germe de la vie, et qui n'étais pas encore né[1] ? Et quand misérable je vis le jour, j'en vins aux mains avec mon père et le tuai, ne sachant ni ce que je faisais ni contre qui je le faisais ; comment me blâmes-tu de ce que je fis sans liberté ? »

Cette protestation, par-dessus la tête de Créon, vole à l'adresse des dieux. Mais non, elle les dépasse eux-mêmes et ne les atteint que parce qu'ils ne peuvent empêcher l'injustice, et que le destin les domine. Il semble qu'Œdipe dans ce passage les accuse formellement d'avoir décrété la ruine de sa race en décidant que son père serait tué par son propre fils ; qu'on y regarde avec plus d'attention, et l'on comprendra que l'oracle prédisant cette catastrophe au roi Laïus était bien l'interprète de cette puissance impersonnelle que Prométhée déclare être supérieure même à Jupiter. Il est vrai que les tragiques confondent souvent en apparence le destin avec les dieux ; en réalité, et si l'on pénètre au fond de la notion tragique, on sent que les dieux s'ils proclament le destin par la bouche d'un oracle ne font pas le destin, qu'ils le pro-

1. — Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?

mulguent seulement. Mais ce destin, injuste lorsqu'on le rapporte à la volonté et non plus à l'acte seulement, lorsqu'on l'envisage dans l'individu et non dans le fait, les dieux ne peuvent l'empêcher, et c'est pour cela que l'individu parlant au nom de sa conscience qui l'absout les rend complices de l'iniquité dont leur rôle serait de garantir les mortels. A quoi bon des dieux incapables de gouverner par la justice en détournant l'adversité de la tête de l'innocence? Ces dieux abdiquent, ce ne sont plus des dieux. Sophocle ne le dit pas, mais s'il ne fait pas son procès directement à Jupiter comme Eschyle, chacune de ses tragédies renferme contre lui et ses comparses une accusation en règle. La tragédie se fait plus haute que les dieux, parce qu'elle donne une voix à la conscience individuelle en même temps qu'elle fait planer sur la victime le destin qui n'est autre que la loi morale érigée en fatalité. Ce n'est pas de ne point reconnaître et respecter la loi morale qu'il sied de la blâmer, ce serait plutôt de lui assurer le respect à tout prix. Périsse Œdipe, périsse Agamemnon et leur race plutôt que de voir une énormité perturbatrice de l'ordre moral ne pas engendrer des catastrophes qui lui soient égales! Il faut que les hommes par qui l'acte s'est perpétré et les leurs payent la rançon de l'humanité et rachètent le crime par l'infortune : c'est une maladie mortelle qu'ils ont contractée et qui ne disparaîtra qu'avec eux. Moloch demandait des holocaustes humains, la tragédie antique immole les plus nobles races, les plus illustres de la Grèce, aux nécessités de l'ordre moral; elle est injuste par une implacable passion de justice.

Œdipe avant sa naissance est prédestiné non pas à

faire le mal, mais à mal faire. La tragédie a l'air ici de se rapprocher de l'idée calviniste : il n'en est rien, et la différence qui les sépare est un abîme. Calvin met Dieu dans la prédestination au bien et la prédestination au mal, son Dieu dispense la grâce ainsi que la damnation ; tel est du moins le calvinisme de Calvin, et nous devons supposer que Calvin s'entendait au calvinisme mieux que personne. Sophocle, plus moral et plus religieux, au nom du destin condamne Œdipe à commettre un crime involontaire, il ne le condamne pas au nom de Dieu à le vouloir : la conscience humaine est sauvegardée.

La mythologie indique dès ses premiers pas la séparation que consommera la tragédie entre les dieux et le destin. Dans la fable de la naissance de Minerve Jupiter dérobe la déesse au sein de Métis (la Prudence) et la cache dans son cerveau, parce que si Métis avait donné naissance à un fils, ce fils — ainsi l'ordonnait le destin — serait devenu le souverain maître et aurait remplacé Jupiter. Mais cette fable témoigne également, puisque Jupiter fraude le destin, que celui-ci n'a pas encore pris le dessus. Hésiode s'en peut accommoder, Homère ne s'y oppose pas ; essayez en revanche de mettre le destin dans la dépendance des dieux et de le leur subordonner, Eschyle et Sophocle n'ont plus d'existence : à l'instant la tragédie grecque s'évanouit.

Quelles ruines amoncelées sous ses pas ! elle marche, escortée du fatum, de catastrophe en catastrophe : « Je frémis. La déesse de destruction, cet être qui n'a rien des autres dieux, s'est montrée pendant les ténèbres de la nuit; elle a fait entendre sa voix. C'est la Furie aux arrêts infaillibles, aux sinistres prédictions, c'est Erinnys

invoquée par un père, qui vient accomplir les imprécations vengeresses qu'Œdipe lança dans sa fureur : elle presse le fatal ouvrage ; les fils d'Œdipe[1] courent à la mort. Le feu sera l'arbitre de leur destinée, le feu, cet hôte destructeur, né dans la Scythie au pays de Chalybes ; c'est lui qui leur fera le partage des biens paternels ; c'est le fer cruel, impitoyable, qui leur assignera la mesure de terre que peuvent occuper les morts : ils n'auront rien de leur opulent patrimoine[2] ! »

On dirait parfois que dans la tragédie grecque l'homme ait voulu se repaître de malheurs immérités, et que pour éprouver en soi une plus profonde pitié il se soit donné le spectacle de plus grandes horreurs. Mais ne l'oublions pas, de crainte de faire injure aux Grecs; non-seulement la pitié purifie la tragédie antique, mais celle-ci est vraiment sanctifiée par la notion qui ne cesse de planer sur la scène : celle du malheur résultant du mal, en vertu de la loi morale manifestée sans le secours d'aucune assistance étrangère, soit humaine soit divine, et se produisant comme une cause dont les effets sont infaillibles par cela seul qu'elle existe. Nous supposons derrière la loi morale, de même que derrière la loi physique, un être, une existence dont elles dérivent ou qui les ont décrétées ; — nous entrevoyons un législateur. Les tragiques grecs n'envisagent que la loi même qu'ils idéalisent sans lui chercher un principe. Elle n'est pas une cause seconde à leurs yeux, elle est une cause première qui porte en soi sa propre raison d'être.

Le drame moderne, et c'est ce qui le distingue de la

1. Étéocle et Polynice.
2. Eschyle, *les Sept devant Thèbes* : le chœur.

tragédie, a pour théâtre le monde qui s'agite au dedans; il met le fatum dans l'individu, dans la passion et ses conséquences logiques. La fatalité, intérieure chez Shakspeare, est extérieure chez Sophocle : Macbeth est le jouet de sa propre fatalité, qui est son ambition ou l'ambition en lui ; Œdipe est le jouet du destin qui le saisit du dehors et se déroule dans les événements. Racine se trouve à mille lieues de la tragédie grecque, on n'entendait rien au fatum à la cour de Louis XIV : il ne va pas avec l'adulation et le madrigal. Le théâtre de Racine est du carton peint illustré de vers charmants, de sentiments exquis et tendres, souvent humains et vrais sous leur enveloppe artificielle, mais que renverserait du premier souffle s'il venait à y pénétrer l'ouragan terrible du destin antique.

Les choses sans doute ne se passent point d'ordinaire comme le veut la fable mise au service de la muse tragique, le crime n'enfante pas toujours l'infortune. A considérer la destinée des hommes isolément, la muse grecque a tort; elle a raison dans l'ordre de la solidarité humaine. Le théâtre de Sophocle est tragique, l'est-il plus que l'histoire : l'histoire est la tragédie de l'humanité, drame et tragédie tout ensemble pour mieux dire ; car elle montre la volonté des hommes aux prises avec la fatalité des choses, destin extérieur, en même temps qu'avec la fatalité des passions, destin intérieur; mais tragédie ou drame, elle enchaîne des deux parts les effets aux causes, que ces causes soient des choses ou des volontés, des faits ou des actes. Des lois imprescriptibles, parce qu'elles représentent la nature des choses s'unissant à la nature des hommes, se maintiennent immuables au milieu de nos

incessantes fluctuations : elles ne permettent pas aux hommes de ne point pâtir de ce qu'ils font contre eux-mêmes, et bon gré mal gré les rivent à la chaîne des causes et des effets, faisant tomber au loin sur la descendance des coupables des conséquences que le présent semblait ignorer. Ce destin auquel l'histoire est soumise n'a rien de miraculeux; il est l'opposé du miracle, et vu de près il se révèle comme la logique soumettant les faits générateurs à leurs suites, la loi des choses et des hommes à ses propres sanctions. Comme le surnaturel, et l'irruption intermittente, soudaine, d'un dieu machiniste et prestigiateur, apparaît dans toute sa puérilité à la lumière de ce lent mais infatigable enchaînement des effets et des causes qui tissent la trame ininterrompue de nos destinées! Cette fatalité, les hommes ont toujours essayé de la fléchir par les supplications ou les sacrifices, de se la dissimuler derrière la supposition de miracles, de fables ou de légendes. Les cultes antiques ont consisté en des sacrifices aux dieux de plantes, d'animaux, en des sacrifices humains quelquefois. Les sacrifices humains, l'humaine nation des Grecs se les épargna, elle se dédommagea dans la tragédie, immolation d'hommes au destin. Que sont pourtant ces hécatombes auprès de celles que s'attribue sans notre permission l'histoire immolant des races et des peuples entiers à sa Némésis et nous enseignant la justice, l'amour, la raison par les douloureuses et souvent épouvantables suites de l'injustice, de la haine, de la déraison!

La Grèce tragique eut un pressentiment obscur de la solidarité humaine; il suffit de passer de ses familles immolées au crime d'un ancêtre à la famille humaine

pour se trouver transporté au milieu de l'histoire ; avec cette différence toutefois que la tragédie générale qui se joue sur notre planète a pour issue le progrès né de nos expiations et fils de nos douleurs, tandis que la tragédie grecque enfermée dans la fatalité n'avait pour en sortir d'autre issue que la pitié. Le sang royal coule à flots sur ses autels. Que sont les malheurs de nos saints et de nos martyrs chrétiens auprès de ceux qui écrasent ses héros ; qu'est-ce que le martyre même du doux et compatissant Jésus à côté de celui du Titan Prométhée cloué au sommet de l'aride Caucase — et qui, lui, ne pourra mourir? Quel tourment dépassa jamais chez aucune femme, chez aucune mère, celui de Niobé qui, « quoique pétrifiée, nourrit dans sa poitrine ardente incessamment la douleur que lui ont infligée les dieux[1]? » Oui, ce sont là des mythes, des légendes, des fables populaires façonnés par les poëtes, et pour employer la façon vulgaire de dire : *cela n'est pas arrivé.* Mais ces imaginations montrent que l'esprit des Grecs n'était pas pure sérénité et qu'ils avaient vu de près la réalité ; quand le poëte idéalise le malheur c'est qu'il en a trouvé les premiers traits sous ses yeux. Les Grecs, s'ils jouirent des faveurs de la vie, n'en ignorèrent pas les rigueurs : il est même douteux qu'aucun peuple les ait exprimées avec tant de force et de grave beauté. La vie serait fade sans la souffrance, notre âme avide d'émotions n'en voudrait plus. N'est-ce pas cette avidité qui nous fait imaginer drames et tragédies, et qui nous y fait courir?

Les philosophes sont graves, quelques-uns sombres,

1. Iliade.

comme Héraclite, ou d'une ironie amère, comme Diogène et Démocrite. Tous sont sérieux, le seul enjoué est, ce me semble, Socrate. Aristophane est comique — est-il gai ? Son rire n'est pas le large rire de Rabelais, ni même celui de Molière : il y a plus du poëte satirique en lui que du poëte comique. Sa verve endiablée est acerbe, caustique, il fait de la caricature et souvent du cocasse à la place du comique. C'est un moqueur de génie. Il n'y a de poëte comique au vrai sens du mot que celui qui met en scène des caractères. Aristophane dessine des charges, et ne s'occupe pas de ses personnages pour eux-mêmes mais pour leur rôle dans les affaires publiques. Publiciste de la scène, toujours il s'adresse au peuple et fait de la politique; plus voisin en ceci, quoique passablement aristocrate, de Beaumarchais que de Molière. Le peuple athénien si volage est le héros de son chef-d'œuvre, *les Oiseaux :* c'est à lui qu'il ne cesse de songer; de même que la tragédie, la comédie dans Athènes est une école populaire, un second agora. Aristophane rit sans rasséréner, il n'a point de sérénité lui-même; j'oserais presque dire qu'il est plus triste que Sophocle. Que fût-il advenu de la Grèce si elle n'eût respiré l'air pur et léger, vécu, agi sous un ciel lumineux? Plongez-la dans le brouillard occidental, elle étouffe; dans l'air embrasé de l'Asie, elle s'énerve. Son climat est un entre-deux qui lui donne le sérieux sans la tristesse, le repos sans la lassitude. Elle a beau faire retentir autour de l'inexorable la plainte humaine enflée du flot de nos misères, son génie mesuré ne permet pas au flot de déborder : il lui creuse un lit dans l'art. Il arrête à sa limite la douleur, la contient et la dirige. Elle devient

alors dans son expression d'autant plus admirable qu'elle est plus sobre.

Le sublime joint à la simplicité remplace chez Sophocle le sublime uni à la familiarité qui caractérise Homère.

« O fils d'Égée, homme inestimable, dit Œdipe à Thésée accouru auprès de son malheur, le temps ne s'approche jamais des dieux, ni l'âge. Mais tout le reste, la toute-puissance du temps le renverse : la vigueur de la terre s'évanouit, et la vigueur du corps ; la fidélité meurt, et l'infidélité qui la brise fleurit et prospère à sa place et s'élance bien haut. Un même souffle d'amour n'habite pas longtemps la poitrine des hommes[1]. »

Antigone qui, au mépris de l'ordre de Créon, a enseveli son frère Polynice, répond au tyran qui lui demande quelle témérité l'a poussée à violer sa loi :

« Ce n'est pas Jupiter qui me donna cet ordre, et le droit qui réside auprès des morts n'a jamais établi pareil décret pour les hommes. Je n'ai pas estimé si haut non plus ton commandement et pensé qu'elle dût céder devant toi, un mortel, la loi des dieux, qui n'est écrite nulle part, éternelle, et qui ne date ni d'aujourd'hui ni d'hier, mais qui vit en tous les temps, et dont personne ne peut dire d'où elle vient. »

La lamentation du chœur sur Œdipe ressemble à celle du vent d'hiver, gémissant la nuit sur des tombeaux :

« Ne jamais naître est de beaucoup ce qui est préférable; mais si tu vis, le meilleur est de retourner bien vite d'où tu viens. Même lorsque fleurit la jeunesse remplie d'un esprit léger et riche d'illusions, personne ne vit délivré

1 Œdipe à Colone.

de souci. Quelle peine lui fut épargnée? Les meurtres, la dissension, la révolte, les combats de la guerre, l'envie et la haine l'assiégèrent : au bout de ces misères s'approche maintenant, triste, dédaignée, solitaire, sans force, vide de toutes joies, la vieillesse qui traîne toutes les peines à sa suite[1]. »

La fille d'Œdipe s'adressant aux vieillards de Colone, les implore pour son père aveugle qui est « homme, leur dit-elle, né du même sang que vous. » Le malheur ennoblit l'homme aux yeux de l'homme. Thésée accueille ainsi Œdipe, le rassure et l'encourage : «...Moi-même, j'ai grandi en pays étranger, comme toi; en pays étranger, j'ai affronté maints dangers amassés sur ma tête. C'est pourquoi je ne m'écarte d'aucun étranger qui s'approche de moi comme tu le fais aujourd'hui; *ne suis-je pas homme?* »

Le fameux vers de Térence retentit avant Térence dans le grand cœur de Sophocle. « L'infortune, dit-il encore par la bouche d'Œdipe, ne peut être soulagée que par ceux qui en ont la triste expérience. »

N'avions-nous pas raison de dire que la tragédie grecque est une école d'humanité? Elle est remplie de ces sentences, fruits du cœur humain qu'a mûri la douleur. Sa compatissance égale sa raison et son expérience. La haute moralité de Sophocle éclate partout en paroles philosophiques; c'est un individu qui s'énonce, mais c'est le genre humain qui parle. Sophocle, à l'exemple d'Homère, s'élève alors à l'impersonnalité. Dans ses pièces, la conscience humaine est en réalité supérieure aux mortels,

1. Le chœur à Antigone. — Œdipe à Colone.

supérieure aux dieux, supérieure au destin qui cependant les régit. Que peut en effet le destin : rouler sur l'homme l'avalanche des catastrophes et l'y ensevelir ; mais sur sa conscience il n'a point de prise ; son dernier mot, la mort, la laisse victorieuse. Pour avoir raison de l'homme, il faut sa propre volonté ; l'homme ne saurait être vaincu que par lui-même, alors que libre de s'abstenir, il épouse le mal qu'il connaît. Le malheur, s'il ne le veut pas, ne le contraindra jamais à mal faire. Le monde s'écroulerait sur lui qu'il n'y changerait rien.

L'organe attitré de la conscience humaine dans la tragédie est le chœur tragique. Il donne en quelque sorte une voix aux spectateurs. Le chœur est tout le monde, et selon la nature des émotions que l'action suscite en lui, qu'il se livre à des monologues sur les événements et sur les personnages, qu'il entre en de rapides colloques avec ceux-ci, il traduit constamment une impression collective et formule ce qui agite la foule confusément à ce moment, la délivrant ainsi de l'obsession de ses propres sentiments. Le chœur ne parle à propos que lorsque l'âme de la foule trop pleine et cherchant une issue l'invite à parler, il ne parle bien que lorsqu'il dit ce qui la remplit : épouvante ou pitié, éloge ou blâme. De là l'intervention intermittente du chœur, qui tantôt énonce un jugement, tantôt traduit une émotion. Et comme le pour et le contre souvent se font écho dans l'homme, ainsi le chœur souvent se divise et se donne la repartie dans la strophe et l'antistrophe. Son obscurité relative vient de l'extrême concision des paroles qu'il prononce et dans lesquelles se résume le sentiment ou la pensée générale des assistants : les individus peuvent être loquaces, l'es-

prit de la foule se condense en aphorismes. Pourquoi le chœur n'a-t-il pu s'acclimater sur notre scène? C'est que la tragédie est morte, notre éloquence individualiste l'a tuée, et ce que nous pratiquons encore de tragédie n'a rien de commun avec le théâtre antique. La tragédie ne suppose pas seulement une conception religieuse de la fatalité, elle suppose un peuple qui vive sur un fonds commun et qu'une même âme, une même tradition nourrisse. Nous sommes trop disséminés et trop détachés pour fournir matière à la muse tragique.

La tragédie commence avec Eschyle, elle atteint à la perfection dans Sophocle ; dans Euripide elle décline en se faisant philosophique : Anaxagore et Socrate ont passé par là, ce n'est plus le génie national qui occupe la scène, c'est le génie d'un poëte qui s'en est affranchi par la critique et qui s'ingénie à le restituer de parti pris à l'ombre de ses devanciers. Eschyle enlève, Sophocle élève, Euripide instruit et charme. C'est un tendre de la famille des Virgile, des Racine, des Corrège et des Mozart. L'humanité attendrie sur elle-même s'épanche dans ses vers au point d'en faire presque notre contemporain. Mais il exagère l'horreur comme la pitié : il est épouvantable et sensible, ce que Sophocle n'est jamais. Et puis, sous son inspiration critique la tragédie s'est mêlée de trop d'art et de trop de réflexions : le philosophe envahit toujours et fréquemment supplante le poëte. Euripide fabrique le destin et n'y croit plus. Eschyle nous fait goûter le fruit dans sa verte âpreté, Sophocle le fruit mûr en pleine saveur; Euripide nous le présente alors qu'il commence à s'amollir. L'heure a sonné : la tragédie qui a remplacé l'épopée va céder la place à la philosophie, et

la philosophie ne saura plus rien du peuple, le peuple rien de la philosophie : il immolera Socrate à ses dieux évanouis et le divorce sera consommé, le génie grec aura vécu.

La tragédie est morte, Sophocle vit. La mythologie a disparu, Homère est resté.

C'est surtout en lisant Homère et Sophocle que l'on s'explique le mot employé pour désigner dans nos écoles l'étude des langues et des ouvrages classiques : faire ses humanités.

III.

LA FAMILLE.

Le *home* antique : Ulysse, Pénélope. — Alceste. — Andromaque : l'épouse et la mère. — Hécube. — L'épouse adultère : Clytemnestre. — La vierge : Iphigénie. — Nausica. — La piété filiale, Antigone. — La fraternité. — La famille des dieux. — Jupiter et Junon. — Vénus : la volupté. — L'art et la femme. — La femme dans la religion ; dans la cité. — La femme libre : Aspasie. — L'hétaïre. — L'idéal.

Un poëte moderne a dit que le naturel des femmes était avec l'art dans une intime parenté. Si cela est vrai, et qui peut en douter? les Grecs artistes et polythéistes ont dû se montrer dans leur intelligence de la femme aussi complets, aussi vrais qu'ils le sont dans leur poésie et leur mythologie. Contemplatif et rêveur, porté vers l'abstraction, l'Indou a vu la femme principalement sous l'aspect de la tendresse et de la douceur ; le Grec au génie souple et vivant, en contact avec la nature par tous les points de son être multiple, a créé des types plus variés : Sita, Savitri, Sacountala, Ourwaçi se ressemblent ; Alceste, Pénélope, Andromaque, Clytemnestre, Médée, Phèdre, Iphigénie, Antigone, Alcmène, Nausica, sont des individualités, de même que Junon, Vénus, Diane ou Minerve.

« Et maintenant, muses olympiennes, filles de Jupiter

qui porte l'égide, muses aux doux accents, vous allez célébrer les femmes. »

Hésiode annonce en ces termes inspirés, à la fin de son poëme, un *catalogue des femmes illustres*. Cette œuvre ne s'est pas retrouvée; mais les types féminins de la Grèce subsistent, ils nous permettent d'entrer dans l'intimité du sentiment hellénique; ils nous permettent surtout, à la lumière qu'ils projettent sur les rapports de l'homme et de la femme, de voir comment la Grèce envisagea la famille.

Aristote fait reposer l'État sur elle. Homère a le culte de la famille. L'Odyssée, classique épopée du foyer, est composée à l'honneur de toutes les vertus domestiques.

« Il veut revoir la fumée s'élever du toit natal et mourir. » Tel est le vœu d'Ulysse, et ce vœu retardé dans son accomplissement par Neptune jaloux constitue l'Odyssée. Tout est fidélité sous le toit d'Ulysse, jusqu'au vieil Eumée, le serviteur, jusqu'au chien qui sur le seuil de la maison attend sans désespérer le retour de son maître. Le fils, l'épouse ne bronchent pas davantage dans leur espoir; la pierre du foyer scellée par leur opiniâtre attachement résiste aux prétendants qui l'assiégent: la citadelle de l'honneur domestique n'est pas emportée, le *home* antique tient bon contre les compétiteurs, ainsi qu'Ulysse contre les orages de la mer, les aventures et les périls qui se multiplient autour de lui. Ulysse, l'homme intelligent et brave, ne fléchit point; il porte en son cœur l'ineffaçable image de la patrie absente, de sa maison et des siens. « Rien, en vérité, n'est plus souhaitable et plus réjouissant, dit-il à la jeune Nausica, que lorsque mari et femme unis en un tendre amour gouvernent tranquillement leur

maison ; — spectacle pénible à l'ennemi, mais délicieux à l'ami, et qu'ils savourent encore davantage eux-mêmes. »

La patrie et la maison tiennent ensemble, Ulysse les confond dans la même pensée, il les unit dans le même désir ardent du retour lorsqu'il les dépeint ainsi au roi des Phéaciens qui l'engage à demeurer en son palais :

«... Ma renommée aussi atteint le ciel. Mais ma demeure est à Ithaque, chérie du soleil... Rude, il est vrai, elle nourrit cependant des hommes florissants et je ne sais rien de plus doux que de revoir son pays. La délicieuse déesse Calypso me retint dans sa grotte et me souhaita pour époux ; Circé pleine de ruses me retint dans son palais et me souhaita pour époux : elles ne purent émouvoir mon cœur. C'est qu'il n'est rien de plus doux au cœur de chacun que la patrie qui lui donna naissance, et celui-là même la regrette qui habite au loin en pays étranger une maison remplie de biens précieux, séparé des siens. »

A Calypso elle-même, qui l'implore, et plus femme encore que déesse, après lui avoir caressé doucement la joue et l'avoir repris en souriant, lui demande enfin si elle ne vaut pas Pénélope, Ulysse répond :

« Ne m'en veux point, ô souveraine ! je sais trop bien moi-même comment la beauté de la judicieuse Pénélope s'efface devant ta beauté et ton port auguste : car elle n'est qu'une mortelle, et toi tu fleuris en une éternelle jeunesse. Malgré cela, ma pensée incessamment me ramène vers la maison et un fervent désir me possède de revoir le jour du retour. »

Pénélope, le cœur occupé d'Ulysse, tissant sa toile et vaquant aux soins familiers, est l'épouse ménagère dans

son antique simplicité, l'épouse dont la première qualité est le soin de la maison, la première vertu l'humeur égale et douce, la sérénité active. Andromaque a pareil génie, avec un cœur plus remué, un dévouement pour Hector que son caractère et celui des événements appellent à prendre un plus haut essor et à s'exprimer en des accents plus vibrants. Qui ne connaît les adieux d'Hector et d'Andromaque, et qui se lasse de les relire? Aucun pédant de collége n'en a eu raison, aucune répétition fastidieuse d'admirations apprises n'a pu flétrir les couleurs de cet immortel tableau. Quelque pathétique et poignante que soit la scène, Homère n'enfonce pas dans notre âme l'aiguillon du désespoir qu'elle renferme. Il peint, et dans la plus douloureuse lutte qu'aient soutenue deux époux en face de la mort et de l'infortune inévitables, il ménage notre cœur par un miracle de l'art et de la poésie. Il nous fait pleurer, mais sourire à travers nos larmes, en un endroit où la tragédie nous eût broyé le cœur dans son étau de fer, où le drame implacable et haletant nous eût poussé jusqu'aux sanglots et déchiré la poitrine.

Alceste, épouse passionnée, amante encore dans l'épouse, meurt pour procurer l'immortalité à celui qu'elle adore. Ce n'est plus ici le ton calme d'Homère. Écoutons l'esclave qui nous raconte les apprêts de sa mort volontaire.

« Dès qu'Alceste a senti l'approche du moment fatal, elle a baigné son beau corps dans l'eau pure du fleuve, et, tirant de ses coffres de cèdre ses riches vêtements, elle s'en est parée. Puis, se tenant devant son foyer, en présence de Vesta : « O déesse, a-t-elle dit, ô ma souveraine, prête à descendre vers les sombres demeures, je

me prosterne pour la dernière fois à tes pieds. Tiens lieu de mère à mes enfants. Donne à l'un une épouse qu'il aime, à l'autre un époux digne d'elle. Qu'ils ne meurent point, comme leur mère, d'une mort prématurée, mais que, plus heureux, au sein de leur terre natale, ils remplissent toute la mesure de leur jour. » Ensuite elle s'est approchée de chacun des autels qui sont dans le palais d'Admète, et, en priant, elle les couronnait de verdure, elle les parfumait de feuilles de myrte, sans pleurer, sans gémir, sans que la pensée de son malheur altérât en rien le doux éclat de son visage. Mais lorsque, entrée dans sa chambre, elle s'est jetée sur son lit, alors elle a versé des larmes, et s'est écriée : « O toi, où fut dénouée ma ceinture virginale par l'homme pour qui je meurs, couche nuptiale, adieu ! je ne puis te haïr, quoique tu m'aies perdue. C'est pour ne point te trahir, pour ne point trahir mon époux que je meurs. Peut-être une autre femme te possédera-t-elle, non pas plus chaste, mais plus heureuse. Et elle la tenait embrassée, et l'arrosait des torrents qui coulaient de ses yeux. Enfin, lorsqu'elle s'est rassasiée de larmes, elle quitte la chambre et bientôt y rentre, elle en sort et y revient sans cesse, et se précipite cent fois sur sa couche. Cependant ses enfants s'attachaient à ses habits, et pleuraient; elle les prenait dans ses bras, les baisait tour à tour, comme devant bientôt mourir. Tous les esclaves erraient çà et là dans le palais, gémissant sur la destinée de leur maîtresse ; elle leur tendait la main à tous, et il n'en est pas de si misérable à qui elle n'ait parlé, dont elle n'ait reçu les adieux [1]. »

1. Patin, *Tragiques grecs*.

Ce dernier trait est bien d'Euripide, le philosophe de la scène, le poëte humanitaire.

Homère prend au sérieux la fidélité, il n'en fait pas une vertu féminine seulement, il la vante chez l'homme. Le père d'Ulysse, Laërte, possède en son palais Euryclée, séduisante esclave, fille de noble naissance, achetée à des pirates. Craignant toutefois d'irriter sa femme Anticlée, il détourne sa pensée et ses yeux de sa servante. Il est de notoriété biblique que le patriarche Abraham ne se conduisit pas de même; son excuse est que Sarah était stérile et qu'il s'agissait de peupler le pays : croissez et multipliez, avait dit l'Éternel. Les patriarches sont polygames à discrétion, les modernes habitants du Lac salé ne se réclament-ils pas de leur exemple ?

Hélène devant son beau-frère Hector éclate en imprécations contre elle-même au spectacle des malheurs qu'involontairement sa faute attira sur les Grecs et sur les Troyens : elle se traite d'horrible chienne, elle regrette que dès le jour de sa naissance un terrible ouragan ne l'ait pas emportée au haut d'une montagne ou dans les flots de la mer orageuse qui l'eût entraînée « avant que ces choses ne se fussent accomplies. » Mais les dieux ayant une fois conçu ces malheurs, elle pense qu'ils auraient au moins dû faire d'elle la femme d'un homme capable d'éprouver l'indicible honte qui la couvre avec son ravisseur. Car Hélène méprise Pâris, l'efféminé, elle se méprise elle-même et se déteste.

Sans faire de morale, et tout en dépeignant, Homère jette le blâme sur les irréguliers de l'amour ; il caresse au contraire de son pinceau les tableaux d'intérieur. Quelle complaisance il met à décrire les mœurs domestiques des

femmes troyennes? Il aime, on le voit, les maisons bien ordonnées, et sait qu'une maison ne peut l'être d'où l'épouse et la mère sont absentes. Il n'enferme pas la femme dans son ménage, mais il l'y retient. Andromaque est la vraie compagne, elle est l'amie conjugale d'Hector. Celui-ci toutefois ne souffre pas qu'elle néglige en ses craintes pour lui les soins qui l'appellent dans son intérieur. Après lui avoir rendu son fils, qu'elle a déposé dans ses bras, tendre ruse maternelle ! espérant ainsi l'attendrir et l'empêcher d'aller hors des remparts affronter la lance mortelle d'Achille, il la caresse doucement de la main, élève la voix et dit : « Malheureuse, ne fais pas de mon cœur tout à fait la proie du chagrin... Nul ennemi ne me précipitera dans l'abîme ténébreux si ce n'est pas l'arrêt du destin ; à son destin, crois-moi, nul homme, lâche ou courageux, n'a encore échappé dès le premier instant de sa naissance. C'est pourquoi rentre bien vite maintenant à la maison, prends soin des choses qui te sont dévolues, le rouet et le métier à tisser, et presse les servantes dans leur tâche quotidienne; laisse en revanche celle de la guerre aux hommes, à tous les hommes et fils d'Ilion, à moi surtout parmi eux ! » Et sur ces mots, le vaillant Hector s'achemine vers le combat — vers la mort — d'un pas rapide.

Lorsque Priam ayant obtenu d'Achille le cadavre de son fils, le ramène dans les murs de Troie, sur un char traîné par des mulets, Cassandre du haut de la citadelle voit s'acheminer vers la cité condamnée le funèbre convoi. Sa lamentation retentit par les rues : — « Venez, Troyens et Troyennes, venez contempler Hector, si jamais vous vous plûtes à le voir revenir vivant du combat, lui

qui fut une grande joie pour la ville aussi bien que pour tout le peuple. » La colonne de Troie est brisée. Autour du héros mort, un concert de douleurs s'élève. Les plaintes d'Andromaque pleurant au milieu de ses femmes montrent le cœur de l'épouse; on a vu le cœur du père dans Priam, aussi ferme qu'affligé; la douleur d'Hécube nous dit le cœur maternel. En apprenant la perte de son fils, elle cède d'abord à un mouvement de rage contre son meurtrier et s'écrie qu'elle voudrait avoir le foie d'Achille pour y planter ses dents et le dévorer. Mais lorsqu'elle se trouve en présence du cadavre, ce sont d'autres accents : « O Hector, toi que mon cœur a tant préféré parmi tous mes fils, en vérité, tu fus un favori des dieux aussi longtemps que je te possédai vivant ; c'est pourquoi ils ont encore soin de toi, même dans les catastrophes de la mort! Mes autres fils, Achille s'en est emparé, et les a vendus au delà de la mer, vers Samos, Imbros, et Lemnos l'inhospitalière : mais à toi il a ravi la lumière avec sa longue lance d'airain, puis il t'a traîné plusieurs fois en cercle autour de la colline funèbre de son compagnon, de Patrocle que tu as tué ; — et qu'il n'a pas néanmoins rappelé à la vie! Et te voilà étendu devant moi dans ce palais, frais et comme baigné de rosée, à peine sanglant, ainsi qu'un homme que l'archer à l'arc d'argent, Apollon, a doucement abattu sous la pluie de ses flèches! »

C'est l'orgueil du cœur maternel qui parle, orgueil qui se glorifie dans le fils et s'exalte dans la mort. Toute mère devant son fils mort est ainsi, elle le grandit encore et l'embellit de ses regrets.

« Oh! que ne suis-je morte d'abord !... voilà vingt ans déjà que j'ai quitté la maison paternelle et la patrie, et

jusqu'au dernier moment je n'ai pas entendu sortir une méchante parole ou un mot regrettable de ta bouche!..... C'est pourquoi je pleure et sur toi et sur moi-même, infortunée, l'âme remplie de douleur; car je n'ai plus personne dans toute la contrée des Troyens qui soit bon pour moi et de disposition bienveillante!... »

Ainsi parlait Hécube en pleurant, et l'immense foule de la cité mêlait sa plainte à la sienne.

L'épouse, le père, la mère, le fils, soutiens vivants de la famille, sont rassemblés dans les derniers chants de l'Iliade. Leur ruine précède la chute de Troie, les piliers qui la soutiennent s'écroulent avant la cité.

L'enfant est dans l'Iliade ainsi que dans les poëmes indous le centre, l'ornement et la joie du foyer. Quand l'épouse d'Hector, accompagnée de ses servantes, rencontre le héros prêt à se jeter dans la mêlée, et qu'elle s'avance portant sur son sein le jeune Astyanax, elle « rayonne, dit l'Iliade, comme un bel astre au doux éclat. » Hector « silencieusement, mais avec un aimable sourire, abaisse son regard sur l'enfant. » Quand le valeureux Hector resplendissant de gloire se penche sur le visage de son fils, l'enfant, effrayé par l'armure d'airain et la terrible crinière de cheval qui surmonte le casque de son père, se cramponne en criant au sein de sa nourrice. Le père et la mère alors éclatent de rire bruyamment. Cependant Hector aussitôt ôte son casque et le pose à terre. Il embrasse le petit Astyanax rassuré, il le berce dans ses bras, et puis adresse cette prière à Jupiter et aux autres dieux, qu'ils fassent : « la faveur à son fils de devenir tout à fait semblable à lui-même, un homme aussi éminent parmi le peuple des Troyens, un

héros aussi vigoureux, un aussi puissant prince dans Ilion, afin que plus d'un puisse un jour s'écrier, le voyant revenir des combats : voyez, le fils est un guerrier encore beaucoup plus vaillant que son père ! » Ici Hector oublie la destinée qui menace Troie ; le père l'emporte, il évoque le mirage invariable de l'espoir paternel — la résurrection du père dans le fils.

Lorsque Hector a succombé, et qu'Andromaque épiant son retour du haut des remparts sort de l'évanouissement que lui a causé la vue de son cadavre traîné par Achille, elle songe d'abord à leur fils : « O pourquoi suis-je née ! te voilà descendu dans la demeure des morts, dans les abîmes ténébreux de la terre, tandis que tu me laisses veuve en un horrible deuil, solitaire dans le palais ; seule avec notre fils, un enfant sans aide, encore bégayant, que nous engendrâmes ensemble, infortunés que nous sommes ! Et ni toi tu ne peux plus rien pour lui après ta mort, ni lui rien pour toi ! Car dût-il échapper à la guerre abondante en larmes que nous soutenons contre les Grecs, c'est dans l'avenir une éternelle douleur, c'est un éternel malheur qui l'attend ; des étrangers lui arracheront son patrimoine ! Le jour de son deuil ravit à l'orphelin tous ses compagnons d'enfance : sa vie entière est brisée et ses joues à jamais inondées de pleurs. Il s'en va dans sa douleur errer parmi les anciens amis de son père, tirant celui-ci par sa chlamyde, cet autre par sa robe ; l'un d'eux alors le prendra en pitié et lui mettra peut-être la coupe un instant devant la bouche, afin qu'il y trempe ses lèvres sans étancher sa soif. »

Veuve, l'épouse voit se déployer pour son fils orphelin toutes les conséquences amères de l'abandon paternel.

Son deuil est le sien, et le souvenir encore si rapproché de ce qui fut rend plus poignante et plus sombre en son âme la pensée de ce qui sera.

Les Grecs qui ont mis la piété de l'enfant au cœur des parents ne pouvaient dans le cœur de l'enfant omettre la piété filiale. Avec quelle tendre déférence Ulysse, descendu dans la région des morts, interroge l'âme de sa mère et lui demande ce qui lui a valu de mourir ; avec quelle tendresse celle-ci lui répond que : « le désir seulement de le revoir, et la crainte, et le souvenir de son affection lui ont ravi l'existence. » Je ne sais rien d'aussi touchant, sinon la rencontre aux enfers d'Orphée et d'Eurydice.

Ulysse dans sa visite aux sombres bords s'entretient avec Agamemnon. Ici, nous tournons le feuillet. Ce n'est plus l'épouse aimante et fidèle, c'est la femme perverse et pleine d'embûches qui nous apparaît : le mot de Labruyère, que la femme est meilleure ou pire, trouve son application chez les Grecs. Ils s'y connaissaient également en fait de nature humaine, ces poëtes philosophes et moralistes. Pénélope est la bénédiction de sa maison et des siens, Clytemnestre leur malédiction. Agamemnon, lâchement attiré dans le piége à son retour de Troie par l'adultère épouse et son complice, est assassiné sous son propre toit. Dans le séjour des morts, faisant le récit de l'attentat à son ancien compagnon d'armes : « Rien n'est plus horrible, rien n'est plus éhonté, dit-il, qu'une femme capable de trouver en son cœur la résolution d'un acte semblable. » Il s'était fait une fête de l'accueil des siens, c'est la trahison et l'assassinat qui l'attendaient. « Mais ce monstre de perversité s'est couvert d'infamie

et de honte aux yeux des générations futures de femmes délicatement créées, comme de toutes celles qui voulurent le bien! » — « O malheur! s'écrie Ulysse, comme la race des Atrides a été terriblement éprouvée depuis l'origine par des femmes couvant la malédiction. A cause d'Hélène d'abord, combien il y en eut qui périrent; et Clytemnestre fut ton meurtrier! » — Agamemnon félicite Ulysse qu'un pareil sort ne le menace point dans l'avenir. Il le félicite, lui qui pourra sans crainte réjouir ses yeux de la vue de son fils, alors que sa femme avant de l'égorger ne lui a même pas laissé cette joie. Cependant il lui donne un conseil qu'il doit se garder d'oublier. « Approche-toi secrètement, inconnu, du rivage lorsque tu rentreras dans ta patrie; *car il ne faut jamais se fier aux femmes.* » — François Ier pensait de même, mais en homme frivole et de plaisir; chez Agamemnon c'est la plaie ouverte qui parle, non celle que fait le glaive au corps dans un franc combat à visage découvert, mais celle, envenimée de soupçon, inguérissable, que fait à l'âme la trahison. L'homme trahi a peine à croire même à la vertu de la vertu. Clytemnestre est l'astucieuse perfidie, femme encore dans sa perversité, femme encore dans son crime jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la racine des cheveux. Comment accueille-t-elle le héraut qui vient lui annoncer le retour du souverain dans Argos : « Mais qu'est-il besoin que tu m'en dises davantage? je vais tout apprendre de la bouche du roi lui-même. Je cours préparer à mon époux respecté une réception digne de lui. Quel jour plus doux pour une femme que celui où elle revoit son époux qui revient des combats, où elle ouvre la porte au guerrier qu'ont préservé les dieux? retourne vers mon époux; dis-lui

de se hâter, que c'est le vœu le plus cher de son peuple; qu'il retrouvera dans sa maison une femme fidèle, la même au retour qu'au jour du départ, gardienne de sa demeure, dévouée à lui seul, ennemie de ses ennemis; en un mot, une femme vertueuse, et qui n'a pas violé, durant une si longue absence, le sceau de la pudeur et de la foi. Je connais aussi peu les plaisirs, les conversations coupables de l'amour adultère, que je connais la trempe de l'airain[1]. »

En présence d'Agamemnon, elle redouble d'empressement et de protestations : « J'ai tant veillé, j'ai tant pleuré, mes yeux ont tant souffert dans cette attente toujours déçue de l'apparition des signaux[2] ! le bourdonnement léger du moucheron m'éveillait, mes songes me présentaient plus de maux qu'il n'en pouvait fondre sur toi, dans la durée de mon sommeil. Aujourd'hui enfin, après tant de peines, je puis le dire dans mon bonheur, cet époux est pour moi ce qu'est le chien pour l'étable; il est le câble sauveur du vaisseau, la colonne qui soutient le haut édifice, un fils unique aux yeux de son père, la terre qui se montre aux matelots désespérés, un jour resplendissant après la tempête, une source d'eau vive pour la soif du voyageur. Oh ! qu'il m'est doux de le voir délivré de tant de périls ! oh ! qu'il mérite bien tous ces noms ! prodiguons-les : j'ai si longtemps souffert de ton absence ! et maintenant, ô tête chérie ! descends de ce char; mais ne pose point sur la terre, ô mon roi ! ce pied qui a renversé Ilion. Et vous, esclaves, que tardez-vous ? ne vous ai-je

1. Eschyle, *Agamemnon*.
2. Ceux qui, allumés de sommet en sommet, devaient annoncer la chute de Troie et le retour des guerriers.

pas commandé de couvrir de tapis le chemin qu'il doit parcourir !... »

— « Fille de Léda, répond le héros, gardienne de ma maison, tu m'as fait un discours mesuré sur mon absence ; *il a été bien doux !* »

Cassandre, la malheureuse fille de Priam qu'Agamemnon a emmenée parmi son butin, miroir impitoyable de l'avenir, et dont le sort est de ne pouvoir se tromper sans jamais persuader les autres de leurs erreurs, a tout vu, tout pressenti ; elle a vu ce qui fut, ce qui est, ce qui sera : « Cette lionne à deux pieds, dit-elle, a dormi avec le loup en l'absence du lion généreux : c'est elle qui me tuera... Portes de l'enfer, je vous salue ! »

Clytemnestre a préparé son guet-apens avec Égisthe, elle s'applaudit d'avoir elle-même porté le coup qui acheva le chef-d'œuvre de la scélératesse féminine : « Comment, sans le mensonge, préparer la ruine d'un ennemi qui semble nous être cher ? comment l'envelopper d'un réseau fatal dont nul effort ne puisse le dégager ?... J'avais tout préparé, j'en dois convenir ; il ne pouvait ni fuir ni défendre sa vie. Je l'enveloppai comme on fait les poissons dans un filet sans issue : c'était un riche voile, mais un voile de mort. Deux fois je le frappe, deux fois il pousse un cri plaintif ; la force l'abandonne ; il tombe. Tombé, un troisième coup l'achève, et Pluton, le gardien souterrain des mânes, a vu ses vœux comblés. La victime expire, les convulsions de la mort font jaillir le sang de ses blessures, et la rosée du meurtre tombe en noires gouttes sur moi, rosée aussi douce à mon cœur que l'est pour les guérets la pluie de

Jupiter dans la saison où l'épi sort de l'enveloppe. » — Et montrant aux vieillards d'Argos qui forment le chœur le cadavre d'Agamemnon : « Voilà, conclut-elle, Agamemnon mon époux; voici la main qui l'a tué. L'ouvrage est d'un bon artisan. J'ai dit. »

Elle est grande dans sa perversité, cette femme, à l'égal de son moderne émule, lady Macbeth de Shakspeare : elle serait sublime si le crime pouvait l'être. Point de regret, nulle ombre d'un remords. Agamemnon n'a-t-il pas immolé sa fille Iphigénie à son ambition ? elle venge sa fille. Répliquant au chœur qui la charge d'imprécations, elle prend en main sa propre cause et se défend, à la manière des femmes, en accusant. Pourquoi donc le chœur n'a-t-il aucun reproche à l'adresse de cet homme « qui a estimé la vie de sa fille à l'égal de celle d'une brebis; » qui a « immolé sa propre enfant, le fruit bien-aimé de ses entrailles : et c'était pour charmer les vents de la Thrace! » — Est-ce tout, et n'avait-elle rien d'autre à lui reprocher? — « Le voilà donc étendu celui qui m'a rendue si malheureuse; les délices des Chryséis du siége d'Ilion; lui et cette esclave, cette prophétesse inspirée, son amante, la fidèle compagne de sa couche, celle qui a traversé les mers avec lui! qu'ils ont bien leur récompense! »

Et que dit Égisthe? Il a laissé faire : « évidemment, c'était à la femme de faire triompher la ruse. » Telle est son opinion.

« Lâche, riposte le chœur, tu n'as pas osé frapper ce héros toi-même. Il te fallait un aide : c'est cette femme qui l'a tué, cette femme l'opprobre de mon pays et des dieux d'Argos. »

Le chœur blâme Agamemnon d'avoir immolé sa fille.

Aristodème, le héros de la première guerre messénienne, sacrifie également sa propre fille, mais c'est pour sauver son pays; il se tue d'ailleurs de désespoir sur sa tombe. Agamemnon est plus dur de cœur, plus ambitieux que père :

« Il eut le courage de devenir le bourreau de sa fille pour venger dans les combats l'enlèvement d'Hélène, pour ouvrir la route à ses vaisseaux, et les chefs dans leur rage belliqueuse ne furent pas touchés ni de la jeunesse de la vierge, ni des prières, des plaintes qu'elle adressait à son père. Lui-même après l'invocation sainte, le père ordonne aux ministres du sacrifice de la saisir comme une chèvre, de la déposer sur l'autel enveloppée de ses voiles, la tête pendante. Par son ordre on ferme la bouche de la victime, un frein arrête ses cris, les imprécations qu'elle lance contre sa famille, son sang coule et rougit la terre; *ses regards percent du trait de la pitié l'âme des sacrificateurs*. Elle est belle comme une peinture. On dirait qu'elle va parler encore. On se croirait aux jours où elle chantait dans les splendides festins de son père; où la voix de la vierge sans tache charmait l'existence fortunée d'Agamemnon. »

C'est le même sentiment qui domine dans la *Jeune Captive* de Chénier; Iphigénie eût pu, tant la vérité du cœur humain et des situations est de tous les temps, adresser en ces termes sa plainte à son père :

— L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux pas mourir encore.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!

Parmi les poëtes modernes, je ne connais guère que Gœthe et Chénier qui puissent affronter l'antique; *Hermann et Dorothée* et *le Mendiant* se peuvent lire encore après Homère; ces idylles dramatisées sont certainement de l'ordre littéraire, c'est-à-dire plus *faites* et moins naïves, elles ont cependant encore une fraîcheur d'âme qui nous charme; Dorothée, la jeune Captive, sont des fleurs de pureté et d'amour. La Virginie de Bernardin est moins parente d'Iphigénie; quoique née dans l'île de France, elle a bu sur le sein de sa mère le lait de notre époque et ses précoces tristesses. Elle est plus voisine de Virginie, cette charmante fille de Priam, Polyxène, qu'Achille aima et que les Grecs au retour sacrifièrent sur les côtes de Thrace aux mânes de son père :

— Elle tombe, et tombant range son vêtement,
Dernier trait de pudeur même au dernier moment [1].

Les vraies sœurs d'Iphigénie sont Nausica et Antigone : l'une, la grâce même, fleur de jeunesse et de bonheur épanouie à l'ombre du trône paternel, dont l'apparition trouble le cœur d'Ulysse comme une onde que viennent de labourer les orages s'émeut au contact d'un souffle printanier :

1. Lafontaine.

« Es-tu l'une des déesses qui règnent dans le haut empyrée?... Trois fois béni ton père en vérité, et ta mère, et tes frères avec eux !... Mais combien surpassera tous les autres celui qui te conduira dans sa maison comme fiancée! Car jamais je ne vis de mes yeux pareille mortelle, et ton aspect me ravit de surprise. C'est ainsi que jadis à Délos, devant l'autel d'Apollon, je vis le rejeton du palmier s'élancer dans la joie de sa jeunesse.... Je le contemplai longtemps d'un œil ravi : de même, ô jeune fille, je t'admire, je m'étonne, et tremblant de respect je n'ose embrasser tes genoux. »

Le Mendiant de Chénier qui :

« Des hommes et des dieux implorait le secours
Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours, »

implore également, dans sa détresse, la fille du riche Lycus, « vierge aux cheveux dorés, » qu'il rencontre errante au bord du Cratis :

— « Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse;
L'étranger suppliant vient de la part des dieux. »
Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
. . . . et d'une voix encore
Tremblante : — « Ami, le ciel écoute qui l'implore. »

Lycus accueille l'étranger malheureux comme un envoyé des dieux; il pense à l'égal d'Alcinoüs, roi de l'ai-

mable peuple des Phéaciens, qu'un étranger qui s'approche, un hôte, « est comme un frère pour tout homme qui a dans le cœur le moindre sentiment. » —

Antigone ne s'enracine pas, comme Nausica, en plein bonheur de jeunesse; c'est un lys brisé par la tempête qui sévit sur sa race. Elle n'en est que plus noble et plus touchante. Sa douceur égale son héroïsme, sa grâce ne le cède point à sa piété filiale. Elle a suivi son vieux père en proie au destin sur les chemins arides du malheur jusqu'au temple de Colone, près d'Athènes, où l'oracle fatidique a fixé le terme de ses maux avec celui de sa vie. Sa sœur Ismène, aussi tendre mais plus faible, et que semble cependant préférer Œdipe, participe à son dévouement. Des soldats envoyés à leur poursuite par Créon, l'usurpateur, enlèvent au vieillard aveugle ses filles que bientôt après Thésée, roi d'Athènes, délivre et ramène auprès de lui. Le chœur lui annonce cette heureuse nouvelle :

ŒDIPE.

Où sont-elles? où? comment dis-tu?

ANTIGONE, s'empressant vers son père.

Père! père! hélas! que ne puisse un dieu te donner de le voir, le plus noble des hommes, qui nous a ramenées vers toi!

ŒDIPE.

Mon enfant, vous êtes revenues?

ANTIGONE.

Oui, le bras de Thésée nous sauva et sa suite.

ŒDIPE.

Oh! approchez-vous de votre père, enfants, qu'il vous embrasse; je n'espérais plus votre retour.

ANTIGONE.

Ton désir s'accomplit; l'amour déjà nous y poussait.

ŒDIPE.

Où êtes-vous, où donc?

ANTIGONE.

Toutes deux nous approchons en même temps.

ŒDIPE.

Chers rejetons!

ANTIGONE.

L'enfant aime toujours son père.

ŒDIPE.

Appui du vieillard!

ANTIGONE.

Faible appui du faible vieillard!

ŒDIPE.

J'ai retrouvé mon bien le plus cher; ma fin ne sera pas tout à fait sans joie, puisque vous êtes près de moi. Pressez-vous à mes côtés, ô mes enfants; entourez de vos bras

fortement votre père, afin que l'aveugle ne se sente pas plus longtemps abandonné dans ses pas errants !

L'infortuné s'excuse ensuite envers Thésée de ce que, dans son bonheur d'avoir retrouvé ses filles, il ait oublié en de trop longs discours de remercier celui qui les lui rendit. Entraîné par la reconnaissance, il demande la faveur d'embrasser le front du libérateur ; mais aussitôt, se souvenant qu'il est une sorte de lépreux affecté de la lèpre du malheur par l'ordre du destin, il se ravise :

« Mais que dis-je? Comment puis-je demander, moi malheureux, que tu touches un pareil homme auquel le crime est toujours attaché ? Jamais je ne te demanderai cela, ni ne te le permettrai. »

Œdipe cependant a payé sa dette; il s'est abîmé près du temple consacré aux Euménides au milieu des éclats de la foudre. Ses dernières paroles, solennelles, ont retenti dans l'effroyable déchaînement des éléments et dans l'ébranlement de la terre : « O mes enfants, hélas! de ce jour vous n'avez plus de père. Déjà j'appartiens tout entier à la mort, et vous n'avez plus désormais à me vouer de pénibles soins. Ils furent durs ces soins, mais une seule parole emporte toute la souffrance que vous avez endurée pour moi. Car vous n'avez pu être plus chéries d'aucun homme que du père sans lequel maintenant vous vivrez les restes de votre vie. »

Les assistants sanglotaient, pleuraient tout haut, et se tenaient étroitement embrassés.

Cependant le dieu appelle Œdipe à la mort. La victime recommande ses filles à Thésée et cesse d'appartenir aux vivants. Sa fin est mystérieuse, « sans maladie, sans souf-

rance ni soupir, cet homme fut enlevé, auguste et merveilleux comme pas un [1] ! »

En partant il lègue à ses fils, Étéocle et Polynice, l'héritage de son malheur. Malgré la douce requête d'Antigone en leur faveur, Œdipe les a maudits avant de mourir, ces efféminés « qui vécurent à la manière de l'Égypte et la prirent pour modèle, de l'Égypte où le peuple des hommes reste toujours à la maison à filer, tandis que les femmes sont toujours dehors à travailler, à faire ce que réclame le besoin de la vie... » Ils ont laissé, ces fils énervés, indignes de lui, à ses filles le soin de le soutenir et de partager ses infortunes, « sans plainte, infatigables, marchant à travers les forêts, privées de nourriture, sans souliers, et souvent luttant contre l'averse ou contre les feux du soleil remplies seulement de la pensée leur père. »

La malédiction paternelle s'accomplit; les fils d'Œdipe se tuent de leurs propres mains devant Thèbes dont ils ambitionnent chacun le gouvernement. Antigone et Ismène restent seules en présence du tyran de Thèbes, Créon.

De même que l'amour filial d'Antigone a brillé dans les malheurs d'Œdipe comme un rayon de lumière céleste dans un ciel d'orage, son amour fraternel brille à présent au-dessus de la haine mortelle des frères ennemis; il brille encore après qu'ils ne sont plus sur leur tombeau, dans l'éclat du sacrifice suprême au devoir, pour ne s'éteindre que dans la mort. Elle est divine par le cœur, cette vierge qui n'entrevoit qu'un instant

1. *Œdipe à Colone.*

— échappée fugitive — la félicité promise à l'épouse. Marchant au supplice sous le regard de Créon qui l'a condamnée à être murée vivante pour avoir osé braver son ordre et donner la sépulture à son frère, la mort devant elle et dans son âme l'image du fils de celui qui l'y condamne, elle est escortée par la plainte du chœur dont elle attire elle-même discrètement la pitié sur sa tête innocente :

« Voyez, ô citoyens de la patrie de mon père, comme je suis le dernier chemin, condamnée à voir aujourd'hui le rayon du brillant soleil s'éteindre pour moi à jamais. » — Ah ! dit Iphigénie, rien n'est plus doux que la lumière ! — Mais Iphigénie n'a ressenti que l'amour de la vie et de la jeunesse, l'amour a soulevé un instant le sein d'Antigone ; néanmoins « aucun chant d'hyménée ne retentira à son oreille avec des bruits de fête ; c'est l'Achéron qui l'appelle dans la couche nuptiale. »

Le chœur cherche à la consoler, il lui dit qu'elle meurt non par la maladie, par le fer, ni sous les coups de la vengeance ; qu'elle a choisi elle-même, librement, et vivante, son sort, qu'elle descendra dans l'Hadès plus glorieuse qu'aucun mortel. Mais ces paroles résonnent comme une ironie autour de la triste victime du devoir fraternel :

« Malheur ! malheur ! tu te ris de moi. O dieux de mes ancêtres, comment peux-tu me railler vivante, avant que je sois descendue au tombeau ? O ville, hommes de ma cité riche en territoires ! et toi, fontaine de Dircé, ombrages joyeux de Thèbes qu'environne le tumulte des chars ! Tous, je vous invoque, soyez témoins de ma douleur, et voyez comme je suis condamnée en vertu de je ne sais quelle sentence à descendre, infortunée ! dans l'é-

troit tombeau que m'ouvre la voûte du rocher : loin des hommes également et des morts, n'étant à demeure ni dans la vie ni dans le trépas ! »

Ne semble-t-il pas qu'on entende de loin, faisant écho à la plainte d'Antigone, celle de Jeanne d'Arc qui jette un éternel adieu aux lieux de sa naissance? Jeanne d'Arc est une sainte de la patrie, Antigone une sainte de la famille. Elle regrette, car elle est femme après tout, et femme aimante, « le chant des fiançailles, le bonheur de l'union et le doux soin de l'enfance qui l'attendaient » — mais elle sent, elle sait qu'elle a fait ce qu'elle devait faire, et s'il faut mourir, elle a confiance qu'aux lieux où elle se rend, son père « lui fera bon accueil, et que pour sa mère aussi qui l'approuve elle sera la bienvenue. » Que la volonté des dieux s'accomplisse donc, mais s'ils sont coupables, puisse, dit-elle, aucune plus grande souffrance les atteindre que n'est grande leur injustice à son égard.

C'est une vaillante, et ce mélange dans un jeune cœur de tant d'amour et de tant d'héroïsme fait de l'âme d'Antigone à la fois la plus féminine, la plus virginale, la plus divine des âmes.

L'héroïsme moral est contagieux. Ismène, qui n'a pas osé comme sa sœur braver l'ordre de Créon, et qui a cherché à l'en détourner, appelée devant le tyran s'accuse hautement d'un acte qu'elle n'a pas commis. Une lutte de générosité s'élève alors entre les deux sœurs, chacune revendiquant pour elle la responsabilité et le supplice.

ISMÈNE.

L'action, c'est moi qui l'ai commise, c'est moi qui la lui ai conseillée, je partage avec elle cette faute.

ANTIGONE.

Non, la justice te le défend. Tu ne l'as pas voulu et je ne t'ai point laissée y participer.

ISMÈNE.

Mais à présent, dans ton malheur, je ne dédaigne pas d'être ta compagne à travers l'océan de la peine.

ANTIGONE.

Tu ne dois pas mourir avec moi, tu n'as pas le droit d'appeler *tien* ce que tu n'as pas touché : *ma* mort suffit.

ISMÈNE.

Et quelle vie m'est précieuse, séparée de toi ?

. . . .

ANTIGONE.

Sauve-toi seulement, je te verrai fuir avec plaisir.

ISMÈNE.

Malheur, malheur à moi! je ne partagerais pas ton sort ?

ANTIGONE.

Tu t'es choisi la vie, et moi la mort.

Antigone descend vivante au tombeau. Mais le fils de son bourreau l'a suivie ; Créon inquiet le fait chercher, on le trouve au fond de la caverne enlaçant le corps inerte

de sa fiancée qui s'est procuré le trépas en enroulant son voile autour de son cou. Créon conjure et supplie son fils. Celui-ci tire son épée, et sans rompre un farouche silence, lève le bras sur son père qui recule et sous ses yeux s'enfonce le fer dans la poitrine. « Ainsi, dit le messager qui raconte la scène, il gît, cadavre auprès d'un cadavre, après avoir reçu dans la maison de la mort le sacrement de l'union, après avoir montré aux hommes que la folle présomption est le plus grand des maux pour les mortels. »

Les deux amants meurent comme Roméo et Juliette, et la tragédie de Sophocle s'achève d'une façon toute shakspearienne : la femme de Créon se tue à son tour, et sur la tête de Créon s'écroule l'échafaudage de l'arbitraire qu'il éleva de ses propres mains.

L'amour d'Antigone pour Hémon, incident exceptionnel dans le théâtre antique, sert à mettre en plus grand relief la suave et ferme figure de l'héroïne ; il attendrit la tragédie et fait un instant à côté de sa corde d'airain vibrer délicatement la corde des chastes amours. C'est d'un effet puissant sans recherche de l'effet. Ce qui frappe d'autre part dans le fiancé d'Antigone, c'est la déférence que jusqu'au bout, et tout en résistant, il met dans les paroles qu'il adresse à son père : sa langue ne franchit pas le respect même dans l'insoumission de son cœur et la révolte indignée de son esprit. Si l'amour d'Antigone et du fils de Créon, si leur mort rappelle le drame moderne, ce respect filial *quand même* le rappelle beaucoup moins. C'est un trait classique. L'antiquité en toute chose a le sentiment du respect. N'est-ce pas Antigone encore qui, parlant aux vieillards de Colone en faveur de

son père, les implore au nom « de ce qu'ils ont de plus cher — enfants, épouses, dieux et propriété ? »

Notre génération qui rit des épitaphes a fait une moquerie de cette trilogie : la famille, la religion, la propriété. En effet, ces choses dans certaines bouches, et par contraste, sont d'un effet tristement comique et ne servent qu'à dénoncer la peur égoïste qui tente de se réfugier derrière une rhétorique banale. Il n'en reste pas moins que ces trois choses, changeant d'âge en âge et de peuple à peuple, se modifient et ne s'abolissent point ; qu'elles sont les assises de toute société et soutiennent l'homme loin qu'il les soutienne. Leur être et le sien sont inséparables, leur progrès est son progrès. Détruisez toute famille, toute foi, toute propriété, et tentez de recomposer une société, d'asseoir un État! Ne craignons rien, les sociétés et les États peuvent changer — les assises morales de l'humanité demeureront toujours pour la construction de nouveaux édifices. On ne bâtit que sur elles.

Les Grecs furent si épris de la famille qu'ils la transportèrent dans l'Olympe ; les dieux forment une famille dont Jupiter est le chef, depuis qu'il a détrôné le vieux Saturne et rejeté avec lui à l'arrière-plan les anciens dieux encore empêtrés dans le phénomène naturel. Avec Jupiter triomphant, la mythologie sort de sa chrysalide et prend son essor dans le ciel lumineux de l'art. Tout n'est pas roses néanmoins pour « l'Agamemnon des dieux. » Il gouverne sa famille, mais non sans peine et sans ennui. Son épouse légitime, comme si elle était de la terre, lui donne bien du tracas, et l'Olympe retentit de leurs querelles dès le premier chant de l'Iliade : Jupiter n'est pas

heureux dans son ménage, Junon lui fait des scènes dont Homère a dressé le procès-verbal pour la postérité. A quoi bon manier la foudre en maître du tonnerre quand on n'est même pas sûr de rester le maître chez soi! Car Jupiter maintes fois se trouve menacé d'être à son tour dépossédé. Il fait des mécontents, les déesses intriguent contre lui, les dieux cabalent; parfois ils vont jusqu'à la révolte ouverte et prennent l'âme de ces Titans qu'en ses débuts le roi de l'Olympe eut tant de peine à vaincre pour s'établir. D'accord avec Junon, Minerve et Neptune ne vont-ils pas un beau jour jusqu'à comploter d'enchaîner Jupiter; mais celui-ci évente à temps le complot, et cette fois-ci il ne se contente pas de mercuriales et de menaces, il frappe son épouse révoltée. Ah! la belle semonce qu'il donne une autre fois à Minerve et à Junon lorsque, pendant qu'il occupe le sommet du mont Ida elles franchissent le seuil de l'Olympe et volent malgré sa défense au secours des Grecs. Leur ayant envoyé Iris, l'arc-en-ciel, messagère de son courroux, et ramenées à demeure, il les menace de sa foudre sempiternelle — c'est son bâton de régent et son argument suprême en toute occasion contre les mortels et les immortels; mais c'est particulièrement à sa fille Minerve qu'il en veut, car pour Junon il est moins en colère contre elle, « attendu qu'il sait son habitude et comment elle fait toujours litière de toutes les paroles qu'il prononce. » Jupiter, entre nous, est un peu sous la pantoufle, il craint l'humeur acariâtre et la jalousie de Junon. Celle-ci n'a que trop sujet d'être jalouse! Mais aussi que n'est-elle plus aimable à la maison, Jupiter peut-être y resterait davantage et courrait moins les aventures. Sa fille Thétis s'entend mieux à le gagner, elle qui

« lui embrasse les genoux et lui prend le menton dans la main » pendant qu'elle lui adresse une requête en faveur de son fils Achille. Solon édicte des châtiments contre la femme adultère, il oblige le mari à la répudier ; la liberté qu'il laisse aux hommes est plus grande, celle qu'Homère laisse à Jupiter est illimitée. Cependant on ne cite aucun adultère de Junon. Vénus fait parler d'elle, on la trouve prise avec Mars dans les filets de Vulcain ; mais Vénus, déesse de la beauté et de l'amour, n'a d'autre loi que l'amour même.

Euripide ne croit pas qu'Hélène ait été séduite par une déesse : « Aphrodite, selon lui, c'est notre propre folie. » Sa ceinture brodée d'or est le siége de toutes les séductions et son sourire dérobe la raison. Les Grecs ont tout exprimé de l'amour et de la passion : dans les Sirènes l'enivrement des sens, dans les Bacchantes leur délire, dans Circé la magie des filtres inférieurs qui transforment en brutes les hommes. La volupté, ils l'ont poétiquement répandue dans les amours de Jupiter : Antiope, Léda, Europe, Danaé, Alcmène, Mégare font cortége au souverain. Ici, la ceinture de Vénus librement se dénoue, nous ne sommes plus sur le terrain de la famille et du devoir, nous sommes dans les espaces où la déesse règne sans rivale et sans frontières. Le Grec toutefois, comme son frère aryen, en dépeignant la volupté n'outrepasse jamais la pudeur. La pudeur franchie dans l'expression, c'est le cynisme, que l'art et le sentiment de la beauté rejettent de concert ; la ceinture de Vénus au delà n'est plus déliée, elle est mise en lambeaux et traînée dans la fange : nous ne trouvons plus que des compagnons d'Ulysse métamorphosés.

Homère décrit admirablement la scène la plus scabreuse de l'antiquité et de tous les temps : celle de Mars et de Vénus dont Hélios, le Soleil, a révélé les amours à Vulcain qui se venge en conviant les dieux au festin de sa honte. Rien de trop dans ce tableau ; le tact y sous-entend ce qu'il convient, mais point à la façon de nos modernes qui ne sous-entendent que pour en dire davantage que ce qu'ils ne disent pas et laisser le regard et la pensée s'égarer sur des images équivoques. Même le *fugit ad salices* de Virgile est étranger à Homère, à plus forte raison la polissonnerie contemporaine. Il ne craint pas plus le nu dans ses descriptions que Phidias ne le redoute dans ses statues, parce qu'il ignore le déshabillé. Ce récit des amours de Mars et de Vénus n'est ni moral ni immoral. Les dieux sont accourus, conviés à cette scène piquante, auprès des poissons qui en pleine mer de volupté ont été pris aux filets du mari. Mais les dieux seuls se présentent; les déesses se sont abstenues, « la honte les a retenues dans leurs demeures. »

La pudeur est là, mais pas la pudibonderie ; celle-ci, les Grecs l'ignorent aussi bien que la sensiblerie mise à la place du sentiment et le larmoiement à la place des larmes. Devant les dieux assemblés pour jouir de la revanche de Vulcain, Mercure répond à Apollon qui lui demande en le persiflant un peu s'il aurait goût de reposer ainsi, lié par des liens puissants, auprès d'Aphrodite :

« O puisse-t-il m'arriver, souverain archer Apollon, d'être ainsi lié par des liens trois fois plus nombreux, par des liens innombrables, et vous tous, ô dieux, le voir, et toutes les déesses ! malgré cela je reposerais volontiers à côté d'Aphrodite à la ceinture dorée. »

Ainsi parla Mercure, et les dieux immortels de rire tout à l'entour.

Ils n'étaient point sévères à la beauté ni à l'amour, ces Olympiens; comment les hommes l'eussent-ils été, alors que ces hommes étaient des Grecs et qu'ils avaient un culte pour la beauté du corps ; culte qu'ils ont sculpté dans le marbre et dont leurs œuvres témoignent encore sous nos yeux ravis et devant nos impuissants efforts à les égaler. A cause de ce culte, la Grèce artiste est par quelques-uns accusée de matérialisme. C'est étrangement se méprendre sur l'art et sur le spiritualisme que de formuler une telle accusation, aussi fausse dans le fond qu'elle est dans la forme superficielle et banale. Qu'on veuille bien le comprendre en effet. La beauté ne se fait sentir et voir qu'à travers le corps, sa manifestation. En aimant le corps parce qu'il est beau, c'est la beauté que nous aimons dans le corps, et nous sommes encore des idéalistes. Les Grecs le furent plus et surtout mieux que nous-mêmes qui ne savons guère que sacrifier le corps à l'âme ou l'âme au corps. Un pur idéaliste dans sa prétention de ne rendre et de n'aimer que l'âme détruit l'art en même temps que l'expression phénoménale ou l'apparition de la beauté; un sensualiste pur, s'il pouvait exister, en ferait autant en sens opposé parce qu'il annulerait dans la matière la forme qui la spiritualise et dont l'achèvement s'appelle la beauté. S'il existe des anges qui soient des âmes sans corps, il existe de purs idéalistes; mais il est certain qu'il ne saurait y avoir de sensualistes purs ailleurs que chez les bêtes : pour atteindre au pur sensualisme il faut qu'un homme le devienne, et que les instincts animaux, au lieu de se mêler à ceux de la beauté, sensible seulement à l'âme,

l'emportent définitivement sur eux en les effaçant. Les deux extrêmes entre lesquels l'amour se balance font bien comprendre la nature mixte de l'art. L'art grec, parce qu'il a pour inspiration et pour objet la beauté, unit en soi la sensation, le sentiment et la pensée; il n'est ni matérialiste, ni idéaliste, ni mystique : il est l'art.

Les Grecs ont compris la ligne masculine, plus arrêtée, et la ligne féminine, plus ronde et plus souple, à l'aide de laquelle la nature caractérise le masculin et le féminin dans les phénomènes. Mais leur supériorité réside dans le sentiment exquis des proportions; de ce chef ils sont inimitables. Leur climat où se balancent l'Orient et l'Occident, l'harmonie tempérée des choses autour d'eux et celle de leur propre corps, ont certainement beaucoup contribué à cultiver en eux ce sens délicat et juste hostile aux extrêmes. Les hommes du Nord sont plus grands que ceux du Midi et la végétation y atteint de plus amples dimensions. Il semble que les organismes se résument à mesure que l'humidité diminue, et que la forme se précise davantage en se réduisant. Les êtres de la période aqueuse du globe sont monstrueux en même temps que difformes, ils dénoncent plus d'eau que de lumière et de fermeté du sol, ils ont peu de concentration, partant aucune plasticité. Tout est gigantesque dans cette période, plantureux, et diffus. Les formes iront se régularisant et se concentrant, à mesure que les milieux s'équilibreront. Dans la nature comme dans l'art, ce qui tourne au colossal, ce qui est chargé de matière, ce qui n'est pas discipliné par la forme, fait moins apparaître et resplendir l'esprit. La forme réside dans la matière

soumise à l'esprit, la forme parfaite est le beau : les Grecs savaient cela, ou plutôt ils le sentaient. De là vient qu'ils sont nos maîtres dans la plastique. Mais leur culte de la forme ou du contour n'est pas d'une âme froide, d'un esprit abstrait. Elle vient d'une âme amoureuse de beauté. L'amour est la chaleur de l'âme; aimer c'est éprouver cette chaleur. Rien ne germe que dans la chaleur du cœur, rien ne rayonne et ne s'épanouit que dans la lumière de la raison. Les Grecs ont vécu dans ce double élément. Il y a de la philosophie dans Phidias et de la poésie dans Platon. Des femmes, presque déesses, président à l'art : les neuf Muses sont des inspiratrices, les trois Grâces les suivent de près ou les précèdent : sacrifier aux Grâces c'est faire œuvre d'artiste. Apollon, dieu de la lumière, et le plus beau des dieux, conduit le chœur des Muses la lyre à la main ; en lui, dans ce dieu de l'harmonie, siége l'âme de l'art grec et de tout art.

La femme, qui joue un rôle prépondérant dans la mythologie et dans l'art grec, en joue un très-important dans le culte. Elle est prêtresse dans le temple; elle rend des oracles. Cassandre tient d'Apollon le don de prophétie. Cela indiquerait suffisamment, à défaut des types si nombreux créés par les poëtes sur les pas de la foule — Pénélope, Andromaque, Alceste, Clytemnestre, Niobé, Eurydice, Phèdre, Électre, Médée, Iphigénie, Antigone, Ariane, Andromède — que les Grecs, sans lui donner le rang où l'élevèrent souvent les Indous, ne ravalaient pas la femme.

Exclue de la participation directe aux affaires de la cité, nous la trouvons influente partout ailleurs.

« Achille rougit, dit un savant critique [1], il est confus de se rencontrer avec Clytemnestre et Iphigénie, comme si un simple regard était une souillure et une impureté. C'est presque un adultère de pénétrer dans l'appartement des femmes, séjour des vertus cachées et de la chasteté. Mais il ne faut pas s'y tromper : c'est moins la femme même qu'on respecte dans la femme que la sainteté de la famille et l'intégrité de la race. Ce respect n'est qu'un reste épuré de la jalousie brutale des Orientaux, comme le gynécée n'est qu'un souvenir du sérail. Que l'on considère ou les lois ou les mœurs, la femme est nécessairement peu de chose dans ces États grecs, où la vertu politique est tout. »

Cette opinion me semble trop rigoureuse. Le gynécée tient de la famille plutôt que du sérail; les femmes n'y sont pas enfermées mais renfermées. Elles en sortent sans voile, librement, pour y revenir comme à leur centre naturel; elles ont le forum privé — le foyer — l'homme a le foyer public, l'agora. Hector renvoie Andromaque aux soins de la maison et lui dit que c'est affaire aux hommes exclusivement de s'occuper des choses guerrières. Les choses guerrières étaient alors les affaires publiques. Mais de ces affaires mêmes, les femmes furent-elles en Grèce absolument exclues? Non, à Sparte les filles et les mères lacédémoniennes jouent leur rôle; elles le jouent en femmes lacédémoniennes, en patriotes : la patrie ne leur est nullement étrangère ni indifférente. Pense-t-on qu'elles ne s'informèrent dans Athènes ni de Salamine ni de Marathon; qu'elles n'épousèrent pas tout

1. Denis, *Idées morales de l'antiquité.*

au moins la patrie dans la personne de leurs maris et de leurs fils! Devons-nous croire que le bruit de la place publique les laissait impassibles, muettes, et que les hommes rentrés sous le toit domestique excluaient tout à fait de leurs préoccupations journalières celles qu'ils y retrouvaient, mères, épouses, filles ou sœurs! Cela n'arrivait sans doute guère plus que chez nous. Pourquoi nous représenter à distance les choses si différentes de ce qu'elles sont dans le présent, alors qu'en tous lieux les hommes ont tant de ressemblance? Les différences étalées à la surface sont plus frappantes, les analogies enveloppées dans la substance même de l'humaine nature veulent être approfondies. Il est vrai : des femmes hommes d'État, Athènes, Sparte, Corinthe n'en connurent point; toutefois Clytemnestre gouverne Argos. Et les perspectives restent ouvertes largement du côté de la femme émancipée. Aspasie inspire Périclès, Socrate lui rend visite et s'entretient avec elle; sa maison est le rendez-vous d'Athènes cultivé. Nous entretenons à présent les femmes libres sans guère nous entretenir avec elles. C'est qu'une Aspasie, et même une Phryné, gardent quelque chose d'athénien : l'art, la philosophie, l'intelligence et la beauté les environnent, elles s'en laissent pénétrer, et pour plaire — c'est partout leur métier — il faut qu'elles charment des hommes que leur culture a rendus difficiles. Nous sommes devenus moins exigeants, et nous allons droit à l'hétaïre sans passer par Aspasie et par Phryné. Encore l'hétaïre, celle de Corinthe, recevait-elle une éducation comme telle [1]; n'arrivait pas en ce

1. Deschanel, *les Courtisanes grecques*.

genre à la perfection qui voulait, ni d'emblée. Corinthe, là ville des plaisirs et de la richesse bourgeoise, mais artiste jusque dans ses corruptions, cultivait les sens et de la volupté faisait l'art de la sensation. Corinthe tenait école de volupté, Corinthe avait ses traditions et ses maîtres !

Aspasie est la première des femmes libres, comme Périclès son amant est le premier des hommes d'État d'Athènes. De Pénélope à Aspasie il n'y a point de chemin, mais dans notre monde n'en est-il pas encore de même ; n'avons-nous pas les deux espèces féminines qui répondent, l'une au besoin de la société, parce qu'elle répond à ceux de la famille dont la société ne se peut passer ; dont l'autre satisfait aux besoins d'imagination, de mobilité, j'allais dire d'inconstance et de faiblesse qui possèdent, hélas ! en tout pays la nature masculine ? Comme chef de famille, l'homme est monogame et doit l'être : les enfants ne sauraient appartenir à plusieurs femmes ni à plusieurs hommes sans que la famille se dissolve. Mais l'homme en dehors de ce rôle utile, moral, humain, a peine à se contenir dans la monogamie ; ses sens, et peut-être plus souvent encore son orgueil ou sa vanité, en font un polygame de tendresse et d'appétit. Il n'accouche pas, la femme accouche, cela met entre eux déjà une grande différence. Et puis, la femme « meilleure ou pire, » lorsqu'elle est meilleure, ce qui fréquemment arrive, est par sa nature même portée à s'attacher à un seul amour ; elle vit davantage par le cœur, qui aime à se fixer, à s'attacher en se dévouant. Lorsqu'elle chancelle et tombe, c'est presque toujours faute d'un appui que l'homme lui refuse. Cet appui, elle ne le trouve que dans la famille, elle y est chez elle. Qu'elle

en sorte, elle n'y pourra rentrer. Les fautes de l'homme ne sont point sans conséquence, elles n'ont point d'ordinaire celles qui s'attachent aux fautes de la femme. Sans doute la fidélité mutuelle et l'inaltérable constance des époux sont le mariage même ; mais les Aspasie seront toujours là pour accuser et pour alimenter l'infirmité de nature inhérente à l'homme; d'autres diront qu'elles existent pour suppléer à l'insuffisance de l'épouse. Ceux-là sont des Aspasie ou des Périclès.

Il existe cependant un idéal, il existe une vérité supérieure : c'est l'union qui met l'amour dans le mariage à côté du devoir, la culture et l'agrément dans l'épouse même, la droiture et l'affection dans le spectacle de ce qu'il y a de plus beau, de plus heureux, de plus fort et de plus sain au monde : le spectacle de l'homme et de la femme se complétant l'un l'autre et fondant en une seule leurs destinées pour la perpétuer dans leurs enfants. Mais que font de cet idéal ceux qui sont chargés de le réaliser, qu'en font les coups de hasard du sort et de l'amour, également aveugles ? La réalité nous le montre, elle qui jette son ironique défi à tout idéal. Aussi les philosophes tant pis et les poëtes amers garderont beau jeu. Les Simonide et les Archiloque continueront de médire ou de rire, et prétendront que « la femme est la chaîne indestructible qu'on a mise aux pieds de l'homme, » ou comme le disait un poëte inconnu : que la femme est le plus grand malheur de l'homme ; ce qui pourrait être vrai quelquefois si l'homme ne commençait pas être le plus grand malheur de la femme. Ils sont leur plus grand malheur l'un à l'autre quand ils ne sont pas leur plus grand bonheur : voilà la vérité. Simonide compare

la femme par excellence à l'abeille. L'abeille fait le miel; que la femme mette dans son cœur le miel de l'amour, qu'il monte à ses lèvres et coule avec ses paroles dans les âmes pour les adoucir!

Disons avec Schiller: Honorez les femmes. Sans cesser de les aimer dans leur beauté, aimons-les dans leurs vertus. Quand les hommes en arrivent à estimer la beauté des femmes plus que leur vertu, ils sont bien près de ne plus les estimer qu'aux dépens de leur vertu. Le jour d'une décadence commune et d'une corruption réciproque est alors venu, car la famille est minée.

IV.

LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE.

La géologie politique : géographie fédérative et centralisatrice. — Diversité hellénique. — Athènes; les lointains de l'histoire. — La démocratie. — Chefs et peuple, hommes d'État : Périclès. — Culte de la cité : l'ostracisme. — La cité et la philosophie. — Socrate et Jésus, Aréopage et Sanhédrin. — L'esclavage. — Les filles d'Athènes : Marathon, Platée, Salamine. — Grandeur d'un petit peuple.

« A l'abri des petites chaînes calcaires inégales, ramifiées, abondantes en sources, qui coupent l'Italie et la Grèce; dans ces charmants vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germent la philosophie et les arts : c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus, tandis que les vastes plaines sablonneuses de la Tartarie et de l'Afrique retinrent toujours leurs habitants à l'état de pasteurs errants et farouches [1]. »

Les peuples se moulent en partie sur les contrées qu'ils habitent et la géologie a sa part inconsciente dans leur destinée. Biffez les Alpes, vous supprimerez d'un trait la Suisse et son histoire. La Grèce et la Suisse ont une topographie fédérative : leurs montagnes ne sont pas assez

1. Cuvier, *Éloge de Werner*.

hautes pour isoler leurs peuplades, elles le sont assez pour les séparer et créer, dans les limites d'un territoire restreint, des régions distinctes propres à devenir le lieu et l'occasion d'un développement personnel. Le péril du despotisme et des révolutions couve dans les nations qui, disséminées sur un vaste espace nivelé, n'ont pas trouvé dans leur sol dès l'origine d'utiles obstacles à l'uniformité. La géographie tient école de politique; elle a condamné la Pologne en la plaçant entre la Prusse et la Russie : en revanche elle a fait l'Égypte, fille du limon, et Carthage, et l'Angleterre, et la Hollande conquise sur la mer par ses habitants.

Avec son cortége d'îles et de colonies, la Grèce a possédé tous les avantages de l'existence continentale et de l'expansion maritime. La vie rurale et la vie urbaine ne cessèrent de s'y faire équilibre, et malgré la désastreuse rivalité d'Athènes et de Sparte aspirant à l'hégémonie, aucune cité, aucune province n'y devint jamais la proie définitive des autres. Malgré les deux rivales qui se disputaient la souveraineté — et peut-être en partie à cause de leur rivalité — Corinthe, Thèbes, Mégare, Argos maintinrent leurs droits et gardèrent leur physionomie jusque dans leur décadence particulière au sein de la décadence générale.

La variété des productions, des températures et des saisons, des peuplades, des constitutions et des mœurs se fond dans ce pays privilégié en une moyenne qui ne laisse dominer aucun contraste, si ce n'est entre les deux extrêmes politiques, Athènes et Sparte. Sans les états intermédiaires il n'y aurait eu en présence que deux villes irréconciliables comme Rome et Carthage : la Grèce

n'eût pas existé. Mais les autres cités, placées entre deux, amortissaient le choc des ambitions respectives; elles firent mieux souvent en les unissant malgré elles dans l'intérêt commun de la confédération. Moins glorieuses que ces villes fameuses, elles furent très-utiles et retardèrent la ruine à laquelle travaillèrent celles-ci dans leurs luttes sourdes ou violentes pour la prééminence. Athènes est la tête de la Grèce, elle en est le plus éclatant épanouissement; mais le corps de la Grèce ce sont les états et les cités intermédiaires qui le composent : elle leur doit sa consistance, et de ne s'être point usé trop vite, soit par des dissensions sans trêve, soit par une culture trop hâtive qu'aucun élément hétérogène n'eût retardé. Thèbes, lourde et sensée, compense Athènes; les simples et rudes montagnards de l'Arcadie font contre-poids à la riche et voluptueuse Corinthe. Les dons de l'imagination et de l'esprit n'ont tout leur prix, ils n'atteignent leur pleine maturité que lorsqu'ils sont tempérés en même temps que fortifiés par le caractère et le bon sens; la richesse et le luxe des cités ne profitent à un pays que lorsqu'ils n'y règnent pas exclusivement et qu'ils s'y rencontrent avec les mœurs et le travail agrestes où sont les sources premières de sa vie. Seules maîtresses de la Grèce, Athènes et Corinthe l'eussent promptement entraînée vers sa fin par la corruption morale et le raffinement excessif des intelligences, alors que la domination de Sparte eût glacé son avenir dans les frimas d'une austérité immobile. La Grèce eut la bonne fortune de ne se résumer ni dans Athènes ni dans Sparte : elle fut un assemblage vivant d'états, de dons et d'aptitudes heureusement associés. Venus de points divers à des époques

diverses, les tribus et les peuplades qui la formèrent semblent y être arrivées comme à un rendez-vous donné par la civilisation, afin de constituer le chaînon d'or qui devait relier l'Orient à l'Occident et le passé au futur de l'humanité.

« Il paraît, dit Thucydide, que le pays appelé aujourd'hui la Grèce n'était pas habité jadis avec stabilité, mais anciennement fut sujet à des migrations, et que chacun quittait son pays, sans peine, forcé qu'il y était par de nouveaux occupants, toujours de plus en plus nombreux...

« Le pays le plus fertile éprouvait toujours les plus fréquentes émigrations. Telle était la contrée nommée à présent la Thessalie, la Béotie, la majeure partie du Péloponèse, excepté l'Arcadie, et les autres contrées les plus fertiles. En effet, par la fertilité du sol, la richesse des particuliers s'accroissant occasionnait des séditions qui les consumaient eux-mêmes, et qui, tout à la fois, les exposaient encore plus à la convoitise des étrangers. Mais l'Attique, depuis très-longtemps préservée des séditions par son peu de fertilité, était toujours habitée par les mêmes hommes. Une preuve puissante de cette assertion, c'est que par l'arrivée des étrangers sa population s'accrut plus que celle des autres contrées. Parmi ceux qui, dans le reste de la Grèce, s'expatriaient, par suite des guerres ou des séditions, les plus puissants se réfugiaient chez les Athéniens, comme dans un lieu sûr, et, y acquérant le droit de bourgeoisie, dès les temps les plus reculés accrurent de beaucoup la population de la ville; de sorte que, par la suite, l'Attique ne pouvant plus suffire à ses habitants, envoya des colons en Ionie.

« Ce qui ne démontre pas moins la faiblesse des anciens, c'est qu'avant la guerre de Troie on ne voit pas que l'Hellade ait rien entrepris en commun. »

Un sol trop fertile est un piége pour ses habitants, une terre trop pauvre leur ruine. Les habitants de l'Attique n'eurent point affaire à une terre qui décourage l'homme du travail par sa stérilité, ni qui l'en dispense par une fécondité trop complaisante. Ouverte vers la mer et portée à l'expansion maritime, coloniale et commerciale, Athènes trouva dans son territoire les ressources d'une culture variée; dans son site un heureux accord de plaines et de reliefs montagneux, une configuration propre à satisfaire l'imagination sans la dominer, et qui par la sobriété de ses contours était une silencieuse école de goût sans cesse ouverte au regard, et d'autant plus efficace peut-être qu'elle était ignorée de ceux même qu'elle enseignait. Lorsque, guidant son père, Antigone atteint avec lui le mystérieux sanctuaire des Euménides à Colone, elle nous donne ainsi, en quelques mots, une description du site et de ses productions :

« Œdipe, père infortuné, je vois dans le lointain les tours qui protégent la ville; le lieu où nous sommes est sacré, à ce que je suppose, car il est parsemé de lauriers, d'oliviers, de vignes abondantes, et, sous le feuillage, de nombreux rossignols font entendre leurs chants mélodieux. »

Les Grecs ne sont point prodigues de descriptions de la nature; ce que nous exprimons en plusieurs pages ils l'expriment en deux lignes, mais avec une sûreté parfaite de coup d'œil et de main. « Et la rayonnante lumière du soleil s'engloutit dans l'Océan, dit Homère,

attirant derrière elle la sombre nuit sur la contrée couverte de moissons. » Le héraut qui précède Agamemnon[1] à Argos, peignant les souffrances endurées par les Grecs au siége de Troie, parle des longs étés : « alors que la mer immobile, abandonnée des vents, retombait dans sa couche et s'endormait à l'heure du midi. » Les quelques paroles mises par Sophocle dans la bouche d'Antigone, évoquent toute une contrée dans notre imagination, elles nous font *voir* Athènes mieux que les plus minutieuses descriptions. Oui, les voilà bien à l'horizon les tours protectrices de cette ville fameuse, qui s'élève encore avec Rome dans le lointain de l'histoire et dont les ruines nous imposent je ne sais quel respect religieux. Mais n'est-ce pas superstitieux qu'il faudrait dire? Athènes resplendit dans le souvenir de nos études classiques, mais ne subissons-nous pas ici comme partout l'effet des lointains : les lointains idéalisent les choses, ceux du passé de même que ceux de l'avenir. A l'inverse néanmoins des lointains matériels, et bien qu'il les recouvre comme eux d'un vaporeux azur, le lointain historique au lieu de diminuer les choses et les individus les amplifie. Il opère à l'égal de la mort qui éloigne de nous hommes et choses, et ne les laisse subsister qu'agrandis, idéalisés, parce qu'elle nous les présente sans les mille accidents qui les déparent aux yeux du contemporain, affranchis des détails amoindrissants et déformateurs sous lesquels la vie successive les offre à ceux qui les voient se dérouler en détail.

L'éloignement synthétise les choses, les caractères, les événements. Il fait paraître plus beau ce qui eut de la beau-

1. Eschyle.

té, plus grand ce qui eut de la grandeur, plus hideux ce qui fut laid, plus pervers ce qui fut méchant : il seconde l'esprit humain en ses tendances à généraliser, et généraliser c'est idéaliser, soit en laid soit en beau. D'un Jésus il fait un dieu, d'un Néron ou d'un Tibère un monstre. Ne nous trompe-t-il pas sur Athènes, le lointain de l'histoire, sur les Athéniens, sur les plus grands des Athéniens ? Cela n'est point douteux. La distance, et la phrase, ont fait ici leur œuvre de complicité. Athènes ne fut pas, ni les Athéniens ne furent exactement ce que nous les concevons ; nous les voyons plus grands que nature. Mais cet effet d'optique de l'histoire est inévitable, et je crois même qu'il est salutaire. Il nous permet d'admirer davantage ce qui ne fut pas sans mériter l'admiration, de détester davantage ce qui mérite d'être détesté ; il nous élève au-dessus du vulgaire quotidien et nous permet de nous mesurer à l'idéal des types bons ou mauvais que nous avons ainsi conçus en mêlant la poésie de l'art et de la conscience à la stricte réalité. Ne contestons pas à cette réalité idéalisée ses droits à l'existence, car il est bon qu'elle existe. L'expérience quotidienne nous fait assez prendre la mesure des hommes tels qu'ils sont, celle d'autrui et la nôtre, elle nous contraint assez à proportionner nos jugements à leur taille véritable : ne nous faisons pas scrupule, en dépouillant ceux qui ne sont plus, hommes et peuples, de leurs imperfections et de leurs difformités, de les exhausser quelque peu et de les contempler dans ce qu'ils eurent de meilleur sans trop tenir compte de l'alliage. Ils furent en partie tels que nous les supposons et ne le furent pas complétement ; laissons-leur le bénéfice de nos suppositions, d'autant

plus que nos tentatives échoueront toujours de faire une histoire absolument vraie, absolument conforme à ce qui fut. Le pouvons-nous, alors même qu'il s'agit de juger les actions et les événements qui s'accomplissent sous nos yeux, les actions et les événements auxquels nous participons? Lequel d'entre nous, écrivant sa propre histoire, sera bien assuré d'avoir été son historien fidèle, celui de son for intérieur? Et s'il en est ainsi, qui s'assurera jamais qu'il a pénétré dans le for intérieur de l'histoire, jusqu'au principe des actions humaines où seule réside la vérité? Comment surtout pourrions-nous juger sûrement des actions, des choses, des hommes qui sont si loin de nous! Il est vrai que cette distance reculée nous offre d'autre part un avantage, puisqu'elle nous laisse voir l'enchaînement des causes et des effets devenus causes à leur tour, ce qui est l'histoire philosophique; qu'elle nous permet aussi, en groupant les faits, les actions et les œuvres des individus qui composèrent un peuple, des peuples qui composèrent une race, d'en déduire les facultés génératrices, les aptitudes et les instincts constitutifs de leur génie : ce qui est l'histoire sous son aspect psychologique. Mais les efforts que nous faisons pour étudier scrupuleusement les causes dans leurs effets, le génie des peuples et des races dans leurs œuvres, n'empêchent pas notre cœur et notre fantaisie de pénétrer incessamment dans l'histoire de tous les côtés pour y mêler, par delà nos méthodes d'investigations et les documents de nos procès-verbaux, l'art et la passion, le désir de l'idéal, la haine ou l'amour des partis, le mépris ou l'enthousiasme des croyances personnelles, en un mot ce qui n'appartient qu'à nous-mêmes et non pas au passé.

Toute histoire tiendra toujours quelque chose de l'historien, de l'époque et du pays où il écrit; elle vaudra ce qu'il vaut lui-même comme mesure de la vérité et de l'humanité. L'histoire impersonnelle est un mythe ; ce que nous devons exiger, ce que nous pouvons espérer raisonnablement, c'est que nos transformations et nos exagérations, en bien comme en mal, n'aient lieu que dans le sens indiqué par le réel, que nos mépris ou notre admiration, notre approbation ou notre blâme, ne tombent que sur ce qui mérite d'être blâmé ou loué.

Athènes est une démocratie, elle en a les défauts, et ces défauts sont d'autant plus apparents que le peuple athénien est le plus impressionnable, partant le plus mobile qui fut jamais.

« Le gouvernement des Athéniens et le choix qu'ils ont fait de cette forme politique, dit Xénophon qui n'aimait guère la démocratie et qui ne s'intitulait pas moins Xénophon d'*Athènes*, n'est pas ce que j'entends louer ici, vu que ce choix favorise plus les méchants que les bons. Sous ce rapport je ne puis donc pas l'approuver, mais puisqu'il leur a plu de l'adopter, je vais démontrer qu'ils emploient les vrais moyens de la maintenir, et qu'ils ont raison de faire bien des choses que les autres Grecs regardent comme des fautes.

« Je dis donc d'abord que c'est une justice chez eux de donner l'avantage aux pauvres et au peuple sur les nobles et sur les riches, parce que c'est le peuple qui fait la marine et qui constitue la force de la république. Les pilotes, les céleustes, les pentécontarques, les seconds, les constructeurs, voilà ceux qui rendent l'état florissant, bien plus que les hoplites, les nobles et les riches. Cela

étant, on trouve juste qu'ils participent tous indistinctement aux charges qui dépendent du sort et de l'élection, et que chacun, parmi les citoyens, ait le droit de parler s'il veut. Quant aux fonctions dont la gestion bonne ou mauvaise met en question le salut de l'État et du peuple entier, ces fonctions-là, le peuple s'en préoccupe fort peu. C'est ainsi qu'il ne songe nullement à se faire porter aux premiers grades dans l'infanterie ou dans la cavalerie, convaincu qu'il gagne plus à ne point exercer lui-même ces fonctions, mais à les abandonner aux grands. Au contraire, toutes les fonctions qui garantissent un salaire et qui rapportent à la maison, il cherche à les remplir[1]. »

« Chez les Athéniens, suivant Fénelon, tout dépendait du peuple et le peuple dépendait de la parole. »

Or, les deux principales formes de la parole publique à Athènes étaient la tribune et le drame[2].

Dans son portrait de Périclès, Thucydide conclut ainsi : « De cette manière, le gouvernement était une démocratie de nom, et de fait une monarchie entre les mains du premier citoyen. Cependant ses successeurs, plus égaux entre eux, et aspirant chacun au premier rang, commencèrent à relâcher l'administration publique d'après le bon plaisir du peuple. Il en résulta, comme il arrive dans une grande et puissante république, de nombreuses erreurs, entre autres l'expédition maritime de Sicile. » Discréditer l'aréopage ou le sénat d'Athènes, et rester seul maître du peuple affranchi de tout contrepoids dans ses décisions, telle fut la politique de Périclès.

1. Xénophon. *Gouvernement des Athéniens.*
2. Deschanel, *Aristophane.*

Il voulut le peuple libre afin de le mieux dominer, le peuple maître afin de devenir le maître du peuple. Le peuple n'eut pas à s'en repentir, car Périclès est le vrai grand homme athénien, la personnification la plus solide en même temps que la plus brillante de ce peuple brillant mais inconsistant. Périclès avait un droit de naissance à gouverner Athènes. Si l'on veut étudier les Athéniens dans leurs qualités, il faut les voir en lui, dans Alcibiade si l'on veut comprendre leurs défauts. Mais les peuples sont comme les individus, ils préfèrent généralement ceux qui les représentent dans leurs défauts à ceux qui les personnifient dans leurs qualités, leur admiration n'étant guère que de la complaisance envers eux-mêmes. Aussi le héros qui coupa la queue de son chien pour faire parler de lui, qui conseilla la désastreuse expédition de Sicile pour flatter une faiblesse du peuple, et qui, banni par le peuple, se jeta de dépit dans le camp des ennemis de sa patrie, ne fut qu'un vaniteux séduisant, séducteur des femmes et de la multitude. Enfant gâté de celle-ci, il eut le sort commun de ses favoris : le flux et reflux de la vague populaire le ballotta du triomphe au bannissement, jusqu'au jour où il le brisa définitivement sur la grève de l'exil. Périclès fut davantage le chef du peuple que de la multitude, et le pouvoir qu'il exerça plutôt subi que chéri : il gouverna le peuple par son ascendant et le dompta. C'est à lui que peut s'appliquer cette parole pénétrante de Xénophon que Montesquieu eût signée : « Il y a des hommes qui sont réellement du peuple, mais qui n'ont pas les instincts populaires. » Périclès, ambitieux, aimait sa patrie et travaillait pour elle, il se servait du peuple parce que

le peuple était le gouvernement d'Athènes, mais il le jugeait, s'il ne le méprisait pas, alors que son ascendant le maîtrisait. Le peuple n'aime pas qu'on le dépasse même dans son intérêt ; il en voulait à Périclès secrètement de sa supériorité qui accusait son infériorité et la lui faisait sentir ; n'osant toutefois s'en prendre à lui, car l'homme d'État l'intimidait, il s'en prenait à ses amis, au philosophe Anaxagore, par exemple, au sculpteur Phidias, à la belle Aspasie. Périclès était un chef du peuple et un serviteur de la démocratie. Quand les hommes d'État, au lieu de le conduire, se laissent conduire par le peuple qu'ils exploitent, c'est de la démagogie. La pente est facile à descendre. « Puissant par sa dignité et par sa sagesse, signalé par son extrême intégrité, Périclès maîtrisait le peuple par son extrême franchise, et il le menait plutôt qu'il n'en était mené, attendu que n'ayant pas acquis sa puissance par des moyens illicites, il ne le flattait pas en ses discours, mais il le contrariait même quelquefois avec un ton d'autorité et de colère[1]. »

Cette instabilité du gouvernement populaire qui improvisait ses chefs, les élevait et les précipitait, renfermait un principe de désorganisation. Mais quel système de gouvernement ne renferme le sien ? La démocratie incline vers la démagogie, l'oligarchie vers la plutocratie, la monarchie vers la tyrannie ; chaque système, comme Aristote le démontre, menace de tomber du côté où il penche. N'est-ce pas également Aristote qui disait qu'il n'aimait pas la démocratie parce qu'elle fait égaux ceux que la nature a faits inégaux, ni l'aristocratie parce qu'elle fait

1. Thucydide.

inégaux ceux que la nature a faits égaux? Il n'y a point de bon gouvernement *a priori*. Le gouvernement est chose relative au génie et à l'état intellectuel d'un peuple; c'est un rapport de convenance à établir, ou qui plutôt s'établit de lui-même, chaque peuple produisant son gouvernement selon ce qu'il est et selon ce qu'il vaut. Il y eut en Grèce, à la même époque, des gouvernements de nature diverse, une monarchie à Sparte, une oligarchie à Corinthe et à Thèbes. Aucun autre gouvernement que la démocratie ne convenait à des Athéniens. Leur caractère mobile voulait du jeu et des digues mobiles ; il eût emporté des remparts. A ce peuple changeant il fallait la faculté de changer sans cesse afin de rester lui-même, et cette faculté, l'élection de ses chefs la lui donnait. Il en usa en abusant. Dans ses hommes d'État, il n'aima jamais que ses ambitions et ses travers : il les exalte et les écrase de lauriers quand ils réussissent, il les honnit et les exile sans merci quand ils échouent. En eux il n'aime que lui ; il n'est pas ingrat, parce qu'il est incapable de gratitude. Mais où vit-on dans l'histoire une démocratie reconnaissante? La loi des démocraties est l'inconstance et l'oubli.

La reconnaissance est une vertu, les hommes, et les castes enchaînées à leur tradition, peuvent la connaître; le peuple pris en masse n'a point de vertu, il n'a que des passions : enthousiasme, colère, méfiance, peur ou haine. La reconnaissance, sentiment individuel, n'unit que des individus; comment cette plante délicate, née de l'aristocratie du cœur, et nourrie de recueillement, fleurirait-elle dans les agitations de la place publique, comment naîtrait-elle au milieu de cet élément, le peuple,

que les éléments de l'âme, les passions instinctives gouvernent? Les vices et les vertus de la démocratie, le peuple athénien, plus peuple qu'aucun autre, s'est chargé de les mettre à nu, et quiconque voudra étudier la physiologie de la démocratie devra s'adresser de préférence à lui : le modèle est là, la démocratie ayant carte blanche n'y dissimule rien d'elle-même.

La démocratie athénienne, toute extérieure et méridionale, se fait au jour le jour sur la place publique. Être maître d'Athènes, c'est posséder le peuple athénien; le posséder c'est l'avoir persuadé. L'ascendant de la personne, même de la personne physique, est chose importante sur ce théâtre changeant de la popularité, mais cet ascendant ne s'achève et ne s'entretient que par l'éloquence : la conquête est à refaire tous les lendemains. Ni Thémistocle, ni Périclès, ni Alcibiade n'ont dominé par le seul fait de leurs qualités ou de leurs défauts comme hommes d'État ; ils ont dû agir, exister comme orateurs, et comme orateurs populaires. Ce ne sont pas les flots qui d'eux-mêmes se soulèvent, leur mouvement ne fait que reproduire celui de l'atmosphère; ainsi l'état de l'atmosphère politique, les circonstances, éveillent ou calment les passions de la foule amoncelée dans l'agora. Ces circonstances variables il faut les pressentir, ces passions changeantes qu'elles éveillent il faut les deviner. Quiconque, prenant le vent, s'empare des passions de la foule devient le maître de la foule que maîtrisent ses passions. Voilà l'art de gouverner dans une démocratie en plein vent. Cet art ne fut nulle part mieux compris et pratiqué que chez les Athéniens, nulle part non plus les évolutions populaires ne furent si promptes, la roche Tarpéienne si voisine du Capitole.

On reste le favori du peuple tant qu'on reste celui de la fortune. Quand la fortune trahit un général, le peuple se dit trahi par le général et non par la fortune. Pour le peuple, être malheureux c'est être traître : il n'admet pas que ceux qu'il élève puissent ne pas réussir toujours. Une erreur pour lui est une faute, un revers est un crime : éternelle histoire !

Le sentiment de la responsabilité est personnel comme celui de la reconnaissance; responsabilité rime avec personnalité. Athènes, et toutes les démocraties qui n'ont pas su tirer de leur sein des groupes fortement cimentés, ou que leur tradition n'a pas constituées en faisceaux résistants, ignorent la responsabilité personnelle : elles ne sont que des foules. Lorsqu'il s'agit de haïr ou de préférer, chaque individu se fond dans le tout; lorsqu'il s'agit de se repentir, l'erreur ou la faute commune n'est la faute de personne. Quand tout le monde a tort personne n'a tort : chacun se déchargeant sur tous, aucun n'est accablé; l'être collectif absorbe les consciences individuelles et leur donne une quittance générale. Je remarque qu'il en est de même dans nos sociétés anonymes où l'on se permet *in corpore* des choses qu'on se reprocherait de faire individuellement. Les sociétés anonymes rendent des services, mais elles ne sont pas des écoles de moralité. Un peuple agissant en société anonyme pourra renfermer des honnêtes gens, il ne se conduira pas en honnête homme. Créons des responsabilités, formons des individus et des associations; diminuons l'empire des foules anonymes : la démocratie athénienne à son tour nous donne cet enseignement que nous devons déjà au despotisme. Despotisme par en haut, despotisme par

en bas, les foules n'enfantent nulle part autre chose.

Chaque peuple est son propre flatteur.

Périclès, dans le célèbre discours rapporté par Thucydide, et sans doute embelli par l'historien, embellit lui-même la démocratie athénienne dont il fait l'éloge :

« Nous obéissons, dit-il, à ceux qui toujours ont autorité, et aux lois, surtout à celles qui sont favorables aux opprimés, et à celles qui, sans être écrites, apportent aux transgresseurs une honte universellement reconnue. »

Faut-il en croire Thucydide et Périclès, ou bien Xénophon faisant cette peinture du gouvernement des Athéniens :

« Je ne prétends donc pas que le peuple, à Athènes, ne sache pas distinguer le bon citoyen du mauvais; mais le sachant, il éprouve de la sympathie pour ce dernier, si mauvais qu'il soit, parce qu'il en tire parti et avantage ; quant au premier, il le déteste de préférence. Il croit en effet la vertu faite pour le malheur, et non pour le bonheur des gens. Il y a pourtant des hommes qui sont réellement du peuple, mais qui n'ont pas les instincts populaires. Je pardonne d'ailleurs au peuple son amour pour la démocratie : tout le monde est excusable de songer d'abord à son bien. Mais quand un homme qui n'est pas du peuple aime mieux vivre en démocratie qu'en oligarchie, c'est qu'il a des vues criminelles, et qu'il croit plus facile aux méchants de se cacher dans un état démocratique que dans un état oligarchique. »

Hobbes avoue qu'il a traduit Thucydide dans le but formel de nous dégoûter de la démocratie. A-t-il tort ou raison? il a raison aux yeux des Anglais, il n'eût jamais convaincu de leur tort les Athéniens. Sans doute la dé-

mocratie serait en politique la justice et la raison mêmes, si elle réussissait à choisir toujours pour chefs les plus justes et les plus raisonnables. Mais c'est là son vice : libre de choisir, elle choisit souvent mal ; elle use en aveugle de sa liberté pour assouvir ses erreurs et ses passions, et contribue ainsi plus à l'ensevelissement qu'à l'avénement des meilleurs. Au lieu d'engendrer une libre aristocratie par voie d'élection, elle n'est que trop exposée à redouter dans ses chefs l'intelligence, l'austérité et le talent : elle préfère être courtisée plutôt que servie. Toutefois, un peuple laborieux, de caractère solide, de sens rassis, est par cela même, bien que vivant en démocratie, moins exposé à ces méprises. Athènes ne fut pas une démocratie laborieuse, solide, modeste et sensée, ce fut une démocratie brillante et capricieuse, une démocratie d'artistes. L'imagination la gouverna.

Il existe des Gascons ailleurs qu'en Gascogne, il y eut des Béotiens ailleurs qu'en Béotie : les Béotiens d'Athènes furent d'autant plus redoutables qu'ils se montrèrent tels avec esprit et légèreté. Leur précipitation dégénère en étourderie. Nous en connaissons des exemples fameux. « Pisistrate, après s'être blessé lui-même, se fit porter sur la place dans un chariot, et souleva la multitude en lui persuadant que c'était ses ennemis qui, ne pouvant souffrir son zèle pour la république, l'avaient mis dans cet état. La populace commençait déjà à faire éclater son indignation par des cris, lorsque Solon, s'approchant de Pisistrate, lui dit : « Fils d'Hippocrate, tu copies mal l'Ulysse d'Homère ; il ne se blessa que pour surprendre ses ennemis, et tu l'as fait pour tromper tes concitoyens. » Mais comme la populace était près d'en venir aux mains

pour soutenir Pisistrate, on prit le parti de convoquer l'assemblée. Ariston ayant proposé qu'on accordât cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne, Solon se leva, et combattit avec force cette proposition par des raisons qu'il inséra depuis dans ses poésies :

Par cet air de douceur que son maintien respire,
Par ses discours adroits vous vous laissez séduire;
Et vous ne voyez pas sa marche et ses projets.
Avez-vous à traiter vos propres intérêts,
Chacun a du renard la ruse et la finesse;
Ensemble, vous n'avez ni raison ni sagesse. »

Plutarque [1] aurait, paraît-il, négligé de mettre dans le texte qu'il rapporte un vers pentamètre que Diogène Laërce place dans la bouche de Solon à l'adresse de ses concitoyens : « Vous ne prenez garde à aucune de ses actions, quoiqu'elles se passent sous vos yeux. » Les Athéniens de Périclès n'étaient guère plus sages que ceux de Pisistrate : ils étaient devenus plus exigeants et plus ombrageux, non moins crédules. Aristophane, qui cependant aimait le peuple, se moquait de la facilité avec laquelle il se laissait égarer.

Et ce peuple si prompt en politique aux extrêmes qu'il sut éviter dans l'art, tour à tour soumis ou défiant à l'excès, il avait en main une arme redoutable contre ceux qu'il suspectait ou qu'il répudiait. L'ostracisme institué après Solon par Clisthène, qui eut à en subir lui-même les effets, est la loi de salut public de la démocratie athénienne, et le salut public c'est, qui le contestera, sous toutes les latitudes le caprice du peuple ou de ses maîtres du moment. *Salus populi suprema lex esto*. Athènes donne

1. Vie de Solon.

naissance à de grands hommes, mais comment Athènes traite-t-elle ses grands hommes? Athènes est-elle plus athénienne lorsqu'elle leur dresse des statues, ou lorsqu'elle les précipite de leur piédestal et leur ravit la patrie? elle l'est au même degré dans les deux cas. Où se trouvent les grands citoyens d'Athènes que le peuple n'ait point bannis : Cimon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Périclès goûtent l'exil après avoir goûté le pouvoir. Socrate boit la ciguë; Phocion, le meilleur des citoyens mais aussi le plus sincère, condamné à l'unanimité par le peuple, boit la mort dans la coupe de Socrate : Aristote s'exile pour épargner un nouveau crime aux Athéniens. Ces exils et ces condamnations dont le peuple d'Athènes s'est rendu coupable, quel esprit les a dictés sinon l'arbitraire démocratique? L'arbitraire est toujours l'arbitraire, mais chaque gouvernement, étant né de l'homme, a sa manière de le pratiquer. L'oligarchie et la monarchie mettent dans l'injustice leur esprit oligarchique et monarchique; Athènes nous donne le modèle de l'injustice démocratique ou populaire. Le génie de cette injustice est l'ingratitude et le caprice : les élans et les remous de la place publique s'y font sentir. Le flot vous porte, on tient la haute mer du succès; il se retire — on est à sec sur la plage d'exil.

S'il n'y a guère que le caprice populaire dans la pratique de l'ostracisme, reconnaissons qu'il y a dans l'ostracisme comme institution, outre la démocratie ombrageuse, et jalouse de se défendre même au prix de la justice qui la protégerait, le culte supérieur de la cité. On dit à l'honneur des Grecs qu'ils n'eurent point de fanatisme religieux, cela est vrai : ils n'immolèrent point de victimes

à leurs dieux et ne firent point de martyrs. La diversité poétique de leur mythologie, son ampleur élastique ne comportaient pas la rigidité du dogme ni du sacerdoce son auxiliaire; la mythologie grecque n'engendra point d'église. Mais de même que nous avons trouvé dans la tragédie la vraie conscience religieuse des Grecs, c'est dans le culte de la cité que nous trouvons leur vrai culte, et la preuve, hélas! c'est que la cité remplaçant l'autel a fait des fanatiques et des martyrs.

Il en est à cet égard de la cité grecque comme de la cité romaine. Elle est son propre idéal; ses citoyens sont des élus, ses ennemis des réprouvés.

« Si l'on veut donner la définition exacte du citoyen, il faut dire que c'est l'homme qui a la religion de la cité[1]. L'étranger au contraire est celui qui n'a pas accès au culte, celui que les dieux de la cité ne protégent pas et qui n'a pas même le droit de les invoquer. Car ces dieux nationaux ne veulent recevoir de prières et d'offrandes que du citoyen; ils repoussent l'étranger, l'entrée de leurs temples lui est interdite et sa présence pendant le sacrifice est un sacrilége. Un témoignage de cet antique sentiment de répulsion nous est resté dans un des principaux rites du culte romain; le pontife, lorsqu'il sacrifie en plein air, doit avoir la tête voilée, « parce qu'il ne faut pas que devant les feux sacrés, dans l'acte religieux qui est offert aux dieux nationaux, le visage d'un étranger se montre aux yeux du pontife; les auspices en seraient troublés[2]. »

1. Être citoyen se disait en grec συντελεῖν, c'est-à-dire faire le sacrifice ensemble.

2. Virgile, *En.*, III, 406. — On sait que *hostis* se disait de l'étranger : *hostilis facies*, dans Virgile, signifie le visage d'un étranger.

Un objet sacré, qui tombait momentanément aux mains d'un étranger, devenait aussitôt profane; il ne pouvait recouvrer son caractère religieux que par une cérémonie expiatoire. Si l'ennemi s'était emparé d'une ville et que les citoyens vinssent à la reprendre, il fallait avant toute chose que les temples fussent purifiés et tous les foyers éteints et renouvelés ; le regard de l'étranger les avait souillés[1]. »

« C'est ainsi, poursuit M. Fustel de Coulanges [2], que la religion établissait entre le citoyen et l'étranger une distinction profonde et ineffaçable. Cette même religion, tant qu'elle fut puissante sur les âmes, défendit de communiquer aux étrangers le droit de cité. Au temps d'Hérodote Sparte ne l'avait encore accordé à personne excepté à un devin; encore avait-il fallu pour cela l'ordre formel de l'oracle. Athènes l'accordait quelquefois; mais avec quelle précaution ! Il fallait d'abord que le peuple réuni votât au scrutin secret l'admission de l'étranger; ce n'était rien encore; il fallait que, neuf jours après, une seconde assemblée votât dans le même sens, et qu'il y eût au moins six mille suffrages favorables : chiffre qui paraîtra énorme si l'on songe qu'il était fort rare qu'une assemblée athénienne réunît ce nombre de citoyens.

« ... A Rome pour juger l'étranger le préteur a dû se faire étranger lui-même (prætor peregrinus).

« ... On pouvait accueillir l'étranger, veiller sur lui, l'estimer même, s'il était riche ou honorable; on ne pouvait lui donner part à la religion et au droit. L'esclave, à certains égards, était mieux traité que lui; car l'esclave,

1. Plutarque, *Aristide*, 20. Tite-Live, V, 50.
2. La *Cité antique*.

membre d'une famille dont il partageait le culte, était rattaché à la cité par l'intermédiaire de son maître; les dieux le protégeaient. Aussi la religion romaine disait-elle que le tombeau de l'esclave était sacré, mais que celui de l'étranger ne l'était pas[1]. »

Le même auteur dit ailleurs en parlant de la *Cité antique* :

« L'amour de la patrie, c'est la piété des anciens. » L'exil était proprement l'interdiction du culte.

« Qu'il fuie, disait la sentence, et qu'il n'approche jamais des temples. Que nul citoyen ne lui parle ni le reçoive; que nul ne l'admette aux prières ni aux sacrifices; que nul ne lui présente l'eau lustrale[2]. »

L'exil était l'excommunication païenne. Tout s'enchaîne, et la cité n'ignore pas entièrement l'*Index*. Diodore nous informe en effet que « Protagoras, le plus célèbre sophiste de son temps, ayant au commencement de ses ouvrages mis en doute s'il y avait des dieux, fut par ordre des Athéniens expulsé de leur ville et de leur territoire, et ses livres brûlés en public. Un prix fut promis à qui le tuerait. Ainsi même le doute sur les dieux ne peut échapper au châtiment. » La condamnation de Protagoras, en son esprit, est identique à celle de Socrate : elle frappe dans le libre penseur, non l'ennemi des dieux, mais l'ennemi de la cité que les dieux protégent et qui joint leur cause à la sienne.

1. Digeste, XI, 7, 2; XLVII, 12, 4.

2. Sophocle, *Œdipe-Roi*, 239. Platon, *Lois*, IX, 881. « L'exilé, dit Xénophon, perd foyer, liberté, patrie, femme, enfants. » — « Mort, dit Thucydide, il n'a pas le droit d'être enseveli dans le tombeau de sa famille; car il est un étranger. »

Le patriotisme constitue la vraie religion pratique des Grecs et des Romains ; elle enveloppe en soi les temples, les mystères, les oracles, et les tient dans sa dépendance. Les grands actes de patriotisme sont célébrés religieusement, les héros sont presque des saints : exemple, Codrus d'Athènes. Les législateurs politiques, Dracon, Solon, Lycurgue, remplacent les révélateurs religieux ; à Sparte, Athènes, et Rome, religion et patrie sont inséparables. L'aréopage a mission de préserver la patrie en même temps que la religion et les mœurs ; cependant c'est un conseil politique, il occupe le sommet de la démocratie athénienne. La mort de Socrate fut son œuvre. Socrate est immolé sur l'autel de la vieille Athènes dont il est accusé de corrompre l'esprit : c'est à la cité qu'on le sacrifie, parce qu'il prêche d'autres dieux que les siens.

Le conseil des amphictyons, les jeux olympiques, l'oracle de Delphes, qui relièrent les peuples disséminés de la Grèce, ont un caractère semi-politique, semi-religieux. Cette intime union de la politique et du culte, de la patrie et de la religion, ne se rencontre ailleurs que chez les Juifs ; mais chez les Juifs c'est la religion qui emporte avec soi la politique et crée la cité, au lieu que dans Athènes c'est la religion qui dépend de la cité. Le christianisme qui dit de rendre à César ce qui est à César, de donner à Dieu ce qui est à Dieu, respire le cosmopolitisme. Les Juifs ne s'y trompèrent pas ; en crucifiant Jésus ils protégeaient la cité exclusivement sainte, ils défendaient Jérusalem. La querelle qui éclata après la mort du maître entre ceux de ses disciples qui voulaient, avec Pierre, enfermer le christianisme dans Jérusalem et ceux qui voulaient, avec Paul, le répandre au dehors, entre les

chrétiens judaïsants et les chrétiens humanisants, est un témoignage posthume, mais expressif, de la différence entre l'esprit antique et l'esprit nouveau. La synagogue tentait l'impossible en essayant de ramener le christianisme dans la coque qu'il avait brisée, mais elle était dans la vérité de son rôle. Jésus détruisait Jérusalem bien plus radicalement que les Antiochus et les Trajan, car il détruisait la Jérusalem morale qui ne pouvait être rebâtie; il envoyait les Juifs dans un exil bien pire que celui de Babylone et de Ninive, d'où ils ne devaient plus retrouver le chemin du retour, car il n'y en a point du chrétien au juif, du temple de l'universelle fraternité au temple du peuple exclusivement saint. Socrate et les philosophes humanitaires d'Athènes tendaient également à détruire la cité; bien que Socrate l'ignorât, ses leçons étaient des coups de bélier à l'intérieur contre ses remparts : ainsi Jésus croyait continuer Moïse et les prophètes qu'il abolissait. L'aréopage condamna Socrate, le sanhédrin condamna Jésus; mais derrière l'aréopage et derrière le sanhédrin, il y avait le peuple d'Athènes et le peuple de Jérusalem, il y avait l'Athénien et le Juif : Anytus qui accuse Socrate vaut Judas qui vend Jésus. Pourtant ni l'un ne condamne Socrate, ni l'autre ne condamne Jésus; la condamnation, c'est la cité qui la prononce, c'est l'esprit de la cité, qui vit de l'exclusion.

L'idéal de l'Athénien, c'est Athènes, Rome est l'idéal du Romain, Israël l'idéal du Juif.

Le progrès philosophique, dans ces données, a nécessairement lieu en contradiction avec l'existence nationale; plus il augmente, plus il menace celle-ci : les philosophes sont les ennemis du peuple, non ses représentants

comme les poëtes. Aristophane accuse Socrate; il chérit Homère et Sophocle.

Cicéron et les philosophes romains étaient les représentants d'une idée qui dépassait Rome, et qui, victorieuse, devait moralement l'anéantir. — César, romain cosmopolite, moins Romain que Caton et plus humain, porta le coup décisif à la cité conquérante; Marc-Aurèle est des nôtres, il ne pense plus en Romain, il pense en homme. Le monde antique tombe avec le culte de la cité à Athènes, à Rome, à Jérusalem. De la philosophie et du christianisme naît un monde élargi où la cité est subordonnée à la nation, où la nation tend à se subordonner à l'humanité sans s'y effacer. On se demande pourquoi d'autres philosophes que Socrate n'ont pas payé de l'exil ou de la vie leurs idées, et comment il se fait que dans la cité même les écoles philosophiques se soient élevées, plus variées, plus florissantes, qu'en aucun pays du monde. Est-ce que le philosophe de la scène, Euripide, n'enseignait pas en plein théâtre qu'Aphrodite, c'est notre propre folie; est-ce que Xénophane n'enseigna point l'unité de la raison divine, n'est-ce pas ce hardi penseur qui, s'élevant contre l'anthropomorphisme créateur des dieux, osa dire le premier : « Il semble aux mortels que les dieux ont leur figure, leurs vêtements, leur langage. Les nègres adorent des dieux noirs à nez aplati, les Thraces des dieux aux yeux bleus et aux cheveux roux. Mais si les bœufs et les lions avaient des mains et s'en servaient pour dessiner et tracer des images à la manière des hommes, ils dessineraient des figures de dieux pareils à leur propre figure, et leur donneraient les corps qu'ils ont eux-mêmes. Les chevaux leur donneraient la forme de chevaux,

les bœufs la forme de bœufs. » Aux dieux populaires il opposait : « un dieu entre tous les dieux et les hommes, le plus grand, qui voit tout, pense tout, qui sans trêve dirige tout d'après son dessein, immuable, et qui ne se tourne ni d'un côté ni d'un autre. » — Ce dieu est « la Raison, la Pensée et l'Éternité. » Xénophane était Ionien, il ne professa pas dans Athènes, et bien lui en prit sans doute, mais il fit école. Et le divin Platon, et Zénon, comment ne tombèrent-ils pas sous le coup de l'intolérance de la cité ? C'est, je pense, que leur doctrine ne descendit pas jusqu'au peuple, tandis que Socrate, moraliste plus que métaphysicien, s'adressant à la bourgeoisie et même aux artisans, répandant son enseignement direct et familier sur la place publique, au marché, dans les rues, au seuil des maisons, par sa méthode, et l'aisance, de son allure franche de toute scolastique, s'ouvrait les voies de la popularité. Anaxagore, qui le précéda et qui proclama l'unité de l'esprit universel présent dans la matière, ne fut sauvé des fureurs populaires qu'à grand'peine. Socrate n'a rien écrit. Ses paroles et ses opinions ont été recueillies par Platon et par Xénophon : Platon est son saint Jean, Xénophon son saint Mathieu. Le souvenir du maître et celui de ses entretiens se réfléchissent diversement dans leur génie particulier ; chez le premier ils s'idéalisent et s'envolent dans l'éther métaphysique, chez le second ils ne quittent pas terre et vont à la pratique. Cependant, nous reconnaissons Socrate des deux côtés. Ne voit-on pas, même en photographie, deux images différer beaucoup et ressembler néanmoins toutes deux à la personne qu'elles représentent ? La popularité de Socrate fut sa perte ; elle est la perte de tous les hérétiques par lesquels le

monde se renouvelle, lorsqu'elle n'est pas leur triomphe. Jésus mort triompha, Socrate mort reste en esprit avec nous, car en maintes choses il anticipa notre conscience; en ceci d'abord, et principalement, qu'il mit la conscience humaine au centre de la philosophie et du devoir. Comment la cité qui n'existait qu'à la condition d'être ce centre, aurait-elle résisté à sa parole! Nous ne justifions pas le meurtre juridique de Socrate, nous l'expliquons, et nous concluons que Socrate est mort, lui aussi, pour l'humanité. Il ne fait pas bon devancer son temps ni ses contemporains; mais si personne ne les devançait comment avanceraient-ils? La fatalité du génie, sa destinée, parce qu'il est le génie, c'est d'être sacrifié par le présent au profit de l'avenir; son immolation, dût-il vivre, est inévitable et nécessaire : prospérer lui est impossible, car la prospérité est le succès actuel, et ce succès suppose l'assistance du plus grand nombre qui n'est jamais le progrès. Si le génie avait pour lui le nombre à sa naissance, il ne serait plus le génie ou bien le nombre aurait du génie — ce qui rendrait le génie superflu. La nécessité du génie accuse la majorité.

L'esclavage est avec l'ostracisme la plaie de la cité athénienne. C'est un fruit de la conquête et de l'orgueil fanatique du citoyen. La démocratie d'Athènes est de fait peuplée d'aristocrates qui regardent avec mépris au-dessous d'eux la tourbe des étrangers, et non sans quelque léger dédain les autres peuples de la Grèce. Il y a dans le sentiment de l'Athénien envers l'esclave quelque chose de celui qui animait naguère à l'encontre du nègre le planteur de l'Amérique du Sud. Aux esclaves le travail manuel! Aristote pense encore que le travail des mains avilit, et qu'il

n'est pas possible que celui qui mène la vie d'un artisan fasse œuvre de vertu. Ceci est essentiellement athénien. Notre époque a réhabilité le travail, au point même qu'elle n'est pas éloignée de prendre le contre-pied de l'idée antique et de mettre au bas de l'échelle l'oisif qui se contente de dépenser ses revenus, fût-ce ceux de son intelligence. Euripide ne parle point dans l'esprit de la Grèce, mais dans l'esprit chrétien et moderne, lorsqu'il dit que l'esclave vaut l'homme libre s'il est homme de bien; que l'esclave peut être homme libre par le cœur. Il rentre dans la vérité politique d'Athènes lorsqu'il dit : « Hommes libres, nous ne vivons que par les esclaves[1]. »

L'humanité virtuelle de la Grèce a considérablement adouci l'esclavage en pratique. Mais je me demande si, dans ces tempéraments mêmes, la part de l'orgueil qu'éprouve le maître à ne point abuser de sa supériorité n'est pas plus forte que celle de la bonté dont parle Plutarque, lorsque blâmant la dureté de Caton l'Ancien envers ses serviteurs, il dit : « J'avoue cependant que se servir de ses esclaves comme des bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est en agir trop durement; c'est avoir l'air de croire que le besoin seul et l'intérêt lient les hommes entre eux. Mais peut-on ignorer que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice? Que si nous observons les lois et l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté, sentiments qui découlent de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous. Ainsi, nourrir des chevaux et des chiens lors même qu'ils

1. E. Havet, *Origines du christianisme.*

sont épuisés de travail ou quand ils ont vieilli, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

« Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'hécatompédon, renvoya toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice et les laissa paître en liberté tout le reste de leur vie. »

Plutarque a la Grèce derrière lui : Socrate, Platon et leur école voient dans l'esclave un homme, mais sans cesser d'y voir un esclave. Ils ne se demandent pas où est le droit du maître. Dans un passage d'Aristophane (*les Oiseaux*) la question est posée, elle ne l'est nulle part ailleurs, que je sache [1]. Cela se conçoit : le monde antique reposant sur la conquête n'avait pas de titres à produire. Les quarante mille esclaves qui sous Périclès existaient dans l'Attique peuplée de cinq cent mille habitants, l'étaient au même titre que les Ilotes à Sparte, les Périoques à Corinthe; c'étaient les débris des anciens occupants du pays vaincus par des occupants nouveaux; ainsi qu'en géologie la couche inférieure indique la superposition des terrains, ils indiquaient l'invasion victorieuse. Cette loi de la force a fait les soudras et les parias de l'Inde, elle a fait les serfs du moyen âge dont le seigneur était le dernier conquérant du sol; l'habitant suivait la destinée du territoire qui l'emportait sur l'homme, son accessoire; ceux qui s'emparaient du sol possédaient à discrétion les habitants : c'était injuste mais logique. Mettre le droit dans l'individu, en faire le principal, l'envisager comme centre de la société, de la morale, de la religion, de la politique, il fallut pour en venir là en finir avec l'antiquité, avec le

1. Denis, *Idées morales de l'antiquité*.

moyen âge, traverser des milliers de siècles d'erreurs et d'arbitraire. Et nous n'en avons pas fini!

La religion de la cité qui condamna Socrate à mort, qui mélangée, aggravée de démocratie, exila ou mit en fuite tant de citoyens illustres, et parmi eux les plus nobles d'Athènes; qui dans l'affaire des Hermès mutilés, la veille du départ de la flotte pour l'expédition de Sicile, fit périr des centaines de personnes; qui corrobora l'institution de l'esclavage au milieu de la démocratie athénienne et la fit se perpétuer au milieu de la culture athénienne : cette religion est aussi ce qui fit des Grecs, et des Athéniens à leur tête, les héros de Salamine, de Marathon et de Platée. Il y a dans ces trois noms de quoi défrayer les Grecs de gloire jusqu'à la fin des temps. Ce sont des chefs-d'œuvre de patriotisme à mettre à côté de leurs chefs-d'œuvre dans l'art et dans les lettres, à côté de leurs temples, de leurs statues, de leurs poëmes et de leurs tragédies impérissables. A ceux qui plaignaient Épaminondas mourant de ne pas laisser d'héritier après lui : « Je laisse, dit-il, deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée. » Ce que disait le héros thébain, les Grecs pouvaient le dire de leurs victoires remportées sur les Perses. Marathon vaut l'Iliade, et le peuple qui en est l'auteur est un très-grand peuple et le restera. Mesuré à l'échelle de l'Orient, combien il semble petit! Pourtant l'immense empire des Perses heurté contre lui ne l'ébranle pas : des millions d'hommes armés échouent contre une poignée de citoyens, leur formidable masse se fond au contact ardent du patriotisme.

Marathon, Platée, Salamine sont les sœurs aînées de Granson, de Sempach et de Morgarten. Trois petits peu-

ples dans l'histoire ont donné ce grand exemple : les Grecs contre le Perse, les Suisses contre l'Autrichien, les Pays-Bas contre l'Espagnol. Ce n'est donc pas un coup de chance ; quand l'histoire se répète ainsi elle a ses raisons. Ici, elle nous dit éloquemment ce que vaut le patriotisme au service du droit. Tu as beau battre la mer de tes verges, Xerxès ! elle est la plus forte ; mais plus forte encore sont des poitrines d'hommes où respire la patrie, où brûle le feu sacré de l'indépendance.

V.

ATHÈNES ET SPARTE. — LEUR RIVALITÉ : GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

Génie athénien et lacédémonien. — Sparte une ruche guerrière. — L'esprit sacrifié à la volonté. — Le parti pris. — La guerre de rivalité. — Pillages, massacres, représailles. — Athènes et ses alliés.

Pourquoi faut-il toujours tourner la page et voir l'envers des gloires ! Aux guerres médiques succède la guerre du Péloponèse : la guerre civile à la victoire commune sur l'étranger.

Cimon, dans la guerre de Sparte contre les Ilotes révoltés, exhortait les Athéniens à ne pas laisser la Grèce boiteuse et à ne pas ôter à Athènes un contre-poids nécessaire[1]. Il songeait à Lacédémone. La pure démocratie n'existait pas encore dans la cité de Solon. Celui-ci avait mitigé le pouvoir populaire, divisé les citoyens en quatre classes d'après leur fortune ainsi que fit Servius à Rome, et donné à l'aréopage le rôle de modérateur de la place publique. Il avait exempté d'impôts les pauvres, mais en les excluant de la politique, afin de n'y point jeter un élément vénal. Il avait noté d'infamie le citoyen qui ne

1. Plutarque.

prenait point part dans la chose publique. Tout cela, Cimon l'eût volontiers conservé : mais Périclès vint qui fortifia le peuple en affaiblissant l'aréopage; et qui nivela l'agora, comme les Gracques nivelèrent le forum en amoindrissant le sénat romain. La démocratie triomphante dans Athènes, Athènes devait nécessairement tendre à la faire triompher dans les autres états de la Grèce, son influence sur ceux-ci se rattachant à sa propre existence. Mais Sparte, d'autre part, s'était constituée en oligarchie monarchique; Sparte avait donc des tendances opposées et le choc était fatal : dans l'intervalle des luttes armées la guerre d'intrigue ne devait pas cesser de sévir. Caractère, mœurs, institutions, tout différait entre les deux rivales. La différence eût pu profiter à la Grèce s'il en était résulté l'émulation, le concours dans la diversité. Mais l'ambition n'entend pas les choses à la manière des philosophes, et Cimon prêchait dans le désert : Athènes voulait l'abaissement de Sparte, Sparte celui d'Athènes; et quand on veut abaisser l'on aimerait mieux anéantir, car l'anéantissement est le dernier terme de l'abaissement. Athènes ni Sparte ne réussirent à se détruire, elles ne réussirent qu'à se faire beaucoup de mal à elles-mêmes et par suite à la Grèce. Ne les accusons pas trop. Tout se ramène dans ce monde à une question d'affinité ou d'intérêt, le sophisme n'a pas d'autre mission sur terre que de frauder la raison et la justice à leur profit. Leur intérêt bien compris, qui était celui de le Grèce, eût rapproché Athènes et Sparte; malheureusement l'intérêt véritable des peuples ne se montre clairement à eux que dans leurs désastres; vu au jour le jour, il n'est autre que leur ambition. Entre Athènes et Sparte, l'intérêt prochain ten-

dait au divorce, mais le tempérament si opposé des deux villes y tendait plus encore. Par quels points se fussent-elles rencontrées; quelles affinités pouvaient exister entre le génie spartiate et le génie athénien? On conçoit encore Solon tendant la main à Lycurgue, après eux les différences vont s'accentuant de plus en plus, jusqu'à la contradiction. Sparte étant Sparte devait détester Athènes, Athènes étant Athènes devait détester Sparte, et puisque de leur union le bonheur de la Grèce eût résulté, le malheur de la Grèce devait sortir de leurs discordes.

« Leur puissance maritime a fait trouver aux Athéniens, par le commerce, de quoi fournir au luxe de leur table. Tout ce qu'il y a de délicieux en Sicile, en Italie, à Chypre, en Égypte, en Lydie, dans le Pont, dans le Péloponèse et ailleurs, tout cela s'est concentré sur un seul point, grâce à l'empire de la mer. De plus, entendant toutes les langues, ils ont choisi telle expression de celle-ci, telle autre de celle-là; et tandis que les Grecs conservent leur idiome, leurs mœurs et leur costume national, les Athéniens offrent un mélange de tous les Grecs et des barbares. Passons aux sacrifices, aux offrandes sacrées, aux fêtes et aux temples. Ce peuple comprenant qu'il était impossible à chaque citoyen pauvre de sacrifier, de faire des banquets, d'avoir des temples, d'habiter enfin une ville belle et grande, s'est avisé d'un expédient pour participer à ces avantages. La ville immole de nombreuses victimes aux frais de l'État, et c'est le peuple qui fait les banquets et se partage au sort les victimes. Il en est de même des gymnases, des bains, des vestiaires; quelques riches en ont à eux, mais le peuple se fait bâtir pour lui-même force palestres, vestiaires et lavoirs; et la

plèbe même jouit d'une plus grande quantité de ces établissements que le petit nombre des heureux [1]. »

Sparte semble s'être étudiée à prendre en toute chose le contre-pied des institutions et des mœurs athéniennes. Sparte est une ruche guerrière, tout y existe en vue de la guerre. Les Athéniens pensaient que l'éducation doit être humaine, fortifier en même temps la volonté, l'intelligence, l'imagination et le sentiment, sans oubli du corps. L'éducation de Sparte ne faisait que des Spartiates et ne s'attachait qu'à l'élément héroïque dans ses rapports avec la seule idée de patrie : il avait en conséquence pour objet exclusif de développer les muscles du corps et le muscle de l'âme, qui est la volonté. Mais cette éducation musculaire ne pouvait réussir qu'aux dépens des nerfs et de la sensibilité, auxquels se rattachent la fine culture, la grâce, la curiosité, l'imagination et le goût, toutes les œuvres enfin de l'art et de la pensée. Sparte pour exister a sacrifié l'esprit humain à son propre esprit. Le laconisme est l'esprit de Sparte : ses sentences courtes comme son glaive. On dirait qu'elle ne les manie de même qu'au service de la patrie. Sparte n'élève que des génératrices, Sparte n'a pas besoin de femmes. A Sparte, il n'y a point de riches. Dans Athènes, les plus pauvres font des sacrifices et donnent à leurs enfants des leçons d'art et de science. Les femmes athéniennes faisaient venir des bonnes de Sparte, de même que les Perses, afin de mettre un peu d'airain dans l'or de leur culture, un peu de rudesse dans leurs molles élégances. A Sparte l'éducation maternelle mène l'enfant jusqu'à

1. Xénophon, *Gouvernement des Athéniens.*

sept ans; puis l'enfant est livré au pédagogium, suivi du gymnase jusqu'à dix-huit ans; après quoi il apprend un art ou un métier. A vingt ans il est soumis au service militaire, appartenant à la communauté. Sparte est une école publique de citoyens, une école spéciale ou professionnelle, où l'on enseigne la profession de spartiate. Naître dans un berceau lacédémonien, c'est naître pour les armes et la cité. Je m'étonne que Lysandre, roi de Sparte, soit à ce régime devenu mélancolique vers la fin de ses jours. Cependant Plutarque l'avance sur la foi d'Aristote qui prétend d'ailleurs que les hommes à grand caractère sont ordinairement mélancoliques. Charles-Quint, las des autres et de lui-même, se retira dans la solitude de Saint-Just, mais il était espagnol et catholique, et le monde alors était remué jusque dans ses profondeurs. Lysandre, il est vrai, avait quelque peu trahi sa patrie et surtout l'esprit de sa patrie; ce n'était pas seulement un spartiate, c'était un connaisseur d'hommes et un homme d'État. A ceux qui lui représentaient que les descendants d'Hercule ne devaient pas employer à la guerre la ruse et la fraude :

« Partout où la peau du lion, répliqua-t-il, ne peut atteindre, il faut y coudre celle du renard. »

Mais c'est dans ces paroles que se trahit à fond sa disposition mélancolique, laquelle n'était que la science des hommes et de leurs vanités. « Il faut, disait-il, tromper les enfants avec des osselets et les hommes avec des serments. »

On ne s'étonnera pas après cela que ce même Lysandre ait remplacé le gouvernement démocratique par l'oligarchique et fait à Sparte l'inverse de ce que Périclès avait

fait à Athènes. La monarchie oligarchique et communautaire de Sparte n'accordant rien aux arts, ni au commerce, il ne restait aux citoyens que la gloire des armes à ambitionner. « Les Spartiates veulent que leurs enfants soient, dès le plus bas âge, sensibles à la gloire, et qu'humiliés par les reproches, ils soient vivement excités par la louange[1]. » Les Athéniens aussi étaient très-épris de gloire, mais c'était avant tout de celle de l'esprit. Thucydide au commencement de son ouvrage dit qu'il est « composé pour être un impérissable bien plutôt qu'une œuvre agréable à l'oreille. » L'Athénien artiste pense, écrit, agit, en regard de la postérité. Il convertit pour elle ses chefs-d'œuvre guerriers en chefs-d'œuvre d'art. Sparte, qui n'est qu'un soldat, se borne à vaincre.

De toute société qui sacrifie à l'esprit il demeure quelque chose qui entre dans le patrimoine du genre humain, les grands hommes se donnent la main à travers les siècles. Qu'est-ce que Sparte a donné au monde, à part quelques utopistes dont il se serait passé ; par quel homme, par quelle œuvre s'enchaîne-t-elle à nous et nous permet-elle de remonter vers elle ? Sparte est à l'écart, isolée sur les marges de l'histoire, enfermée dans le faux d'un système qui n'est qu'un parti pris. Or le parti pris ne mène à rien ; sans l'aide de la nature, qui est le vrai, la politique pas plus que l'art n'engendrent, ils ne peuvent que fabriquer. Le génie crée parce qu'il féconde, il féconde parce qu'il répand les semences de la vérité, héritage de l'avenir. Le peuple de Lycurgue s'est étudié systémati-

1. Plutarque, *Vie de Lysandre.*

quement à manquer de génie et s'est condamné à la stérilité. On est contraint d'admirer l'énergie du parti pris spartiate, qui sera tenté de l'imiter? Athènes a vécu, mais elle revit, Sparte n'a que vécu.

Thucydide pense que « le motif véritable et non divulgué » de la guerre entre les deux cités fut que les Athéniens, devenus puissants et inspirant des craintes aux Lacédémoniens, mirent ceux-ci dans la nécessité de prendre les armes.

La nécessité, en pareille occurrence, on la connaît : elle se nomme l'ambition. Quand la guerre latente éclata entre les deux champions, ils s'efforcèrent d'attirer autour d'eux des alliés. Ce fut, on le conçoit, leur grande affaire, et cette brigue des alliances grecques ou étrangères ne prit fin qu'avec la Grèce ; on préparait ainsi de loin, mais dès le début, la venue de Philippe de Macédoine et des Romains que l'avenir tenait en réserve derrière la scène pour le dénoûment. « Peu d'années après qu'ils eurent repoussé le barbare en réunissant leurs efforts, les Grecs se divisèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens, tant ceux qui s'étaient détachés du roi que ceux qui s'étaient alliés contre lui. Par leur prépondérance ces deux peuples brillèrent du plus grand éclat. Les uns étaient puissants sur terre, et les autres sur mer. La coalition dura peu de temps ; les Lacédémoniens et les Athéniens se brouillèrent ensuite et se firent la guerre avec l'aide des alliés. Les autres Grecs, s'ils venaient à se diviser, se liguaient avec les deux peuples ; de sorte que, depuis la guerre des Perses jusqu'à celle-ci, sans interruption, tantôt en paix, tantôt en guerre entre eux ou avec leurs alliés rebelles, ils furent bien préparés pour combattre et acqui-

rent plus d'expérience, parce qu'ils s'exerçaient au milieu des dangers [1]. »

Voilà donc la carrière ouverte aux dissensions de ménage entre les peuples de la Grèce que le Perse avait unis.

« Le plus important des faits antérieurs, poursuit Thucydide, est la guerre médique ; mais elle fut bientôt terminée en deux batailles sur mer et autant sur terre. La guerre actuelle s'est prolongée considérablement, et, pendant sa durée, il est arrivé en Grèce des désastres tels qu'il n'y en eut pas de semblable dans un espace de temps égal : car jamais tant de villes ne furent prises et dévastées, les unes par les barbares, les autres par les Grecs eux-mêmes qui se faisaient la guerre (il y en eut même qui, étant tombées au pouvoir de l'ennemi, changèrent d'habitants), ni tant d'exils d'hommes, ni tant de meurtres, soit dans les batailles, soit dans les séditions. Des choses qu'on entendait raconter autrefois, mais qui ne s'effectuaient que rarement, devinrent croyables : des tremblements de terre, par exemple, qui s'étendirent sur une grande partie de la terre avec beaucoup de violence ; des éclipses de soleil, plus fréquentes que celles antérieurement connues de mémoire d'homme ; dans certains pays, de grandes sécheresses, et, par suite, la famine ; enfin, ce qui causa non moins de mal, et détruisit une partie de la Grèce, la peste. Tous ces maux fondirent sur elle à la fois en même temps que la guerre actuelle. Les Athéniens et les Lacédémoniens la commencèrent, en rompant le traité de trente ans, conclu entre eux après la prise de l'Eubée. »

1. Thucydide.

La guerre en se prolongeant va produire ses effets ordinaires, éclipser dans l'homme la partie humaine, la raison et la justice, au profit de la partie bestiale, la fureur de la vengeance et des sanglantes représailles.

Les habitants d'Égine sont chassés avec leurs femmes et leurs enfants par les Athéniens qui les accusent d'être une des principales causes de la guerre; c'est qu'il ne déplaisait pas aux Athéniens de peupler Égine à leur profit et de la posséder. « Ils croyaient, dit Thucydide qu'ils posséderaient avec plus de sûreté Égine, qui touche au Péloponèse, en y envoyant une colonie tirée de leur sein, et y firent passer des colons peu de temps après. Les Lacédémoniens par inimitié pour les Athéniens, et reconnaissants du bienfait que, dans le temps du tremblement de terre et de l'insurrection des Ilotes, les Éginètes leur avaient rendu, donnèrent à ces exilés Thyréa pour l'habiter, et ses campagnes pour en jouir. Le territoire de Thyréa confine à l'Argie et à la Laconie, en descendant jusqu'à la mer. Une partie des Éginètes s'y établit, et les autres se dispersèrent dans le reste de la Grèce.

« A la suite d'un combat naval qui donna la victoire aux Corcyréens sur les Corinthiens dont ils détruisirent quinze vaisseaux, les vainqueurs réduisirent encore le même jour par capitulation ceux qui assiégeaient Épidamne; d'après cette capitulation, ils vendirent les étrangers, et retinrent les Corinthiens dans les fers, jusqu'à ce qu'il en fût décidé autrement.

« Après le combat naval, les Corcyréens dressèrent un trophée à Leucimne, promontoire de Corcyre, et égorgèrent tous leurs prisonniers, excepté les Corinthiens, qu'ils retinrent dans les fers. Ensuite les Corinthiens et leurs

alliés, battus sur mer, s'étant retirés chez eux, les Corcyréens restèrent maîtres de tous ces parages ; puis ayant fait voile pour Leucade, colonie des Corinthiens, ils en ravagèrent la campagne et brûlèrent Cyllène, chantier des Éléens, parce que ceux-ci avaient fourni aux Corinthiens des vaisseaux et de l'argent. Durant la plus grande partie de l'année, après le combat naval, ils eurent l'empire de la mer, et, débarquant chez les alliés des Corinthiens, y portèrent le ravage. »

L'exemple était donné par les Athéniens. A chaque propos, ils dévastent les domaines des Lacédémoniens et de leurs alliés, qui le leur rendent à chaque occasion.

« De là, s'étant embarqués, ils allèrent à Prasiæ, ville maritime de la Laconie, ravagèrent une partie de la campagne, prirent la place et la saccagèrent. »

Des ambassadeurs de Sparte sont mis à mort par les Athéniens qui les égorgent : « Sans les juger, raconte Thucydide, et pendant qu'ils voulaient parler. Ils les jetèrent ensuite dans des fondrières. Ils se crurent en droit d'user de représailles contre les Lacédémoniens, qui tuèrent et jetèrent dans les fondrières les commerçants d'Athènes et des alliés qu'ils avaient pris naviguant autour du Péloponèse sur des vaisseaux marchands ; car au commencement de la guerre les Lacédémoniens traitaient en ennemis et mettaient à mort tous ceux qu'ils arrêtaient sur mer, soit alliés des Athéniens, soit neutres. »

Faut-il en croire Xénophon lorsqu'il décrit ainsi les procédés des Athéniens envers leurs alliés, même dans la paix :

« A l'égard des alliés, quand il[1] aborde chez eux, il y

1. Le peuple athénien.

poursuit les gens de mérite de sa calomnie et de sa haine, mais c'est parce qu'il est convaincu que tout supérieur doit être haï de son inférieur ; que, si on laisse les riches et les puissants se fortifier dans la république, avant peu la souveraineté populaire aura vécu à Athènes. C'est en vertu de ces principes que le peuple dégrade les hommes de talent, confisque leurs biens, les condamne à la mort ou à l'exil et élève des hommes de rien. Par contre les gens recommandables d'Athènes soutiennent les gens recommandables des villes alliées, dans la pensée qu'il est de leur intérêt de défendre les premiers citoyens d'une république. On dira peut-être que ce serait une force pour les Athéniens d'avoir des alliés en état de leur fournir des subsides. Mais les démocrates regardent comme un plus grand bien que chaque Athénien mette personnellement la main sur la fortune des alliés, afin que ceux-ci, réduits à ce qu'il faut pour vivre et pour travailler, soient hors d'état de nuire. Le peuple athénien paraît encore avoir pris une mauvaise mesure, en contraignant les alliés à venir par mer à Athènes pour leurs procès. Mais il calcule de son côté tous les avantages qui peuvent en résulter pour le peuple d'Athènes. Et d'abord il tire profit toute l'année des sommes consignées par les parties; ensuite, sans sortir de chez lui, sans mettre voiles dehors, il gouverne les villes alliées, soutient les états démocratiques et écrase ses ennemis dans les tribunaux. Si au contraire les alliés avaient chez eux droit de justice, leur haine des Athéniens leur ferait conjurer la perte de tous ceux des leurs qui tiendraient pour le peuple d'Athènes. Ce n'est pas tout. Le peuple athénien gagne encore ceci à traduire les alliés devant les tribunaux d'Athènes.

D'abord la république s'enrichit de la perception du centième au Pirée ; ensuite si l'on a une maison à louer on en tire un meilleur profit ; et de même si l'on a un attelage ou un esclave à mettre en location ; enfin les crieurs publics ne se trouvent pas mal de ce voyage des alliés. De plus, si les alliés ne venaient pas vider leurs procès à Athènes ils n'auraient de considération que pour ceux des Athéniens qui naviguent chez eux, stratéges, triérarques députés ; maintenant, chacun des alliés est contraint de faire la cour à tout le peuple, sachant bien qu'une fois à Athènes il ne pourra perdre ni gagner que par devant le peuple qui est la loi d'Athènes. Là encore, on est forcé de s'humilier dans les tribunaux et de prendre la main de chaque arrivant. Aussi les alliés sont-ils réellement les esclaves du peuple. »

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présents à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs[1].

Sparte, devenue maîtresse d'Athènes dans cette guerre acharnée, lui fit payer cher sa gloire et son ascendant dominateur ; mais la vitalité d'Athènes n'est pas éteinte, les trente tyrans installés chez elle, ses murs rasés, sa flotte détruite ne l'ont pas épuisée. Le traité d'Antalcidas lui laisse le temps de respirer, elle se redresse et prospère de nouveau ; son heure n'est pas venue.

Elle ne sonnera que lorsque la mort germera dans son propre sein, et que la décadence née d'elle-même rongera

1. La Fontaine, *Paysan du Danube*.

son génie, ver mortel dans un fruit savoureux et brillant. Aucun peuple ne vit et ne meurt que par lui-même; ceux qui succombent aux accidents du dehors montrent par là qu'ils étaient sans individualité, qu'ils n'étaient pas.

VI.

LA DÉCADENCE ATHÉNIENNE.

Le progrès, essor des qualités; progrès rétrograde : essor des défauts. — Décadence des peuples anciens, décadence des peuples modernes reliés par la solidarité. — Appel à l'avenir. — La décadence n'est pas de l'ordre intellectuel mais de l'ordre moral. — Les vertueux : Phocion, Caton. — Les deux despotismes. — Grèce ancienne et Grèce moderne.

La vie, dont le mouvement est la loi, n'admet pas l'immobilité : qui n'avance plus, recule. La décadence est le progrès renversé. Pour les individus et pour les peuples, le moment du déclin arrive quand la capacité de progrès ou de métamorphose ascendante dont ils étaient dépositaires s'est dépensée en une série de phénomènes politiques, religieux, intellectuels et moraux; alors commence la métamorphose descendante ou régressive. L'esprit ne se renouvelant plus tombe dans les redites et rabâche son passé; il s'agite et n'agit plus, s'impatiente, s'aigrit, se venge sur lui-même de son impuissance par le déchaînement des passions haineuses et des théories malsaines, et devenu incapable de s'arrêter ni d'avancer, tourne sur lui-même dans le vertige ténébreux d'une longue agonie.

Les peuples ont leur jeunesse et leur virilité. Ce qui était enveloppé en eux se développe; ils se forment, se

transforment, se déforment. Composés de qualités et de défauts, ils restent en progrès tant que leurs qualités l'emportent sur leurs défauts ; ils commencent à décliner lorsque leurs qualités, après avoir atteint la suprême expansion dont elles sont susceptibles, et ne pouvant se dépasser elles-mêmes, s'affaiblissent impuissantes à dominer leurs défauts jusque-là contenus, mais qui, cette limite atteinte, prennent graduellement le dessus et finissent par atteindre à leur tour leur dernier épanouissement, celui du déclin. Un peuple qui n'aurait que des défauts ne vivrait pas, car toute puissance vitale vient d'une qualité. Nos défauts sont l'envers de nos qualités, et l'on ne voit aucune qualité qui n'ait son envers. Lorsqu'un peuple entre en décadence, l'envers de son génie se montre de plus en plus ; il se retourne alors pour ainsi dire et dans son évolution tend à ne nous présenter plus que ses mauvais côtés. Dans sa phase ascendante les défauts paraissent comme l'ombre de ses qualités projetée devant ses pas, dans sa phase descendante les défauts sont comme une ombre qui s'étend insensiblement sur la lumière de son génie et finit par l'éclipser. La décadence dernière d'un peuple est l'éclipse totale de son génie, sa mort complète. Mais la mort d'un peuple n'est jamais si complète, que ses défauts, même après qu'ils l'ont éclipsé, ne laissent encore briller la faible lueur de ses qualités autrefois prédominantes ; lueur où les ténèbres l'emportent sur la lumière, et qui n'est pas celle de l'aube, qui est celle du couchant : un souvenir du passé qui se prolonge dans le présent.

Parmi les races humaines, il n'y a que la nègre et la mongole qui aient montré une puissance presque nulle

de développement. La race aryenne dont nous descendons est la plus apte au progrès; mais c'est aussi celle qui ayant mis dans les peuples qui lui appartiennent la plus grande force d'élèvement, leur a ménagé en retour les chutes les plus visibles et les plus profondes. Les abîmes se mesurent aux sommets. Les peuples de race aryenne forment comme une chaîne de sommets intellectuels au milieu de laquelle, dans le monde antique, la Grèce pousse les plus hautes cimes chez les Athéniens; les Indous ni les Perses n'atteignent à ce niveau. Aussi la décadence athénienne est-elle très-visible dans l'histoire, alors qu'on aperçoit à peine la décadence de la Chine qui cependant se montre extérieurement très-civilisée. Qui parle de la décadence des noirs, qui songe à signaler celle des Peaux-Rouges? ces races, et les peuplades qui leur sont apparentées, disparaissent presque sans décliner, elles n'ont point de décadence sensible parce qu'elles n'ont point de progrès apparent. Lorsqu'elles s'élèvent un peu, c'est avec le secours de peuples et de races supérieures qui leur prêtent la main. Encore leur civilisation de reflet porte-t-elle en soi quelque chose d'artificiel et de problématique. Les autres peuvent nous assister, et la civilisation réside beaucoup dans ce pouvoir mutuel, mais nous ne subissons l'influence des autres que dans les limites de notre nature propre et conformément à cette nature : faire des Européens du XIX[e] siècle avec des nègres et des Peaux-Rouges, même avec des Arabes et des Indous, c'est un leurre, un thème à déclamations humanitaires commentées en pratique par des coups de fusil.

Aujourd'hui, bien que les nations existent en se distinguant par des qualités et des défauts qui en font des

individualités, elles possèdent cependant des idées et des besoins communs qui les enveloppent dans un échange réciproque et les portent à se pénétrer. Tous les peuples et toutes les sociétés sont entrées dans la notion de l'espèce ; elles sont, malgré leur caractère et leurs traditions diverses, implantées dans un même esprit, et dans leur organisme circule, indépendamment de la vie nationale, une vie collective. Dans cette situation, qu'un peuple s'épuise de sève ou s'égare, il peut encore espérer du contact des autres un secours utile, un aliment nouveau fourni à son génie, un exemple, un choc s'il le faut, qui le redresse. Son recours en grâce gît dans la solidarité qui fait aujourd'hui des nations en dépit de leur hostilité temporaire une famille où chacun donne et reçoit, accepte et subit, pâtit et profite avec tous. Ce trait distingue particulièrement notre époque de l'antiquité qui enfermait chaque peuple en soi, et le réduisant à ses seules ressources ne lui laissait après l'épuisement de celles-ci aucun espoir de renouvellement. Condamné en première instance, il ne pouvait en appeler du verdict prononcé sur lui, il était condamné à s'éteindre sur ses ruines.

La solidarité des peuples modernes n'empêche pas néanmoins la loi du progrès de s'accomplir à leur dommage comme à leur bénéfice ; elle n'empêche pas les uns de descendre, les autres de monter ; — ne voyons-nous pas dans la famille européenne le phénomène se réaliser sous nos yeux et les peuples d'éducation latine, mi-catholiques et mi-révolutionnaires, deux choses moins contraires qu'il ne semble, parce que les extrêmes se touchent, après avoir tenu le haut du pavé céder le pas aux peuples réformateurs et qui se rattachent à la

Réforme? Cependant les premiers devenus les derniers regagneraient le terrain perdu, s'ils trouvaient le moyen de s'affranchir du catholicisme qui attarde dans le moyen âge une partie des habitants, tandis qu'il précipite les autres dans les aventures. Qu'ils ne s'y trompent pas, la fièvre révolutionnaire qui les dévore n'est pas une fièvre de croissance, de jeunesse et de régénération, c'est une fièvre d'épuisement qui les calcine et les consume, si ce n'est pas une fièvre de décomposition. Qu'ils regardent à leur passé et s'en défient. Qu'ils regardent au delà : Athènes leur dira, elle dira aux Français surtout que la liberté est affaire de caractère encore plus que d'intelligence, de volonté que d'esprit et de culture, qu'elle ne s'improvise pas mais qu'elle se mérite. L'inconsistance morale prive de base même les institutions les mieux conçues. Le type de l'inconsistance brillante dans l'antiquité est l'Athénien. Un grand pays peuplé d'Athéniens serait mal assuré de garder la liberté, et fût-il le plus spirituel du monde. Aujourd'hui bien plus qu'autrefois, ce qui nuit au ferme établissement de la liberté c'est le manque de caractère et le manque de sens pratique, choses qui ont de l'affinité. Les arts et les lettres font les nations brillantes, — la discipline fait les nations fortes : l'obéissance à la loi. Quand cette loi respectée est celle de la justice, la nation est libre. Toutes les lois ne sont pas justes, mais si l'amour du juste ne se montre que dans le mépris ou la haine de la légalité, la poursuite du juste risque beaucoup de ne se point faire légalement et par voie de réformes accomplies dans l'opinion : elle s'entreprend à coups de révolutions qui, s'efforçant d'atteindre au droit par la violence, et d'un bond dépassant

la mesure du réalisable, méconnaissant le présent par une trop grande hâte de saisir l'avenir, ébranlent ou renversent la légalité, sauvegarde du droit.

Tout menace ruine où manquent la patience et le caractère. Les peuples que le climat entretient dans un énervement chronique sont voués à la servitude extérieure et intérieure : tels les Orientaux. Les peuples qui après avoir eu le nerf moral le perdent vont à la servitude : leur énervement les livre et les agitations de leur esprit les égarent. La floraison des peuples à vive imagination, à vues générales, plus enthousiastes que réfléchis, plus expansifs que recueillis, est rapide; mais rapide également leur décadence. Ils vivent, confiants, dans le climat que leur fait leur génie comme dans une serre chaude, et quand ils sentent la séve se retirer de leurs racines, ils se découragent aussitôt. Leur facilité de démoralisation égale celle de leur enthousiame. Il semble vraiment, à considérer leur destinée, qu'il ne puisse y avoir de qualités brillantes sans mobilité et qu'un peuple très-bien doué pour les arts le soit nécessairement beaucoup moins, à raison même des aptitudes que ceux-ci réclament, pour la politique et ses conquêtes solides. Qui n'a remarqué le contraste qui existe souvent chez les artistes et les gens de lettres entre la force du caractère et les aptitudes précieuses de sentiment, de goût et d'imagination qui les signalent? Une sensibilité vive, une imagination impressionnable les font ce qu'ils sont, mais ces facultés ne cadrent guère avec la fixité morale qui fait les hommes et les peuples de volonté. La plupart des artistes, quand ils ne donnent pas dans le rêve ou dans l'utopie, sont changeants ou indifférents en politique. Ils s'abandon-

nent à leurs impressions ; les convictions, produits du caractère et non du simple tempérament, de la réflexion pratique plus que de l'imagination idéale, leur échappent volontiers. Les Athéniens étaient des artistes, les Français sont des artistes révolutionnaires, des poëtes théoriciens en politique. Si la civilisation ne doit pas s'éteindre, il faudra toujours cependant qu'il y ait des Athéniens dans le monde; le Midi est aussi indispensable à l'humanité que le Nord. Conçoit-on la société antique sans la Grèce? Si les Français disparaissaient ou tombaient dans la décrépitude, je ne vois pas qui les remplacerait; car la France mourante n'exhalerait pas son âme en quelque autre peuple; elle l'emporterait avec elle, et l'Europe privée de sa chaleur lumineuse se glacerait dans les frimas du Nord, dans la froide pratique, dans l'action sèche et positive. Est-ce possible? les Français répondront; qu'ils n'oublient pas toutefois que les Athéniens les valaient et qu'ils ne survivent que dans leurs œuvres d'art. La Bruyère, Molière, Lafontaine, Rabelais, Montaigne, Pascal et Voltaire ne périront jamais; avec eux le génie de la France, le génie gaulois, surnagera. Mais prenons garde au latinisme; Rome a trop pesé sur nous, et c'est à son génie malfaisant que nous devons d'avoir enfoui sous une centralisation accablante, celle de la religion, de l'administration, de la loi, de la langue, les dons inappréciables et variés de notre vrai génie. Rien de plus fertile ni de plus judicieux que le Gaulois, rien de plus uniforme et de plus systématique que le Latin; le premier saura-t-il encore se ressaisir sous le second qui l'a vaincu et se discipliner lui-même dans sa liberté : c'est le problème.

La présomption perd les peuples, la confiance en eux-

mêmes les soutient, le courage les relève aidé de la patience et de l'application. C'est dans l'exercice spontané, dans le franc usage de ses facultés qu'un peuple se complaît et qu'il se possède. Le point culminant de son existence est celui où il jouit de la complète possession de ses qualités intellectuelles et morales. Mais le moment où il atteint à la conscience de lui-même n'est-il pas celui qui précède son déclin? Les grandes choses qu'il accomplit ne les fait-il pas d'instinct plus que de volonté, et quand il apprend à se connaître dans ses fautes, quand il se prend à réfléchir sur lui-même, qu'il s'observe dans son histoire et se juge, n'a-t-il pas épuisé déjà son fonds original et créateur, n'est-il pas entré dans une période de stérilité relative? Un peuple peut-il se recommencer? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en cette phase de sa vie, il a perdu l'aisance de renouvellement qui fut l'attribut de sa jeunesse. Il est entré dans l'âge de raison, mais ce n'est point par la raison seule qu'un peuple se régénère ou s'entretient en vie. Il lui faut des croyances, et que ces croyances fortifiées par l'intelligence le poussent vers une fin commune. La sève monte, elle vient d'en bas, le cerveau ne peut que l'épurer, la raison que la diriger. Quand chacun se sent dans tous, et tous dans chacun, le peuple est dans le plein de son génie et de son existence : les augures lui sont contraires lorsqu'il se divise contre soi-même, car cette division mène à la guerre civile, commencement de la décomposition. Le sage Phocion, ce philosophe citoyen qui vit poindre dans Athènes la désorganisation de la cité, voyait juste lorsqu'il disait dans ses entretiens :

« Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, mon

cher Aristias, que la prospérité des États est la récompense certaine et constante de leurs vertus, et l'adversité le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siècles passés instruit le nôtre de cette vérité, et nous servirons à notre tour de leçons à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'empires ; ce sont autant de voix par lesquelles la Providence crie aux hommes : « Défiez-vous de vos passions, elles ne vous flattent que pour vous tromper, elles vous promettent le bonheur. Mais si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux, elles vous conduiront à la servitude ; un tyran domestique ou un vainqueur étranger servira d'instrument à votre punition. »

Toutefois il ne croyait pas non plus, ce sage, à la vertu de la seule raison pour relever un peuple ; il pensait au contraire que « c'est aller plus loin que l'auteur de la nature, que de vouloir détruire nos passions ; elles sont son ouvrage et immortelles comme lui ; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conseils de la raison, puisque ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent perdre leur venin, et contribuer à notre bonheur. »

Déjà l'épée de Philippe était suspendue sur la tête des concitoyens de Périclès, lorsqu'il adressait à ceux-ci cet avertissement douloureux : « Pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différents de nos pères ? Pourquoi tombons-nous dans le mépris ? Pourquoi ne sommes-nous plus heureux ? N'en accusez pas, avec les sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point ; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore a étouffé l'amour de la patrie. Le luxe du citoyen refuse tout aux devoirs de

l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, mille autres vices ont avili nos âmes. Quel Thrasybule nous délivrera de ces tyrans plus implacables que Critias? Rendez-nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xerxès; rendez à tous les Grecs leur première tempérance et leur justice, et vous nous rendrez en même temps notre ancienne union, et les forces qui ont conservé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grèce entière comme leur patrie commune. Philippe qui nous brave, et médite notre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, tremblerait au nom de la Grèce, ou plutôt nous regarderait encore comme les protecteurs de son royaume. »

Toutes les décadences se ressemblent et montrent qu'elles sont de l'ordre moral bien plus que de l'ordre intellectuel. Les Athéniens et les Romains de la décadence étaient plus instruits et plus intelligents que leurs pères ; ils en savaient sur toutes choses et sur eux-mêmes beaucoup plus long. Ils voyaient néanmoins, sans réussir à l'empêcher, leur propre déchéance morale, ils assistaient à leur propre corruption et à leur propre énervement ; ils en appréciaient les causes, ils en discernaient les effets — c'étaient des malades lucides et pourtant inguérissables. Et tel est précisément le caractère distinctif des décadences : à ce symptôme on les reconnaît qu'elles se jugent, se condamnent, et ne peuvent se vaincre. Si elles le pouvaient, la décadence, plus apparente que réelle, ne serait qu'un accident des circonstances, tandis que la décadence véritable est intérieure et qu'elle attaque, ronge, dissout, corrompt et paralyse l'homme dans sa substance la plus intime, en détruisant la seule chose qui serait pro-

pre à le redresser — le nerf moral qui disparaît avec la croyance vivante à quelque chose de supérieur à l'individu : Dieu, patrie, liberté, humanité ! On ne rétablira jamais de propos délibéré les mœurs publiques en proie à cette gangrène qui résulte de l'absence dans l'âme d'un ferment divin. La raison a beau prêcher et l'esprit a beau lui donner raison : la société atteinte du mal fatal se défait de plus en plus ; la décadence poursuit sa loi, et par la décomposition mène à la pourriture. L'éloquence morale ne brille jamais plus que dans l'étalage des vices et des corruptions propres aux décadences ; c'est alors qu'on voit clairement ce qu'est la vertu et ce qu'elle vaut : ainsi les ténèbres font mieux comprendre la lumière perdue, ainsi la vie se révèle en regard de la mort. Un Phocion appartient au déclin d'Athènes, un Sénèque, un Marc-Aurèle au déclin de Rome ; quand Athènes et Rome étaient saines et fortes, les Thémistocle et les Fabricius suffisaient.

La maladie engendre le médecin, la décadence le moraliste qui enseigne la morale sans persuader de la suivre, le satiriste qui la venge sans la rétablir. Plutarque, au début de la *Vie de Phocion*, se livre à des considérations remarquables sur la douceur qu'il convient selon lui d'employer envers un peuple qui assiste à sa propre décomposition, et que le spectacle de son impuissance et le souvenir de ses grandeurs éteintes ont rendu ombrageux et susceptible à l'excès. C'est du Montesquieu mêlé à du Socrate. Comparant ensemble Caton et Phocion : « Une extrême sévérité, dit-il, faisait le caractère de Caton le jeune : ses mœurs n'avaient rien de cette douceur, de cette persuasion qui seule attache le peuple ; et faute

de condescendance, il n'eut aucun crédit sur la république. »

« Il en fut de lui, ce me semble, comme des fruits qui viennent hors de saison ; on les voit avec plaisir, on les admire, mais ils ne sont bons à rien. »

J'admire avec Plutarque l'âme douce et vaillante, l'intelligence supérieure et le cœur athénien cachés sous les traits rudes et l'air repoussant de Phocion. Quant à Caton, il m'a toujours fait l'effet d'un pédant d'austérité et de vertu républicaine. Mais Phocion a-t-il empêché la décadence d'Athènes plus que Caton celle de Rome? Ils se valent dans leur impuissance. Qui jamais guérira un peuple? Lui décrire sa maladie avec des exhortations et des préceptes ce n'est pas lui rendre la santé; car sa maladie est une consomption de son être moral, une phthisie de l'âme. Qu'on lui fasse une âme nouvelle, il sera renouvelé et se dispensera d'être prêché. Dites-lui la parole qui fera de nouveau battre son cœur, qui remplira d'une foi quelconque, d'inspiration, de courage et d'élans, sa poitrine vidée! Voilà ce qu'il lui faut; mais il attend, regarde, et ne voit rien venir. Sur un peuple qui se développe, quelques individus, un seul souvent, peuvent beaucoup; mais ce qu'ils peuvent sur lui c'est avec lui; sans lui, les plus grands, les plus purs, les meilleurs s'épuisent en vains efforts; est-il d'ailleurs certain que le ver mortel n'est pas en eux-mêmes? Rien ne montre mieux le tragique génie des décadences que la stérilité des Phocion et des Caton. La mouette qui annonce la tempête et le naufrage, le corbeau croassant qui annonce la mort et la pourriture, ne les conjurent pas. Lorsqu'un peuple en est là, il n'y a plus qu'un moyen d'être puissant avec lui, c'est d'aggraver

sa décadence en l'exploitant, de le corrompre davantage en se servant de sa corruption. C'est d'être, non pas Phocion ou Démosthène, Caton ou Cicéron, mais Philippe de Macédoine, César, Napoléon. Ceux-là sont de glorieux fossoyeurs.

Phocion pense que ce n'est pas connaître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une statue. Phocion n'a tout à fait raison que lorsqu'il n'y a plus de grandes actions à faire. Lorsque le temps des grandes actions est venu ou n'est pas encore passé, les peuples trouvent toujours des hommes pour les accomplir; et si la faiblesse humaine y met quelque chose du sien, si la branche de laurier ou la statue contribuent à déterminer la volonté, elles ne sont pas seules à la déterminer : une inspiration plus noble porte à les mériter; car pour faire une grande action, comme pour faire une belle œuvre, il faut l'inspiration grande, la grandeur dans le cœur d'où s'élancent les grandes idées. *Faites grand, Sire,* est le mot du charlatanisme politique; qui est grand n'a pas besoin de recommandation, qui ne l'est pas jamais n'atteindra jusqu'à la grandeur. La force des grandes choses n'est plus au cœur des peuples en décadence, et pour qu'elle y renaisse il faut qu'ils renaissent eux-mêmes en quelque foi nouvelle capable de les leur inspirer.

La Grèce fut grande, et ce qui empêche la grandeur de la Grèce moderne c'est la grandeur de la Grèce ancienne. Le passé de gloire que rappelle le nom de celle-ci efface celle-là. Les Grecs modernes sont à l'égard des Grecs anciens dans la situation du fils d'un grand homme : la comparaison, si elle ne les accable, les amoindrit. Ja-

mais les Grecs ne redeviendront leurs propres égaux, ils ne redeviendront jamais leurs semblables. Ce sentiment des Grecs d'aujourd'hui, à quelque degré, devait être déjà celui des contemporains de Phocion à l'égard de leurs ancêtres. Vit-on jamais un peuple ressusciter? Il n'y en a pas d'exemple dans l'histoire ancienne, les peuples qui ressuscitent sont des peuples qui ne sont pas morts et qu'on enferma vivants dans leur tombeau. La Grèce n'a pas été tuée, elle a vécu. Il n'a pas succombé sous le Macédonien, le peuple qui a vaincu Darius et Xerxès, il s'est affaissé. Philippe, Alexandre, et finalement les Romains n'ont été que les liquidateurs d'un héritage ouvert. Ne confondons pas le mort et l'épitaphe. On parle de despotisme. Mais il en est de deux sortes : celui qui comprime un peuple vivant et celui qui s'empare d'un peuple abandonné de lui-même. Le premier, violent, s'adresse à des volontés rudes et grossières ; il a du biceps. Le second, doux, énervant et subtil, s'adresse à des énervés, à des raffinés, à des corrompus : se modelant sur sa victime en des replis sinueux, plus civilisé que barbare, il ne terrasse pas, il enlace, enveloppe, étouffe tendrement les nations ; il les achève en caressant leurs défauts, en flattant leurs vices, en se faisant pour être leur maître le valet de leurs appétits. Son complice, il le trouve en eux. L'extrême rudesse et l'énervement sont également incompatibles avec la liberté. Dans le premier cas, c'est l'intelligence qui manque, dans le second l'énergie et la foi.

Le despotisme sinueux est celui des décadences.

Rien de plus funeste aux faibles que l'amitié des grands. L'amitié des Romains pour les Grecs, pour les Juifs,

pour les Égyptiens est le prélude de leur fin; c'est l'amitié du loup pour la brebis. Le protectorat ouvre la porte à la sérvitude, mais la décadence ouvre la porte au protectorat. Philippe entra par cette porte en Grèce ; les Athéniens divisés appelèrent le loup dans la bergerie.

VII.

ALEXANDRE.

La Macédoine, reflet de la Grèce. — Alexandre et les Athéniens; conquérant pour leur plaire. — Héros romantique. — Son œuvre. — Son caractère : générosité, superstition, gloriole.

La Macédoine, pays de montagnes et de forêts, à l'extrême nord de la presqu'île hellénique, occupait vis-à-vis de celle-ci une situation analogue à celle du Piémont vis-à-vis de l'Italie. Elle dut sa naissance à une colonie d'Argos qui peupla, deux siècles avant, Salamine, le pays d'où devait descendre sur la patrie déclinante la première domination étrangère. Cette fille bâtarde se rattachait encore par d'autres liens à la Grèce. Philippe fut élevé à Thèbes comme Pyrrhus ; il emprunta à son bataillon sacré l'idée de la phalange macédonienne; Alexandre fut un disciple d'Aristote et d'Homère. La Macédoine était devenue au temps de Philippe une école militaire; elle s'élevait et se disciplinait sous sa main, tandis que la Grèce privée de chefs s'énervait et se divisait. Philippe devait donc gagner la partie. Mais la Macédoine manquait d'éléments civilisateurs, elle n'avait rien à donner à la Grèce dont elle ne pouvait au contraire que s'alimenter; ce n'était qu'un État militaire, et le fils de Philippe,

plus glorieux que lui, ne dut sa gloire qu'aux armes : ses armées et la méthode guerrière que son père lui avait préparées étaient macédoniennes, sa culture était grecque : un reflet. Entre l'Asie et la Grèce, la Macédoine était impropre à l'existence personnelle, elle devait rester sans originalité. L'Asie attirait ses armes, mais la Grèce fascinait son esprit et le subjuguait. Alexandre ne songeait qu'à elle en faisant la conquête de l'Asie; ce que pensaient de lui les Athéniens, voilà quel était son souci. Les Macédoniens, grossiers, demi-barbares, n'étaient que des comparses engagés dans la pièce de la conquête de l'Orient que le héros vaniteux jouait pour les Athéniens, seul public digne de lui et dont il ambitionnât les suffrages. A la bataille de l'Hydaspe contre Porus, se voyant sur le point d'être entraîné par le fleuve qu'avaient grossi les pluies et se soutenant à peine sur une terre glissante, il s'écria, dit-on : « O Athéniens! pourriez-vous imaginer à quels périls je m'expose pour mériter vos louanges! » Serait-il paradoxal de penser qu'Alexandre conquit l'Asie à seule fin de se faire admirer des Athéniens?

Plutarque nous informe que « rien ne le mettait plus hors de lui-même et ne le rendait plus inexorable que d'apprendre qu'on avait mal parlé de lui ; il faisait voir alors qu'il préférait sa réputation à sa vie et à l'empire même. » Irrité contre Clitus qui semble lui marchander sa gloire : « Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que les Grecs sont au milieu des Macédoniens comme des demi-dieux parmi les bêtes sauvages? » — « Pour tout le reste, continue Plutarque, c'était le plus aimable des rois dans le commerce de la vie; il ne manquait d'aucun moyen de plaire; mais il se rendait importun à force de se vanter : outre

qu'il se portait de lui-même à exalter ses propres exploits, il se livrait aux flatteurs qui par ce moyen le maîtrisaient à leur gré et mettaient à la gêne les convives plus honnêtes qui ne voulaient ni lutter avec ses adulateurs ni rester en défaut sur ses louanges; ils auraient rougi de l'un, et l'autre les exposait aux plus grands dangers. » Il ne se proclame pas positivement fils de Jupiter, mais il laisse dire. Son goût pour la flatterie excède son goût pour le vin. Il est lettré, mais encore plus désireux de le paraître. Il écrit à Aristote et le réprimande d'avoir livré à la publicité une partie de sa doctrine parce qu'il ne sera plus seul à la connaître. « En quoi donc, lui dit-il, serons-nous supérieurs au reste des hommes, si les sciences que vous m'avez apprises deviennent communes à tout le monde? » Ah! comme il dut boire avec délices les louanges de ces députés qui, peu de jours avant sa mort, le vinrent adorer et l'appeler dieu tout net!

Alexandre s'est promené victorieux jusqu'au Gange — et après? Après, le rideau tombe et ne se relève que sur les combats de ses généraux qui se disputent les lambeaux d'un empire artificiel. Alexandrie, que le héros fonde en passant et de hasard, devient un foyer où se rencontrent le judaïsme et l'hellénisme. Mais c'est encore la Grèce qui fait d'Alexandrie ce qu'elle est, Alexandre n'y pouvait rien et ne savait rien de ce que deviendrait son unique fondation. L'histoire offre de ces raccrocs en grand nombre, où sa majesté le hasard broche sur l'implacable logique des effets et des causes.

Un nom et une ville, c'est tout l'héritage que le héros romantique laisse à la postérité. Car je ne vois pas ce que ses conquêtes ont donné à la civilisation; je ne discerne

pas ce que l'Occident a pris à l'Orient, ni ce que l'Orient a pris à l'Occident dans le rapprochement éphémère qu'ils durent à son épée. Mais l'on nous a enseigné au collége qu'Alexandre a relié l'Orient et l'Occident, ne faut-il pas dire *amen?* Les croisades auraient achevé cet ouvrage. Quand donc en finirons-nous avec ces clichés! J'admettrais pour ma part tout aussi volontiers qu'une étincelle de progrès a jailli du choc des Perses et des Grecs dans les guerres médiques. Athènes en a profité, mais Xerxès et l'Asie? et puis, c'est en repoussant l'influence perse qu'Athènès a tiré avantage pour sa propre grandeur de l'invasion orientale : d'échange, je n'en vois aucun, et je me refuse à croire que sans Xerxès, sans Alexandre, et sans Baudouin, comte de Flandre, l'Orient et l'Occident eussent célébré des noces moins fécondes.

Alexandre n'en à pas moins rempli de son nom et l'histoire et le théâtre. A la première nouvelle de sa mort rapportée dans Athènes, Démade ne voulut pas qu'on y ajoutât foi : « Si la nouvelle était vraie, disait ce rhéteur, l'odeur d'un tel mort se serait déjà répandue dans toute la terre. » A la bonne heure! Nous ne sommes pas certes obligés d'en dire autant, et néanmoins nous nous laissons encore à distance éblouir par le météore. L'expédition d'Alexandre! quel thème superbe à exploiter pour la littérature! Cependant, même au point de vue de la gloire pour la gloire, quelque chose me gâte le héros macédonien : c'est qu'il n'a jamais été vaincu. Plutarque avance que la plupart des ennemis qu'il eut à combattre n'étaient pas difficiles à vaincre; il pense que s'il courut quelquefois de grands dangers, c'est qu'il aimait à s'exposer au plus fort de la mêlée, avec la

témérité et l'ardeur bouillante d'un soldat. Mais en général, les Perses, amollis par les richesses et par le luxe, n'opposaient à ses Macédoniens, aguerris par de longs combats, qu'une faible résistance. César a donc, sur ce point, une grande supériorité sur Alexandre. Xénophon reconduisant les dix mille dans leur patrie à travers des pays hostiles, luttant contre les difficultés du terrain en des contrées inconnues, contre des ennemis inconnus également qui le harcèlent ou lui barrent le passage, contre le froid, le chaud, la fatigue, le découragement et l'indiscipline de sa petite troupe : voilà qui me semble, sauf erreur, bien au-dessus de l'expédition invariablement triomphante du vainqueur de Porus. César a vaincu des Romains conduits par un grand général, Pompée; Alexandre n'a trouvé sur son chemin personne qui le contraignît à montrer son génie. « La carrière militaire d'Alexandre, dit son biographe, ne fut pas longue; à peine occupe-t-elle l'espace de douze années. S'il avait vécu plus longtemps, aurait-elle été constamment suivie des mêmes succès? Son bonheur ne se serait-il pas enfin démenti ? Il est bien peu de héros qui n'aien éprouvé, après un si long cours de prospérités, les inconstances de la fortune. »

La mort l'a retiré à temps du jeu : suprême chance d'un héros chanceux.

Il meurt cependant en ivrogne et en superstitieux. L'ivresse de ses triomphes et de la flatterie avait-elle cessé de lui suffire ? Le penchant à la superstition n'a pas lieu de surprendre chez un héros qui, tout disciple d'Aristote qu'il s'estimait, fut à ce point homme d'imagination. Napoléon pour un rien eût cru aux présages, aux oracles ; la

disposition était là, quant à la chose c'est affaire de date.

« Si la défiance et le mépris de la Divinité sont des sentiments bien criminels, une passion plus terrible encore c'est la superstition : semblable à l'eau qui gagne toutes les parties basses, elle s'insinue dans les âmes abattues par la crainte, les glace de terreur et les remplit des opinions les plus absurdes; c'est l'effet qu'elle produisit alors sur Alexandre. » Plutarque parle ici des derniers temps de la vie de son personnage. Imagination et vanité, tempérament d'homme de lettres sous le conquérant, ainsi nous apparaît Alexandre, héros aimable d'ailleurs, généreux à l'occasion et *gentleman*. César et Frédéric sont des héros lettrés et philosophes, différence considérable; s'il eût écrit ses *Commentaires*, Alexandre aurait un peu déclamé, et ses proclamations, s'il en fit, ont dû ressembler de loin à celles de Napoléon; avec moins d'emphase toutefois parce qu'il s'agissait de plaire aux Athéniens et que Napoléon succédait à des tribuns. Il y avait du théâtral, partant du comédien, dans l'un et dans l'autre, mais dans Alexandre nulle fourberie. Lorsque Bonaparte, sur les pas d'Alexandre qu'il aimait à citer, s'achemine en projet vers l'Inde à travers l'Égypte, il se fait Turc pour la circonstance. Comment s'y prend Alexandre pour séduire les Orientaux? « Alors Alexandre se rapprocha davantage des mœurs et des manières des barbares; il s'appliqua aussi à les lier eux-mêmes aux usages des Macédoniens, dans la pensée que ce mélange et cette communication réciproques des mœurs des deux peuples, en cimentant leur bienveillance mutuelle, contribueraient plus que la force à affermir sa puissance quand il se serait éloigné des barbares. Il choisit donc parmi eux

trente mille jeunes gens qu'il fit instruire dans les lettres grecques et former aux exercices militaires des Macédoniens; il leur donna plusieurs maîtres chargés de diriger leur éducation. »

Il en advint, je pense, à peu près de ces écoles comme de nos écoles d'Alger où nous avons la prétention d'*enseigner* notre civilisation aux Arabes conquis. Les Perses d'ailleurs ne s'estimaient nullement barbares, et de fait ils ne l'étaient pas. Sans le reflet qu'elle empruntait au voisinage de la Grèce, la Macédoine eût pâli auprès d'eux.

Il n'y a dans l'expédition d'Alexandre que matière à poésie. C'est un superbe décor avec un mgnifique héros : le héros parti, le décor tombe, et la rampe s'éteint dans la nuit.

Tel se montre le personnage. Mais l'homme n'était-il pas humain? Oui, il comblait de cadeaux ses amis, il aimait les « propos de table » à la manière de Cyrus, de Luther et de Xénophon — mais il tuait Clitus au dessert. Il était généreux, mais il était à ses heures aussi terriblement sanguin. Thèbes détruite après avoir été livrée au pillage, six mille habitants massacrés, trente mille vendus comme esclaves; Tyr saccagée et sa garnison passée au fil de l'épée en savent quelque chose. Alexandre se repent sans doute car il n'a pas mauvais cœur, il veut relever Tyr, reconstruire Thèbes — il eût voulu sans doute ressusciter Clitus. On lui pardonne tout, à cet enfant gâté du succès; et puis c'est une des figures jeunes de l'histoire : Alexandre, Jésus, Julien l'Apostat, les morts de la trentième année, à ce titre seul déjà, ont une auréole. Morts de la trentième année, le destin vous salue!

Celui-ci aimait à plaire et plaisait ; il y réussit encore auprès de la postérité qu'il a ensorcelée. Quoique prince et vainqueur il chérit sa mère Olympias, qui lui envoie des semonces, lui reproche ses libéralités à ses amis, libéralités qui l'honorent, pense-t-elle, mais qui donnent à ceux qui en sont l'objet le moyen de se faire beaucoup de partisans en les lui ôtant à lui-même. Comme Olympias lui donnait souvent cet avis dans ses lettres, il ne les communiquait plus à personne. Une fois seulement qu'il venait d'en ouvrir une, Héphestion s'approcha et la lut avec lui par-dessus son épaule, ainsi qu'il avait coutume de faire; Alexandre ne l'en empêcha point, mais il tira son anneau du doigt et en mit sans dire mot le cachet sur la bouche d'Héphestion. — Voilà qui est charmant, et ce trait serait à la scène d'un effet à la fois gracieux et solennel. Nous en trouvons d'autres de même espèce dans la vie du conquérant. Un Macédonien qui conduisait un mulet chargé de l'or du roi, voyant le mulet exténué, met la charge sur son dos. Alexandre l'aperçoit qui, pliant sous le faix, est sur le point de jeter le fardeau. Informé de son action: « Mon ami, lui dit-il, ne te fatigue pas plus qu'il ne faut ; fais seulement en sorte de porter cet argent jusque chez toi, car je te le donne. » Antipater, gouverneur de Macédoine, lui ayant écrit une longue lettre contre Olympias : « Il ne sait pas, répondit-il, que dix mille lettres pareilles sont effacées par une larme d'une mère! »

Des menus propos que l'histoire a mis dans la bouche des personnages illustres, il est malaisé de savoir le vrai ; cependant ces propos, même inventés, ont une part de vérité, car ils le sont dans le sens du caractère auquel on les prête. Alexandre avait bon cœur. Mais ce n'est pas

le cœur qui le guida dans ses conquêtes, c'est la gloriole, — la gloriole c'est Alexandre le Grand. Il se montre jusqu'au bout *tel qu'on l'a vu d'abord*.

Arrivé au bord du Gange, ses soldats refusent de passer le fleuve. Ils viennent à sa porte, envieux de le toucher par leurs cris et leurs gémissements. Alexandre consent à revenir sur ses pas. « Il se laissa fléchir, dit Plutarque, et se disposa à retourner sur ses pas, après avoir imaginé, avec une vanité de sophiste, tout ce qui pouvait donner une opinion exagérée de sa gloire. Il fit faire des armes, des mangeoires pour les chevaux et des mors d'une grandeur et d'un poids extraordinaires, et les dispersa de côté et d'autre dans la campagne. Il drèssa aussi, en l'honneur des dieux, des autels. »

Sur ce trait final, tirons l'échelle, et que les claqueurs de la postérité, les badauds de gloire, applaudissent : la divine poussière d'Alexandre en frémira d'aise où qu'elle soit.

ROME.

I.

ROME RÉPUBLICAINE.

Son génie abstrait. — Influence de Rome : la Gaule latinisée. — La langue. — Administration des pays conquis. — Conquête, esclavage. — Le courage romain. — Le caractère, fonds national. — Rome agricole, la terre et la politique. — Sénat et tribunat, lutte. — Nivellement. — Le Césarisme. — Engrenage de la conquête : Carthage et Rome. — La guerre civile, Sylla.

Ce que nous appelons notre civilisation est, sauf la science, l'industrie et le gouvernement représentatif, un produit de la Grèce, de Rome et de la Judée. Quelle part dans ce produit sied-il d'attribuer à Rome? Nous ne lui devons pas le christianisme et la réforme, nous ne lui devons pas la renaissance, puisque sa littérature et sa philosophie, elle-même en emprunta l'inspiration à la Grèce. La part de Rome se trouve dans les lois, dans l'administration, dans le culte des peuples d'éducation romaine, qui ont cumulé la Rome nouvelle avec l'ancienne et superposé le Vatican au Capitole.

Les anciens Romains sont des soldats, des légistes, et des administrateurs. L'âme de leur législation est l'égalité ; l'âme de leur administration la centralisation ; l'âme

de leur armée la conquête. Égalité, centralisation, conquête, on la reconnaît partout dans ces traits de sa physionomie morale qu'elle a burinés de la pointe de son glaive sur le marbre du temps. Les peuples qui ont fait sous sa main leur apprentissage en portent la trace, ils sont encore marqués à son effigie. La Rome du catholicisme n'a pas trahi le génie de son aînée; elle est encore la conquête, la centralisation, l'égalité, celles des consciences dans la commune servitude. Le Capitole et le Vatican, Rome ancienne et Rome moderne sont pour beaucoup dans ce que le monde garde de despotisme, leur contingent est faible dans ce que le monde possède de liberté : les progrès de la liberté se sont accomplis dans tout pays en diminuant ce qui fut Rome, la centralisation et la conquête. La difculté qu'éprouvent à réaliser la liberté les nations latines, deux fois filles de Rome par l'éducation, vient de ce que le génie romain, incompatible avec la liberté, a plus lourdement pesé sur elles et s'y est plus longtemps conservé.

Le Français est un Gaulois latinisé; le Germain qui l'a conquis sous le nom de Frank ne lui a laissé que son nom. Point d'affinité entre Celtes et Germains qui n'ont pu se mélanger comme l'ont fait les Saxons et les Normands. L'invasion germaine a disparu en Gaule comme une inondation qui, sans avoir pénétré le sol, s'évaporerait dans les airs. Il n'en est pas de même du double conquérant romain qui dans son moule administratif, civil, politique, littéraire et religieux a su emprisonner et façonner le mobile génie du Gaulois. Phénomène qui ne s'explique que trop aisément! Le Gaulois, ingénieux, fécond, pétri d'esprit, d'imagination et de bon sens, manque de consistance morale; ce seul défaut a suffi pour le livrer à l'influence

néfaste de Rome. Les caractères faibles, ou trop mobiles, qui ne trouvent pas en eux-mêmes leur discipline, l'empruntent nécessairement au dehors. Le Gaulois était trop près de Rome, ce fut son malheur, et Rome était tout discipline, mais discipline infertile et sèche : le Gaulois fut mal élevé par la Rome des Césars. Vint la Rome des papes qui acheva l'œuvre néfaste. Au Gaulois maintenant à se discipliner lui-même — ou à périr.

Le Romain a mis sa force de volonté et sa force de systématisation au service de son ambition : son esprit et son caractère se sont unis pour dominer. La puissance de sa volonté lui a permis de conquérir le monde, l'aridité de son intelligence l'a empêché de rien faire de sa conquête. Les Romains sont des théoriciens qui s'appliquent avec énergie à tout enfermer dans des formules. Leur esprit est un esprit de syllogisme. Ils vont du général au particulier, de la théorie à la pratique, c'est leur allure naturelle, à l'inverse des peuples d'induction, des peuples individualistes et réformateurs, qui vont de l'individu à l'État. L'homme sans doute ne peut se passer de théorie et de généralisation ; la tendance syllogistique de l'esprit latin est utile, elle est nécessaire dans une bonne mesure, mais elle devient funeste lorsqu'elle l'emporte au point de tout entraîner à sa suite ; car elle ne laisse alors de place qu'à l'imagination ou à la pure logique, l'une et l'autre se donnant carrière aux dépens de l'observation, de la tradition, des possibilités du présent et des exigences de la réalité. Le Gaulois, peu à peu absorbé par le latin [1], en est venu à ne plus représenter que

1. Les vrais écrivains nationaux sont de souche gauloise. Quelle saveur et quelle variété, quelle originalité judicieuse et pénétrante ! Montaigne,

l'art académique — la rhétorique où se noie l'individualité du style et de la personne — et la révolution à coups de formules et à coups de fusil où se perdent le sens politique et la liberté. Voit-on bien maintenant ce qu'est Rome dans ce que Rome nous a coûté ?

L'abstraction et la discipline dérivant de formules générales ne sont point faites pour dégager la vie individuelle et la vie nationale ; elles sont faites pour les comprimer. Rome est réglementaire et la vie est diverse. Les effets de la théorie et de la centralisation, Rome nous les a montrés sans nous en détourner : nous avons lu l'histoire romaine, nous en avons bourré nos livres et notre enseignement, et nous ne l'avons point comprise. Le génie romain, abstrait et légiste, manque des sources de la vie. Ses dieux, Rome les tire de partout, et de la Grèce principalement ; sa seule originalité consiste à leur enlever la leur en en faisant, à son image, des abstractions. La littérature, les arts, la philosophie des Grecs au contact de Rome se glacent et se figent : ce qui est poésie devient littérature, ce qui est sculpture devient statue, ce qui est philosophie devient dissertation, ce qui est éloquence devient rhétorique. Rome n'a produit ni un dieu, ni un poëme qui lui soit propre et dont on puisse dire que sans la Grèce elle l'eût imaginé. Elle ne possède en propre tout à fait qu'un historien, Tacite, et Juvénal, un sati-

Rabelais, Marot, La Fontaine, La Bruyère, Molière sont gaulois. Le siècle de Louis XIV est latin, pompeux, académique et classique à faux ; le dix-huitième est mélangé, la veine gauloise se retrouve dans Voltaire, Diderot et Beaumarchais mêlée au latinisme. Avec Richelieu, fondateur de l'Académie, la langue se nivelle et se dessèche, elle perd sa moelle; comme l'État despotique elle dévore l'individu et s'en nourrit. Le latin dit : La langue, c'est moi.

rique, tous deux moralistes vengeurs de la Rome civique, écrivains admirables, mais romains exclusivement. César écrit en conquérant; quant à Virgile, il a dérobé le miel de ses vers au mont Hymète, Horace est issu d'Anacréon, Lucrèce de Démocrite; Cicéron de Démosthène comme orateur, de Platon comme philosophe.

Mais ce qui juge surtout Rome et la condamne, c'est qu'elle n'a pas su engendrer une colonie. Habile à tout conquérir, elle fut inhabile à rien engendrer.

La langue latine et la langue grecque feraient déjà deviner, dans leur diversité, l'infériorité de Rome à cet égard. La langue grecque est riche, souple et liante, un même mot en renferme plusieurs et se décompose : dans son admirable organisation, moins unitaire, j'allais dire moins despotique que la langue latine, elle renferme une agglutination d'éléments qui lui permettent de se diviser et subdiviser sans se perdre. Le latin, concentré, homogène en quelque sorte, indivisible, soumet à un joug sévère les esprits, il laisse un bien moindre jeu aux individualités. L'esprit latin ne sait qu'uniformiser. Qu'ont fondé les Romains en Afrique et ailleurs ? des colonies militaires. Nous n'y avons pas même réussi. Les Grecs viennent jusque dans le Latium faire souche; les Romains qui vont partout et qui s'emparent de la Grèce ne laissent que des ruines. Les Grecs et les Carthaginois n'ont pas fait de sujets, ils ont créé une famille. Rome s'étend et s'impose, tout en restant solitaire, résumée en soi. Elle dessèche ce qu'elle touche, parce que ne pouvant inoculer aux peuples conquis l'esprit romain qui n'appartient qu'à Rome, elle se montre également inhabile à régner sur eux en leur laissant leur esprit, et qu'elle ne peut dès lors que les

stériliser en tarissant le principe de leur vie personnelle. Sans doute elle leur laisse, selon ses convenances, une certaine latitude de mouvement, tolère leurs coutumes, leurs mœurs, même leurs institutions quelquefois; elle ne les atteint pas moins à la racine par sa domination arbitraire : les peuples sous sa loi ne gardent que le privilége de mourir lentement au lieu d'être sacrifiés d'un seul coup. C'est que Rome est incapable de comprendre autre chose que Rome. C'est qu'elle administre et ne sait pas organiser : pour administrer il suffit d'être le plus fort et d'avoir des préteurs ou des préfets qui font prévaloir un système uniforme d'autorité ; organiser suppose que l'on connaît les éléments d'une situation, et qu'on les groupe sans les détruire ni fausser leurs naturelles affinités. Rome n'eût pas été Rome si elle s'était entendue à cela.

La mythologie, la poésie, l'administration et la législation des Romains sont un produit de la volonté et du cerveau; le sentiment, excepté dans le tendre Virgile qui est le moins romain des Romains, n'a guère de place entre deux : l'imagination est pauvre et sèche comme la sensibilité. Les Romains sont des rationalistes, gens positifs, dont l'affaire est, avec le ménage politique de la cité, de gouverner le monde après l'avoir vaincu. Admirons, puisqu'il le faut, leurs édifices, leurs aqueducs, les temples où ils logèrent leurs dieux-citoyens, images abstraites de l'État; admirons les édifices et les amphithéâtres colosses destinés au peuple-roi; admirons l'organisation de leurs camps retranchés et celle de leurs légions; admirons leurs voies monumentales, dur réseau de la conquête : mais si nous voulons respirer retournons à Athènes;

partout où Rome est présente on manque d'air et l'élan des âmes est brisé. Ce despotisme de pierres de taille vous écrase ; l'ombre de ces monuments est froide comme l'ambition qu'elle accuse, cette législation condensée en formules vous étreint, cette savante administration dont l'esprit s'est aiguisé sur le marbre de la conquête vous pénètre comme une lame d'acier et vous glace les os.

Pourquoi donc aimerions-nous ce peuple de juristes et de conquérants qui ne nous a fait que du mal ?

Polybe rêve avant César un État universel, une Rome dont les pays conquis seraient les provinces ; il pense de bonne foi que là se trouve l'avenir, le salut des nations et leur bonheur. Rome n'est-elle pas selon lui « le plus beau en même temps que le plus utile ouvrage du destin ? » Les peuples en régie ne furent pas de cette opinion. Les Romains étaient en tout gens de méthode et de pratique [1]. Les concussions de Verrès ne sont qu'un phénomène général sur lequel Cicéron projette tardivement la lumière de son éloquence. Ce phénomène que Verrès a seulement porté à son maximum, fait le fond de l'administration des provinces. Les gouverneurs vont s'y enrichir, ils les drainent et rapportent à Rome leurs richesses. Les provinces ont le droit de se plaindre, ce droit est inscrit dans la loi ; mais la loi ce sont les sénateurs et les chevaliers qui l'appliquent, et les gouverneurs sortant de leurs rangs appartiennent à leurs familles. D'ailleurs, le peuple se soucie-t-il de faire justice aux provinces : il n'est pas philosophe, il n'est pas humanitaire et cosmo-

1 Le paysan du Danube de La Fontaine traduisait :

..... Gens de rapine et d'avarice.

polite, il est romain. Rome a fait un code où nombre de principes de justice se rencontrent dont nous lui avons emprunté l'expression ; elle a des maximes de droit irréprochables ; mais le *suum cuique* n'est que pour les Romains, il n'est pas à l'adresse des peuples conquis, s'il l'était on commencerait par leur laisser le droit à l'existence que l'antiquité ignore, et Rome très-particulièrement. La conquête est le droit, l'exploitation des États conquis est le fait. L'usurier fleurit à Rome, l'administrateur à l'étranger ; deux indices de sens pratique chez ce peuple d'utilitaires et de glorieux. L'esclavage est dans tout le monde antique un effet du droit de conquête. Mais Rome en a fait la théorie : ses légistes prirent la peine d'expliquer que l'esclavage est légitime parce que le vainqueur a le droit de tuer le vaincu : en l'enchaînant simplement à son service il commente sa peine et montre sa clémence. Il montre aussi qu'il sait tirer parti de la guerre et qu'il en cultive les fruits, car l'esclave mort ne serait plus bon à rien. Le vieux Caton, le Romain par excellence, ne ménageait pas les siens. L'esclave sur lequel on a droit de vie et de mort sert à toutes fins, et s'il plaît à ses maîtres de le consacrer dans le cirque à leurs menus plaisirs, ils n'excèdent pas leur droit. Qu'est-ce donc que veulent Spartacus et ses complices? ils sont dans leur tort ; qu'ils attendent le jour prochain où la fraternité et l'égalité des hommes seront proclamées, où l'on fera chrétiennement des esclaves du sol, des serfs de la glèbe.

Il a coulé de l'eau sous les ponts du Tibre depuis que Spartacus s'est révolté et que la main de Rome s'est retirée de dessus les peuples. Où en sommes-nous pourtant? Le droit individuel est proclamé, c'est vrai, et nous

n'avons plus que des esclaves de l'ignorance, de la misère, des passions aveugles et haineuses; mais le droit international est à peine ébauché et sans autre sanction que la force. S'il triomphe c'est par l'appui de ce qui le contredit; effet de hasard et de chance. Il lui faut pour exister une conjonction fortuite d'égoïsmes nationaux, d'intérêts ligués qui ne se soucient que d'eux-mêmes, non de lui. Depuis que les iniquités de Rome s'écroulèrent sur sa tête, quel peuple a été fondé à faire la leçon aux Romains? On a coloré l'ambition et l'amour-propre national de beaux noms et de prétextes sublimes, on ne les a pas remplacés. La force n'a cessé de primer le droit en l'opprimant, elle a été, elle est encore la plus forte. Mais le droit finira par la réprimer en mettant la force de son côté en même temps que la conscience. Il lui est supérieur, chacun le sait, chacun le sent aujourd'hui; le sentiment universel de la supériorité du droit sur la force, que celle-ci vienne des choses ou des hommes, est l'âme de notre temps. La morale n'est pas la politique, elle est néanmoins entrée dans la politique; quand ce ne serait que par l'unanime protestation des honnêtes gens. L'honnête homme est devenu une puissance : les puissants comptent avec lui et le craignent en secret ; son verdict les trouble dans leur possession, quoi qu'ils disent. Ils prennent la peine de le combattre, ils lui rendent l'hommage indirect dont parle La Rochefoucault, celui du sophisme et de l'hypocrisie. Rome et l'antiquité n'y mettaient point ces façons ; elles prenaient sans s'excuser. La politique et la morale ne se confondent pas, mais c'est leur étendue inégale qui les distingue, non leur principe. Comment, si la politique a pour objet la liberté par

la justice; comment, si les gouvernements prétendent être les organes du droit, la morale et la politique pourraient-elles se contredire?

L'existence de Rome n'est le plus beau en même temps que « le plus utile ouvrage du destin » que pour nous enseigner *a contrario*, et par les résultats négatifs de la conquête, le droit international fondé sur le respect des individualités collectives. Au temps de Rome, ces individualités étaient moins consistantes et moins accusées qu'aujourd'hui; la Grèce et la Gaule cependant existaient, ainsi que la Germanie; il y avait déjà là ce qui au fond constitue une nation: un caractère national. Le portrait du Germain tracé par Tacite est encore ressemblant, celui que César a tracé du Gaulois est frappant, aucun trait de sa physionomie n'a bougé depuis, pas un ne s'est ajouté à ceux qu'indique le vainqueur des Gaules, et s'il s'est graduellement effacé sous le latinisme trop victorieux il ne s'est point modifié : qu'on supprime le Latin dans le Français, il restera le Gaulois; qu'on supprime le Gaulois il ne restera rien. Les institutions se modifient, les habitudes et les mœurs, l'esprit jusqu'à certain degré : le caractère, alors même qu'il diminue, s'altère, s'aigrit ou se corrompt, ne change pas essentiellement. Un peuple qui cesserait d'être fidèle à son caractère deviendrait un autre peuple. Rome n'a pu s'assimiler aucun des peuples qu'elle s'est assujettis, elle n'en a transformé aucun. Au début du moyen âge les nationalités se mêlent, des couches nouvelles se superposent aux couches indigènes; c'est la conquête sous forme d'invasion. Dans cet alambic barbare où fermente le moyen âge naissant, des croisements s'opèrent, mais cette chi-

mie violente n'empêche pas les éléments de n'accepter que leur loi et de ne se grouper que suivant leurs affinités : il en est qui, superposés, mêlés, terriblement agités, cependant ne se combinent point et résistent même au mariage mixte, cette clef de la transformation des familles, des races et des peuples. Entre les Romains et les nations conquises, quelles qu'elles soient, pas de fusion. Ils ne savent qu'être les plus forts. Qu'on nous montre les lieux où ils éveillèrent la vie, où ils délivrèrent l'esprit et donnèrent l'essor aux facultés? Ils sont les ennemis de toute originalité, individuelle ou collective : devant eux nulle diversité n'a droit à l'exisence, eux seuls existent dans le monde et le monde n'existe que pour eux.

Il n'y a que les Étrusques — cousins germains des Grecs, — et les colonies grecques qui constituèrent en Italie des foyers de vie originale. Organisés en États fédérés alors que Rome était encore au berceau, ils formaient une puissante nation depuis les Alpes et les plaines lombardes jusqu'au Vésuve et au golfe de Sorrente. Rome, qui leur emprunta ainsi qu'aux Sabins une partie de sa population et selon toute apparence ses derniers rois, met bon ordre à leur existence en les remplaçant par une colonie militaire. Les Étrusques pourtant ont laissé un art, les Romains n'ont laissé que des édifices; les Étrusques revivent dans les Toscans, les Romains ne se sont guère survécu que dans les institutions du despotisme.

Le Romain n'abonde pas en idées, ce qui le dispense des digressions; ne voyant qu'un but, il ne connaît qu'un chemin. Il s'étend et n'est pas expansif. Son ambition envahissante ne l'isole pas de Rome, elle l'y ramène au contraire sans cesse. C'est pour Rome, c'est en Romain qu'il

pense et qu'il agit. Tant que Rome grandit, il ne se soucie des honneurs que pour elle, son triomphe est le sien ; c'est Rome qui passe avec ses généraux sous des arcs de triomphe, c'est Rome qui se courbe frémissante avec eux sous les fourches caudines. Son courage s'inspire de l'orgueil plus que de la vanité : l'orgueil est une maladie de la volonté, la vanité une maladie de l'imagination, et le Romain manque d'imagination. La vanité ne s'attache qu'aux peuples artistes, elle s'insinue dans tout ce qu'ils font. Leur courage en donne la preuve comme leur esprit. Chez les Perses, les Athéniens, les Arabes, il prend quelque chose de bouillant et de chevaleresque où se mêle de l'ostentation, il devient bravoure et souvent témérité vaine. La bravoure est une prouesse en public, une brillante passe d'armes. La témérité est le courage aveugle qui ignore le danger, ou qui s'exalte à sa vue et le brave dans une demi-folie où le vertige de l'amour-propre s'unit à celui que donne l'enthousiasme. Chaque peuple se retrouve dans son courage : celui de l'Anglais est fait d'orgueil et de flegme, celui de l'Allemand s'inspire du devoir et de la discipline. Le courage français est fougueux, tout d'élan, propre à l'offensive ; c'est le courage d'assaut et à l'arme blanche. « Redoublez donc de constance et d'ardeur, s'écriait naguère un avocat patriote s'adressant aux défenseurs de la France aux abois. Jusqu'ici l'ennemi n'a été supérieur que par le nombre des canons. Il n'a ni votre courage ni votre dévouement. Retrouvez cette *furie française* qui a fait notre gloire dans le monde et nous sauverons la patrie. »

Être mis à l'ordre du jour de l'armée, c'est l'ambition suprême du soldat français ; il chérit la gloire de son pays

mais il y chérit aussi la sienne. Le Romain voit sa gloire dans Rome. Son courage a de l'analogie avec le courage anglais. Si dans le cœur se gravait matériellement ce qui est dans l'âme, on trouverait dans celui de l'Anglais couché sur le champ de bataille les mots : *Englishman sum* ; on eût lu dans la poitrine ouverte du Romain la célèbre devise : *Civis romanus sum*. Cicéron qui a su parler, mais qui a su mourir, et sans phrase, dit dans son *Traité du devoir* qu'il ne faut jamais fuir le péril, qu'il ne faut pas non plus le chercher et s'offrir à lui sans cause, car rien n'est plus sot. En effet, il y a de la sottise dans la témérité, une sottise de vanité. Ce n'est point la vanité qui fait étendre à Scævola son bras sur l'ardent brasier et qui l'y laisse consumer : non, c'est un héroïsme d'orgueil, une inspiration romaine ; la pensée de Rome glorifiée par son acte l'assiste et le rend impassible à la douleur. Ce n'est point davantage la vanité qui fait parler Régulus contre Carthage, alors qu'il sait qu'il parle contre lui-même et que ses conseils dictent l'arrêt de son supplice.

L'orgueil de Rome est le fonds du Romain, l'orgueil a fait de Rome ce qu'elle est.

Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes
Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

..... Tel un fier cyprès
Laisse ramper sous lui la viorne dans l'herbe,
Tel entre les cités monte son front superbe [1].

Les Romains ne sont pas seulement unis, ils sont un dans l'orgueil de Rome : il n'y a qu'un Romain. Uniformité au dehors, uniformité au dedans ; cela ne cessera que lorsque commencera la désorganisation. Certaines

1. Virgile, trad. Lefèvre.

qualités s'excluent, ne demandons pas au bronze la fluidité mobile du vif-argent, ni l'élasticité d'esprit à la rigidité du caractère, au rationalisme utilitaire le grand vol des idées et le libre jeu de la fantaisie créatrice. Le Romain a conquis la terre parce qu'il n'a cessé de toucher terre, et que s'il a été dur aux autres il a commencé par l'être à soi-même. Faut-il chercher chez lui le modèle des vertus républicaines ainsi qu'on nous l'a enseigné? Il est évident que Montesquieu pensait aux Romains lorsqu'il écrivit que le gouvernement républicain a pour fondement la vertu. Mais de quelle vertu s'agit-il ici? de la vertu au sens latin du mot où *virtus*, qui signifie à la fois courage et vertu, vient de *vir* d'où vient virilité. Si les qualités viriles sont celles qui font le républicain, les Romains furent les républicains par excellence, car nul peuple n'en a donné à ce point l'exemple. Si le républicain est avant tout l'homme du droit pour tous, aucun peuple ne fut moins républicain que le peuple de Caton et de César. Mais le républicain ne peut se passer de caractère, de volonté forte et soutenue au service de la liberté. Le Romain a possédé le caractère républicain, il n'a pas connu l'esprit républicain ignoré de l'ancien monde; plus que nul autre peuple il a méprisé le droit : l'énergie de sa volonté servie par la puissance systématique de son intelligence ont fait à celui-ci des blessures qui saignent encore.

Lorsqu'on va au fond des choses, l'on trouve qu'il n'existe que quatre caractères parmi les hommes; le caractère artiste, le caractère moral, le caractère militant, le caractère commercial. Ils se mélangent sans doute en des proportions diverses et se nuancent; cependant l'un ou l'autre prédomine toujours chez l'individu ou chez le

peuple. Le Grec est principalement artiste ; l'Indou et le Juif considèrent les choses plus volontiers sous leur aspect religieux et moral, quoique d'une façon très-différente ; les Carthaginois les envisagent en négociants — les Romains en conquérants dressés à la domination. Puisque toute qualité se paie d'un défaut, nous ne demanderons pas aux Romains d'être autre chose que des Romains, mais nous constaterons qu'ils ont comme tels fait à la civilisation plus de mal que de bien : l'histoire nous impose ce jugement.

« Fabricius, grand citoyen et bon général, étant allé au camp de Pyrrhus comme négociateur, le confident du roi d'Épire, Cinéas, le soir à souper vint à parler de la Grèce et de ses philosophes. Il exposa la doctrine d'Épicure, mais avant qu'il eût fini : « Grand Hercule ! s'écria Fabricius, puissent Pyrrhus et les Samnites avoir de telles opinions tant qu'ils seront en guerre avec nous [1]. »

C'était alors le beau temps de la république romaine, qui n'avait point encore le monde à dos. La charrue délaissée quand approche le déclin, contrebalançait encore l'épée, les travaux des champs tempéraient les luttes du forum au-dessus duquel s'élevait le sénat ; tout n'affluait pas dans Rome, il y avait un peuple où plus tard il n'y eut plus qu'une plèbe. La Rome agricole n'est pas une invention, Cincinnatus n'est pas un mythe. « Numa institua les fêtes *fornacales*, dit Bonstetten [2], appelées de la sorte parce que dans ces jours-là chacun faisait rôtir son blé au four. Il institua les fêtes *terminales* en l'honneur des dieux qui président aux limites des champs. Ces deux fêtes étaient

1. Plutarque, *Vie de Pyrrhus*.
2. *Le Latium ancien et moderne*.

religieusement conservées, car les Romains à cette époque connaissaient principalement les dieux champêtres; témoin la déesse Segesta qui présidait aux moissons. Nous voyons encore dans le grand cirque les statues de cette déesse. Enfin on ne goûtait ni blé ni vin nouveau, que des prêtres n'en eussent fait des libations et des offrandes aux dieux.

« Le plus grand présent qu'on pût faire à un général d'armée ou à un vaillant citoyen, consistait à lui donner autant de terre qu'un homme en peut labourer dans un jour. L'agriculture était si estimée à Rome que les premières maisons de cette ville en ont tiré leurs noms...

« Les Fabius, les Lentinus, les Cicérons furent appelés de la sorte à cause des différents légumes que leurs ancêtres cultivaient avec le plus de succès. Les Junius prirent le nom de Bubulcus, bouviers, à cause d'un de leurs ancêtres qui était un excellent bouvier.

« Dans les cérémonies de noces, il n'y avait rien de si sacré que l'union qui se contractait par l'offrande d'un gâteau de farine de froment; cet acte public s'appelait *confarreatio*, et c'est pourquoi l'on portait devant la nouvelle mariée un gâteau de farine. »

« Celui qui cultivait mal son champ était puni par le censeur, et, comme disait Caton, on ne pouvait pas mieux louer quelqu'un qu'en disant de lui qu'il était un bon laboureur. Un homme riche s'appelait *locuples*, comme qui dirait *lociplenus*, riche en champs, car les anciens appelaient un champ *locus*.

« Le mot *pecunia*, argent, vient de *pecus*, petit bétail. Encore aujourd'hui, dans les registres des censeurs, toutes les choses dont le peuple romain tire ses droits sont nom-

més *pâturages*, *pascua*, parce que des pâturages firent longtemps son seul revenu.

« Les amendes se payaient en moutons ou en bœufs. On célébrait en l'honneur des bœufs des jeux appelés *bubetiens*. »

« D'après Pline [1], l'un des premiers ordres qu'institua Romulus fut celui des sacrificateurs des champs. Ceux-ci étaient au nombre de douze : Romulus en voulut être... Il leur donna pour marque du sacerdoce une couronne d'épis de blé, liée avec une bandelette blanche, et ce furent là les premières couronnes dont on usa à Rome.

« Dans ces temps anciens, deux arpents de terre suffisaient à chaque citoyen romain, et Romulus ne leur en assigna pas davantage. Maintenant certains hommes que l'on se souvient d'avoir vus esclaves de Néron possèdent, je ne dis pas des vergers, mais des viviers de deux arpents. Je n'oserais même assurer si quelques-uns de ces nouveaux parvenus n'ont pas des cuisines d'une plus grande étendue. »

Le foyer domestique et l'agriculture furent les assises de la république, la santé et la force du Romain. Pline se retourne avec regret vers cet âge des républicains laboureurs et soldats :

« Le rang et la dignité du citoyen se réglaient suivant qu'il était laboureur ou non. Ainsi on tenait pour les premiers à Rome ceux qui avaient des terres, et les tribus des campagnes étaient les plus estimées. Celles de la ville étaient au contraire méprisées, comme étant composées de gens oisifs, et c'était un déshonneur d'y être transféré. ... Les citoyens ruraux venaient à la ville les jours de mar-

1. Cité par Bonstetten.

ché, c'est pourquoi il n'était pas permis de tenir des assemblées ces jours-là, afin que le peuple de la campagne ne fût pas détourné de son travail.

« Après l'expulsion des rois, on assigna à chacun des citoyens sept arpents. Le terrain de la république s'accrut encore; mais la cupidité faisant des progrès bien plus rapides que les conquêtes, il fut défendu par la loi de Licinius Stolo d'en posséder plus de cinq cents, et l'auteur de la loi fut le premier puni. » Déjà l'on voit venir les lois agraires. Plus tard on ne fera plus des soldats avec des laboureurs, on voudra faire des laboureurs avec des soldats : les tribuns distribueront des terres au peuple afin de le gagner, les chefs militaires en distribueront à l'armée. La terre ne servira plus que d'enchères à la popularité et contribuera, grâce aux hommes, à ruiner la république qu'elle avait tant contribué à fonder.

« Alors, ajoute Pline, les généraux d'armée cultivaient leurs champs de leurs propres mains, et la terre même semblait sensible à la gloire des héros qui de leurs mains triomphales conduisaient eux-mêmes la charrue. *Gaudente terra vomere laureato, et triomphali aratore...* Lorsque *Seranus* reçut la nouvelle de sa nomination au consulat, il était occupé à ensemencer son champ. De là le nom de *Seranus*, *le semeur*. *Quintus Cincinnatus* fut trouvé en pareille occasion labourant quatre arpents de terre qu'il possédait au mont Vatican, et qu'on appelle encore aujourd'hui les prés, *prata* (aujourd'hui *prati*). »

A la prise de Carthage, le sénat romain ne conserva, parmi les bibliothèques trouvées dans cette ville malheureuse, que les vingt-huit livres de Magon sur l'agriculture. Or, voici la première phrase de ce livre si cher aux

Romains d'alors : « *Je n'ai rien à dire à ceux qui ne savent pas quitter la ville pour aller vivre dans leurs terres.* » Bonstetten ajoute que « les plus riches conquêtes des Romains se firent dans le siècle des triumvirs, si funeste aux Romains mêmes. Dès cette époque l'agriculture disparut dans le Latium avec les mœurs, avec la médiocrité des fortunes, avec les hommes mêmes, et les petites propriétés englouties dans les grandes terres furent les premières suites des proscriptions et perdirent l'Italie. » Un peuple déraciné de la terre, à moins qu'il ne soit commerçant, sera bientôt le jouet des tempêtes civiles. La plèbe, substance des plébiscites, n'est pas autre chose que le peuple détaché de la terre et jeté en masse sur le forum devenu, grâce à lui, de régulateur de la vie publique le marché des ambitieux.

Entre le peuple et les ambitieux, il y avait dans Rome républicaine le sénat; il y avait l'aréopage dans Athènes : à Carthage un conseil oligarchique composé des principaux citoyens ; à Venise, le conseil des dix ; à Florence, un tiers état marchand. Dans les démocraties modernes sous forme républicaine, il semble qu'il n'y ait rien entre le citoyen et le gouvernement central. C'est une erreur : en Suisse, il y a les cantons, en Amérique les états, dans les Pays-Bas il y eut les provinces. Mais qu'on observe l'allure de la démocratie dans les pays où rien ne s'interpose, ni classes ni institutions, entre le peuple et le pouvoir convoité par les hommes ou les partis ; sa marche invariable est vers le despotisme, et si la démocratie reste au point de départ, c'est un dictateur, tribun ou César, qui se rencontre au but ; elles finissent toutes par couronner ainsi leur édifice. Le césarisme est cette forme de gouvernement

qui enferme la démocratie dans le pouvoir d'un seul, en faisant sortir du peuple nivelé, réduit en poussière humaine, celui qu'il appelle à lui dicter des lois. Il était préparé à Rome, il le sera partout où, cessant d'être une nation, un peuple deviendra une foule.

Le sénat fut la grandeur et fit la gloire de Rome ; Rome semble monter à mesure qu'il baisse, elle descend avec lui : l'abaissement définitif du sénat est l'établissement définitif des Césars. Le même Cinéas qui exposait devant Fabricius la doctrine d'Épicure avait mis un grand soin à s'instruire des usages des Romains pendant qu'il négociait à Rome au nom de son maître. Rendant compte à celui-ci de ce qu'il avait vu et appris durant son séjour, il lui dit que le sénat de Rome lui avait paru être un *consistoire de rois* [1].

« En ce temps-là, dit Mommsen [2], le sénat fut la plus haute expression de la nation, et par la conséquence, la sagesse politique, l'union, le patriotisme, le pouvoir et la fermeté, le premier corps politique de tous les temps. Par lui, le peuple romain a possédé, plus longtemps qu'aucun autre peuple, le bienfait d'un sage et heureux *self-government*. »

Le tribunat est l'adversaire du sénat, leur lutte l'histoire intérieure de Rome. Les Gracques précèdent César auquel, avec un dessein opposé, ils aplanissent les voies. La balance se maintint assez longtemps entre les deux pouvoirs, à leur avantage mutuel, avec prépondérance alternative de l'un ou de l'autre. Tant que dure la conquête, sénateurs et tribuns, patriciens et plébéiens ont un point de ralliement, un objet d'émulation civique :

1. Plutarque, *Vie de Pyrrhus*.
2. *Histoire romaine*.

la grandeur de Rome par ses armes. La politique intérieure garde son aplomb. Une fois le monde subjugué, Rome reflue sur elle-même, se divise, puis se déchire ; la guerre continue, mais à l'intérieur, et précipite dans les bas-fonds, au-dessous de tous les peuples, ceux qu'elle a élevés au-dessus de tous. Des Gracques à Sylla et à Marius, de Sylla à César, le chemin est court, la pente rapide. Rome n'a pu éviter sa destinée en exilant les Camille, les Coriolan, les Scipion; les bannis de Rome républicaine n'ont pas plus sauvé Rome que les bannis d'Athènes démocratique n'ont sauvé Athènes. Manlius soupçonné d'aspirer au pouvoir est absous une première fois ; la seconde, les juges s'éloignent pour n'avoir pas le Capitole sous les yeux et condamnent. Rome ne voyait pas le gouffre qui s'ouvrait à la limite de ses victoires. La conquête qui la faisait monter au Capitole devait la conduire elle-même à la roche tarpéienne et la précipiter du faîte de sa gloire dans l'abîme des discordes civiles.

Rome n'eut point de parti pris de conquête, point de plan d'asservissement des autres peuples : elle fut saisie par l'engrenage de son ambition. Les premières conquêtes en amenèrent d'autres, il fallut toujours reprendre l'œuvre et l'étendre pour empêcher qu'elle ne se défît. L'intérêt de sa propre conservation, celui de sa gloire, qu'elle ne pouvait laisser diminuer après l'avoir acquise sans s'amoindrir à ses propres yeux ainsi qu'aux yeux des autres, la contraignirent à faire de la guerre son état et de la conquête sa politique. Elle subit sa propre fatalité, celle de ses débuts, de son génie dominateur, et de sa position géographique.

La guerre et la conquête font tous les grands hommes

de Rome. Scipion est grand, parce qu'il triomphe de Carthage, Marius parce qu'il défait les Cimbres et les Teutons, César parce qu'il s'empare de la Gaule. Ils sont illustres au profit de Rome, mais toujours contre quelqu'un. Nulle grandeur n'est possible à Rome, nulle renommée, si l'on n'y revient en triomphateur, et pour y revenir il faut en être sorti à la recherche d'une proie nouvelle. La cité latine, avec tout son éclat, finit par ressembler à une caverne remplie de débris de peuples dévorés par la louve insatiable. La volonté n'est plus chez les Romains, selon l'expression de Lucrèce, une prise violente sur le destin, *fatis avulsa voluntas*; elle finit par ne faire qu'un avec lui. Rome ne se bornant pas à être une cité du Latium confédéré s'est condamnée à conquérir toujours davantage. Elle avait besoin d'étendre son territoire: conquête du Latium et de l'Étrurie; guerres contre les Samnites. Tarente menacée appelle Pyrrhus : voilà la guerre engagée du même coup en Italie, en Sicile, des démêlés qui surgissent avec la Grèce, et les Romains entraînés du côté de l'Orient. Pyrrhus, après s'être emparé de la Sicile, obligé de l'abandonner s'écrie : « O le beau champ de bataille que nous laissons là aux Carthaginois et aux Romains. » La Sicile en effet n'était pas seulement un grenier d'abondance, c'était un point stratégique dont la possession était aussi nécessaire aux Romains, et plus nécessaire encore, que l'Irlande aux Anglais. Qui eût possédé la Sicile à défaut des Romains? Ce ne pouvaient être que leurs voisins d'Afrique, les Carthaginois. Pyrrhus n'anticipait guère le fait dans ses prévisions. A la suite de la guerre contre Pyrrhus, celle avec Carthage était inévitable.

Les guerres puniques prennent un caractère féroce.

C'est que Rome sent qu'elle y joue sa destinée : la Méditerranée doit appartenir à elle ou à sa rivale, Carthage victorieuse serait la ruine de Rome ; il faut donc que Carthage succombe : guerre d'extermination, où il ne s'agit pas seulement de vaincre mais d'anéantir. Le *delenda* du vieux Caton est le mot de la nécessité : Carthage ou Rome. Carthage de son côté sent que telle est la situation, et qu'il faut périr ou vaincre sans pitié. Elle s'applique de toute sa force à la victoire, et par le génie d'Annibal elle met Rome à deux doigts de sa perte. Ces luttes renaissantes, où des trêves simulent la paix impossible, rappelent celles de Napoléon et de l'Angleterre ; pourtant c'est ici la puissance maritime qui succombe sous la puissance militaire, c'est l'ambition conquérante qui triomphe de l'ambition commerciale. Les Romains, cela va sans dire, ne mettent pas de scrupules dans leur politique ; la conquête qui est un manque de scrupule ne peut qu'en manquer. Mais leurs procédés envers la « perfide » Carthage sont particulièrement durs. Ils se plaignent de la mauvaise foi de leur ennemie qu'ils érigent en proverbe [1], et leur foi ne vaut pas mieux : ce sont eux qui cherchent des querelles de Carthaginois aux Carthaginois. A l'issue de la deuxième guerre punique, Carthage accablée est condamnée à n'entretenir plus que dix vaisseaux et à ne point faire de guerre sans la permission de ses vainqueurs. Massinissa, roi de Numidie, voisin des Carthaginois, trouvant l'occasion favorable les attaque. Ils implorent l'arbitrage et le secours des Romains qui donnent raison à Massinissa. Alors les Carthaginois se

1. Foi punique.

défendent eux-mêmes contre le roi numide, en désespérés. Que font cependant les Romains? Ils déclarent que les Carthaginois ont violé le traité et reviennent à la charge contre eux. Les Carthaginois qui semblent à bout de ressources en retrouvent dans leur patriotisme aux abois et combattent admirablement pendant deux années encore. Au bout de cette troisième guerre, Carthage est détruite par le fer et le feu; durant trente années elle n'est représentée que par un monceau de ruines, où Marius banni ira s'asseoir. La destruction impie de Corinthe a lieu la même année, celle de Jérusalem est en perspective. Les Romains ont pris pied en Afrique, ils bâtissent une ville sur les décombres de l'ancienne et remplacent la cité maritime par une colonie militaire; c'est leur conclusion : l'idéal de ces victorieux eût été une colonie militaire romaine couvrant le monde entier. Mais voici que, sur le sol africain, ils rencontrent un nouvel adversaire : Carthage conquise amène la guerre avec Jugurtha. Il faut réduire tout le littoral africain ou se retirer. Le petit-fils de Massinissa battu à son tour est emmené prisonnier à Rome, il orne le triomphe de Marius. « Jeté nu dans un cachot, ayant l'esprit aliéné, il dit en souriant : « Par Hercule, que vos étuves sont froides !» Après avoir lutté six jours entiers contre la faim, en conservant toujours le désir et l'espérance de vivre, il trouve enfin, dans une mort misérable, *la juste punition de ses forfaits.* » C'est le bon Plutarque qui parle ainsi. Les forfaits de Jugurtha — et ceux de Rome donc!

Mais déjà Rome les expiait. L'incendie jetait ses premières flammes à son propre foyer et l'invasion barbare s'annonçait de loin. Marius dans les plaines de Verceil a

défait les Cimbres, et Marius n'est plus un simple général romain au service de Rome ; il conduit des armées, mais son ambition le conduit : ***Marius exercitum, Marium ducebat ambitio***[1].

Dans le règne minéral les métaux se classent suivant leur densité, leur dureté, leur éclat. Les caractères aussi ont une sorte de densité, et le Romain est le plus dur comme le plus pesant des peuples, il représente l'airain. Après avoir pesé sur le monde jusqu'à l'écraser, l'airain redevenu fusible dans la fournaise des guerres civiles a des bouillonnements épouvantables. Sylla fait massacrer six mille prisonniers dans le cirque. C'est un homme de chance que cet artisan de guerre civile, un artiste consommé en factions, un joueur de veine. Les Gracques ont soulevé des séditions démocratiques — *quis tulerit Gracchos de seditione quærentes ?* — Sylla promène dans Rome la faction oligarchique ; ce terroriste aristocrate fait égorger à Préneste douze mille habitants rassemblés en un même lieu. Il a l'âme d'un boucher : Tibère prélude en lui.

Tout lui réussit, les femmes et la fortune lui sont également favorables. Il se nomme lui-même Epaphrodite (favori de Vénus) quand il traite avec les Grecs. Plutarque rapporte que les trophées de lui qu'on voit en Béotie portent cette inscription : Lucius Cornélius Sylla Epaphroditus. « Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates pour ses funérailles, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec du cinnamome et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle. » Cependant,

1. Sénèque, *Epistolæ*.

ce favori de la fortune et des femmes, qui abusa de l'une et des autres, eut de son vivant le corps dévoré par la vermine : les vers n'attendirent point, ils s'attaquèrent à cet homme qui ne put lui-même attendre la mort et qui pourrit avant son trépas, environné de baladins et de courtisanes, se survivant à soi-même après avoir trop vécu. Les ambitieux d'ordinaire ressemblent aux ténors, ils ne savent pas se retirer à temps pour leur propre gloire. Mais, comme le dit Plutarque à propos de Sylla, l'ambition reste jeune dans un corps usé, elle ne vieillit pas dans l'homme qui vieillit : ni l'ambition ni la vengeance, ce plaisir des dieux et ce piége des mortels.

Elles étaient, l'une et l'autre, déchaînées dans Rome.

« Cette vieille passion, de tout temps enracinée dans le cœur des mortels, la passion du pouvoir, s'accrut parmi nous avec l'empire, et ses éclats furent terribles. Tant que la république fut bornée l'égalité se maintint facilement. Mais, après la conquête du monde, après la destruction des monarchies et des républiques rivales, lorsqu'on eut du loisir pour convoiter un pouvoir bien affermi, la guerre commença à s'allumer entre le peuple et les grands. Tantôt des tribuns factieux, tantôt des consuls tyranniques l'emportèrent : on s'essayait dans le forum aux guerres civiles. Bientôt Marius, le plus obscur des plébéiens, et Sylla le plus cruel des nobles, subjuguant la liberté par les armes, mirent à la place le pouvoir d'un seul. Après eux, Pompée fut plus dissimulé, non moins ambitieux ; et depuis, on ne combattit que pour se donner un maître[1]. »

1. Tacite.

Approche César, ton jour est venu.

Les partis sont nécessaires à l'existence et au progrès des nations, mais c'est quand ils ne sont que des fractions d'une idée commune et patriotique, des expressions plus ou moins avancées de cette idée. En dehors de là, ils ne servent pas la patrie, ils la détruisent; transformés en factions, ils enfantent la guerre civile et la dissolution qui produit le despotisme.

La guerre civile, en trois actes, mit fin à la république. Le premier acte montre à quel peuple nous avons affaire, et quel tempérament cruel s'entendent à former la guerre ensemble et l'ambition.

Sylla était un terroriste aristocrate. Il croyait à l'efficacité de la peur qui ne résout rien et n'a jamais nulle part changé le cours des choses. Autrement Sylla eût réussi, car il n'a point d'égal dans le rôle de terroriste.

« O destin ! quel jour ! quel horrible jour que celui où Marius entra victorieux dans Rome ! avec quelle rapidité la mort étendit ses ravages ! La noblesse tombe confondue avec le peuple; le glaive destructeur vole au hasard et frappe toute poitrine. Le sang séjourne dans les temples, les pavés en sont inondés et glissants. Nulle pitié, nul égard pour l'âge ; on n'a pas honte de hâter la mort des vieillards au déclin de l'âge, ni de trancher la vie des enfants qui viennent d'ouvrir les yeux à la lumière.

« ... Dans ce massacre universel comment donner des larmes à chaque citoyen ? Reçois mes regrets, ô Bébius ! ô toi dont une foule d'assassins déchirent les entrailles et se disputent les membres fumants. Et toi, prophète éloquent de nos malheurs, Antoine, dont la tête dégouttante encore de sang et couverte de cheveux blancs est

apportée dans un festin sur la table de Marius ! Les deux Crassus sont égorgés par Fimbria ; le sang des tribuns arrose leur siége ; ils ne t'épargnent pas même, Scévola, ils t'égorgent devant le sanctuaire de la déesse, devant les feux encore allumés sur l'autel. A tant d'horreurs succéda le septième consulat de Marius : et par là finit cet homme accablé de toutes les rigueurs de la mauvaise fortune, comblé de toutes les faveurs de la bonne, et qui avait mesuré dans l'une et dans l'autre jusqu'où peut aller le sort d'un mortel.

« Que de cadavres sont tombés sous les murs de Sacriportus ! que de mourants entassés près de la porte Colline, quand la capitale du monde, et avec elle la souveraineté, parut changer de place, quand le Samnite espère porter à Rome un coup plus terrible que celui des Fourches-Caudines !

« Sylla qui voulut nous venger mit le comble à nos pertes immenses : il épuisa le sang qui restait à la patrie. En coupant des membres corrompus, l'impitoyable médecin suivit trop loin les progrès du mal. Il ne périt que des coupables, mais dans un temps où il n'y avait plus que des coupables à sauver.

« Sous lui, les haines sont déchaînées, la colère se livre à ses emportements, dégagée du frein des lois. On ne sacrifiait pas tout à Sylla, chacun s'immolait ses victimes. D'un seul mot le vainqueur a tout ordonné. On vit l'esclave plonger dans les entrailles de son maître le fer sacrilége, le frère vendre le sang du frère, les fils, dégouttants du meurtre de leur père, se disputer sa tête. Les tombeaux sont remplis de fugitifs ; les vivants y sont confondus avec les morts ; les antres des bêtes féroces ne

peuvent contenir la foule des fugitifs : l'un attache à son cou le lacet fatal et meurt étranglé ; l'autre se précipite de tout son poids contre terre ; ils dérobent ainsi leur mort au sanguinaire vainqueur ; celui-ci élève lui-même son bûcher, il n'attend pas qu'il ait versé tout son sang, il s'élance, et tandis qu'il le peut s'empare avidement de la flamme funèbre. Rome consternée reconnaît les têtes de ses plus illustres citoyens portées au bout d'une pique et entassées sur la place publique : là se révèlent tous les crimes cachés.

« ... Quand les chairs sont pourries, quand des visages n'offrent plus que des traits méconnaissables, les infortunés pères vont recueillir ces restes et les dérobent par un pieux larcin. Moi-même, impatient de rendre aux mânes de mon frère les devoirs de la sépulture, il me souvient qu'avant de porter sa tête sur le bûcher, je parcourus ce champ de carnage, ouvrage de la paix de Sylla, pour découvrir parmi tant de corps celui auquel s'adapterait cette tête défigurée. Dirai-je par quelles cruautés la mort de Catulus fut vengée sur le frère de Marius, et quels maux souffrit avant d'expirer cette malheureuse victime !... Nous l'avons vu ce corps défiguré dont chaque membre était une plaie, percé de coups, dépouillé par lambeaux ; il n'avait pas encore reçu le coup mortel, et par un excès inouï de cruauté l'on prenait soin de ménager sa vie. Ses mains tombent sous le tranchant du glaive, sa langue arrachée palpite encore, et toute muette qu'elle est frappe l'air ; l'un lui tranche les oreilles, l'autre le nez, celui-ci arrache de leurs orbites ces yeux qui ont assisté au supplice de tous les membres. On ne croira jamais qu'une seule tête ait pu suffire à tant de

tourments... et quel soin prenez-vous de rendre Marius méconnaissable aux yeux de Sylla? Pour se repaître de son supplice il eût fallu qu'il reconnût ses traits. Préneste, la ville de la Fortune, voit tous ses habitants moissonnés par le glaive, tout un peuple tombé d'un seul coup. La fleur de l'Italie, la seule jeunesse qui lui restait fut massacrée dans le champ de Mars, au sein de cette malheureuse Rome qu'elle inonda de son sang. Que tant de victimes périssent à la fois par la famine, par un naufrage, sous un écroulement imprévu, dans les horreurs de la peste ou de la guerre, il y en eut des exemples; mais d'une exécution pareille il n'y en eut jamais. A peine à travers les flots de ce peuple qu'on égorge les mains meurtrières peuvent se mouvoir; à peine ceux qui reçoivent le coup mortel peuvent tomber; leurs corps pressés se soutiennent l'un l'autre...

« Sylla, du haut du temple, tranquille spectateur de cette scène, n'a pas même un remords.

« C'est ainsi que Sylla a mérité d'être appelé le salut de la patrie, l'heureux Sylla... Voilà ce qui nous reste à éprouver une seconde fois... et plût aux dieux que nos craintes ne fussent pas plus grandes. Hélas! il y va de bien plus pour l'univers. Marius et les siens exilés de leur patrie ne demandaient que leur retour; Sylla vainqueur ne voulait qu'anéantir les factions ennemies. César et Pompée ont d'autres desseins; ils combattent pour le rang suprême : aucun d'eux ne daignerait susciter la guerre civile pour être ce que fut Sylla [1]. »

1. Lucain, *la Pharsale*, trad. Durand.

II.

LA GUERRE CIVILE : — CÉSAR.

L'homme dans César. — César et Caton. — Caton inutile, César inévitable. — L'accident dans l'histoire et la loi : les hommes et les circonstances. — Le procès de César devant la conscience.

La démocratie est le gouvernement du peuple en tant que ce mot signifie l'ensemble des citoyens. La démagogie est le gouvernement de la populace. Elle met le mot *plebs* à la place du mot *populus*, avec le mot la chose. Mais la tactique des meneurs démagogiques consiste à substituer le mot peuple au mot populace, en feignant de croire que le peuple veut, que le peuple agit, où n'agit et ne veut que la populace; que le peuple existe où n'existe que la populace. La plèbe est la matière première du césarisme, l'ambition du pouvoir est le moule. La plèbe coulée dans le moule, répétons-le, c'est le césarisme.

César avait pour lui l'état de la république romaine livrée aux factions et la gloire militaire. Il pouvait tout oser, tout espérer après la conquête des Gaules qu'il avait vaincues comme il écrivait, sans ostentation et sans phrase.

« Après la Gaule l'Espagne, l'Égypte, l'Afrique, le virent successivement parcourir, avec la rapidité d'un voyageur, leurs vastes contrées[1]. »

1. Plutarque.

Un grand écrivain, un grand général a besoin d'être d'abord un grand homme. S'il s'applique alors à quelque spécialité, il s'y montrera supérieur à raison même de ce qu'il ne s'y enfermera pas, et sa supériorité sera de lui être supérieur. Tel est César : on a beau le condamner, c'est un véritable grand homme. Son prestige est naturel. Sa simplicité vous laisse approcher de près, il n'y perd rien. Il le sait et n'éprouve aucun besoin de poser. Chacun de ses pas est utile, il a de l'imagination et fait prédominer la raison, il a le bon sens moyen départi au commun des hommes et son esprit est doué du don rare de la pénétration ; toutes ses facultés il les régit. Mais c'est au profit de son ambition qui le régit lui-même, à l'égal de Marius, à l'égal de tous les ambitieux. Ce qui n'est point commun, en revanche, c'est qu'il sait tenir en bride cette ambition et qu'il la manie avec une aisance parfaite ; il est bien l'homme de son jeu. Le cache-t-il ? on ne saurait le dire, car personne ne s'y trompe, et ceux qui s'y trompent il ne les trompe pas. Il ne se livre ni ne se dissimule à vrai dire ; c'est en fait d'ambition le premier artiste du monde, et son art lui est encore si naturel qu'on ne saurait prétendre que ce soit de l'art dans le sens artificieux du mot.

« J'aperçois, disait Cicéron, dans tous ses projets et dans toutes ses actions des vues tyranniques ; mais quand je regarde ses cheveux si artistement arrangés, quand je le vois se gratter la tête du bout du doigt, je ne puis croire qu'un tel homme puisse concevoir le dessein si noir de renverser la république. »

Tout est degré pour l'ambitieux s'élevant au pouvoir. César ramasse les débris de la puissance de Marius, recom-

pose le parti populaire et en fait son point d'appui contre les consuls et le sénat. Il se joue du peuple et joue du peuple. Démolir le sénat avec son aide, c'est jusqu'à César toute la politique des tribuns ambitieux. Il y a du socialisme dans l'air : César reprend la politique des Gracques et propose, à peine consul, des partages de terre et des distributions de blé.

Le diadème n'a cessé de flotter sur la tête du triomphateur, et cependant il n'a pas osé le saisir d'une main ferme et s'en couronner. C'est que l'ancien prestige de la république hantait encore les imaginations alors que la république déjà n'était plus qu'un fantôme. Le peuple voulait bien du vainqueur de la Gaule comme favori et comme dominateur, il n'en voulait pas comme roi. Il admettait la dictature plus aisément que la royauté : la dictature n'était qu'un homme, elle sortait de la république et du peuple lui-même qui la conférait, elle était encore une création démagogique, un semblant de démocratie ; la royauté était une institution, elle mettait fin à la république, à la chose et au mot. Le peuple d'instinct sentait la différence. Aussi applaudit-il lorsque César repoussa de la main le diadème entrelacé d'une branche de laurier que par trois fois Antoine lui présenta à la fête des Lupercales, comédie convenue entre eux pour tâter la multitude.

Comme un aimant il attire à lui la popularité. Séduisant, humain, il réunit en lui le général, l'administrateur, l'orateur et l'écrivain. Rome a de quoi être fière d'un citoyen pareil. Mais la vieille cité qui s'en va, dans ses derniers représentants, l'observe et l'épie. Il craint ces hommes qui le devinent, le soupçonnent, et qui

éloignent de lui une portion du peuple. « Que croyez-vous que projette Cassius? dit-il. Pour moi, il ne me plaît guère, car je le trouve bien pâle [1]. » A propos d'Antoine qu'on accusait en sa présence : « Ce n'est pas ces gens si gras et si bien peignés que je redoute, disait-il encore, je crains plutôt ces hommes si pâles et si maigres. » Il pensait à Brutus et à Cassius. Mais sa bête noire c'est Caton ; même mort, il le hante. « Le traité qu'il écrivit contre lui après sa mort, n'est pas d'un homme adouci à son égard, et qui fût disposé à lui pardonner. L'eût-il épargné vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, lui qui versait sur Caton, mort depuis longtemps, tant de fiel et d'amertume [2]? »

Cicéron ayant composé un traité à l'éloge de Caton, César en composa un autre qu'il intitula l'*Anti-Caton.*

Je comprends que César, même sans ambition du pouvoir, eût pris en grippe Caton ; quelle opposition de nature entre eux, l'un élargissant le Romain jusqu'à l'homme, l'autre étouffant l'homme dans le Romain. Sans avoir un culte pour César, et sans aspirer à renverser les restes de la république romaine, j'avoue que je le préfère à son adversaire. Caton pose. Colonne d'un temple écroulé, il se cambre, inflexible, dans le vide, cariatide inutile! Pédant de vertu et de civisme, il promène en sa personne une Rome qui n'est plus, et je me plais à le penser, une Rome qui ne fut jamais. C'est une caricature de la Rome républicaine, ce n'est pas elle. Curion, son ami, lui conseillait d'aller faire un tour en Asie disant qu'il en reviendrait plus doux et plus trai-

1. Plutarque.
2. Idem.

table ; et de fait, un bain d'Orient l'eût détendu sans faire de mal à sa patrie. Il avait une façon d'aimer Rome, ce pédant fanatique, qui l'eût fait détester. Cicéron qui cependant aimait aussi la république, mais d'autre façon, et qui n'aimait point César, lui reprochait d'opiner au milieu de la canaille romaine comme s'il eût été dans la république de Platon (il officiait comme Robespierre pontife) et de rendre par là ses talents et ses vertus inutiles à sa patrie. Il fut, dit-on, malheureux en ménage, cela ne m'étonne point : ce devait être à domicile un compère peu aimable. Ah ! si les républicains étaient nécessairement pétris de tant de solennelle vertu, si étroits et si abrupts de cervelle, que Dieu nous garde des républiques ! Heureusement qu'on en peut concevoir d'autres que celles des Robespierre et des Caton.

Plutarque qui n'en veut pas à Caton le traite pourtant d'anachronique.

« Les mœurs antiques de Caton, dit-il, paraissant tout à coup dans Rome après une interruption de plusieurs siècles au milieu de la dépravation et de la perversité de son temps, lui acquirent d'abord beaucoup de considération et de gloire ; mais l'élévation et l'austérité de sa vertu ne se trouvant pas en harmonie avec le ton de son siècle elles furent inutiles à la république. »

Qui veut agir sur les hommes de son temps ne peut se dispenser d'en être.

Je suis bien d'avis que même dans un vaisseau qui coule le devoir est de se mettre aux pompes, dût-on le faire avec l'entière conviction de la vanité de ses efforts. D'autres que Caton le firent alors à Rome. Cependant rendons à César ce qui appartient à César, à Caton ce qui

revient à Caton. La république n'eût pas vécu davantage si César n'avait pas existé, cela n'empêche pas César d'avoir formé le dessein de sacrifier la république à laquelle il croyait : voilà son crime. La république ne pouvait vivre malgré Caton, cela n'empêche pas Caton de l'avoir défendue en y croyant : voilà son mérite. Au-dessus de César et de Caton il y avait une loi que ni César ni Caton ne connaissaient et qui rendait l'un inutile pour perdre la république, l'autre pour la sauver. Mais César ni Caton ne connaissaient cette loi et ne s'en inspiraient; César agissait en ambitieux, Caton en fanatique. Il lui eût appartenu plutôt qu'à Cassius de frapper César. Cassius n'avait pas l'enthousiasme républicain, il n'en fut illuminé qu'au moment décisif d'après Plutarque ; je croirais plus volontiers que ce fut l'esprit de parti et le désir du pouvoir qui le guida , c'est plus simple.

« On dit que Cassius, lorsqu'on fut près d'attaquer César, porta les yeux sur la statue de Pompée, et l'invoqua en secret, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Épicure; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, qui lui fit démentir ses anciennes opinions[1]. » Quel danger? celui de la patrie. « Les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnent de toutes parts; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir part à ce meurtre et goûter, pour ainsi dire, à ce sang comme aux libations d'un sacrifice. »

1. Plutarque

César expire au pied de la statue de Pompée, à cinquante-six ans.

L'assassinat de César fut un crime gratuit. C'est le fait des assassinats politiques : ils n'ont jamais délivré les nations de leur propre servitude. Un peuple qui ne veut point de rois ou de despotes n'a qu'un moyen d'atteindre à ses fins, et ce moyen consiste à les rendre impossibles en les rendant superflus ; il les rend superflus en apprenant à s'en passer : Rome au temps de César n'en était plus là. Et puis, quand nous penserions qu'il y a des assassinats utiles à la liberté, où tracera-t-on la limite de l'utile ! Chaque parti aura la sienne qu'un autre parti plus avancé dépassera. Il restera toujours au sens de quelqu'un un utile assassinat à commettre ; mieux vaut donc ne pas commencer.

Les despotes ne s'établissent point sans le concours des peuples. Mais ceux-ci peuvent les devoir à leur barbarie ou bien à leur démoralisation. Un siècle plus tôt César eût été un émule de Marius, deux siècles plus tôt un émule de Scipion. Ce qui fit de Caton une inutilité fit de César une puissance. Les plus grands hommes ne réussissent à dominer les circonstances qu'en s'y conformant ; ils ont besoin du présent aussi bien pour le rattacher au passé que pour y rattacher l'avenir ; hommes de tradition ou novateurs, leurs pieds ne reposent, ils ne se tiennent debout que sur cette base. Les acteurs s'ils veulent jouer leur rôle doivent commencer par ne pas manquer leur entrée, et combien d'entrées manquées sur la scène de l'histoire ! L'à-propos dans les petites et dans les grandes choses est la condition extérieure du succès, et l'à-propos consiste à se trouver en situation. Qu'un homme doué

de grandes facultés rencontre des circonstances grandes, il fera une œuvre grande et deviendra un grand homme. Je crois avec Montesquieu, l'histoire en main, que les hommes n'ont jamais manqué aux circonstances, celles-ci font éclore les germes du génie toujours en provision; mais je crois aussi, chose plus difficile à vérifier, que les circonstances manquent souvent aux hommes, et que par leur défaut ou leur insuffisance des œuvres grandement ébauchées avortent ou demeurent incomplètes et défectueuses. Certains hommes arrivent trop tôt, d'autres trop tard; ils ne réussissent pas ou ne réussissent qu'à demi: venus à temps ils se seraient épanouis dans le succès. — Je ne suis qu'un accident, disait à madame de Staël l'empereur Alexandre. Un grand homme est un accident qui a rencontré juste, un coup de dés qui réussit, un hasard qui devient fécond et qui pénètre dans la fatalité par l'assistance d'une situation. Cela s'applique à ceux qui ont fait beaucoup de mal comme à ceux qui ont fait beaucoup de bien. César est venu à son heure, je ne pense pas toutefois avec Pascal que si le nez de Cléopâtre eût été plus long, la face du monde eût changé. L'accident n'a pas cette puissance, ou plutôt il n'est puissant qu'avec les faits environnants; il a besoin d'une donnée qui ne soit pas fortuite pour être mis en valeur. Mais dès lors il cesse d'être un accident quant aux effets qu'il produit. César ne se présentant pas n'eût pas empêché Auguste, Auguste manquant n'eût pas empêché l'empire romain de s'établir. Les plus mauvais Césars, Néron et Tibère, et les meilleurs, Trajan et Marc-Aurèle, ne sont que des accidents; ils eussent pu ne point être, ce qui ne pouvait pas ne point exister c'était la situation du peuple romain

qui permit qu'il y eût des Césars; les Césars pouvaient différer, le césarisme non : il venait du peuple.

Voltaire, frappé du côté accidentel de l'histoire, qui est son côté superficiel, a dit que les petites causes produisent de grands effets. C'est là le semblant de l'histoire; quand des causes en apparence petites produisent de grands effets c'est en collaboration avec d'autres, anonymes, qui sont grandes et qui se les adjoignent non comme déterminantes mais comme occasionnelles seulement. Une étincelle, un hasard suffit pour faire éclater un baril de poudre, à la condition toutefois que le baril existera d'abord. Les réformateurs eussent pu être autres, Luther, Calvin, Zwingli pouvaient ne naître point : à leur défaut le besoin de réforme, résultat d'une longue série d'idées et d'événements, eût trouvé d'autres organes dans les pays que leur caractère et leurs antécédents y prédisposaient. En apparence, Henri VIII et sa papillonne matrimoniale ont produit le schisme d'où l'Église anglicane est sortie; ce schisme cependant, avec Henri VIII, eût été impossible au moyen âge. Cromwell n'est pas imaginable sans les Puritains, ceux-ci sans la Réforme et le caractère anglais qui dès lors faisait échec à l'arbitraire monarchique.

En France, Richelieu, Louis XIV, Mirabeau, Robespierre, Napoléon correspondent à une situation fournie par les événements et les idées antérieurs dans leur concours avec les tendances prédominantes du caractère et de l'esprit national qui font avant tout la destinée d'un peuple. L'unité monarchique et l'abaissement de la féodalité mènent à un roi qui peut dire : l'État c'est moi. Louis XIV ne fût pas né et ne l'eût point dit, qu'un autre à cette époque de

notre histoire, roi ou ministre, l'eût dit ou pu dire à sa place. C'était le mot de la royauté centralisée plutôt que celui de tel roi. Sans Mirabeau, Danton, Robespierre, la révolution n'aurait pas moins éclaté, et d'autres philosophes à la place des encyclopédistes l'auraient préparée ; le flot des passions toujours grossissant et de plus en plus débordant les idées n'eût-il pas suivi la même pente pour se précipiter à la fin, sous l'impulsion des partis extrêmes, dans le dernier abîme? Un Niagara politique était inévitable où se rencontraient le torrent et le gouffre, les passions révolutionnaires accumulées et la centralisation monarchique. L'expérience quotidienne montre qu'on peut dire la même chose de diverses manières. Ce que dit l'histoire aurait été dit autrement par d'autres, mais cela aurait été dit néanmoins ou à peu près, parce que les données fournies par les circonstances d'établissement d'un peuple, par son caractère et son esprit particuliers, qui du reste dépendent de ces circonstances sous plus d'un rapport, renferment les prémisses de sa carrière. S'il n'agit pas conformément au génie national, celui qui prétend l'influencer s'efface ou se brise. Il possède une force double, il est invincible lorsqu'il représente à la fois ce génie dans une situation, à un moment décisif de son développement. Les individus modifient, ils n'altèrent point gravement le sens général de l'histoire ; leur action est cependant assez grande pour qu'ils conservent une responsabilité redoutable. Il n'est pas indifférent, en effet, aux nations et à l'humanité que la pièce se joue par tels acteurs ou par tels autres, et si par exemple l'empire romain était inévitable du fait du peuple romain, Marc-Aurèle ou Tibère qu'il a rendus possibles

n'en gardent pas moins personnellement leurs actes, leurs bienfaits ou leurs crimes.

La responsabilité de l'empire aux Romains, celle des empereurs aux empereurs, voilà ce que commande la justice de l'histoire.

César fut heureux, fut-il innocent? On aura beau dire que la politique n'est pas la morale, — chose parfaitement démontrée, — on ne mettra jamais la conscience à la porte de l'histoire. Cette radoteuse importune y rentrera toujours avec nos jugements. Il paraît même que César la rencontra sur son chemin, puisqu'il ne réussit pas à rallier les honnêtes gens à son entreprise, et qu'il lui fallut s'adresser à des honorabilités de second ordre. Les honnêtes gens du premier degré sont des matériaux trop réfractaires pour édifier des dictatures, et l'architecte qui veut improviser un nouvel édifice aux époques de transition n'a pas le choix de ses matériaux. Malgré les transformations que subissent les institutions et les peuples, il existe un tribunal devant lequel doivent comparaître les individus, afin qu'ils aient la part qui leur revient et que le plus bel instinct de l'homme soit satisfait. Quand nous demandons la justice à Dieu, nous ne pouvons en dispenser César. On peut dire en faveur de César que les faits se prêtaient à la dictature, et même qu'ils semblaient la réclamer; on ne peut pas dire de César qu'il n'ait pas exploité les faits au profit d'une ambition personnelle. L'intérêt de Rome et de l'univers venait après. Cette règle des cœurs affamés de pouvoir ne connaîtra jamais d'exception. César aimait Rome et la gloire de Rome, j'y consens; il aimait davantage César et la gloire de César. S'il se trompait sur l'avenir et croyait

effectivement au « mouvement d'une civilisation se substituant à une autre, [1] » il ne pouvait se tromper sur lui-même. N'oublions pas non plus que ceux qui lui résistèrent, et ceux qui se bornèrent à s'éloigner de lui en refusant de le seconder, ne lisaient pas dans un avenir qui, devenu le passé pour nous, a rendu évidentes à nos yeux les causes dont l'empire fut l'effet. Ils croyaient faire leur devoir, et parce qu'ils croyaient le faire ils le faisaient. On n'est jamais en faute quand on se trompe, on l'est toujours quand on agit contrairement à ce que l'on estime juste et bon. Cette distinction entre l'intelligence et la conscience, entre nos erreurs et nos fautes, on l'omet trop volontiers quand il s'agit du rôle des personnages historiques ; c'est pourtant la seule qui puisse nous permettre l'équité, en ne faisant pas supporter à l'esprit d'un homme le jugement qui s'applique à son caractère, à son caractère le jugement qu'on doit à son esprit. César est plus intelligent que Caton, Caton est plus honnête que César. Caton s'attache à une cause perdue mais qu'il n'estime pas telle, il agit selon sa conviction ; César fait triompher une cause qui a la faveur des circonstances, il la gagne contre lui-même et contre Rome.

Les peuples conservent la liberté en restant dignes d'elle. César ne fut pas seulement une brillante personnification de la décadence romaine, il fut une expiation. C'est lui qui ouvre la série des châtiments qui, pendant deux siècles, descendirent en s'appesantissant sur la tête du peuple-roi. Qui oserait comparer César à Tibère, Auguste à Caligula ou à Néron? Et cependant Tibère,

1. Napoléon III, *Histoire de César*.

Caligula, Claude, Néron, Domitien, tous les monstres et tous les idiots couronnés de la Rome césarienne étaient en germe dans César et dans Octave. Les Antonins sont un « accident heureux » du gouvernement absolu, qui ne rend pas ce gouvernement meilleur et n'en justifie en aucune manière le principe. Il s'agit ici d'une suite de coup de dés, et c'est — qu'on nous passe le mot — du même cornet qu'est sorti le nom de Marc-Aurèle et celui de Néron. Un peuple qui s'abandonne lui-même ne dépend plus que du caprice de la fortune. Elle peut encore lui donner des maîtres qui l'aiment et qui n'abusent pas de ses empressements; toutefois, les chances sont contre lui, car il invite la perversité à s'accroître en préparant aux mauvaises passions de l'homme un terrain qui favorise leur épanouissement au lieu de le restreindre. Les fous et les scélérats constitueront son lot le plus fréquent. Lui, qui s'est rendu le jouet de la fortune, il ne sera pour rien dans ce qui lui arrivera de meilleur, mais il sera pour beaucoup dans ce qui lui arrivera de pire. Il ne se pourra glorifier des Antonins, il demeurera responsable des Néron et des Tibère, parce qu'il les a rendus possibles et qu'il s'est mis en état de les subir. C'est de lui, de ses fautes et de sa pourriture que naîtront les tyrans, c'est d'eux-mêmes que naîtront, s'ils naissent, les hommes justes et modérés : apparitions fortuites, répétons-le, dans un lieu où tout est disposé pour donner raison à l'arbitraire, où les voies sont largement tracées aux plus monstrueux, aux plus dépravants, aux plus infâmes attentats contre la dignité humaine.

Voilà quelle leçon nous propose la destinée de Rome. Les bons empereurs ont enrayé la décadence, les mauvais

l'ont accélérée ; la pente, quoi que fissent les premiers, était fatale. Où menait-elle? A la décomposition d'une unité factice, à l'anéantissement d'un état de choses vainement galvanisé par la main des Césars.

César n'a rien fondé que l'empire, et l'empire n'a rien été que la forme sous laquelle Rome et le monde ont vécu asservis l'un à l'autre, jusqu'au jour où les derniers rayons de l'astre déclinant se sont éteints dans le déluge des Barbares. Le peuple tyran a payé sur lui-même la rançon de ses conquêtes et de son oppression ; après avoir réduit le monde en servitude, il y est tombé par un juste retour. Il avait foulé la terre sous les pas de ses armées, c'est l'armée qui le foula à son tour. Il avait arraché les peuples du sol de la patrie en leur ôtant ce qui fait la patrie, la liberté, déraciné le paysan de la terre et rempli d'étrangers, d'esclaves, d'affranchis et d'aventuriers la ville despotique : au lieu d'un peuple de citoyens, il eut une plèbe, et c'est entre les multitudes dégradées du forum et des soldats gorgés de sang et de rapines que périt son indépendance en même temps que sa fierté.

La fin de Rome est aujourd'hui sans nuages. Elle est un enseignement parce qu'elle est une conséquence.

Non, César ni ses successeurs n'ont rien fondé. La république romaine avait conquis le monde, l'empire romain l'a savamment exploité en organisant la conquête ; à la violence des armes il substitua un régime plus doux en apparence, non moins oppressif au fond. Qu'on ne nous parle point de libertés accordées aux alliés, ni de l'extension du droit municipal, en l'absence de patrie. Qu'on ne nous dise pas que les empereurs ont étendu le bienfait de la législation romaine, alors plus

parfaite qu'aucune autre, à des peuplades barbares. Nous ne méconnaissons ni la supériorité du droit romain, ni les vertus du régime municipal, ni le bénéfice de l'extension aux provinces du nom de citoyen romain, bien qu'il valût moins chaque jour et ne se prodiguât qu'en raison même de son avilissement, comme on ferait d'une monnaie dont le titre ne cesserait de baisser. Mais nous nous demandons si tout cela pouvait être vivant sans la garantie suprême et sans le nerf de toute vie : l'indépendance. Ce faisceau de peuples violemment formé par la conquête, la contrainte seule pouvait le lier et le maintenir; il rompit enfin l'étreinte des Césars. Les résistances qui venaient de la force des choses l'emportèrent sur la puissance qui venait de la force des armes. C'est contre cet inévitable résultat que les empereurs luttèrent vainement, et pour soutenir une lutte qui fut leur raison d'être parce qu'elle appelait une centralisation égale dans son intensité à l'étendue de la domination, il fallut que Rome se mît elle-même aux mains d'un pouvoir militaire. Rome dès lors ne fut plus dans Rome, elle fut dans les camps, se prostituant au plus offrant et dernier enchérisseur.

Nous croyons aux bonnes intentions de certains empereurs. Mais ces intentions ne pouvaient aboutir, car l'empire libéral (qu'on nous pardonne cet anachronisme dans les termes) était en soi chose contradictoire. La politique des Césars roulait dans un cercle vicieux. Pour maintenir sous le joug tant de peuples expropriés de leur patrie, il fallait jeter sur la surface de cet immense empire un vaste réseau de servitude, y entretenir des armées d'occupation, être prêt à frapper partout, toujours, la

révolte d'une main accablante et rapide. Mais en ce temps-là, comme aujourd'hui, on n'avait pas des préfets, des gouverneurs, des soldats pour rien. Cette occupation formidable, qui la payait? les vaincus. Avec quoi? avec l'impôt. C'est assez dire que le résultat, quelque voie que l'on suivît, devait être l'épuisement graduel et la ruine définitive des provinces. L'empire eut des armées admirablement organisées, une machine administrative non moins admirablement combinée. La seconde malheureusement servait à pomper des ressources qui alimentaient les premières. Cela durerait encore, si, par sa perfection même, la machine à pomper l'impôt n'eût pas amené assez promptement la consomption générale. Elle était si parfaite néanmoins, l'universelle centralisation éclose comme son chef-d'œuvre du génie romain, qu'elle subsista longtemps encore après avoir accompli sa mission providentielle. Elle n'a pas encore disparu de la terre : en créant le césarisme religieux, la Rome catholique a montré que l'esprit des belles institutions se survit et qu'il connaît la métempsycose.

Nous avons toujours aimé à nous draper à la romaine. Le premier empire l'a fait, mais la République l'a fait avant lui. Elle introduisit le carnaval romain jusque dans le calendrier. On parlait alors de Caton et de Brutus, un peu plus tard on n'avait à la bouche qu'Auguste et César. Notre langue et nos discours politiques furent empruntés à Rome. Rome était notre type. A la tribune, au théâtre, sur la place publique, Rome, toujours Rome et ses héros! C'est là un tic dont, espérons-le, nous sommes à jamais guéris. Napoléon Ier fut un César égaré dans le dix-neuvième siècle. Il mit Rome dans l'université, Rome dans

l'administration, Rome dans la caserne, Rome à la tribune et sur les champs de bataille; il acheva son œuvre en rendant à la Rome nouvelle l'autel et le confessionnal. Nos instincts, nos traditions, notre langue lui prêtaient une complicité dont il sut profiter. Il nous satisfit. Nous aimions la rhétorique : il nous y noya. Nous aimions la gloire, il nous en soûla et fit rimer en vingt batailles gloire avec victoire. Nous nous plaisions à croire que la Providence nous avait destinés à émanciper l'univers : il émancipa l'univers et promena le drapeau tricolore des sables du désert aux champs glacés de la Russie. Nous étions devenus, nous aussi, les maîtres du monde.

Et maintenant?

III.

SIÈCLE D'AUGUSTE.

Débuts du césarisme. — Rome noyée dans ses conquêtes. — Le cosmopolitisme. — L'éclectisme mortel à Rome. — Virgile, Cicéron : le songe de Scipion.

Trois causes connexes travaillaient à miner la république fondée sur l'exclusion de l'étranger et sur la conquête : la dissolution à l'intérieur se traduisant en discordes civiles, le compromis gouvernemental devenu nécessaire sous l'influence des idées et des tendances philosophiques plus larges qui, principalement au contact de la Grèce, élargissaient au delà de Rome l'horizon des Romains et les faisaient en esprit émigrer dans le monde entier. Plébéiens et patriciens malgré leurs rivalités s'accordaient en tant que Romains pour imposer Rome au monde. Le monde conquis, l'étranger pénètre dans Rome par le droit de cité et la philosophie humanitaire s'insinue dans l'esprit des premiers d'entre les Romains ; ensemble ils battent en brèche le particularisme de la ville souveraine menacée de se dissoudre dans l'immensité de ses propres victoires. Ce corps énorme devait pousser une seule tête ou se décomposer sans délai. Il en poussa plusieurs, mais toutes césariennes. Avec une plèbe,

des factions, une armée comme éléments de la situation, le résultat ne pouvait tarder.

Néanmoins le début de l'empire est beau, et c'est grâce à lui que Rome n'a pas tout d'un coup été ensevelie sous le poids de ses conquêtes. Beaucoup d'empereurs furent des fléaux, l'empire fut une nécessité d'existence pour Rome dont il retarda la liquidation. Mais le régime inévitable de l'empire était inévitablement condamné à n'être qu'un despotisme même aux mains des meilleurs. Aucune forme constitutionnelle, aucune forme représentative ne pouvait alors se faire jour. Demander cela à l'empire romain, c'est presque aussi chimérique que de lui demander des locomotives et l'emploi de la vapeur. L'empire était donc à la fois nécessaire dans son objet et condamné dans son principe. Son établissement tenait aux circonstances ; ses fluctuations et son usage dépendaient du caractère individuel des empereurs, il était le hasard n'étant pas le contrôle ni la raison. Que les dés amenassent un Caligula ou bien un Trajan, un Néron ou bien un Marc-Aurèle, le peuple romain, nous l'avons vu, n'y pouvait rien : il s'était abandonné d'avance au caprice des événements et à la folle enchère de ses passions.

Quelle aurore trompeuse il célébra sous Auguste ! C'est quand l'astre d'un peuple déjà commence à décliner, et sous d'obliques rayons, que les arts d'ordinaire achèvent de fructifier : soleil d'automne. Les fruits qui ont lentement mûri dans les chaleurs de l'été, on les cueille dans l'arrière-saison. Sous Périclès, Athènes, finit de célébrer son apogée en même temps qu'elle commence sa décadence. Louis XIV est plus près de Louis XV que de Richelieu, Auguste suit César qui donne à Rome conqué-

rante sa dernière et plus glorieuse conquête. Rome après César est à bout de gloire militaire. Que va-t-elle devenir? Une chose particulièrement favorable aux arts et à la philosophie c'est la quiétude des esprits succédant aux agitations politiques ou guerrières. Ces conditions se réalisèrent à Rome pleinement après les dernières convulsions du triumvirat; les fruits achevant de mûrir tombèrent dans la corbeille du petit-fils de César, cette corbeille s'appela le siècle d'Auguste. Cicéron, Horace et Virgile apparurent lorsque la gloire des armes eut cessé de détourner à son unique avantage la sève des âmes. La gloire militaire avait fait éclore les vertus patriotiques; quelques esprits d'élite élevés et réchauffés au contact de la Grèce donnèrent à Rome sur le tard l'illustration littéraire qui lui avait manqué. Virgile et Cicéron sont, l'un comme philosophe orateur et lettré, l'autre comme pöëte philosophe, les représentants les plus complets de cet esprit nouveau qui, couvant la destruction de Rome, plana sur le trône d'Auguste et jeta un doux reflet d'humanité sur le premier César.

Après l'horrible spectacle des factions déchirant la patrie, la loi de réaction tourne au profit d'Auguste : une philosophie tolérante naît du sang encore fumant des guerres civiles; l'idylle — et l'idylle c'est Virgile, le Virgile original — s'échappe au lendemain des fureurs militaires en notes pastorales : une vive aspiration porte les âmes à fuir au sein des campagnes, dans la contemplation apaisante et saine des travaux agrestes ou dans les images qui l'évoquent, les horribles souvenirs de la veille. Virgile est la bouche mélodieuse qui donne une voix à ce sentiment; Horace, épicurien aimable et tolérant, l'ex-

prime avec d'autres accents. Il n'a point d'effusion, le sage de Tibur, mais il est philosophe aussi, doux à autrui, ouvert à l'amitié, conciliant en toutes choses. Ce n'est pas lui qui rallumera l'incendie. En compagnie de Virgile on s'apaise et l'on rêve, il faut se borner et jouir dans la société d'Horace. Virgile se souvenant à la fois de l'Iliade et de l'Odyssée chantera la fondation de Rome, mais il empruntera les fondateurs à la Grèce ainsi que l'inspiration de son poëme. A part des épisodes tout virgiliens et l'admirable quatrième chant, qui sont dans le poëme sans être le poëme, Virgile se montre bien plus lui-même comme poëte bucolique et nous montre davantage en lui l'esprit de son temps.

Sans rougir des forêts, au vers de Syracuse
La première en jouant s'essaya notre muse.
Je chantais les combats et les rois; Apollon
Me prit l'oreille et dit : « Pasteur, baisse le ton,
Le soin des gros agneaux veut des chants moins sévères. »
Maintenant donc, Varus, laissons nos tristes guerres,
(Bien d'autres à l'envi vanteront tes travaux !)
Et puisqu'un Dieu le veut, sur nos frêles pipeaux
Ne cherchons désormais qu'une chanson agreste [1].

Virgile et Cicéron sont des esprits admirablement cultivés et très-humains. Ils seraient encore, s'ils vivaient aujourd'hui, l'honneur de notre siècle. Mais ne vivent-ils point parmi nous ? Oui, ils sont des nôtres. Le *Songe de Scipion* nous appartient ; c'est la terre vue des étoiles, le cosmopolitisme du firmament. Que pourrait dire de plus que Scipion l'Africain à son petit-fils, l'âme de quelque Condé ou de quelque Turenne élevée à l'école d'un Leib-

1. Virgile, trad. Lefèvre, *Bucoliques*.

nitz, apparaissant en songe à son arrière-neveu et descendant des étoiles pour lui parler de vertu et d'immortalité?

« ... Comme ce héros, ton aïeul, comme moi qui t'ai donné le jour, cultive la justice et la piété, grand et noble devoir envers nos parents et nos proches, mais devoir le plus sacré de tous envers la patrie. Une telle vie est le chemin pour arriver au ciel et dans la réunion de ceux qui ont déjà vécu, et qui, délivrés du corps, habitent le lieu que tu vois.

« Il désignait ce cercle lumineux de blancheur qui brille au milieu des flammes du ciel, et que d'après une tradition venue des Grecs vous nommez voie lactée. Ensuite, portant de tous côtés mes regards, je voyais dans le reste du monde des choses grandes et merveilleuses : c'étaient des étoiles que de la terre où nous sommes nos yeux n'aperçurent jamais ; c'étaient pourtant des distances et des grandeurs que nous n'avions point soupçonnées. La plus petite de ces étoiles était celle qui, située sur le point le plus extrême des cieux, et le plus rabaissé vers la terre, brillait d'une lumière empruntée : d'ailleurs les globes étoilés surpassaient de beaucoup la grandeur de la terre ; et cette terre elle-même se montrait alors à moi si petite, que j'avais honte de notre empire qui ne couvre qu'un point de sa surface.

« ... L'Africain me dit alors : « Je vois que, même en ce moment, tu contemples la demeure et la patrie du genre humain. Si elle se montre à toi dans toute sa petitesse, ramène donc toujours tes regards vers le ciel ; méprise les choses humaines. Quelle étendue de renommée, quelle gloire désirable peux-tu obtenir parmi les hommes? Tu vois sur la terre leurs habitations disséminées,

rares, et n'occupant qu'un étroit espace; tu vois même entre ces petites taches qui forment les points habités de vastes déserts interposés ; tu vois enfin ces peuples divers tellement séparés que rien ne peut se transmettre de l'un à l'autre; tu les vois jetés çà et là sous d'autres latitudes, dans un autre hémisphère, trop éloignés de vous pourque vous puissiez attendre d'eux aucune gloire.

« ... Dès lors, si tu veux élever tes regards et les fixer sur *cette patrie éternelle,* ne dépends plus des discours du vulgaire, ne place plus dans des récompenses humaines le but de tes grandes actions.

« ... Travaille et sache bien que tu n'es pas mortel, mais ce corps seulement : car tu n'es pas ce que manifeste cette forme extérieure. L'individu est tout entier dans l'âme, et non dans cette figure que l'on peut désigner du doigt. Apprends donc que tu es dieu ; car il est dieu celui qui vit, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui exerce sur ce corps, dont il est maître, le même empire, le même pouvoir, la même impulsion que Dieu sur l'univers; celui enfin qui fait mouvoir, intelligence immortelle, un corps périssable comme le Dieu éternel anime lui-même un monde corruptible. »

Virgile et Cicéron sont nos concitoyens, ils anticipent la venue de la grande patrie humaine à l'édification de laquelle ont travaillé depuis le christianisme, la réforme, la renaissance, la révolution française, à laquelle travaillent aujourd'hui tous les hommes doués de l'esprit de leur temps et tous les peuples devenus les organes de l'humanité. Rome dans ces Romains avait cessé d'être.

Virgile, éclectique dans sa philosophie comme Cicéron, unit Pythagore, Platon et Lucrèce. C'est un idéaliste d'es-

sence, et l'un des plus idéalistes que le monde ait connus. Il fait entrer dans la béatitude des champs élysées tous ceux qui, n'importe à quel titre, contribuèrent à améliorer la condition de l'homme, prêtres, poëtes, artisans, philosophes ; enfin : « quiconque s'est acquis de la reconnaissance dans le cœur des hommes[1]. »

Dans la doctrine pythagoricienne qu'Anchise explique à son fils Énée descendu aux enfers, il lui parle en paroles sublimes de l'esprit universel répandu dans la nature et dont chacune de nos âmes renfermerait une parcelle. La morale qu'il y rattache est d'une transparente pureté, chrétienne dans le sens le plus élevé et le plus profond du mot. Les souillures sont effacées après la mort dans l'expiation. Ainsi purifiées, les âmes plongées dans le Léthé y boivent l'oubli, afin qu'elles puissent consentir sans regret à revêtir sur terre une nouvelle existence. Une seule idée retient encore la doctrine dans le giron de la patrie romaine : les âmes mises en réserve, et qui attendent une incarnation future, seront la gloire et l'avenir de l'Italie régénérée.

— « Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde
Tu vas lire avec moi ces grands secrets du monde.
Écoute-moi : d'abord une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
De sa flamme invisible échauffant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sous les eaux, et nagea dans les airs :
Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
C'est cet esprit divin, cette âme universelle,
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts,

1. VIe chant.

Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.
De la divinité ce rayon précieux,
En sortant de sa source, est pur comme les cieux.
Mais, s'il vient habiter dans les corps périssables,
Alors, dénaturant ses traits méconnaissables,
Le terrestre séjour le tient emprisonné :
Alors des passions le souffle empoisonné
Corrompt sa pure essence; alors l'âme flétrie
Atteste son exil, et dément sa patrie :
Même quand cet esprit, captif, dégénéré,
A quitté sa prison, du vice invétéré
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre;
Longtemps il en retient l'empreinte opiniâtre,
Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.
De ces âmes alors commencent les tortures;
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures;
Les autres s'épurer dans des brasiers ardents;
Et d'autres dans les airs sont le jouet des vents;
Enfin chacun revient, sans remords et sans vices,
De ces bois innocents savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens :
Il faut, pour être admis aux champs élysiens,
Qu'achevant mille fois sa brillante carrière,
Le soleil à leurs vœux ouvre enfin la barrière.
Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.
L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
Et du rayon divin purifié les flammes,
Un dieu vers le Léthé conduit toutes ces âmes;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux [1]. »

Ce spiritualisme philosophique se fond dans le cœur du poëte imprégné de tendresse humaine ; l'amour de Virgile s'adresse à tout ce qui vit, à tout ce qui souffre. Quels traits touchants de compatissance pour les animaux dans la peinture de l'épizootie des Géorgiques! Bouddha

1. Trad. Delille.

et François d'Assise n'ont pas eu l'âme plus douce aux animaux.

Virgile se complaît dans son œuvre, il y paraît, au lieu d'y disparaître ainsi qu'Homère dans la sienne. Il aime les développements, il orne sa pensée, il en est épris. Par là encore il se rapproche de nous. Mourant, sa recommandation à ses amis est d'abord de brûler l'Énéide qui n'a pas reçu la dernière main ; puis, revenant sur sa première résolution parce que ses amis lui disent qu'Auguste jamais n'y consentira, il leur enjoint de ne rien changer et de laisser le tout dans sa forme actuelle. Double respect de l'artiste pour l'art et pour soi-même, pour l'œuvre et pour l'ouvrier. Mais Virgile n'est qu'un rayon de l'art illuminant un moment les bords du gouffre affreux où va définitivement s'engloutir le monde antique.

IV.

ROME IMPÉRIALE. — LA DÉCADENCE.

Causes de la décadence. — Le vide moral. — Loi des décadences. — Forme des barbares subtils. — Férocité populaire et raffinements de culture. — Le cirque. — Politique des Césars.

Après Auguste, Tibère ; après Tibère, Caligula, Claude et Néron : la chute est plus que rapide, elle est perpendiculaire. Le règne d'Auguste n'était qu'un surplomb sur l'abîme qu'il dissimulait. Le règne des Antonins n'en remontera pas l'effroyable pente, il n'indiquera point d'issue non plus qui débouche en des vallées nouvelles ; ces empereurs bienfaisants ne sont, eux aussi, que des accidents, ils ne font qu'interrompre la chaîne des monstres en continuant celle des Césars : les monstres peuvent revenir, les dés leur sont favorables. Ce serait au peuple, à Rome de se relever et de se frayer passage vers l'avenir, et Rome en est incapable ; elle a dépensé son génie. L'avenir germe ailleurs, le christianisme achèvera de détruire la dernière cité païenne en la remplaçant. Pourquoi faut-il qu'il l'ait remplacée dans Rome même, et qu'y respirant la malaria du despotisme il se soit transformé, lui qui venait affranchir les âmes et leur imprimer un essor nouveau, en une mortelle servitude des consciences !

Nous parlons de décadence, mais ne sommes-nous pas dupes d'un mot et ne prêtons-nous pas à plaisir aux Romains de l'empire une corruption et des vices qu'ils ne connurent pas, ou que du moins nous exagérons singulièrement pour faire tableau?

« On s'est plaint autrefois, on se plaint aujourd'hui, on se plaindra toujours de la dépravation des mœurs publiques, du triomphe du crime et de la méchanceté croissante du genre humain. En réalité, le vice reste et restera toujours au même point, à quelques déplacements près au delà ou en deçà de ses limites ordinaires. Il ressemble aux flots de l'Océan que le flux pousse en dehors de ses rivages et que le reflux fait rentrer dans leur lit. » Sénèque qui parle ainsi assistait à la décadence romaine. Nous sommes de son avis, et ne croyons qu'au flux et au reflux d'un même flot; mais l'Océan a quelquefois des marées terribles où la corruption humaine, non pas dans les régions moyennes, mais dans les régions supérieures de la société monte jusqu'à un niveau exceptionnel et submerge ou emporte les digues. Sénèque était un moraliste; c'est dans la décadence des mœurs que brillent les moralistes, et les meilleurs sont ceux qui précèdent la dissolution d'une société. Sénèque parle magnifiquement de la vertu, Tacite est le premier des historiens moralistes. Perse et Juvénal flagellent les vices, tous les honnêtes gens les dénoncent. Cependant ils ne corrigent personne. Moralistes, philosophes, historiens, poëtes satiriques, ne servent que de miroirs à la corruption, ils sont impuissants même à en retarder le progrès.

Nous retrouvons à Rome la fatalité des décadences que

la Grèce nous a fait entrevoir : l'inutilité des prêcheurs de vertu, la raison condamnée sans le cœur à demeurer stérile. Emplir l'intelligence d'excellents préceptes, l'esprit des maximes les plus justes, cela n'empêche rien quand les cœurs restent vides : la vie part du cœur. On n'a jamais dit mieux ce que la sagesse commande de faire que lorsque personne ne se règle plus sur la sagesse. Le temps de la décadence romaine pullule de vérités qui ne disent rien aux âmes, il abonde en préceptes qui n'en trouvent pas le chemin. La séve de la vie morale monte du cœur à la tête, elle n'en descend pas. Le célèbre mot de Vauvenargues explique et les défaillances et les réveils de l'âme humaine dans l'histoire. Des notions morales ! des formules rationnelles et raisonnées ! les Romains du temps de Néron en furent bien autrement riches que ceux de Fabius. De la culture d'esprit, des habitudes polies, des agréments sociaux et des perfectionnements matériels, les contemporains de Tibère en eurent bien plus que ceux de Caton l'Ancien. La vertu était démontrée par a + b, elle était la loi et le bonheur vrai des hommes : c'était convenu. Pourtant cela ne changeait rien à rien. D'ailleurs, était-ce bien de vertu qu'il s'agissait, ou de foi, de conviction et d'élan ? La vertu et la foi sont deux choses qui se peuvent accorder, mais qui peuvent aussi différer. La foi des anciens Romains qui se résumait dans le patriotisme romain, et qui faisait les vertus romaines, à quoi tendait-elle : à faire de la défaite des autres peuples le piédestal de Rome. Elle avait pour principe l'orgueil, pour moyen la conquête, pour objet l'universelle servitude; elle concluait à l'injustice par la violence après avoir commencé par l'ambition : mais c'était une foi ! Rome

assouvie par le succès ne la ressentait plus; son âme jusqu'alors aiguillonnée par le désir de la grandeur romaine, son cœur jusqu'alors rempli de la joie des victoires acquises et de l'espoir des victoires à remporter, manquait de ce qui avait fait battre les poitrines à l'unisson; l'œuvre romaine consommée, que faire? Devenir par la parole des missionnaires de la fraternité en cessant d'être par l'épée des évangélistes de la tyrannie, c'eût été une conversion trop miraculeuse : Rome était trop loin de Damas pour rencontrer la grâce.

Et pourtant, il n'y avait que cela de régénérateur : après la conquête par les armes, la domination des consciences par et pour la justice. Bossuet nous entretient de « la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. » La Bruyère dit que « tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls. » Pascal ne tarit pas sur le mal que se donne le monde cherchant à se distraire de lui-même. C'est qu'on n'échappe à l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine que par les distractions frivoles, la glèbe du travail, ou l'activité de cœur résultant d'une foi quelconque. Agir c'est s'intéresser à quelque chose, s'intéresser à quelque chose c'est désirer, désirer ardemment c'est vivre et croire.

Dans les âmes vides se loge l'ennui. La foi, qu'elle procède de la réalité ou de l'illusion, entretient le feu intérieur. Quand elle diminue le froid moral gagne au dedans; qu'elle s'éteigne tout à fait la vie morale s'éteint avec elle : l'homme intérieur n'est plus qu'un agonisant, dans un dernier frisson il se glace et devient immobile. On a de nos jours trouvé l'équivalent mécanique de la chaleur, c'est-à-dire la loi en vertu de laquelle toute

chaleur se transforme en action. Cette loi physique a son analogue dans le monde moral. En vertu de cette loi qui veut, si la raison règle l'activité humaine, que le cœur l'inspire, il se trouve que le vide est d'autant plus grand et plus ressenti qu'il suit une plénitude morale plus grande, une plus grande énergie de volonté. Le plus convaincu et le plus actif des peuples devait tomber dans un ennui incommensurable et devenir plus vite et plus entièrement qu'aucun autre la proie des artifices de sensation à l'aide desquels les sociétés décrépites s'étudient à galvaniser un reste de vie. Mais en vain :

« Croit-il donc, transporté vers un objet nouveau,
Du chagrin en courant secouer le fardeau?
L'un quitte son palais qu'habite la tristesse :
Sur ses pas elle accourt et le poursuit sans cesse :
Jamais il ne remplit le vide de son cœur.
. . . .
Il va chercher la paix sous un rustique ombrage.
A peine a-t-il revu les champs silencieux
Que l'ennui vient peser sur son front soucieux.
La cité le rappelle..... Il ne sait ce qu'il aime;
Il fuit, vole, et ne peut échapper à lui-même [1]. »

Dans l'espérance la vie nous porte, dans le désenchantement nous portons la vie : elle nous pèse. Où l'ennui abonde, abonde le suicide. Le suicide patriotique ne fut pas étranger à Rome républicaine, la Rome des Césars engendra le suicide par ennui. Quelle condition d'être las de la vie et de craindre encore la mort ! C'était celle de la plupart des Romains à qui la fortune faisait des loisirs, et que la culture de leur intelligence, le luxe de

1. Lucrèce, trad. Pongerville.

leur esprit exposaient au danger d'éprouver davantage en eux la tristesse du vide. Mais les plus malheureux devaient être ceux qui, au loisir et à la culture d'esprit, joignaient l'élévation de la conscience : un Tacite, un Juvénal, un Marc-Aurèle, un Epictète.

Le barbare ne s'ennuie pas, l'ennui est un produit de la civilisation, il ne se dégage que de l'âme des civilisés. Quand la civilisation sera devenue universelle, l'ennui sera immense parmi les hommes uniformisés — s'ils ne trouvent à remplir leurs cœurs d'une foi aussi profonde, à mettre dans leurs âmes une inspiration aussi ardente que leur science sera vaste et réfléchie. Le problème de l'avenir est là. Nous devons trouver une foi commune, une commune espérance, ou nous résigner, après avoir traversé les guerres intérieures et les guerres civiles, à voir l'Europe se décomposer. L'homme ne s'ennuie, il ne s'attriste que parce qu'il réfléchit : l'animal ne s'ennuie pas. Que l'homme en arrive à ne plus faire que raisonner, il se desséchera sans remède. Penser est le mouvement de l'esprit, désirer et vouloir le mouvement du cœur. Sans passions, nous ne sommes que des automates intelligents. Or les temps de décadence n'ont pas de passion ; c'est ce qui les rend froidement féroces. Dans le vide de leur existence les hommes jettent, sans pouvoir le combler, les monstruosités de la sensation, les paradoxes de la chair et ceux de l'esprit, tous les raffinements d'une imagination pervertie en quête d'émotions.

Les décadences forment des barbares subtils. Dénaturer la nature qui ne lui suffit plus parce qu'il en est sorti, c'est l'œuvre de leur sens blasé, en proie à l'ennui dévorant. On vit à Rome les raffinés non-seulement dénaturer

la nature humaine, mais la nature animale. Ils se battent les flancs, ces maîtres du monde, pour rire et se passionner encore. La foule se précipite vers les jeux, elle demande des émotions de plus en plus violentes; le spectacle de l'homicide lui en procure, mais au delà que lui restera-t-il? on s'accoutume à tout, et plus l'ivrogne a bu plus il veut boire. L'ivrognerie du sang est celle de la plèbe romaine, le fanatisme du cirque remplace la conquête, et l'univers soumis apporte son tribut d'hommes et d'animaux à ce régal du peuple-roi. Le crocodile du Nil, l'hippopotame et le rhinocéros, le singe d'Afrique, le lynx gaulois, la girafe (elle figure dans le triomphe de César), l'ours, le tigre, le lion se trouvent au rendez-vous. En des fêtes exceptionnelles figurèrent jusqu'à cinq et six cents lions [1]. Les gladiateurs également viennent de partout. Courses de char, courses de chevaux, chasses et combats d'animaux, combats navals dans l'arène inondée, le cirque offre une scène toujours remplie et variée. Le cirque est le vrai théâtre populaire des Romains, ses tragédies remplacent celles de Sophocle et d'Eschyle jouées devant le peuple athénien. Personne ne songe à réclamer contre leur cruauté. Sénèque est le seul philosophe qui, en passant, condamme les jeux du cirque au point de vue de l'humanité. Marc-Aurèle dit seulement que ces jeux sont fastidieux et qu'on y voit toujours la même chose. Du reste, des chrétiens mêmes y assistaient. « Les combats de gladiateurs, dit Cicéron dans les *Tusculanes*, paraissent inhumains et cruels à quelques-uns. Cependant alors que des criminels combat-

1 Friedländer, *les Mœurs romaines sous l'empire.*

taient encore l'épée à la main pour la vie ou la mort, il pouvait y avoir peut-être pour l'oreille maint enseignement plus énergique contre la douleur et la mort, aucun pour les yeux. »

Mais voici le madrigal qui fleurit au bord de l'arène sanglante ; on y cueille des bouquets à Chloris.

« Plus d'un qui, dans un entretien avec sa voisine, rencontre sa main, sollicite son programme, ou parie pour l'issue du combat, souvent lui-même a senti la blessure. » Ce marivaudage d'Ovide est-il dans sa préciosité plus imprégné de décadence que les hécatombes de l'arène : il ne l'est ni plus ni moins, c'est l'extrême raffinement de l'esprit mêlé à l'endurcissement des âmes, au vide des cœurs. A considérer le public et les fauves du cirque, où est la vraie bête féroce? c'est le public, car il se repaît du sang, il s'en grise, il le fait couler pour le voir couler. Le beau rôle reste au gladiateur qui joue sa vie et meurt noblement ; lui seul relève ici l'humanité, la réhabilite et la représente encore par le courage et l'adresse. Raffinée en haut, féroce en bas, difforme partout, la décadence ressemble à la peinture que fait Virgile du monstre Scylla :

« Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture
Elle en a les beautés et toute la figure.
Le reste, plein d'écaille, est d'un monstre marin :
Elle a ventre de loup et finit en dauphin [1]. »

Les hommes corrompus sont très-souvent des hommes aimables. C'est chez les peuples et dans les lieux où règne la corruption, du moins la facilité des mœurs

1. Virgile, Scylla et Charybde.

qui la précède, qu'il est le plus agréable de vivre. Les formes y sont plus douces, la vie plus artiste; le goût, l'élégance, la politesse y accompagnent les plaisirs; l'esprit s'y montre plus fin qu'ailleurs, plus nuancé, plus souple et plus délicat, l'imagination plus vive et plus variée, la conversation plus libre et plus imprévue. Mais ils sont futiles étant vides. La jeunesse naît décrépite, avec un cœur ridé, et ne sachant que faire d'elle-même tombe dans les frivolités sensuelles. Rome impériale eut ses *cocodès*. « Tu es un aimable homme, Cotilus, au témoignage de beaucoup; qu'est-ce pourtant qu'un homme aimable? Celui qui a les cheveux artistement bouclés, qui sent toujours l'huile et la pommade, qui fredonne les airs de danse alexandrins ou espagnols, qui tout le long du jour se tient fourré derrière les chaises des femmes toujours murmurant quelque chose à l'oreille de quelqu'une; qui se gare d'être touché par le coude du voisin; qui sait de quelle jeune fille un tel est amoureux, qui court d'un festin à un autre, qui sait par cœur la généalogie des plus nobles coursiers du cirque. Que dis-tu : c'est donc là, Cotilus, un homme aimable? Alors, Cotilus, c'est chose bien compliquée d'être un homme aimable. » Ce portrait de Martial est, à près de deux mille ans d'intervalle, d'une ressemblance parfaite. Mettez-le en regard de *la toilette d'une Romaine*, et vous aurez les pendants de la décadence : les *inutiles* des deux sexes s'emplissant de frivolités, vivant de coquetterie, de sensualité, de caquetage, et de pommades. Boileau se récriait à l'idée de :

Peindre Caton galant, et Brutus dameret.

La Rome impériale a réalisé ce prodige. Nous avons pu voir à quel point l'amour de la bâtisse, le culte du monument, le vertige de la pierre, s'emparent, des nations qu'abandonnent les vivifiantes énergies d'un idéal moral ou patriotique. Le dedans étant vide, le dehors s'étale et prend en tout des proportions outrées : *on veut faire grand.* Le vertige de la spéculation s'empare des têtes, l'impatience remplace l'œuvre du travail assidu, les projets hâtifs empêchent la maturité des desseins médités : tout s'improvise. Après nous le déluge! Privée d'avenir et détachée de son passé, la société reste suspendue, sans appui, entre la veille et le lendemain. « Une partie de notre crainte, dit Sénèque, ce sont nos toitures; on s'enfuit épouvanté lorsqu'on entend des craquements, même dans les salles des grands palais. »

Nos colimus urbem tenui tibicine fultam
Magna parte sui; nam sic labentibus obstat
Vilicus et veteris rimæ cum texit hiatum,
Securos pendente jubet dormire ruina [1].

On veut paraître, on se ruine, on loue les bijoux, les parures, le luxe. Et les repas! La décadence romaine fait grande cuisine. Riches, sénateurs, chevaliers suivent l'exemple de la cour. Six cents personnes sont conviées à la table de Claude. La boustiffaillerie règne sur toute la ligne, on ne mange plus, on goinfre. Les chevaliers sous Vitellius remplacent les affranchis dans le service du palais, ils s'empressent autour du maître : il n'y a plus que des domestiques parmi les grands, en revanche les

1. Juvénal.

esclaves quelquefois deviennent des favoris et règnent avec le prince. La platitude du sénat devant les créatures de l'empereur atteint sa dernière limite. L'argent est dieu. La chasse aux héritages devient une profession ; le parasitisme s'étend comme une moisissure, chaque patron traîne derrière lui une queue de clients, adulateurs faméliques. De la vertu des femmes, n'en parlons pas : Tacite, Sénèque, Ovide, Perse, Juvénal, Martial, Suétone ont tenu registre de ses exploits. Elles se munissent d'esclaves discrets et robustes : elles aiment les larges épaules et tendent aux amours de porte-faix. « Ta femme t'appelle un coureur de filles, elle est elle-même un amateur de porte-litières ; vous n'avez rien à vous reprocher [1]. » Nous avons les laquais. La musique, les lettres escortent ce convoi funèbre d'une société qui assiste à son propre ensevelissement, et pour se distraire les vivants qui sont morts visitent les régions lointaines ; on est épris de voyage parce qu'on est rassasié de soi, amant des pays inconnus parce qu'on étouffe dans le sien. Et l'on ne peut se fuir où qu'on aille !

La société des Césars respirait les miasmes mortels de son âme croupissante. La stagnation est mauvaise et les marais du despotisme, quelque ornés et ravissants qu'en soient les bords, seront toujours malsains à habiter. La malaria romaine fit des progrès rapides, les pestilences morales se répandirent dans l'air et les plus robustes, les plus purs n'y échappèrent point ; on ne peut s'empêcher de respirer l'air du lieu qu'on habite. Les austères se réfugièrent dans le stoïcisme comme sur un îlot et tentèrent

1. Martial.

de s'isoler. Mais trace-t-on des frontières dans l'air? d'ailleurs le stoïcisme n'est qu'un désespoir systématique et l'homme ne vit pas du désespoir même doctrinal et fier. Aussi le stoïque finit-il souvent par le suicide. Dégoûté de l'humanité à laquelle il demande trop, il se dégoûte de lui-même qui ne cesse pas d'en faire partie.

Le stoïcisme et l'épicurisme sont les systèmes philosophiques de la décadence. Sous ces systèmes il y a deux tendances constantes de l'espèce, deux manières d'enseigner la vie selon son humeur et son tempérament. Vaincre la mauvaise fortune en la surmontant à force d'orgueil, c'est être stoïque. Jouir de ce qu'on possède, mais avec modération, c'est le fond de la doctrine d'Épicure confondue à tort avec la jouissance effrénée. L'aimable égoïste, Horace, est épicurien, il préconise la jouissance tempérée et de sens commun, mais sans horizon céleste ni dévouement. Épicure et Zénon ne se contredisent pas, ils se complètent; car la doctrine de Zénon n'a pas d'application dans le bonheur, ni celle d'Épicure dans le malheur, alternatives de la condition humaine. Le stoïcisme, qui est l'héroïsme de la volonté, devait trouver à Rome un meilleur accueil qu'en Grèce; la Grèce l'avait formulé en théorie, Rome était mieux faite pour le pratiquer. Aussi les Romains d'élite se comptèrent-ils dans le stoïcisme : leur petit groupe, cuirassé d'austérité, repose la vue au milieu du débordement général et commande le respect. Mais la consolation ne plane pas sur les nobles têtes d'un Sénèque ou d'un Marc-Aurèle ; ce sont des gladiateurs condamnés comme ceux du cirque à mourir sans espérance. Ils n'ont rien de consolant à dire à l'humanité. Le ciel est bas et morne devant leur regard, leurs

yeux ne s'illuminent d'aucune prophétique clarté. Ils se refusent même les pleurs, malgré Juvénal qui dit que l'homme est né pour la pitié et que la nature elle-même le proclame, puisqu'elle lui a donné les larmes, le plus beau titre de l'humanité.

Les temps approchent cependant, ils sont déjà venus où la pitié retrempera les cœurs. C'est une rosée de pleurs que le monde attend pour redevenir fécond, c'est la compassion de l'homme pour l'homme et la pensée d'un universel amour planant sur l'impassible iniquité des choses. Dans Épictète, — il avait souffert comme esclave ! — on sent venir les compatissances du christianisme, le moraliste s'imprègne de tendresse : il y avait déjà dans l'atmosphère morale des souffles moins arides, moins desséchants; le vent tendait à tourner du nord au sud. Quoique Marc-Aurèle soit admirable d'humanité, son humanité n'est pas encore de la compassion, elle tend la main à l'affligé, elle le soutient, elle ne le relève pas. Quant à Sénèque, dont la vie, comme celle de Bacon, ne ressemble pas toujours à ses maximes, c'est un sage, un stoïcien pédagogue. Ces paroles du marin à Neptune qu'il cite dans ses épîtres, il peut se les attribuer : « O dieu, tu me sauveras si tu veux ; si tu veux tu me perdras : mais je tiendrai toujours droit mon timon. » A la veille de la Réforme, alors que l'avenir se couvrait de problèmes et que tout s'ébranlait autour des âmes anxieuses, Montaigne écrivait[1] : « Or, tournons les yeux partout, tout croule autour de nous. En tous les grands Estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, re-

1. *Essais*, chap. de la vanité.

gardez-y, vous y trouverez une grande menace de changement et de ruïne. »

La situation du monde envisagé depuis Rome devait apparaître ainsi aux philosophes sous les premiers empereurs. Sénèque se figure qu'on guérira les âmes malades avec de bonnes maximes. La santé des âmes, n'est-ce pas la vertu? Oui, à la condition qu'elles la posséderont ailleurs que dans la tête et sous la seule forme de préceptes. Tout est chrétien dans Sénèque, ainsi que dans Platon et dans Cicéron, — sauf le christianisme qui manque, l'inspiration chrétienne et l'espérance chrétienne.

« Il y a deux sources d'où procèdent nos manquements. Ou notre âme a une malice contractée par les mauvaises opinions, ou elle a une pente à les embrasser, qui la corrompt et l'emporte à la première occasion. » Voilà le mal. Où est le remède? « Les lois, répond Sénèque, ne nous font pas faire ce que nous devons. Mais que sont-elles autre chose que des préceptes menaçants, qui ne sauraient persuader à cause qu'ils commandent. Les préceptes au contraire ne forcent personne, et cependant ils gagnent la volonté. »

Cette remarque est judicieuse, cependant les préceptes ne vont pas jusqu'au cœur si la foi ne leur en ouvre les voies, ou, pour mieux dire, ne se porte en son élan au-devant d'eux pour les convertir en émotions vivantes, en convictions capables de s'incorporer à notre être intime et d'entrer dans sa substance.

Les philosophes de la décadence romaine sont tous plus ou moins rhéteurs. Les déclamateurs remplacent les orateurs, les rimeurs les poëtes : il ne reste que des formes et des formulaires, des prescriptions et des

maximes, des recettes et des artifices. L'art de persuader s'apprend, les grammairiens ont le pas sur les écrivains; tout se sait, s'analyse et s'expose : plus rien ne se sent. L'éloquence véritable se moque de l'éloquence; ce mot n'a pas été fait pour les époques où les âmes sont vacantes de conviction. Le remplissage n'est de saison que lorsque manque la plénitude, et l'on ne recouvre de phrases que la pauvreté des idées ou des sentiments. Exprimer au delà de ce qu'on ressent, c'est faire de la rhétorique. La pure rhétorique est pur mensonge, elle consiste à exprimer ce qu'on ne ressent pas.

« Et les jeunes gens, j'imagine, ne deviennent si absurdes dans les écoles que parce que rien des faits usuels de la vie n'y frappe leurs yeux ni leurs oreilles... Avec une telle nourriture, il n'est pas plus possible d'acquérir du goût qu'une bonne odeur quand on habite les cuisines. Maîtres! ne vous en déplaise, vous tous les premiers vous avez tué l'éloquence. Oui : vos puérils cliquetis de mots, vos jeux de phrase artificiels ont eu pour effet d'énerver ce corps vigoureux et de l'abattre. On n'enchaînait pas encore la jeunesse à des déclamations, au temps où Sophocle et Euripide trouvaient les paroles et la langue qu'il leur fallait.

« La noblesse, et si je puis dire, la pudeur du discours n'admettent ni fard, ni bouffissure[1]. » — Fort bien, mais Pétrone prend l'effet pour la cause, la rhétorique romaine qu'il dépeint en termes si fidèles est le résultat et l'indice de la situation, non son principe. Force est de sucer des écorces quand le fruit n'existe plus.

1, Pétrone, *Satyricon*.

Du reste la rhétorique est partout, il n'y a pas, je l'ai dit, jusqu'à la pierre qui ne déclame. On vise à l'effet et l'on tombe dans le théâtral, au sublime et l'on se jette dans le ridicule. Style, modes et politique se boursouflent à l'envi jusqu'à crever. Le peuple qu'on n'occupe plus aux choses sérieuses et nationales, il faut sans cesse le ressaisir en détail par des coups d'éclat : le prestige est au prix de cette prestidigitation. Faites grand, ô Césars, et toujours plus grand! fascinez la foule et servez-la, des spectacles et du blé sans travail, voilà ce qu'il lui faut : détournez vers le cirque les turbulences du forum, ou vous êtes perdus. Faites du socialisme et de la fantasmagorie politique; érigez en institution la marmite populaire, soyez des machinistes à ficelles et à décors, des fabricants de trompe-l'œil! Éblouissez afin qu'on ne voie pas clair. Ceux qui seraient tentés de relever la tête, frappez-les ou proscrivez-les, vous n'avez rien à craindre si vous savez occuper la plèbe mendiante dont l'abaissement fait votre élévation.

ÉPILOGUE.

La théocratie fut la règle de l'Orient. Mais la théocratie résulte de la croyance au surnaturel. Tant qu'il y aura du surnaturel dans les croyances, il y aura de la théocratie dans les institutions. Sacerdoce et miracle se tiennent par tous les bouts : une révélation surnaturelle ne peut se passer d'un sacerdoce surnaturellement institué pour l'interpréter.

La théocratie n'aura tout à fait vécu, et sous toutes formes, que lorsque l'idée du miracle aura fait place, entièrement et partout, à l'idée de la loi.

Au point de l'histoire où nous sommes parvenus, à l'extrémité du monde antique, cette substitution est loin d'être accomplie, bien que la Grèce dans ses tragiques et Rome dans ses stoïques aient entrevu un ordre inhérent au monde moral où se trouve située la conscience humaine. Avec le christianisme s'enveloppant de la légende de Jésus et s'alliant pour la constitution de l'Église au césarisme de Byzance, le monde va faire au milieu de la barbarie des peuples nouveaux une lourde rechute dans le surnaturel et la théocratie. Lorsqu'il en

sortira, le moyen âge sera clos et l'ère de la réforme commencée. La lutte s'engagera entre la raison et le miracle, entre l'autorité intérieure de la conscience individuelle et l'autorité extérieure du sacerdoce qui la nie. Mais cette fois, la victoire est certaine : la coque du surnaturel est brisée, la conscience n'y rentrera plus.

Ceux dont la foi religieuse ne repose que sur la croyance au miracle redoutent à bon droit de voir leur religion tomber avec elle. Ils connaissent sa fragilité. Ceux qui ont établi la leur sur la connaissance de la loi, la sentiront au contraire s'affermir par la disparition des derniers vestiges du surnaturel dans l'intelligence de notre temps. Leur conscience, leur liberté se trouvera face à face avec l'autorité divine que nos fictions voilaient mais qu'aucune n'a changée ni détruite.

La religion au lieu de périr avec le surnaturel et la théocratie se relèvera donc. Dieu sera conçu dans notre esprit comme la loi de notre esprit qui est la raison, dans notre cœur comme la loi de notre cœur qui est l'amour, dans notre conscience comme la loi de notre conscience qui est la justice ; dans toute notre âme, vivante par l'esprit, le cœur, la conscience, comme un élan vers la plénitude de ces choses, vers l'unité aussi mystérieuse qu'évidente, qui est le centre des lois universelles et sans doute la conscience de l'univers. On discutera tant qu'on voudra sur Dieu et sur l'âme ; dès qu'on admet des lois physiques et des lois morales, et qu'on ne les confond pas tout en leur attribuant un même principe, on affirme par cela même l'existence de l'âme et l'existence de Dieu.

Les lois morales en effet seraient sans objet si l'âme n'existait pas, car le corps, objet des lois physiques, n'est

pas leur objet. Nous ignorons quels liens rattachent ensemble dans notre vie le corps, objet des lois physiques, et l'âme, objet des lois morales, de même que nous ignorons ceux qui dans la vie universelle rattachent entre elles ces lois elles-mêmes. Mais nous savons d'une part que ces lois existent et que leurs objets respectifs existent, et que ces lois ne sont pas identiques ni leurs objets non plus. L'âme, bien qu'elle ait besoin du corps pour se manifester, ne vit pas de ce qui soutient et développe le corps, elle ne s'alimente pas de nourriture matérielle; le corps, bien qu'il ait besoin de l'âme pour rester animé, ne se nourrit point de raison, d'amour ni de justice. Les deux ordres parallèles, physique et moral, ont nécessairement un point de convergence puisque l'univers est un, mais dans l'existence humaine et dans le milieu qui l'environne, ils restent distincts : si près qu'ils soient l'un de l'autre, si nécessaires qu'ils soient l'un à l'autre, ni l'ordre physique ne pénètre dans l'ordre moral, ni l'ordre moral ne pénètre dans l'ordre physique. Ils se touchent sans se mêler, agissent et réagissent sans se remplacer.

Le miracle n'a jamais été qu'une idée, tandis que la loi, connue ou non, a toujours été un fait, le fait universel, à la fois divin et humain. La loi morale met en rapport l'âme, objet de la morale, et Dieu, principe de la morale; elle est le vrai lien entre l'âme et Dieu : elle est la religion. Ni homme ni livre d'aucune sorte n'ont d'autorité sur la loi qui fait au contraire la seule autorité des hommes et des livres, des paroles et des œuvres. Cherchons donc ses vestiges dans la tradition des hommes et des peuples, que ce soit sous le voile du surnaturel et des légendes ou bien à découvert dans la science; rattachons

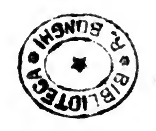
le passé de l'humanité à son présent, son présent à son avenir. Apprenons à discerner plus nettement les lois morales, et surtout à les ressentir plus vivement au fond de nos âmes :

> ... Un Dieu puissant respire en elles,
> Un Dieu qui ne doit point vieillir [1].

1. *Œdipe-roi*, trad. Lacroix.

FIN.





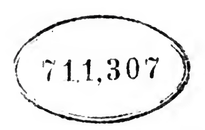


TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

L'ORIENT.

LA GRÈCE.

ROME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

